



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

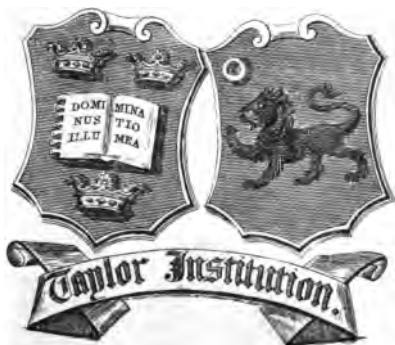
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

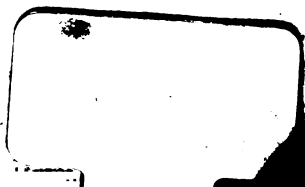
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

~~76. a. 4~~



Vet. Fr. II A. 507







**HISTOIRE
GÉNÉRALE**

D E

L'EUROPE

SOUS

LE REGNE

D E

LOUIS XIII.

TOME QUATRIÈME



HISTOIRE DE LOUIS XIII



A. A. M. S. T. E. R. D. A. M.
Chez Pierre Brunel.

HISTOIRE DU REGNE DE

LOUIS XIII.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

TOME QUATRIEME,

Contenant ce qui est arrivé de plus remarquable en
France & en Europe depuis l'Assemblée de
la Rochelle jusques au Ministère du
Cardinal de Richelieu.

Par Mr. MICHEL LE VASSOR.

*Nil proficit patientia, nisi ut graviora tanquam eas
facili tolerantibus imperentur.*

Cornel. Tacit. Vitæ Julii Agricolaë Cap. XV.

Nouvelle Edition revue & corrigée.



A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN.

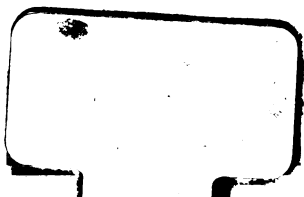
M DCC LL

Jean Louis Scheinmann

~~76. a. 4~~



Vet. Fr. II A. 507







**HISTOIRE
GENERALE**

D E

L'EUROPE

SOUS

LE REGNE

D E

LOUIS XIII.

TOME QUATRIEME

SOMMAIRE

Provinces-Unies de rentrer sous leur obéissance. Nouvelle tentative des Seigneurs du Parti Réformé pour accommoder l'affaire de l'Assemblée de la Rochelle. Conférence à Niort entre quelques Seigneurs Réformez & des Commissaires nommez par l'Assemblée de la Rochelle. Bassesse du Maréchal de Lesdiguières. Le Duc de Luines pense à faire arrêter Lesdiguières. Résolution prise de faire la guerre à l'Assemblée de la Rochelle, & à ses partisans. Le Duc de Luines est fait Connétable de France. Lettre circulaire du Roi sur la promotion du Connétable de Luines, & sur le dessein de réduire l'Assemblée de la Rochelle. Hauteur du Maréchal de Lesdiguières au regard de l'Assemblée de la Rochelle. Déclaration du Roi sur le dessein de s'avancer vers la Touraine & le Poitou.

SOMMAIRE DU XVII. LIVRE.

LE Roi passe la Loire. Du Plessis-Mornai devient suspect à l'Assemblée de la Rochelle. Manifeste de l'Assemblée de la Rochelle. Mesures prises à l'Assemblée de la Rochelle pour soutenir la guerre.

Ré-

DES LIVRES.

Réflexions sur la conduite de l'Assemblée de la Rochelle. Que dans cette première guerre de Religion les Réformez ne sont point coupables du crime de rebellion. La Cour amuse du Plessis-Mornai. Il refuse le Bâton de Maréchal de France. Artifices du Connétable pour tirer insensiblement du Plessis de Saumur. Toutes les villes des Réformez en Poitou se rendent au Roi. Nouvelle Déclaration du Roi contre l'Assemblée, & contre les villes de la Rochelle, de S. Jean d'Angeli, & de Montauban. Les Réformez perdent plusieurs places, & sont desarmez en diverses Provinces. Le Duc d'Epéron achève de réduire le Bearn. Le Roi assiége S. Jean d'Angeli. Le Duc de la Tremouille vient faire ses soumissions au Roi. Soubize est sommé par un Héraut d'armes d'ouvrir au Roi les portes de S. Jean d'Angeli. Le Maréchal de Lesdiguières est tenté de se retirer, de peur qu'on ne le fasse arrêter. La ville de S. Jean d'Angeli se rend au Roi après un mois de siège. Le Roi se dégoûte du Connétable de Luines. Le Roi laisse le Duc d'Epéron avec un petit corps d'armée autour de la Rochelle. Le Duc de Rohan tâche de mettre les villes de la basse Guienne en état de se défendre. La basse

S O M M A I R E

Guienne se rend au Roi. Mort du Garde des Sceaux du Vair. Bref du Pape au Roi sur le progrès de ses armes en Guienne. Hérangue du Clergé de France sur le même sujet. Le Duc d'Angoulême & ses deux Collègues sont rappelés de leur Ambassade en Allemagne. Progrès des armes de l'Empereur en Hongrie. La face des affaires change en Hongrie par la mort du Comte de Buquoi. Osman Empereur des Turcs marche contre la Pologne à la tête d'une puissante armée. Osman est obligé de faire la paix avec les Polonois après avoir perdu la moitié de son armée. Réduction entière de la Bohême, de la Silésie, & des autres Provinces à l'obéissance de l'Empereur. Le Duc de Bavière envahit le haut Palatinat. Vaines défaites données par l'Empereur au Roi d'Angleterre. Guerre dans le bas Palatinat. Mouvements de Christian de Brunswick en faveur du Roi de Bohême. Commencement de la guerre entre le Roi d'Espagne & les Etats Généraux des Provinces-Unies. Le Roi de France assiège Montauban. Le Duc de Sully entreprend de persuader aux habitans de Montauban de se rendre au Roi. Le Duc de Maienne est tué. Sédition à Paris contre les Réformez à l'occasion de la mort du Duc de Maienne. Super-

DES LIVRES.

perffition ridicule de Louis XIII. & de son Connétable. Le Roi se dégoûte plus que jamais de son Connétable de Luines. Le Duc de Rohan fait entrer du secours dans Montauban. Entrevue du Connétable & du Duc de Rohan. Confiance ridicule du Maréchal de S. Geran, du Comte de Schomberg, & de quelques autres Officiers de l'armée du Roi. Le Roi leve le siège de Montauban. Il fait son entrée à Toulouse. Retour du Maréchal de Lesdiguières en Dauphiné. Mouvements dans le bas Languedoc contre le Marquis de Châtillon. Mesintelligence entre le Roi & le Parlement d'Angleterre.

SOMMAIRE DU XVIII. LIVRE.

LE Roi de France prend la résolution d'assiéger Monheur en Guienne. Disgrace d'Arnoux Confesseur du Roi. Mort du Connétable de Luines. Le Cardinal de Retz & le Comte de Schomberg tâchent de se rendre maîtres des affaires. Belle remontrance de Bassompierre dans le Conseil du Roi. Le Prince de Condé vient trouver le Roi dans l'espérance de
* 4 se

S O M M A I R E

se rendre maître des affaires. Bassompierre & les autres Officiers font en sorte que le Roi se tire un peu de la dépendance de ses Ministres. Ordre donné aux affaires de Guienne, de Poitou & des Provinces voisines. Le Maréchal de Crequi & Bassompierre rompent les mesures du Prince de Condé qui retarde le retour du Roi à Paris. Les anciens Ministres d'Etat conseillent au Roi de donner la paix à ses sujets. Remontrance du Maréchal de Lesdiguières pour la paix. Conclusion de l'accommodement de Bethlem Gabor avec l'Empereur. L'Empereur épouse en secondes nocces Eleonore Princesse de Mantouë. Fin tragique d'Osman Empereur des Turcs. Le Roi de Bohême vient dans le Palatinat. Avantages remportez par le Roi de Bohême dans le Palatinat. Défaite du Marquis de Bade-Doutrlach. Mansfelt oblige l'Archiduc Leopold à lever le siège de Haguenau. Défaite de l'armée de l'Administrateur d'Halberstat. Le Roi de Bohême congédie imprudemment Halberstat & Mansfelt. Fausse politique de la Cour de France en abandonnant l'Electeur Palatin. Affaires des Grisons de la Valteline depuis le traité de Madrid. Le Commandeur de Silleri est nommé Ambassadeur de France à Rome. Marie de Médicis rentre au Conseil

DES LIVRES.

seil du Roi. Avis sage que le Président Jeannin donne au Roi. Délibérations au Conseil de France pour Est contre la paix avec les Réformez. Du Plessis-Mornai écrit au Roi pour le prier de donner la paix à ses sujets. Du Plessis-Mornai demande inutilement de rentrer dans son Gouvernement de Saumur. Embarras du Duc de Rohan dans le bas Languedoc. Du Cros Président à Grenoble est assassiné dans Montpellier, où le Maréchal de Lesdiguières l'avoit envoie négociier avec le Duc de Rohan. Entrevue du Duc de Rohan Est du Maréchal de Lesdiguières. Le Roi part subitement de Paris pour la continuation de la guerre. On agite dans le Conseil du Roi, s'il ira en Languedoc ou en Poitou. Etat des affaires en Guienne. Lescun est fait prisonnier, Est condamné à mort. Le Duc d'Elbeuf Est le Maréchal de Themines tâchent d'arrêter les progrès des Réformez en Guienne. Défaite entière de Soubize dans le bas Poitou. Le Roi écoute à Niort les Députez que le Duc de Rohan envoie avec des propositions de paix. Le Duc d'Epéron assiége Roian, Est se desiste de son entreprise. Le Roi assiége Est prend Roian. Le Comte de Soissons a le commandement des troupes que le Roi laisse autour de la Rochelle à la place du Duc d'Epéron. Le

S O M M A I R E

Marquis de la Force fait la paix avec le Roi. Le Duc de Rohan & Soubize sont déclarez criminels de lèse-majesté. Le Prince de Condé & ceux de sa cabale veulent faire Bassompierre Favori du Roi. Prise de Negrepelisse. Prise de S. Antonin & de quelques autres places. Accommodement du Duc de Sulli. Le Maréchal de Lesdiguières change de Religion, & obtient la dignité de Connétable. Le Duc d'Epernon est fait Gouverneur de Guienne. Le Marquis de Châtillon s'accommode avec la Cour, & obtient le Bâton de Maréchal de France. Le Duc de Rohan met la ville de Montpellier en état de soutenir un siège. Mort du Cardinal de Retz & du Garde des Sceaux de Vic.

SOMMAIRE DU XIX. LIVRE.

L'*Administrateur d'Halberstat & le Comte de Mansfelt s'avancent avec leur armée jusques aux frontières de la Champagne. Adresse de Nevers pour amuser Mansfelt & Halberstat. Bataille donnée à Fleuru entre le Comte de Mansfelt & Don Gonzalez de Cordouë. Siège de Berg-opzom par le Marquis Spinola. Le Prince Maurice d'Orange fait lever le siège de Berg-*

DES LIVRES.

Bergopzom. L'Empereur amuse le Roi d'Angleterre de la négociation d'un traité pour la restitution du Palatinat. Prise d'Heidelberg & de Manheim. Continuation de la feinte négociation du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. La Rochelle est attaquée par terre & par mer. Conférence entre le Comte de Lesdiguières & le Duc de Rohan pour la paix. On délibère dans le Conseil du Roi sur une demande que font les habitans de Montpellier. Siège de cette ville. Mort de Zamet Maréchal de Camp dans l'armée du Roi. Caumartin est fait Garde des Sceaux. Le siège de Montpellier va lentement. Le Roi se porte tout de bon à la paix. Raisons du Duc de Rohan pour la paix. Le Prince de Condé mécontent de la paix va faire un voyage en Italie. Publication de la paix faite devant Montpellier. Entrée du Roi dans Montpellier. Entrevue du Roi & du Duc de Savoie. Conférence d'Avignon sur les affaires de la Valteline. Richelieu Evêque de Luçon est fait Cardinal. Disgrace du Comte de Schomberg Surintendant des Finances. Mort du Président Jeannin & du Maréchal de Bouillon. Diète de Ratisbonne. Ancienne jalousie entre la Maison Palatine & celle de Bavière. Adresse de Maximilien Duc de Bavière pour obtenir l'in-

S O M M A I R E

l'investiture de l'Electorat Palatin. Réponse des Princes Protestans à la proposition de l'Empereur dans la Diète de Ratisbonne. Réponse des Princes Catholiques à la proposition de l'Empereur. Maximilien Duc de Bavière est investi de l'Electorat Palatin. Nouveaux artifices des Espagnols pour tromper le Roi d'Angleterre. Conjuratation d'un fils de Barneveldt contre Maurice Prince d'Orange. Le Duc de Rohan est arrêté prisonnier. Le Roi ordonne que le Duc de Rohan soit mis en liberté. Arnaud Gouverneur du Fort Louïs continuë d'incommoder les Rochelois. Le Prince de Galles part secrètement d'Angleterre pour aller en Espagne. Diverses réflexions sur le voiage du Prince de Galles. Embarras de la France & de plusieurs autres Puissances à l'occasion du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne. Honneurs faits au Prince de Galles en Espagne. On sollicite le Prince de Galles de changer de Religion. Brefs du Pape au Prince de Galles & au Duc de Buckingham. Lettre de l'Archevêque de Cantorberi au Roi d'Angleterre. Réponse du Prince de Galles au Pape.

DES LIVRES.

SOMMAIRE DU XX. LIVRE.

Ligue entre le Roi de France, le Duc de Savoie, & la République de Venise. Les Forts de la Valteline occupez par les Espagnols sont mis entre les mains du Pape. Mort du Pape Grégoire XV. & de Priuli Doge de Venise. Le Cardinal Maffeo Barberini est fait Pape sous le nom d'Urbain VIII. Synode National des Eglises Réformées de France à Charenton. Mort Chrétienne de du Plessis-Mornai. Entreprise de Mansfelt du côté de la Westphalie. Défaite de l'Armée d'Halberstat par le Général Tilli. Mouvements de Bethlem Gabor en Hongrie & ailleurs. Nouvelle révolution à la Porte Ottomane. Suite de la négociation du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. Nouvelles difficultés sur la conclusion du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. Brefs du Pape Urbain VIII. au Roi d'Angleterre & au Prince de Galles. Le Prince de Galles retourne d'Espagne en Angleterre. Le mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne est entièrement rompu. Lettres réciproques du Roi d'Angleterre & du Roi de Bohême. Le crédit du Chancelier de Silleri

SOMMAIRE DES LIVRES.

Silléri & de Puisieux diminué. Aligre est fait Garde des Sceaux. Le Chancelier de Silléri & Puisieux sont relégués dans leurs terres. Béthune est envoyé Ambassadeur à Rome à la place du Commandeur de Silléri. Mort du Chancelier de Silléri. Aligre lui succède. Conduite de la Vieuville contraire à celle des Ministres précédens. Le Cardinal de Richelieu est admis au Conseil du Roi. Disgrace d'Ornano Gouverneur de Monsieur. Voiage de Mansfelt en Angleterre & en France. Convocation du Parlement d'Angleterre. Plaintes des Ambassadeurs d'Espagne contre le Duc de Buckingham. Le Parlement d'Angleterre est d'avis que le Roi rompe ses négociations pour le mariage de son fils, & pour la restitution du Palatinat. Il offre au Roi les subsides nécessaires pour le recouvrement du Palatinat. Artifices des Ambassadeurs d'Espagne pour rendre le Duc de Buckingham & le Prince de Galles même suspects au Roi d'Angleterre. Proposition de marier le Prince de Galles à Madame Henriette de France. Voiage secret d'Hugues Archevêque d'Embrun en Angleterre. Disgrace du Marquis de la Vieuville.



HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE SEIZIÈME

Nous arrivons au commencement des guerres de Religion. 1621.
C'est une des époques considérables de l'Histoire que j'écris. Un nouvel ordre de choses s'y présente à nous. Le Duc de Luynes meurt quelques mois après avoir obtenu l'Épée de Connétable. Louis incapable de gouverner par lui-même, & incertain dans le choix qu'il doit faire d'un Ministre habile & intelligent, donne le moyen à la Reine sa mère, toujours avide, impatiente de recouvrer de quelque manière

Plan de la suite de cet Ouvrage.

Tome IV. A nière

1621. nière que ce soit, son autorité perdue, de pousser le nouveau Cardinal de Richelieu au timon des affaires. Entreprise dont elle se repentira cruellement dans la suite. La Créature de Marie de Médicis devient son plus dangereux, son plus implacable ennemi. Le Roi, son Favori, & les Gens du Conseil, dit plaisamment du Plessis-Mornai, mais avec beaucoup de bon sens & de vérité, semblables à un homme qui s'amuse à chercher une puce dans sa chemise; lorsque son ennemi est sur le point de le prendre à la gorge, penseront à se délivrer de certaines inquiétudes que le Parti Réformé leur donne au dedans, & ils souffriront que les anciens ennemis de la Couronne se mettent, au dehors, en état de subjuguer bien-tôt l'Allemagne & l'Italie. Les Princes & les grands Seigneurs de France aussi froids, aussi indolens sur la réformation tant de fois demandée des abus du Gouvernement, & sur la trop grande autorité d'un Ministre hautain & ambitieux, qu'ils ont paru vifs & ardens contre Conchini & contre Luines, travailleront eux-mêmes à forger les chaînes dont Richelieu saura les lier; ils l'aideront de leur expérience & de leur épée à ruiner le Parti Réformé, non moins nécessaire en France pour contrebalancer la trop grande autorité du Roi, que le Parti Protestant l'étoit en Allemagne à la conservation de la liberté des Princes & des Villes de l'Empire. Nous serons assez fous pour prendre la

*Lettres
de M. du
Plessis au
Président
Jeannin,
4 Janvier
1621.*

Ro-

Rochelle, disoit le Maréchal de Bassompierre. 1621.

Ne dissimulons point la vérité. Si vous regardez d'un certain côté l'origine de la première guerre de Religion sous le Règne de Louis XIII. les Réformez paroissent y avoir donné occasion eux-mêmes, en s'assemblant avec trop de chaleur & de précipitation à la Rochelle, & en s'opiniâtrant à ne se séparer point, animez qu'ils furent par Favas leur Député Général, homme qui pensoit plus à l'avancement de sa fortune, qu'au bien & au repos de ceux de sa Religion. Les Seigneurs du Parti Réformé & le sage du Plessis-Mornai aperçurent le précipice, où les Réformez trop foibles pour résister aux armes du Roi, vouloient se jeter. Ils tâchèrent de prévenir ce malheur, en proposant des expédiens utiles & honnêtes pour la séparation d'une Assemblée, que la Cour traitoit de rebellion ouverte. Peut-être qu'ils en seroient venus à bout, si la Force & Châtillon, dont l'un vouloit se venger de ce qu'on ne lui laissoit pas le libre exercice de ses Charges; & l'autre cherchoit à en obtenir de nouvelles, n'eussent pas fait agir leurs amis & leurs créatures dans l'Assemblée de la Rochelle, afin de persuader aux autres d'y demeurer, nonobstant les défenses réitérées du Roi. Tel fut le prétexte spécieux qu'ils donnèrent à la Cour de pousser les choses aux dernières extrémités. Presque tous les Seigneurs, & un grand nombre des principaux

*Mémoires
le Rohan.
Liv. II.*

1621. **p**aux Gentilshommes du Parti Réformé , abandonnèrent alors ses intérêts, sans renoncer à leur Religion , soit que l'opiniâtreté de l'Assemblée de la Rochelle ne leur parût pas soutenable ; soit que la Cour les eût séduits par ses promesses. Châtillon & la Force , les principaux auteurs d'une résolution prise à contretemps , n'eurent ni plus de courage , ni plus de fermeté que les autres. Ils s'accommodèrent dès qu'on leur offrit des conditions avantageuses.

Deux Frères d'une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de France , sacrifieront volontiers leurs biens & leurs établissemens ; ils exposeront courageusement leur vie pour la défense de la liberté & des privilèges justement accordez par le feu Roi aux gens d'une Religion qui s'en étoient rendus dignes par tant de beaux endroits. Quelque noires que soient les couleurs, dont plusieurs Ecrivains flatteurs ou prévenus , ont peint l'entreprise des Ducs de Rohan & de Soubize, les personnes équitables & judicieuses , la regarderont toujours comme une action véritablement héroïque & digne de leur illustre naissance & de leur grand courage. Il y eut de la précipitation, de l'imprudence, de l'opiniâtreté dans l'Assemblée de la Rochelle. Le Duc de Rohan en convient lui-même. Mais on ne peut nier aussi que la Cour ne fût bien-aïse de trouver ce prétexte de ruiner la Réformation en France. On a vu dans les livres précédens

dens de cette Histoire, que toutes les dé-
libérations & toutes les démarches du
Conseil du Roi tendent là depuis long-
temps. Rohan & Soubize ont donc eu
raison de s'opposer à l'exécution d'un pro-
jet injuste, dont la faute pardonnable des
Réformez qui ne s'allarmoient pas sans
sujet dans le fond, ne fut que le prétexte.
Les Auteurs Papistes ont beau dire,
ils ne flétriront jamais la réputation de
ces deux incomparables Frères, dans l'es-
prit des honnêtes gens. On estimera plus
leur courage & leur vertu, que la bassesse
de Lefdigières, de la Force, & de Châ-
tillon. Dans une extrême vieillesse &
pour orner son tombeau du titre de Con-
nétable de France, Lefdigières trahit
son honneur, & peut-être sa conscience.
Car enfin on ne peut pas dire qu'il en
eût jamais. Les deux autres obtinrent
le Bâton de Maréchal de France sans re-
noncer à leur Religion; la Force en fai-
sant son Traité particulier contre la pa-
role donnée à ceux qu'il avoit engagez à
résister au Roi; & Châtillon en nuisant,
par des voies obliques & secretes, au
Parti qu'il faisoit semblant de défendre,
& l'attaquant même à force ouverte, lors-
que les artifices devinrent inutiles. Com-
mençons d'entrer, il en est temps, dans
le triste récit de ces affaires déplorables:
Et que rien ne nous détourne de blâ-
mer le vice par tout, & de rendre justi-
ce à la vertu, quoique malheureuse & op-
primée.

*Discours de
M. de Ro-
han sur la
paix de
Montpel-
lier.*

1621.

Le Comte &
la Comtesse
Douairière
de Soissons
herchent à
prendre des
liaisons avec
l'Assemblée
de la Ro-
chelle.

*Mercure
François.*

1620.

*Vie de M.
du Plessis-
Mornai.*

L. IV.

*Lettres &
Mémoires
du même.*

1621.

Le Roi aiant appris, lors qu'il étoit en-
core en Guienne l'année dernière, que
les Réformez se dispoient à tenir une
assemblée générale à la Rochelle, Sa Ma-
jesté fit expédier des défenses expresses au
Maire & aux Magistrats de la ville de pro-
céder à la convocation, & de recevoir
chez eux les gens qui viendroient des Pro-
vinces comme Députez à l'assemblée. La
réponse que les Rochelois firent à celui qui
leur signifia les ordres du Roi, fut con-
çue de telle manière que la Cour jugea
bien qu'ils ne feroient pas exécutez. Voici
donc une Déclaration vérifiée au Parle-
ment, par laquelle Sa Majesté défend à qui
que ce soit de se trouver à l'Assemblée sous
peine d'être poursuivi comme rebelle &
criminel de lèse-majesté. On ne se met
en peine, ni de la Déclaration, ni des me-
naces qu'elle contient. *C'est une pièce sub-
reptice, disent les Réformez zélés, & con-
traire à la parole posée que le Roi a don-
née avant la séparation de notre Assemblée
de Loudun. Nous sommes en droit de nous
assembler encore, puisque les articles si so-
lemnellement promis ne sont pas exécutez.*
Les Députez arrivent donc de tous côtes
à la Rochelle, on célèbre un jeûne public,
& l'Assemblée s'ouvre le 24. Décembre de
l'année précédente.

Du Plessis-Mornai toujours bien inten-
tionné pour la paix, envoie promptement
ses mémoires à la Rochelle. Il exhorte
l'Assemblée à chercher les moyens d'entrer
en négociation avec la Cour, & de préve-
nir

nir une rupture ouverte que des esprits inquiets & mécontents veulent causer. Le Duc de Rohan se joint à du Plessis, & ils travaillent de concert à détourner les suites fâcheuses d'une démarche faite avec trop de précipitation & à contretemps. Le jeune Comte de Soissons & la Princesse sa mère brouillez à la Cour, firent sonder alors du Plessis-Mornai. Ils vouloient tenter l'un & l'autre, si l'Assemblée seroit dans la disposition de prendre quelque liaison avec eux. Cela leur pouvoit être d'une assez grande utilité pour parvenir à leur but. Le fils & la mère se flattoient encore que leur proposition ne seroit pas mal reçue. Un Prince du sang à la tête des Réformez se seroit fait craindre d'une étrange manière. Son nom & son autorité auroient merveilleusement fortifié le Parti. Il devint plus foible & moins redoutable, depuis qu'il eut perdu les personnes d'un rang assez élevé pour commander aux grands Seigneurs qui l'avoient embrassé, & pour les tenir tous dans une subordination raisonnable.

Dez que les Réformez n'eurent plus un Protecteur du sang Royal, chaque Seigneur Réformé voulut être le maître, ou du moins indépendant. Une Assemblée de Gentilshommes de Province, de Ministres, & de Magistrats n'avoit ni assez de crédit, ni assez d'autorité. Comment pouvoit-elle retenir des gens que l'espérance d'un bienfait, ou la crainte de quelque disgrâce remuent uniquement ? L'Assemblée

Origine de la décadence du Parti Réformé en France.

1621. n'avoit point de récompenses à distribuer. Il y avoit beaucoup à gagner , & fort peu de chose à perdre pour ceux qui s'abandonnoient. La Cour habile à profiter de cette espèce d'anarchie , qui fut la cause principale de la ruïne du Parti Réformé en France, s'appliquoit à désunir les Seigneurs Réformez , & à les gagner les uns après les autres. C'est par là qu'elle vint à bout de la plus grande partie de ses desseins sous le règne dont j'écris l'histoire , & qu'elle a depuis entièrement exécuté son ancien projet. Les choses étoient dans une situation fort différente sous le Roi de Navarre, & le Prince de Condé. En temps de guerre & de paix , ils étoient capables de procurer de bons établissemens aux Seigneurs , aux Officiers de guerre , & aux Gentilshommes qui se donnoient à leur service. Quand Henri IV. eût embrassé la Communion du Pape , certains Réformez mal habiles se réjouirent de ce que leur Parti se trouvoit affranchi de l'autorité presque souveraine d'un Protecteur. Ils applaudirent sotement à leurs Assemblées qui commençoient à parler au pluriel, & à dire *Nous*, Flattez de je ne sçai quelle chimère de République , ces gens s'imaginoient qu'un Corps semblable , disoient-ils , aux Etats Généraux du Roiaume, & composé des Députez de la Noblesse , du Clergé , & du Tiers-Etat de la Réformation, seroit infiniment mieux qu'un Prince Protecteur , qui avoit toujours ses desseins & ses intérêts particuliers. Mais
on

on s'aperçut bientôt après la mort d'Hen- 1621.
 ri IV. que le Parti privé d'un Chef supé-
 rieur à tous les Seigneurs Réformez, ne
 subsisteroit pas long-temps. L'Assemblée
 de la Rochelle, dont il est question main-
 tenant, aura beau parler au pluriel, & dire
Nous, tout ira de travers, ses ordonnances
 seront fort mal observées.

Je l'ai dit ailleurs : si le Prince de Condé Les Princes
 n'eût pas manqué de lumière & peut-être de la Mai-
 de courage à son retour en France après la son de Con-
 mort d'Henri IV. il auroit suivi le bon dé ont per-
 avis que le Maréchal de Bouillon lui don- du leur cré-
 noit, de rentrer dans sa première Religion, dit & leur
 & de se mettre à la tête des Réformez. puissance
 C'étoit le véritable moien de se faire crain- en abandon-
 dre à Marie de Médicis, de lui enlever une nant la pro-
 grande partie de son autorité, d'obliger Réformez
 le Roi devenu majeur, à ménager le pré- de France.
 mier Prince de son sang, enfin de ne dépen-
 dre point du caprice d'un Favori, ou d'un
 Ministre. Le Comte de Soissons devoit
 profiter de la faute de l'Ainé de sa Maison.
 En s'instruisant de la Religion que son
 grand-père & son oncle avoient défendue,
 il en auroit connu la vérité. Le jeune
 Prince jaloux du crédit de Condé, cher-
 choit à devenir plus puissant que lui. Il
 prétendoit former des intrigues & des fac-
 tions, afin que le Roi fût dans la nécessité
 de lui donner en mariage Madame Hen-
 riette troisième Fille de France. Voilà pour-
 quoi le Comte & la Comtesse de Soissons
 vouloient sonder l'Assemblée de la Rochel-
 le. Ils pensoient à se faire acheter par un

1624. mariage si considérable, quand ils seroient une fois à la tête du Parti Réformé. Un Prince habile & éclairé auroit conçu de plus nobles & de plus vastes desseins. Epouser la sœur du Roi, c'étoit une grande alliance pour le Comte de Soissons ; mais elle ne lui apportoit pas des avantages fort extraordinaires. En renonçant avec connoissance de cause à des superstitions que son grand-père avoit entrepris de bannir de France, Soissons devenoit infiniment plus puissant que l'ainé de sa Maison ; il se rendoit redoutable au Roi & à ses Ministres ; il se faisoit de grands amis au dedans & au dehors.

*Vie de M.
du Plessis-
Mornai,
L. IV.*

Du Plessis-Mornai à qui une longue expérience avoit appris que les Princes & les Seigneurs d'une autre Religion que la sienne, pouvoient bien tirer quelque profit d'une liaison passagère avec les Réformez ; mais qu'ils n'avoient jamais ni assez de courage, ni assez de justice, pour insister trop fortement sur la réparation des griefs dont les Eglises Réformées se plaignoient : du Plessis, dis-je, répondit sagement à l'Express venu à Sainmur de la part du Comte & de la Comtesse de Soissons ; que l'Assemblée de la Rochelle cultiveroit avec plaisir les bonnes grâces de Leurs Alteſſes ; mais qu'elle ne mèteroit point les affaires de la Religion avec celles qui ne regardent que l'Etat & les intérêts des Princes. *La négociation que M. le Comte veut entamer avec nous*, disoit du Plessis, *ne seroit qu'à se tromper les uns les*

les autres. Son Altesse fera sa paix de laquelle le Roi lui donnera Madame en mariage : Et notre Assemblée sera contente, lors qu'elle verra de meilleures assurances de l'exacte observation de l'Edit de Nantes. 1621.

On y avoit dressé le 2. jour de l'année des remontrances fort respectueuses au Roi. Elles contenoient les raisons que les Eglises Réformées prétendoient avoir de tenir une assemblée, & les sujets légitimes de plainte qu'on leur donnoit par plusieurs infractions des Edits de Pacification. Pour rendre cette Histoire plus utile & moins ennuyeuse, qu'il me soit permis de rapporter en détail ce qui peut donner une connoissance plus exacte des affaires principales des Réformez de France, & de passer légèrement sur certaines choses peu importantes arrivées dans les Provinces; de les omettre même quand le récit n'en sera pas nécessaire pour l'intelligence des grands evenemens du règne de Louis XIII. Il y eut dans les premiers mois de cette année une petite guerre entre le Duc de Montmorency Gouverneur de Languedoc & le Marquis de Châtillon Général des Réformez dans une partie de cette Province, à l'occasion d'un mouvement arrivé à Privas ville du Vivarais. Je ne parlerai point de cette affaire, par exemple, ni de quelques autres survenues en Guienne. Cela me donnera le temps de m'étendre davantage sur les diverses démarches de l'Assemblée de la Rochelle; sur les négociations qui se firent dans le dessein de pré-

Remontrance de l'Assemblée de la Rochelle au Roi.

Mercur François.
1621.

1621. venir une guerre ouverte , & fur ce qui fournit à Louis le prétexte de porter les armes contre des Sujets qui ne lui demandoient qu'une libre jouissance des choses accordées par le feu Roi son père, & l'observation de ce que Sa Majesté leur avoit promis elle-même. Il me semble que cette méthode est la plus capable d'instruire les personnes qui voudront juger équitablement de la conduite de Louis XIII. au regard des Réformez de son Roïaume, & de celle des François qui crurent alors avoir des raisons légitimes de se défendre contre leur Roi, ou plutôt contre son Favori qui les vouloit opprimer. Et puis que la convocation de l'Assemblée de la Rochelle & le refus qu'elle fit de se séparer, furent l'occasion d'une guerre civile qui dura plusieurs années, voyons ce que les Réformez alléguèrent alors pour leur justification.

Nous nous sommes assemblez ci-devant, Sire, disent-ils dans leurs remontrances au Roi, avec la permission de Vòtre Majesté à Loudun. C'étoit pour examiner les divers sujets de plainte que nous pouvions avoir, & pour vous demander très-humblement la réparation de ce qui est contraire à notre seureté & aux Edits qui sont les loix fondamentales de vòtre Roïaume. Une longue souffrance de plusieurs maux, dont nous devons raisonnablement craindre l'augmentation, l'audace de nos ennemis qui redouble à mesure qu'ils nous voient rebutez, & enfin la commission expresse que nous avions de représenter à Vòtre Majesté qu'une in-
fraction

fraction continuelle des Edits étoit capable d'ébranler l'Etat : ces raisons , Sire, nous portèrent à insister six mois entiers avec une persévérance proportionnée à nos besoins , afin d'obtenir de Vòtre Majesté quelque témoignage de sa bonne volonté pour nous. En nous commandant de nous séparer , Elle trouva bon que Monsieur le Prince & M. le Duc de Luines donnassent leur parole à M. le Duc de Lesdiguières & à M. de Châtillon qui parloient pour nous , que si nous nous séparions , selon l'ordre que Vòtre Majesté nous en donnoit , Elle feroit dans six mois , pour tout délai , exécuter quelques-uns des principaux points de nos demandes , & qu' Elle répondroit favorablement à nos Cahiers.

On nous promit encore que Vòtre Majesté voudroit bien écouter les remontrances des Députez de Bearn un mois après l'exécution de ce que nous avions demandé. Enfin , on nous assura que nous aurions la liberté de nous rassembler , s'il arrivoit que les choses ne se fissent pas exactement. Monseigneur le Prince donna sa parole de nous procurer la permission de tenir une nouvelle assemblée ; & M. de Luines nous assura que la sienna qu'il donnoit en même temps , vaudroit autant & peut-être plus que des Brevets. On ajouta de la part de Vòtre Majesté , que c'étoit la première parole qu' Elle eût donnée à ses Sujets de la Religion , & que nous devions la regarder comme une promesse inviolable. Cette considération , Sire , nous parut plus forte que les autres , nous

2621. obéïmes promptement : "Et Votre Majesté confirma de sa bouche à ceux qui lui parloient pour nous ; qu'Elle feroit exécuter ce que Monseigneur le Prince, & M. le Duc de Luines, nous avoient promis. En nous séparant, nous dressâmes un acte de notre obéïssance, conformément aux paroles qui nous étoient données : Et les Députés eurent la commission de se rassembler, en cas que les articles ne fussent pas exécutés dans les six mois. Cela ne s'est point fait en secret. Votre Majesté l'a pu savoir ; & Messieurs de votre Conseil ne l'ont point ignoré.

Cependant les six mois s'étant écoulés sans que nous vissions l'exécution d'une promesse si solennelle, on a poussé Votre Majesté à marcher en Béarn, avant que le septième mois accordé pour écouter les remontrances des gens du païs fût expiré, & sans avoir égard que Votre Majesté avoit encore confirmé dans sa lettre écrite au Parlement de Pau le 21. Septembre, ce qui nous avoit été promis. De manière que contre des paroles formelles & souvent réitérées, l'exécution de la main levée des biens Ecclesiastiques a été anticipée. Ce qui a causé un fort grand changement dans le païs, & la ruine entière de la secretté & de la liberté de vos Sujets de Béarn qui font profession de la même Religion que nous. Voilà, Sire, les raisons pourquoi nous avons été convoqués dans cette ville. Nous nous y sommes rendus sur les assurances que Votre Majesté nous a données ; & c'est dans le dessein de la supplier

très-

très-humblement d'accomplir ce qu' Elle nous a promis, & de réparer les nouveaux griefs que nous avons soufferts depuis notre séparation. Nous disons en bonne conscience, Sire, que nous ne sommes point coupables d'avoir méprisé votre autorité. Les causes de notre réunion dans cette ville sont légitimes, & notre conduite est irréprochable, puis qu'elle est appuyée sur votre parole sacrée. Que si nos ennemis ont obtenu une Déclaration qui révoque en doute la vérité de ce qui nous a été promis de la part de Votre Majesté, & qui nous rend criminels, ce nous est, Sire, un nouveau sujet de douleur & de plainte. Nous ne sommes coupables que parce que nous nous sommes reposés sur la parole du premier Prince de votre sang, & d'un Seigneur que Votre Majesté chérit uniquement; parce que nous renouvellons la poursuite de nos très-humbles requêtes, en conséquence de la première parole inviolable que Votre Majesté nous a donnée, & que nous avons prise pour caution après tant de remises.

Qu'il plaise donc maintenant à Votre Majesté, Sire, de considérer notre innocence, & de ne permettre pas que nos ennemis l'oppriment ainsi devant vous. On nous accuse de donner atteinte à votre autorité. Il est facile de juger qui d'eux ou de nous, en a la conservation le plus à cœur, aussi bien que l'affermissement de votre Couronne. Quand nous poursuivons par les formes du respect qui est dû à Votre Majesté, l'exécution des Edits, la réparation de tant d'infractions,

1621. *Et les moïens de nôtre conservation, nous recevons ordre de nous taire. On oppose vôtre autorité à nôtre persévérance, comme si l'une étoit contraire à l'autre. Vôtre autorité, Sire, est plus engagée dans le maintien de vos Edits Et l'exécution de vos promesses, qu'en toute autre chose. Quel soin nos ennemis ont-ils de la ménager? Que ne font-ils pas pour la détruire? Après avoir rapporté les anciens griefs, l'Assemblée ajouta les nouveaux sujets de plainte que les Réformez avoient. Contre vôtre autorité, Sire, Et au préjudice de la tranquillité publique, on fait des sermons par tout, on publie des libelles séditieux pour soulever le peuple contre nous. Les cadavres de ceux de nôtre Religion sont déterrez, nos Temples brûlez, nos Pasteurs chassez, les lieux accordés pour l'exercice de nôtre Religion près des villes, ne nous sont point délivrez. Nous avons souffert de pareilles violences à Lion, à Moulins, à Dijon, à Bourges, en d'autres villes, sans que nous ayons pu obtenir justice.*

Les Jésuites trouvent leur place par tout; mais principalement lors que les Protestans se plaignent de quelque persécution excitée contr'eux. Ils furent donc clairement désignez dans les remontrances de l'Assemblée de la Rochelle. Il y a certaines gens, Sire, y disoit-on encore, que tous vos bons Sujets Catholiques Romains bien affectionnez à votre Couronne, regardent comme ses plus dangereux ennemis. Ces personnes Et d'autres qu'elles ont séduits pour ser-
vir

voir la domination étrangère, dont elles se déclarent les émissaires, s'efforcent plus que jamais de remuer dans votre Roiaume la même machine par laquelle tant d'Etats ont été bouleversez dans la Chrétienté. On emploie mille artifices pour jeter le vôtre dans une pareille confusion. Chacun sait que dans leurs sermons séditieux & dans les insinuations secrètes qui se font dans leurs congrégations, ces gens excitent le peuple à nous haïr mortellement, & à conjurer nôtre destruction. Ils se vantent d'avoir un empire absolu sur votre conscience, de pouvoir mettre dans l'esprit de Votre Majesté tout ce que bon leur semble, & de lui avoir inspiré de l'aversion & de l'horreur contre nous. Ces mêmes gens sont cause des griefs que nous souffrons : Ils en empêchent la réparation, afin qu'après avoir éterné toute la force de vos Edits, nos plaintes nous soient désormais imputées à crime. Pliet à Dieu que leur projet ne fût pas si avancé. La trompette de la guerre ne s'entendrait pas contre nous dans tout le Roiaume. Le dé est jetté, disent nos ennemis, & les préparatifs se font de tous côtez. Vos Provinces de Poitou & de Guienne sont remplies de troupes qui partagent dans leur esprit le butin qu'elles espèrent de trouver à la prise de la Rochelle.

Ces alarmes, Sire, nous obligent à supplier Votre Majesté de n'écouter pas les calomnies de nos ennemis, d'avoir égard à la justice de nôtre cause, de faire lever la Déclaration publiée contre nous, & de nous permettre de porter librement aux pieds de

1621. de Votre Majesté nos plaintes & nos prières. Si nous obtenons quelque témoignage de votre bonne volonté pour nous ; ceux de votre Religion seront persuadés que Vous avez résolu de nous protéger contre les entreprises de ceux qui nous haïssent. En nous assurant notre liberté, nos biens, & notre vie, Votre Majesté nous mettra en état de les employer pour son service. Nous protestons saintement devant Dieu & devant les hommes, pour nous & pour tous ceux que nous représentons, que si nous demandons la liberté de servir Dieu selon notre conscience, c'est dans le dessein d'être inviolablement attachés à votre service, & de travailler au bien de l'Etat, & à la prospérité du règne de Votre Majesté. Fasse le Ciel que nous trouvions grâce auprès d'elle, & que vous puissiez reconnaître qu'entre tous vos Sujets, vous n'en avez point ni de plus fidèles ni de plus soumis que nous.

Le Roi refuse de recevoir les remontrances de l'Assemblée.

J'ai cru devoir rapporter cette pièce presque tout entière. Elle n'est pas mal faite. Il y a du bon sens, & quelques restes de l'ancienne & généreuse liberté, qui n'étoit pas encore tout-à-fait éteinte en France. Les Réformez la conservèrent plus longtemps que les autres. Cela n'est pas surprenant. Le Papisme abaisse & obscurcit l'esprit : au lieu que les principes de la Réformation l'élevent & la rendent plus propre à connoître & à dire la vérité. On la voulu faire passer cette liberté des Réformez pour un esprit de cabale & de faction :
mais

mais les gens sages en jugeront tout autrement. Ces remontrances sont une preuve certaine que si l'Assemblée de la Rochelle fut convoquée avec trop de chaleur & de précipitation, ceux qui la composoient, ne pensèrent d'abord qu'à implorer la clémence & la protection du Roi, bien loin d'avoir formé le dessein de se soulever contre lui. Il ne voulut point donner audience à ceux que l'Assemblée avoit envoyez pour lui présenter les remontrances. Louis écouta seulement Favas comme Député Général des Eglises Réformées, & lors qu'il présenta les remontrances, Sa Majesté répondit avec une extrême hauteur, qu'Elle ne recevroit rien de la part de quelques factieux venus à la Rochelle, malgré les défenses qui leur en avoient été faites. Il fallut donc prendre un autre tour. Favas dresse une requête en son nom. Il y supplioit très-humblement le Roi de révoquer la Déclaration publiée contre l'Assemblée de la Rochelle, & de vouloir bien entendre les Députez. On inséra dans la requête quelque chose de ce que l'Assemblée alléguoit dans les remontrances pour sa justification. Pontchartrain Secrétaire d'Etat ayant porté la requête au Conseil du Roi, elle y fut jugée injurieuse & remplie de faussetez. Hors que Favas pressa pour avoir la réponse, on lui dit de bouche que sa requête méritoit le feu ; que l'Assemblée devoit demander pardon au Roi, & se séparer incessamment ; & que c'étoit le seul moyen d'obtenir l'abolition de sa désobéissance.

Le

1621.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
L. V.

1621. Le Conseil se récria fort sur ce que les Réformez sembloient donner un démenti à la Déclaration du Roi. Elle portoit expressément que *la permission qu'ils disoient avoir de se rassembler, étoit une fausse supposition, dont ils se servoient pour abuser les plus simples d'entr'eux qui vouloient demeurer dans leur devoir.* Un Historien peu exact & flatteur s'éleve ridiculement là-dessus. Ces paroles du Roi, dit-il, étoient seules suffisantes à leur condamnation. Il faut que la témérité d'un Sujet soit extrême pour contredire une Déclaration si solennelle d'un Prince dont chacun reconnoit la bonne foi & la justice. Laissons à part la bonne foi & la justice de Louis XIII. Cette Histoire ne prouvera que trop qu'il ne posséda jamais ces vertus en un degré fort éminent, quoiqu'il ait pris le surnom de *Juste*. On ne peut nier que ce Monarque ne fût extrêmement sujet à se laisser surprendre. Et pourquoi cet Auteur veut-il que des Sujets ne puissent sans une *extrême témérité* contredire d'une manière respectueuse la Déclaration du Roi trompé par un Favori ambitieux, par un Confesseur qui fut toujours un maître fourbe, & par des Ministres corrompus, quand Sa Majesté nie d'avoir donné sa parole, quoique la chose ait été promise de la manière du monde la plus solennelle?

Le Duc de Monbazon beaupère du Favori en est un témoin irréprochable. J'ai rapporté sa lettre à du Pleffis-Mornai. Il y déclare formellement qu'il n'avoit porté aucune

*Vie de M.
du Pleffis-*

aucune parole du Roi, ni de M. de Luines qu'après le commandement précis & réitéré que Sa Majesté lui en avoit fait en présence de M. le Prince. Il feroit inutile

1621.

Mornai.

L. IV.

de nous répondre que Monbazon défavoua cette lettre particulière à du Plessis, dans celle qui fut depuis publiée sous son nom. Chacun fait que le Duc souffrit cela par complaisance pour Luines son beau-fils accusé de mauvaise foi à la vue de toute la France. Et lors qu'on rendit à Monbazon une réplique où du Plessis se plaignoit de ce qu'un fait certain & avoué même par le Duc se trouvoit nié dans une pièce imprimée sous son nom, Monbazon confessa de bonne foi qu'il avoit écrit la première lettre & non pas la seconde. *M. du Plessis, ajouta-t-il, a bien pu reconnoître que les deux lettres ne sont pas de la même plume.* Enfin un homme de bon sens croira-t-il jamais que du Plessis-Mornai & l'Assemblée de la Rochelle aient eu la hardiesse de soutenir tout publiquement que le Roi avoit donné une parole positive, si la chose n'étoit pas certaine & indubitable? Nous voions dans les Mémoires du Duc de Rohan, Seigneur d'une probité reconnue & bien instruit de ces affaires, qu'il pose le fait comme véritable. *Ce fut alors, dit-il, que la Cour commença de se moquer de tenir ses promesses.*

*Mémoires
de Rohan.
L. II.*

Qu'on ne nous allégué point ce que le Prince de Condé a pu dire en certaines occasions, que l'Assemblée de la Rochelle n'étoit qu'irrévérence, révolte & impiété.

Quand

1621.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
L. V.

Quand un homme d'un rang supérieur n'a rien de solide à repliquer à ceux qui lui reprochent sa mauvaise foi, il les traite ordinairement avec injure & avec mépris. Aveuglé par une fausse ambition & par son avarice, Condé ne demandoit qu'à porter les choses aux dernières extrémités contre des gens que son père & son grand-père avoient défendus avec tant de courage & de persévérance. Il espéroit d'avoir le commandement de l'Armée, s'il y avoit une guerre ouverte contre les Réformez. Mais le Duc de Luines fut plus habile & plus fin que Son Altesse. Bien loin d'être favorable à l'Assemblée de la Rochelle, Lefdiguières leurré de l'Epée de Connétable, se déclara un de ses plus grands ennemis. Cependant il disoit seulement, *qu'elle avoit été trop hardiment commencée.* Ce fut aussi le sentiment de plusieurs autres Seigneurs Réformez, qui n'approuvèrent ni la convocation, ni le refus qu'elle fit de se séparer. Mais les Députez n'y vinrent aucunement dans un esprit de *revolte & d'impiété.* Leurs remontrances en font une preuve convaincante. Ils ne demandoient que l'exécution de ce que le Roi leur avoit promis, & la réparation de certains nouveaux griefs. En les contentant sur quelques articles, la Cour les auroit renvoyez tout joieux dans leurs Provinces.

Je ne puis l'inculquer assez. Voici la première & véritable origine des guerres de la Religion qui ont défolé la France sous le Règne

Règne de Louis XIII. & qui ont fait couler des ruisseaux de sang dans plusieurs Provinces. Que les personnes équitables jugent maintenant, s'il ne valoit pas mieux prendre les expédiens propres à sauver l'autorité du Roi commise, & à rassurer en même temps les Réformez justement effarouchés, comme les gens sages de l'une & l'autre Religion le conseilleroient, que de mettre la patrie en feu. Les Réformez avoient des raisons légitimes d'avoir de grands soupçons & de la défiance sur ce que la Cour en usoit de si mauvaise foi avec eux, sur ce qui s'étoit fait en Bearn, & sur les troupes du Roi dont la Rochelle paroissoit investie de tous côtez. La raison & la justice vouloient qu'on dissipât tous ces ombrages. Mais quoi ! Louis formé de ses premières années au pouvoir arbitraire, avoit une furieuse impatience de l'établir. Le Duc de Luines vouloit la guerre pour se faire Connétable. Et le Père Arnoux le grand oracle du Favori, l'y portoit de toute sa force à la sollicitation des Ministres de la Cour de Rome, & de celle de Madrid.

Les Jésuites irrités de ce que l'Assemblée de la Rochelle les avoit clairement désignés dans ses remontrances, ne demeurèrent pas muets dans cette rencontre. Ils ne parlent jamais avec plus de hauteur & de fierté, que lors qu'il est question de répondre aux accusations justes & véritables qui se font contr'eux. L'Auteur de leur Apologie crut réfuter solidement ce que les re-

Ecrit des
Jésuites
contre les
Remon-
trances de
l'Assemblée
de la Ro-
chelle.

mon-

1621.
*Mercure
 François.*
 1621.

montrances disoient des sermons séditieux des gens de la Compagnie, en alléguant ce qu'un d'eux avoit prêché depuis peu devant le Roi : que le Souverain doit protéger ses Sujets, quoi qu'ils professent une Religion contraire à la sienne, maintenir les Edits accordez, & remettre à Dieu la conversion des Herétiques sans forcer leurs consciences. Cela ne prouve rien, disoit-on. Le bon Père eut même soin d'apporter finement le correctif à ce qu'il sembloit avoir avancé contre l'esprit de la Société. Il ajouta que la protection due par le Prince indifféremment à tous ses Sujets, ne doit pas lui lier les mains quand il s'agit de châtier ceux qui sous de faux prétextes se portent à la felonnie & à la rebellion. La maxime est véritable, ajoutoit-on, mais le Prédicateur ne l'appliquoit-il point tacitement à l'Assemblée de la Rochelle, que le Confesseur du Roi lui dépeint sans cesse comme une assemblée de factieux & de rebelles? Nous n'ignorons pas que les Jésuites qui prêchent à la Cour & à Paris, sont plus reservez & plus circonspectz que ceux des Provinces. On se plaint de ceux-ci particulièrement. La Compagnie a des Prédicateurs & des Directeurs propres à tout païs & à toute sorte de gens. Ceux qui sont emploiez à la Cour & à Paris sont plus fins & plus dissimulez. Outre qu'on les y éclaire de trop près, le Roi & ses Ministres ne permettent pas que les bons Pères y donnent un essor trop libre au zèle ardent pour la plus grande gloire de Dieu, dont ils se disent dévorer. Ceux qu'on envoie dans
 les

les Provinces, sont ordinairement plus ouverts & plus emportez. On souffre même pour bien des raisons qu'ils parlent plus franchement. Les Evêques & les Magistrats les appuient, afin de gagner les bonnes grâces du Confesseur du Roi, qui règle tout selon sa prudence. A quoi bon viennent-ils nous citer je ne sais quelle lettre de Henri IV. où ce Prince, disoient-ils, rend un témoignage avantageux à leur probité, à leur suffisance, à leur modestie? Qui ne sait pas que le pauvre Prince eut toujours peur des Jésuites, & qu'il affecta de leur faire du bien & de paroître leur meilleur ami depuis qu'un disciple de la Société eût attenté à sa vie?

L'Apologiste des bons Pères se plaignoit encore de l'injure que les Réformez faisoient au Roi, en lui disant que les Jésuites se vantoient d'avoir un empire absolu sur la conscience, de disposer à leur gré des grandes affaires qui se traitoient dans son Conseil. Nous croions bien, disoient quelques-uns en lisant l'Ecrit, que les Jésuites de Cour ne sont pas si imprudens que de parler de la sorte. Mais enfin on ne peut nier que le P. Arnoux n'ait un grand empire sur la conscience & sur l'esprit du Roi. La chose est de notoriété publique. C'est le plus intime confident du Favori. Le Duc de Luines le consulte sur toutes les affaires d'Etat. Pourquoi les Ministres de Rome & d'Espagne ont-ils de si longues, de si fréquentes conférences avec le Confesseur du Roi? Quoi qu'il en soit les Remontrances désignent particulièrement les Jésuites des Provinces. Pour se rendre plus

1621. *respectables & pour en imposer au peuple, ils parlent comme des gens dont les Supérieurs ont une grande influence dans les résolutions qui se prennent au Conseil. Le fait est certain. C'est au Roi & à ses Ministres de juger si ces discours ont un fondement raisonnable. A quoi pense l'Apologiste de nous venir peindre son P. Arnoux comme un Directeur désintéressé, qui forme, dit-il, l'esprit docile & debonnaire de Sa Majesté à toutes les vertus qui peuvent faire approcher un grand Roi de la pureté des Anges ? Nous prend-on pour des gens de l'autre monde ? Le Favori a mis Arnoux en place, afin qu'il l'aidât à se rendre encore plus maître de l'esprit du Roi. Le bon Père s'applique plus à la Politique & aux affaires d'Etat, qu'à la méditation de l'Ecriture Sainte, & à l'étude des choses capables de l'instruire des devoirs de son Ministère. Pour former un jeune Prince à la pratique des vertus Chrétiennes, il faut avoir plus de droiture & de probité, qu'il n'en paroît dans la conduite du Confesseur du Roi.*

Le Duc de Rohan & du Plessis-Mornai s'entremettent pour ajuster l'affaire de l'Assemblée de la Rochelle.

Quelques grands Seigneurs secondoient de toutes leurs forces les démarches qu'Arnoux faisoit pour animer le Roi à porter ses armes contre les Réformez, soit que ces gens de qualité non moins bigots que le menu peuple, haïssent ceux d'une Religion contraire, soit qu'ils se flattassent qu'ayant plus de crédit & d'autorité durant la guerre, ils trouveroient des occasions d'arrêter la surprenante rapidité de la fortune du Duc de Luines. Les anciens Ministres

nistres d'Etat plus clairvoians, & plus expérimentez, étoient d'un avis différent. Ils pénétoient les desseins secrets du Favori. Ces Messieurs se défioient encore de l'humeur facile du Roi, que Luines savoit amener à son but par des insinuations artificieuses, & par l'empire que la Confession, secret admirablement bien inventé pour remuer les consciences, & pour tourner les esprits, donnoit au Jésuite Arnoux sur celui d'un Prince naturellement timide & superstitieux. Silleri, Jeannin, & quelques autres voioient bien que Luines vouloit la guerre, dans le dessein de faire revivre la charge de Connétable, & de l'obtenir pour lui-même, quoi qu'il s'en servit comme d'un leurre pour tromper le Maréchal de Lesdiguières. D'autres raisons solides éloignoient encore les anciens Ministres de la résolution de pousser les Réformez à bout. La Maison d'Autriche devenoit plus fière & plus entreprenante que jamais, depuis le rétablissement de ses affaires en Allemagne. Le Palatinat étoit presque entièrement envahi. Les Espagnols occupoient la Valteline; & la trêve des Provinces-Unies avec eux étoit sur le point d'expirer. Les gens sages & prudents craignoient que la Maison d'Autriche ne s'agrandit dans les Pais-Bas, en Allemagne & en Italie, pendant que la France occupée à ses guerres civiles, ne seroit pas en état de s'opposer aux entreprises de l'Empereur & du Roi Catholique.

Ces diverses considérations portèrent les

1621. anciens Ministres d'Etat, à faire entendre au Duc de Rohan & à du Pleffis - Mornai, que s'ils vouloient s'entremettre auprès du Roi & de l'Assemblée de la Rochelle, on trouveroit des expédiens pour accommoder les affaires. Rohan & du Pleffis acceptent volontiers la proposition. Ils conviennent de se voir à Loudun, & le Duc de la Tremouille qui se rencontroit alors à Thouars dans le voisinage, est prié de s'y rendre aussi. Du Pleffis remontra vivement aux deux Seigneurs, qui pour faire honneur à son âge & à son rare mérite, venoient conférer dans son logis, le danger où les Eglises Réformées se jettoient, en portant les choses à la dernière extrémité. *J'avoue, disoit-il, que ce qui s'est fait en Bearn, nous donne de justes raisons de défiance. Mais on ne peut nier aussi que les Bearnois n'aient été trop opiniâtres. Sans cela le Roi ne seroit pas allé si avant. Les ennemis que nous avons à la Cour, cherchent à nous ruiner sourdement, ou bien à force ouverte : la chose est incontestable. Cependant, il y a toujours de bons François auprès du Roi. Nous pouvons nous servir d'eux pour conserver l'Etat & nos Eglises en même temps. On nous a rendu la ville de Leitoure. C'est une preuve, à mon avis, que le Conseil du Roi n'a pas encore pris une résolution fixe de nous perdre. La place est importante : nous l'auroit-on restituée, si notre ruine étoit déterminée ? Il étoit facile de trouver des prétextes pour se dispenser de remettre Leitoure entre nos mains. Quoi qu'il en*

en soit, le Roi est armé, ses forces sont réparées dans nos meilleures Provinces; Et si nous ne sommes pas en état de nous défendre, nous pouvons encore moins faire une guerre offensive. Ces raisons me persuadent que nous devons éviter avec soin tout ce qui est capable de porter les choses à l'extrémité. Car enfin, il ne suffit pas d'avoir une bonne cause; on doit être assez puissant pour la soutenir. Cherchons les moyens de sortir de l'embaras où nous sommes. La prudence des anciens Ministres d'Etat nous aidera peut-être à les trouver. Disposons sur tout les gens de notre Assemblée à faire des soumissions au Roi. Ce n'est que par là que nous pourrons éviter le péril où se trouvent nos Eglises. Il faut parler franchement & sans aucun ménagement à ceux qui sont à la Rochelle; afin qu'ils pensent sérieusement à sortir du mauvais pas, où ils se sont engagés, sans avoir prévu les conséquences de leur convocation précipitée.

Les Ducs de Rohan & de la Tremouille se rendirent au bon avis que du Plessis donnoit. Ils protestèrent de le suivre avec toute sorte de candeur & de probité. On résolut ensuite que les deux Seigneurs & du Plessis écrivoient chacun au Roi une lettre en divers termes, mais dans le même sens, & du Plessis en dressa la minute. Nous avons celle qu'il écrivit en son particulier, selon le projet concerté. Après y avoir conjuré le Roi d'avoir moins d'indignation contre ceux qui s'étoient assembles à la Rochelle,

1621. il lui représente qu'ils ont plutôt péché par la crainte du malheur dont leurs Eghses sembloient être menacées, que par le mépris de la majesté du Souverain. *C'est pour-quoi, Sire, ajoûtoit du Plessis, nous osons vous supplier très-humblement, d'avoir plutôt égard à la fin que les gens convoquez à la Rochelle se sont uniquement proposée, de porter leurs plaintes, avec tout le respect & toute la soumission possible, aux pieds de Votre Majesté, qu'au défaut de la procédure qui s'est faite dans la convocation. Couvrez le, Sire, de votre bonté, ne refusez pas à de fidèles Sujets la grace qu'ils vous demandent, de remporter quelque consolation dans leurs Provinces. Votre Majesté n'est que trop bien avertie des émotions que la fraieur de nos gens excitée par des bruits répandus, a causées. La nature de cette passion est telle, qu'il n'est pas facile de la retenir dans les justes bornes que la raison doit prescrire. Cependant, j'espère que par la prudence de Votre Majesté, cette convocation aura une bonne issue pour votre service. Les gens qui sont venus à la Rochelle, persuadez de votre clémence par les effets que vous leur en ferez sentir, ramèneront ceux qui se sont écartez de leur devoir. Ils appaiseront le trouble & l'émotion dans les endroits où ils passeront en retournant chez eux. Je sai bien, Sire, qu'on allégué là-dessus votre autorité. Bien loin de vouloir la diminuer, nous sommes tous convaincus que sa conservation nous est plus nécessaire qu'à vos autres Sujets. Elle est si fort élevée au dessus de ce que nous pouvons faire,*

faire, que la condescendance de V^{otre} Majesté pour n^{otre} foiblesse , sera plutôt regardée comme un excès de v^{otre} bonté , que comme une atteinte donnée à v^{otre} puissance. Je ne fai si les autres sont de mon goût. Mais je prens tou^{jours} un plaisir extrême à rapporter comment le sage du Plessis se conduisoit dans les affaires délicates & difficiles. On y trouve d'utiles instructions. 1621.

Qu'il est déplorable qu'un Gentilhomme d'une prudence si consommée , & si bien intentionné , ait pris tant de peines inutiles ! Dans le temps même qu'il travailloit à la paix, l'Assemblée se brouilloit plus que jamais avec la Cour. Quand on apprit à la Rochelle que le Roi avoit non seulement refusé de recevoir les remontrances, mais qu'il rejettoit encore la requête présentée par Favas Député Général des Eglises Réformées , on ne garda presque plus de mesures. L'Assemblée écrit incontinent dans les Provinces ; elle ordonne que les places de seureté soient fortifiées & mises en bon état. On fait des levées extraordinaires de deniers : Enfin , on choisit des Chefs pour commander les troupes en cas de besoin. De Veilles membre de l'Assemblée étant venu à Saumur pour sonder la disposition du Gouverneur, & pour s'informer de l'état de cette place importante à cause de son pont sur la Loire, du Plessis demanda trois ou quatre mille hommes pour la défendre. Il ouvrit encore son cœur à de Veilles sur la manière précipitée dont tout se faisoit à la Rochelle.

Nouveaux
mouvemens
dans l'As-
semblée de
la Rochelle.

Vie de Mr.
du Plessis-
Mornai.
Liv. IV.
Lettres &
Mémoires
du même.

1621. Un homme sage, disoit-il, n'entre jamais en guerre pour rendre sa condition plus mauvaise. On cherche au contraire à la faire meilleure. Celui qui commence la guerre par la défensive, risque ordinairement de perdre du sien. Nos Pères souffroient des infractions criantes, avant que de prendre les armes. Cette patience servoit à montrer la justice de leur cause. Quand ils étoient enfin réduits à la nécessité d'opposer la force à la violence, ils avoient la prévoyance de se rendre maîtres de plusieurs places en un jour. Un pareil coup d'éclat épouvantoit leurs ennemis : il les jettoit dans la consternation. Si nos Pères perdoient quelques places pendant la guerre qui duroit un an, ou deux, ils en conservoient plusieurs par la paix, ils obtenoient un Edit avantageux qui rendoit leur condition meilleure. Notre Assemblée veut prendre maintenant des mesures tout-à-fait contraires. Pour deux ou trois articles mal observez, nous risquons de perdre un bon Edit, nous reculons au lieu d'avancer, nous nous afoiblissons au lieu de nous fortifier. En un mot, nous perdons au lieu de gagner.

Bien loin de réfléchir sur ces remontrances judicieuses, l'Assemblée que Favas échauffoit de plus en plus, se préparoit tout de bon à la guerre. Elle députa quelques-uns de ses membres aux grands Seigneurs & aux principaux du Parti, pour leur proposer le dessein qu'elle avoit d'envoyer quelques-uns des siens en Angleterre & dans les Provinces-Unies. C'étoit, disoit-on,

on, pour rendre raison de sa conduite à ces deux Puissances, & pour demander du secours en cas de besoin. *Est-il possible, s'écria du Plessis, que nos gens connoissent si peu le Roi Jacques ? Il publie par tout que sa conscience ne lui permet pas d'appuyer des Sujets contre leur Souverain, en ce qui regarde même la Religion. C'est sur ce fondement que Sa Majesté Britannique a refusé du secours au Roi de Bohême. Prétendons-nous qu'Elle aura plus d'égards pour nous que pour son beau-fils ? Les Etats Généraux des Provinces-Unies sont persuadés que leur alliance avec la Couronne est nécessaire à la conservation de leur République. Ils pensent même à renouveler leurs Traitez, avant que la trêve avec l'Espagne expire. Et nous espérons que dans une pareille situation, les Etats se déclareront pour nous contre le Roi. Le même Député de l'Assemblée proposoit à du Plessis en présence du Duc de la Tremouille qui l'avoit amené à Saumur, certains réglemens qu'elle vouloit faire sur la police, sur les finances, sur la guerre, sur la manière d'administrer la justice. Tout cela, dit du Plessis, n'est ni raisonnable, ni de saison. La Cour ne manquera pas d'être bien informée de ce qui se trame dans l'Assemblée : Et nos ennemis s'en serviront pour animer encore plus le Roi contre nous. Il ne voudra plus écouter les remontrances qu'on lui fera pour la paix, & ceux qui oseront lui en parler, seront rebutez comme des gens mal affectionnez, au service de Sa Majesté.*

La réponse que fit du Plessis à une troi-

1621.

sième proposition, ne fut pas moins sage. L'Assemblée vouloit que les Seigneurs & les principaux Officiers Réformez envoiasent chacun leur procuration à la Rochelle, portant promesse avec serment de s'en tenir aveuglément aux résolutions que l'Assemblée prendroit. *Le premier serment de nôt're union suffit*, repliqua du Plessis. *Tant de sermens réitérez ne servent qu'à multiplier les parjures. Quand l'Assemblée prendra de bonnes résolutions, elles ne manqueront pas d'être suivies. L'obéissance aveugle qu'elle demande, ne s'accorde point avec les principes de nôt're Religion. Nous la refusons même aux définitions des Conciles Généraux. Il est raisonnable que les affaires dont les Députés se trouvent chargés, soient terminées à la pluralité des voix. Mais quand il arrive quelque chose de nouveau & d'extraordinaire, les Députés doivent attendre en ce cas une commission plus particulière de ceux qu'ils représentent.* Le Comte de Soissons, les Ducs de Mayenne & de Longueville, & quelques autres Seigneurs mécontents de la Cour, fondonient secrètement la disposition de l'Assemblée. Son Député demandoit encore ce que du Plessis pensoit de cette affaire. Il persista dans son ancien sentiment : que l'expérience devoit avoir appris aux Réformez, que leur union avec des Princes & des Seigneurs d'une Religion contraire, n'étoit nullement avantageuse. *Tous ces prétendus Réformateurs de l'Etat, disoit du Plessis, en cher-*
chent

cheut la dissipation. Les choses sont maintenant sur un certain pied, que nous serions en danger de perdre la liberté de conscience que nous avons enfin obtenue, si l'autorité du Roi venoit à s'affoiblir trop. Triste situation des Réformez sous le règne dont j'écris l'histoire ! Ils sont dans la nécessité de soutenir l'autorité d'un Prince, qui ne vouloit l'employer qu'à les opprimer. 1621.

Les esprits ne s'aigrissoient pas moins à Favas Député la Cour, qu'à la Rochelle. L'imprudenceté Général & les auteurs de Favas Député Général des Réformez achevèrent d'irriter le Roi & les Ministres. Jaloux de ce Roi par sa que d'autres que lui s'entremettoient pour mauvaise la paix, Favas fit en sorte que l'Assemblée conduite. envoiât signifier aux Ducs de Rohan & de la Tremouille, & à du Plessis-Mornai, *Vie de Mr. du Plessis-Mornai.* qu'elle prétendoit négocier désormais a- *Liv. IV. Lettres & Mémoires du même.* vec les Ministres par elle-même, ou par ses Députez. Quand il fut question de rendre au Roi les lettres que les deux Seigneurs & du Plessis lui avoient écrites de concert, Favas trouva mauvais qu'on sup- 1621. pliât Sa Majesté de n'avoir pas égard au défaut de formalité dans la convocation de l'Assemblée. Il chicana sur le mot de *clémence* : celui de *debonnairété* lui paroissoit moins rampant. Enfin, il fit raier l'endroit où les Ducs & du Plessis disoient, qu'ils *attendoient les ordres & la volonté du Roi sur leur très-humble supplication.* Pour éviter l'éclat & le scandale, il fallut que Rohan, la Tremouille, & du Plessis envoiasent des blancs signez, & qu'ils

1621. consentirent que leurs lettres fussent réformées selon la fantaisie de Favas.

La Cour ne manquoit pas d'espions qui l'avertissoient de tout. Le Roi & les Ministres jugeant des sentimens de l'Assemblée par ceux du Député Général, elle leur devint extrêmement odieuse. Louis déclara qu'il ne recevrait rien de la part de l'Assemblée, & il lui fit ordonner de se séparer incessamment sous peine de rebellion. Nous avons la lettre que Sa Majesté écrivit à du Pleffis, pour lui témoigner qu'Elle étoit fort contente de ce qui s'étoit passé à Loudun entre lui & les Ducs de Rohan & de la Tremouille : Mais que le procédé des gens assemblez à la Rochelle lui déplaisoit au dernier point. Quand le Maréchal de Bouillon alors accablé de la goutte à Sedan, apprit les extravagances de Favas sur les lettres écrites au Roi, il entra dans une furieuse colère. *Si j'étois en état, dit-il, de me faire apporter dans la salle du Louvre, je me trainerois tout estropié que je suis, aux pieds du Roi, & je lui demanderois pardon pour l'Assemblée. Que veut dire ce maître fou de Favas ? Peut-on sortir autrement que par des soumissions, du mauvais pas où nos Eglises sont engagées par son imprudence ? Il n'est que trop vrai que les formalitez requises pour la convocation de l'Assemblée de la Rochelle, n'ont pas été gardées.*

Lettres du
Maréchal
de Bouil-
lon & du

Bouillon avoit écrit à Sa Majesté quelque temps auparavant en faveur de ceux de la Religion. Il n'avoit pu refuser ce témoi-

témoignage de son affection à l'Assemblée, 1621.
 qui lui représentoit les infractions des ^{du Marquis}
 Edits, & les maux dont les Eglises Ré- ^{de la Force}
 formées de France étoient menacées. ^{en faveur de}
 Quoi que l'ambition & les diverses intri- ^{l'Assemblée}
 gues, où le Maréchal entra durant & a- ^{de la Ro-}
 chelle.
 près la minorité de Louis, l'eussent porté
 à faire bien des choses contraires aux in-
 térêts du Parti Réformé, on doit pour-
 tant rendre cette justice à Bouillon, qu'il
 aima toujours sa Religion, dont la vérité ^{Mercur}
 lui étoit connue, & qu'il fut bon Protec- ^{François.}
 tant jusques à la fin de sa vie. Dans l'af- 1621.
 faire dont je parle, il donna des marques
 de son zèle & de sa tendresse pour les E-
 glises Réformées. Ses fréquentes indis-
 positions l'obligèrent à réfléchir sur la va-
 nité de ses vastes projets, qu'il avoit eu
 le déplaisir de voir presque tous échouer.
 Il se préparoit à la mort : Et ses vûes se
 bornoient alors uniquement à laisser son
 fils aîné paisible possesseur de la Souverai-
 neté de Sedan, à procurer la protection
 du Roi à ses enfans, à donner de bons
 avis à Frederic Roi de Bohême dans son
 malheur, & à lui chercher les expédiens
 les plus propres à le garantir des effets de
 la colére & de la vengeance de l'Empe-
 reur.

La lettre que le Maréchal écrivit à Louis
 sur l'Assemblée de la Rochelle fut renduë
 publique. La goute le tourmentoît alors
 si fort, que ne pouvant la signer lui-mê-
 me, il emprunta la main de son fils. Nous
 y voions que si la plupart des Seigneurs

1621. Réformez n'approuvoient pas les démarches irrégulières & précipitées de l'Assemblée de la Rochelle, ils étoient persuadés d'ailleurs qu'il y avoit une puissante cabale à la Cour, qui portoit les choses aux dernières extrémités contre les Réformez, & qu'on excitoit le Roi à les perdre. *Je prens la hardiesse, disoit Bouillon, de vous représenter, Sire, avec le très-humble respect que je vous dois, & avec la liberté qu'une assez longue expérience dans les affaires me donne; que les remontrances étant le seul & légitime moien que vos Sujets de la Religion aient de s'adresser à Votre Majesté, il est plus utile à son service de recevoir celles qu'ils lui présentent, que de les rejeter, puis que la défiance est telle parmi eux, qu'ils croient que leur ruine est résoluë. Votre prudence, Sire, peut détourner & prévenir le mal, en continuant votre Roiale protection à vos Sujets de la Religion, & en ne permettant pas que pour avancer la perte de tant de personnes innocentes qui ne souhaitent que la prospérité de votre règne, & qui sont attachées à votre service, on fasse violence aux Edits des Rois vos prédécesseurs, que Votre Majesté a plusieurs fois confirmés. Je ne puis croire, Sire, qu'on lui donne des conseils si préjudiciables à son Etat; encore moins qu'elle veuille les suivre, & rallumer la guerre civile que le Roi votre père a éteinte avec tant de peine & de prudence; persuadé qu'il étoit que la conscience ne doit pas être forcée par les menaces du fer & du feu, & qu'il est*

est impossible de contraindre l'esprit à croire une chose dont il ne voit pas la vérité. Il est plutôt à craindre que par l'espérance douteuse & incertaine de réunir tous vos Sujets dans la même Religion, les ennemis de la nôtre n'engagent votre autorité en des inconvéniens dangereux. Dieu veuille écarter de votre personne sacrée ceux qui ont envie de la porter à cette violence, & détourner les présages funestes qui se peuvent tirer de leurs mauvais conseils.

1621.

Le Maréchal finissoit sa lettre en offrant ses services au Roi, en cas que Sa Majesté le jugeât capable de contribuer quelque chose à la paix & à la tranquillité publique. Celle que le Marquis de la Force écrivit sur le même sujet à Louis, n'est pas si bien faite. Il y a plus de la déclamation d'un Prédicateur, que de cet air libre & poli d'un homme de qualité. La Force semble l'avouer lui-même. *Ce qui me porte, dit-il, à un excès extraordinaire de paroles ; ce qui oblige vos pauvres Sujets de la Religion à redoubler leurs très-instantes & très-humbles prières ; ce qui nous tient tous dans la perplexité, c'est la crainte, Sire, que le refus de recevoir nos remontrances, ne soit l'avant-coureur de notre disgrâce, & que la perte de votre protection ne soit suivie de l'entière désolation de nos Eglises. Nôtre frayeur s'augmente par les menaces de ceux qui souhaiteroient peut-être ensevelir l'Etat sous les ruines de nos Temples, & par les discours des Catholiques Romains. Ils publient hautement que*

1621. *que V^{otre} Majesté veut faire une guerre ouverte à ses Sujets de nôtre Religion, & qu'elle a résolu de les exterminer sans ressource. Nous croions, Sire, que vous avez trop de prudence pour exposer v^{otre} Roiaume à de si grands dangers, contre les sages maximes d'Henri le Grand, trop d'humanité pour vouloir changer vos bonnes villes en cimetières, & trop de justice pour répandre le sang de tant de gens de bien, qui ont voulu le donner pour v^{otre} service. Pardonnez, Sire, au zèle d'un Chrétien sincère, & à la franchise d'un bon François, si j'ose vous supplier d'écouter favorablement les remontrances de vos fidèles Sujets, sans vous arrêter au défaut des formalitez. Ils souhaitent de vivre sous l'autorité de v^{otre} Sceptre, & de mourir pour l'affermissement de v^{otre} Couronne.*

Offres & reproches de l'Assemblée de la Rochelle au Maréchal de Lesdiguières.

Mémoires de Deageant. Pag. 232. &c. Histoire du Connétable de Lesdiguières.

Le Maréchal de Lesdiguières fut le Seigneur que l'Assemblée de la Rochelle sollicita le plus vivement de se déclarer en sa faveur ; soit qu'elle voulût le détourner de se laisser prendre au leurre, que le Favori ne lui jettoit point si secrètement que beaucoup de gens n'en fussent avertis, ou n'en conjecturassent du moins quelque chose ; soit qu'elle jugeât que c'étoit l'homme le plus capable de bien défendre ceux de sa Religion dans la conjoncture présente ; soit enfin, qu'ayant fait porter lui-même à l'Assemblée de Loudun les paroles du Roi & du Duc de Luines, on crût que l'honneur du Maréchal l'engageoit indispensablement à poursuivre l'exé-

L'exécution des articles promis. De^{1621.} les
 premiers commencemens de l'Assemblée *Liv. X.*
 de la Rochelle, on offrit à Lesdiguières le *chap. 7.*
 commandement d'une armée de vingt
 mille hommes, en cas que les Eglises Ré-
 formées fussent réduites à la nécessité de
 se défendre, & cent mille écus d'appoin-
 temens par an, dont le paiement lui se-
 roit assigné dans telle ville Protestante de
 l'Europe qu'il voudroit nommer. Une
 offre si avantageuse auroit autrefois tenté
 l'avare vieillard. Mais l'ambition étoit
 alors sa plus forte passion. Ebloui de l'é-
 clat de la dignité de Connétable, dont
 Deageant lui donnoit des assurances posi-
 tives de la part de la Cour, Lesdiguières
 avoit promis de renoncer à sa Religion, &
 d'ôter des places qu'il avoit entre ses
 mains, les Officiers & les soldats Ré-
 formez, pour en substituer de Catholi-
 ques. Il répondit donc aux gens que
 l'Assemblée lui envoioit, que bien loin
 d'accepter ses offres, il se déclareroit hau-
 tement contr'elle, puisque les Réformez
 ne pouvoient avoir un sujet légitime de
 prendre les armes. Il fallut bien adoucir
 un refus si absolu, & couvrir son dessein
 de vendre sa Religion au Roi. Lesdiguié-
 res tâcha de faire l'un & l'autre, en pro-
 mettant ses bons offices à la Cour, si l'As-
 semblée prenoit le parti d'obéir au com-
 mandement que Sa Majesté lui faisoit de
 se séparer au plutôt.

L'Assemblée répondit avec beaucoup
 de vigueur au Maréchal, qu'elle étoit sur-
 prise

1621. prise de le trouver si peu sensible aux malheurs des Eglises Réformées : Non content de vous laisser prévenir, Monsieur, par les interprétations sinistres que nos ennemis donnent à nos actions les plus innocentes, écrivit-on à Lefdiguieres, vous embrassez leurs sentimens, & vous leur prêtez votre nom, pour couvrir la persécution qui se prépare contre nos Eglises. Vous leur êtes redevable de votre élévation. Et bien loin de vouloir par une juste reconnoissance exposer votre vie pour leur service, vous les abandonnez non seulement, mais vous devez encore le bras pour les menacer. Si vous n'êtes pas l'auteur du projet de notre ruine, vous le favorisez du moins autant qu'il vous est possible. On faisoit souvenir ensuite le Maréchal des paroles qu'il avoit portées de la part du Roi & du Duc de Luines. Enfin, on lui représentoit le serment d'union qu'il avoit prêté conjointement avec les autres Seigneurs Réformez dans l'Assemblée précédente de Loudun. Si vous l'avez fait, comme nous le croions, Monsieur, ajoutoit-on, dans une intention sincère de ne vous séparer point des intérêts de nos Eglises, vous ne devez pas trouver étrange, que nous vous sollicitons d'exécuter ce que vous avez promis devant Dieu. Nous espérons que vous vous reveillerez enfin à la vue du besoin pressant qu'elles ont de votre secours, & que reprenant votre premier zèle pour la défense de nos Eglises, vous vous opposerez courageusement aux mauvais desseins de ceux qui entreprennent de les détruire.

Je

Je louerois volontiers cette manière libre & généreuse de parler à un Gentilhomme d'une naissance assez médiocre , qui s'étoit élevé aux premières dignitez de l'Etat à la faveur de la Religion Réformée , & d'une ambition si démesurée , qu'il pensoit à monter encore plus haut en rentrant dans la Communion du Pape ; je louerois , dis-je , les remontrances que l'Assemblée de la Rochelle fit à Lesdiguières , si les affaires du Parti Réformé se fussent trouvées dans une si bonne situation , qu'il eût pu se passer du Maréchal. Mais puis que les Réformez n'étoient point en état de soutenir , ni de faire avantageusement la guerre , & que la séparation de Lesdiguières devoit extrêmement affoiblir les Eglises Réformées , on devoit le ménager , & tirer de lui tout ce qu'il vouloit bien faire de bon. Au lieu de l'irriter par des reproches à contre-temps , il falloit l'engager à se joindre aux autres Seigneurs qui cherchoient des expédiens pour accommoder les affaires. Jamais la Cour n'auroit osé entreprendre la guerre , si l'Assemblée eût mis tous les Seigneurs Réformez en état de remontrer à Sa Majesté , qu'elle ne pouvoit pas refuser de donner quelque satisfaction à des gens qui se soumettoient à ses ordres , quoi qu'ils eussent des sujets légitimes de se plaindre. Mais ce qui s'étoit passé dans le Bearn , avoit tellement effrayé tous les Réformez , que persuadés d'un complot fait pour les perdre sans ressource , ils croient

1621. croioient devoir hazarder tout , pour la conservation des Edits justement accordez par le feu Roi.

Lefdiguieres est sourd à toutes les instances des Réformez.

Histoire du Connétable de Lefdiguieres. Liv. X. chap. 6.

La Charffe de Gouvernet vint à Grenoble faire de nouvelles instances au Maréchal de Lefdiguieres , de la part des Eglises Réformées des Cevenes & du Givaudan , qui tenoient une assemblée particulière à Anduze. *Les changemens faits dans le Bearn sur la Religion & sur le gouvernement civil, dit la Charffe au Maréchal, nous présagent une persécution générale. Ceux de nôtre Religion sont dépouillez de leurs charges, ils souffrent mille mauvais traitemens; on fait le procès à Lescun & à quelques autres qui ne sont coupables, que d'avoir solitenu les privilèges & la liberté de leur patrie. La Cour ne se met nullement en peine de tenir ce que le Roi promet. Et si la parole de Sa Majesté n'est pas inviolable, quelle seureté y a-t-il désormais pour nous? Toutes les Eglises Réformées de France jettent maintenant les yeux sur vous, Monsieur. Vous avez été le depositaire des paroles données: c'est à vous d'en presser l'exécution. Souffrirez-vous que la Cour se soit servie de vôtre entremise pour nous amuser, & pour avoir le temps de nous perdre avec plus de facilité? Vôtre silence passeroit parmi nous pour un refroidissement de vôtre zèle: Et nos ennemis le regarderoient comme une marque de vôtre foiblesse. Le rang que vous tenez dans l'Etat, & l'intérêt que vous devez prendre à sa conservation, demandent que vous fassiez*

1621.
 fiez éclater les sujets légitimes de plainte que vous avez, & que vous préveniez l'embrasement que le desespoir de ceux qu'on prétend opprimer, est capable de causer dans tout le Roiaume. Votre conscience ne vous permet pas non plus de demeurer en repos, si vous êtes aussi sensible qu'elle vous y oblige, au malheur de nos Eglises. Nous voilà tous prêts à vous suivre & à donner nôtre vie pour une cause si juste. Mais cette ardeur se ralentira, dez que les autres vous verront froid & indifférent. Il n'y a point de Seigneur, ni de Général d'Armée en France, que Dieu appelle plus visiblement que vous à la défense de la Réformation. La Cour n'osera jamais l'attaquer ouvertement si vous paroissez dans la résolution de vous opposer aux mauvais desseins qui se forment contre nous. Et si vous négligez de servir nos Eglises dans leur besoin pressant, n'est-il pas à craindre que vous n'y perdiez & dans tout le Roiaume, le crédit & la considération que vous avez? Ne vous flattez point, Monsieur, par la malignité de nos ennemis, ou par un effet de la juste indignation de Dieu dont vous aurez abandonné la cause, vous ressentirez une grande partie du mal que nous craignons. Parlez, nous vous en conjurons, parlez aux Ministres d'Etat avec un peu de courage & de fermeté. Soutenez les intérêts de nos Eglises : les vôtres en sont inséparables. C'est sur vous que nos meilleures espérances sont fondées.

La remontrance étoit vive & forte. Mais quel effet pouvoit-elle faire sur l'esprit

1621. prit d'un homme sans honneur & sans conscience, qui avoit déjà vendu sa Religion ? Lesdiguières répondit froidement à la Charle, que les Réformez avoient tort de s'allarmer de la sorte, & de faire un si grand vacarme. *S'il y a, dit-il, quelque légère infraction des Edits, on peut se pourvoir au Conseil de Sa Majesté & agir par la voie des remontrances. Nos Députés Généraux auront soin de solliciter l'exécution des choses promises, & de présenter les requêtes particulières des Bearnois.* Le Maréchal eut la témérité de prendre Dieu à témoin de son zèle pour le bien des Eglises Réformées : parjure qui ne se pouvoit pallier que par une équivoque ridicule. *L'Assemblée de la Rochelle, ajouta-t-il, prend fort mal les bons offices que je veux lui rendre. Cela ne m'empêchera pas de les continuer, ni d'appuyer ses remontrances avec toute la vigueur possible. Je ne suis ni fort puissant, ni extrêmement habile. Mais je ne serai pas fâché que la Cour le pense, si cette opinion peut être utile à nos Eglises, & arrêter ceux qui voudroient leur nuire. Le meilleur parti que l'Assemblée puisse prendre, c'est de suivre le conseil que je lui ai donné de se séparer au plutôt. En se soumettant à la volonté du Roi, elle réparera ses fautes précédentes ; elle engagera Sa Majesté à nous être favorable. Aions recours à la justice & à la clémence du Roi : nous le trouverons disposé à nous recevoir à bras ouverts. Que de dissimulation, que de scélératesse !*

Lesdi-

Lesdiguières ne répondit qu'au com-
 mencement de Février à la lettre de repro-
 ches que l'Assemblée de la Rochelle lui
 avoit écrite vers la fin de l'année précé-
 dente. Attentif à cacher ses véritables
 sentimens, il fit semblant de n'avoir pas
 égard à ce que l'Assemblée lui disoit de
 plus fort. Le Maréchal s'appliqua parti-
 culièrement à prouver aux Députez, que
 leur convocation à la Rochelle étoit irrégulière ; que le Roi avoit de justes raisons
 d'en être irrité ; que la plus grande partie
 des choses promises étoient exécutées ;
 enfin, que si les Eglises Réformées avoient
 encore quelques griefs, elles ne devoient
 pas tenir une assemblée sans la permission
 du Roi. On ne peut voir sans indigna-
 tion un homme du premier rang, qui a-
 voit déjà donné sa parole d'embrasser la
 Religion Catholique dez qu'il seroit assuré
 d'obtenir l'Epée de Connétable, & qui
 proteste en même temps qu'il ne se sépa-
 rera point de l'union qu'il a jurée plus
 d'une fois aux Réformez. *J'y veux de-
 demeurer ferme, dit-il, & servir l'Eglise
 de Dieu jusqu'au dernier soupir de ma vie,
 dans la Religion que je professe.* Le Duc de
 Luines jouoit alors le Maréchal de la ma-
 nière du monde la plus indigne. La Cour
 se défioit de lui, & les confidens du Roi
 cachoient avec un soin extrême à Lesdi-
 guières les véritables desseins de Sa Ma-
 jesté. Cependant à lire la lettre du Ma-
 réchal, on croiroit qu'il en étoit mieux
 informé qu'aucun autre. *Si vous voulez
 vous*

1621.

Le tre du
 Maréchal
 de Lesdi-
 guières à
 l'Assemblée
 de la Ro-
 chelle.

*Histoire du
 Connétable
 de Lesdiguières.
 Liv. X.
 Chap. 7.*

1621.

vous séparer, disoit-il encore à l'Assemblée, soiez persuadez que le Roi vous pardonnera la faute que vous avez commise contre son autorité, & qu'il écoutera vos justes plaintes. Les troupes qui sont en Poitou, en Guienne & ailleurs, tiennent nos Eglises dans la crainte & dans la défiance. On les appellera. La Déclaration donnée contre vous sera révoquée, afin que chacun se puisse retirer en seureté chez lui. Sa Majesté nous donnera de nouvelles marques de sa bienveillance, & nous obtiendrons toute la satisfaction que nous pouvons raisonnablement demander. Le Roi ne pense qu'à rétablir la paix dans son Etat, à maintenir sa réputation dans les païs étrangers, & à se rendre l'arbitre de ses alliez & de ses voisins.

Ces paroles ne nous découvrent-elles point les artifices, dont la Cour se servoit pour tromper l'ambition d'un homme, d'ailleurs extrêmement fin & pénétrant ? Le P. Arnoux ne s'éloigna pas trop de la vérité, quand il dit un jour, que Lefdiguieres étoit un vieux *Renard*. Cependant, nous verrons incontinent qu'il sera la duppe du Duc de Luines dirigé par Arnoux. Tant il est vrai que le plus habile & le plus délié Courtisan en fait souvent beaucoup moins qu'un Jésuite. On ne disoit pas crûment à Lefdiguieres, que la résolution étoit prise de faire la guerre aux Réformez, & que le Roi vouloit s'y servir de lui. Un Réformé qui auroit pensé seulement à sauver les apparences ;

& à

& à ménager un peu sa réputation, n'auroit pu se dispenser de rejeter une pareille proposition avec quelque sorte d'indignation. Mais le Favouri & ses Emissaires faisoient accroire au Maréchal, que le Roi vouloit faire séparer l'Assemblée de la Rochelle, afin que n'y aiant plus de mouvement à craindre au dedans, Sa Majesté pût porter ses armes en Italie, & chasser les Espagnols de la Valteline, en cas qu'ils prétendissent la retenir. On permettoit à Lesdiguières la dignité de Connétable & le commandement de l'Armée d'Italie, pourvu qu'il renoncât à sa Religion. Cependant la Cour le commettoit de plus en plus avec l'Assemblée de la Rochelle. De manière que le Maréchal trompé ne put se dispenser honnêtement de servir contre des gens qu'il avoit trop hautement condamnés comme des rebelles. On ne le pressa plus alors de se faire Papiste. Le Roi étoit bien-aise de pouvoir dire aux Princes Protestans alliez de la Couronne, que la cause des Réformez de son Roiaume étoit si visiblement mauvaise, que les Seigneurs de la même Religion ne faisoient pas scrupule de servir Sa Majesté contre l'Assemblée de la Rochelle. Développons toutes ces intrigues, & voyons comment le Duc de Luynes sut se servir du Maréchal de Lesdiguières pour se faire lui-même Connétable. C'est un des plus rares événemens du règne que je décris.

1621. Les lettres différentes que le Maréchal recevoit de la part de ses amis, le jetoient dans la dernière perplexité. Les uns le félicitoient sur sa conversion prodigieuse à chaine & sur la dignité de Connétable dont ses services seroient bien-tôt récompensez. Les Princes Protestans & les Seigneurs Réformez de France le dissuadoient d'acheter par un changement honteux, une charge dont il ne pouvoit pas jouir long-temps dans un âge déjà fort avancé. Quelques Catholiques même l'avertissoient confidemment que la Cour lui tendoit des pièges pour le surprendre, & que bien loin de penser à le faire Connétable, elle vouloit s'assurer de sa personne. Ces avis différens donnoient de l'inquiétude & de la défiance au Maréchal. Il ne savoit pourquoi une affaire que la Cour avoit affecté de tenir extrêmement secrete, devenoit publique par tout. Dans l'extrême agitation que le bruit répandu lui causoit, Lefdiguieres fut souvent tenté de s'attacher plus que jamais au Parti Réformé, & de suivre l'exemple que la Cour donnoit, de violer sans façon les promesses les plus solennelles. Il étoit peut-être dans cette disposition, quand il protestoit à l'Assemblée de la Rochelle, qu'il vouloit demeurer constamment dans l'union que les Réformez avoient jurée, & persévérer jusques à la fin de sa vie dans la Religion qu'il professoit alors.

La suite découvrit au Maréchal que le Duc de Luines mourant d'envie d'obtenir

*Mémoires
de Deageant.
Pag. 258.
259. &c.
Histoire du
Connétable
de Lefdiguieres.
Liv. X.
chap. 8.4*

la première dignité de France, n'avoit osé proposer d'abord au Roi d'en revêtir un Favori, dont Sa Majesté connoissoit le peu de mérite, & que ce manège extraordinaire se faisoit dans l'espérance que le Roi aiant une fois pris la résolution de nommer un Connétable, on trouveroit le moien d'engager Lefdiguieres à se désister de ses prétensions, & le Roi à donner à son Favori ce qu'il vouloit bien acorder à un autre. Le dépit de se voir joué de la sorte auroit irrité le Maréchal au dernier point contre le Duc de Luines, & il auroit voulu se venger hautement, si Deageant devenu son plus intime confident, ne l'avoit pas arrêté. Marie Vignon, cette nouvelle Circé dont Lefdiguieres fut enchanté jusques à la fin de sa vie, fit beaucoup plus que le fourbe Deageant. Gagnée par la Cour, elle tourna l'esprit de son vieux mari, comme il plut à Luines. Elle disposa le Maréchal à souffrir lâchement les affronts les plus sanglans. A la sollicitation de sa Vignon, il consentit enfin de servir contre ceux de sa Religion en qualité d'Officier subalterne, sous un homme qui ne fut jamais capable de commander un Régiment.

Quand on jugea qu'il étoit temps d'obtenir le consentement du Roi pour le rétablissement de la charge de Connétable éteinte après la mort d'Henri de Montmorenci, le Duc de Luines fit dépêcher le Marquis de Bressieux en Dauphiné. C'étoit pour offrir derechef cette grande

1621.

gnité à Lefdigières, en cas qu'il voult se faire Catholique. Le Maréchal fut extrêmement surpris de ce qu'un homme acouru en poste avec des lettres de créance de la part du Roi & du Duc de Luines, comme pour négocier avec lui quelque affaire importante & extraordinaire, ne parloit que d'une chose promise depuis long-temps à Lefdigières, & qu'il avoit acceptée aux mêmes conditions. Ne pouvant deviner ce que cette nouvelle offre vouloit dire, il s'imagina que sa fidélité devenoit peut-être suspecte au Roi, & que pour l'amuser, on lui proposoit encore l'Epée de Connétable. *Si Sa Majesté se dése de moi*, dit le Maréchal à Bressieux, *je me démettrai volontiers de toutes mes charges, & je me retirerai dans telle ville Protestante qu'il lui plaira de me marquer.* Deageant que Lefdigières avoit demandé pour témoin de ce qui se passeroit entre lui & Bressieux, appaisa les soupçons du Maréchal. On dresse une manière de nouveau Traité de Lefdigières avec le Roi. Deageant en met les articles par écrit, le Maréchal les signe, l'original demeure entre les mains de Deageant, & Bressieux le plus content du monde, en porte promptement la copie à la Cour. Il se flattoit d'avoir tout l'honneur & tout le mérite de la conversion de Lefdigières.

Quelle fut la surprise de Bressieux, quand il reconnut peu de temps après, qu'il n'avoit été que l'instrument, dont le Favori s'étoit servi pour tromper le Maréchal !

réchal ! La même chose arrive souvent à ceux qu'une Cour artificieuse & déliée emploie dans les affaires. Ils s'imaginent qu'une négociation finie par leur entremise, doit leur acquérir de l'honneur & une bonne récompense ; & il se trouve à la fin que ces Messieurs n'ont servi qu'à tromper ceux auxquels on les avoit envoie, pendant que la Cour exécutoit son véritable projet par l'adresse d'un autre, qui leur enleve de la sorte ce qu'ils espéroient d'obtenir. Le Duc de Luines avoit seulement dépêché Bressieux dans le dessein de préparer le monde à voir l'exécution de ce que le Favori méditoit depuis plus d'une année. Dez que Bressieux fut parti, on dit hautement que le Roi alloit faire revivre la dignité de Connétable en faveur du Maréchal de Lesdiguières qui se convertissoit. La dépêche de Bressieux se lit dans le Conseil, & Sa Majesté déclara qu'elle rétablit la charge de Connétable, & que Lesdiguières lui paroît l'homme le plus propre à la remplir dignement. Tous applaudirent à un si bon choix, qui détachoit du Parti Réformé un habile & ancien Général d'Armée. Cependant, le Duc de Luines insinua finement au Roi, qu'il ne faut pas se presser d'expédier si-tôt à Lesdiguières les provisions de Connétable dans les formes. *C'est assez,* ajouta le Favori, *de lui en faire porter maintenant un brevet.*

Bullion Conseiller d'Etat en eut la commission. C'étoit l'homme choisi pour

1621. amener Lefdiguieres au but que le Duc de Luines se proposoit. Bullion fut expressement chargé de faire en sorte que le Maréchal se désistât de ses prétensions à la dignité de Connétable que Sa Majesté lui offroit, & qu'il se contentât de la charge de Maréchal Général des Camps & Armées du Roi avec six mille écus d'appointement par mois; sans être obligé de changer de Religion. L'adroit Favori n'avoit pas osé demander d'abord pour lui-même l'Epée de Connétable. Tout le monde auroit crié contre une ambition si outrée. Luines crut que si la charge étoit une fois rétablie, il l'obtiendrait avec moins de contradiction. quand il paroîtroit que le Maréchal de Lefdiguieres vouloit bien la céder à un homme que Sa Majesté chérissoit, & commander les armées sous lui.

Lefdiguieres cède à Luines ses prétensions à la charge de Connétable, & il se contente d'être Maréchal Général.

Histoire du Connétable de Lefdiguieres.
Liv. X.
chap. 9.

La négociation dont Bullion étoit chargé fut délicate & difficile. Il s'en acquitta le plus habilement qu'il put. *La réputation que vous avez acquise dans le monde, est si grande, Monsieur, dit le Conseiller d'Etat à Lefdiguieres, que la charge de Maréchal Général n'aura pas moins d'éclat entre vos mains que celle de Connétable. Vous serez autant respecté des gens de guerre, que si vous n'aviez personne au-dessus de vous. Les personnes sages ne s'arrêtent jamais à l'apparence, ni à la pompe: ils cherchent ce qu'il y a de réel & de solide. C'a toujours été votre maxime. Le monde croira que M. de Luines emporte par sa faveur le nom* le

le rang de Connétable : mais vous aurez tout
 ce qu'il y a de meilleur & de plus digne de
 vous dans cette grande charge. Que vous im-
 porte qu'un autre en ait le titre, pendant
 que vous en ferez les fonctions les plus impor-
 tantes. La conjoncture du temps & l'incli-
 nation particulière du Roi le portent à don-
 ner une nouvelle marque de sa bienveillance
 à M. de Luynes. Si vous avez la complaisan-
 ce que le Roi vous demande, il vous saura fi-
 son gré de ce sacrifice, que vous n'aurez pas
 sujet de vous en repentir. Bullion propose
 ensuite le mariage de Canaples cadet de
 Crequi & de la fille de Lefdiguieres avec
 une Combalet nièce du Duc de Luynes.
 C'est le moyen, ajouta-t-il, de lier étroitement
 votre maison à celle d'un Favori dont le Roi
 comble de ses bienfaits les parens & les alliez.

Le Maréchal dissimula ses sentimens le
 mieux qu'il lui fut possible, en écoutant
 les nouvelles propositions que le Duc de
 Luynes lui faisoit faire, & il demanda quel-
 que temps pour y penser. Mais quand
 Lefdiguieres fut seul avec Deageant, il lui
 témoigna sa surprise & son chagrin. J'a-
 voue, dit le Maréchal, que je suis infini-
 ment redevable à la bonté du Roi. Mais en
 vérité le Duc de Luynes & ses confidens en-
 usent bien cavalièrement avec moi. Suis-je
 donc un homme, à souffrir qu'ils se servent
 de mon nom pour faire revêtir une charge
 que j'ai méritée, & à la céder ensuite de
 bonne grace par complaisance pour un Fa-
 vori ? C'est reconnaître fort mal les services
 que j'ai rendus. Et que je vous en rende ac-
 tuelle-

1621.

tuellement. Je puis dire sans vanité que je retiens par mon exemple & par mes soins un million d'hommes qui allumeroient dans le Roïaume un feu que les Luines n'éteindroient jamais avec toute leur puissance. Si le dépit & le ressentiment étoient capables de me détourner de l'affection invariable que j'ai jurée au service du Roi, je ferois bien sentir au Favori que je ne suis pas un homme à lui servir de jouet. Je dissimule volontiers certaines offenses : mais je ne souffre point le mépris.

Deageant ne devoit pas être moins irrité que Lefdiguieres ; car enfin le Duc de Luines les jouoit également tous deux. Mais une basse ambition cherche à se raccrocher à la Cour par quelque endroit que ce puisse être, quand elle s'en trouve éloignée. Deageant tâcha de se faire un mérite auprès du Favori qui l'avoit chassé, en apaisant le Maréchal. *La prudence, Monsieur, lui répondit Deageant, veut que vous cédiez au temps. La conservation de l'Etat dépend de la résolution que vous prendrez. Tout est perdu, si vous voulez vous venger. Mais en sacrifiant vos intérêts, vous sauvez la patrie. Donnez quelque chose à l'inclination du Roi pour M. de Luines. Ils vous auront l'un & l'autre de si grandes obligations, qu'au titre de Connétable près, vous devez tout attendre & de leur reconnoissance & du besoin qu'ils auront de vous.* La Vignon se mit de la partie, & le Vieillard esclave de cette créature, consentit à promettre tout à Bul-

Ilion. Dez que celui-ci eut rapporté 1621.
 de si bonnes paroles au Duc de Luines,
 on pressa Lefdiguieres de venir incessam-
 ment à la Cour. Les Réformez firent
 tous les efforts imaginables pour le dé-
 tourner de ce voiage. On dit qu'il y eut
 des artifices employez pour lui persuader
 que le Favori le feroit arrêter dez qu'il
 seroit à Paris. Des Catholiques donnè-
 rent le même avis au Maréchal. Deageant
 avouë qu'il n'étoit pas mal fondé & qu'on
 pensoit encore à s'assurer de Lefdigui-
 res après qu'il eût lâchement promis de
 servir, & lors qu'il servoit avec si peu
 d'honneur, contre ceux de sa Religion
 sous le nouveau Connétable de Luines.
*Nous le tenons le renard; il ne nous échap-
 pera pas*, dit un jour Arnoux Confesseur
 du Roi en parlant de Lefdiguieres à je ne
 sai quel Evêque.

Une affaire fort éclatante fit cesser pour Querelle
 un temps les spéculations & les raisonne- entre le
 mens des Courtisans sur le rétablissement Cardinal de
 de la charge de Connétable, & sur l'ar- Guise & le
 rivée du Maréchal de Lefdiguieres à Pa- Duc de Ne-
 ris. Le Cardinal de Guise, & Gonza- vers.
 gue Duc de Nevers plaidoient avec une
 extrême chaleur l'un contre l'autre au
 Grand Conseil, pour le Prieuré de la Cha-
 rité, riche Bénéfice dépendant de l'Ab-
 baie de Clugni, & situé dans le voisinage
 de Nevers. Le Cardinal y avoit des pré-
 tensions, & le Duc soutenoit que celles
 de son fils étoient mieux fondées. L'a- Gramond.
 nimosité des deux parties paroissoit si Historiarum
 grande, Gallie Lib.
 VIII.

1621. grande, que le Roi crut devoir leur défendre de se trouver ensemble chez leurs Juges, lors qu'ils solliciteroient leur affaire. Guise picqué de certains termes que Gonzague avoit fait mettre dans quelque une de ses écritures, cherchoit les occasions de rencontrer sa partie, & de lui faire insulte. Aiant su que le Duc de Nevers étoit chez le Rapporteur du procès, le Cardinal s'y en va en habit court, & en bottes avec une épée sous le bras, qu'il couvroit de son manteau. Le Duc de Chevreuse son frère l'accompagnoit, & ils étoient suivis d'un grand nombre de Gentilshommes, de pages, & de valets. Gonzague avoit amené peu de domestiques, & quelques gens de robe qui le servoient de leurs conseils dans son affaire. Les domestiques l'attendoient dans la cour, & les autres étoient avec lui dans la salle du Rapporteur. Les deux Frères y entrent brusquement suivis de leurs Gentilshommes & de leurs pages. *Monsieur, dit le Cardinal au Duc de Nevers, vous m'avez offensé dans une de vos productions. Je saurai bien vous en faire repentir.*

La menace fut incontinent suivie d'un soufflet. Gonzague sans épée ne put faire autre chose que de repousser le Cardinal de la main. Ils se feroient peut-être colletez, si le Duc de Chevreuse & les gens de la suite des deux frères, n'eussent défendu le Cardinal en mettant l'épée à la main. Voilà donc Gonzague environné de tous côtés. Il cherche à se débarrasser, & il

& il reçoit un coup à la main. Son Ec- 1621.
 quier & quelques-uns de ses domestiques
 étant acourus au secours, l'Ecquier se fait
 jour l'épée à la main au travers de ceux
 qui enveloppoient son maître, & lui pré-
 sente son épée, afin qu'il soit en état d'at-
 taquer celui qui l'a insulté. Mais les
 Guisars étant en trop grand nombre, Ne-
 vers se contenta de se débarrasser, & de
 dire en se retirant au Cardinal: Il faut,
Monsieur, que vous renonciez à votre di-
gnité, & que vous me fassiez raison. Je ne
suis plus Cardinal, repliqua fièrement Gui-
 se, *& j'ai déjà quitté le Chapeau. Je vas de*
ce pas à la campagne, & nous pourrons nous
y rencontrer. Deux domestiques de Gon-
 zague furent grièvement blessés, en vou-
 lant l'aider à se démêler de ceux qui l'en-
 veloppoient. Le Duc de Chevreuse fit
 alors une action indigne d'un homme de
 son rang. Pour faire insulte à Marefcot
 Conseiller d'Etat qui accompagnoit le
 Duc de Nevers, plutôt que pour lui faire
 du mal, Chevreuse le blessa légèrement
 d'un coup d'épée.

Dez que le Duc de Nevers fut dans son Le Roi fait
 hôtel, il envoya un Gentilhomme au mettre le
 Roi: c'étoit pour demander à Sa Majes- Cardinal de
 té la permission de tirer raison par tou- Guise à la
 tes les voies d'honneur, de l'outrage qu'il Bastille.
 avoit reçu; *quoi qu'une action si lâche &*
si noie, ajoutoit-il, me dispense légiti- Le
ment de suivre les règles ordinaires. Le *Vittorio Si-*
 Cardinal & Chevreuse s'étoient retirés *ri Memorie*
 à Chailly. Nevers & le Duc de Mayen- *Recondite.*

1621.
Tom. V.
Pag. 263.
264. &c.

ne son beau-frère qui s'offrit à lui servir de second, leur envoièrent le cartel dans les formes par le Duc de Roannez & par le Marquis de Nèle. Les deux Frères élurent le défi, & s'en vont à Fontenai. Nevers & Mayenne les y suivent, & leur envoient un autre défi, & les deux Guises évitent encore de se battre. Ce n'est pas que le Cardinal n'en eût bonne envie. Il ne manquoit ni de bravoure ni de courage. Mais on ne le faisoit pas maître de ses actions. Le Duc de Guise son frère & ses autres parens, ne vouloient point souffrir qu'il renoncât au Chapeau, ni qu'il prit l'épée, de peur qu'il n'allât perdre par son étourderie plusieurs bons Bénéfices qui étoient fort à la bienfaisance de la Maison de Guise.

Du Hallier Capitaine des Gardes eut ordre du Roi d'aller prendre les deux Frères à Fontenai, & de les amener avec une bonne escorte à l'Hôtel de Guise à Paris. Le Cardinal plus propre à manier l'épée qu'un Breviaire, faisoit l'outrage. Il vouloit se battre à quelque prix que ce fût. Le Duc de Guise ne sachant plus quelles mesures prendre pour retenir son frère, prie le Roi de le faire conduire à la Bastille. On l'y garde quelque temps, & Sa Majesté le fait transférer ensuite à Vincennes. Les Ducs de Nevers & de Mayenne mécontents de ce que le Roi les empêchoit de tirer raison des Guises, s'en allèrent à Mezières en Champagne, place forte, dont Gonzague étoit Gouverneur.

Leur retraite donna de l'inquiétude à la Cour. Elle craignit qu'il ne se formât un nouveau parti, si ces deux Seigneurs se joignoient au Comte de Soissons. Nous avons vu qu'il faisoit le mauvais, & qu'il cherchoit à se lier avec l'Assemblée de la Rochelle. 1621.

Un Souverain ne manque pas d'avoir une grande affaire à la Cour de Rome, de-
 vez qu'il ose toucher au moindre de ses
 fujets; s'il est revêtu de la pourpre Ro-
 maine. Les Princes la mépriseroient, s'ils
 avoient plus de lumière, & moins de su-
 perstition & de bassesse. Louis dépê-
 cha promptement un Courier au Marquis
 de Cœuvre son Ambassadeur à Rome, de-
 vez que le Cardinal de Guise fut conduit
 à la Bastille. Sa Majesté donnoit ordre
 à Cœuvre d'informer le Pape des raisons
 qu'Elle avoit eues de prendre cette précau-
 tion, pour prévenir le scandale qu'un Car-
 dinal étourdi auroit donné, en quittant
 son Chapeau pour aller se battre en duel.
 La nouvelle fit grand bruit à Rome. Le
 Cardinal Bandini dit plaisamment alors:
Il faut qu'il y ait depuis quelque
temps une maligne constellation sur le Sa-
cré Collège. Bandini vouloit parler des
 Cardinaux Clefel, de Lerme, & de Gui-
 se. Le premier & le troisième étoient
 en prison. Le second fut honteusement
 chassé de la Cour de Madrid par les intri-
 gues de son propre fils, & relégué dans
 ses terres.

Quand l'Ambassadeur de France eut fait

On prétend
 à la Cour de
 Rome, que
 le Roi doit
 demander
 l'absolution
 ad Cautelam
 pour avoir
 mis un Car-
 dinal en
 prison.

Vittorio St.
 ri Memori
 Recondite.
 Tom. V.
 Pag. 264.
 265.

1621.

fait part au Pape de l'emprisonnement du Cardinal de Guise, Sa Sainteté parla de nommer une Congrégation de Cardinaux, afin d'examiner si le Roi Très-Chrétien ne devoit point demander l'absolution ridicule qu'on nomme *ad cautelam*, comme l'Empereur l'avoit demandée après avoir fait arrêter le Cardinal Clesel. Cœuvre répondit que son Maître, bien loin d'avoir besoin d'absolution, méritoit de grandes louanges pour avoir si bien ménagé l'honneur du Sacré Collège, que la folie d'un de ses membres auroit flétri dans le monde. Le Cardinal Neveu ne se paioit point de ces raisons : il insistoit toujours sur la tenue d'une Congrégation. Le Roi maître, dit Cœuvre avec sa vivacité ordinaire, ne se soumettra jamais au jugement d'un pareil Tribunal. Sa Majesté ne prend point l'Empereur pour son modèle. Ne croiez pas, Monsieur, qu'Elle veuille suivre le mauvais exemple que Ferdinand ne s'est pas mis en peine de donner aux Têtes couronnées. Les plus sages d'entre les Cardinaux conseillèrent au Pape d'effortir cette affaire. Il n'en fut point parlé dans le Consistoire, & le Cardinal de Guise fut mis en liberté quelque temps après.

L'affaire du
Cardinal de
Guise est finie par sa
mort.

Il mourut l'Été suivant à Saintes dans la résolution de renvoyer son Chapeau rouge. Il vouloit, dit-on, se faire Chevalier de Malte. La Des Essars ancienne maîtresse d'Henri IV. étoit pas morte alors.

alors. Il est assez certain que le Cardinal l'avoit épousée secrètement. Mais les enfans qu'il en eut, n'ont pu venir à bout de se faire reconnoître comme légitimes. Touché de quelques sentimens

1621.

de repentance, le Cardinal mourant déclara qu'il demandoit pardon au Duc de Nevers. Cela rendit l'acommodement

*Gramond
Historiarum
Gallia Lib.
VIII.*

plus facile avec le Duc de Chevreuse. Le Roi le conclut au mois de Mars de l'année suivante. Sa Majesté fit dresser un acte que Puisieux Secrétaire d'Etat signa.

*Vittorio St-
ri Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 266.
267. 268.*

Elle y déclaroit au Duc de Nevers en présence des Princes du sang, des Ducs & Pairs, des Officiers de la Couronne, des Cardinaux, & du Duc de Chevreuse qui se trouvèrent à la lecture de l'acte, le Roi, dis-je, y déclaroit à Nevers, que Chevreuse ne savoit rien du dessein de son frère le Cardinal, lors qu'il l'accompagna chez le Rapporteur du procès; qu'il avoit desaprouvé l'action, & tâché d'en détourner le Cardinal; que si Chevreuse avoit tiré l'épée dans cette occasion, il avoit voulu seulement prévenir quelque accident capable de causer une inimitié funeste & irréconciliable entre les Maisons de Guise & de Gonzague. Enfin que Chevreuse reconnoissoit que le Duc de Nevers avoit pris toutes les voies d'honneur pour tirer raison de l'outrage que le Cardinal lui avoit fait, & qu'il auroit mis l'épée à la main contre son agresseur, si les ordres précis du Roi ne l'en avoient empêché.

C'est

1621.

C'est ainsi que pour se dispenser de suivre le précepte de l'Evangile qui nous ordonne de nous humilier devant ceux que nous avons offensés , & de leur demander pardon , les gens du monde n'ont pas honte d'avancer les mensonges les plus grossiers , & les plus extravagans. Qui croira jamais que le Duc de Chevreuse ne savoit rien du dessein du Cardinal de Guise , & qu'il tâcha de le dissuader de faire un outrage sanglant au Duc de Nevers ? Un Chrétien se croiroit perdu de réputation s'il pardonnoit généreusement à son frère , & il s'imagine que son honneur est bien rétabli par un acte plein de mensonges & de faussetez qu'on lui met entre les mains. Quel renversement de raison ! Il y eut encore une circonstance ridicule dans cet accommodement. Chevreuse ne pouvoit pas nier qu'il eût offensé Marefcot. A cause de l'inégalité des conditions , Chevreuse fut seulement condamné à dire qu'en considération du Duc de Nevers , il étoit bien fâché d'avoir blessé Marefcot. Un Conseiller d'Etat est-il donc si fort au dessous d'un cadet de la Maison de Guise , que celui-ci peut outrager l'autre impunément , à moins qu'il ne soit sous la protection d'une personne de la première qualité ? Les Princes & les grands Seigneurs sont-ils dispensés du précepte de l'Evangile au regard de ceux d'un rang inférieur à celui qui leur est accordé pour faire du bien aux autres , & non pour les maltraiter ?

L'af-

L'affaire du Cardinal de Guise arriva 1621.
 sous un nouveau Pontificat. Paul V. é-
 toit mort à la fin de Janvier, & Ludovi-
 fio lui avoit succédé sous le nom de Gré-
 goire XV. Son Prédécesseur fit une pro-
 motion de dix Cardinaux peu de jours a-
 vant que de mourir. Louis de la Valette
 Archevêque de Toulouse, fils du Duc
 d'Epemon en fut un à la nomination de
 la Couronne de France. Il étoit moins
 étourdi & moins emporté que le Cardinal
 de Guise, mais il eut autant d'inclination
 pour la guerre. Le Duc son père prit soin
 de le former aux belles connoissances, &
 il avoit certainement appris quelque cho-
 se de ce qu'un homme de sa profession
 doit savoir. Mais négligeant tout-à-fait
 les fonctions Ecclésiastiques, il se donna
 tout entier aux armes, aux intrigues de
 Cour, & à la galanterie. S'il conserva
 de l'amour pour les Lettres, elle se ter-
 minoit à la Poésie, à certains ouvrages
 d'esprit, & à d'autres choses propres à bal-
 dîner finement avec les Dames, & avec
 ceux qui se distinguoient à la Cour de
 France, lors qu'elle devint plus polie &
 plus spirituelle sous le Ministère du Car-
 dinal de Richelieu. Les ouvrages du fa-
 meux Voiture le prouvent assez.

L'Archevê-
 que de Tou-
 louse est fait
 Cardinal.

Le Marquis de Cœuvre Ambassadeur Le Duc de
 de Louis à Rome, avoit fait quelques in-
 stances de la part du Roi son maître qui
 demandoit un second Chapeau pour Ri-
 chelieu Evêque de Luçon. Il y eut une
 intrigue à cette occasion qui mérite d'être
 démen-

Luines &
 les Minis-
 tres de Fran-
 ce jouent
 l'Evêque de
 Luçon à la

1621. démêlée. Nous y trouvons un exemple
 Cour de Ro- de la manière dont les Princes & leurs Fa-
 me. voris , ou leurs Ministres , trompent
 souvent & les gens qui sont employez
 aux négociations , & ceux auxquels on
 donne les paroles les plus positives & les
 plus solennelles. L'Evêque de Luçon
 avoit vendu la Reine Mère sa bienfaic-
 trice , dans l'affaire d'Angers , à condi-
 tion qu'une trahison si basse & si noire se-
 roit récompensée de la dignité de Cardi-
 nal déjà promise au Prélat au temps du
 Traité d'Angoulême. Le Duc de Luynes
 avoit réitéré sa parole , & l'aveugle Ma-
 rie de Médicis fut la plus ardente à sol-
 liciter son fils, le Pape , & le Nonce Ben-
 tivoglio , afin que son infidèle domesti-
 que obtint ce que Louis & son Favori lui
 avoient promis. Mais l'ambition empres-
 sée de Richelieu trouvoit un double ob-
 stacle. La première nomination étoit pro-
 mise à l'Archevêque de Toulouse ; Et le
 Duc de Luynes , le Chancelier de Sille-
 ri , du Vair Garde des Sceaux , Puisieux
 Secrétaire d'Etat ; disons tout , le Roi
 même , ne vouloient point voir l'Evê-
 que de Luçon revêtu de la Pourpre Ro-
 maine. Le Favori & les Ministres le crai-
 gnoient & le haïssoient. Sa Majesté ne
 l'aimoit nullement. Bien informé que
 Richelieu n'avoit employé tout son ef-
 prit à lier le puissant parti de la Reine
 Mère , qu'afin de parvenir à ses fins, Louis
 ne vouloit pas donner un exemple capa-
 ble d'animer les ambitieux à exciter des
 brouil-

*Vittorio Si-
 ri Memorie
 Recondite.
 Tome V.
 Pag. 140.
 141. 149.
 150. 238.
 239. &c.
 Dernière
 Vie du Car-
 dinal de Ri-
 chelieu. L.I.
 Relation du
 Conclave de
 Gregoire
 XV. par le
 Marquis
 de Cavour.*

brouilleries, pour se rendre ensuite nécessaires à la Cour, & pour obtenir de grandes récompenses, sous prétexte que par une supercherie odieuse au Prince qui s'en sert, ces gens auroient travaillé à dissiper les factions, qu'ils ont formées eux-mêmes, ou du moins entretenues dans l'Etat.

Richelieu crut surmonter le premier obstacle, & il ne pensa point au second, parce qu'il n'en eut aucune connoissance. Paul V. avoit donné depuis quelque temps un Chapeau de Cardinal extraordinairement à la Couronne d'Espagne, sans faire la même grace à celle de France. Louis s'en plaignit avec beaucoup de hauteur. Il demandoit que pour conserver une égalité parfaite entre les deux Couronnes, le Pape fit pour l'une ce qu'il avoit fait pour l'autre, & qu'il donnât deux Chapeaux à la France dans la première promotion. Voilà comme Richelieu se flatta d'y être compris avec l'Archevêque de Toulouse. Mais les choses ne s'obtiennent pas si facilement à la Cour de Rome. Elle a trop d'intérêts différens à ménager : On y trouve trop d'intrigues à rompre. Il n'y avoit que dix places à remplir dans ce qu'on nomme le Sacré Collège, quoique ce soit depuis longtemps la compagnie la plus prophane qu'on ait peut-être jamais vûe dans le Christianisme. Si la France eût obtenu deux Chapeaux à cette promotion, il auroit fallu exclure un certain Pignatelli, que
Bor-

1621. Borghése neveu du Pape vouloit absolument faire Cardinal, sans considérer que c'étoit l'homme de l'Italie le plus décrié par sa vie scandaleuse. Cela faisoit mêmes son plus grand mérite auprès de Borghése.

Pignatelli étoit le ministre infame des plaisirs criminels du Cardinal Neveu. C'étoit alors un bon moien de s'avancer à la Cour de Rome. Je dis *alors* ; car enfin, il faut rendre justice à tout le monde. La corruption a paru moins grande sous quelques-uns des derniers Pontificats. Si celui d'Alexandre VIII. eût duré plus long-temps, peut-être que les choses seroient revenues dans leur premier état. Le Duc de Luines & les Ministres de France fournirent à Borghése le prétexte d'assurer encore plus l'élévation de son misérable Pignatelli. Ils dirent en grande confidence au Nonce Bentivoglio qui obtint le Chapeau de Cardinal dans la promotion dont je parle, que le Roi n'avoit nommé l'Evêque de Luçon que par une complaisance forcée pour Marie de Médicis, & que bien loin de trouver mauvais que le Pape n'eût pas égard aux instances que le Marquis de Cœuvre faisoit publiquement en faveur de Richelieu, Sa Majesté seroit bien-aïse que le Pape refusât le Cardinalat à un Evêque, dont Elle avoit de grandes raisons de n'être pas contente. *Au reste*, dit le Duc de Luines à Bentivoglio, *notre Ambassadeur à Rome ne fait pas les véritables intentions du Roi.*

Roi. *Certaines raisons particulières ne nous permettent pas de les lui dire. Si la Reine Mère venoit à découvrir ceci, elle feroit un bruit épouvantable ; & son Evêque de Luçon brouilleroit plus que jamais. C'est assez que le Pape, sans faire semblant de rien, n'ait aucun égard à ce que le Marquis de Cœuvre lui dira en faveur de Richelieu. Tout ceci n'est qu'un jeu pour contenter la Reine Mère. Dans le fond le Roi ne souhaite pas que l'Evêque de Luçon soit Cardinal.*

Bien loin d'appercevoir que le Favori & les Ministres trompoient, il étoit le plus content du monde. Le Marquis de Cœuvre extrêmement vif & altier dans toutes ses démarches, sembloit redoubler son feu & sa hauteur en soutenant les intérêts de Richelieu. *Le Roi mon maître, disoit-il, ne prétend point être refusé. Son honneur ne lui permet pas de souffrir que la Couronne d'Espagne ait ici plus de distinction que celle de France. Ce grand fracas redoubloit merveilleusement les espérances de Richelieu. La Pontcourlai sa nièce avoit épousé depuis peu Combalet neveu du Duc de Luynes. Le Cardinal de la Rochefoucault fit la cérémonie des fiançailles en présence du Roi, des deux Reines, des Princes & des Princesses, en un mot de toute la Cour. De manière que le crédit & la considération de l'Evêque de Luçon sembloient augmenter tous les jours. Il ne pouvoit s'imaginer que dans ce temps-là même, le Favori traversât l'élévation d'un*

1621. d'un homme dont la nièce entroit dans la Maison de Luines. Cette alliance lui faisoit espérer au contraire que sa promotion au Cardinalat seroit demandée avec plus de chaleur. Quelle fut la surprise du Prélat ambitieux, quand il apprit que l'Archevêque de Toulouse étoit le seul François que le Pape eût fait Cardinal à la promotion du mois de Janvier de l'an 1621. & que l'Ambassadeur & lui étoient également jouez !

Le Marquis de Cœuvre cacha moins son ressentiment que Richelieu. Il avoit parlé si fortement & à l'oncle & au neveu, que le Pape ne sachant plus comment se défaire des instances continuelles de l'Ambassadeur, ni que répondre au long mémoire qu'il avoit envoyé, fut enfin forcé de lui découvrir tout le mystère la veille de la promotion. *M. l'Ambassadeur*, dit le S. Père à Cœuvre, *vous criez bien haut que le Roi votre maître veut absolument avoir un Chapeau pour l'Evêque de Luçon. Que me répondrez-vous, si je vous montre une lettre de la main de Sa Majesté, qui déclare qu'Elle ne le souhaite point ?* Il seroit difficile d'exprimer les diverses passions dont le Marquis de Cœuvre fut agité en apprenant que le Duc de Luines & les Ministres de France lui avoient donné un rôle si ridicule, & si désagréable à un homme d'honneur, dans une Cour extrêmement fine & railleuse. Il tâcha de revenir promptement de sa première surprise, & de se
mode-

moderer un peu. *Je suis bien fâché, Très-Saint Père,* répondit-il au Pape, *de ce que Votre Sainteté ne m'a pas expliqué l'énigme plutôt. Elle se seroit épargnée de fréquentes importunités, & je n'aurois pas eu de si longues ni de si pénibles agitations.* Le dépit de Cœuvre fut si grand contre le Duc de Luines, qu'il résolut de retourner au-plûtôt en France, & de se lier étroitement avec les ennemis du Favori. On lui avoit fait essuyer tant de chagrins, que l'Ambassadeur croioit ne pouvoir plus demeurer avec honneur à Rome. Il eut la prudence de ne rien témoigner dans la lettre qu'il écrivit au Roi sur la promotion. Cœuvre fit au contraire de grandes plaintes sur ce que la Cour de Rome ménageoit si peu celle de France. Et Louis qui avoit demandé hautement le Chapeau pour l'Evêque de Luçon, crut devoir couvrir le jeu de son Favori & de ses Ministres, en se plaignant de la dureté du Pape au Nonce Bentivoglio devenu Cardinal.

Paul V. ne survécut pas long-temps à cette promotion. Il eut quelques jours après une attaque si violente d'apoplexie en allant faire ses dévotions à l'Eglise de Saint Agnès, qu'il tomba en lethargie, & qu'on l'eût rapporté à Monte Cavallo. Cela dura cinq ou six jours, & il mourut le 28. Janvier. Paul avoit eu une atteinte légère d'apoplexie, lors qu'il se préparoit à rendre au Ciel des actions solennelles de grâces pour la bataille gagnée.

1621. *Rélation du Conclave de Grégoire XV. par le Marquis de Cœuvre. Vittorio Siri. Tom. V. Pag. 249.* gnée à Prague par l'Armée Impériale & Bavaroise. Il se porta néanmoins assez bien depuis. On a cru que le chagrin qu'il eut en apprenant le scandale que l'élévation de Pignatelli donnoit à Rome, causa cette rechute. Les Cardinaux Farnese, Montalte, Bellarmin & quelques autres furent tellement indignez de ce que Borghése leur avoit fait nommer un collègue si décrié, qu'ils ne voulurent donner aucune marque extérieure de joie à cette promotion. Paul V. régna quatorze ans, & il obtint la Tiare à l'âge de 52. bonheur si rare, que le monde a été surpris d'en voir un exemple dans la personne de Clement XI. *Faire des Papes vieux, dit le Marquis de Cœuvre, c'est une maxime établie dans l'esprit des Cardinaux. Les uns espèrent de posséder à leur tour cette suprême dignité. Les autres craignent que les Neveux ne deviennent trop riches & trop puissans sous un long Pontificat. Puisque Paul fut fait Pape d'une façon assez extraordinaire, disons-en quelque chose. Son élection se fit par ce qui se nomme dans le Droit Canonique, la voie de compromis. Voici comment la chose arriva.*

Leon XI. n'ayant régné que peu de jours après la mort de Clement VIII. le Cardinal Borghése s'efforça de persuader aux Aldobrandins neveux de Clement, que s'il montoit jamais sur le Thrône Pontifical, il reconnoîtroit les bienfaits de leur oncle dont il étoit une des créatures.

Bor-

Borghése s'insinua si adroitement dans les bonnes graces de la *Donna Olimpia* belle-sœur de son bienfaicteur, que cette Dame fit croire aux Aldobrandins, que le Cardinal Borghése étoit le sujet dont leur Maison s'accommoderoit le mieux. Mais il n'étoit pas possible de persuader au Conclave de choisir un homme de 52. ans. Borghése obtint pourtant le Pontificat par un bonheur surprenant. Les Cardinaux ne pouvant convenir du successeur qu'il falloit donner à Leon XI. firent un compromis par lequel ils s'engageoient de reconnoître celui que le Cardinal de Joieuse nommeroit. Il se déclara pour Borghése, qui prit le nom de Paul V. Soit qu'il fût naturellement fourbe & dissimulé, soit qu'il crût être uniquement redevable de son élévation au hazard, & tout au plus à la bonne volonté du Cardinal de Joieuse, Paul ne se souvint plus des espérances données à la Maison Aldobrandine. Il devint son plus grand ennemi, & le Cardinal neveu de Clement VIII. fut persécuté durant toute la vie de la créature de son oncle.

A l'affaire de l'interdit de Venise près, qui donna quelque chagrin à Paul, son Pontificat fut assez heureux. Henri IV. & le Cardinal de Joieuse l'aidèrent à se tirer avec honneur du mauvais pas où il s'étoit engagé. Ses mœurs, dit-on, étoient bonnes; c'est-à-dire, qu'il fut exempt de certains vices grossiers qui flétriront à jamais la mémoire de quelques-

1621. uns de ses prédécesseurs. Du reste, ce bon Pape ne fut ni moins avare, ni moins ambitieux, ni moins hautain que les autres. Uniquement occupé de l'agrandissement de sa Maison, il négligea les devoirs les plus importants de son Ministère. L'Empereur & les Princes de la Communion de Rome en Allemagne étoient fort scandalisez de ce que leur S. Père refusa toujours constamment d'employer une partie des richesses immenses qu'il avoit amassées, à les secourir contre les Protestans. Paul auroit pu mériter de justes louanges, si regardant les démêlez de l'Empereur & de ses alliez, plutôt comme des affaires d'Etat, que comme des intérêts de la Religion, il avoit fait un meilleur usage des biens de son Eglise. Mais l'avarice & l'ambition le portoient à prendre tout pour lui & pour ses neveux. Celui des Borgheses qu'il revêtit de la Pourpre, eut sous un si bon oncle autant de pouvoir & d'autorité, qu'un Cardinal Neveu en peut avoir. Son esprit étoit agréable, & sa conversation polie & aisée. Mais son inclination le portoit entièrement au plaisir. S'il s'attacha aux affaires, ce ne fut que de peur de mécontenter son oncle, dont l'humeur étoit naturellement grave & sérieuse.

Le Cardinal Quoique le Cardinal Borghese ne parût pas d'un tempérament à prendre ses des-
Ludovisio sems de fort loin, il pensa pourtant vers
est élu Pape. la fin de la vie de son oncle, & sur
Il prend le nom de Gré-
goire XV. tout depuis que Paul eût sa première at-
taque

taque d'apoplexie, à lui donner un Successeur, sous le Pontificat duquel la Maison Borghése pût conserver du moins une partie de son crédit à la Cour de Rome. Pour cet effet il avoit jetté la vûe sur un certain Campora créature de Paul V. homme d'une naissance obscure & de nul mérite. Les Espagnols qui s'accommodoient de cet indigne sujet, promirent à Borghése de concourir avec lui pour l'élection de son Campora. *C'est une maxime assurée*, disoit le Marquis de Cœuvre, *qu'autant que la France souhaite & a intérêt d'élever un Cardinal, en qui il n'y ait rien à désirer pour la sagesse & pour la vertu, autant les Espagnols ont d'aversion pour ces qualitez, & ne cherchent que la faiblesse & l'incapacité.* Cette prétendue maxime de la France contraire à celle de l'Espagne, est fort louable, je l'avoue. Mais l'Ambassadeur François qui nous la donne, l'observa-t-il lui-même dans le Conclave dont il écrit la relation ? Cela mérite d'être examiné. Il est bon de ne croire pas aveuglément tout ce que les gens disent à l'avantage de leur nation.

Rélation du
Conclave de
Grégoire
XV. par le
Marquis de
Cœuvre.

Dans le dessein d'avoir un Pape, plus favorable à la France & moins dévoué à l'Espagne, le Marquis de Cœuvre pensa d'abord à lier une intrigue en faveur du Cardinal d'Aquino allié de la Maison des Citrasses. Il avoit, dit l'Ambassadeur, *beaucoup de bonnes qualitez, & les inclinations aussi nobles que sa naissance.* Passons cela. Fut-ce le mérite

1621. d'Aquino, qui obligea Cœur à jeter les yeux sur lui ? Non , sans doute. Le Cardinal étoit petit - neveu du Pape Paul IV. & par conséquent ennemi secret de la Couronne d'Espagne , dont la Maison des Caraffes avoit reçu de si mauvais traitemens , & des injures si atroces sous le Pontificat de Pie IV. *Parce qu'il est difficile dans les intrigues d'un Conclave , de se promettre de pouvoir élever infailliblement celui que l'on porte par préférence au Pontificat , dit encore le Marquis de Cœur , il en faut toujours considérer quelqu'autre , afin que si le premier dessein est traversé par de puissantes brigues , on ne se trouve pas après sans aucune mesure.* Pour cette raison , au défaut d'Aquino , l'Ambassadeur de France pensoit à Ludovisio. L'esprit de celui-ci étoit fort doux , poursuit-il , *Et la France n'avoit jamais eu sujet de se plaindre de lui.* Mais si nous en croions le même Cœur , le Cardinal Tonti apporta dans le Conclave des mémoires fort défavantageux à la réputation de Ludovisio. Ce n'étoit pas en effet un Prélat d'un grand mérite , ni d'une vie irréprochable. Et par conséquent les François ne sont guères plus scrupuleux que les Espagnols , quand il est question d'élire un Pape.

Je ne rapporterai pas les diverses intrigues de Borghése neveu du dernier Pape, d'Aldobrandin neveu de Clément VIII. de Montalte neveu de Sixte V. de Farnese,

nese, de Médicis, des Espagnols & du Marquis de Cœuvre dans le Conclave dont je parle. Celui-ci dit avec beaucoup de vérité, que la haine, l'envie, l'avarice & plusieurs autres passions sont les grands ressorts qui remuent les Cardinaux dans cette occasion. Et qui pourroit raconter tous les mouvemens que tant d'esprits subtils & raffinez se donnent, toutes leurs ruses, toutes leurs supercheries, toutes les manières dont ils méprisent ou étudient grossièrement les loix de leur Religion, qui leur défendent certaines choses, qu'ils font hautement & sans scrupule? On voudroit nous faire croire que Dieu qui tient le cœur des hommes entre ses mains, conduit si bien les choses, que nonobstant les intérêts & les passions des Cardinaux, il donne toujours à son Eglise le Chef qu'il lui a destiné. Je suis surpris que des gens d'esprit débitent sérieusement une pareille fadaïse. Le Marquis de Cœuvre disoit au nouveau Pape Grégoire XV. que *Sa Sainteté ne devoit son élection qu'à Dieu seul, qui l'avoit choisi pour le bien de toute son Eglise.* Pardonnons ce compliment à un Ambassadeur qui flatte un homme dont il prétend les bonnes grâces. Cœuvre parle avec aussi peu de sincérité, quand il ajoute, que *si les moïens humains avoient pu quelque chose en cette occasion, la brigade & les puissantes pratiques de la Faction Espagnole & du Cardinal Borghèse auroient prévalu.*

1621. Dieu ne fit pas un miracle, afin que Ludovisio l'emportât sur Campora. La ruse, la souplesse, l'intérêt l'élevèrent de même que les autres sur le Trône Pontifical.

Il en est de l'élection du Pape comme de celle de l'Empereur ou du Roi de Pologne. Les passions & les intérêts des Electeurs, ou de la Noblesse Polonoise ont la plus grande part à l'élévation de ces deux Princes. Et ce qui arrive alors, Dieu l'a permis; disons si vous l'aimez mieux, il l'a ordonné par sa providence. S'ensuit-il de là que le S. Esprit ait présidé particulièrement à l'élection? Cela se pouroit penser, si le plus grand nombre de ceux qui l'ont faite, s'étoient conduits par les règles de la droite raison, & par les maximes de l'Evangile. On parlera plus sainement & d'une manière digne de la sagesse & de la sainteté de Dieu, en disant de ce qui se passe au Conclave, que par un juste jugement contre des Chrétiens corrompus & opiniâtres dans leurs superstitions, qui ne résistent guères moins que les Juifs au S. Esprit & à la vérité qui se montre à eux, Dieu permet ce grand jeu des passions qui agitent les Cardinaux assemblez pour donner à leur Eglise un autre Chef que Jesus-Christ, afin qu'elle n'en ait que d'indignes, & souvent de scandaleux. Sans citer ici un Alexandre VI. un Jules II. & plusieurs autres, quels Papes voions-nous de notre temps? S'il arrive que sembla-

bles

bles à Paul V. ou que trop vieux pour être sensibles à des passions brutales, ils n'aient pas des vices grossiers & crians; nous ne les trouvons la plupart, ni moins avarés, ni moins orgueilleux, ni moins entreprenans que leurs Prédécesseurs les plus décriez. Ils sont presque tous ignorans, & les plus habiles d'entr'eux n'ont aucune teinture de ce qu'un bon Evêque doit savoir. Innocent XI. passe pour un Saint. Quand on parla de l'élire, un Cardinal se récria plaisamment: *donnez nous du moins un Pape qui entende le Latin du Breviaire & du Missel.* Clement X. son Prédécesseur étoit un stupide qui radota durant tout son Pontificat. De qu'un Cardinal a la Tiare sur la tête, il ne fait aucune fonction Episcopale. Il ne prêche, ni n'administre les Sacremens. Occupé des affaires politiques, le S. Père se repose des spirituelles sur quelques Cardinaux, sur des Prélats, sur des Moines. Ses fonctions se terminent à tenir Consistoire, à se trouver à des Chapelles, où il y a plus de pompe & de spectacle que de religion, à donner sa bénédiction au peuple, à faire des signes de croix sur des médailles, sur des chapelets & sur d'autres instrumens de superstition. On l'a dit dans le XVI. siècle, & il ne sera pas moins vrai dans le XVIII. que *pour être bon Pape, il suffit de n'être pas tout-à-fait un méchant Ecclésiastique.*

Voions maintenant la manière dont le Cardinal Ludovisio parvint au Pontificat

1621. malgré les intrigues de Borghése. Dans la vue de réussir plus facilement dans son projet d'avoir un Pape à sa dévotion , celui-ci avoit pris d'étroites liaisons avec les Espagnols en faveur de Campora. Et pour empêcher que les Cardinaux de Montalte & de Médicis qui avoient leurs créatures ou leurs amis , ne s'unissent à la Faction Aldobrandine opposée à celle de Borghése , il promit à Montalte & à Médicis de favoriser l'élection du Cardinal *del Monte* que les Espagnols haïssoient , en cas que l'on ne pût pas convenir de Campora , ou de quelqu'autre créature de Paul V. L'intrigue ne fut point si secrète qu'elle ne fût éventée dez que le Conclave fut fermé , & Borghése connut au premier scrutin que sa partie n'étoit pas trop bien liée. Le voilà donc dans une extrême perplexité. Il craignoit que les Espagnols ne l'abandonnassent , s'ils venoient à découvrir ce que d'autres faisoient déjà , que contre leurs intérêts , & contre leur inclination , il avoit pris des mesures secrètes en faveur du Cardinal *del Monte* que la Faction d'Espagne vouloit exclure à quelque prix que ce fût.

Caponi ennemi de Campora & ami de Ludovisio fut profiter habilement de l'embaras où il voioit Borghése. L'adroit Cardinal lui conseilla de se tirer d'intrigue en faisant élire au plutôt Ludovisio créature de Paul V. agréable à la Faction Aldobrandine , & que les Espagnols n'excluoient point. *Ne perdez pas de*

de temps, disoit Caponi à Borghése ; de peur que les Espagnols informez de votre intrigue à leur préjudice , ne s'unissent aux Al-dobrandins vos ennemis. Ludovisio est infirme & cassé. En le faisant Pape vous mettez le Pontificat en dépôt pour peu de temps, entre les mains d'un homme qui vous devra toute son élévation. La Faction Espagnole ne s'est point déclarée contre Ludovisio. Je croi même qu'elle le favorisera. Le Cardinal Zapata qui la conduit , craint un long Conclave, il meurt d'envie de retourner promptement à sa Viceroiauté de Naples. Borghése trouve l'avis fort bon. Assuré du nombre nécessaire de voix pour l'élection , il va prendre Ludovisio dans sa cellule , & le mene à la Chapelle Pauline, où il est fait Pape. Mais Borghése parut dans un si grand desordre & si peu maître de lui-même, que Ludovisio sentit fort bien que son prétendu bienfaicteur agissoit contre son inclination. Ludovisio trop heureux d'être Pape de quelque manière que ce fût , se fait adorer sous le nom de Grégoire XV. Le pauvre Campora que le Cardinal Borghése avoit oublié d'avertir de ce changement , étoit encore dans sa cellule une heure après l'élection du Pape , en attendant qu'on vint le prendre pour le conduire sur l'Autel. Son élection avoit paru si certaine, qu'il étoit déjà peint en habits Pontificaux dans Rome.

On y fut dans une extrême joie au commencement du nouveau Pontificat. Le Roi de Bohême est

1621. Grégoire. Il voioit avec plaisir que Frederic déjà chassé de son Roiaume de Bohême, seroit encore dépouillé bien-tôt de la dignité Electorale & de ses Etats héréditaires, dont l'Empereur ne manqueroit pas de revêtir un Prince de la communion du Pape. Ferdinand enflé du succès de ses armes, méprisoit les Princes Protestans d'Allemagne. Leur union s'affoiblissoit de tous côtez. La plupart de ses membres épouvantez des menaces de l'Empereur, cherchoient à s'accommoder avec lui, & l'Electeur de Mayence les y portoit en leur faisant espérer de bonnes conditions. Plusieurs suivirent l'exemple que Maurice Landgrave de Hesse leur donna. Frederic se trouvant abandonné de ses amis & de ses alliez au commencement de l'an 1621. Ferdinand crut qu'il pouvoit seurement le mettre au ban de l'Empire. Jean George Marquis de Jagendorf, Christian Prince d'Anhalt, & George Frederic Comte de Hohenlo furent pros crits en même temps. Les actes furent expédiés à Vienne le 22. Janvier. Quatre lettres furent publiées le 1. jour de Février pour l'exécution du ban Impérial. Il y en avoit deux contre le Roi de Bohême, l'une adressée à l'Archiduc Albert pour le bas Palatinat, & l'autre à Maximilien Duc de Bavière pour le haut Palatinat. La troisième contre Jagendorf & Anhalt fut envoyée à l'Electeur de Saxe, & la quatrième contre Hohenlo aux Evêques de Bamberg & de Wurtsbourg.

La

mis au ban
de l'Empire
en qualité
d'Electeur
Palatin.

Puffendorf,
Commentar.
Rerum Sue-
cicar. L. I.
Mercur
François.
1621.

La procédure parut injuste & violente aux personnes sages & desintéressées. L'acte avoit été dressé par les soins du Comte d'Ognate Ambassadeur d'Espagne qui dispo-^{1621.}soit de tout à Vienne, avant que l'affaire fût agitée dans le Conseil de l'Empereur : George Frederic Comte de Hohenzollern en étoit le Président. Ces irrégularitez lui déplurent si fort, qu'il résolut de n'y assister plus. Et lorsque Sa Majesté Impériale voulut le presser de reprendre sa place, le Comte répondit généreusement que son honneur & sa conscience ne le lui permettoient pas. Les nullitez de la Déclaration de Ferdinand sautoient aux yeux en effet. *Aucune loi, disoit-on, ne donne droit à l'Empereur d'être Juge dans une affaire qui le regarde uniquement. Et de quoi est-il question ? D'une usurpation prétendue du Roiaume de Bohême que la Maison d'Autriche reclame, comme un Etat héréditaire qu'elle s'attribue.* ^{Mémoires de Louise Juliane de Nassau. Pag. 175. 176. &c. Bref Recueil des raisons de la nullité du ban contre le Roi de Bohême. 1621.} Cela supposé, l'Empereur n'a pas dû fonder le ban publié contre le Roi de Bohême, sur une infraction de la paix de l'Empire, ni soumettre un Prince qui lui dispute une Couronne, aux peines que les Constitutions Impériales ordonnent contre les perturbateurs du repos public. N'a-t-on pas prouvé par mille bonnes raisons qu'une contestation particulière entre l'Archiduc d'Autriche & l'Electeur Palatin, ne regarde ni la dignité de l'Empereur, ni le corps général de l'Empire ? L'un prétend que le Roiaume de Bohême étoit vacant, & que les Etats du

1621. Pais l'en ont légitimement revêtu : L'autre sollicit au contraire que la Bohême est une Couronne héréditaire qui lui est dévolue par la cession que les plus proches héritiers lui en ont faite. En quoi Frederic offense-t'il la majesté de l'Empereur ? Par où trouble-t'il la tranquillité publique du corps de l'Empire ? Que l'Empereur ne peut être Juge dans ce qui concerne ses intérêts particuliers, ou ceux de sa Maison, c'est un point décidé depuis long-temps. La Bulle d'or déclare qu'en ce cas, l'Empereur est obligé par une ancienne coutume de comparoitre & de répondre devant l'Electeur Palatin. Et pourquoi ? Parce que, dit le texte de la Bulle, on ne doit pas être Juge dans sa propre cause. Cet usage se justifie par plusieurs exemples : Et les Empereurs de la Maison d'Autriche s'y sont soumis sans aucune difficulté.

On remarquoit beaucoup d'autres nullitez. Les Ministres & les Conseillers de Ferdinand qui jugèrent que Frederic devoit être mis au ban de l'Empire, s'étoient obligez à l'Empereur par un serment fort étroit, & dont ils ne furent pas dispensés en cette occasion, à procurer autant qu'ils pouroient, le bien & l'avantage de leur Prince. Quelle justice le Roi de Bohême pouvoit-il attendre de ces gens esclaves de sa partie ? Mais, ajoûtoit-on, il y a une troisième nullité beaucoup plus criante. L'Empereur n'a-t-il pas exécuté sa Déclaration, avant que de l'avoir donnée ? Le Marquis Spinola est entré depuis quelques mois avec une Armée dans le

le Palatinat, sous prétexte d'une commission Impériale: entreprise directement contraire à la capitulation que l'Empereur a jurée. Car enfin, il y a promis de n'attaquer point les Electeurs, les Princes & les Etats de l'Empire, & de ne les poursuivre point par les armes, ou par la violence, en cas qu'il ait quelque prétension contr'eux, mais de prendre les voies ordinaires de la justice. Selon toutes les règles de la Jurisprudence un Juge perd son droit & son autorité, quand il use de voies de fait, avant que d'avoir prononcé son Arrêt. Et aujourd'hui après que l'Empereur par une procédure injuste & inouïe a dépouillé le premier Electeur, d'une grande partie de ses Etats, il le proscriit, il le met au ban de l'Empire.

Le monde n'étoit pas moins surpris, que dans une affaire, où il s'agissoit des biens, de l'honneur, de la vie même d'un Comte Palatin, Ferdinand ne se fût pas mis en peine de suivre les règles les plus communes de la justice, qui s'observent au regard des personnes du dernier rang. On les ajourne, on les entend avant que de les condamner. Voici, disoit-on, le premier Electeur déclaré criminel de lèse-majesté. A-t-il été premièrement cité? Lui a-t-on demandé ses faits justificatifs? Cependant l'Empereur s'est engagé par un serment solennel, à ne permettre point qu'un Electeur, un Prince, ou aucun autre soit mis au ban de l'Empire sans connoissance de cause, & sans que les formalitez & les

1621. *procédures préalablement requises aient été observées, conformément aux constitutions & aux coutumes de l'Empire, & selon la teneur des ordonnances réformées de la Chambre & Cour souveraine qui ont été publiées sur ce point. Quelle formalité, quelle procédure a-t-on gardée avant la publication de la sentence que nous voions affichée par tout ? C'est un jugement extorqué par les sollicitations importunes de l'Ambassadeur d'Espagne, & concerté secrètement avec l'Archevêque de Mayence, à l'insçu du Collège Electoral qui devoit être premièrement assemblé pour examiner meurement une affaire, dont les suites peuvent être préjudiciables au repos & à la liberté de la patrie.*

Ferdinand justifioit sa procédure, sur ce que selon les constitutions de l'Empire, il n'est pas nécessaire de travailler régulièrement & dans les formes au procès de ceux qui se trouvent engagez dans une rebellion ouverte & manifeste. *Au contraire*, disoient les partisans de l'Empereur, *il est de l'intérêt public que le Souverain emploie au plutôt les voies de fait, afin d'arrêter le cours & le progrès de la revolte.* On répondit à cela, qu'il étoit impossible de prouver que Frédéric fût un rebelle manifeste. *Il ne s'est point mis en possession du Roiaume de Bohême à force ouverte ni par des voies illicites, disoient ses défenseurs : il a seulement accepté une Couronne qu'il croioit vacante, & que les Etats du Pais lui ont présentée d'eux-mêmes.* Si c'é-
toit

toit une rebellion manifeste, pourquoy l'Empereur a-t-il differé si long-temps à le proscrire ? Dans la commission adressée au Duc de Bavière contre les Etats de Bohême, Sa Majesté Impériale dit à la vérité, qu'ils sont notoirement rebelles : mais elle y reconnoit aussi que l'Electeur Palatin n'est point dans le même cas. Est-il devenu plus coupable depuis ce temps-là ? On ne le voit pas. Frederic étoit alors couronné Roi de Bohême. Il armoit pour la défense de son droit. Nous n'ignorons pas que dans l'assemblée de Mulhausen, l'Empereur ne put obtenir le consentement des Electeurs au ban que les Espagnols vouloient dez-lors faire publier contre le Roi de Bohême. On ne croioit donc pas sa rebellion si manifeste. Et pourquoy les Cercles de l'Empire n'ont-ils pas été convoquez, afin de les engager à tenir la main à l'exécution d'un ban publié contr'un Electeur dont la revolte est, dit-on, ouverte ? Elle l'est si peu, que l'Empereur, l'Archiduc Albert & le Marquis Spinola ont sollicité plusieurs Princes d'être neutres dans l'affaire de l'invasion du Palatinat. Garde-t-on ces ménagemens, quand il est question d'arrêter & de punir même une rebellion notoire ?

Comme le ban Impérial étoit uniquement fondé sur les constitutions de l'Empire contre les perturbateurs de la paix publique, on faisoit voir encore la nullité de la procédure, par cette remarque importante, que les constitutions n'obligent ni le Roi, ni les Etats de Bohême, mais

1621. mais seulement les six Electeurs & les Etats compris dans les dix Cercles de l'Empire. Le Roi de Bohême, disoit-on, ne reconnoit la supériorité de l'Empereur qu'au regard de la dignité Electorale, & de l'office de grand Echançon. A cela près la Couronne de Bohême est exempte de la juridiction Impériale, de même que le Duché de Milan, la Savoie, & plusieurs autres Fiefs de l'Empire en Italie & ailleurs. De là vient que lors qu'on traite des contributions, de la monnoie, & d'autres affaires dans les Diètes Impériales, la Bohême est regardée comme un Roiaume étranger : on ne l'oblige point à porter sa part des exécutions de l'Empire contre les perturbateurs du repos public. Ferdinand I. déclara publiquement dans une Diète, que son Roiaume de Bohême étoit exempt, & qu'il ne dépendoit point de l'Empire. C'est pourquoi on ne se remua nullement en Allemagne lors que Mathias enleva la Couronne de Bohême à Rodolphe son frère, quoique celui-ci fût Empereur depuis 36. ans. La Bohême de son côté ne s'est point intéressée à la conservation de la paix de l'Empire : Elle ne prend aucune part aux loix publiées pour la maintenir. A l'exemple des autres Roiaumes & des Puissances étrangères, elle se gouverne par ses loix & par ses constitutions particulières. Les Apologistes de Frederic fondoient une dernière nullité du ban Impérial sur ce principe du Droit, que dans tous les crimes punissables, sans en excepter celui de

de léze-majesté, il doit y avoir ce que les Jurisconsultes nomment *Dol*, c'est-à-dire fraude ou supercherie. *On ne prouvera jamais*, disoient ces gens, *que Frederic ait usé de fraude avant ou après l'acceptation de la Couronne de Bohême. Il prend Dieu à témoin qu'il ne l'a point briguée. Avant que de le condamner, l'Empereur ne devoit-il pas le convaincre de parjure ? Frederic n'ayant donc point pensé à troubler la tranquillité publique, il ne peut pas être pros crit comme un rebelle. Et quand il seroit vrai que les Etats de Bohême sont coupables d'une revolte manifeste, doit-elle être imputée à un Prince qui ne l'a ni excitée, ni entretenue ? Les Etats prétendent que leur Roïaume étant électif, Ferdinand est déchu des droits qu'il peut y avoir. Dans cette pensée, ils offrent leur Couronne comme vacante à Frederic. Est-il coupable de l'avoir acceptée après l'élection unanime de cinq Provinces ? Plusieurs Princes & ceux de la Maison d'Autriche même, n'ont pas refusé des souverainetes, quand ceux qui les leur offroient, ont paru fondez sur un droit soutenable. A-t-on regardé ces Princes comme des perturbateurs du repos public ? De tout ceci les personnes équitables & éclairées con cluoient, que Frederic n'ayant manqué en rien à ce qu'il doit à Ferdinand en qualité d'Empereur, & lui disputant seulement un Roïaume qui n'est point attaché à la Couronne Impériale, la Déclaration publiée contre le Roi de Bohême, étoit visiblement nulle & injuste.*

L'Em-

1621.

Les Bohé-
miens sont
dépouillez
de leurs pri-
vilèges & de
leur liberté.

Mercur
François.
1621.

L'Empereur y cassoit & révoquoit en-
core tous les privilèges accordez aux Etats
de Bohême par les Rois précédens. Voilà
comment un Roiaume électif fut non
seulement rendu héréditaire; mais réduit
encore à l'esclavage : violence beaucoup
plus criante que celle dont je viens de par-
ler. Les Princes s'imaginent-ils donc que
les privilèges & la liberté du peuple sont
des graces purement arbitraires, qu'ils
peuvent casser & révoquer dez qu'il leur
plaira de supposer que les sujets en abu-
sent? Ferdinand déclare qu'il veut agir
contre les Bohémiens, selon les constitu-
tions de l'Empire : cela n'étoit pas raison-
nable. Nous avons remarqué plus d'une
fois que la Bohême n'y est pas sujette, &
qu'elle se gouverne par ses loix particu-
lières. Mais n'insistons pas là-dessus.
L'équité naturelle & le droit commun de
l'Empire ne permettoient pas à Ferdinand
d'être Juge dans sa propre cause. Il de-
voit faire examiner par des Princes de
l'Empire desintéressés, si la faute qu'il at-
tribuoit aux Bohémiens, n'étoit pas du
moins pardonnable à des gens, qui pré-
venus que leurs privilèges étoient ren-
versez, & leur Couronne rendue hérédi-
taire au Roi d'Espagne, avoient jugé que
Ferdinand étoit déchu par-là de ses droits,
& qu'il leur étoit permis de choisir un au-
tre Roi, selon la coûtume de tous les Etats
électifs. Mais dez qu'un Prince a la for-
ce en main, il s' imagine que les loix ne
sont pas faites pour lui.

Pre-

Prenons les choses d'un peu plus haut. Que faut-il entendre ordinairement par les anciens privilèges & par les libertez d'un peuple? Certaines conditions dont il est convenu avec le Prince, auquel il a bien voulu se soumettre. Si des particuliers excitent une revolte générale, les innocens doivent-ils être punis aussi bien que les coupables? On fait mourir les auteurs de la sédition, & leurs biens sont confisquez: mais on épargne les autres; la justice le veut ainsi. Or la liberté, le droit d'user de certains privilèges, ne sont pas des biens moins propres à chaque membre d'un Etat, que les fonds qu'il y possède, que l'argent qu'il amasse par son industrie. Pourquoi fera-t-il donc dépouillé de l'un plutôt que de l'autre, lorsqu'il n'a rien fait qui mérite un pareil châtimement? Avançons encore. Les prérogatives & les droits du Prince sont des avantages que le peuple lui cède à condition qu'il maintiendra l'ordre établi dans la société civile, & qu'il protégera ses sujets. Si donc le Prince croit avoir un fondement légitime de les priver des droits qu'ils se sont réservez, lors qu'il se met en tête que le peuple étend sa liberté au delà de ses bornes légitimes, les sujets sont encore mieux fondez à casser & révoquer tout ce qu'ils ont cédé au Prince, quand on voit qu'il en abuse pour l'oppression du peuple. Les obligations du Prince & du peuple sont réciproques. C'est sur ce principe que les Romains ont

cru

1621. cru être en droit de chasser Tarquin, & de se mettre en liberté: c'est la raison que les Provinces-Unies ont eue de secouer le joug tyrannique de Philippe II. Roi d'Espagne.

Si les Bohémiens étoient moins bien fondez pour rejeter Ferdinand, & pour choisir Frederic, je m'en rapporte au jugement des personnes éclairées & judicieuses. Mais les pauvres gens n'eurent ni le courage, ni la constance des Romains & des habitans des Provinces-Unies. Avant que de se soustraire à l'obéissance d'un Prince qui commence de régner tyranniquement, il y faut penser sérieusement. Car enfin, dez que la démarche est faite, vous devez plutôt mourir en défendant votre liberté, que de rentrer sous la domination de celui que vous avez offensé. Le prétexte spécieux de châtier les rebelles, & de prévenir de semblables entreprises, lui sert à couvrir les plus grandes violences & l'oppression la plus injuste. Ceux-là même qui ont eu le moins de part à la révolution, doivent soutenir avec autant de vigueur & de persévérance que les autres, ce que le plus grand nombre a fait. Il n'y a pas moins à perdre pour eux. Les Bohémiens qui ne se mirent en peine ni d'exclure Ferdinand, ni d'appeler Frederic, furent privés de leurs privilèges & de leur liberté, aussi bien que ceux qui avoient donné leur voix dans l'assemblée des Etats du Roïaume.

Fer-

LOUIS XIII. LIV. XVI. 93

Ferdinand ajouta dans sa Déclaration ^{1621.}
 sanglante, que tous ceux qui avoient eu ^{Exécutions}
 part à la rebellion prétendue, étoient dé- ^{faites à Pra-}
 chus des biens, des honneurs, & des pré- ^{gue.}
 rogatives dont ils jouissoient auparavant;
 en un mot, qu'ils s'étoient rendus indi-
 gnes d'obtenir grace de Sa Majesté Impé-
 riale. L'établissement d'une Chambre
 criminelle suivit de près la Déclaration.
 Douze Commissaires, dont les uns por- ^{*Mercur*}
 toient les armes, & les autres étoient gens ^{*Frangais.*}
 de robe, furent nommez pour faire le ^{1621.}
 procès aux accusez. Le Prince de Lich-
 tenstein étoit le Président du nouveau
 Tribunal. Les procédures commencèrent
 le 17. Février, contre les vivans & con-
 tre les morts. On flétrit la mémoire de
 ceux-ci, & leurs biens furent confisquez à
 l'Empereur : ressource ordinaire des Prin-
 ces avarés & tirans. Le crime de léze-
 majesté leur plaît par cet endroit : & les
 Commissaires qu'ils nomment pour en
 faire la recherche, ont ordre de le trou-
 ver chez les innocens dont la dépouille
 paroît bonne. Enfin le 21. Juin, on vid
 dans la ville de Prague à la sollicitation
 des Espagnols, une de ces sanglantes scé-
 nes que leur Duc d'Albe avoit si souvent
 données dans les Pais-bas. Vingt-sept
 têtes furent abbatuës en un jour. Des
 premiers Seigneurs du Roïaume & plu-
 sieurs Gentilshommes moururent par la
 main du bourreau. Quelques-uns remar-
 quèrent que le plus jeune avoit cinquante
 ans, & qu'il y avoit des vieillards de qua-
 tre-

1621. tre-vingt ans & plus. On dit qu'ils étoient tous Luthériens, excepté deux; dont l'un se trouva Calviniste & l'autre Catholique Romain.

La Cour d'Espagne amuse le Roi d'Angleterre de l'espérance du mariage de son fils avec l'Infante. L'infortuné Roi de Bohême qui s'étoit retiré de Silesie dans le Pais de Brandebourg, alla vers le Printemps de cette année à la Haie en Hollande. Avant son départ il s'étoit trouvé à une célèbre assemblée des Princes Protestans de la basse Saxe à Segenberg dans le Holstein. Le Roi de Dannemark s'y étoit rendu, & celui de Suède y avoit envoyé des Plénipotentiaires. On y parut dans la disposition de prendre des résolutions favorables à Frederic, & le Roi de Dannemark ne manquoit ni de courage, ni de bonne volonté. Mais Jaques Roi d'Angleterre gâtoit par tout les affaires de son Beau-fils en criant qu'il falloit les rétablir uniquement par la voie de la négociation. Cela refroidissoit extrêmement ceux qui étoient bien intentionnez pour Frederic, & Sa Majesté Danoise ne pouvoit rien entreprendre seule & sans le concours de l'Angleterre. Frederic se détermina pour lors au voiage de Hollande. Il y pouvoit veiller de plus près aux besoins du Palatinat dont le Marquis Spinola tenoit déjà la plus grande partie, & avoir plus facilement des nouvelles d'Angleterre, dont Frederic attendoit du secours. Les Etats Généraux le reçurent en Roi; & lui en donnèrent le rang & les honneurs. On alligna dix mille nobles par mois à Frederic:

*Mercurius
Francois.*

1621.

*Puffendorf,
Commentar.
Rerum Sue-
cicar. Lib. I.*

ric : Et il eut séance aux Etats dans un fauteuil semblable à celui du Prince d'Orange. 1621.

Le peuple & la plus grande partie de la Noblesse d'Angleterre étoient fort bien intentionnez pour Frederic, dont tout le monde plaignoit la disgrâce. On publia des livres qui condamnoient hautement les égards extraordinaires que le Roi Jaques avoit pour la Cour de Madrid. Bien loin de se réjouir de ce que le peuple Anglois ne demandoit pas mieux, que de secourir les Enfans de son Prince contre leurs ennemis, Jaques fit mettre les Auteurs des livres en prison, & il permit à l'Ambassadeur d'Espagne d'insulter tout publiquement à Londres au malheur du Roi de Bohême. Leurée des fausses espérances que les Espagnols lui donnoient de la restitution du Palatinat, en considération du mariage de leur Infante avec Charles Prince de Galles, Sa Majesté Britannique éluda les bons desseins de ses sujets, qui lui eussent accordé volontiers les subides nécessaires pour secourir puissamment le Roi de Bohême, & pour soutenir encore les Réformez de France, qui imploroient la protection du plus puissant Prince de leur Religion. Jaques & ses deux Petits-fils n'ont jamais connu ni leurs véritables intérêts, ni aimé la Réformation. Au lieu de se rendre également respectables & à la France, & à l'Espagne, en se déclarant les Protecteurs de toutes les Eglises Protestantes, & de s'op-

poser

1621. poser vigoureusement à la trop grande puissance de l'une ou de l'autre Couronne, qui ne devoit être que fatale & pernicieuse à la liberté de l'Europe, ces Rois n'ont pensé qu'à l'établissement de leur pouvoir arbitraire. Le premier & les deux derniers Stuarts ont formé le dessein de ruiner la Réformation Anglicane, & à faire revivre le Papisme, comme la Religion la plus commode à la tyrannie. On voit assez que j'excepte Charles I. fils & successeur de Jaques. A Dieu ne plaise que je révoque en doute la sincérité d'un Prince, qui mourut, en protestant à la face du ciel & de la terre qu'il ne s'étoit jamais départi de la foi de l'Eglise Anglicane. On ne peut nier qu'il n'eût dans le fond de bonnes intentions pour le maintien de la Réformation. Si la conduite de ce Roi trop crédule au regard de la Reine son épouse & de quelques gens de son Conseil, ne répondit pas toujours à ce qu'on devoit attendre d'un Prince zélé pour sa Religion, & pour le bien de ses Roiaumes, ce fut un effet de son malheur; peut-être de son imprudence. Jaques I. son père fut long-temps la dupe de l'Espagne; & les deux Fils de Charles encore plus aveugles que leur Grand-père, ont ouvertement favorisé les dessein injustes & ambitieux de la France: Ils ont contribué à son agrandissement, afin qu'elle les servit par une juste reconnoissance dans l'exécution de leurs projets contre la liberté & contre la Religion d'Angleterre. La
négo-

négociation du mariage de la seconde Fille de Philippe III. avec le Prince de Galles , fit si grand bruit dans toute l'Europe , que je ne puis pas me dispenser de reprendre ici,dez ses premiers commencemens, une affaire, dont je dois nécessairement raconter les suites & la rupture. 1621.

Le Comte de Gondomar Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Londres avoit trouvé le secret de s'insinuer fort avant dans les bonnes graces du Roi Jaques, & de gagner son Favori & ses Ministres. L'Espagnol eut encore l'adresse de se rendre agréable aux Dames Angloises, & de se servir utilement d'elles pour venir à ses fins. La principale, c'étoit de rompre insensiblement l'ancienne liaison de l'Angleterre avec la France, & de mettre Sa Majesté Britannique dans les intérêts de la Maison d'Autriche, afin que l'Angleterre ne secourût plus si fortement les Provinces-Unies, quand leur trêve avec l'Espagne seroit expirée, & que les Princes Protestans d'Allemagne destituez de l'appui du plus puissant Roi de leur communion, ne fussent pas en état de s'opposer au dessein formé de les diviser, & de les détruire insensiblement, dez que Ferdinand Archiduc de Gratz auroit recueilli toute la succession de l'Empereur Mathias. La Cour de France fournit elle-même à Gondomar une occasion de gagner le Roi Jaques. On avoit parlé du mariage de Christine seconde Fille de France avec Henri Prince de Galles, & la négociation

*Rushworth's
Historical
Collections.
1619. 1620.
& Wilson's
History of
Great Bri-
tain. 1612.
1619. 1620.*

1621. étoit déjà fort avancée, lors que ce jeune Prince, les délices & l'espérance d'Angleterre, lui fut malheureusement enlevé. Charles son frère étant en âge d'être bientôt marié, le Roi Jaques demanda Christine pour le nouveau Prince de Galles, & l'affaire fut encore négociée. Mais les intrigues de Charles Emmanuel Duc de Savoie l'emportèrent à la Cour de France. Henri IV. avoit promis sa fille aînée au Prince de Piémont; & Marie de Médicis l'avoit donnée au Prince d'Espagne. Cela mit la Cour de France dans une espèce de nécessité d'accorder du moins la cadette à celui qui devoit avoir l'aînée, selon la disposition du feu Roi. Victor Amedée Prince de Piémont fut ainsi préféré à Charles fils unique du Roi de la Grande-Bretagne.

Jaques en fut extrêmement irrité contre la Cour de France. L'occasion parut belle au Comte de Gondomar. Ce fut alors qu'il insinua fort habilement à Sa Majesté Britannique & à Buckingham son Favori, qu'une Infante d'Espagne valoit bien une Fille de France, & que Philippe donneroit volontiers la sienne au Prince de Galles, pourvu qu'elle eût le libre exercice de sa Religion, & que les loix d'Angleterre contre les Catholiques Romains ne fussent pas si rigoureusement exécutées. Jaques écouta la proposition, & la chose lui parut d'autant plus faisable, que dans le dessein d'empêcher l'Angleterre de prendre Christine, l'Espagne avoit offert son Infante au feu Prince Henri. Sa
Ma-

Majesté Britannique étoit bien-aîsé de se venger de la France qui avoit paru mépriser l'alliance d'Angleterre, & lui préférer celle de Savoie. Les Espagnols prirent encore Jaques par son foible, je veux dire par l'avarice. On lui faisoit espérer que la dot de l'Infante seroit beaucoup plus considérable que celle de la Fille de France. Et l'Anglois toujours épuisé d'argent par ses libéralitez indiscrettes & par l'avidité de ses Favoris, compta facilement sur les millions que l'Espagne lui fourniroit à son avis. Le Cardinal Duc de Lerme tenoit le même langage au Chevalier Digby Envoié extraordinaire d'Angleterre à Madrid. En un mot, les Espagnols donnèrent des paroles si positives, qu'un Ministre d'Etat d'Angleterre disoit qu'il n'étoit pas possible de se défier de la sincérité des protestations de la Cour de Madrid, sans supposer que Philippe & ses Ministres, pires que les Turcs & les Mores, avoient renoncé à tous les sentimens de probité, de Religion, & même de l'honnêteté morale. Je ne sai pourquoi il nous plaît, à nous autres Chrétiens, d'avoir si mauvaise opinion des Mahometans. Ils ont fait en nos jours une grande leçon à ceux qui se vantent d'être les disciples de Jesus-Christ. Réduits à la nécessité d'accepter une paix désavantageuse avec quelques Puissances Chrétiennes, les Turcs ont reconnu humblement & de bonne foi qu'ils méritoient cette punition, parce qu'ils avoient rompu les premiers la-

1621. trêve conclue entre les deux Empires. Le Divan plus droit & plus sincère que le Conseil du Roi Très-Chrétien, ne se dispenserait pas d'observer un traité solennel, par cette nouvelle & ridicule distinction de L'ESPRIT ET DE LA LETTRE du traité.

Dez que le Roi Jaques eût goûté la proposition du mariage de son fils avec l'Infante d'Espagne, Gondomar fut presque aussi puissant que Buckingham à la Cour d'Angleterre. L'ingénieux Espagnol divertissait Sa Majesté Britannique par mille contes agréables. Il prenoit même plaisir à les faire en mauvais Latin. Le Roi qui se picquait de parler cette langue avec beaucoup d'élégance & de facilité, riait des solécismes de l'Ambassadeur. Celui-ci se mocquait à son tour de la vaine délicatesse de Sa Majesté. *Je m'explique en Latin comme un Gentilhomme*, disait Gondomar, *Et le Roi le parle en pédant*. L'Angleterre vit bien-tôt avec étonnement & avec indignation une preuve du grand pouvoir de l'Ambassadeur d'Espagne sur l'esprit du Roi. Le Chevalier Walter Rawleigh si fameux par ses expéditions maritimes dans le vieux & dans le nouveau monde, plus recommandable encore par la belle & savante Histoire universelle qu'il avoit composée en prison; Rawleigh, dis-je, fut indignement sacrifié au ressentiment des Espagnols irrités de sa hardie, mais malheureuse entreprise dans l'Amérique Méridionale.

nale. Jaques fit mourir un vieillard de ce rare mérite & septuagenaire par la main du boureau à la sollicitation de Gondomar. Nous n'avons que la première partie de l'Histoire du Monde par le Chevalier Rawleigh. Il jetta lui-même dans le feu le manuscrit de la seconde, indigné de ce que le Libraire se plaignoit d'avoir beaucoup perdu à l'impression du commencement de l'ouvrage. Par une aventure assez bizarre, la fin tragique de l'Auteur fit ouvrir les yeux aux Anglois. Ils reconnurent le mérite de son Histoire. Le Libraire vendit mille exemplaires de la première partie en fort peu de temps après la mort de l'infortuné Chevalier. Et tous les gens d'esprit regrettèrent la perte irréparable de la seconde.

Le Comte de Gondomar étoit retourné en Espagne, après avoir obtenu un témoignage si certain du désir que Sa Majesté Britannique avoit de mériter l'alliance du Roi Catholique. On le renvoya promptement en Angleterre, quand il fut question d'empêcher que Jaques ne secourût le Roi de Bohême, & qu'il ne s'opposât à l'invasion du Palatinat. Les Espagnols avoient avancé tout exprès l'affaire du mariage. Elle paroissoit sur le point d'être entièrement concluë. Les deux Rois convinrent des articles principaux. Jaques consentoit qu'on demandât la dispense du Pape, pourvu que ce fût seulement au nom de Philippe; que les enfans provenant du mariage eussent une pleine liberté

Articles du mariage proposé entre le Prince de Galles & l'Infante d'Espagne.

Rushworth's Historical Collections.
1618. 1619.
1620.

1621. de choisir celle des deux Religions qu'ils voudroient, & qu'ils conservassent leurs droits & leurs prérogatives, s'il leur plaisoit de se faire Catholiques Romains; que les domestiques Espagnols de l'Infante eussent une Chapelle décente pour l'exercice de leur Religion, & que les Ecclésiastiques & les Religieux qui feroient auprès de l'Infante, portassent l'habit de leur profession; que le mariage fût célébré par Procureur en Espagne, selon les cérémonies prescrites par le Concile de Trente, & qu'il se feroit en Angleterre dans la forme que les Loix du pais requièrent pour rendre un mariage valide & légitime; enfin que l'Infante eût un Confesseur & un nombre competent de Chapelains de sa nation, dont l'un auroit la surintendance de tout ce qui regarderoit la Religion dans la maison de l'Infante.

Le Chevalier Aston étant allé à Madrid en qualité d'Ambassadeur, pour terminer l'affaire du mariage, les Ministres Espagnols demandèrent quelques additions aux articles qui concernoient le libre exercice de la Religion Romaine pour l'Infante & pour ses domestiques. Le Roi d'Angleterre y consentit. Mais tout ce qui se passoit entre lui & le Roi d'Espagne, étant inutile, à moins que le Pape ne promît sa dispense, la Cour de Rome de concert avec celle de Madrid, déclara que le S. Père ne pouvoit l'accorder qu'à des conditions avantageuses aux Anglois de sa communion. Jaques répondit là-dessus

dessus à Philippe, qu'il avoit fait pour ses .1621.
 sujets Catholiques tout ce que la conjonc-
 ture du temps lui permettoit. *Je vous
 donne ma parole de Roi, ajouta-t-il, qu'au-
 cun Prêtre, ni aucun Catholique ne souffri-
 ra la mort pour sa Religion. Je ne puis
 pas révoquer les loix qui les condamnent à
 des peines pécuniaires; mais je les adoucirai
 tellement qu'ils m'en seront obligez. Enfin,
 si le mariage proposé s'accomplit, ma belle-
 fille me trouvera toujours prêt à lui acorder
 ce qu'elle me demandera en faveur de sa
 Religion.* Content en apparence de ces
 bonnes paroles, Philippe ordonne une
 assemblée de Théologiens, de Canonistes,
 & de Jurisconsultes, qui devoient rama-
 sser dans un mémoire les raisons capables
 de porter le Pape à donner sa dispense, &
 l'Ambassadeur d'Espagne à Rome le lui
 devoit présenter. Le Comte de Gondo-
 mar faisoit admirablement bien valoit au-
 près du crédule Jaques les feintes démar-
 ches de la Cour de Madrid, pendant que
 l'Armée du Roi d'Espagne s'emparoit du
 Palatinat. *Votre Majesté, disoit l'artifi-
 cieux Gondomar au Roi d'Angleterre,
 réglera comme il lui plaira la restitution du
 Palatinat. Le Roi mon maître en passera
 par tout ce que vous jugerez à propos. Il
 prend ses mesures pour trouver les fonds né-
 cessaires au paiement de la dot de l'Infante.
 Et le Pape ne peut plus différer l'expédition
 de la dispense. Le Roi mon maître la de-
 mande en Prince qui ne veut pas être refusé.*
 Jaques croioit bonnement tout ce que

1621. Gondomar lui disoit. Enchanté de ces belles promesses, le Roi le traitoit plutôt comme un Favori, qu'en Ministre d'un Prince étranger.

Le Roi
d'Angleterre
se assemble
son Parle-
ment.

Quelque grande que fût la répugnance du Roi Jaques, de son Favori, & de ses Ministres pour la convocation d'un Parlement, il fallut y venir enfin. Outre que Sa Majesté n'avoit plus d'autre ressource pour avoir de l'argent, on ne pouvoit pas se dispenser de communiquer aux Pairs & aux Communes du Roiaume le projet de marier le Prince de Galles à l'Infante d'Espagne. Le Parlement fut donc indiqué au 30. Janvier 1621. ou

*Rushworth's
Historical
Collections.
1620. 1621.
Wilson's
History of
Great Bri-
tain. 1620.
1621.*

1620. selon la manière d'Angleterre : l'année civile y commence le 25. Mars. Jaques croioit la conjoncture favorable pour obtenir des subsides. Son peuple souhaitoit le recouvrement du Palatinat, dont les Espagnols occupoient la meilleure partie. Cela faisoit espérer au Roi que ses sujets ouvrieroient volontiers leurs bourses, & qu'il ne seroit point obligé d'employer à des armemens extraordinaires l'argent qu'on lui donneroit, puis que la restitution du Palatinat étoit un article secret du mariage de son Fils avec l'Infante. On nous a conservé le discours que Sa Majesté fit alors aux deux Chambres. Elle y découvre les sentimens de son cœur avec beaucoup de naïveté. *Un Parlement, dit Jaques, c'est un corps dont le Roi est le chef. Cette sorte d'assemblée ne convient qu'à un Etat Monarchique.*
Venise,

Venise, les Provinces-Unies, & les autres Républiques n'ont point de Parlement. Ici le Roi convoque ses sujets pour leur demander leur avis sur les loix nécessaires au bien public. Les Evêques parlent au nom du Clergé, les Chevaliers expliquent le sentiment de leurs Provinces, & les Bourgeois déclarent ce que pensent les habitans des villes qui les ont députez. La Chambre Basse a droit de représenter au Roi les griefs du peuple : mais elle ne doit pas se mêler de ce qui regarde uniquement le Souverain. C'est aux Communes de m'offrir les subsides dont j'ai besoin. En récompense, je dois faire observer la justice & accorder des grâces. En un mot, il appartient au Roi de publier de bonnes loix dans chaque Parlement, d'y réformer les abus & les désordres que la licence des sujets introduit. Le bon Prince ne pouvoit pas dire plus clairement, que s'il vouloit bien écouter les avis & les remontrances du peuple, Sa Majesté prétendoit aussi être l'arbitre souverain de tout, & n'en ordonner que ce qu'il lui plairoit.

Elle déclara qu'il y avoit assez de loix faites sur la Religion qui se persuade & ne se commande point. L'article délicat fut coulé immédiatement après. On parle d'un mariage avec l'Espagne, dit Jaques. Si je ne rens pas cette affaire avantageuse à notre Religion, je ne mérite pas d'être votre Roi. Le seul but que je me propose, c'est la gloire de Dieu & le contentement de mes sujets. Les gens d'esprit se demandèrent l'un à l'autre en réfléchissant sur cet en-

1621. droit, quel nouveau secret le Roi avoit donc trouvé, de faire servir à l'avancement de la Religion Protestante, l'alliance du Prince de Galles avec la Maison d'Espagne, cette cruelle & irréconciliable ennemie de la Réformation. A force de réver sur le véritable sens d'une proposition qui paroissoit le plus grand paradoxe du monde, quelques-uns s'avisèrent enfin qu'il n'y avoit pas tant de mystère, & que Jacques vouloit faire comprendre, que la restitution du Palatinat étant une des conditions du mariage, ce seroit une affaire avantageuse aux Protestans qui ne perdroient pas un Electorat.

Pour ce qui est de la guerre allumée en Allemagne à l'occasion de la Couronne de Bohême, Sa Majesté Britannique dit qu'elle n'avoit pas cru devoir s'en mêler pour les trois raisons de conscience, de Religion, & d'honneur que Buckingham avoit alléguées dans sa lettre à Gondomar. Cependant, ajouta le Roi, *j'ai résolu de conserver, à quelque prix que ce soit, le patrimoine de mes Enfans. Si je n'en puis pas obtenir la restitution par la voie de la négociation, j'aurai une bonne armée l'Été prochain, pour le tirer des mains de ceux qui l'ont usarpé, dussé-je engager ma couronne, & perdre la vie dans une si juste entreprise.* Cela se disoit pour obtenir plus facilement de bons subsides, & pour engager la Cour de Madrid à conclure au plutôt l'affaire du mariage, de peur que l'Angleterre ne se déclarât ouvertement en faveur du Roi de

de Bohême & des Provinces-Unies, dont 1621.
la trêve expiroit. Mais Jaques ne voioit pas qu'il avoit affaire à des gens plus habiles & plus déliez que lui. *J'avoué, dit-il à la fin de son discours, que j'ai donné avec trop de profusion. Mais je remédierai à tous les griefs de mon peuple, dez que je les connoîtrai. Si quelqu'un s'avise de vouloir se rendre populaire par un zèle impétueux pour la réformation des abus, c'est un homme poussé par l'Esprit de Satan. Il suffit de m'avertir de mes fautes ; je les corrigerai sur l'heure. J'étois encore un novice dans mon premier Parlement. Une douzaine de je ne sai quelles bêtes d'une nouvelle espèce, entreprirent au précédent de me conduire & de disposer de tout. Faisons connoître au monde dans celui-ci que nous sommes parfaitement d'accord ensemble.*

Afin de témoigner à ses sujets qu'il pensoit sérieusement aux affaires du Palatinat, le Roi Jaques envoya Digby nouveau Pair d'Angleterre à Bruxelles pour ménager avec l'Archiduc Albert une suspension d'armes dans les pais héréditaires de Frederic. Elle fut conclue en effet peu de temps après entre les Princes de l'Union Protestante & le Marquis Spinola, par l'entremise de l'Electeur de Mayence. Les Espagnols ne manquèrent pas de se faire un mérite auprès de Jaques d'une chose à quoi la nécessité de leurs affaires les obligeoit de consentir. La trêve avec les Provinces-Unies finissoit, & ils étoient bien-aîsés de rappeler

1621. Spinola & son armée dans les Pais-Bas. Le Roi d'Angleterre avoit dépêché en même temps un Agent secret à Rome, qui devoit se joindre aux Espagnols pour presser l'expédition de la dispense, & donner des assurances positives des bonnes intentions de Sa Majesté Britannique au regard de ses sujets de la communion du Pape. Le Parlement continuoit cependant ses séances. La Chambre des Communes se plaignit de certains monopoles & de quelques extorsions contraires aux loix & à la liberté de la Nation. Elles avoient été inventées pour faire avoir de l'argent au Roi. Content d'avoir obtenu des subsides, il abandonna les auteurs des désordres à la justice de la Chambre Haute, quoi qu'ils se fussent exposez à cette recherche pour faire plaisir à Sa Majesté, peut-être aussi pour profiter d'une partie de l'argent levé.

Condamna-
tion de Ba-
con Chan-
celier d'An-
gleterre.

C'est à regret que je trouve ici en mon chemin le malheur, disons tout, les injustices & la bassesse d'un homme dont tous les connoisseurs admirent le rare génie & les beaux ouvrages. Je parle de François Bacon qui s'éleva par son mérite à la dignité de Chancelier d'Angleterre, & au rang de Vicomte de S. Albans. La Chambre des Communes l'accusa de s'être laissé corrompre en plusieurs occasions, & d'avoir vendu la justice. Il étoit pourtant fort pauvre, & il mourut dans la dernière indigence. Mais ses domestiques abusoient de sa facilité, quand il étoit question d'ob-

*Rushworth's
Historical
Collections.
1621.
Wisson's
History of
Great Bri-
tain.*

d'obtenir des interlocutoires & des délais. Pour ce qui est des jugemens que Bacon prononçoit, on lui rend ce témoignage, qu'ils furent toujours conformes aux Loix, & aucun d'eux ne fut cassé comme injuste. La disgrâce de ce Chancelier est un exemple éclatant de la foiblesse des plus grands esprits. Jamais homme ne philosopha mieux dans le cabinet & sur le papier. Et jamais Sophiste Grec n'eut moins de courage, ni plus de bassesse dans l'adversité. De ce que Bacon se vid accusé, il écrivit une lettre fort étudiée à la Chambre des Seigneurs. C'étoit pour se reconnoître coupable en général de n'avoir pas bien rempli les devoirs de son emploi, & pour leur demander grâce. *Deux choses, dit-il, me consolent dans mon malheur. Il fera connoître au monde que la justice est si bien administrée dans ce Roiaume, que la première Magistrature ne met pas celui qui l'exerce, à couvert de la punition que ses fautes peuvent mériter. Un si grand exemple rendra encore les Juges plus attentifs & plus circonspects : Il bannira l'injustice & la corruption de tous les Tribunaux d'Angleterre.* Ce beau début sembloit promettre quelques sentimens nobles & élevez dans la suite d'une pièce si bien travaillée : Et les Seigneurs furent extrêmement surpris de voir qu'elle finissoit de la manière du monde la plus indigne & la plus rampante.

Après avoir représenté aux Pairs d'Angleterre, qu'il y a cette différence entre

1621. leur Chambre & les autres Cours de Justice, qu'ils ne sont pas si étroitement obligés à suivre la lettre de la Loi, & qu'ils ont droit d'en adoucir la rigueur, il leur rapporte deux traits de l'Histoire Romaine, celui de Manlius qui fit mourir son fils pour avoir donné la bataille contre ses ordres précis, & celui du Dictateur Papirius, qui aiant voulu exercer la même sévérité au regard de Quintus Maximus Général de la Cavalerie, en fut empêché par une conspiration générale de l'Armée, & par l'opposition de plusieurs personnes considérables, qui ne voulurent pas permettre, qu'une désobéissance avantageuse à la République fût punie par la mort d'un excellent Officier. A propos de quoi l'Historien Romain remarque judicieusement, que le péril où Maximus se trouva de perdre la vie pour n'avoir pas obéi aux ordres du Dictateur, ne servit pas moins au maintien de la discipline dans les armées Romaines, que le supplice exemplaire du jeune Manlius. De là Bacon vouloit conclure que le danger où il se trouvoit de perdre encore sa dignité de Pair d'Angleterre avec celle de Chancelier, ne contribueroit pas moins à retenir ses successeurs dans le devoir, que si les Seigneurs exerçoient contre lui toute la rigueur des Loix.

La réflexion étoit suivie de cette prière basse & flateuse. *Jetez les yeux, s'il vous plaît, Mylords, sur le Roi, ce modèle incomparable que vous devez vous proposer sans*

sans cesse. Sa sagesse & sa droiture qu'on ne peut assez louer, sont accompagnées d'une clémence extraordinaire. L'Angleterre n'a point encore vu de règne si glorieux par des actes éclatans de justice & de bonté, dont la mémoire se conserve dans nos archives. Vous êtes tous distinguez, ou par la noblesse de votre sang, ou par le rang que vous tenez dans l'Eglise. Un cœur vraiment noble est toujours sensible au malheur d'autrui : Et les Prélats sont les Ministres de celui dont il est dit, qu'il ne brisera point le roseau cassé, & qu'il n'achevera pas d'éteindre la méche qui fume encore. Vous remplissez, Mylords, les premières places du Roiaume : souvenez-vous de la vicissitude des choses de ce monde, & compatissez à l'infortune d'un homme qui tombe du rang le plus élevé. Bacon finissoit sa lettre en demandant aux Seigneurs de supplier le Roi de lui accorder sa grace, & de lui ôter seulement sa place de Chancelier.

Le Parlement ne se contenta point de l'aveu général que Bacon faisoit de ses malversations. Il fut obligé de confesser qu'il étoit coupable des faits avancez contre lui. Après quoi les Seigneurs le condamnèrent à une amende, & le déclarèrent incapable de posséder aucune charge. Il survécut cinq ans à sa disgrâce, qu'il supporta toujours avec beaucoup de chagrin.

Voici, écrivoit-il encore plus de trois ans après au Roi Jaques, un de vos anciens *Sir Francis Bacon's* serveurs, âgé maintenant de soixante & six ans, qui se jette aux pieds de Votre Ma- *Letters in the Cubala, or Mistris of State.*

1621. *jesté. Je ne lui demande aucun emploi. Je la prie seulement de m'accorder après une pénitence de trois ans & demi, l'abolition de l'Arrêt que la Chambre Haute a prononcé contre moi, afin que je ne meure pas avec une si grande flétrissure, & que je sois à vos yeux une nouvelle créature, comme j'espère l'être devant Dieu. Mylord Buckingham m'a toujours dit, qu'il n'y a jamais eu un Prince si clément que vous. C'est le propre de la Divinité que nous adorons, de chérir jusques à la fin ceux qu'elle a une fois aimez. Que cela est rampant & ridicule ! Les mauvais endroits des hommes extraordinaires ne sont pas moins instructifs que leurs belles actions. J'ai cru devoir rapporter ceux d'un des plus rares génies de son temps, & dont toute l'Europe a lu les ouvrages avec admiration. Le Docteur Jean Williams Doien de Westminster, & depuis Evêque de Lincoln & Archevêque d'York fut fait *Garde du grand sceau* après la disgrâce de Bacon, à la recommandation du Marquis de Buckingham.*

Mécontentemens réciproques du Roi & des Communes d'Angleterre.

Après avoir pourvu à la réparation des griefs du peuple d'Angleterre, le Parlement se préparoit à prendre les mesures nécessaires pour la seureté de la Religion Protestante, & à examiner sérieusement l'affaire du mariage de l'Héritier de la Couronne avec une Princesse Espagnole. Et c'est ce que le Roi Jaques vouloit empêcher à quelque prix que ce fût. Il prévoyoit bien que la Chambre des Com-
munes

munnes s'opposeroit de toute sa force à une alliance si mal concertée. Le peuple de Londres étoit enragé contre le Comte de Gondomar. On le regardoit comme un fourbe , dont le Roi vouloit bien être la duppe. On lui jetta un jour des pierres sans avoir égard à son caractère d'Ambassadeur : Et la populace le chargeoit d'injures & de maledictions lors qu'il paroissoit dans les rues. Le Roi fit punir une ou deux personnes : mais cela ne servit qu'à soulever davantage le peuple contre les Espagnols. On crioit hautement que Gondomar faisoit transporter d'Angleterre du canon & des provisions de guerre, & qu'on vendoit les arsenaux publics pour remplir ceux de Sa Majesté Catholique. Un déchainement si général fit prendre à Jaques la résolution d'ajourner son Parlement au mois de Novembre prochain. Le Grand Thresorier du Royaume eut ordre de déclarer à la Chambre Haute les intentions de Sa Majesté. *Le Parlement est assemblé depuis quatre mois , dit ce Seigneur, & la saison devient incommode pour la continuation des Jéances. Les Officiers des Provinces ne peuvent en être si long-temps absens. Le Roi a remédié à la plus grande partie des abus & des désordres. Sa Majesté achevera ce qu'elle a si bien commencé avant que les Membres du Parlement soient de retour.*

La Chambre Basse pénétra tout d'un coup les desseins de Jaques. Il étoit content d'avoir obtenu des subsides en l'a-

musant

1621.

Rushworth's

Historical
Collections.

1621.

Wilson's

History of
Great Bri-
tain. 1621.

1621. musant par le sacrifice qu'il fit de quelques-uns des ministres de son avarice & de ses entreprises sur les droits du peuple. Les Communes demandèrent une conférence avec les Seigneurs, dans le dessein de s'unir les uns & les autres, & de présenter ensemble une requête au Roi, afin qu'il permit au Parlement de continuer l'examen des besoins publics. Jaques averti de ce mouvement, enjoignit au Grand Thresorier de dire de sa part à la Chambre Haute qu'une pareille requête déplairoit fort à Sa Majesté, puisque c'est une des prérogatives du Roi, de convoquer, d'ajourner, & de dissoudre le Parlement, selon qu'il le juge à propos. Les Communes fâchées de ce que les Seigneurs vouloient avoir cette déférence pour le Roi, demandèrent une seconde conférence entre les deux Chambres. La Basse fit déclarer aux Seigneurs, que le dessein de Sa Majesté causoit une sensible douleur aux Communes, & que cela les empêchoit de répondre à l'attente du peuple, qui souhaitoit que ses Députez travaillassent à mettre les affaires publiques sur un meilleur pied. Jaques acourt promptement à la Chambre des Pairs. Il témoigne leur savoir bon gré de ce qu'ils font dans la disposition d'obéir à sa volonté, & de ce qu'ils reconnoissent par leur déférence que le droit lui appartient uniquement de convoquer, d'ajourner, & de dissoudre les Parlemens. *On publie par tout, dit Sa Majesté, que dans cette Session*

Séssion nous n'avons rien fait encore pour le bien public. Cela me surprend. N'ai-je pas révoqué les patentes accordées au désavantage du peuple ? Les auteurs de ces désordres n'ont-ils pas été rigoureusement punis ? Cependant, si les Bils peuvent être mis en état de m'être présentés, dans huit ou dix jours, j'accorderai volontiers ce délai au desir de la Chambre des Communes.

Les Seigneurs conférèrent avec elle pour la troisième fois. On convint de part & d'autre que le Roi seroit prié de donner encore quinze jours de temps ; après quoi le Parlement seroit prorogé. Jacques y vint le 4. Juin. Sa Majesté déclara nettement aux Communes, qu'elle trouvoit fort étrange que des sujets entreprissent de contester à leur Souverain le droit de convoquer, d'ajourner, & de congédier les Parlemens, selon qu'il le juge à propos. Après une prière pathétique & fervente que le Roi offrit à Dieu d'un air extrêmement dévot, pour le conjurer de répandre ses bénédictions sur les deux Chambres, il ajourne le Parlement au 1. Novembre, & recommande aux Députés de raconter bien au peuple les bonnes choses qui ont été faites, & les raisons que Sa Majesté a eues de proroger le Parlement. Les Communes qui favoient bien que le peuple seroit mécontent de ce qu'on avoit négligé les intérêts du Roi de Bohême, & de ce qu'on n'avoit point parlé des maux que souffroient les Protestans dans les pays étran-

Le Parlement d'Angleterre est prorogé jusqu'au premier Novembre.

Rushworth's Historical Collections. 1621. Wilson's History of Great Britain. 1621.

1621. étrangers ; les Communes, dis-je, déclarèrent par un acte public, qu'elles étoient sensiblement touchées du malheur des Enfans du Roi, & des injustices faites aux Protestans au delà de la mer, & que si Sa Majesté ne pouvoit obtenir par un Traité la restitution du bien de son Beau-fils, & l'adoucissement des maux faits à ceux de sa Religion, tous les Anglois sacrifieroient volontiers leurs vies & leurs biens pour une cause si juste. Jaques ne fut pas fâché de cette déclaration. Il s'imagina qu'elle feroit peur aux Espagnols, & que cela les obligeroit à conclure au-plûtôt le mariage que Sa Majesté désiroit avec une ardeur nonpareille.

Bassompierre arrive à Madrid en qualité d'Ambassadeur extraordinaire.

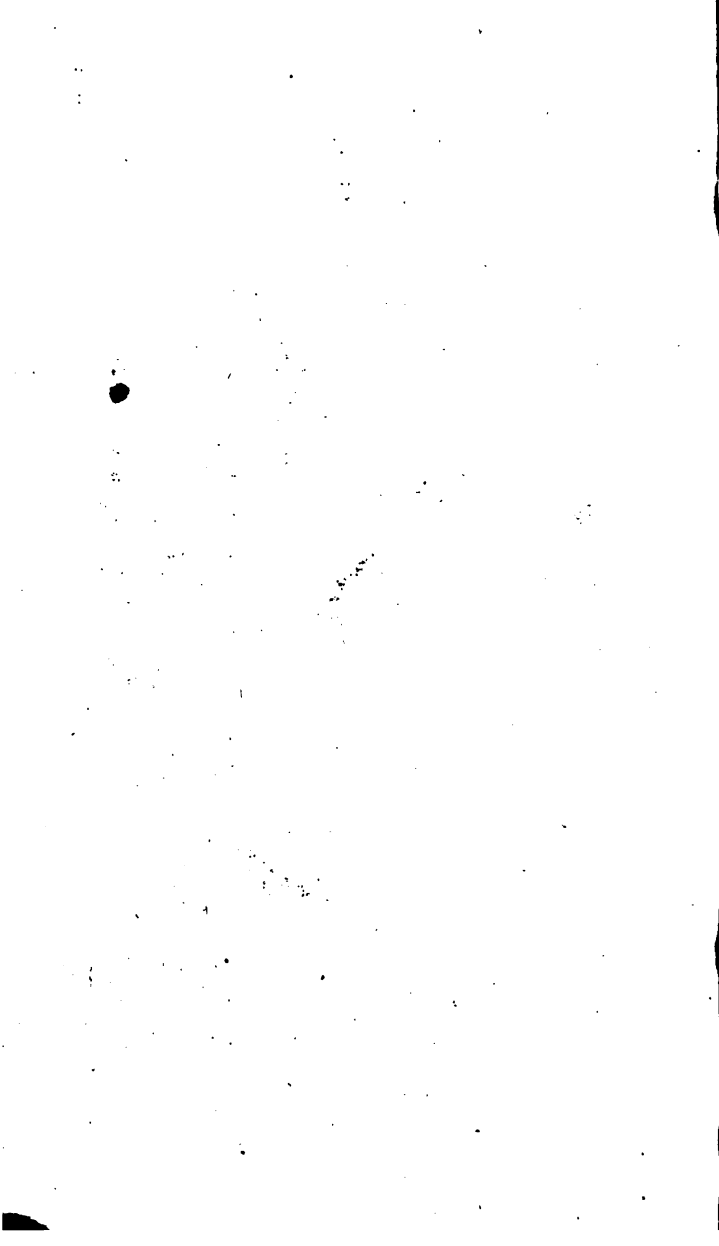
Journal de Bassompierre. Ambassade du même en Espagne.

L'affaire de la Valteline les occupoit fort dans les premiers mois de cette année, & la face de leur Cour changea tout à coup le dernier jour de Mars. Bassompierre étoit parti le 10. Février pour son Ambassade extraordinaire à Madrid, où il arriva le 11. Mars. Son instruction lui enjoignoit expressément de savoir les véritables intentions du Roi d'Espagne sur la Valteline, d'en demander une prompte restitution, & d'obtenir des ordres si précis de Sa Majesté Catholique au Duc de Feria Gouverneur de Milan, qu'il ne pût pas user d'artifices & de délais, comme avoit fait son Prédécesseur, quand il fut question d'exécuter le Traité d'Ast. Bassompierre fut reçu en Espagne avec beaucoup d'honneur & de distinction. Les Grands & les premières Dames



FRANCOIS DE BASSOMPIERRE
MARECHAL DE FRANCE.

J. Lamsfeld fecit



mes de la Cour s'empressoient de voir un **1621.**
 Seigneur si bien fait , si galant , si spiri-
 tuel. On admiroit la facilité avec la-

quelle un Lorrain entretenoit les gens de
 qualité Espagnols , Italiens , François ,
 Allemans qui venoient le visiter & man-
 ger avec lui. Il leur parloit à tous en mê-
 me temps dans leur langue naturelle, & il
 s'exprimoit presqu'avec autant de grace &
 d'élégance qu'eux. La Cour de Madrid
 n'avoit point vu d'étranger qui eût tant
 d'esprit & de politesse , ni qui possédât en
 un degré plus éminent les qualitez propres
 à se faire aimer, & à rendre un Courtisan
 accompli. Il nous raconte lui-même une
 grace assez particulière que le Roi Philip-
 pe crut lui accorder, en ordonnant au Pa-
 triarche des Indes Grand - Aumonier de
 Sa Majesté de donner au nouvel Ambassa-
 deur & à cent personnes de sa suite, la
 permission de manger de la viande durant
 le Carême , & en faisant dire aux deux
 troupes de Comédiens entretenues par le
 Roi , qu'ils jouassent librement au logis
 de Bassompierre , quoi que cela ne leur
 fût pas permis ailleurs dans un temps des-
 tiné à la pénitence & à la mortification.
 Ainsi ce Prince si dévot & si religieux, dit-
 on , voulut qu'il n'y eût chez l'Ambassa-
 deur ni Carême , ni sanctification du Di-
 manche. Ce jour-là même toute la Cour
 alloit en foule à la Comédie au logis de
 Bassompierre.

Philippe étoit alors dangereusement Maladie de
 malade. Quelques-uns disoient que la Philippell.
 mala-

1621. maladie étoit feinte, & que Sa Majesté
 Roi d'Espa- vouloit differer, autant qu'elle pourroit,
 gne. de donner audience au nouveau Ministre
 de France. Ces gens se trompoient bien

*Journal de
 Bassompier-
 re.*

*Ambassade
 du même en
 Espagne.*

fort. Philippe étoit réellement fort in-
 commodé de la fièvre & d'une éresipele.
 Voici ce que Bassompierre nous raconte
 de l'origine, ou du commencement de
 cette maladie, dont le Roi d'Espagne
 mourut un mois après. Rien ne nous
 fait mieux connoître les manières Espa-
 gnoles. Un des derniers jours de Février,
 Philippe voulant faire des dépêches, on
 mit à cause du froid un brasier fort ar-
 dent dans sa chambre. La reverbera-
 tion du feu donnoit tellement sur le vi-
 sage du Roi, qu'il suoit à grosses gouttes. Ce
 Prince d'un naturel doux & patient, ne se
 plaignit jamais de rien. Il souffre donc
 l'incommodité de la chaleur sans se recu-
 ler, ni sans ordonner qu'on retire le bra-
 sier. Un Seigneur Espagnol s'étant apper-
 çu du mal que l'ardeur du feu causoit au
 Roi, en avertit le Duc d'Albe Gentilhom-
 me de la chambre. Celui-ci répond gra-
 vement que ce n'est pas la son affaire, &
 qu'il faut que le Duc d'Ucédà *Sommelier
 du corps*, comme on dit en Espagne, or-
 donne à quelqu'un d'emporter le brasier.
 On va chercher Ucédà dans son appar-
 tement, & il ne s'y trouve pas. Cepen-
 dant le Roi fut tellement grillé, qu'il en
 eut la fièvre le lendemain. Une éresipe-
 le parut incontinent, & dégénéra, dit-
 on, en pourpre. Philippe ayant appris que
 cer-

certaines gens disoient à Bassompierre 1621.
 que la maladie étoit de commande, &
 que Sa Majesté prétendoit trainer l'affaire
 de la Valteline en longueur, Elle nom-
 ma des Commissaires pour négocier a-
 vec lui & avec du Fargis Ambassadeur
 ordinaire de France. L'affaire fut en ef-
 fet entamée : Bassompierre fit ses propo-
 sitions. Don Baltazar de Zuniga y ré-
 pondit, & Bassompierre repliqua. Mais
 la maladie du Roi qui augmentoit confi-
 dérablement, arrêta le cours de la né-
 gociation. Avant que d'entrer plus avant
 dans le détail de l'Ambassade, je croi de-
 voir dire quelle étoit alors la situation des
 choses dans la Valteline & chez les Gri-
 sons, & rapporter les mouvemens que
 cette affaire causoit à Milan, à Venise, à
 Rome & à la Cour même d'Angleterre.

La lenteur ordinaire des négociations Etat de l'aff-
faire de la
Valteline.
 entre les Princes, étoit fort commode aux
 desseins du Gouverneur de Milan. Elle
 lui donnoit le temps de prendre ses mesu-
 res pour achever de se rendre maître de la
 Valteline. Il envioie des Agens à Rome au
 commencement du Pontificat de Grégoi-
 re XV. qui crient sans cesse aux oreilles
 du Pape & des Cardinaux, que le Duc
 de Feria ne pense qu'à maintenir la Reli-
 gion Catholique chez les Grisons, & à
 chasser les Ministres hérétiques des portes
 de l'Italie. L'Ambassadeur de Venise re-
 présentoit de son côté au Pape & aux Car-
 dinaux, que ses maîtres n'étoient pas
 moins bien intentionnez que la Cour Nani, Hi-
storia Vene-
ta. L. IV.
1621.
 de

1621.
*Ambassade
 de Bassom-
 pierre en Es-
 pagne.
 Vittorio St.
 ri Memorie
 Recondite.
 Tom. V.
 Pag. 273.
 274. 275.
 &c.*

de Madrid pour la conservation de la Religion : mais qu'il leur paroissoit étrange que sous le prétexte spécieux d'éloigner l'hérésie, le Roi d'Espagne voulût s'emparer d'un país, où il n'avoit point d'autre droit que celui de bienfaisance. Le Marquis de Cœuvre Ambassadeur de France appuioit de toute sa force les remontrances du Vénitien. De manière que le Pape redevable de son élévation aux intrigues de Cœuvre, ne put se dispenser d'écrire au Roi Philippe, qu'un des plus grands malheurs qui pût arriver à l'Italie & à toute la Chrétienté, c'étoit le feu de la guerre prêt à s'allumer, à l'occasion de la Valteline, & qu'il supplioit Sa Majesté Catholique de la prévenir au-plûtôt. Ludovisio Cardinal Neveu écrivit dans le même sens aux Ministres & au Confesseur de Philippe.

Cependant le Gouverneur de Milan avance ses affaires chez les Grisons. Ses intrigues & l'argent qu'il répand libéralement gagnent une infinité de gens. Celle des trois Liges qui se nomme la Grise, se détachoit visiblement de la France, & se donnoit à l'Espagne. Feria l'avoit adroitement engagée à lui envoyer des Députés à Milan. Il conclut avec eux le Traité du monde le plus avantageux au Roi son maître ; & il assura la Ligue Grise qu'elle seroit secourue par Sa Majesté, par l'Archiduc Leopold frère de l'Empereur, & par les Cantons Suisses Catholiques. Il n'étoit plus question que d'obtenir la ratifica-

tification du Traité fait à Milan avec les Députés de la Ligue Grise. La cabale des Espagnols extrêmement puissante l'auroit emporté, si les deux autres Ligues ne s'y fussent opposées les armes à la main. Le plus zélé partisan de l'Espagne est tué, & les Emissaires du Gouverneur de Milan s'enfuient bien vite. De manière que la Ligue Grise revint à elle-même, & qu'elle demeura unie aux deux autres. Bassompierre avoit des ordres précis & réitérés de se plaindre fortement à Madrid des nouvelles entreprises du Duc de Feria. Et parce que les Espagnols s'allarmoient extrêmement des intrigues des Vénitiens parmi les Grisons, & que la Maison d'Autriche inquiète des liaisons étroites du Sénat avec les Princes Protestans, le soupçonnoit de vouloir obtenir des Grisons la liberté de faire passer par la Valteline autant de troupes Allemandes qu'il voudroit, le Roi de France recommanda fort à Bassompierre d'assurer Philippe que Sa Majesté Très-Chrétienne sauroit dissiper la cabale des Vénitiens chez les Grisons, & qu'elle se chargeoit en vertu de son ancienne alliance avec les trois Ligues, d'y maintenir la Religion Catholique.

On ne fait pourquoi le Sénat s'avisa de recourir à Jaques Roi d'Angleterre sur l'affaire de la Valteline. Ces Politiques fins & pénétrants avoient témoigné connoître si bien la foiblesse & l'inutilité de ce Prince, lors qu'ils le remercièrent hon-

1621. nêtement du secours qu'il leur offroit dans leurs demêlez avec la Maison d'Autriche. Ils n'ignoroient pas qu'amusé par l'espérance du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne, Jaques ne chagrinerait pas la Cour de Madrid sur la Valteline, pendant qu'il abandonnoit le Roi de Bohême son beau-fils à la discrétion de Ferdinand & de Philippe. Quoi qu'il en soit des vuës secrètes du Sénat, Lando son Ambassadeur à Londres, eut ordre de représenter vivement à Sa Majesté Britannique les conséquences de l'affaire de la Valteline, & de lui demander ses bons offices & son secours. Jaques répondit avec cette dissimulation qui lui faisoit si mal, que le repos de l'Europe étoit le principal objet de ses soins ; qu'il ne perdoit point de vuë les intérêts d'Italie, & qu'il chérissoit particulièrement la République de Venise. *Si l'Empereur, ajouta-t-il, refuse de rendre les Etats héréditaires de mon Beau-fils, j'enverrai une puissante Armée en Allemagne : si le Roi d'Espagne attaque les Provinces-Unies, je les défendrai de tout mon pouvoir : Enfin si la République de Venise est tant soit peu molestée, toutes les forces de mes Roiaumes seront à son service. Le Sénat y peut dès à présent faire lever dix mille hommes.* C'est ainsi que Jaques s'efforçoit en vain de cacher sa foiblesse & son attachement à l'Espagne. Les allures de ce Prince étoient si bien connues, que ses discours étudiez & fanfarons ne servoient qu'à le rendre plus

plus méprisable dans toutes les Cours de l'Europe. 1621.

L'Italie attendoit avec impatience le succès de la négociation entamée par Bas-Philippe sompierre, lors que la face de la Cour de Madrid changea tout à coup. Philippe III. Roi d'Espagne.

Philippe III. Roi d'Espagne mourut le 31. Mars dans la 43. année de son âge. Se croiant guéri dix jours auparavant, il s'étoit levé pour donner audience à l'Ambassadeur extraordinaire de France; mais il eut une si grande foiblesse, que ses gens le remirent promptement au lit. Sa Majesté n'en releva pas. Quand les Médecins voulurent

Journal de Bassompierre

lui donner quelque espérance. *Je connois mon mal mieux que vous*, leur dit-elle : *je re-*

me meurs certainement. On ordonna des prières publiques. Une prétendue image miraculeuse de la Vierge fut portée dans

Ambassade du même en Espagne.

une procession solennelle; & les Pénitens, dit Bassompierre, s'y fouettèrent cruelle-

Nani, Histoire Veneta. L. IV. 1621.

ment pour la santé du Roi. Il fit venir dans sa chambre le corps d'un certain Isidore nouveau Saint à miracles, qui n'étoit pas encore canonisé. Plus Sa Majesté s'affoiblissoit, plus elle faisoit approcher de son lit la chaise du Saint. Elle promit de lui bâtir une Chapelle magnifique lorsque son mal redoubloit. *Mais je croi*, dit Philippe, *que je m'avise trop tard de faire des vœux pour ma santé.* *Je suis près de ma fin*, ajouta-t-il en se tournant vers ses Médecins. Ils le lui avouèrent franchement. Le Roi signa pour lors son testament. Le Cardinal Duc de Lerme,

1621. auquel on envoya la permission de revenir à la Cour, étoit un des exécuteurs avec les Ducs d'Ucédá & de l'Infantado, Alliaga Confesseur de Philippe & Inquisiteur Général, & les deux Présidens des Conseils de Castille & d'Aragon. Sa Majesté fit ajouter un article au testament, par lequel elle ordonnoit au Prince Philippe son fils & son successeur de suivre l'avis que le Pape Grégoire avoit donné depuis peu à Sa Majesté Catholique, d'accommoder l'affaire de la Valteline. On fit prendre ensuite un peu de nourriture au malade, & quelqu'un lui aiant dit de tâcher de dormir : *J'ai fort peu de temps*, répondit-il avec assez de fermeté, *& le voyage auquel je me prépare, est si long, que je ne dois pas penser à dormir.*

Je louerois ce sentiment, si Philippe avoit employé ce qui lui restoit de vie à la finir en Chrétien instruit de sa Religion. Mais on n'entendit que des regrets qui sentoient plus le desespoir qu'une véritable repentance : on ne vid que des pratiques d'une basse & aveugle superstition. Sa négligence à bien gouverner son peuple, & à prendre connoissance des affaires les plus importantes, lui causa de si grands remords de conscience, qu'il desespéroit de son salut, quoi que sa vie eût été d'ailleurs assez innocente. Ces scrupules n'étoient pas trop mal fondez. Etrange état d'une ame qui se voit sur le point d'aller rendre compte à Dieu des crimes énormes & infinis, que des Favis,

ou

ou des Ministres avarés, ambitieux, vindicatifs, ont commis sous le nom & sous l'autorité d'un Prince foible & paresseux !

Gardez - vous bien, dit le Roi mourant au Prince Philippe qui lui demandoit sa bénédiction, *gardez - vous bien de faire comme moi. Je chassai tous les vieux Ministres d'Etat du Roi mon père après sa mort ; & je m'en suis fort mal trouvé. Servez - vous de ceux que j'ai mis en place : ils ont de l'expérience & de l'habileté. Je suis fâché de mourir sans avoir marié l'Infante votre sœur , ajouta-t-il ; faites - en une Impératrice. Le fils de l'Empereur est le parti qui convient le mieux à ma fille Marie.* Philippe pouvoit-il déclarer plus nettement qu'il s'étoit moqué de Jaques Roi d'Angleterre ? Ce qui me surprend au dernier point, c'est que Sa Majesté Britannique n'ouvrit pas les yeux, quoi que ces paroles de Philippe fussent publiques. Jaques fut encore la duppe de la Cour de Madrid.

La superstition redouble à la mort, quand on a donné dans cette bassesse durant sa vie. Le Roi d'Espagne étoit couvert de reliques depuis la tête jusques aux pieds. Il voulut les partager entre ses enfans. L'ainé eut par préciput le crucifix avec lequel Charles-Quint & Philippe II. étoient morts. On l'avoit mis au chevet du lit de leur fils. *Je crois pouvoir vous le donner maintenant*, dit-il à son futur Successeur, avant que de recevoir l'Extrême-onction. *Gardez le avec beau-*

1621. *coup de révérence après ma mort. Les Papes y ont attaché de grandes indulgences.* Que doit-on penser en voiant des Rois mourans faire consister leur Religion en des pratiques si puériles, si ridicules, si contraires à l'Esprit de l'Evangile? Qu'ils n'ont jamais connu les maximes & les enseignemens de Jesus-Christ, dont ils font gloire de se dire les serviteurs, & de protéger la Religion. Quelle idée Charles-Quint & Philippe II. ont-ils eue du Christianisme, s'ils croioient sérieusement qu'un crucifix béni de loin par le Pape, leur seroit d'un grand secours pour obtenir la remission des péchez atroces & crians, qu'ils avoient commis l'un & l'autre? Plaisante & bizarre imagination! Le Père & le Fils ont cru ne pouvoir aller en Paradis sans les indulgences des Vicaires de Jesus-Christ: Et tous deux n'ont pas fait scrupule de les attaquer à main armée, de les mettre en prison, & de leur faire paier rançon.

Révolution
à la Cour
d'Espagne
sous le nou-
veau règne
de Philippe
IV.

Jamais fils n'oublia plus promptement les avis d'un père mourant, que Philippe IV. Roi d'Espagne. Le Duc d'Ucédà lui ayant apporté les clefs des cabinets & des écritaires du feu Roi, avec la cassette & le sac des papiers les plus importans, le nouveau Monarque lui dit de mettre tout entre les mains de Don Baltazar de Zuniga. Ce Ministre déjà versé dans les affaires, & employé sous le règne précédent, étoit oncle du jeune Gaspar de Guzman, Comte d'Olivarez, Confident & Favi-
vori

Journal de
Bajfompier-
re.

vori du Prince d'Espagne avant la mort du 1621.
 Roi son père. Ne voulant pas se char- *Ambassade*
 ger si-tôt du poids de tout le gouverne- *du même en*
 ment, de peur de faire crier le monde, *Espagne.*
 Guzman avoit insinué à son maître de *Nani, Hisse-*
 choisir Zuniga pour son premier Ministre. *ria Veneta.*
 L'oncle & le neveu s'étoient accommo- *Lib. IV.*
 dez ensemble. On vid peu de jours après, *1621.*
 la scène entièrement changée à la Cour de *Mercur*
 Madrid. Les principaux Ministres du *François.*
 feu Roi furent chassés, & fort maltrai-
 tez. Le Cardinal Duc de Lerme qui reve-
 noit à la Cour en vertu de l'ordre que Phi-
 lippe III. lui avoit envoyé, reçut un com-
 mandement exprès de s'en retourner sur
 ses pas à Valladolid. Un don considérable
 dont le feu Roi l'avoit gratifié sur les blés
 de Sicile, fut cassé. C'étoit, dit-on, en con-
 séquence d'un article du testament de Phi-
 lippe III. qui révoquoit les dons immen-
 ses & les libéralitez indiscrettes, dont Sa
 Majesté se repentoit. Y avoit-elle préten-
 du comprendre un Cardinal qu'elle faisoit
 le premier exécuteur de sa dernière vo-
 lonté? Quoi qu'il en soit, les grands
 biens de Lerme furent saisis jusques à la
 restitution entière de ce qu'il avoit tou-
 ché de la gratification du feu Roi. Le Duc
 d'Ucédà fils du Cardinal perdit toutes ses
 charges : on le mit même en prison aussi
 bien que le Duc d'Osone son allié. La
 charge d'Inquisiteur Général fut ôtée au
 P. Alliaga Confesseur de Philippe III. & il
 eut ordre de retourner dans son couvent.
 Il y eut plusieurs autres changemens au

1621. Conseil & dans la maison du Roi. Olivarez monte en un instant au suprême degré de la faveur. Le voilà Grand d'Espagne & Duc. Par je ne sai quelle bizarrerie, il retint toujours sa première qualité de Comte. On l'appelloit communément le Comte Duc: nous le nommerons ainsi dans la suite de cette Histoire.

Négociation
de Bassompierre à Madrid.

Cette grande révolution à la Cour de Madrid, n'empêchoit pas qu'on n'y pensât à l'affaire de la Valteline dez les premiers jours du nouveau règne. Bassompierre connut bien-tôt la disposition des Ministres. *J'ose répondre à Votre Majesté, dit-il dans une de ses lettres au Roi de France, que je lui porterai dans peu de temps un Traité dont elle sera contente. Vous pouvez, Sire, prendre là-dessus vos mesures & concerter vos autres desseins.*

Journal de
Bassompierre.
Ambassade
du même en
Espagne.

Je suis assuré par les intelligences que j'ai ici, par ce que je connois particulièrement des affaires de cet Etat, & par ce que j'entens dire aux Ministres, qu'ils veulent vous donner satisfaction à quelque prix que ce soit. Et voici pourquoi. Ils voient Votre Majesté disposée à s'embarquer dans une guerre contre ses sujets rebelles de la Religion. C'est ce que le Conseil de cette Monarchie souhaite avec ardeur pour trois raisons principales. Votre Majesté sera occupée dans son Roiaume, pendant que l'Empereur fera des progrès en Allemagne, & que les Espagnols commenceront la guerre dans les Pais-Bas. Les Huguenots de France attaqués par Votre Majesté, ne seront pas en état

état de secourir ceux de leur Religion en Allemagne & dans les Provinces-Unies. Enfin, on espère que la guerre que vous ferez à vos sujets Huguenots, vous détachera de l'alliance des Princes Protestans, & sur tout de celle du Roi d'Angleterre. On continuera de le tromper ici le plus long-temps qu'il sera possible, sur le prétendu mariage de son Fils avec l'Infante. Mais on rompra ensuite avec lui d'une manière éclatante. Les choses ne peuvent pas être autrement. J'ajoute à cela, Sire, qu'après avoir contenté Votre Majesté par un ample & spécieux Traité, les Espagnols chercheront des prétextes pour en différer l'exécution. Si les affaires de Votre Majesté s'embrouillent, ils ne l'observeront point. Je suis obligé de l'avertir de ceci. Au reste, je ferai mon devoir d'Ambassadeur, en vous apportant des paroles: mais il faudra que vous les leur fassiez tenir. La suite de cette affaire prouve que Bassompierre pénétroit fort bien les desseins de la Cour de Madrid. Il n'avoit guères moins de naturel pour les affaires, que pour la guerre & pour la galanterie. Ne vouloit-il point détourner adroitement Louis d'attaquer ses sujets, en l'avertissant qu'il donnoit aux plus grands ennemis de sa puissance tous les avantages qu'ils souhaitoient, & que c'étoit les aider à venir plus facilement à bout de leurs vastes & ambitieux projets. Quoi qu'il en soit, Louis devoit naturellement faire cette réflexion en lisant la lettre de Bassompierre. Mais, ou le génie trop borné du

1621. Roi, ou les insinuations continuelles de son Favori & des Emissaires de la Cour de Rome, ne lui permirent pas de réfléchir assez sur ce qu'un fidèle & zélé serviteur lui écrivoit. Le Duc de Luines vouloit commander les Armées en qualité de Connétable. Il n'en falloit pas davantage pour rendre son maître sourd à tous les bons avis qui lui venoient. Entrons dans le détail de la négociation, dont Bassompierre promettoit un si bon & si prompt succès.

Pour témoigner un desir sincère de contenter au plutôt le Roi son beau-frère, Philippe voulut donner audience à l'Ambassadeur de France, dez le quatrième jour de son règne, quoi que Sa Majesté Catholique se fût retirée dans le Monastère de S. Jérôme. Les François trouvèrent à redire que Bassompierre & du Fargis Ambassadeur ordinaire de France allaient à cette cérémonie en habit de deuil à l'Espagnole, & que Bassompierre parlât au Roi en Castillan. L'envie de se rendre agréable à la Cour de Madrid, & de montrer aux Grands d'Espagne qu'il parloit également bien leur langue & la Françoisé, faisoit oublier à Bassompierre les règles de la bienséance & la dignité de son caractère. Les caresses extraordinaires qu'il recevoit de toutes parts, flatoient tellement sa vanité, qu'il n'omettoit rien de ce qui étoit capable de lui en attirer la continuation. Le lendemain de l'audience Don Baltazar de Zuniga donna rendez-

rendez-vous à l'Ambassadeur dans le cloître du couvent de S. Jérôme. Le Ministre Espagnol vouloit proposer quelques expédiens pour l'acommodement de l'affaire de la Valteline. Voici le premier : que ce pais fût donné au Pape, moiennant cinq cens mille écus que Sa Sainteté paieroit aux Grisons. *C'est un bon moyen, disoit Zuniga, de conserver la Religion Catholique dans la Valteline, & d'assurer la vie & le repos de ses habitans. S'ils retournent sous la domination des Grisons, ce peuple farouche ne leur pardonnera jamais leur revolte & le massacre des Protestans.*

Bassompierre connut fort bien que les Espagnols cherchoient à s'assurer la liberté du passage dans la Valteline, & à se rendre maîtres du pais dans une conjoncture plus favorable. Les Papes étant presque toujours dévouez à l'Espagne, on espéroit qu'ils auroient plus de complaisance que les Grisons étroitement liez à la Couronne de France. De plus un Pape avare pouvoit vendre la Valteline aux Espagnols plus cher qu'elle n'avoit coûté à la Chambre Apostolique, & les neveux du S. Père toujours avides auroient été bien-aïses de prendre du moins le surplus pour eux. Enfin, jamais le Pape n'auroit souffert que des troupes Protestantes vinssent en Italie au secours de qui que ce fût. Et c'est ce que les Espagnols demandoient à cause des Vénitiens. *Monsieur, répondit Bassompierre à Zuniga, je ne suis point venu ici pour vendre la Valte-*

1621. *line : au contraire, je prétens la ravoir. J'écoute si peu la proposition que vous me faites, que je n'en écrirai rien au Roi mon maître. Donnez-moi, s'il vous plaît, une réponse positive. Sa Majesté Catholique veut-elle rendre la Valteline, ou non? Je recevrai ce qu'il lui plaira de me dire là-dessus. Si cette première ouverture ne vous plaît pas, Monsieur, reprit Zuniga, on peut vous en proposer une autre. Faisons de la Valteline un quatorzième Canton de la Ligue des Suisses. Il sera Catholique; & par conséquent ceux de nôtre Religion deviendront plus forts contre les Protestans. Le Roi vôtre maître a tant de piété, qu'il ne refusera jamais d'écouter, ni de favoriser même des propositions avantageuses à la Religion Catholique. Ne seroit-ce pas un grand bien qu'elle eût une voix de plus dans les Diètes générales des Suisses?*

Le Ministre François écouta patiemment tout ce que l'Espagnol voulut dire en faveur de sa nouvelle proposition. Monsieur, repliqua Bassompierre après que l'autre eut cessé de parler, cette ouverture n'est pas plus recevable que la première. Le Roi mon maître prétend que la Valteline soit restituée aux Grisons, anciens & légitimes Seigneurs du Pais, avec les mêmes droits & les mêmes prérogatives dont ils jouissoient ci-devant. Que si Sa Majesté Catholique n'y veut pas consentir, il ne me reste plus qu'à lui demander mon audience de congé. De peur que l'Ambassadeur de France n'allât s'imaginer tout de bon,

bon, que le Conseil de Madrid ne vou-
loit point entendre à la restitution de la
Valteline, Zuniga se mit à caresser Bas-
sompierre. *Mon Dieu!* lui dit l'Espagnol,
des propositions ne sont pas des résolutions.
Vous n'ignorez pas que les Négociateurs
mettent toujours plusieurs expédiens sur le
tapis, avant que de convenir de la chose
demandée par l'une des deux parties. Per-
mettez, à un homme employé depuis vingt ans
dans les négociations, de vous donner un
avis. Ecoutez toutes les ouvertures qui se
proposent, choisissez la meilleure; & si vous
n'en agréez aucune, rejetez les toutes. Je
vous suis infiniment obligé, Monsieur, du
bon conseil que vous me donnez, répondit
Bassompierre; *j'en profiterai dans une au-*
tre occasion. Pour ce qui est de l'affaire que
je viens négocier ici, il n'y a qu'une seule
chose qui puisse me contenter. C'est la resti-
tution pure & simple de la Valteline. Le
temps est extrêmement précieux au Roi mon
maître. Il attend avec impatience une ré-
ponse positive de la part de Sa Majesté Ca-
tholique. On donnera la paix aux Hugue-
nots, & nos Armées passeront en Italie
pour conquérir la Valteline, si le Roi d'Es-
pagne prétend la retenir. Que si Sa Ma-
jesté Catholique donne satisfaction au Roi
mon maître, il attaquera vivement les Hu-
guenots rebelles. La saison s'avance; on ne
veut pas la perdre. Pardonnez, Monsieur,
ajouta Bassompierre d'un air honnête. &
poli, *pardonnez à un nouveau Négociateur,*
qui traite avec les plus habiles gens du mon-

1621. *de. Il fait difficulté de sortir des termes de sa proposition, de peur de se méprendre, & d'être trompé.*

Traité de
Madrid sur
l'affaire de
la Valteline.

Tout ceci se disoit au commencement de la Semaine sainte. Quand les bonnes Fêtes furent passées, Bassompierre & du Fargis entrèrent en conférence avec les deux Commissaires que le Roi d'Espagne avoit nommez. On souhaita d'abord à Madrid que Julien de Médicis Archevêque de Pise Envoié du Grand Duc de Toscane assistât aux conférences, comme témoin, ou médiateur en cas de besoin. Bassompierre y aiant consenti d'autant plus volontiers que le Prélat avoit l'inclination assez Françoisé, il fut présent à la négociation du Traité. Les Espagnols débütèrent par une nouvelle proposition: que la Valteline fît une quatrième Ligue avec les trois autres des Grisons, & qu'elle paiât à chacune cinq cens écus de pension annuelle pour sa liberté. Bassompierre vid bien que la négociation traîneroit encore long-temps, à moins qu'il ne témoignât hautement aux Espagnols, que le Roi son maître ne vouloit écouter aucune proposition, & qu'il demandoit la restitution pure & simple de la Valteline. *Je loué, Messieurs,* dit Bassompierre, *en se levant brusquement, votre dextérité à me donner un refus honnête, sans me le dire. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. C'est de me faire savoir quel jour le Roi Catholique voudra bien me donner mon audience de congé.* Les Commissaires

Journal de
Bassom-
pierre.
Ambassade
du même en
Espagne.

res tâchèrent de retenir l'Ambassadeur : mais il refusa de les écouter. L'Archevêque de Pise vint pour lors à lui , & protesta que si Don Baltazar & les Commissaires avoient fait quelques propositions , ce n'étoit que pour maintenir la Religion Catholique dans la Valteline, où Philippe ne prétendoit rien , & que les expédiens mis sur le tapis en étoient une preuve certaine. *Puis qu'ils ne vous agréent pas,* dit Médicis à Bassompierre , *on vous offre la restitution entière de la Valteline. Le Roi d'Espagne demande seulement que la condition des Valtelins Catholiques soit rendue meilleure par le Traité. Qu'à cela ne tienne ,* répondit Bassompierre. *J'ai ordre de proposer ce qui sera plus avantageux à la Religion : à Dieu ne plaise que je rejette ce qui se trouvera conforme aux bonnes intentions du Roi mon maître.*

On convint donc enfin de part & d'autre le 25. April , que la Valteline seroit rendue aux Grisons qui donneroient amnistie du passé , & que les affaires de la Religion y seroient remises sur le pied où elles étoient l'an 1617. Il y eut un article secret ajouté dans un compromis passé entre les deux Rois : que celui de France empêcheroit que les Grisons ne fissent de nouvelles ligues avec aucune Puissance , & qu'ils s'en tiendroient à leur ancienne alliance avec la Couronne de France. L'article regardoit les Vénitiens. Leurs intrigues chez les Grisons déplaisoient à la Cour de Paris , & donnoient de l'ombrage

1621. brage à celle d'Espagne. Tel fut le fameux Traité de Madrid pour la Valteline : Traité dont l'exécution sera encore plus éludée par les Espagnols , que celle du Traité d'Ast , qui nous a si long-temps occupez. Bassompierre & du Fargis signèrent promptement , quoi qu'ils n'en eussent pas un pouvoir précis dans les formes. Mais les articles leur parurent si avantageux aux intentions & aux desseins du Roi leur maître , qu'ils crurent ne devoir pas différer leur signature , jusques à ce que la copie eût été envoyée à Paris & rapportée à Madrid. Aussi la Cour de France en fut-elle contente. Louis ratifia tout sans aucune difficulté. *J'ai bien considéré, Sire, lui dit Bassompierre dans sa lettre, que j'entreprendois une affaire de grande conséquence. Toute la Chrétienté en attend le succès; deux grands Rois y compromettent, & plusieurs Puissances y sont intéressées. Je suis un nouveau Négociateur, & je traitois avec les Espagnols, gens fins & rusez, qui font des Traitez, & qui ne manquent point d'y insérer habilement quelque clause destructive. Ces réflexions, Sire, m'auroient empêché de finir celui-ci, jusques à ce que je l'eusse envoyé à Votre Majesté, pour apprendre ses intentions, & recevoir ses commandemens. Mais ayant considéré aussi que la réputation de Votre Majesté est bien conservée par le Traité, que les Espagnols n'y gagnent rien, que les Grisons recouvrent leur ancien domaine, & que les Ambassadeurs résidens en cette Cour de*

de la part des Princes intéressez, approuvent les articles, nous avons cru M. du Fargis & moi devoir les signer. Je ne vous réponds pas de l'exécution. Il suffit que j'avertisse Votre Majesté, que si les Espagnols trouvent quelque moyen de différer, & de changer même certaines choses, ils le feront. Telle est leur disposition. Ces Messieurs ne restituent que le plus tard qu'ils peuvent. Les précautions que Bassompierre conseilloit de prendre au regard de la Cour de Madrid, il s'en faut servir maintenant quand on traite avec celle de Versailles. Le Cardinal Mazarin a eu grand soin d'inculquer à Louis XIV. les maximes que Philippe II. avoit trouvé laissées en Espagne par Ferdinand son aieul.

Que Bassompierre parle encore judicieusement dans sa lettre à Puizieux Secrétaire d'Etat ! J'ai fait au gré de nos allies, dit-il, un Traité que les Espagnols ne peuvent pas se dispenser de tenir, s'ils sont gens de parole, & s'ils veulent ménager leur réputation. Le Roi, ses amis, & les Grisons n'y sont obligez à rien d'onereux. Il paroît que Sa Majesté Catholique ne prétend aucune chose dans la Valteline. On lui a seulement permis de couvrir son usurpation du prétexte de la Religion, pour laquelle ses Ministres ont stipulé si peu de chose, que cela n'est pas considérable. J'en aurois accordé davantage, s'ils me l'eussent demandé. Au reste, quand le Roi d'Espagne manqueroit à la parole qu'il donne dans ce Traité, nous pouvons bien la lui faire tenir. Ce n'est plus

1621. *plus l'affaire des Grisons, c'est celle du Roi : nous ne serons pas obligez d'en venir à cette extrémité, si nous pressons l'exécution des articles promis. Mais je crains qu'en négligeans, selon notre coutume, une affaire après l'avoir ébauchée, les Espagnols ne nous tiennent long-temps le bec en l'eau. Pour moi je voudrois voir la fin de celle-ci, avant que de commencer la guerre contre les Huguenots. L'avis étoit excellent. La suite fit voir que Bassompierre ne manquoit ni de bon sens, ni de pénétration. Il fallut porter les armes de France en Italie, afin de contraindre les Espagnols à l'observation du Traité de Madrid.*

Bassompierre reçoit ordre de faire les complimens de condoléance sur la mort de Philippe III. Roi d'Espagne.

Journal de Bassompierre. Ambassade du même en Espagne.

Louis avoit donné à Bassompierre la commission de faire de sa part les complimens ordinaires de condoléance au nouveau Roi d'Espagne & à la Reine son épouse sur la mort de Philippe III. Pour contenter la délicatesse de la Cour de Madrid sur le cérémoniel, il fallut que Bassompierre achevât premièrement sa négociation, & qu'il prît une audience de congé. L'Ambassadeur fit ensuite une promenade jusques à l'Escorial. On feignit que dans cet intervalle, il étoit venu de nouveaux ordres de retourner sur ses pas à Madrid, & de faire les complimens de condoléance. Voici donc derechef Bassompierre aux portes de Madrid, qui donne avis de son arrivée pour une seconde Ambassade. Nouveaux honneurs, nouvelles cérémonies. L'Ambassadeur fait son entrée publique en deuil. Philippe reçoit

reçoit les complimens avant que d'entrer lui-même solennellement dans son Palais de Madrid. Il n'y a pas d'autre cérémonie en Espagne au commencement d'un nouveau règne. Les Rois ne sont ni oints ni couronnés selon l'usage des autres nations de l'Europe. Peu de temps après l'entrée du Roi, Bassompierre prit une seconde fois congé de lui & de la Reine sœur du Roi son maître, pour retourner au plutôt en France. Philippe fort content d'apprendre que Louis son Beau-frère se préparoit à faire la guerre aux Réformez, lui offrit ses thresors, & sa personne même *pour une si bonne & si sainte action. Ce sont des paroles, Sire, ajoute Bassompierre, mais elles ne laissent pas d'être bienféantes entre de si grands Rois & Beaux-frères. Elles montrent une franchise honnête & louable. Votre Majesté saura bien y répondre.* Celle de l'Ambassadeur étoit plus grande, du moins il y avoit plus de sincérité dans sa lettre à Puisieux Secrétaire d'Etat. *Je m'en retourne, dit-il, avec mille joies & mille desirs de bien servir mon maître à la guerre, ou ma maîtresse, si nous avons la paix. C'est pour vous témoigner, Monsieur, que je suis préparé à tout événement, excepté à celui d'une nouvelle Ambassade. Je vous conjure de donner désormais cette sorte d'emploi à ceux qui auront plus d'ambition que moi d'entrer dans les affaires d'Etat. Je ne réussirois pas toujours aussi-bien que dans mon coup d'essai.* Bassompierre ne pouvoit pas mieux

1621. mieux se peindre. Il n'aima jamais que la guerre & le plaisir.

Renouvel- Lors que ce galant homme négocioit
lement de avec les Commissaires du Roi d'Espagne
l'alliance à Madrid, Jeannin, Puizieux, & Boissi-
entre la ze écoutoient à Paris les propositions de
France & quatre Ambassadeurs extraordinaires des
les Provin- États Généraux des Provinces-Unies nou-
ces-Unies. vellement arrivez. Il y avoit quelque

*Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. V.
Pag. 271.
Grotii Epi-
stola 135.
136. 137.
&c.*

refroidissement de la part du Roi de France au regard de cette République. Louis trouvoit fort étrange que les États eussent fait mourir Barnevelt, nonobstant les instances réitérées de son Ambassadeur pour sauver la vie un homme qui avoit si long-temps & si utilement servi sa patrie. Sa Majesté se plaignoit encore de ce que les États n'avoient pas écouté les remontrances de ses Ambassadeurs qui demandoient justice de la manière injurieuse dont Aersens de Sommerdyck avoit parlé dans ses libelles contre le Conseil, & contre les Ministres de France. Cet homme étoit si odieux à la Cour, qu'ayant été employé depuis la mort de Barnevelt à quelques négociations dans les Pais étrangers, on défendit aux Ambassadeurs de France d'avoir aucun commerce avec lui. Puis qu'il n'étoit pas possible de rendre la vie à Barnevelt, Jeannin, Boissize, & quelques autres Ministres d'Etat, qui connoissoient le mérite extraordinaire de Grotius, demandèrent que les États Généraux mis- sent du moins en liberté un de leurs anciens Magistrats en faveur duquel le Roi leur avoit fait parler. Tout

Tout ceci embarassoit les Ambassadeurs des Provinces-Unies. Ils étoient revenus pour le renouvellement de l'alliance de leur République avec la Couronne de France. L'affaire étoit importante. L'Espagne les menaçoit d'une guerre sanglante, à moins qu'ils ne se remissent sous son obéissance, ou qu'ils ne devinssent ses vassaux & ses tributaires. Et Louis, avant que d'accorder le renouvellement de l'alliance, demandoit préalablement satisfaction sur les sujets de plainte que les Etats Généraux lui avoient donnez. Il vouloit que Grotius fût élargi & rétabli dans la possession de ses biens confisquez, & qu'Aersens fût éloigné des emplois & des affaires publiques. Il y eut de grandes contestations sur l'article de Grotius. Une République naissante est toujours extrêmement en garde contre ce qui pourroit donner atteinte à sa souveraineté. C'est-pourquoi les Etats Généraux craignoient les conséquences de ce que les Ministres de France demandoient en faveur de Grotius. On ne croioit pas devoir donner cet exemple, qu'à la recommandation d'un Roi allié, un particulier eût obtenu la révocation d'un Arrêt, qui passoit pour juridique, quoi que dans le fond, il fût le plus injuste du monde. Les ennemis de Grotius appuioient cette raison de toute leur force. Mais enfin la difficulté fut heureusement levée. On apprit à Paris que Grotius s'étoit échappé de sa prison. Pour ce qui est d'Aersens, les Ambassadeurs des Etats

1621. représentèrent aux Commissaires du Roi, que cet homme n'étoit plus estimé dans la République, & qu'il avoit perdu tout son crédit; de manière que Sa Majesté ne devoit pas se mettre en peine d'un Hollandois presque généralement haï de ses compatriotes. La mort de Barneveld étoit un article plus délicat. Mais il n'y avoit plus de remède. Les Ambassadeurs justifèrent la conduite de leurs maîtres le moins mal qu'il fut possible, & ils promirent que les Etats donneroient au Roi toute la satisfaction que Sa Majesté pouvoit raisonnablement exiger d'eux. On renouvela donc l'alliance avec les Provinces-Unies, & le Roi s'engagea par un écrit, que si elles entroient en guerre avec l'Espagne, il leur donneroit les mêmes secours qu'Henri IV. leur avoit accordez avant la trêve.

Grotius s'échappe de sa prison, & se retire en France. Tout le monde fait la manière adroite dont Marie de Rogersberg digne épouse du savant Grotius, le tira du château de Lowestein, en lui conseillant de se mettre dans un coffre qu'elle avoit coutume de lui envoyer plein de linge & de livres, & que Grotius lui renvoioit, quand il avoit encore besoin des mêmes choses. Le

Du Maurier dans ses Mémoires sur Grotius. Grotius Epistolæ 135. 136. 137. &c. même coffre entroit & sortoit si souvent, que la garde du château qui n'y trouvoit jamais que des livres & du linge, ne se mit plus en peine de le visiter. Et c'est ce qui facilita l'évasion de Grotius. Il se retira d'abord à Anvers. Grotius écrivit de là au Président Jeannin & à Boissize, pour

pour leur demander si le Roi trouveroit bon qu'il vint en France. Mais du Maurier Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès des Etats Généraux, aiant fait savoir à Grotius, qu'il seroit fort bien reçu, cet illustre malheureux se mit en chemin sans attendre la réponse des Ministres de France. Du Vair Garde des Sceaux, Jeannin, Boissize, en un mot tous les honnêtes gens de Paris reçurent avec des caresses extraordinaires un homme d'un si rare mérite, & le Roi lui assigna mille écus de pension. Le premier soin de Grotius, ce fut de recommander les intérêts de sa patrie menacée d'une cruelle guerre, à tous ceux qui avoient du crédit à la Cour de France. *Quelque grand des que soient les injustices que j'ai souffertes de la part de mes compatriotes, disoit-il, je ne cesserai jamais de les aimer. Je me souviens avec plaisir d'Aristide. Il faisoit des vœux, afin que les Atheniens ne pussent pas se repentir de l'avoir exilé. L'exemple de Phocion ne me touche pas moins. Avant que d'avalier la ciguë, il recommandoit à son Fils d'oublier que ses compatriotes avoient condamné son père à la mort. Dignes sentimens d'un bon Citoyen, qui fait faire une juste distinction entre la patrie & ceux qui la gouvernent mal !* Grotii Epl. Stol. 136. § 144

Dez que Grotius fut à Paris, il se donna tout entier à des études sérieuses & utiles au public. Ce fut là qu'il composa le livre incomparable *du Droit de la Guerre & de la Paix*. L'ouvrage est dédié au Roi

1621.

Roi Louis XIII. Rien ne lui convenoit mieux que la lecture & la méditation des maximes répandues dans ce livre, que le monde lira toujours avec admiration, & que les personnes employées au gouvernement des peuples, & aux affaires politiques ne sauroient assez long-temps feuilleter. Mais celui auquel il est adressé, ne fut jamais capable d'en profiter. On dit que Gustave Roi de Suède & son Chancelier Oxenstiern aiant lu l'ouvrage *du Droit de la Guerre & de la Paix*, ce grand Roi & son habile Ministre crurent devoir employer un homme si profondément instruit des bons principes de la Politique. Le Chancelier de Suède connu par sa propre expérience, qu'en Politique il y a une fort grande différence entre la spéculation & la pratique. Grotius fut un aussi mauvais Négociateur, qu'il étoit habile Ecrivain. Il enseignoit dans son livre à être politique en homme de bien & de probité; au lieu que dans le manège, il faut être ordinairement fourbe & scélérat. C'est un personnage que Grotius ne fut jamais capable de faire. En est-il moins estimable?

Les Archiducs des Pais-Bas envoient sommer les Etats Généraux des Provinces-Unies de

Avant que les Etats Généraux des Provinces-Unies eussent renouvelé leur alliance avec la Couronne de France, Pekius Chancelier de Brabant vint à la Haie de la part d'Albert & d'Isabelle Archiducs des Pais-Bas, pour inviter les Etats Généraux des Sept Provinces-Unies à se réunir

réunir aux dix autres *en un même corps* 1621.
sous un même Chef. Leurs Alteſſes, diſoit-
 on, étoient dans la diſpoſition d'accorder *rentrer ſous*
 des conditions avantageuſes, pour prévenir *leur obéiſ-*
 ſance.
 Elle expiroit au 9. Avril, & cette propoſi-
 tion ſe fit le 23. Mars. Les Etats répon-
 dirent le 25. d'une manière digne du
 grand courage avec lequel ils avoient ſi
 long-temps défendu contre l'Eſpagne la
 liberté de leurs Provinces. On déclara
 donc au Chancelier de Brabant, que la
 ſouveraineté de chacune des Provinces-
 Unies appartenoit à ſes Etats particuliers;
 qu'elles n'étoient jamais entrées en aucun
 Traité, ſans être préalablement reconnues
 comme indépendantes & ſouveraines;
 que les premières Puiffances de l'Europe
 leur en donnoient la qualité; qu'avant la
 négociation de la trêve, le Roi d'Eſpagne,
 & les Archiducs avoient déclaré par un
 Acte ſolennel, qu'ils traitoient avec les E-
 tats Généraux, comme avec des Provinces
 libres, ſur leſquelles SaMajeſté Catholique
 & Leurs Alteſſes ne prétendoient rien;
 que le mémoire préſenté par le Chancelier
 de Brabant tendoit plus à rallumer, qu'à
 prévenir la guerre dans les Pais-Bas, puis
 qu'il attaquoit directement la ſouveraineté
 des Provinces-Unies, qu'elles avoient puif-
 ſamment ſoutenuë dans la guerre précé-
 dente, & pour la conſervation de laquel-
 le tous leurs habitans n'épargneroient
 ni leurs biens, ni leurs vies; enfin, que
 les

1621. les Etats Généraux rejettoient la proposition des Archiducs comme injuste & injurieuse, non seulement à la République des Provinces-Unies, mais encore aux Rois, aux Princes, & aux Puissances qui la reconnoissoient comme libre & souveraine. Depuis ce temps-là, on se prépara fortement à la guerre de part & d'autre. La trêve fut seulement continuée pour six semaines à la sollicitation des Ambassadeurs de France & d'Angleterre. C'étoit le terme fixé pour celle du Palatinat, que Spinola avoit concluë avec les Princes de l'Union Protestante en Allemagne.

Nouvelle tentative des Seigneurs du Parti Réformé pour accommoder l'affaire de l'Assemblée de la Rochelle.
Vie de M. du Pleſſis-Mornai.
Liv. IV.
Lettres & Mémoires du même.
1621.

Les Ministres des Etats Généraux des Provinces-Unies à la Cour de France, virent avec beaucoup de chagrin & d'inquiétude que tout s'y disposoit à une guerre civile de Religion. Cela leur faisoit craindre que le Roi occupé chez lui, ne fût pas en état de secourir assez puissamment les Provinces-Unies, si elles étoient attaquées par toutes les forces de l'Espagne. *Ce que nous voions & ce que nous entendons ici chaque jour, disoit le Chevalier Pau d'Heemſtede, l'un des quatre Ambassadeurs, à du Pleſſis-Mornai, nous cause un extrême déplaisir. Nous souhaiterions fort que la France demeurât tranquille, afin que le Roi fût en état de s'opposer à l'orgueil & à l'ambition de la Maison d'Autriche. Enflée de ses progrès en Allemagne & en Italie elle pourra tourner ses armes contre la France. Vous voyez, Monsieur, que l'Espagne*

que méprise l'autorité du Roi dans l'affaire de la Valteline, & que l'Empereur veut opprimer les anciens alliez de cette Couronne en Allemagne. Enfin, les Archiducs attaqueroient peut-être nôtre République. Cependant nous espérons que la considération du bien public portera tout le monde à se réunir contre un ennemi commun que nous devons tous également craindre. Les plus clairvoians, & les mieux intentionnez entre les grands Seigneurs de France qui suivoient la Religion Réformée, ne souhaitoient pas moins que les Ambassadeurs, de prévenir la guerre civile, & d'acommoder l'affaire de l'Assemblée de la Rochelle. Ils n'ignoroient pas les forces du Parti Réformé en France: on lui voioit plusieurs villes capables de résister long-temps. Mais les Seigneurs considéroient aussi qu'il n'y a point de place imprenable à un puissant Roi. Avec le temps on vient à bout des choses les plus difficiles, disoient-ils. Un grand nombre d'habitans consume beaucoup de vivres; la plus vigoureuse résistance d'une ville assiégée en retarde seulement, mais elle n'en peut empêcher la prise, quand il ne lui vient pas de secours. Et d'où pouvons-nous l'attendre, ce secours, dans la situation présente des affaires au dedans & au dehors du Roiaume? Nous ne sommes pas d'accord les uns avec les autres; Et nous n'avons point de Chef assez puissant pour nous réunir tous, pour rassembler les forces du Parti Réformé, & pour se mettre à la tête d'une Armée. Enfin, les Princes étrangers qui nous aidotent autrefois,

1621. *sont maintenant occupez à se défendre. Ces considérations portoient les Seigneurs de la Religion Réformée à faire leurs efforts pour détourner la guerre. Le Maréchal de Lesdiguières déchu de l'espérance d'être Connétable, représentoit ces raisons avec beaucoup de force à l'Assemblée de la Rochelle. Quelque liaison qu'il parût prendre à la Cour, il se défiloit d'un Favori qui le jouoit. Le dépit & l'ambition ne lui permettoient pas de souhaiter la ruine entière d'un Parti, où son intérêt vouloit qu'il demeurât, jusques à ce qu'il trouvât de plus grands avantages ailleurs.*

Sur un mémoire dressé par du Plessis-Mornai, le Maréchal de Bouillon, & les Ducs de Rohan, de Soubize & de la Tremouille résolurent de proposer à l'Assemblée un expédient pour contenter le Roi, d'envoyer chacun leur avis par écrit à la Rochelle, & d'exhorter les Députés à prendre cette ouverture qui leur paroïssoit bonne. La difficulté qui arrête maintenant les affaires, disoit le judicieux du Plessis, consiste en ce que pour maintenir son autorité, le Roi veut que l'Assemblée se sépare. Cependant Sa Majesté promet d'avoir égard à nos plaintes, & de répondre favorablement aux requêtes qui lui seront présentées par les Députés généraux de nos Eglises. L'Assemblée prétend de son côté que les choses passées lui donnent de si justes sujets de défiance, qu'elle ne doit pas se séparer, sans avoir obtenu la réparation de nos griefs. Les ennemis de notre Religion se

se servent de ce refus pour animer le Roi à nous punir d'une résistance qui le choque, & que ces gens lui représentent comme une rebellion manifeste. Les Ministres d'Etat bien intentionnez ne savent comment s'y prendre pour arrêter un Prince délicat sur l'article de son autorité. Il y a encore cet inconvénient, que ceux d'entre nous qui peuvent craindre de s'engager dans le péril commun, se dispenseront de se déclarer, sous prétexte qu'il est seulement question d'une simple formalité, & d'une déférence extérieure que la Cour demande. La Déclaration qui se prépare sur ce sujet au Conseil du Roi, ne manquera pas d'endormir & de tromper les timides & les indifferens de notre Religion. Il seroit donc à propos de trouver un expédient qui donnât occasion aux Ministres d'Etat moderez de s'opposer à la violence de ceux qui ont juré notre destruction, & de fournir aux premiers de quoi faire voir que nous voulons obéir aux ordres du Roi, & que nous ne lui demandons que l'observation des Edits acordez. Que s'il arrive après cette soumission, que la Cour refuse d'avoir égard à nos plaintes, tous nos gens convaincus alors qu'il ne s'agit pas d'une pure bienveillance, mais de la sécurité de notre Religion, demeureront fermes dans l'union jurée pour la conservation de la liberté de nos consciences. Cela peut produire encore un bon effet au dehors du Roiaume. On nous y décrie comme des gens qui veulent tirer au bâton avec leur Souverain. Quand les étrangers verront que nous avons obéi volontiers à tout ce qu'on nous a

1621. *demandé de juste & de raisonnable, ils seront persuadés que nous pensons uniquement à nous garantir de l'oppression. Tout le monde sait qu'il est d'une extrême importance que nous conservions auprès des amis & des allies de cette Couronne la réputation de bons & de fidèles sujets.*

Quelle étoit l'ouverture que du Pleffis proposoit ? On la trouvera digne de son expérience consommée dans les affaires, & du zèle sincère qu'il eut toujours pour la conservation des Eglises Réformées de France. Si le Roi maintient les Edits, s'il répare nos justes griefs, poursuit du Pleffis, c'est une chose incontestable que l'Assemblée ne doit plus faire difficulté de se séparer. Car enfin, tout prétexte de continuer lui est ôté, de ce que la liberté de servir Dieu selon notre conscience, est assurée. Mais nous devons craindre aussi que la Cour ne se mette pas en peine de nous faire justice après la séparation de l'Assemblée. Or les Ministres d'Etat bien intentionnez nous exhortent à trouver quelque expédient même palliatif, qui sauve l'autorité du Roi, sans préjudice de la satisfaction que nous attendons de sa bonté. Il semble donc que l'Assemblée peut se séparer en apparence. Elle cessera d'agir, & les Députés se répandront en divers endroits, si près de la Rochelle, qu'il sera facile d'y revenir dans vingt-quatre heures, en cas que le Roi n'ait pas égard aux requêtes que nos Agents lui présenteront. La Cour ne peut pas trouver étrange que les Membres de l'Assemblée ne s'en

S'en retourneront pas si-tôt dans leurs Provinces. On les a déclarez criminels de lèse-majesté. Il n'y a donc pas de sûreté pour eux, jusques à ce que la Déclaration du Roi soit révoquée. Par ce moien, l'Assemblée paroitra se soumettre aux ordres du Souverain, les mauvais Conseillers n'auront plus le même prétexte d'aigrir l'esprit de Sa Majesté, les gens moderez pourront parler plus librement en nôtre faveur, les doutes & les scrupules de nos timides s'éclairciront; Enfin nous justifierons la droiture de nos intentions au dedans & au dehors du Roiaume. Ceci, concludoit du Plessis, demande une extrême diligence. On presse le Roi de partir: Et les actes irréguliers de nôtre Assemblée sont autant du coups d'épéon qu'elle lui donne. Les gens de bien ont peine à le retenir. Et si Sa Majesté passe une fois la Loire, la partie est liée. L'ouverture proposée ne sera plus de saison. La séparation de l'Assemblée ne passera ni pour une retraite concertée, ni pour une bienveillance. Le monde interprétera comme une fuite & comme une marque de nôtre foiblesse. Quels inconvénients la marche du Roi vers ces Provinces ne causera-t-elle pas? Nos affaires seront dans une plus mauvaise situation. Les Puissances Protestantes, dont les Ambassadeurs sollicitent le Roi de s'opposer aux desseins de la Maison d'Autriche, nous reprocheront que nous l'avons contraint par nôtre imprudence & par nôtre obstination à faire la guerre à ses propres sujets.

Ces raisons parurent si convaincantes ,
 G 4 *que*

1621. que Bouillon, Rohan, la Tremouille, & Soubise résolurent que du Pleffis dresserait encore un écrit qu'ils enverroient chacun en particulier à la Rochelle, pour conseiller à l'Assemblée d'accepter cet expédient. Le Roi, dit du Pleffis au nom des Seigneurs & au sien propre, *ayant ordonné aux Députés de nos Eglises assemblez à la Rochelle de se séparer & de s'en retourner dans leurs Provinces, comme ayant été convoquez sans sa permission, Sa Majesté promettant néanmoins de répondre ensuite favorablement aux requêtes que les Agens de nos Eglises lui présenteront : L'Assemblée d'une autre part, comme fondée sur l'intention du Roi dans la convocation faite à la Rochelle, ayant très-humblement supplié le Roi de trouver bon qu'elle subsistât jusques à la réparation des griefs de nos Eglises, on nous a demandé nos avis sur ce fait. Pour nous acquiter de ce que nous devons à nos consciences & à notre réputation, & pour prévenir plusieurs inconveniens contraires au service du Roi, au bien de l'Etat, & à la conservation de nos Eglises, nous déclarons que Messieurs de l'Assemblée doivent ôter toute sorte de prétexte à nos ennemis d'irriter le Roi contre nous, justifier aux François & aux étrangers les bonnes intentions de nos Eglises, & donner sur tout au Roi satisfaction sur l'article de son autorité. Or le moien le plus propre à parvenir à ces fins, c'est que l'Assemblée cesse d'agir & se sépare, que les Députés sortent de la Rochelle, & se répandent dans les villes voisines, que le Roi soit averti de leur soumission,*

Et qu'ils fassent protester à Sa Majesté, que la raison pourquoi ils ne retournent pas dans les Provinces, c'est qu'il n'y a pas de sécurité pour leurs personnes, à cause de la Déclaration donnée contr'eux. Cependant, le Roi sera très-humblement supplié par les Députés généraux de nos Eglises, de pourvoir à la réparation prompte de nos griefs, Et à ce que les membres de l'Assemblée puissent aller sereinement chez eux, Et rapporter dans les Provinces de nouvelles marques de la bienveillance du Roi pour des sujets qui demandent à Dieu que son règne soit long Et heureux.

Voilà quel fut l'avis que le Maréchal de Bouillon, les Ducs de Rohan, de Soubise, & de la Tremouille donnèrent de concert avec du Plessis à l'Assemblée de la Rochelle. Le Maréchal de Lesdiguières & le Marquis de Châtillon firent du moins semblant de l'approuver, quand on le leur eût communiqué. Mais la difficulté, c'étoit d'obtenir le consentement des Députés. Ces pauvres gens étoient tellement aigris & prévenus, qu'ils ne vouloient point entendre parler de séparation. Quelques fortes, quelque raisonnables, que fussent les remontrances qui venoient de la part des Grands, on se défioit d'eux. Plusieurs s'imaginoient que les Seigneurs trompez, & peut-être gagez par la Cour, cherchoient à surprendre l'Assemblée, & qu'ils pensoient plus à l'avancement de leur fortune, qu'au bien de la Religion. Dans le dessein de ramener des esprits si fort effarouchez, le Duc de Rohan proposa

Conférence à Niort entre quelques Seigneurs Réformez & des Commissaires nommez par l'Assemblée de la Rochelle.

Vie de M. du Plessis-Mornai. Liv. IV. Lettres & Mémoires du même. 1621.

1621. une conférence avec quelques Députés de l'Assemblée. Le rendez-vous fut à Niort. Les Ducs de Rohan, de la Tremouille, & de Soubize y viennent. Le Marquis de Châteauneuf arrive d'un autre côté avec cinq autres membres de l'Assemblée. Ceux-ci débutent en déclarant aux Seigneurs, que l'Assemblée ne demande point leurs avis, mais qu'elle veut seulement concerter avec eux les moyens de pourvoir à la défense & à la conservation des Eglises Réformées. Le Duc de Rohan ne s'étonne point. Il remontre vivement la nécessité de la séparation apparente qu'il proposoit; & les Ducs de Soubize & de la Tremouille appuient son avis de toute leur force.

Les remontrances des trois Seigneurs furent inutiles. Châteauneuf répondit que leur expédient n'étoit pas praticable, & que l'Assemblée avoit pris des résolutions contraires. *Elle veut donc s'exposer à être abandonnée*, dit alors le Duc de Rohan. *Si vous ne voulez pas la soutenir*, reprit Châteauneuf avec une fierté mal entendue, *on saura bien se défendre sans vous. Peut-être qu'elle trouvera le moyen de faire des Grands plus zélés pour la conservation de la Religion.* Les Seigneurs & les Députés de l'Assemblée se dirent là-dessus de part & d'autre des paroles aigres & piquantes. Soit que Rohan craignît de perdre la confiance d'un Corps qu'il vouloit ménager; soit qu'il prévît que si les Seigneurs & les Députés de l'Assemblée se retiroient
mé-

mécontens les uns des autres, la Cour avoit tout, en tireroit de grands avantages, le Duc se radoucit tout à coup. Si l'Assemblée prend des résolutions contraires à mon avis, dit-il, cela ne me séparera pas des intérêts de nos Eglises. La Tremouille & Soubize n'osèrent reculer. Ils firent la même protestation. Parabère qui étoit de la conférence, blâma fort le Duc de Rohan. Vous deviez vous contenter de le penser, lui dit franchement Parabère. Est-ce là le moyen de ramener des gens échauffez ? Ils se vont confirmer plus qu'auparavant dans la résolution de ne se séparer point. Le Duc de Rohan avoua sa faute, & il se repentit de s'être trop ouvert. En effet, l'Assemblée de la Rochelle fut plus inflexible que jamais dans le dessein de n'accepter aucun expédient, & de demeurer sur pied jusques à ce que la Cour exécutât ce qu'elle avoit promis. Le Roi exactement informé de tout, se confirmoit de son côté dans la résolution de marcher lui-même à main armée contre des gens que son Favori & son Confesseur lui dépeignoient comme des opiniâtres & des rebelles.

Telle fut la conclusion de la conférence de Niort. Le Duc de Rohan & du Plessis en espéroient une meilleure issue. Les Seigneurs & ce Gentilhomme paroissent plus sages & plus prudents, que les gens assembles à la Rochelle. Mais il faut avouer aussi, que ceux-ci étoient bien informez des véritables desseins de la Cour, & qu'ils avoient raison de se défier de

Bassesse du
Maréchal
de Lesdiguières.

1621.
guières.
L. X.
Chap. 10.

lins , ni plus irréconciliables que les gens qui nous ont offenzés. Luines crut que Lefdiguières ne lui pardonneroit jamais la manière dont il obtenoit l'Epée de Connétable au préjudice d'un ancien Officier, à qui le Roi l'avoit si solennellement promise. Arnoux Confesseur du Roi souffloit aux oreilles de Luines , que le Maréchal se vengeroit tôt ou tard , en se jetant tout de bon dans le parti de l'Assemblée de la Rochelle, & que si Lefdiguières étoit une fois à la tête des Réformez , il seroit impossible de les réduire. *Vous ne ferez jamais rien, disoit le Jesuite, à moins que vous ne vous assuriez de la personne d'un Officier vindicatif & irrité contre vous.* Le Favori écoutoit la remontrance d'autant plus volontiers , qu'il avoit du chagrin de se voir dans la nécessité de céder à un autre les fonctions de la charge de Connétable , & de ne s'en réserver que le nom & le rang. Il se flatoit qu'avec le secours du Maréchal de Chaunes son frère, qui n'en favoit pas beaucoup plus que lui, il commanderoit fort bien les Armées du Roi. Deageant qui étoit venu avec Lefdiguières à Paris, découvrit heureusement le complot. Il parle promptement au Duc de Luines pour le détourner d'une action si lâche. Le Favori soutient que le projet est bon , il s'efforce d'y engager Deageant. Mais celui-ci comptoit plus désormais sur l'amitié du Maréchal de Lefdiguières , que sur celle de Luines qui sacrifia sans peine un homme auquel il avoit

avoit des obligations particulières. *Met-* 1621.
tez-moi le poignard dans le sein, dit Deageant au Favori, *si vous ne voulez pas que j'avertisse M. de Lesdiguières du dessein formé contre lui. Quel avantage prétendez-vous tirer d'une action qui fera tort à la réputation du Roi, qui ruïnera peut-être ses affaires, & qui vous couvrira d'une infamie éternelle?* Le Duc de Luines se rendit à cette remontrance, & Deageant lui promit un secret inviolable. C'étoit son intérêt que le Favori & le Maréchal fussent toujours bien unis.

Le Duc de Luines s'ouvrit encore par-
 ticulièrement à Deageant sur le dessein ^{prise de fai-}
 formé d'opprimer tout le Parti Réformé ^{re la guerre}
 à force ouverte. Si nous en croions Dea- ^{à l'Assemblée de la}
 geant, il détourna le Favori de cette ré- ^{Rochelle &}
 solution : il lui fit voir qu'une pareille ^{à ses parti-}
 entreprise étoit capable de bouleverser ^{sans.}
 l'Etat & la Religion Catholique, de cau-
 ser du moins la ruine du Duc & de sa Mai-
 son. *Nous n'avions pas prévu tant de fa-* ^{Mémoires}
cheuses conséquences, dit ingénûment Lui- ^{de Deageant.}
 nes à Deageant. *Mais enfin le dé est jeté.* ^{Page. 271.}
Nous sommes tellement engagez, qu'il n'y ^{272. 273.}
a plus moyen de reculer. Il en faut courir ^{etc.}
le risque. Le Favori vouloit dire appa-
 remment que son Prince & lui avoient
 donné des paroles trop positives au Pape
 & au Roi d'Espagne. *Puisque vous vou-*
lez absolument, Monsieur, faire la guer-
re aux Huguenots, reprit alors Deageant,
au nom de Dieu, contentez vous de la dé-
clarer aux factieux de l'Assemblée de la Ro-
chelle,

1621. chelle. Vous mettrez ainsi la division dans le parti. En protestant que vous n'en voulez point à ceux qui demeureront dans leur devoir, & que le Roi continuera de les protéger, les gens qui auront quelque chose à perdre, se sépareront, & vous aurez seulement à combattre quelques desesperez. Les Princes Protestans ne prendront point de part à cette affaire, s'ils voient que Sa Majesté veut seulement réduire un certain nombre de séditieux & de rebelles. On afoiblit beaucoup un parti, en se défaisant des plus remuans; en lui ôtant des villes factieuses & puissantes. Luines trouva l'avis fort bon, & le Roi le suivit. Deageant nous apprend que la fureur de la cabale des bigots étoit si grande contre les Réformez, qu'on remua ciel & terre pour détourner Louis de faire la moindre distinction entre ceux de cette Religion. On voulut même lui persuader que Deageant étoit un des plus grands hérétiques de son Roiaume.

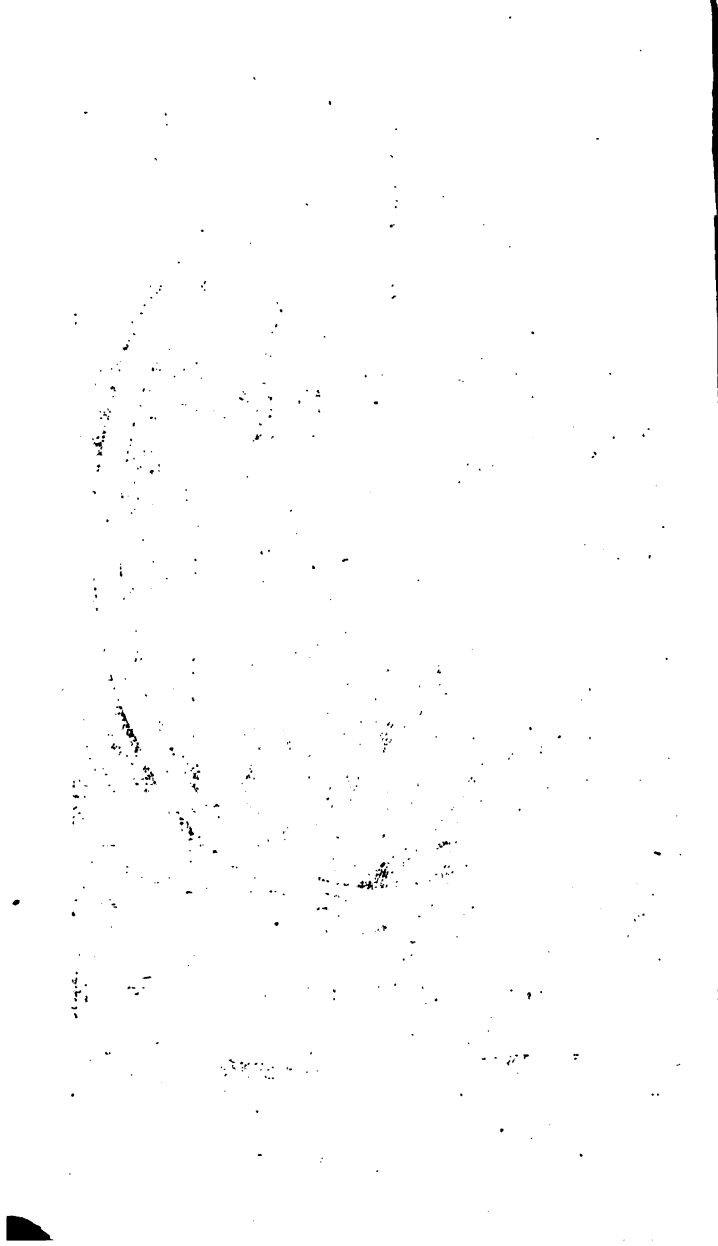
Le Duc de
Luines est
fait Conné-
table de
France.

Mercur
François.
1621.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. V.

Le 2. jour d'Avril de l'an 1621. la France vid avec étonnement le prodige inouï d'un Connétable qui n'entendoit rien au métier de la guerre, & qui n'étoit pas même capable de l'apprendre. Telle fut la rapidité de la fortune de Charles d'Albert. Dans l'espace de quatre années il devint Duc, Pair, & Connétable de France. La cérémonie de la promotion se fit avec toute la pompe imaginable en présence des Princes & de tous les grands Seigneurs de la Cour. On se régla sur
ce



LE CONNESTABLE DE LVINES.



ce qui s'étoit pratiqué lorsque Charles d'Albret fut fait Connétable par le Roi Charles VI. J'ai lu que la conformité du nom de *Charles d'Albret* & de *Charles d'Albert*, flattoit ridiculement la vanité du Favori. La différence des deux noms est pourtant infinie, quoi qu'il n'y ait qu'une lettre à transposer. Après que Luines eut prêté le serment ordinaire, le Roi lui donna une riche épée de diamans, & Gaston Duc d'Anjou frère unique de Sa Majesté, la mit au côté du digne Successeur immédiat d'un Bourbon & de deux Montmorencis. Ses lettres furent enregistrées au Parlement le 22. du mois. Le Maréchal de Lefdiguières parut à cette seconde cérémonie. Fut-ce une basse adulation pour le nouveau guerrier, dont il se faisoit le Lieutenant-Général? Fut-ce seulement une affectation de témoigner au public qu'il n'avoit pas de chagrin de voir un autre dans la place que le Roi & les vœux des Catholiques lui avoient destinée, & que bien-aïse de conserver sa Religion, il se contentoit de la charge de Maréchal Général?

Deux jours après la promotion du Lettre circulaire du Connétable, Louis écrivit aux grands Seigneurs absens & aux personnes les plus considérables du Roiaume, pour leur donner avis de ce qu'il avoit fait en faveur du Duc de Luines, & de la résolution que Sa Majesté prenoit de s'avancer jusqu'à Tours après les Fêtes de Pâques.

1621.
l'Assemblée
de la Ro-
chelle.

Mercur
Francois.
1621.

ques. *J'aviserai là, disoit-elle, aux moïens de maintenir mon autorité & mes Edits. C'est le but de mes voïages & de mes entreprises. Comme je prétens protéger & favoriser ceux qui me seront fidèles, je veuve aussi réduire les factieux & les rebelles.* On rendit publique la réponse du Maréchal de Bouillon à la lettre du Roi. *Sire, disoit admirablement bien ce Seigneur, également habile & expérimenté dans les affaires de la guerre & de l'Etat, à un jeune Prince mal conseillé, je supplie très-humblement Votre Majesté de me pardonner, si j'ose encore lui dire que dans cette fâcheuse affaire, vous recevrez plus de contentement, si vous préférez les voies de la clémence à celles de la rigueur, & si au lieu d'employer la force de vos armes, vous ordonnez qu'il soit pourvu à la réparation des griefs de nos Eglises, & à l'observation de vos Edits. C'est le moïen de dissiper la crainte & la défiance du plus grand nombre de vos Sujets de la Religion. Ils s'imaginent que la desobéissance de l'Assemblée de la Rochelle n'est qu'un prétexte pour rompre les Edits qui leur sont accordez, & que c'est à quoi tendent les sermons faits en divers endroits du Roïaume, & même en présence de Votre Majesté. Si cette crainte presque universelle se tourne dans une persuasion qu'on médite la ruïne de nôtre Religion, elle peut produire de fort mauvais effets. Il est facile de les prévenir en témoignant par quelque chose d'extérieur, que Votre Majesté veut nous conserver sa bienveillance &*
sa

sa protection. Quand les craintes seront dissipées, la désobéissance de l'Assemblée de la Rochelle deviendra notoire, & qui que ce soit ne l'approuvera. Bouillon parla fort sôbrement de la nouvelle faveur accordée au Duc de Luines. Content d'approuver en termes généraux tout ce que le Prince faisoit, le Maréchal se garda bien de flater bassément Louis sur le choix du plus indigne Connétable qui fut jamais.

Il s'en falloit beaucoup que Lesdiguières n'eût autant de modération que Bouillon, au regard de l'Assemblée de la Rochelle, ni que les intentions de l'un fussent aussi droites que celles de l'autre. Lesdiguières vouloit paroître s'entremettre pour accommoder l'affaire; mais c'étoit à condition que l'Assemblée feroit aveuglément tout ce que la Cour prescrivoit. Il envoyoit des gens à la Rochelle, & il leur ordonnoit de parler avec une extrême hauteur. Enfin, il écrivoit des lettres, il les remplissoit de reproches & de menaces. L'Assemblée lui répondit d'une manière assez respectueuse; mais très-forte dans le fond. Elle lui faisoit sentir que les engagemens qu'il avoit pris à la Cour, n'étoient pas si secrets qu'il se l'imaginait, & que les gens se défioient de la sincérité de sa Religion. Irrité tout de bon contre l'Assemblée, le Maréchal conseille alors au Roi de partir incessamment, & d'aller punir des opiniâtres & des rebelles. Il offre de suivre Sa Majesté, & de la servir de ses conseils,

1621

Hauteur du
Maréchal
de Lesdi-
guières au
regard de
l'Assemblée
de la Ro-
chelle.

Mémoires
de Degeant.
Pag. 275.
276.
Histoire du
Connétable
de Lesdigui-
ères. Liv. X.
Chap. 10.
Mercure
Français.
1621.

de

1621. de son épée , & de tout ce qui dépend de lui. Non content de faire baslement fa cour au Roi & au nouveau Connétable qui le haïffoit dans le fond de son cœur, Lesdiguières mande les Députés Généraux des Eglises Réformées , & leur déclare sa belle résolution d'aider les ennemis d'une Religion , à laquelle il étoit redevable de sa fortune & de son élévation. Favas l'un des deux Députés, qui animoit secrètement & de toute sa force l'Assemblée à ne consentir pas même à une séparation apparente , & qui fut un des grands boute-feux de cette première guerre civile , Favas , dis-je, craignit qu'après une rupture ouverte, il n'y eût plus de seureté pour lui à la Cour. Le voilà donc qui demande instantamment huit ou dix jours de délai, afin qu'il puisse aller jusques à la Rochelle. Il promet d'obtenir le consentement de l'Assemblée à certaines propositions que Lesdiguières avoit faites de se séparer , & de demander pardon au Roi ; après quoi Sa Majesté donneroit je ne sai quelle satisfaction sur les places de seureté en Dauphiné , sur l'affaire du Bearn , & sur la conservation des charges & des emplois du Marquis de la Force & de ses enfans. Mais Favas ne pensoit qu'à se tirer du péril. De z qu'il fut à la Rochelle, il échauffa les esprits plus que jamais ; & les créatures du Marquis de la Force irrité de ce que la Cour le dépouilloit de toute son autorité dans le Bearn , secondèrent Favas le

le mieux qu'il leur fut possible. Cet homme chagrin de n'avoir pu obtenir le gouvernement de Leitoure, tâcha de se consoler par le titre pompeux d'Amiral des Mers pour la cause de la Religion, que l'Assemblée lui donna. 1621.

Louis avoit passé les Fêtes de Pâques à Fontainebleau. Il y donna le 24. Avril une Déclaration qui fut la première trompette de la guerre qu'il avoit en tête de faire à ses sujets. Après un long exposé de la desobéissance opiniâtre de l'Assemblée de la Rochelle à ses ordres réitérez, le Roi déclare qu'il a pris la résolution de marcher vers la Touraine & le Poitou, de passer outre, & de visiter quelques Provinces de son Roiaume, afin que voiant le mal de plus près, il puisse prendre les mesures nécessaires à la conservation de la tranquillité publique. Dans la vûe d'exécuter mieux le projet concerté de mettre la division parmi les Réformez, Sa Majesté proteste qu'elle veut maintenir tous les Edits donnez en leur faveur sous son règne & sous celui d'Henri IV. & qu'elle prendra en sa protection tous ceux qui demeureront dans l'obéissance dûe au Souverain. Ce n'étoit pas sans besoin, que Louis vouloit pourvoir du moins à la seureté de ses sujets Réformez, dont il n'avoit pas sujet de se plaindre. On avoit eu si grand soin de soulever par tout la populace contre ceux de cette Religion, que leur vie & leurs biens étoient étrangement exposez dans
les

Déclaration
du Roi sur
le dessein
de s'avancer
vers la
Touraine &
le Poitou.
Mercur
François.
1621.

1621. les villes où ils se trouvoient les plus foibles. Quelques jours avant la Déclaration du Roi, il y eut une grande sédition contr'eux à Tours. L'enterrement d'un homme qui avoit quitté la communion de l'Eglise Romaine, pour entrer dans celle des Réformez, en fut l'occasion. Le corps mort fut tiré de terre, & déchiré par la populace, elle mit le feu au Temple des Réformez, enfin elle devint si furieuse que ni les Magistrats de la ville, ni un Commissaire envoyé par le Parlement de Paris, ne furent pas capables de l'arrêter. On ne vouloit pas souffrir que les plus séditieux fussent punis. Et le Roi qui se plaignoit de la rebellion des Réformez, eut beaucoup de peine à se faire obéir en cette occasion par les Catholiques.





HISTOIRE

DU REGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

LOuis acheva de prendre ses mesures à Fontainebleau pour marcher contre ceux de ses sujets qu'il lui plaisoit de regarder comme des rebelles. En faisant attention à ce que le Maréchal de Bouillon lui avoit judicieusement remontré, il auroit épargné beaucoup d'argent & de sang. Mais son Connétable étoit entêté de la guerre. *Luynes possédoit si absolument la faveur de son maître, dit le Duc de Rohan, que dans la suite de cette entreprise, le monde vid, non l'exécution des desseins* 1621. Le Roi passa la Loire. Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. V. Vie de M. du Plessis-Mornai. Liv. IV. Mémoires de M. de Rohan. L. II.

1621. *du Roi, mais les effets de la perfidie & des trahisons de l'ame basse du Connétable. Monté par d'indignes moiens au suprême degré de la fortune, il s'en servoit pour régner, il mourut en les continuant, & il laissa le Conseil du Roi dans un embarras capable de causer la ruine de la France.* Luines fit dresser un état de quarante mille hommes de pied, & de huit mille chevaux pour être distribuez dans les Provinces selon les différens besoins de chacune. Il avoit encore eu la précaution de s'assurer de quelques Seigneurs Réformez, & des Gouverneurs d'un assez grand nombre de places de seureté. La présence de Lefdigières à la Cour assuroit le Dauphiné. Pardaïllan promettoit une grande partie de la Guienne; & Châtillon qui tenoit le bas Languedoc, avoit ses intelligences à la Cour. Le Connétable allié des Ducs de Rohan & de Soubize, tâcha de les gagner. Mais ils demeurèrent l'un & l'autre inébranlables à ses promesses & à ses menaces.

Les choses étant disposées de la sorte, Louis partit de Fontainebleau le 29. Avril 1621. pour aller à Orleans, ensuite à Blois, & enfin à Tours. Le Roi séjourna quelques jours dans ces villes, comme pour donner le temps aux gens de l'Assemblée de la Rochelle de rentrer en eux-mêmes: mais c'étoit aussi pour bien lier la partie. On prétendoit mener Sa Majesté à une victoire assurée. Luines avoit eu soin encore d'appaiser les
Ducs





GEORGE VILLIERS.
DUC DE BUCKINGHAM.

Ducs de Mayenne & de Nevers qui s'étoient retirez mécontents de la Cour, en Champagne, à l'occasion de la querelle de celui-ci avec le Cardinal de Guise. On usa de la même précaution au regard du Comte de Soissons qui vouloit faire le mauvais pour obliger le Roi à lui donner enfin Madame sa sœur en mariage. Marie de Médicis fut du voyage. Luines étoit bien-aise de la voir auprès de Sa Majesté, de peur qu'elle ne tramât quelque chose contre la fortune du Favori durant l'absence du Roi. Peut-être aussi que la Reine Mère vouloit examiner de près les démarches de Luines, dont la prodigieuse & rapide élévation lui causoit beaucoup d'inquiétude & de jalousie. Le gouvernement du Bearn fut ôté au Marquis de la Force, & donné au Maréchal de Thémines quelque temps avant le départ de Louis. Le fils aîné du Marquis perdit sa charge de Capitaine des Gardes, & Monpouillan son cadet que le Roi avoit toujours aimé, eut ordre de se retirer incessamment de la Cour. Son grand crime, ce fut d'avoir un père qui ne se séparoit pas assez tôt des intérêts de la Rochelle, & qui ne vouloit pas souffrir qu'on le dépouillât des droits & de l'autorité que la charge de Gouverneur du Bearn lui donnoit dans la Province.

Le départ du Roi fut regardé dans l'Assemblée de la Rochelle, comme une déclaration ouverte de la guerre. On n'y

Du Pleffis-Mornai vient sus-

1621.
peut à l'As-
semblée de
la Rochelle.

*Vie de M.
du Pleffis-
Mornai.
Liv. IV.
Mémoires
du Duc de
Roban.
Liv. II.*

parla plus que des préparatifs nécessaires à une vigoureuse défense. On dressa des manifestes , on publia des réglemens pour bien soutenir les efforts dont le Parti Réformé étoit menacé, & pour faire même diversion en quelques Provinces. Du Pleffis-Mornai voulut parler encore de paix & d'accommodement. Bien loin d'être écouté, il devint suspect. C'est le sort ordinaire des gens bien intentionnez, & qui s'entremettent pour empêcher que les choses ne se portent aux extrémités de part & d'autre. La Cour informée de l'amour que du Pleffis avoit pour sa Religion, ne se fioit pas à lui; & l'Assemblée chagrine de ce que ce sage vieillard appuioit les avis & les propositions du Maréchal de Lesdiguières, les croioit tous deux d'intelligence avec la Cour, du moins on s'imaginoit que du Pleffis étoit trompé par l'artificieux & dissimulé Maréchal. Et certes, il faut avouer que du Pleffis ne fit pas assez d'attention aux allures de Lesdiguières dans cette occasion. Il crut que le Maréchal avoit toujours quelques sentimens d'honneur & de Religion.

La prévention étoit si violente contre du Pleffis, que l'Assemblée auroit fait arrêter Villarnoux son beau-fils, si le Maire de la Rochelle & quelques autres n'avoient pas eu des ménagemens pour un vieillard qui avoit si bien servi les Eglises Réformées. On disoit que Villarnoux avoit promis dans son dernier
voia-

voiage à la Cour, de remettre la ville & le château de Saumur entre les mains du Roi. Le Duc de Rohan croioit la chose certaine. Et je ne fai si o'est sans fondement. Voici apparemment le secret de cette intrigue qui n'est pas bien démentée. Les gens assembles à la Rochelle donnoient au Duc de Soubize le commandement général dans les Provinces de Poitou, de Bretagne, & d'Anjou, par conséquent à Saumur; car enfin, c'étoit la seule place que les Eglises Réformées eussent dans l'Anjou. Du Plessis revêtu du gouvernement de Saumur depuis trente ans & plus, n'avoit jamais obéi à ceux qui commandoient pour le Roi dans toute la Province, il recevoit immédiatement les ordres de Sa Majesté. Cela étoit si bien établi, que du Plessis ne reconnut pas même la Reine Mère, lors qu'elle obtint le gouvernement d'Anjou par le Traité d'Angoulême. Nonobstant cet ancien privilège dont du Plessis étoit en possession, Soubize appuié par l'Assemblée de la Rochelle, avoit résolu de conduire un renfort pour la garnison de Saumur, & de commander dans la place. Cela faisoit une peine extrême à du Plessis. Je croi que Villarnoux plus impatient que son beau-père, donna des assurances au Connétable & au Maréchal de Lesdiguières que du Plessis ne recevrait jamais Soubize dans Saumur. Et le fourbe Luines, pour amuser du Plessis qui n'étoit pas d'humour de laisser perdre sa place aux

1621. Eglises Réformées, s'il eût cru que la Cour eût voulu l'enlever par force, ou par supercherie; Luines, dis-je, promit que tout demeurerait sur le même pied à Saumur : *on n'y touchera pas plus qu'à la prunelle de l'œil*, disoit-il; parole qui fut confirmée par la bouche de Sa Majesté, quoique le Connétable ni Lesdiguières n'eussent aucune envie de la garder.

Toute cette négociation ne fut point si secrète que l'Assemblée n'en eût quelque connoissance. Et parce que Rohan, Soubize, & plusieurs autres ne doutoient pas que le Roi ne fût conseillé, de se saisir d'abord de Saumur, comme d'un passage important sur la Loire, on délibéra dans l'Assemblée de Saumur, s'il ne falloit point s'assurer de la personne de Villarnoux, jusques à ce que du Plessis eût reçu Soubize à Saumur avec le renfort qu'il devoit y conduire. Mais il n'y avoit ni secret dans les délibérations de l'Assemblée, ni assez de prévoyance dans ses résolutions, ni la promptitude & la diligence nécessaire dans l'exécution. Du Plessis apprit de la part de la Cour ce qu'on avoit voulu faire à Villarnoux. On lui donnoit cet avis, afin de lui inspirer de la défiance & du chagrin au regard de ceux de sa Religion. D'un autre côté, l'Assemblée s'y prenoit trop tard pour s'assurer de Saumur. Elle auroit dû suivre le bon avis que le Maréchal de Bouillon donna, il y a quelque temps, de mettre six bons mille hommes à Saumur. En voici la

la raison. Le Maréchal prévoioit fort bien que le Roi ne laisseroit jamais derrière lui une place si bien munie, & que s'il s'attachoit aussi à un endroit capable de soutenir le premier effort de ses armes, & de l'arrêter assez long-temps, la guerre n'iroit pas fort loin. L'Assemblée parut vouloir suivre le conseil d'un Général habile & expérimenté. Quelques troupes filèrent du côté de Saumur. Mais elles furent incontinent contremandées. Tout se faisoit à la Rochelle tumultuairement & sans ordre. Maintenant que les Ducs de Rohan & de Soubize sont écoulez, on en veut revenir à l'ouverture du Maréchal de Bouillon : mais il est trop tard. La Cour plus fine & plus diligente a pris les devans.

Avant que de prendre ouvertement les armes, l'Assemblée crut devoir publier un Manifeste, ou bien une déclaration des maux que souffroient alors les Réformez de France. Après une protestation faite devant Dieu & devant les hommes, de l'attachement religieux & sincère des Eglises Réformées au service du Roi, dont elles reconnoissoient l'autorité souveraine, l'Assemblée conjuroit Sa Majesté, les François desintéressés & affectionnez au bien de la patrie, les Princes & les peuples étrangers, de ne se laisser pas prévenir contre des gens que la Cour de Rome vouloit faire opprimer, & d'avoir égard à ce que des innocens malheureux représentoient à toute l'Europe

1621.
Mercur
François.
 1621.

pour leur justification. Il y a long-temps, disoit-on, que le crime de lèze-majesté est devenu le crime de ceux dont la conduite est la plus irréprochable. C'est un prétexte usé des malins qui se sentent assez puissans pour perdre leurs ennemis. On s'en est servi contre les premiers Chrétiens, comme les mauvais Conseillers du Roi veulent l'employer aujourd'hui contre nous. Les Eglises Réformées de France n'auroient pas besoin de publier des apologies de leur conduite, s'il y avoit de l'équité dans le monde, & si le mensonge & la calomnie n'y étoient pas communément mieux écoulez, que la vérité. On sait assez qu'à la fin du dernier siècle, ceux de notre Religion étoient assez puissans pour se cantonner & se défendre dans les plus belles Provinces du Roiaume. Contens d'obtenir la liberté de servir Dieu selon nos consciences, & quelque seureté contre la malice opiniâtre de nos ennemis, nous nous soumîmes sans peine au feu Roi, quoiqu'il abandonnât notre Religion, dont il s'étoit déclaré le Protecteur. Nous le servîmes ensuite avec autant de zèle & de fidélité, que lors qu'il avoit été question de soutenir ses droits & sa succession légitime à la Couronne. Aussi ce Prince juste & reconnoissant ne cessa-t-il pas de nous protéger durant toute sa vie.

Elle finit trop tôt pour ses sujets, & particulièrement pour nous, ajoutoit-on. Depuis la mort d'Henri le Grand, on a cherché tous les moiens imaginables de nous détruire. Le Clergé & la Noblesse se sont
 unis

*mis dans les derniers Etats Généraux, afin d'extorquer du Roi l'exécution du serment fait à son sacre, de chasser de son Roiaume ceux que l'Eglise de Rome condamne comme hérétiques. On tâche de soulever le peuple contre nous par des sermons séditieux & par mille artifices secrets. Les Jesuites, gens instruits à mettre le trouble & la confusion dans tous les Etats, se déchainent à la Cour, dans la ville capitale & dans les Provinces. Arnoux a entrepris de renverser tous les privilèges de la souveraineté de Bearn, de qu'il a eu la direction de la conscience du Roi. Il a tellement imbu Sa Majesté de cette pernicieuse maxime, que les Princes ne sont pas obligez à garder la foi donnée aux hérétiques, & que le Roi Très-Chrétien doit employer toute sa puissance à l'extirpation de l'hérésie, que si quelqu'un a voulu représenter à Sa Majesté, que ces conseils violens seroient capables de causer la ruine de l'Etat, elle a répondu qu'elle aimoit mieux perdre sa Couronne, que son ame. Enfin toutes les insinuations sangui-
naires des Jesuites sont incessamment appuyées par les Cardinaux, par les Evêques, par les Ministres & par les Emissaires de la Cour de Rome.*

Ce qui suit dans le Manifeste, est beaucoup plus criant. Les Parlemens instituez pour rendre justice à tout le monde, & pour protéger l'innocence, disoit-on encore, nous accablent de leurs Arrêts injustes & fulminans. Si un Conseiller de Cour Souveraine usant de la liberté donnée à

1621. *chacun de suivre les lumières de sa conscience , embrasse nôtre Religion , les autres ne le reconnoissent plus, on prétend le dégrader honteusement. On brûle , on pille nos Temples. Les cadavres de ceux de nôtre Religion sont déterrez & mis en pièces. Quelques-uns des nôtres n'ont pas reçu dans leurs maladies les secours que l'humanité ne permet pas de refuser aux Barbares & aux Infidèles , parce qu'ils n'ont pas voulu trahir leur conscience. Enfin on arrache les enfans aux pères, aux mères, aux plus proches parens , afin de les élever dans une Religion contraire à celle où ils sont nez. Si nous portons nos plaintes aux Magistrats , ils s'en moquent , & les plus moderez tâchent de les éluder. Si nous prenons des mesures pour représenter nos justes griefs au Roi, nous sommes rejettez comme des séditieux & des rebelles. Après un récit exact & sincère de ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée précédente de Loudun , & de ce qui avoit donné occasion à la nouvelle convocation faite à la Rochelle , on venoit aux nouveaux griefs , aux intrigues liées pour débaucher le Maréchal de Lesdiguières, aux violences commises à Privas & en quelques autres endroits du Languedoc par le Duc de Montmorenci , & aux injustices faites au Marquis de la Force & à ses enfans. L'Assemblée finit son Manifeste , en suppliant le Roi d'épargner le sang de ses sujets, en conjurant les Princes étrangers de secourir des innocens opprimez , en demandant à Dieu d'a-*
voir

voir pitié de ceux qui étoient haïs & persécutés à cause de la pureté de son Evangile. 1621.

On avoit dressé quelques jours auparavant à la Rochelle un cahier de divers réglemens qui parurent nécessaires pour bien soutenir la guerre. Il commençoit de même que le Manifeste, par une protestation faite devant Dieu & devant les hommes, que les Eglises Réformées de France avoient toujours eu, & qu'elles conservoient encore un desir sincère de vivre sous l'obéissance de Louis leur Souverain légitime, & que c'étoit avec un extrême regret, qu'une partie si considérable de ses sujets, se voioit réduite à la fâcheuse nécessité de recourir aux moiens que la nature & le droit des gens permettent à tous les hommes, quand il est question de s'opposer à la violence & à l'oppression, de conserver leur vie & la liberté de conscience, de maintenir des loix inviolables, & de réprimer ceux qui abusent de l'autorité du Souverain, pour dépouiller ses sujets des privilèges & des droits qui leur sont légitimement acquis. Le premier & le plus considérable des réglemens faits à la Rochelle, c'étoit la division de toutes les Eglises Réformées de France en huit Cercles, ou Départemens principaux, dont chacun devoit avoir son Général particulier. Outre le commandement d'un Cercle composé de la Normandie, de l'Ile de France, du Berri, du Maine, du Perche, de la Touraine, & de l'An-

Mesures prises à l'Assemblée de la Rochelle pour soutenir la guerre. *Mercur François.* 1621.

1621. jou, Bouillon premier Maréchal de France avoit par préférence aux autres le commandement général des armes des Réformez dans quelque Province qu'il se trouvât. Il faut qu'il y ait eu depuis quelque changement dans la disposition de ce premier Cercle : car enfin, je voi que le Duc de Soubize Général du second, devoit commander en Anjou, de même qu'en Brétagne & en Poitou. Le troisième de l'Angoumois, de la Saintonge, & des Iles voisines fut assigné au Duc de la Tremouille. Le vieux la Force eut le quatrième de la basse Guienne. Le Marquis son fils aîné fut nommé pour le cinquième de la Souveraineté de Bearn. On donna le sixième au Duc de Rohan, il comprenoit la haute Guienne & le haut Languedoc. Le septième du bas Languedoc, des Cevennes, du Givaudan & du Vivarets échut au Marquis de Châtillon. Enfin, pour garder encore quelques mesures avec le Maréchal de Lesdiguières, on lui offroit le huitième Cercle; c'étoit la Bourgogne, la Provence, & le Dauphiné. Il en tenoit la plus grande partie à sa disposition : Et l'Assemblée ne lui laissoit, à proprement parler, que ce qu'elle ne pouvoit lui ôter. Le Marquis de Montbrun fut nommé son Lieutenant général en Provence, afin qu'il s'opposât le mieux qu'il seroit possible, aux desseins de Lesdiguières qui s'étoit vendu à la Cour. Le pais d'Aunis & la ville de la Rochelle firent comme un Cercle particulier. En
con-

considération des anciens privilèges des habitans de la Rochelle, leur Maire eut toujours le gouvernement de la ville & du pais d'Aunis sans reconnoître aucun autre Officier.

L'Assemblée qui devoit subsister, se reserva une espèce de surintendance & de supériorité. Trois de ses Députez avoient droit d'assister & de donner leur voix aussi bien que les principaux Seigneurs de l'Armée, au Conseil du Commandant général. C'étoit à elle de donner les provisions des charges, qui seroient scellées de son sceau. On y avoit gravé une emblème de la Religion, avec ces paroles, *Pour Christ & pour le Roi*. Le cahier contenoit divers réglemens sur l'autorité des Officiers, sur la discipline militaire, sur le bon ordre dans les troupes, sur les finances, & sur plusieurs autres choses nécessaires & importantes. On ordonna la faisie des deniers Roiaux & des revenus Ecclésiastiques dans les endroits où les Réformez se trouvoient les plus forts. Leurs ennemis se recrièrent à la *rebellion, au sacrilège*. Mais ces clameurs n'étourdirent que la populace ignorante. Les tributs & les impôts sont une subvention acordée au Souverain pour les frais nécessaires à la défense de l'Etat, & à la conservation de la tranquillité publique. Dez que le Prince, bien loin de protéger ses sujets, les attaque, & leur déclare la guerre, il perd son droit de recevoir des subsides. Les sujets convertissent les

1621. deniers publics à leur usage légitime, s'ils s'en servent pour se garantir de l'oppression. Il en est à peu près de même des revenus Ecclésiastiques. Ne pouvoit-on pas les prendre comme des justes représailles sur les principaux auteurs des violences faites aux Réformez ? L'emploi auquel ceux-ci destinoient les biens de l'Eglise étoit meilleur & plus raisonnable, que l'usage qu'en faisoient les Evêques, les Abbez, les autres Bénéficiers, & les Moines. Les gens qui se faisoient des revenus Ecclésiastiques étoient les enfans de ceux dont l'aveugle superstition avoit trop enrichi l'Eglise : ils demeuroient du moins dans les Provinces où ces biens se trouvoient situés. Les enfans des Fondateurs des bénéfices, les habitans du pays où les revenus de l'Eglise étoient assignés, n'eurent-ils pas plus de droit de se servir de ces moïens pour défendre leur vie, leurs privilèges, & leur liberté, que les Evêques, les Abbez, & les Moines n'en avoient de les employer au luxe, à la débauche, ou tout au plus aux commoditez d'une vie oisive & contraire à la Religion & au bien de l'Etat.

Réflexions
sur la con-
duite de
l'Assemblée
de la Ro-
chelle.

Les réglemens de l'Assemblée de la Rochelle étoient certainement bien faits & fort utiles dans le fond. Des gens de diverses Provinces réduits à la nécessité de défendre leur liberté, & de s'opposer à la violence & à l'oppression, ne pouvoient guères prendre de meilleures mesures. Mais il faut avouer aussi que les affai-
res

res des Réformez de France étoient dans une situation qui ne leur permettoit pas de penser à une si grande entreprise. La prudence demandoit que les Réformez cédaissent au temps, & que contens d'obtenir la réparation de quelques griefs, ils attendissent une conjoncture plus favorable. C'étoit l'avis des Seigneurs bien intentionnez, & des gens les plus judicieux. Les forces du Parti étoient grandes, je l'avoué : il étoit capable d'arrêter longtemps celles du Roi. Cela parut assez cette année. La seule Guienne fit quelque résistance : Et nonobstant la défection lâche des Gouverneurs de plusieurs places de feureté, Louis échoua devant Montauban. Il fallut lever honteusement le siège. Où Sa Majesté en auroit-elle été réduite, si toutes les Eglises Réformées eussent unanimement concouru à leur défense commune ? Mais la force du Parti, ni le courage & la bonne volonté de quelques villes ne suffisoient pas. Il falloit de l'union & de la correspondance, sur tout entre les grands Seigneurs : Et c'est ce qui manquoit.

L'Assemblée choisissoit des Généraux. Un d'eux servoit actuellement contr'elle : & d'autres demeuroient neutres. Châtillon & la Force gagnés par les promesses de la Cour, abandonnèrent Rohan & Soubize, auxquels ils s'étoient unis d'abord. On déferoit le commandement général au Maréchal de Bouillon, qui n'avoit nul le envie de le prendre. Je ne sai s'il au-

1621. roit refusé un si bel emploi, il y a quelques années. Mais le temps, son humeur, son intérêt, son temperament, tout étoit changé. Bouillon accablé d'âge & de maladies, donna sous main de bons conseils, & il demeura neutre en apparence, quoi qu'il vit avec une peine extrême les premiers commencemens de la ruine d'une Religion qu'il aima toujours dans le fond de son cœur, & dont il souhaitoit ardemment la conservation. Dégouté des intrigues & des affaires, le Maréchal vouloit conserver à ses enfans la Souveraineté de Sedan, & les belles terres qu'il possédoit dans le Roiaume. Se mettre à la tête d'un Parti où il y avoit peu d'union & de subordination, d'un parti sujet à degenerer bien-tôt en anarchie, c'étoit s'exposer à perdre ses biens, & à ruiner sa Maison, à l'élévation de laquelle Bouillon avoit travaillé durant toute sa vie. Il craignit donc de perdre ce qui lui restoit du fruit de ses peines, & de n'être pas en état d'agir assez vigoureusement à cause de ses infirmités. L'ambition la plus active en revient enfin à chercher le repos. Beaucoup d'entreprises avortées font renoncer à tous les nouveaux projets.

Le Duc de la Tremouille suivit l'exemple du Maréchal son oncle. Il se retira dans sa maison de Taillebourg, dez que le Roi eût passé la Loire. Du Pleissis-Mornai l'avoit conseillé au Duc, persuadé qu'il étoit que Louis se contenteroit de
dissi-

diffiper l'Assemblée de la Rochelle, que les Edits seroient religieusement conservez, & que Sa Majesté tiendrait ce qu'elle promettoit dans ses Déclarations. Les choses arrivées depuis peu, ne devoient-elles pas rendre du Plessis plus défiant & moins crédule ? Il n'ouvrit jamais bien les yeux, que lors qu'il se vid trompé lui-même de la manière du monde la plus criante. Après que le Roi se fût avancé dans le Poitou, la Tremouille lui fit de grandes protestations de sa fidélité. Le Parti Réformé auroit pu se consoler aisément, si ce seul Seigneur lui avoit manqué. Il s'en falloit bien que le Duc n'eût le génie & le courage de son père. La Tremouille ne possédoit aucune des belles qualitez qui donnèrent de la distinction & du lustre à ses ancêtres. Et pour dire la vérité, depuis Claude Duc de la Tremouille beau-frère du second Prince de Condé, tous ceux d'une Maison si fort illustrée par ses grandes alliances, ont été des Seigneurs d'un esprit & d'un mérite fort mediocres. Pour ce qui est du Maréchal de Lesdiguières, plus lâche & plus intéressé que tous les autres Seigneurs de sa Religion, il servoit sous l'indigne Commandement contre les Réformez. Son exemple & les Déclarations du Roi qui proteſtoit si hautement de vouloir conserver les Edits, & de n'avoir intention que de réduire un certain nombre de rebelles, trompèrent un grand nombre de Réformez, qui ne voulurent point entrer dans cette guerre.

Les

1621.

Les gens assemblez à la Rochelle devoient prévoir tous ces inconvéniens. On les en avoit avertis plus d'une fois & de fort bonne part. De manière qu'il n'est pas possible de la disculper de son imprudence à suivre des conseils violens, ni de sa précipitation à prendre des résolutions extrêmes. Mais c'est aussi tout ce que vos pouvez raisonnablement lui reprocher. En rappelant dans votre mémoire ce qui s'est passé depuis cinq ou six ans, vous ferez persuadé qu'il y avoit un dessein formé de détruire les Réformez. On le disoit tout publiquement. Cela supposé, les personnes équitables ne peuvent se dispenser de reconnoître, qu'encore qu'il soit vrai que l'Assemblée de la Rochelle se pressa trop, & qu'elle prit mal ses mesures pour garantir les Eglises Réformées de l'oppression, dont elles se voioient menacées, un nombre si considérable de François avoit dans le fond des raisons légitimes de résister à l'injustice & à la violence d'un Roi, qui séduit par les mauvais conseils d'un Favori, d'un Confesseur, & de quelques Ministres intéressés ou superstitieux, marchoit à main armée pour opprimer des sujets innocens, & pour les dépouiller de ce que son père leur avoit justement accordé.

Que dans cette première guerre de Religion, les Réformez ne

La publication des réglemens dont je viens de parler, redouble la colère & l'animosité de Louis contre l'Assemblée de la Rochelle. On lui représente que les Réformez prétendent former une République

que en France , & que les réglemens faits ^{1627.}
à la Rochelle , en font le plan dressé sur le ^{sont point}
modèle du gouvernement des Provinces- ^{coupables}
Unies. Qu'un jeune Prince d'un esprit ^{du crime de}
fort borné , & séduit par des flatteries ^{rebellion.}
continuelles , se soit laissé prévenir par
ces insinuations malignes & artificieuses,
que les simples & les ignorans aient é-
coute ces calomnies répandues tout ex-
près , afin de soulever le peuple contre
les Réformez, je ne trouve rien là que de
fort ordinaire. Mais que des gens qui
avoient d'ailleurs de l'esprit & de la rai-
son , aient cru l'Assemblée de la Rochelle.
capable de former un projet si chiméri-
que, & qu'ils l'aient débité sérieusement,
c'est , à mon avis , une chose fort sur-
prenante. Il n'est guères possible que des
gens de diverses Provinces soumises au
même Prince , viennent à s'unir & à se
confédérer pour la défense commune de
leurs privilèges , de leur Religion, de leur
liberté , sans suivre à peu près l'exemple
de ce qui fut fait en plusieurs Provinces
des Pais-Bas, lorsqu'elles se virent réduites
à la nécessité de s'opposer à la domination
tirannique de Philippe II. Roi d'Espa-
gne. Deç qu'il faut se défendre en plu-
sieurs endroits, on doit y mettre différens
Généraux. Et puis qu'il est nécessaire que
les Villes ou les Provinces confédérées
forment un corps d'armée, afin de repous-
ser celui qui les attaque , & qui les veut
opprimer l'une après l'autre , on ne peut
pas se dispenser de déferer un comman-
dement

1621. dement général à l'Officier qui en est le plus capable. Les habitans des Pais-Bas en usèrent de la sorte avant que la République des Provinces-Unies fut formée. Ils firent ce que la raison & la nécessité dictent à des gens qui veulent défendre leur liberté. Si donc l'Assemblée de la Rochelle a fait en cette occasion certaines choses que firent les Etats de Flandres, de Brabant, de Hollande, - il est ridicule d'en conclure que les Réformez pensoient à former une République en France.

Toute la question se réduit à savoir, si les Réformez de France étoient alors dans le cas, où le droit naturel & l'usage constant de toutes les nations libres & policées, permettent aux sujets de prendre les armes contre leur Prince qui veut les dépouiller de leurs privilèges & de leur liberté. Or c'est une chose certaine que les Réformez de France y étoient l'an 1621. Que des sujets ont droit de résister à force ouverte, si leur Prince entreprend de les opprimer, qu'ils peuvent implorer le secours des Puissances voisines, qu'il leur est permis de secouer le joug de celui qui régne tyranniquement, & de se donner même à un autre Prince, qui leur promet de les protéger, & de leur conserver leurs privilèges & leur liberté, ce sont des maximes incontestables. Louis XIII. & son grand Ministre le Cardinal de Richelieu en ont reconnu la vérité, quand ils ont reçu les Catalans qui secouoient le joug de l'Espagne pour se donner

ner à la France. . Voions si les Réformez 1621,
 n'avoient pas des raisons aussi pressantes
 de résister à Louis XIII. & à son Conné-
 table de Luines, que les Catalans en eu-
 rent de se soulever contre Philippe IV. &
 contre son Favori le Comte Duc d'Oliva-
 rez. Les privilèges du Bearn n'étoient ni
 moins anciens ni moins bien fondez que
 ceux de la Catalogne. Les Bearnois, de
 l'aveu de Louis XIII. s'il a jamais mérité
 le surnom de Juste, étoient donc en droit
 de les défendre à main armée. Les Pro-
 vinces voisines unies de Religion & d'in-
 térêts avec eux pouvoient les secourir.
 Car enfin, toutes les Provinces d'un Etat
 doivent prendre garde que le Prince fasse
 justice à tous ses sujets, & qu'il conserve
 à chacune d'elles ses droits & ses privilè-
 ges. Quand cela ne se fait pas, on ne
 manque jamais d'opprimer les Provinces
 les unes après les autres. Cela est arrivé
 en France. La Guienne, la Bretagne, le
 Dauphiné, le Languedoc, le Bearn, la
 Rochelle & le pais d'Aunis ont été dé-
 pouillez de la sorte de leurs privilèges &
 de leur liberté. La violence faite aux
 Bearnois suffit donc elle seule pour justi-
 fier la prise d'armes, dont je parle. Ne
 nous arrêtons pas là. Examinons si tous
 les Réformez de France n'avoient pas
 d'aussi bonnes raisons que les Catalans,
 de s'opposer au Connétable de Luines qui
 abusoit de l'autorité de Louis XIII. de
 même que le Comte Duc abusoit de la
 puissance de Philippe IV.

1621.

La Réformation n'ayant commencé que dans le XVI. siècle, on ne peut pas dire que les droits & les privilèges des Réformez fussent aussi anciens que ceux des Catalans. Mais enfin, l'Edit de Nantes étoit une *Loi perpétuelle & irrévocable*. Louis XIII. son Conseil, les Parlemens de France l'avoient reconnu authentiquement plus d'une fois. En effet, il n'y eut jamais d'Edit plus sacré, ni plus solennel. C'étoit un Traité fait dans toutes les formes entre Henri IV. & des sujets bien fondez à lui demander, que des gens qui avoient sacrifié de si bonne grace leurs biens & leurs vies, pour l'aider à monter sur le Thrône de ses ancêtres, dont une puissante faction vouloit l'exclure, ne fussent pas de pire condition que les autres François. L'Edit de Nantes étoit encore un Traité fait entre les Catholiques & les Réformez de France, pour terminer une longue guerre civile, où chacun des deux partis soutenoit ses droits & ses prétentions : Traité dont le Roi Henri IV. fut le médiateur & l'arbitre; dont lui & ses successeurs étoient les garants. Cela supposé, car enfin on ne peut rien alléguer de raisonnable contre ces deux réflexions : cela supposé, dis-je, ne s'ensuit-il pas que les Réformez de France ont eu droit d'opposer la force à la violence des Catholiques, & aux armes du Roi même, quand on a voulu renverser l'Edit de Nantes, & leur ôter les seuretez qu'Henri IV. leur avoit justement accordées?

dées ? Il est inutile de repeter ici ce que j'ai déjà rapporté dans les livres précédens pour faire voir que les Réformez avoient des preuves plus que suffisantes du projet formé de les détruire. Et pourquoi Louis XIII. marche-t-il maintenant à main armée contr'eux ? On s'étoit assemblé à la Rochelle sur une parole donnée par le Roi ; on demandoit humblement l'exécution de ce que Sa Majesté avoit promis de la réparation des infractions faites à l'Edit de Nantes ; on supplioit Louis de donner quelques feuretez à des gens allarmez des menaces qu'on leur faisoit de toutes parts , & de leur accorder des marques de sa protection. Là-dessus , ces pauvres gens sont traitez de rebelles & de criminels de léze-majesté. Louis marche avec toutes ses forces ; il enleve les places de feureté que son père & lui avoient données ; il ôte les charges & les gouvernemens à des gens , dont il devoit être content, selon ses propres Déclarations ; enfin & le Roi & ses Généraux assiégent des villes en plusieurs endroits. Qui doute que des sujets traitez de la sorte , ne doivent supposer qu'on en veut à leurs privilèges & à leur liberté ? Les Réformez de France étoient donc dans le cas qui permet de résister ouvertement à l'oppression violente du Prince. Et c'est ce qui se développera mieux dans la suite des choses que je dois raconter.

1621.
La Cour
amuse du
Plessis.
Mornai.

*Vie de M.
du Plessis-
Mornai.
Liv. IV.
Lettres &
Mémoires
du même.
1621.
Mémoires
de Deugeant.
Pag. 277.
278.*

La manière dont du Plessis-Mornai fut privé de son gouvernement de Saumur, nonobstant ses bonnes intentions, & son attachement, peut-être trop aveugle & trop opiniâtre, à faire contenter le Roi, est une preuve claire & convaincante que Louis & son Connétable n'en vouloient pas seulement aux factieux de l'Assemblée de la Rochelle; mais qu'ils s'étoient l'un & l'autre mis en tête de ruiner, ou du moins d'affoiblir le Parti Réformé autant qu'il leur seroit possible. L'apologie de l'Assemblée dont je viens de parler, ne fut publiée que trois semaines, ou un mois après ce que je dois rapporter jusques au siège de S. Jean d'Angeli. On la donna comme une justification de ce que le Roi imputoit dans une seconde Déclaration datée de Niort en Poitou. L'Assemblée ne manqua pas d'exposer dans son Manifeste la perfidie faite à du Plessis, aussi bien que les violences commises en Bearn & en Languedoc, dans l'Orleanois & ailleurs, afin de convaincre les plus entêtés que la ruine des Eglises Réformées étoit résolue, & que sous prétexte de châtier certain nombre de gens, on travailloit à détruire la Religion. Je ne puis assez m'étonner qu'après des preuves si certaines des mauvais desseins de la Cour, du Plessis & quelques autres aient persisté à soutenir que Louis ne prétendoit point opprimer ses sujets Réformez, & qu'il pensoit uniquement à réduire les factieux & les rebelles.

belles. Ce projet étoit si contraire au bien du Roiaume, & aux véritables intérêts de la Couronne de France, que du Pleffis ne put pas s'imaginer que le Conseil du Roi fût capable de le former. Prévenu de cette opinion, le bon Gentilhomme crut plus facilement ce que le Connétable de Luines, le Maréchal de Lesdiguières & leurs confidens disoient, que le Roi n'auroit jamais poussé les choses si loin, sans la précipitation & l'imprudence de l'Assemblée de la Rochelle, dont les réglemens faits & publiez mal-à-propos, donnoient occasion de craindre que les Réformez ne voulussent former une République en France. Disons la vérité. Les mauvais desseins du Connétable, du Jésuite Arnoux, & des Emisaires de la Cour de Rome, ne justifient pas les fausses & impétueuses démarches de l'Assemblée de la Rochelle. Cela devoit la rendre plus attentive & plus réservée. On ne doit jamais s'attirer un puissant ennemi sur les bras, quand on n'est pas en état de lui résister. Cependant l'Assemblée de la Rochelle ne fut qu'un prétexte. Luines & les autres furent bien-aîsés de le trouver. Si celui-là leur eût manqué, ils en eussent fait naître quelqu'autre.

Dez que du Pleffis aprit que le Roi étoit au delà d'Orleans, il envoya diverses fois en Cour. C'étoit pour esläier de connoître les véritables intentions du Connétable & du Maréchal de Lesdiguières
au

1621. au regard de Saumur ; s'ils vouloient se saisir de cette place importante ou non. L'un & l'autre protestèrent plus d'une fois que du Pleffis seroit maintenu dans son Gouvernement, & que le Roi n'y changeroit rien. Tel fut d'abord le sentiment de Louis & des plus sages Ministres d'Etat. On avoit des égards pour un ancien serviteur du feu Roi, & qui ne paroissoit ni moins fidèle ni moins affectionné au Fils, qu'il l'avoit été au Père. Mais le Connétable & ses confidens avoient d'autres vûes. Quand Louis fut à Tours, on agita dans son Conseil, si Sa Majesté passeroit par Saumur. Les avis furent d'y passer, & que pour ne donner aucun ombrage à du Pleffis, le Roi n'y séjourât point, & qu'il ne logeât pas dans le château. Cependant Louis changera de sentiment après avoir conféré avec un de ses serviteurs particuliers. C'est apparemment le même Deageant qui nous apprend cette circonstance. Il n'a pas voulu se nommer par je ne sai quelle modestie que cet homme artificieux & malin affecte souvent. Cela me fait soupçonner que le Connétable & le Maréchal de Lefdiguières, ne voulant pas s'attirer le reproche d'avoir manqué de parole à du Pleffis, détachèrent Deageant, l'instrument ordinaire de leurs fourbes & de leurs supercheries, pour insinuer au Roi qu'il étoit important de tirer du Pleffis de Saumur.

Pendant que tout ceci se ménageoit à la Cour, le bon Gentilhomme qui ne se croioit

croioit pas en état de défendre sa place contre le Roi, assembloit les plus considérables de la Religion, afin de savoir leur sentiment sur les mesures qu'il devoit prendre. Ensuite des remontrances que du Plessis faisoit, ils convinrent tous que le parti le plus sage, c'étoit de se remettre à la bonne foi de Sa Majesté. L'exemple de Navarreins fut pourtant allégué. Le Gouverneur de cette place importante du Bearn, l'avoit remise l'année précédente entre les mains du Roi, dans l'espérance que les choses demeureroient sur le même pied. Cependant il en fut dépoussé, & Poianne Catholique Romain eut son emploi. La chose méritoit que du Plessis y fit attention. Le trop crédule Gentilhomme persiste dans son préjugé. *Je n'ai rien de semblable à craindre*, dit-il. *Abuser de ma franchise après de si longs services, après une conduite toujours irréprochable; cela feroit plus de tort aux affaires du Roi qu'aux miennes.* Un aussi habile homme que du Plessis devoit-il supposer que Louis prendroit le parti le plus honnête? Compter qu'un tel Prince se conduira par les règles de la raison & de l'équité, c'est vouloir se tromper à plaisir. Mais le parti étoit aussi le plus avantageux au Roi. Les maximes de Politique étoient changées. Ce que disoit du Plessis étoit bon du temps d'Henri IV. Quand un Roi ne veut pas emporter tout par la force & par la violence, il a de la bonne foi, il n'abuse pas de la franchise de ceux

1621. qui se fient à lui. Henri en usoit ordinairement de la sorte. On eut soin d'inspirer à son Fils des principes tout contraires. Du Plessis devoit s'en être aperçu plutôt.

Quel fut son étonnement, quand un Maréchal de Logis lui vint déclarer que le Roi vouloit loger dans le château ! Du Hallier Capitaine des Gardes s'en met aussi-tôt en possession, & la garnison reçoit ordre de se retirer. Du Plessis se plaint de ce procédé au Maréchal de Lesdiguières le lendemain de l'arrivée du Roi à Saumur. Le dissimulé Maréchal tâche de couvrir la violence ; il semble donner encore de bonnes paroles. Mais Bullion & Deageant ses intimes confidens viennent bien-tôt le tirer d'embaras. Ces deux maîtres fourbes répondent froidement aux remontrances que du Plessis faisoit de ses importans services, & de sa fidélité passée, que le Roi a de nouvelles raisons de prendre de plus grandes précautions que jamais, & de se défier presque généralement de tous les Réformez. *Ils paroissent vouloir ériger une République, dit Deageant. Cela donne de funeux ombrages au Roi. Vous n'entrez pas, Monsieur, dans ce pernicious complot : Sa Majesté en est bien persuadée. Mais pouvez-vous répondre de vos Officiers, de vos soldats, de tous les gens de votre Religion qui sont ici ? M. le Maréchal vous dira que ses propres domestiques se querellent tous les jours les uns les autres sur l'Assemblée de la*
Ro-

Rochelle. Ce fut inutilement que du Pleffis voulut repliquer à de si mauvaises raisons, il ne fut pas écouté. On ne fit pas plus d'attention à son offre de conserver Saumur au Roi, & d'en répondre, en cas que Sa Majesté lui donnât un certain nombre de gens pour le garder. 1621.

Le Connétable de Luines tenta du Pleffis, en lui faisant proposer cent mille écus de récompense & le Bâton de Maréchal de France, s'il vouloit remettre le Gouvernement de Saumur entre les mains du Roi. Du Pleffis re-
 fusé le Bâton de Maréchal de France.

Du Pleffis rejetta les offres du Connétable avec une noble indignation. *J'au-
 rois maintenant des millions, si j'eusse aimé
 l'argent, dit-il. Je suis plus sensible aux
 honneurs & aux dignitez. Cependant j'ai
 plus pensé à les mériter, qu'à les obtenir par
 des importunitéz & par des voies basses.
 Mon honneur & ma conscience ne me per-
 mettent pas de vendre la seureté & la li-
 berté des autres.* Grande & belle leçon
 pour tous les Officiers Réformez que la
 Cour tâchoit de corrompre! Mais qu'il y
 en eut peu qui fussent en profiter! La
 Force & Châtillon sembloient au dessus
 d'une dignité qui se jettoit alors à la tête
 de tous ceux qui vouloient trahir les in-
 térêts de leur Religion. Cependant, ils ne
 furent pas à l'épreuve d'une tentation,
 que du Pleffis ne voulut pas seulement
 écouter. Luines avoit donné rendez-
 vous à du Pleffis dans le dessein de lui
 faire les mêmes offres, en cas qu'il parût
 d'humeur à se laisser prendre à l'appât que

1621. la Cour lui présentoit. *Dites à M. du Plessis que le jour de demain sera le plus heureux jour de sa vie : ce sont les paroles du Connétable à celui qui devoit pressentir du Plessis. Mais quand Luines apprit la magnanimité du sage & religieux vieillard, il n'osa lui parler ni d'argent, ni de dignitez. Le Connétable se contenta de faire entendre à du Plessis en termes généraux & enveloppez, que le Roi avoit des raisons pressantes de s'assurer de Saumur, & de mettre peut-être la place entre les mains d'un autre.*

Artifices du Connétable pour tirer insensiblement du Plessis de Saumur.

On agita fort dans les différens conseils que Louis tint à Saumur, si on ôteroit à du Plessis le gouvernement de la ville & du château. Quelques-uns représentèrent l'inviolable fidélité de cet ancien serviteur du feu Roi, sa modération & sa prudence en tout ce qui regardoit les affaires des Réformez. *Déposséder un Gentilhomme d'un mérite si reconnu, & dont le Roi a toutes les raisons imaginables d'être content, disoient ceux-ci, n'est-ce pas vouloir faire crier les Réformez, & les jeter tous dans le desespoir ? Ils se confirmeront plus que jamais dans leur préjugé, que le Roi est imbu de cette maxime, qu'on n'est point obligé à garder la foi donnée aux hérétiques. De lâches flatteurs appuièrent le sentiment contraire. Ils prétendoient que les Réformez s'étoient rendus indignes que le Roi leur laissât désormais aucune place de sûreté. La conduite de M. du Plessis est irréprochable, di-*
soient-

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. V. Vie de M. du Plessis-Mornai. Liv. IV.

soient-ils : *On n'en disconvient pas. Mais* 1621.
enfin , il est Huguenot , & il aime sa Reli- *Lettres &*
gion. Cela suffit. Le Roi ne peut plus se *Mémoires*
fier à lui. Que savons-nous si des gens mal *du même*
intentionnez n'abuseront pas de son âge & 1621.
de sa facilité ? La manière de le dépousseder
peut être sujette à de sinistres interpréta-
tions : D'accord. Il faut laisser dire les
gens. Certaines choses qui semblent illicit-
tes, deviennent permises , quand il est ques-
tion de prévenir un plus grand mal. Le
service du Roi & le bien public l'emportent
sur toutes les autres considérations.

Le Connétable n'osa prendre d'abord des mesures si violentes. La chose auroit été trop odieuse. On fait donc expédier un brevet par lequel Sa Majesté laisse du Plessis en possession du gouvernement de la ville & du château de Saumur , & lui promet de la manière du monde la plus positive , que dans trois mois il rentrera dans l'exercice de sa charge. Durant cet intervalle que le Roi prenoit pour réduire l'Assemblée de la Rochelle, le Comte de Sault petit-fils du Maréchal de Lesdiguières devoit commander dans le château de Saumur , où le Roi mettoit une nouvelle garnison. Sault fut choisi parce qu'il faisoit alors profession de la Religion Réformée. On vouloit en imposer aux Réformez , & leur faire croire que si le Roi s'assuroit d'une de leurs plus importantes places , ce n'étoit pas pour la leur ôter entièrement , ni pour la mettre entre les mains des Catholiques. Du Plessis

1621. sis prit alors le parti de se retirer dans une de ses terres. Il ne desespéroit pas encore de rentrer dans sa place quand les trois mois seroient expirez. Tant il est facile de tromper un homme qui a naturellement de la candeur & de la probité. Il eut le chagrin d'apprendre dans sa solitude que ceux de sa Religion le soupçonnoient de collusion avec la Cour. Content du bon témoignage de sa conscience, il continua de les servir encore le mieux qu'il lui fut possible. On lui rendit justice peu de temps après ; & les plus prévenus avouèrent que la Cour avoit seulement abusé de la bonne foi du Gentilhomme le plus droit & le plus sincère qui fut jamais.

Toutes les
villes des
Réformez
en Poitou
se rendent
au Roi.

Louis alla de Saumur à Thouars. C'est un beau fief que le feu Roi érigea en Duché pour Claude de la Tremouille. La Duchesse sa veuve, fille de Guillaume Prince d'Orange remit la ville & le château entre les mains de Sa Majesté. Le Duc s'étoit retiré dans sa maison de Taillebourg, où il attendoit les suites de la marche du Roi contre les Réformez. Thouars fut rendu à la Duchesse Douairière sur la parole qu'elle donnoit au Roi. Il alla ensuite à Parthenai. Les Gouverneurs Réformez de S. Maixant, de Fontenai, de Maillezais, de Merans, y vinrent faire leurs soumissions à Sa Majesté. De toutes les villes dont les Réformez étoient maîtres en Poitou, il ne restoit plus que Niort. Parabere y reçut le Roi.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mémoires
de Roban.
Liv. II.
Mercur
François.
1621.

Ar-

Arnaud Mestre de Camp fut chargé de 1621.
porter les lettres de Sa Majesté aux Duçs
de Rohan & de Soubize. Ils étoient pour
lors à S. Jean d'Angeli en Saintonge.
Louis les invitoit à se séparer de l'Assemblée de la Rochelle. Et en cas de refus,
on les menaçoit que S. Jean d'Angeli seroit
la première ville assiégée. Arnaud avoit
une autre commission secrète, c'étoit de
favoriser l'entreprise d'Auriac. Celui-ci
étoit dans le voisinage de S. Jean d'Angeli avec deux mille hommes. Je ne sai
quelles gens d'intelligence avec la Cour,
avoient promis de faire entrer Auriac
dans la ville, & de la lui livrer. Mais
le complot échoua par la présence & par
les soins de Rohan & de Soubize. Le
Cadet des deux frères se chargea de
soutenir le siège, & l'aîné se rendit à
la Rochelle. Il envoya de là des vivres
& des munitions à S. Jean d'Angeli,
avec mille hommes de renfort pour la
garnison. Plus de cent Gentilshommes
allèrent trouver Soubize dans la résolution de défendre vigoureusement sa place.

Avant que de s'avancer de Niort en Nouvelle
Saintonge, le Roi donna une seconde Déclaration
Déclaration plus sanglante que la première du Roi contre l'Assemblée des Réformez.
re contre l'Assemblée des Réformez. Toutes les villes qui prendroient son parti, tre les villes de la Rochelle, de S. Jean d'Angeli & de Montauban.
devoient être traitées comme rebelles,
& perdre leurs privilèges. Celles de la
Rochelle, de S. Jean d'Angeli, & de
Montauban furent expressement nom-
mées.

1621.
Mercur
François.
 1621.
Vie de M.
du Plessis-
Mornai.
Liv. IV.
Lettres &
Mémoires
du même.
 1621.

mées. Louis défendoit encore à tous ses sujets Réformez d'adhérer à l'Assemblée de la Rochelle, & à toute autre Convocation générale ou particulière, qui se feroit sans la permission du Roi, sous peine d'être poursuivis comme criminels de lèse-majesté. Enfin, il étoit ordonné à tous les Réformez, de quelque qualité qu'ils fussent, de faire un acte juridique, par lequel ils promet- troient avec serment, de servir le Roi contre tous ceux qui adhéreroient à l'Assemblée de la Rochelle, de renoncer à toute communication avec elle, & de desavouer tout ce qui s'y feroit. Cette Déclaration causa de grandes agitations dans les Eglises Réformées. On craignoit qu'elle ne fût dressée pour tendre des pièges. Du Plessis retiré dans sa maison de campagne, crut devoir avertir le Connétable de Luines des mauvais effets qu'une pareille nouveauté pouvoit causer. *Nos gens se croient perdus, dit-il, & plusieurs pensent à sortir du Roiaume. Les Prédicateurs Catholiques nous menacent hautement d'une expulsion semblable à celle des Morisques d'Espagne. On parle comme si la ruine de nos Eglises étoit absolument résoluë.* Pour calmer un peu les esprits on surfit quelque temps l'exécution de la Déclaration : Et le Conseil que le Roi avoit laissé à Paris modifia le serment qu'elle ordonnoit. Mais la plupart des Magistrats l'exigèrent dans toute sa rigueur.

Pen-

Pendant que Louis passoit la Loire, & qu'il s'avançoit vers les Provinces les plus reculées de son Roiaume, on attaquoit, on surprenoit les places des Réformez, en deda de la même rivière; enfin, on désarmoit ces pauvres gens dans les villes, où ils n'étoient pas les plus forts. Le prétexte de ces violences fut je ne sai quelle lettre en chiffres de l'Assemblée de la Rochelle.

1621.
Les Réformez perdent plusieurs places, & sont désarmez en diverses Provinces.

On l'avoit interceptée, si nous en croions quelques Ecrivains; & l'Assemblée y paroïssoit prendre des mesures pour exciter de grands mouvemens dans la Normandie, dans le Perche, dans la Beausse & ailleurs.

Le Comte de S. Pol eut ordre d'attaquer Gergeau, petite ville sur la Loire. Les fortifications en furent presque entièrement démolies durant l'absence du Duc de Sulli son Gouverneur. Il demeu-

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. VI. Mercure François.

roit en Querci, ou en Languedoc, durant toutes ces brouilleries. Celui qui commandoit pour le Duc à Gergeau parut d'abord vouloir faire quelque résistance au Comte de S. Pol qui n'avoit que peu

1621. Mémoires de Sirois. Tom. I.

de milices ramassées à la hâte. Mais le Maréchal de Vitri, le Baron de Persan, & le Marquis de Rothelin aiant joint le Comte dont les troupes grossirent avec le temps, le Commandant de Gergeau se trouva trop foible pour résister à de bons Officiers qui avoient désormais assez de monde. Vatteville se jeta dans la place avec quelque secours, mais ce fut un peu tard. La capitulation étoit signée: Et les habitans gagnés obligé-

rent

1621. rent Vatteville à se retirer. Le Comte de S. Pol ne s'en tint pas là. Il tourmenta les Réformez en plusieurs autres endroits de son Gouvernement d'Orleans. Château-Renard fut saisi, place dont la feuë Princeesse Douairière d'Orange, cette Heroïne de son temps & digne fille du grand Amiral de Coligni, avoit laissé la succession au Prince Frederic Henri de Nassau son fils.

En sortant de Gergeau, Vatteville courut au secours de Sancerre, que le Prince de Condé investissoit. Mais Vatteville n'y fut pas plus heureux. Le Prince chagrin de ce que le nouveau Connétable avoit pris le commandement de l'Armée du Roi, que Son Altesse souhaitoit avec passion, s'étoit retiré dans son Gouvernement de Berri. Mais voulant aussi faire sa cour au Roi, & ne paroître pas entièrement inutile dans le monde, Condé se fit donner la commission de s'affurer de Sancerre, place fort importante au Parti Réformé. Plus propre à lier des intrigues & à pratiquer des intelligences, qu'à bien assiéger une ville, & à la prendre dans les formes, le Prince projetta de se rendre maître de Sancerre par la ruse & par la dextérité. Il gagne certains habitans, il sème la division dans la ville, afin que les soldats de la garnison & les bourgeois se défiant les uns des autres, ils ne puissent pas résister de concert à Son Altesse qui devoit s'approcher avec un petit corps d'Armée.

La voilà donc qui marche à la tête de trois mille hommes de pied & de cinq cents chevaux. Mais Vatteville plus diligent se jetta dans la place avec quatre cents hommes bien armez. Cela suffisoit pour déconcerter le Prince. Il ne se rebute point ; il augmente la mesintelligence entre la garnison & les habitans, il donne de la jalousie & de la défiance à Vatteville. Et celui-ci trompé par les Emissaires de Condé, craint que les habitans ne le livrent à Son Altesse. De manière que Sancerre fut bien-tôt rendu par composition. Vatteville pleura, dit-on, de rage & de dépit en sortant. Il avoit découvert les artifices de Condé. *Est-il possible, s'écria Vatteville, que Mr. le Prince préne avec un phantôme & par des paroles une place si avantageusement située, si capable d'être bien défendue ?* Glorieux de contribuer de tout son pouvoir à la ruine d'un parti que son père & son grand-père plus éclairez & plus habiles que lui, avoient courageusement défendu, Condé s'en va tourmenter quelque temps après la Duchesse de Sulli. Elle avoit donné retraite à Sulli durant l'absence de son époux à quelques gens de leur Religion : peut-être aussi que la Duchesse pensoit à se mettre en état de n'être pas surprise dans son château en un temps de trouble & de confusion. Quoi qu'il en soit, le Prince de Condé & le Comte de S. Pol s'approchent tous deux de Sulli. La Duchesse effrayée s'enfuit, & les gens auxquels

1621. elle confie la garde du château, ne pouvant pas le défendre, sont contraints de le remettre au Prince & au Comte.

Les Ducs de Longueville & de Vendôme n'épargnèrent pas plus les Réformez en Normandie & en Brétagne. Le premier ordonna qu'ils fussent désarmez à Rouen & à Dieppe. Les Gouverneurs particuliers suivent l'exemple de celui de la Province. Villars & Moni désarment les Réformez au Havre de Grace & à Caen. Tel fut l'aveuglement des Princes & des grands Seigneurs de France. Mécontents de la Cour il y a peu de temps, ces Messieurs sollicitoient le Parti Réformé de se joindre à eux. Le Comte de Soissons beau-frère de Longueville vient de faire lui-même des avances à l'Assemblée de la Rochelle. Cependant & les Princes, & les Seigneurs s'acharnent aujourd'hui à ruiner ceux, dont le secours leur est nécessaire, & dont l'union & la puissance est un obstacle à l'exécution du projet que la Cour avoit également formé, d'abattre les Réformez, & de réduire les grands Seigneurs. L'oppression des uns n'a-t-elle pas suivi de près celle des autres? Mais il ne faut pas exiger des François, qu'ils se conduisent par des principes de raison constans & uniformes. La moindre espérance, une passion aveugle de se mettre bien à la Cour, leur legereté naturelle leur fait oublier leurs véritables intérêts. Les Seigneurs & les Gentilshommes Réformez furent

furent presque tous frappés du même esprit d'étourdissement que les Catholiques. Si les uns eurent tort de travailler à la destruction de leurs compatriotes, & à l'établissement du pouvoir arbitraire du Roi, l'imprudence des autres est beaucoup plus excusable, de s'être livrés eux-mêmes à un Prince qui en vouloit également à leur Religion & à la liberté de tous ses sujets. Mongommeri Réformé avoit le Gouvernement de Pontorson, place importante entre la Normandie & la Bretagne. Il la vendit lâchement au Roi. César Duc de Vendôme, Gouverneur de l'une de ces deux Provinces, offroit, il y a quelque temps, de se mettre à la tête des Réformés : aujourd'hui il leur fait tout le mal dont il est capable. Cela ne me surprend pas. Son génie étoit des plus médiocres. Il ne fut jamais propre qu'à dissiper les biens immenses de la plus riche héritière du Roiaume, qu'Henri IV. son père naturel lui avoit fait épouser. Vendôme s'affura pour le Roi, de Châtillon en Vendelois, de Vitré, de Montfort, de Belin, de Rohan, & de plusieurs autres places assez fortes.

Je trouve moins étrange que le Duc Le Duc d'Épernon ait poursuivi à outrance en même temps les Réformés du Bearn. Nourri dans une grande aversion contre eux à la Cour d'Henri III. il se fit toujours un mérite de son attachement aveugle au Papisme; & aussi superstitieux que le paysan le plus grossier, il entreprend

Le Duc d'Épernon a-
cheve de
réduire le
Bearn.

1621. treprend de longs pèlerinages de dévotion. Le bon Seigneur ne voulut pas mourir sans s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait d'aller à Montserrat en Espagne, comme s'il n'y avoit pas assez de *bonnes Dames* en France. Soit que Bassompierre crût seulement donner un bon avis à la Cour, soit qu'Epemon lui-même aiant encore à soixante-sept ou huit ans la passion de se signaler, eût découvert à Bassompierre qui passoit par la Guienne pour son Ambassade en Espagne, qu'il seroit bien-aise d'avoir de l'emploi dans la guerre qui se préparoit contre les Réformez, Bassompierre, dis-je, écrivit de Guienne à Puisieux Secrétaire d'Etat, qu'il seroit avantageux au service du Roi, d'envoyer Epemon en Bearn, où il y avoit de nouveaux mouvemens depuis le départ de Sa Majesté. L'avis fut bien reçu. Louis épuisé d'argent cherchoit des Officiers qui voulussent bien servir, & faire eux-mêmes les avances nécessaires pour exécuter les commissions qu'il leur donnoit. Le Duc d'Epemon étoit de cette humeur-là. Outre qu'il avoit des biens immenses, il se picquoit de générosité, disons mieux, il aimoit à faire les choses avec beaucoup de faste & d'ostentation. Le Roi lui envoie donc à Cadillac ordre de marcher en Bearn, & de réprimer le Marquis de la Force, qui permettoit sous main aux Réformez de rétablir leurs affaires dans cette Province, & qui tâchoit d'y maintenir en même temps le crédit & l'auto-

*Ambassade
de Bassom-
pierre en
Espagne.
Vie du Duc
d'Epemon.
Liv. VIII.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. V.
Mémoires
de Pontis.
Tome I.*

l'autorité que la charge de Gouverneur lui donnoit. 1621.

Poianne Catholique Romain , que Sa Majesté avoit revêtu du Gouvernement du fort de Navarreins , & de la Lieutenance de Roi en Bearn , entreprenoit autant qu'il pouvoit sur les droits du Marquis de la Force , & la Cour le soutenoit. Le Marquis de son côté favorisoit sous main & même assez ouvertement , ce que ceux de sa Religion faisoient en Bearn pour recouvrer du moins une partie des privilèges , dont ils étoient injustement dépouillez. La connivence de la Force n'étoit point si bien couverte , que la Cour ne s'en apperçût. On envoie donc la Saludie en Bearn porter un commandement exprès du Roi à ceux qui y prenoient les armes , de les poser incessamment. Il devoit enjoindre aussi au Marquis de la Force de tenir la main à l'exécution des ordres du Roi. La Force tâche de les éluder. Il se plaint lui-même de ce que Poianne arme des gens dans le pais , & de ce qu'il fait des entreprises , sans l'aveu du Gouverneur de la Province. La Saludie répond que le Roi est content de la conduite de Poianne. C'étoit déclarer au Marquis que le Lieutenant de Roi avoit la liberté d'agir indépendamment du Gouverneur. La Force croit qu'un homme de son rang ne doit pas être traité de la sorte. Il paroît résolu à soutenir les droits de sa charge sur laquelle Poianne entreprenoit de concert avec la Cour. Et sous
ce

1621. ce prétexte, le Marquis continuë d'appuier ce que les Bernois font pour la conservation de leurs privilèges & de leur liberté.

Ses démarches étoient d'autant plus suspectes au Conseil du Roi, que la Force étoit d'intelligence avec l'Assemblée de la Rochelle. C'est là-dessus qu'il est privé de son Gouvernement, que son fils aîné perd sa charge de Capitaine des Gardes, & que Montpouillan son cadet est chassé de la Cour. De peur que la Force ne trouve les moïens de se maintenir dans le Bearn, la Saludie reçoit ordre de porter au Duc d'Epemon les commissions nécessaires pour armer deux mille hommes de pied & cinq cens chevaux, avec lesquels il doit marcher vers le Bearn. On écrit encore à Vignoles Maréchal de Camp des troupes que le Roi avoit laissées en Guienne, à Montespan, à Mioffens, & à quelques autres, de se joindre au Duc & de le seconder de tout leur pouvoir. Epernon est au comble de ses souhaits. Il espère de faire sentir au Roi qu'il est l'homme le plus propre à le servir utilement, quand on saura bien le prendre, & connoître son mérite. Le voilà donc qui invite ses créatures, & ses amis de Guienne, d'Angoumois & de Saintonge, à venir le trouver au plutôt, pour une expédition qu'il vouloit faire avec éclat. Quatorze cens Gentilshommes acourent, dit-on, en fort peu de temps. Ainsi le Duc qui avoit fait des levées, & auquel Vignoles

gnoles amena des troupes , se vid en état de réduire promptement le Bearn. La Force qui ne pouvoit pas résister , voulut gagner du temps , & arrêter Epernon par les députations qu'il lui envoya. Mais le Duc avoit trop en tête de paroître encore sur la scène. Il entre dans le Bearn avec une diligence extrême , & il jette la terreur par tout. Sa marche rapide & sa sévérité effraient les habitans des villes. Elles plient , elles ouvrent leurs portes , & le Marquis de la Force est contraint à se retirer en Guienne. Epernon glorieux au dernier point de la réduction du Bearn en moins de trois semaines , & d'y avoir établi l'autorité du Roi , s'en va trouver Sa Majesté qui assiége la ville de S. Jean d'Angeli. 1621.

Elle fut investie à la fin du mois de Mai. Le Roi affié. Le Maréchal de Lesdiguières attentif à ge S. Jean d'Angeli. donner des preuves de son zèle & de sa fidélité au Connétable qui se défioit de lui , & qui cherchoit les occasions de le perdre , parut jaloux de ce que le Maréchal de Brissac avoit eu la commission de reconnoître la place. Lesdiguières prétendit que cela lui appartenoit en qualité de Maréchal Général. Il fallut donc que le Roi lui ordonnât d'aller reconnoître la ville , & de faire les préparatifs nécessaires pour le siège , pendant que Sa Majesté passeroit la fête de la Pentecôte à Chizai. Louis s'approcha de S. Jean d'Angeli , le dernier jour de Mai. L'entreprise tenoit toute la France en suspens. La ville étoit Bernard, bien

1621.
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.
Mémoires
de Puysegur.
Tome I.

bien fortifiée, & Soubize paroissoit dans la résolution de se défendre jusques à l'extrémité. Le Roi commandoit en personne. Il avoit auprès de lui les principaux Officiers de sa Couronne, & l'élite de sa Noblesse Catholique; un Connétable & quatre Maréchaux de France, Lesdiguières, Brissac, Pralin, & Chaunes, auquel Luines son frère avoit fait donner encore la qualité de Duc & Pair avant que le Roi partît de Paris. Les Ducs d'Elbeuf & de Chevreuse, le Cardinal de Guise & un fort grand nombre des Seigneurs les plus distinguez du Roiaume, servoient en qualité de volontaires. Voici la dernière campagne de ce Cardinal guerrier. Il tomba malade au siège de S. Jean d'Angeli, l'on fut obligé de le transporter promptement à Saintes, où il mourut peu de jours après. Bassompierre qui revenoit de son Ambassade d'Espagne, fut bien-aise de se trouver au commencement du siège. Il y fit de son mieux.

Le Duc de
 la Tremouille
 vient faire
 ses soumis-
 sions au
 Roi.

Le Duc de la Tremouille donna pour lors une nouvelle scène à la Cour. Non content que la Duchesse sa mère ait remis Thouars entre les mains du Roi, il vient trouver Sa Majesté devant S. Jean d'Angeli, pour lui faire des protestations de son obéissance & de sa fidélité. Le Duc craignoit que le Roi ne le fît attaquer dans sa maison de Taillebourg. Se rencontrant si près de Sa Majesté, la Tremouille n'avoit pas de milieu à prendre. Il falloit ou se rendre auprès d'elle, ou se déclarer ouver-

ouvertement pour l'Assemblée de la Ro- 1621.
chelle. *Je suis bien-aise de vous voir ici, Mercure*
dit Louis au Duc. *Vous serez témoin que François*
si j'ai les armes à la main, ce n'est que pour 1621.
réduire la nouvelle République de la Ro-
chelle, & ceux qui en reconnoissent l'auto-
rité. Je ferai toujours sentir indifférem-
ment à tous mes sujets qui me serviront &
qui m'aimeront, que je suis bon maître &
bon Roi. Je ne veux forcer la conscience
de qui que ce soit. Si Dieu me laisse enco-
re quelque temps au monde, je tâcherai de
réunir doucement tous mes sujets dans la
Religion que je professe, en leur faisant
prêcher la véritable doctrine, & en exhor-
tant les Ecclésiastiques à donner de bons
exemples aux autres.

Les paroles de Louis ne s'accordoient pas toujours avec ses actions. Il avoit dans le fond des sentimens assez droits, & il parloit souvent de l'abondance de son cœur. Mais obsédé par ses Favoris, ou par ses Ministres, il ne faisoit pas ordinairement ce qu'il eût bien voulu faire. Si le Roi ne pensoit qu'à réduire la nouvelle République de la Rochelle, pourquoi ôta-t-il le Gouvernement de Saumur à du Plessis-Mornai, qui desapprouvoit les démarches des prétendus Républicains ? Pourquoi ne vouloit-il pas se fier à un ancien & fidèle serviteur, qui s'engageoit à lui conserver la ville & le château qu'il avoit si bien gardez jusques alors ? Pourquoi enlevoit-on aux Réformez qui demeurèrent en repos, des places de seureté dont ils devoient

1621. devoient jouir encore près de quatre ans selon les Brevets accordez par Sa Majesté? Louis auroit parlé, ou plus sincèrement, ou plus conformément aux intentions de son Favori, s'il eût dit que la guerre étoit entreprise dans le dessein de mettre les Réformez hors d'état de se défendre désormais, & de faire la moindre résistance; mais que pour lui, il vouloit leur laisser toujours la liberté de leur conscience, & se servir seulement des moiens doux & permis pour les amener au culte qu'il croioit le plus conforme à l'Evangile. En cela, Louis XIII. étoit beaucoup plus juste & plus religieux que son Fils.

Soubize est
sommé par
un Héraut
d'Armes
d'ouvrir au
Roi les por-
tes de S.
Jean d'An-
geli.

Afin d'observer toutes les formalitez, le Roi fit sommer Soubize de la manière dont le Souverain en use au regard d'un sujet rebelle. Le Héraut d'Armes du titre de *Champagne*, se présente dont aux portes de S. Jean d'Angeli, la tocque en tête, revêtu d'une casaque de velours brun, semée de fleurs de lis d'or, & le bâton fleurdelisé à la main. Il demande ensuite à parler à Soubize. De peur que cette cérémonie extraordinaire ne causât quelque agitation dans la ville, le Héraut ne fut admis qu'entre les portes, où Soubize vint à lui, accompagné de sept ou huit Officiers. *A toi, Benjamin de Rohan*, cria le Héraut selon la formule ancienne, *le Roi ton souverain Seigneur & le mien, te commande de lui ouvrir les portes de sa ville de S. Jean d'Angeli pour y entrer avec son Armée. A faute de quoi je te déclare*
crimi-

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mercur
François.
1621.

criminel de léze-majesté au premier chef, ro- 1621.
turier toi & ta postérité, tous tes biens con-
fisque, que les maisons seront razées de toi
& de tous ceux qui t'assisteront. Soubize
dit qu'il ne pouvoit répondre que comme
soldat, parce qu'étant là plusieurs de la
part de l'Assemblée de la Rochelle, ils
avoient tous une égale autorité. Ce dé-
tour fut pris pour éviter de répondre crû-
ment au Roi, qu'on ne vouloit pas lui
obéir. Soubize demeuroit couvert pen-
dant que le Héraut le sommoit de la part
de Sa Majesté. *Vous n'êtes pas dans votre*
devoir, lui dit le Héraut en interrompant
son discours, *ôtez votre chapeau.* Hau-
tesfontaine Officier plus versé dans le cé-
rémoniel militaire excusa la faute. *M. de*
Soubize, reprit-il, *n'ayant jamais reçu une*
pareille sommation, il est excusable de n'en
savoir pas les formalitez. Si on lui avoit dit
qu'il faut mettre un genou en terre, il les
auroit mis tous deux. Soubize conféra quel-
que temps sur la réponse qu'il devoit fai-
re. Il la donna en peu de mots par écrit.
La voici. *Je suis très-humble serviteur du*
Roi : mais l'exécution de ses commandemens
n'est pas en mon pouvoir. BENJAMIN
DE ROHAN.

Après cette sommation, la ville fut at- Le Maré-
taquée dans toutes les formes, & les as- chal de Les-
siégez se défendirent avec beaucoup de diguières est
courage & de vigueur. Le Maréchal de tenté de se
Lefdigières avoit beau faire de son retirer de
mieux, & exposer même sa vie, il étoit peur qu'on
toujours suspect au Connétable de Lui- ne le fasse
arrêter.
nes,

1621. nes, au Jésuite Arnoux, & à la cabale des bigots. Luines n'avoit-il point envie de trouver des prétextes de faire arrêter un ancien Général, auquel il n'avoit pu se dispenser de céder les principales fonctions de la charge de Connétable? Quoi qu'il en soit, Lefdigières apprit bien-tôt qu'il y avoit un complot formé contre lui. Marie Vignon devenue Duchesse & Maréchale en épousant son vieux amant, le suivoit à l'Armée. Un Gentilhomme qu'elle envoia faire un message au P. Arnoux, entendit un Prélat flatteur qui louoit les bons conseils que le Jésuite avoit donnez au Roi d'entreprendre la guerre contre les Réformez, & d'attirer Lefdigières à la Cour: *nous le tenons, le fin Renard, il ne nous échappera jamais*, dit Arnoux dans l'effusion de son cœur, en répondant aux complimens de l'Evêque. Le Gentilhomme de la Duchesse de Lefdigières ne se met plus en peine d'avoir audience du Jésuite, il court promptement rapporter au Maréchal ce qu'Arnoux vient de dire. Les soupçons de Lefdigières se renouvellent & se confirment. Il pense à se retirer de l'Armée, & à mettre sa personne en feureté.

Les paroles échappées au Confesseur du Roi se divulguent, & les Seigneurs amis de Lefdigières lui conseillent de s'en aller, & lui offrent leurs services. Quelques-uns mêmes veulent l'accompagner dans sa retraite, jusques à ce qu'il n'y ait plus rien à craindre pour lui. Ses confidens Réformez

*Mémoires
de Deageant.
Pag. 281.
282. 283.
Etc.
Histoire du
Connétable
de Lefdigières.
Liv. X.
Chap. II.*

formez le pressèrent de gagner promptement la Rochelle & de s'y enfermer. Cela eût déconcerté tous les projets du Connétable, dont les Seigneurs ne pouvoient souffrir l'arrogance. Ils souhaitoient presque tous que son entreprise échouât, dans l'espérance que le Roi qui paroïssoit se dégoûter de lui, chasseroit de la Cour un indigne sujet qui abusoit de la faveur & de la confiance du Prince. Lesdiguières n'osa prendre le parti de se réfugier à la Rochelle, après s'être déclaré si hautement contre l'Assemblée. Il méditoit de prendre la route d'Auvergne, & de s'en aller en Dauphiné avec deux mille hommes sur lesquels il comptoit, & avec ce qu'il pouroit ramasser de Réformez en son chemin. Deageant à qui le Roi avoit ordonné de ne perdre point Lesdiguières de vue, se doute de quelque chose. Les rêveries & la melancholie soudaine du Maréchal, les allées & les venues des Seigneurs empressez qui s'entretenoient secrètement avec lui, font soupçonner à Deageant qu'il y a quelque chose d'extraordinaire. Il fonde Lesdiguières, il lui arrache son secret. *Je suis assuré, Monsieur,* lui dit Deageant, *que le Roi a une estime particulière pour vous. Il a toujours rejeté les propositions que certaines gens lui ont faites de vous maltraiter. Votre présence à l'Armée est nécessaire au bien des affaires de Sa Majesté. Elle en est convaincue. Trouvez bon que je lui découvre les justes sujets de déjiance que vos ennemis vous donnent.* Je

vous

1621. *vous rendrai un compte exact de ce que le Roi me dira.*

Le Maréchal qui voioit que sa dernière démarche lui avoit fait perdre tout son crédit dans le Parti Réformé, & qui n'avoit plus rien à espérer que du côté de la Cour, à laquelle il s'étoit honteusement livré, consentit que Deageant parlât au Roi, & même au Connétable. Deageant va donc promptement raconter tout à Sa Majesté. Il étoit ravi de pouvoir rendre un mauvais office au Jésuite Arnoux qui l'avoit fait éloigner de la Cour, il y a deux ans. Louis se met, ou fait semblant de se mettre en colère de ce qu'on chagrine Lesdiguières, & de ce que certaines gens veulent lui donner de l'ombrage. *Il est vrai, dit Louis d'un air assez franc, que si j'en voulois croire quelques personnes, on maltraiteroit le bon homme. Mais je perdrai plutôt ma couronne que de le souffrir. Amenez le moi. Je veux l'assurer moi-même de la considération & de l'estime que j'ai pour lui.* Le Maréchal vient recevoir les caresses que Sa Majesté lui veut faire. Il affecte de paroître content & rassuré. Cependant le vieillard soupçonneux & profond, remarqua depuis tant de choses, que chagrin de s'être mis trop facilement à la discrétion de Luines, il prit la première occasion qui se présenta de faire trouver bon à Sa Majesté qu'il s'en retournât dans son Dauphiné.

La ville de
S. Jean

Quoique Louis & son Connétable pressassent fort le siège de S. Jean d'Angeli, il
alla

alla d'abord assez lentement, soit que la ^{1621.}
 courageuse résistance des assiégés retardât ^{d'Angeli se}
 l'effet des travaux de l'Armée du Roi, soit ^{rend au Roi}
 que le Maréchal de Lesdiguières & plu- ^{après un}
 sieurs autres des principaux Officiers, mé- ^{mois de}
 contens du Connétable, & bien-aîsés que
 le Roi se dégoûtât tout de bon d'un hom-
 me qui l'engageoit à des entreprises dou-
 teuses & difficiles, ne se missent pas en pei-
 ne d'emporter si-tôt la place. L'Auteur de ^{Bernard,}
 la vie du Duc d'Epéron lui donne presque ^{Histoire de}
 tout l'honneur de la prise de S. Jean d'An- ^{Louis XIII.}
 geli : Et il est certain que la ville fut plus ^{Liv. VI.}
 vivement pressée, depuis que le Duc re- ^{Vie du Duc}
 venu de son expédition de Bearn, eût ^{d'Epéron.}
 donné des avis au Roi & au Connétable. ^{L. VIII.}
 Peut-être qu'Epéron content de la Cour ^{Mercur}
 depuis que l'Archevêque de Toulouse son ^{François.}
 fils eut obtenu le Chapeau de Cardinal, ^{1621.}
 & ravi de trouver des occasions de se met-
 tre bien auprès du Roi, & de plaire au
 Connétable, donna les meilleurs conseils
 qu'il put, afin que les assiégés fussent
 bien-tôt réduits à l'extrémité. Son vieux
 chagrin contre les Réformez, auxquels
 il vouloit enlever la meilleure place qu'ils
 eussent dans son Gouvernement de Sain-
 tonge, & je ne fai quelle jalousie de l'auto-
 rité que le Maréchal de Lesdiguières avoit
 dans l'Armée, portèrent encore Epéron
 à faire avancer les travaux, & à exposer
 même fort librement sa vie, afin que le
 Roi & le Connétable crussent lui être par-
 ticulièrement redevables du succès de l'en-
 treprise. Il en fera d'Epéron comme

1621. des autres grands Seigneurs du règne dont j'écris l'Histoire. Dans les dernières années de sa longue vie, il aura le temps de se repentir d'avoir si bien servi le Roi à devenir trop absolu dans son Roiaume. La mort de Hautefontaine, l'Officier le plus expérimenté qui se fût enfermé dans S. Jean d'Angeli avec Soubize, ne contribua pas peu à l'avancement des desseins du Duc d'Epernon. Ce fâcheux accident découragea beaucoup les assiégés. Ils s'étoient bien défendus près de trois semaines, mais le fossé se trouvant percé par les soins extraordinaires & empressez d'Epernon, & le Mineur étant attaché au corps de la place, Soubize & les autres demandèrent à capituler.

Louis ne voulut acorder aucune composition. Le Souverain ne devoit pas, à son avis, faire aucun Traité avec ses sujets. Il déclare seulement qu'à la très-humble supplication de ceux qui sont dans S. Jean d'Angeli, Sa Majesté leur pardonne tout ce qu'ils ont fait durant le siège, & dans le dessein de le soutenir, à condition qu'ils imploreront sa clémence, qu'ils demeureront sous son obéissance, & qu'ils ne porteront jamais les armes contre elle. Pour ce qui est des habitans de la ville, on leur promit la vie, la jouissance de leurs biens, & la liberté de conscience. Toutes les autres choses, le Roi se réserva d'en ordonner ce que bon lui sembleroit. S. Jean d'Angeli se rendit à ces conditions le 24. Juin. Soubize & quelques

Offi-

Officiers vinrent se jeter aux pieds du Roi. Il leur fit un accueil assez favorable : 1621.

il leur parla d'aussi bonne grace que son begaiement naturel le lui permettoit. Chacun d'eux prend ensuite son parti. Soubize va s'enfermer à la Rochelle, & il y mène d'abord la vie d'un simple particulier. Il y eut le chagrin qui arrive ordinairement à ceux qui servent un parti tumultueux & anarchique. Après qu'ils ont fait tout ce qu'on pouvoit attendre de gens de cœur & d'esprit, on les soupçonne, on crie encore contre eux. Les Réformez ne reconnurent pas mieux en plusieurs occasions la manière noble, désintéressée & religieuse, dont le brave Duc de Rohan frère de Soubize les servoit.

*Vie de M.
du Pleffis-
Mornai.
Liv. IV.*

Quoique le Roi eut promis aux habitans de S. Jean d'Angeli la conservation de leurs biens, cela n'empêcha pas qu'il n'y eût des maisons pillées. On tâcha de couvrir un manquement de parole qui pouvoit être préjudiciable au progrès des armes du Roi, en disant que la chose étoit arrivée à l'insçu de Sa Majesté, & des principaux Officiers, & qu'on avoit arrêté le désordre, dez que ceux-ci en furent avertis. Au commencement de Juillet, Louis envoya une Déclaration pour être enregistrée au Parlement de Bourdeaux. Il y ordonnoit que les fortifications de S. Jean d'Angeli seroient rasées, les fossés entièrement comblez, & les habitans dépouillez de tous leurs privilèges. Le Roi alla ensuite à Cognac dans le dessein de s'avancer

1621. en Guienne. Les deux Reines l'avoient joint au siège. La jeune prit la route de Bourdeaux ; & Marie de Médicis s'en retourna sur ses pas à Tours, si mécontente du Connétable de Luines, qu'elle tâchoit de soulever contre lui les Courtisans & les Officiers auxquels elle pouvoit librement découvrir le chagrin qui la dévorait.

Le Roi se
dégoute du
Connétable
de Luines.

Le Roi son fils commençoit lui-même de se dégouter de Luines ; Et peut-être que le Connétable auroit eu la douleur de survivre à son crédit & à sa faveur, si le Duc d'Epemon ne l'eût pas servi fort à propos en avançant la prise de S. Jean d'Angeli. Le Favori se donnoit de si grands airs de hauteur & d'autorité, qu'il en devenoit insupportable à son maître, qui se repentoit de l'avoir trop élevé. Louis découvrit ses sentimens à Puisieux Secrétaire d'Etat, & au Jésuite Arnoux. Les Courtisans attentifs à tous les mouvemens, & à la moindre oeillade du Prince, reconnurent bien-tôt qu'il n'étoit plus si charmé de son Connétable. Quelques-uns lui insinuent malignement que les Luines, & leurs créatures, ont les meilleures places & les principaux Gouvernemens du Roiaume, que trois Frères d'une naissance médiocre se sont faits Ducs & Pairs, qu'ils possèdent entr'eux pour dix millions d'or de charges, d'emplois, de terres & d'autres biens ; en un mot, qu'ils sont devenus si riches, si puissans, qu'un Roi n'oseroit presque entreprendre de les abaisser. Ces discours faisoient de fortes impressions sur l'es-

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

l'esprit d'un Prince foible & soupçonneux. Son Confesseur, auquel il découvrit sa peine, étoit redevable de son avancement au Connétable. La reconnoissance ne demandoit-elle pas qu'il travaillât à dissiper la jalousie que le Roi prenoit ? Arnoux n'en fit rien, soit qu'il ne fût pas alors content lui-même de son bienfaiteur, soit que l'ambitieux Jésuite se flattât d'avoir encore plus de part aux affaires, quand le Favori seroit reculé.

Pendant que le Roi étoit à Cognac après le siège de S. Jean d'Angeli, Luines entra un jour en grande pompe dans le château. Ses Gardes & ses Suisses marchaient devant lui, & les principaux Officiers de l'Armée le suivoient. Louis presque seul dans sa chambre, apperçut par la fenêtre ce nombreux cortège. *Voiez, Bassompierre*, dit-il à ce Courtisan qui se trouvoit près de lui, *Voiez ; c'est le Roi qui entre. Vous me pardonnerez, Sire*, repartit adroitement Bassompierre : *C'est un Connétable aimé de son Maître, qui étale aux yeux du monde les bienfaits & la puissance du Prince qui l'a élevé. Vous ne le connoissez pas*, reprit brusquement Louis. *Il croit que je lui en dois de reste. Ebloui de sa fortune, il veut faire le Roi, mais je l'en empêcherai bien.* Voilà comme un Favori arrogant & téméraire se perd insensiblement, en ne ménageant pas assez la délicatesse du Prince, & en affectant de paroître trop grand devant celui auquel il est redevable de son élévation. *Vous êtes bien malheureux, Sire,*

1621. *de vous mettre ces fantaisies en tête, dit alors Bassompierre avec cet air libre & naïf qu'il affectoit. M. le Comtéable ne l'est guères moins de son côté, puis que vous prenez de pareils ombrages. Et je le suis encore plus de ce que vous me faites cette confidence. Vous vous querellerez un de ces jours l'un contre l'autre; & vous vous racommoderez incontinent. A quoi tout ceci aboutira-t-il? A ce qui arrive entr'un mari & une femme qui se sont brouillez. On convient de chasser les domestiques témoins du différend. Vous avouerez à M. de Luines que vous m'avez découvert votre mécontentement & à quelques autres; Et nous en serons tous la victime. Votre Majesté peut se souvenir que la seule pensée qu'il eut que vous aviez de la bonne volonté pour moi, fut presque cause de ma perte l'année dernière. Que ne fera-t-il pas, s'il vient à savoir ce que vous me dites contre lui? Le Roi promet à Bassompierre avec serment, qu'il ne parleroit point de ceci à son Favori, quand même ils se racommoderoient ensemble. Je me suis ouvert seulement au P. Arnoux, ajoûta Louis, ne lui témoignez rien, & gardez le secret jusques à ce que je vous permette de vous expliquer. Il n'est pas nécessaire, Sire; répondit Bassompierre, que vous me commandiez de me taire. Je m'en impose à moi-même la nécessité. Il y va de ma fortune & de ma vie. La confidence du Roi étoit si périlleuse en ce temps-là, que Bassompierre fut bien-aise de ce que Sa Majesté lui donnoit ordre d'aller incessamment à Paris*

Paris pour les formalitez de la ratification du Traité qu'il venoit de négocier à Madrid sur l'affaire de la Valteline. 1621.

La fierté du Duc d'Epéron ne s'accommodoit pas de servir sous le Connétable de Luines, ni sous le Maréchal de Lesdiguières. Deç qu'Epéron fut au camp devant S. Jean d'Angeli, il ne manqua pas de représenter à Sa Majesté, qu'ayant toujours reçu l'ordre immédiatement des Rois ses prédécesseurs, il espéroit qu'elle lui conserveroit la même distinction. Louis ne put refuser cette grace à un Seigneur qui venoit de le servir utilement en Bearn, & dont il avoit encore besoin. Epéron continua de recevoir les ordres du Roi seul. Et pour éviter les embarras, le Marquis de la Valette fils du Duc exerça la charge de Colonel général de l'Infanterie, dont il avoit la survicance. Après la prise de S. Jean d'Angeli, il fallut trouver un emploi particulier au Duc d'Epéron, puisque sa délicatesse ne lui permettoit pas de servir dans une Armée, où il y avoit un Connétable & un Maréchal général au-dessus de lui. On donna donc au Duc quatre mille hommes de pied & six cens chevaux pour commencer le blocus de la Rochelle. C'étoit la commission la plus agréable qu'il pût recevoir. Epéron qui haïssoit mortellement les Rochelois, & qui avoit beaucoup de présomption & de vanité, ne desespéroit point d'exécuter enfin son projet formé, il y a quatre ans, de réduire la place. Le voilà donc qui

Le Roi laif-
se le Duc
d'Epéron
avec un pe-
tit corps
d'Armée au-
tour de la
Rochelle.

*Vie du Duc
d'Epéron.
Liv. VII.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mercure
François.
1621.*

1621. s'avance encore fièrement jusques à Sur-
gères , & .qui prétend ferrer la ville de
près par les diverses garnisons qu'il met
dans les lieux circonvoisins. Toujours
vaste dans ses desseins, Epernon pense mê-
me à fermer l'entrée du port de la Rochel-
le. Mais ne s'étant pas accommodé des
propositions de l'Ingenieur qu'on lui don-
noit, le Duc n'alla pas si loin qu'il avoit
projeté. Le détail de diverses actions
qui se passèrent entre ses gens & ceux de
la Rochelle, seroit trop ennuyeux. Je di-
rai seulement que le fils du brave la Nouë
fut fait prisonnier dans une de ces rencon-
tres. Epernon en usa bien avec lui. Mais
le Roi, dont le naturel pencha toujours
vers la sévérité, vouloit que la Nouë fût
transféré à Bourdeaux, afin que le Parle-
ment lui fit son procès comme à un re-
belle. Le Duc qui n'approuvoit pas
qu'un Officier de mérite fût traité si ri-
goureusement, eut, je croi, la géné-
rosité de favoriser l'évasion de la Nouë,
qu'il avoit envoyé au château d'Angou-
lême.

Le Duc de
Rohan tâche
de mettre
les villes de
la basse
Guienne en
état de se
défendre.

Lorsque Louis se préparoit au siège de
S. Jean d'Angeli, le Duc de Rohan exhor-
toit les villes de la basse Guienne à ne se sé-
parer point de l'union que toutes les Eglí-
ses Réformées avoient jurée entr'elles, &
il enseignoit les moiens de se bien défen-
dre. L'Assemblée de la Rochelle lui avoit
instamment recommandé de racommo-
der Boesse Pardaillan avec le Marquis de la
Force. Le premier ne pouvoit digérer
que

que l'Assemblée eût préféré l'autre pour le commandement général du Cercle Réformé de la basse Guienne. La Force ne demandoit pas mieux que de s'accorder. Mais son rival ne voulut pas seulement voir le Duc de Rohan. Le refus lui fit juger que Pardaillan avoit pris des engagements avec la Cour. Il convoque en effet une assemblée Provinciale à Sainte-Foi, où il fut résolu de députer Maleret au Roi, & de lui donner la commission de faire à Sa Majesté des protestations d'obéissance & de fidélité de la part des villes de Guienne, excepté Bergerac & Montauban. Mais pendant que Maleret va faire une mauvaise & flateuse harangue, Rohan se transporte par tout, à Clérac, à Tonneins, à Nérac & ailleurs. Il rassure les gens, il les encourage, il leur persuade de reconnoître la Force pour leur Général, en un mot, il fait si bien que Pardaillan qui avoit promis des merveilles au Connétable, ne peut plus répondre que de deux places où il étoit le maître, & de quelques autres moins considérables, dont les Gouverneurs se dévouèrent lâchement à la Cour. Rohan content de son circuit, prend ensuite un grand détour afin de s'en aller à Montauban. Il vouloit éviter le Maréchal de Thémines qui prétendoit lui couper le passage.

Il eut le chagrin d'apprendre en arrivant, non seulement la prise de S. Jean d'Angeli & de Pons en Saintonge; mais encore la défection presque générale des villes

1621.
Mémoires de Rohan. Liv. II. Mercure François. 1621.

La basse Guienne se rend au Roi.

1621. de la basse Guienne. Elles ouvrirent les portes au Roi, ou à ses Généraux, excepté Clérac & Nérac. De manière que le Duc de Rohan persuadé, qu'il auroit bien-tôt toutes les forces du Roi sur les bras, s'applique sérieusement à mettre Montauban en état de résister; résolu à soutenir sa réputation, & à faire ce que le monde attendoit du rare génie, de l'habileté consommée, & du grand courage d'un des plus illustres Capitaines d'un siècle fertile en guerriers extraordinaires. Ce même Châteauneuf Gentilhomme Limosin, neveu du Marquis de la Force, qui avoit répondu si fièrement au Duc de Rohan, que si les Seigneurs Réformez abandonnoient l'Assemblée de la Rochelle, on trouveroit le moyen de se défendre sans eux; Châteauneuf, dis-je, qui témoignoit un zèle si ardent pour la conservation des privilèges & de la liberté de ceux de sa Religion, vendit bassement au Connétable de Luynes Pons ville assez bien fortifiée en Saintonge, qu'il avoit promis de conserver le mieux qu'il lui seroit possible. Favas, ce Député général des Eglises Réformées, qui dans le dessein d'obliger la Cour à le gagner par ses bienfaits anima toujours l'Assemblée de la Rochelle à ne point accepter les expédiens que les grands Seigneurs Réformez propoisoient, de donner quelque satisfaction au Roi sur son autorité commise; Favas encore n'est ni plus fidèle ni plus constant que Châteauneuf. Il ordonne à son

*Mémoires
de Rohan.
Liv. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mercure
Francois.
1621.*

son fils de remettre entre les mains du Roi Casteljaloux & une autre place de sureté, quoi qu'elles fussent éloignées de douze lieues & plus, de la route que Sa Majesté devoit prendre pour aller à Montauban.

Castelnau fils du Marquis de la Force étoit dans la disposition de se défendre en homme de cœur dans Bergerac. Mais Panissant qui avoit beaucoup de crédit parmi les habitans & parmi les soldats, gagné par le Connétable, débaucha la plus grande partie de la garnison, & fit ouvrir les portes au Roi. Le Duc de Maienne assisté des Maréchaux de Roquelaure & d'Aubeterre avoit assiégé Nérac quelque temps auparavant. Montpouillan & Castet y commandoient. La Force le père tâcha de les délivrer par une diversion, en attaquant Caumont. La ville fut seulement surprise. La résistance du château donna le temps au Duc de Maienne de venir au secours. Il laisse Vignoles devant Nérac, acourt à Caumont en diligence, attaque la ville si vigoureusement, que la Force est obligé de se retirer & d'abandonner son entreprisa. Maienne retourne glorieux à Nérac, le prend, emporte rapidement toutes les places de sureté du Duché d'Albret, ou du Comté d'Armagnac, & vient enfin trouver le Roi dans Agen. Sa Majesté s'y étoit rendue après avoir pris Clérac.

Ce fut la seconde ville qui entreprit de résister. Elle est située sur la rivière du

1621. Lot ; les fortifications en étoient bonnes, & il y avoit trois mille hommes , en y comprenant les habitans , résolus à se défendre en braves gens. On agita dans le Conseil du Roi s'il s'arrêteroit à la prendre, ou bien s'il marcheroit droit vers Montauban. Bergerac, Sainte-Foi, Tonneins & toutes les autres villes de seureté sur la Garonne & sur la Dordogne s'étoient rendues à Sa Majesté. Tout plioit devant elle : disons mieux, les lâches & avarés Gouverneurs des places, que la Cour avoit gagnés par des récompenses, ou par des promesses, trahissoient à l'envi les intérêts de leurs Eglises. Quelques-uns effraiez se livroient eux-mêmes, sans attendre que la Cour les achetât. Le Duc de Sulli retiré à Figeac fit faire des protestations de sa fidélité au Roi. Les habitans de Turenne, de Limueil, & des autres places appartenantes au Maréchal de Bouillon envoient aussi des Députés pour faire leurs soumissions à Sa Majesté. Il sembloit que Louis maître de tout le pais & des environs pouvoit se dispenser de s'amuser à prendre Clérac, ville désormais incapable de faire grand mal. Il résolut pourtant de l'assiéger dans les formes, puis qu'elle ne vouloit pas ouvrir ses portes. Le Maréchal de S. Geran & le Marquis de Termes ont ordre d'aller reconnoître la place. Louis s'approche ensuite, & l'attaque si vigoureusement, que les habitans se rendent à discrétion au commencement du mois d'Août. Le Roi toujours sévère fit

s,
y
e
le
l-
s
n-
té
nt
el-
u-
t-
o-
de
fe
la
vé
fa
e,
e-
é-
u-
is
s
r-
le
le
e
s
fi
r-
u
e
t



GVILLAUME DU VAIR
Garde des Seaux.

J. Lamfrelt fec.

fit pendre Denis Consul de la ville, la Far-
gue Ministre, le père de celui-ci, & deux
ou trois autres. On pilla plusieurs mai-
sons, quoique le Roi eût accordé la vie
aux bourgeois & la jouissance de leurs
biens. On accuse quelques Officiers Ca-
tholiques d'avoir fait noier par une perfi-
de collusion une grande partie de la gar-
nison. Mais les Ecrivains flatteurs pré-
tendent que cet accident arriva par un
malheur imprévu. De peur que certain

1621.

gens ne s'avisent de nous reprocher
ici que la passion nous fait tourner les
choses au desavantage des Catholiques,
citons un zélé Catholique témoin de ce
qui se passoit : c'est Deageant. *Ceux qui
avoient voulu porter les affaires aux plus
grandes extrémités, dit-il, emploioient di-
vers artifices pour engager Mr. de Luines
à faire des démarches contraires aux choses
promises, & capables d'augmenter la dé-
fiance, & de soulever davantage les Hu-
guenots, témoin ce qui se fit à S. Jean d'An-
geli au préjudice de la capitulation, à Pons,
à Clérac, & en d'autres endroits.*

*Mémoires
de Deageant.
Pag. 279.
280.*

Guillaume du Vair Garde des Seaux, Mort du
l'un des principaux promoteurs d'une Guerre si remplie d'infidélitez & de super-
cheries, mourut à Tonneins avant la red-
dition de Clérac, âgé de 65. ans. Un cer-
tain extérieur de probité, & l'affectation
de je ne sai quelle austérité de vertu, lui
avoient acquis d'abord assez de réputation
dans le monde. Mais il parut en plu-
sieurs occasions, que semblable à Seneque

*Mort du
Garde des
Seaux du
Vair.*

1621. & à plusieurs autres Philosophes Stoi-

*Mercur
François.*

1621.

*Gramond,
Historiarum
Gallia Lib.
IX.*

ciens, dont le Magistrat faisoit gloire de suivre les sentimens, du Vair cherchoit peut-être plus le faste & l'ostentation, que ce qu'il y a de réel & de solide dans la bonne Philosophie & dans la véritable Religion. Outre qu'il ne fut pas à l'épreuve de la tentation d'un riche Evêché, que Luines lui présenta dans le dessein de rendre la cire plus molle & plus flexible entre les mains du Garde des Sceaux, qui prétendoit passer pour un troisième Caton tombé du Ciel, du Vair fit un tort extrême à sa réputation, en vendant avec la permission du Roi qu'il obtint, sa charge de Premier Président au Parlement de Provence; chose sans exemple & exceptée dans l'Edit qui acorderoit la vénalité des charges. Content d'avoir profité pour lui-même, le Président devenu Garde des Sceaux, parut ensuite fort zélé pour la suppression du *Droit annuel*, autrement de la *Paulette*. Nos graves Magistrats font ainsi des loix sévères, quand il n'y a rien à perdre pour eux. Mais s'ils trouvent le moindre profit à faire, ils seront les premiers à violer les clauses les plus sacrées d'un Edit, qui permettant certains abus, sous le prétexte spécieux de la nécessité publique, excepte du moins quelques-uns des plus crians. Quoi qu'il en soit de la droiture du cœur de ce fameux Garde des Sceaux, dont il n'appartient qu'à Dieu de juger, on lui donne la gloire d'avoir introduit la politesse du langage, & le

& le goût de la véritable éloquence dans le 1621
Barreau.

Le monde raisonna fort sur un endroit de son testament. Après y avoir protesté qu'il mourroit dans la communion de l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine, & dans la participation des prières de la bienheureuse Vierge, des Saints, & de tous les fidèles vivans, j'emporte dans le tombeau, dit-il, un extrême regret de voir que l'avarice & l'ambition de ceux qui devoient travailler fortement à la réformation de l'Eglise, & à l'édification du peuple, y mettent les plus grands obstacles. Je prie Dieu qu'il leur touche efficacement le cœur. Cet article parut extraordinaire; & les gens des deux Religions ne savoient comment l'accorder avec la conduite du Garde des Seaux. Si M. du Vair, dirent les Réformez, souhaitoit sincèrement la réformation de l'Eglise, pourquoi nous haïssoit-il mortellement? Nous demandons la même chose que lui. L'unique reproche qu'il nous pouvoit faire, c'est que nous allons peut-être trop loin. Est-ce donc là un si grand crime? Au lieu d'exciter le Roi à nous poursuivre à feu & à sang, M. le Garde des Seaux n'auroit-il pas mieux fait de persuader à Sa Majesté, qu'elle devoit travailler sérieusement à la réformation du Clergé, au retranchement des abus, & surtout à la diminution de la Monarchie du Pape? On pourroit se rapprocher après l'abolition des désordres incompatibles avec l'esprit du Christianisme. Les Papistes mal
lins

1621. lins parloient aussi de leur côté. Les uns demandoient, si c'étoit dans le dessein de réformer le Sacré Collège, que du Vair s'étoit mis en tête d'être Cardinal. *Presque M. le Garde des Sceaux*, disoient les autres, *souhaitoit en bon Catholique la réformation des mœurs & des abus, pourquoy gardoit-il un Evêché sans faire aucune fonction Ecclesiastique ? Il affecte d'aimer la modestie ; il ordonne dans son testament que son tombeau & l'épithaphe soient d'une simplicité Chrétienne. Cela seroit fort bien, si le bon Magistrat peu satisfait du revenu que les Sceaux donnent, n'avoit pas pris sans scrupule un des plus riches Evêchez du Roiaume.* Heureusement pour du Vair, Luines son patron fit cesser tous ces murmures. Les François toujours occupez de la dernière chose qui se présente, laisserent le Garde des Sceaux. On se mit à crier plus fort que jamais contre le Connétable. Je ne sai comment il eut l'imprudence de prendre encore les seaux. Les gens de lettres & de robe regardèrent cette action comme une injure & une insulte que leur faisoit un homme sans aucune teinture des sciences & des loix, qui non content d'être indignement parvenu d'une petite charge dans la Fauconnerie à la première dignité militaire du Roiaume, se croit encore assez habile pour y exercer la seconde Magistrature. Tout le monde se mocqua de la sotte vanité de Luines. Il portoit les clefs du cofret où sont les seaux, pendues à son cou,

aussi

aussi bien que la croix de l'Ordre du S. Esprit. Celle-ci, disoit-on, *Est l'Epée de Connétable, né lui conviennent pas mieux que les seaux.* 1621.

Louis faisoit si bien les affaires de la Cour de Rome & du Clergé, en mettant le feu dans son Roiaume, que le Pape & les Evêques de France ne manquèrent pas de lui donner les éloges les plus outrez, & de l'exhorter vivement à poursuivre une si sainte entreprise. Grégoire écrit au Roi un bref long & flatteur. Après l'avoir exalté de ce que dans un âge, où les autres Princes ne pensent qu'au plaisir & aux divertissemens, il marchoit à la tête de son Armée pour aller prendre les places hérétiques, *jouïssiez de la belle réputation que vous acquerez*, dit le S. Père à Louis. *Suivez Dieu qui combat avec vous. Comme vous êtes maintenant le foudre de la guerre & le bouclier de la paix, vous serez aussi désormais la louange d'Israël & la gloire de tout le monde.* Du plus haut sommet de notre dignité Apostolique nous assistons de cœur & d'affection à vos Armées; par nos prières ardentes & assidues nous attirons le secours du Ciel sur vous. Quoique nous ne doutions point que votre vertu & votre constance ne vous portent à mettre la dernière main à l'œuvre que vous avez commencée, trouvez bon que nous vous enflammions encore par nos exhortations, afin qu'il paroisse que nous prenons à cœur l'avantage de la véritable Religion & l'augmentation de votre gloire. Ce n'est pas tout.

Le

1621. Le Pape vouloit qu'après avoir défolé plusieurs belles & grandes Provinces de France; sous prétexte d'y extirper l'hérésie, Louis armât une puissante flotte pour réduire enfin la Rochelle. Grégoire promettoit hardiment que Dieu feroit en faveur du Roi, des miracles aussi éclatans que ceux du passage de la Mer Rouge & du Jourdain. Le Pape répondoit après cela de la conquête de l'Orient, pourvu que Louis imitât ses ancêtres, *qui ont obéi*, disoit Grégoire, *aussi religieusement aux exhortations des Papes qu'aux commandemens de Dieu.* Paroles impies & prophanes! Mais doit-on attendre autre chose d'un misérable Successeur de ces Pontifes sanguinaires, qui ont mis toute l'Europe, que dis-je, l'Orient & l'Occident en feu, & qui ont fait couler des rivières de sang humain, en sonnant la trompette de leurs prétendues *guerres saintes*?

Harangue
du Clergé
de France
sur le même
sujet.

Mercur
François.
1621.

Le Clergé de France voulut enchérir sur le Pape. Les Députés des deux Ordres s'étoient assemblez dans le mois de Juin à Paris. Le Roi les fit venir à Poitiers, & puis à Bourdeaux, afin que voiant de plus près les belles victoires de Sa Majesté sur les hérétiques, ils fournissent librement une somme extraordinaire pour subvenir à de si grandes dépenses. Ces Messieurs résolurent en effet de donner au Roi un million d'or; destiné, dirent-ils, à la prise de la Rochelle. Cette conquête après laquelle & le Pape & les Evêques soupiroient si fort, coûtera un peu plus

plus cher au Clergé. Il faudra bien acor-der encore d'autres dons gratuits. Cornulier Evêque de Rènes fut chargé de faire ensuite la remontrance ordinaire au Roi. Il étoit engagé pour lors au siège de Montauban, dont le malheureux succès ne répondit pas aux magnifiques promesses que le Pape & les Evêques faisoient à Louis de la part du Ciel. Les Cardinaux de Retz & de la Valette, & les principaux Prélats de l'Assemblée du Clergé, accompagnèrent Cornulier quand il vint s'acquitter de sa commission. Il seroit difficile de trouver quelque chose de moins judicieux, de plus flatteur, & de plus violent que la longue harangue de cet Evêque. Depuis un siècle, dit-il, on n'entendoit dans notre terre que la voix de la tourterelle gémissante. Elle quitte maintenant le ton lugubre pour rendre avec allégresse mille actions de grâces à Dieu, de ce qu'il nous a donné un Roi puissant & capable de mettre l'Eglise dans son ancienne splendeur. Vous essuyez nos larmes, Sire, & vous changez les tristes accens de nos voix en acclamations de joie sur les grands biens que nous commençons de recueillir par votre piété & par le progrès de vos armes. Que les anciennes Histoires des Hebreux vantent tant qu'elles voudront un Roi qui à l'âge de vingt ans extirpa l'Idolatrie que ses Prédecesseurs avoient soufferte; nous exalterons encore plus notre auguste Monarque. Son zèle & sa ferveur le relevent infiniment au dessus de Josias.

Après

1621.

Après une invective outrée contre les Réformez, le Prélat quitte sans façon le caractère de Prédicateur de l'Evangile de paix, il entonne la trompette de la guerre plus fort qu'aucun autre. *Ce n'est pas, Sire, ajôûte-t-il, que nous demandions la guerre, au contraire nous souhaitons la paix. Le Dieu que nous servons, est un Dieu de paix & non de dissensions. C'est à nous de le suivre dans ce même esprit, & de la lui demander incessamment. Mais pour obtenir une bonne paix, il faut quelquefois prendre les armes. Quoique la guerre soit ordinairement accompagnée de pertes & de malheurs, elle vaut souvent mieux qu'une mauvaise paix. Dieu qui est juste Juge, donne toujours une fin heureuse à une guerre bien fondée. La maxime n'est pas certaine. Mais enfin la question, c'est de savoir qui avoit pris les armes avec plus de justice, ou du Roi pour opprimer les sujets sur un prétexte de désobéissance assez léger, ou des Réformez pour la conservation de leurs privilèges & de leur liberté. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette affaire. Voions la suite du discours d'un Prélat qui prêche la guerre. Pour réussir dans votre entreprise, Sire, ajôûte-t-il, vous n'avez qu'à savoir user des avantages que le Dieu des batailles a miraculeusement mis entre vos mains, & à vous souvenir que si les Israélites eussent pour suivi leurs ennemis jusques dans les lieux forts où ils se retirèrent, l'Arche du Seigneur n'auroit jamais été prise par les*
Phi-

Philistins. A ce compte l'Evêque ne vou-
loit pas que le Roi fit bon quartier à ses
pauvres sujets Réformez. Toute la grace
que Cornulier conseilloit à Louis de leur
acorder, c'étoit de les reléguer dans les
bourgs & dans les villages, à l'exemple
de l'Empereur Constantius qui en usa de
la sorte au regard des Idolâtres.

Le Prélat employa toute son éloquence
qui consistoit plus dans une abondance de
paroles ennuieuses, qu'en raisons solides
& bien poussées, à faire valoir l'octroi
d'un million d'or que le Clergé destinoit
au siège de la Rochelle. Mais comme le
don de ces Messieurs n'est jamais telle-
ment gratuit, qu'ils ne prétendent en tirer
de fort grands avantages, l'Evêque de
Renes pressa vivement Sa Majesté, de
leur accorder certaines choses qui n'étoient
pas moins préjudiciables à la juridiction
& à l'autorité Roiale, qu'à la liberté de
conscience des Réformez, & aux Edits de
pacification. Les auditeurs furent ex-
trêmement surpris après des exhortations
si pathétiques à la rigueur & à la guerre,
d'entendre dire à l'Evêque d'un air grave
& sérieux, que ses confrères & lui ne pré-
tendoient point déraciner les erreurs par
la force & par la violence. *La liberté,*
poursuivit-il, est tellement gravée dans le
fond de l'esprit de l'homme, que ce qui s'y
met par la force, n'est pas ordinairement
de longue durée. La contrainte est moins
capable encore de produire la foi qui doit
être libre, &c. s'y insinuer doucement par
l'inspi-

1621. *l'inspiration divine, par la patience, par les exhortations, & par les bons exemples.*

Cette maxime juste & véritable parut venir mal à propos dans un discours plus digne d'un Officier d'Armée, que d'un homme qui se disoit l'Ambassadeur du Dieu qui anonce la paix & l'amour du prochain. Quelques Courtisans qui avoient de la raison & du discernement, ne purent s'empêcher de rire au nez d'un harangueur qui avançoit gravement les raisonnemens les plus faux, & les contradictions les plus grossières.

Le Duc d'Angoulême & ses deux Collègues sont rappelés de leur Ambassade en Allemagne.

Ambassade d'Angoulême. Pag. 536. 537. 538. &c. 567. 568. &c.

Charles de Valois Duc d'Angoulême étoit revenu au temps de cette Assemblée du Clergé, de la célèbre Ambassade à laquelle il fut envoyé l'année précédente en Allemagne avec le Comte de Béthune & l'Aubespine Abbé de Preaux. Le ban Impérial publié contre Frederic Roi de Bohême, les entreprises du Marquis Spinola, non seulement sur le bas Palatinat, mais encore sur les terres de plusieurs Princes de l'Empire qui n'avoient aucune part à l'affaire de Bohême, enfin, les vives remontrances de ceux de l'Union Protestante à la Cour de France, que si le Roi ne s'opposoit vigoureusement aux projets ambitieux de la Maison d'Autriche, toute l'Allemagne seroit bien-tôt subjuguée, ces choses, dis-je, firent ouvrir un peu les yeux à Louis & à son Conseil. La Maison d'Autriche, dit Sa Majesté dans une lettre aux trois Ambassadeurs à Vienne, *fait tous les jours de nou-*
veaux

veaux progrès. Sans avoir égard à l'état présent des affaires, ni à l'honneur de mon nom & de mon entremise, l'Empereur poussé par les Espagnols a mis durant votre négociation l'Electeur Palatin au ban de l'Empire. C'est une marque certaine qu'il pense plus à s'acroître par la voie des armes, qu'à faire la paix. Retirez vous de Vienne, dez que vous en trouverez un prétexte honnête; Et le plutôt sera le meilleur. Je fais réflexion qu'il est à propos d'arrêter le cours des prospérités de la Maison d'Autriche, & de ne favoriser pas davantage son agrandissement. Le Roi d'Espagne recueilliroit lui seul au préjudice de mes amis & des alliez de ma Couronne, tout le fruit des soins que je prens. Sans faire aucune démonstration de cette prudence, éludez doucement les propositions que l'Empereur fera désormais pour se servir encore de mon entremise au rétablissement de ses affaires. Revenez me trouver. Et si vous voyez, en passant, quelques uns des Princes de l'Union Protestante, exhortez les à demeurer dans une bonne correspondance les uns avec les autres, & à rallier leurs amis. Assurez les aussi de ma bonne volonté, & du désir que j'ai de voir leurs affaires sur un meilleur pied; non que je veuille entretenir la division & le trouble, en Allemagne. Je cherche au contraire les moyens de parvenir à un accommodement raisonnable.

Puiffieux Secrétaire d'Etat explique encore mieux les choses dans sa lettre aux
mèmes

1621. mêmes Ambassadeurs. Vous prévoiez fort bien, leur dit-il, l'agrandissement de la Maison d'Autriche, & que par les conseils des Ministres d'Espagne, elle cherche à se prévaloir de ses nouveaux avantages; & à se servir de notre entremise, comme d'un degré pour monter au comble de sa grandeur. Outre l'intérêt général, le nôtre s'y trouve engagé bien avant. Car enfin, cette balance que nous prétendons mettre dans la Chrétienté, ne seroit plus entre nos mains : Et ceux de la Maison d'Autriche n'auroient égard à nos offices & à notre amitié, qu'autant que leur intérêt particulier les y convieroit. Outre le peu de gratitude que les Espagnols nous témoignent, nous leur donnons moien d'avancer leurs affaires, & nous nous rendons odieux & suspects à nos autres amis, chose que nous devons éviter avec soin. Si sans donner du soupçon de votre départ, vous voyez qu'il y ait lieu de faire en sorte que les Princes de l'Union, alliez de cette Couronne, ne soient point inquiétés sur l'affaire de la Bohême & du Palatinat, employez y vos offices. Ils en ont requis Sa Majesté, & lui en ont remontré la conséquence. Ces Messieurs d'Autriche ne paroissent pas se contenter de la Bohême, ni du Palatinat. Ils inquiètent sous ce prétexte beaucoup de Princes & quelques villes de l'Empire, qui ne sont point de la faction de l'Electeur Palatin. Et si le Roi d'Espagne conserve la Valteline qu'il a usurpée, comme il témoigne en avoir le dessein, la liberté de l'Italie est bien engagée. L'Es-
pagne

pagne joindra facilement les forces qu'elle y entretient, avec celles de l'Allemagne. Mais le Roi a résolu de ne souffrir pas cette invasion. 1621.

Les raisonnemens de Louis & de son Ministre étoient bons & solides. Mais ils s'avisèrent trop tard l'un & l'autre de prévenir des inconvéniens dont les Ambassadeurs les avertirent judicieusement après la bataille de Prague. Bien loin de prendre dez-lors ses mesures, afin d'arrêter le progrès des armes de la Maison d'Autriche, & d'empêcher l'oppression entière du Roi de Bohême & des Princes Protestans de l'Empire, le Conseil de France amusé par le Traité de Madrid sur la Valteline, fit justement tout ce que l'Empereur & le Roi d'Espagne pouvoient souhaiter pour l'exécution de leurs projets. Pendant que Louis fait la guerre à ses sujets, le haut & le bas Palatinat sont entièrement envahis, le Marquis Spinola attaque vigoureusement les Provinces-Unies, & le Gouverneur de Milan élude la restitution de la Valteline. Au lieu de porter ses armes en Guienne, le Roi n'auroit-il pas fait plus sagement, d'envoyer ses troupes vers l'Allemagne, & de paroître du moins prêt à s'opposer à l'usurpation des Etats héréditaires de Frederic, & à l'oppression des Princes de l'Union Protestante ? Trop heureux d'obtenir une trêve de six semaines pour le Palatinat, ils coururent presque tous à l'envi demander grace à l'Empereur.

1621. Les Ministres de France s'imaginoient mal à propos, que le Roi cessant de s'entremettre pour l'accommodement de Bethlen Gabor avec l'Empereur, la Maison d'Autriche auroit des affaires en Hongrie, qui ne lui permettroient pas de pousser trop loin ses conquêtes en Allemagne : pensée dont les trois Ambassadeurs de France font bien voir la fausseté dans une lettre à Puisieux.

Jamais, disent-ils, la guerre de Hongrie ne sera capable de faire une assez puissante diversion. C'est un Roiaume situé à l'extrémité des Etats de l'Empereur, & les habitans sont tellement incapables de lui faire du mal sans le secours de leurs voisins, que l'une de ces deux choses doit arriver infailliblement. Ou les Hongrois se soumettront au Turc : Et c'est un mal irréparable pour la Chrétienté ; ou bien l'Empereur les subjuguera par la force. Il en seroit déjà venu à bout sans les trêves que nous avons obtenues. Cela ne manquera pas d'être suivi d'une loi d'hérédité semblable à celle qui est imposée à la Bohême, à la Silésie & à la Moravie depuis la bataille de Prague. L'Empereur n'appelle plus autrement ces Provinces que son Roiaume héréditaire. Que si nous pouvons faire la paix de Hongrie, le Turc en sera exclus ; & l'Empereur y aura seulement l'autorité que l'ancienne constitution du gouvernement lui donne : la puissance souveraine demeurera toujours partagée entre le Roi & les Etats du Pais. Cette considération porta

les

Les trois Ambassadeurs de France à demander la permission de faire de nouvelles instances pour la conclusion de la paix entre l'Empereur & Bethlen Gabor. Ils croioient avoir assez avancé leur négociation dans les conférences qu'ils eurent à Hambourg avec les Ministres du Prince de Transilvanie. Mais l'Empereur & son Comte d'Ognate Ambassadeur d'Espagne à Vienne, bien avertis que Louis désormais occupé chez lui, ne pourroit s'opposer aux desseins de la Maison d'Autriche, refusèrent toutes les conditions dont Gabor auroit pu se contenter raisonnablement. 1621.

Ferdinand & les Espagnols se croioient assurez de réduire la Hongrie dans une campagne avec les secours que Sigismond Roi de Pologne devoit envoyer, de prendre encore l'un & l'autre Palatinat par le moien de Maximilien Duc de Bavière, auquel on promettoit la dignité Electorale dont Frederic Roi de Bohême seroit dépouillé; enfin, de soumettre si bien les Princes de l'Union Protestante, qu'aucun d'eux n'oseroit remuer. L'artificieux Prince de Transilvanie avoit aussi ses vues & ses desseins qui l'éloignoient de la paix, quoiqu'il fit semblant de la souhaiter. Par ses intrigues à la Porte Ottomane, Gabor avoit engagé le jeune Osman Empereur des Turcs qui venoit de s'accorder avec le Sophi de Perse, à tourner ses armes contre la Pologne, plutôt que contre la Hongrie. Outre

1621. que le Transilvain craignoit de se rendre trop odieux aux Hongrois & même à tous les Princes Chrétiens, s'il paroïssoit avoir appelé les Turcs en Hongrie, il vouloit avoir pour lui tout ce qui restoit de ce grand Roiaume, sauf à se faire ensuite tributaire & vassal du Grand Seigneur. Ce détour étoit plus avantageux à l'ambition de Gabor. La conquête de la Hongrie Chrétienne, dont il possédoit la meilleure partie, lui paroïssoit assurée, dez que, bien loin de recevoir du secours de Sigismond Roi de Pologne, l'Empereur seroit peut-être dans la nécessité d'en donner à un Prince voisin son beau-frère, qui auroit sur ses bras toutes les forces du Turc. Le Duc d'Angoulême, Béthune, & Preaux furent ainsi réduits à revenir en France avec le chagrin d'avoir uniquement travaillé à l'agrandissement des ennemis secrets & irréconciliables de leur Maître. Aveuglé par les éloges flatteurs qu'on lui donnoit sur le progrès de ses armes en Guienne, & insensible désormais au mal qu'il se faisoit à lui-même, & aux avantages qu'il donnoit à une Couronne rivale de la sienne, Louis reçut le Duc d'Angoulême à bras ouverts. Il l'employa dans son Armée, afin qu'après l'avoir aidé à rendre la Maison d'Autriche plus puissante & plus formidable, Angoulême se servît encore à désoler les plus belles Provinces de France, & à la rendre moins capable de soutenir ses meilleurs alliez. Etrange aveuglement, dirai-je

je d'un Roi ou d'un Conseil entêté de l'établissement d'un pouvoir arbitraire! 1621.
 Dans la passion de dominer à sa fantaisie, on ruine le Roiaume, on abandonne les voisins à la discrétion du plus fort, on laisse agrandir une Puissance qui auroit fait trembler la France, si un habile Ministre n'avoit heureusement réparé les fautes de ceux qui l'avoient précédé dans le Conseil du Roi.

On recommença la guerre en Hongrie Progrès des armes de l'Empereur en Hongrie.
 incontinent après que les trois Ambassadeurs de France eurent pris congé de l'Empereur. La trêve finissoit alors. Ferdinand & Gabor ne vouloient ni la continuer, ni faire la paix. Les armes Impériales eurent d'abord de fort grands avantages. Setschi Seigneur de Hongrie avoit abandonné le parti du Transilvain, & emmené deux mille hommes avec lui. Renforcé de quelques troupes que l'Empereur lui donna, Setschi surprit Altenfol & Vefprin. Il se joint ensuite à Palfi autre Seigneur Hongrois du parti de Ferdinand. Dans un poste avantageux entre Tirnaw & Cassovie, ils se flattoient l'un & l'autre de prendre Gabor qui étoit dans la première de ces deux places, & de le livrer ensuite à l'Empereur. Mais le Transilvain fut plus habile qu'eux. Il se retire de Tirnaw; Et emportant avec lui la couronne & les ornemens Roiaux à Cassovie, il y amasse une armée, pendant que celle de l'Empereur s'affoiblit, & perd sa première ardeur en prenant

1621. des places. Le Comte de Buquoi rappelé de Moravie en Hongrie, comme à une conquête certaine, marche droit à Presbourg & l'investit. Forgatfi Palatin de Hongrie & quelques autres Seigneurs du Pais y étoient enfermez. Soit que naturellement legers & inconstans, ils fussent las de la domination de Gabor, soit que l'Empereur leur fit espérer de plus grands avantages, Forgatfi & ses partisans rendirent la ville de Presbourg, à condition que Sa Majesté Impériale leur conserveroit leurs charges & leurs dignitez. La garnison du château fait mine de vouloir se défendre. Mais Buquoi attaque si vigoureusement la place, que le Commandant demanda bien-tôt à capituler.

La face des affaires change en Hongrie par la mort du Comte de Buquoi.

Tout paroissoit céder à la rapidité des armes victorieuses de Ferdinand, lorsque le malheureux succès du siège de Neuhausel fit changer la face des affaires. Buquoi s'étoit approché de la ville, sur l'avis que certaines gens lui donnèrent d'une prétendue mesintelligence entre les soldats de la garnison. Le rapport étoit faux, ou les esprits se réunirent à la vue de l'ennemi. Le Palatin Forgatfi fait sommer la garnison, & ils répondent, qu'en bons Hongrois ils mourront plutôt que de retourner sous la domination des Allemands. La place ne fut point si bien investie, qu'il n'y passât continuellement des gens frais & du secours d'un corps d'armée du parti de Gabor posté aux

Mercur
François.
1621.
Vittorio
Siri Memo-
rie Recondi-
te. Tom. V.
Pag. 349.

aux envitons. Le monde ne favoit pour-
 quoi un aussi habile Général que Buquoi
 s'opiniâtroit à demeurer devant une ville
 qu'il ne pouvoit pas prendre. Son armée
 s'affoiblissoit tous les jours, & les Soldats
 rebutez se décourageoient. Buquoi per-
 dit enfin malheureusement la vie d'onze
 coups de pistolet, de lance, ou de sabre
 dans une rencontre où il fit tout ce qu'on
 pouvoit attendre de son courage & de sa
 valeur, pour rassurer les siens épouvan-
 tez, qui fuioient devant l'ennemi. Telle
 fut la fin de Charles de Longueval Com-
 te de Buquoi, Seigneur Valon. Ses bel-
 les actions dans les guerres de France &
 des Pais-Bas, où il servit utilement la
 Couronne d'Espagne, méritèrent que
 l'Archiduc Albert lui donnât le comman-
 dement des troupes destinées au secours
 des Empereurs Mathias & Ferdinand. At-
 tentif à remplir tous les devoirs d'un
 grand Capitaine, Buquoi acquit une gloire
 immortelle dans les guerres de Bohême
 & de Hongrie. Sa mort fut une perte ir-
 réparable pour l'Empereur. Les affaires
 de Bethlen Gabor se rétablirent en un in-
 stant. Après avoir surpris Setschi & Pal-
 fi, dont les troupes furent mises en dé-
 route, il reprend Tirnaw, s'avance vers
 Presbourg, & l'assiége. Budiani Seigneur
 Hongrois de son parti fait d'un autre côté
 des courses jusques à Vienne. On dit
 que Ferdinand put voir des fenêtres de
 son palais de Vienne en un jour, les flam-
 mes de vingt villages brûlez par les gens

1621. de Gabor au delà du Danube, & de quatorze mis en feu dans le même temps en deça de la rivière par les soldats de Budiani.

Osman Empereur des Turcs marche contre la Pologne à la tête d'une puissante Armée.

Nani, Historia Veneta. Lib. III. 1617. & 1618. Mercuri François. 1621.

Nonobstant un si prompt rétablissement de ses affaires, le Transilvain fut plus tenté que jamais d'écouter les propositions de paix que fit ensuite la Cour de Vienne, plus attentive aux affaires d'Allemagne qu'à celles de Hongrie. Bien des choses contribuèrent à rendre Gabor plus traitable. Il fut obligé d'abandonner le siège de Presbourg, dont la garnison Allemande se défendoit fort bien, & il apprit que les Turcs déconcertez de la perte d'une grande partie de leur puissante Armée sur les confins de la Moldavie & de la Podolie, traitoient avec la République de Pologne. Cette fâcheuse nouvelle fit craindre à Gabor que Ferdinand maître absolu en Autriche, en Bohême, en Silésie, & presque dans tout l'Empire, n'appellât une grande partie de ses forces en Hongrie, pour la subjuguier entièrement, & pour le chasser lui-même de la Transilvanie. Les Turcs divisés entr'eux & affoiblis des pertes faites en Pologne ne paroissoient point en état de secourir Gabor assez puissamment contre l'Empereur & contre le Roi de Pologne. Ces deux Princes ne pouvoient pas manquer de s'unir & de se venger du Transilvain, dez que Gustave Roi de Suède ne donneroit plus d'occupation à Sigismond du côté de la Livonie. Je n'ai point

point encore parlé des affaires des Turcs. Embarrasiez à leur guerre de Perse depuis le commencement du règne de Louis XIII. ils ont laissé les Chrétiens en repos. Mais puisqu'ils paroîtront désormais sur la scène en Europe, je croi devoir rapporter de temps en temps ce qui se passe de plus remarquable chez eux. Les hommes se ressembtent par tout, & nous trouvons, à peu près, le même jeu des passions dans le Divan & au Serrail, que dans les Cours les plus déliées de l'Europe Chrétienne. Madrid, Paris, Londres, Vienne, & Constantinople peuvent nous fournir également de quoi nous instruire.

Le Sultan Achmet étant mort l'an 1617. Mustapha son frère lui succéda au préjudice de deux jeunes fils que l'autre laissoit. Les Turcs ont pris des Arabes cette coutume de préférer un & quelquefois deux frères de l'Empereur mort, ou déposé, à ses enfans. Nous en avons vu un exemple en nos jours. Mustapha Prince imbécille & né pour être le jouet de l'ambition des principaux Officiers de l'Empire Ottoman, ne demeura pas long-temps sur le Thrône. Le Muphti, le Caïmacan, & le Chislar Aga qui l'y avoient élevé, l'en firent descendre l'année suivante, & lui substituèrent Osman fils aîné d'Achmet. Ils espéroient de conserver plus facilement leur crédit & leur autorité durant la jeunesse d'Osman, que sous la foiblesse de Mustapha, dont les

1621. femmes & les Eunuques pouvoient profiter aussi bien qu'eux , & mettre leurs amis & leurs créatures dans les premières places. Osman qui ne manquoit ni de férocité ni de courage , aiant commencé de gouverner par lui-même , écouta volontiers les insinuations de certaines gens après la conclusion de la paix avec le Sophi de Perse. On exhortoit le jeune Sultan à marcher sur les traces de ses prédécesseurs qui s'étoient rendus redoutables par leurs conquêtes en Europe. Les intrigues de Bethlen Gabor à la Porte Ottomane , & le succès de ses entreprises en Hongrie , donnèrent encore occasion aux flatteurs de représenter au Grand Seigneur , qu'il étoit facile de réduire la Pologne épuisée par ses guerres contre les Moscovites & contre les Suédois , à la condition des Etats tributaires de la Porte. *Bethlen Gabor , disoit-on au Sultan , s'offre de se rendre vassal de Ta Hauteffe , pourvu qu'elle l'aide indirectement à conquérir le reste de la Hongrie. Qu'il sera facile de réduire l'Allemagne , quand suivie des Hongrois & des Polonois rangez sous son obéissance , Ta Hauteffe marchera droit à Vienne en Autriche !* Ces remontrances firent impression sur l'esprit d'Osman , & il chercha dez-lors un prétexte de déclarer la guerre à la Pologne.

Bethlen Gabor lui en fournit un. Ferdinand & Sigismond presque également intéressés à rompre les ambitieux projets de Gabor du côté de la Hongrie , tentèrent de

de l'arrêter dans sa Transilvanie, en le faisant attaquer par les Princes de Moldavie & de Valachie. Gabor averti de ce dessein, représente à la Porte que le Moldave gagné par les Polonois, veut se donner à eux, & se soustraire de l'obéissance du Grand Seigneur. Un nommé Campagi reçoit incontinent la commission d'aller en Moldavie avec deux cens Turcs, de tuer Gratian, c'étoit le nom du Prince, & de prendre sa place. La chose ne fut point si secrète que Gratian n'en eût connoissance. Il attend Campagi dans une embuscade, & le tue avec ses deux cens Turcs. Persuadé qu'il n'y avoit plus rien à ménager pour lui à la Porte Ottomane, Gratian se jette entre les bras des Polonois, qui regardent la Moldavie & la Valachie comme une ancienne dépendance de leur République. Zamosky fils du Grand Chancelier de Pologne marche à la tête de vingt mille hommes, s'empare de la Moldavie, & la défend heureusement d'abord contre les Turcs qui vinrent l'attaquer. L'Armée Polonoise a de grands avantages dans la première occasion, & elle entre dans la Valachie. Les Turcs firent venir alors le Cham des Tartares de Precop. Il marche droit à l'ennemi, il lui donne bataille, & le défait. Gratian, Zamosky, & deux mille Polonois demeurèrent sur la place. Depuis ce temps-là Osman ne parla plus que de se venger de l'insulte qu'il prétendoit avoir reçue des Polonois. Nous connoissons

1621. des Princes Chrétiens qui ont mis l'Europe en feu sur des prétextes encore plus légers & plus frivoles.

Sigismond informé des préparatifs du Grand Seigneur, convoque une Diète générale à Varsovie vers la fin de l'an 1620. Il fut blessé quelques jours auparavant par un Gentilhomme Polonois qui avoit résolu de l'assassiner, & qui ne voulut jamais découvrir ses complices. Le Roi avoit beaucoup d'ennemis parmi la Noblesse. Son ardeur à secourir Ferdinand contre les Etats de Bohême, déplut à beaucoup de gens. Les Polonois craignoient que Sigismond n'eût envie de suivre l'exemple de l'Empereur, & qu'il ne pensât à rendre le Roiaume de Pologne héréditaire, puis qu'il aidait son beau-frère à subjuguier un Etat originellement aussi libre que la Pologne.

On résolut dans la Diète de se préparer à une vigoureuse résistance. Le Prince Ladislas fils aîné du Roi faisoit état de marcher au devant des Infidèles à la tête de cent mille chevaux & plus. L'Armée du Sultan se trouva de deux oens cinquante mille hommes au mois de Mai en 1621. sans y comprendre les Tartares qui avoient ordre de la joindre. Les principaux Officiers n'avoient point été d'avis que le Grand Seigneur entreprit une guerre difficile & périlleuse contre une Noblesse brave, aguerrie, & disposée à mourir plutôt qu'à perdre sa liberté. Mais rien n'étoit capable d'arrêter le jeune Osman.

*Vittorio Siri Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 350.*

man. Le voilà qui sort de sa capitale, & qui s'avance vers Andrinople au commencement d'Août, nonobstant les remontrances de ses Officiers. Le Muphti & quelques Visirs tentèrent encore la voie de la superstition pour détourner le Sultan de continuer sa marche. C'est un moyen souvent plus efficace sur certains esprits, que les raisons les plus solides. Un Santon aposté par le Muphti aborde le Sultan qui revenoit de la prière & lui dit : *Dieu m'a révélé la nuit dernière dans une vision, que si Ta Hauteſſe va plus loin, elle est en danger de perdre l'Empire. Son épée ne peut faire cette année du mal à qui que ce ſoit.* Osman n'étoit point si crédule que son Muphti se l'imaginait. *Voions si la prédiction est bien certaine,* répond-il en souriant ; & prenant son cimeterre, il ordonne à quelqu'un d'en couper la tête au prétendu Saint à révélations. Le Muphti auteur du stratagème fut tellement effrayé, qu'il alla promptement se mettre au lit. Il envoie demander ensuite au Sultan la permission de s'en retourner à Constantinople, pour y mourir, disoit-il, entre les bras de je ne ſai quel autre Santon, qui avoit d'intimes communications avec Dieu.

L'Armée Ottomane passa le Danube sur Osman est un pont de bateaux vingt-cinq lieues au obligé de dessus de son embouchure dans la Mer faire la paix Noire. Avant que de s'avancer en Mol- avec les Po- lonois après davie & en Valachie, Osman laissa un avoir perdu Bassa pour la garde du passage sur le Danube la moitié de son Armée.

1621. nube avec ordre d'élever un fort à la tête du pont. Le dessein du Sultan, c'étoit de traverser le Niefter vers Cochin, d'entrer dans la Podolie & d'y prendre la ville de Caminiecz. Rempli des vastes projets qu'il avoit formez, Osman s'imagine déjà que tout plie devant lui, & qu'il va de Caminiecz établir à Cracovie une nouvelle forme de gouvernement. Mais ses espérances furent bien trompées. Le Prince Ladislas s'étoit si bien retranché sur le bord du Niefter près de Cochin, que jamais les Turcs ne purent forcer le camp des Polonois, ni entrer dans la Podolie. Depuis le 12. Août jusques au 10. Septembre, il y eut chaque jour une action entre les Infidèles & les Chrétiens. La Noblesse Polonoise animée par l'exemple du Prince Ladislas donnoit des marques prodigieuses de courage & de valeur. Osman enragé de voir périr une si belle Armée par les maladies que causèrent les pluies & les autres incommoditez de la saison, ne savoit à qui s'en prendre. Il fit trancher la tête au nouveau Prince de Moldavie & à quelques-uns des plus considérables du pais, sous prétexte qu'ils avoient négligé de préparer les choses nécessaires pour faire passer le Niefter à l'Armée Turque, & qu'ils avoient souffert que les Polonois prissent un poste si avantageux. Le Grand Vizir fut aussi déposé. Telle est la mauvaise politique des Sultans, ils se défont de leurs premiers & de leurs meilleurs Officiers, dez qu'un projet ne

*Vittorio Siri Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 350.
351.*

ne réussit pas. On n'examine point si c'est la faute de celui qui a le principal commandement de l'Armée. Osman ne croioit-il point que le Vizir qui l'avoit détourné de son entreprise aussi bien que le Muphti, n'étoit pas fâché que la prophétie du Santon se trouvât véritable?

Le Sultan voioit bien la cause principale de sa disgrâce, & il ne pouvoit y remédier. Soit que les Janissaires l'eussent suivi à contrecœur dans une expédition trop difficile, soit que prévenus que le sang d'un homme de bien qui prédisoit ce que Dieu lui avoit révélé, attiroit la colère du Ciel sur celui qui l'avoit brutalement répandu, les Janissaires, dis-je, ne firent point leur devoir : ils lâchoient le pied dez que l'ennemi se présentoit à eux en bonne contenance. Enfin, les vivres vinrent à manquer dans un pais desert & ruiné. Le Grand Seigneur voioit mourir tous les jours ses soldats de faim & de maladies. Dans cette affligeante extrémité, il commence de penser à la retraite : il écoute les propositions de paix que lui fait le Prince de Valachie. Les Polonois qui ne souffroient guères moins que les Turcs, les acceptèrent d'autant plus volontiers, qu'elles leur étoient plus honorables & avantageuses. Osman promet d'empêcher que les Tartares ne fissent leurs courses ordinaires en Pologne; & le Prince Ladislas s'engagea pour le Roi son père & pour la République de Pologne, que les Cozaques n'infesteroient plus la Mer Noire,

1621. re, ni les païs de la domination Ottomane. On dit que le Sultan trouva, en repassant le Danube, qu'il avoit perdu la moitié de son Armée; trop heureux que les Polonois eussent consenti à la restitution de ce qu'ils avoient pris dans la Moldavie. Ladislas retourna content & glorieux en Pologne. Toute l'Europe applaudissoit à la prudence & à la valeur d'un Prince qui en se retranchant à propos, avoit arrêté une multitude infinie d'Infidèles qui venoient inonder la Pologne. Osman rentra tout au contraire chez lui avec la rage & le desespoir dans le cœur. Il avoit conçu une haine si furieuse contre les Janissaires qui refusèrent de faire leur devoir, qu'il résolut de ruiner une ancienne milice, désormais trop formidable aux Sultans, & d'en établir une nouvelle. Ce dessein découvert trop tôt coûtera l'Empire & la vie au jeune & infortuné Osman.

Rédaction Bethlen Gabor levoit le siège de Pres-
entière de la bourg, lors qu'il apprit la retraite hon-
Bohême, de teuse du Grand Seigneur, sur les progrès
la Silésie & duquel il fondeoit une grande partie de ses
des autres espérances. La nouvelle fut un coup de
Provinces foudre pour le Transilvain. Il desespéra
à l'obéissan- dez - lors de se faire reconnoître Roi de
ce de l'Em- Hongrie; un accommodement avanta-
pereur. geux avec l'Empereur fut son unique res-
Puffendorf source. Les affaires de Ferdinand paroif-
Commentar. soient sur le meilleur pied du monde; &
Rerum Sue- la Cour de Vienne fière du succès de ses
cicarum. armes & de ses intrigues, menaçoit hau-
Lib I. tement
Nani, Histo-
ria Veneta.

tement ses ennemis, & commençoit de 1621.
 négliger ceux dont elle imploroit l'affis- *Lib. V.*
 tance, il n'y a pas un an. Le Comte de 1621.
 Buquoi avoit réduit la Moravie avant que *Mercur*
 de venir en Hongrie : Et ce fut en vain 1621.
François.
 que le Marquis de Jagerndorf s'opiniâtroit
 à conserver une partie de la Silésie à Fre-
 deric Roi de Bohême qui l'avoit fait son
 Commissaire. Foible & dernier effort
 d'une Roiauté mourante ! L'Electeur de
 Saxe contraignit Jagerndorf à sortir de la
 Province qui se soumit entièrement à
 l'Empereur. Prévenu par ses Moines
 confidens, que le prompt rétablissement
 de ses affaires est une récompense mani-
 feste de son attachement à la Religion Ca-
 tholique, & que Dieu l'a suscité pour la
 destruction de l'Hérésie, Ferdinand chasse
 d'abord de la Bohême & des Provinces
 annexées les Ministres Hussites & Protec-
 tans. L'Electeur de Saxe voulut intercéd-
 er en faveur des Luthériens : on ne l'é-
 coute pas. La Cour de Vienne ne se met
 pas en peine de ménager un Prince dont
 elle n'a plus besoin. Les Luthériens con-
 tinuent alors, mais un peu trop tard, que
 si les Catholiques les avoient épargnez en
 certaines rencontres, ce n'étoit qu'afin
 de les séparer des autres. Tel est le génie
 des Princes entêtez de leur Papisme. Ils
 chassent, ils proscrivent indifféremment
 tous ceux d'une autre Communion, sans
 se soucier d'affoiblir & de ruiner même
 leurs Etats. Pilsen, Egra, Thabor, &
 quelques autres villes de Bohême tenoient
 encore

1621. encore pour Frederic, Le Comte de Mansfelt avoit une assez bonne garnison dans Pilsen ; & il ne desespéroit point de trouver quelqu'ouverture pour rappeler Frederic, ou du moins de donner encore long-temps de l'occupation & de l'inquiétude à Ferdinand. Tilli Général des troupes Bayaroises profite habilement de l'absence de Mansfelt. Il étoit allé conférer à Heilbron avec les Princes de l'Union Protestante. Voici donc Tilli aux portes de Pilsen avec dix mille hommes. Celui que Mansfelt avoit laissé pour commander en sa place, étoit d'avis d'accepter les offres avantageuses du Général Bayarois. Mansfelt l'en dissuade & lui promet d'ariver bien-tôt à son secours. Tilli plus actif & plus diligent presse la place si vivement, qu'elle est obligée de se rendre à des conditions honnêtes. Egra, Elnbogen, & deux ou trois autres villes ouvrent ensuite leurs portes à Tilli. Il n'y restoit plus en Bohême que Thabor & Vitigau. Don Baltazar de Maradas Officier de l'Empereur les prit. La première capitule au mois d'Octobre, & l'autre tient jusqu'au commencement de l'année suivante.

Le Duc de Bavière envahit le haut Palatinat. *Puffendorf Commentar. Rerum Suecicarum. Lib. I.* Mansfelt chassé de toutes les places qu'il avoit retenues en Bohême, se retire dans le haut Palatinat, résolu à le défendre, en cas que Maximilien Duc de Bavière entreprène d'exécuter la commission que l'Empereur lui avoit donnée d'enlever cette partie du patrimoine de Fre-

Frederic. Quoique la Cour de Vienne sem- ^{1621.}
 blât vouloir ménager Jaques Roi d'Angle- ^{Mémoires}
 terre, en faisant surleoir en apparence ^{de Louise Je-}
 l'exécution de la commission Impériale, ^{liane. Pag.}
 on y prenoit des mesures pour dépouiller ^{203. 210.}
 entièrement Frederic, & pour transpor- ^{Mercur}
 ter la dignité Electorale à un autre. Le ^{François.}
 Duc de Neubourg cadet de la Maison ^{1621.}
 Palatine, étoit allé solliciter à Vienne ^{Manifeste}
 l'investiture de l'Electorat. Mais Ferdi- ^{de Charles}
 nand avoit déjà pris avec Maximilien des ^{Louis Comte}
 engagemens que son honneur & sa con- ^{Palatin.}
 science, disoit-il, ne lui permettoient pas ^{Pag. 25. 26.}
 de rompre. La Cour de Madrid eut pei- ^{Esc.}
 ne à consentir à l'élévation de la Maison ^{Rusworth's}
 de Bavière, ancienne rivale de la gran- ^{Historical}
 deur de celle d'Autriche. Cependant le ^{Collections.}
 Roi d'Espagne fut obligé de céder aux in- ^{1621.}
 stances de Ferdinand. Il vouloit absolu-
 ment tenir ce qu'il avoit promis au Duc
 de Bavière, dont Sa Majesté Impériale
 avoit reçu des services si considérables.
 Pendant que tout ceci se tramoit à Rome,
 à Madrid, à Bruxelles & à Vienne, con-
 tre Frederic, Jaques Roi d'Angleterre
 intercédoit hautement en faveur de son
 beau-fils dans toutes ces Cours, si vous
 en exceptez celle de Rome. Mais les in-
 stances d'un Roi foible & incapable de se
 venger d'un injuste refus, n'étoient pas
 d'un grand poids. On le paioit de belles
 paroles. Une Cour le renvoioit à l'autre.
 Le Roi d'Espagne répondoit qu'il écrirait
 aux Archiducs des Pais-Bas, & ceux-ci
 promettoient leurs bons offices auprès de
 l'Empe-

1621. l'Empereur. A Vienne on sembloit donner quelqu'espérance , & dans ce temps-là même Maximilien Duc de Bavière envahissoit le haut Palatinat de concert avec Ferdinand.

Le Baron Digby Ambassadeur Extraordinaire d'Angleterre étoit venu de la part du Roi son maître , prier instamment l'Empereur de recevoir dans ses bonnes grâces Frederic & ses enfans , & de lui laisser ses Etats héréditaires , & la dignité dont il jouissoit avant l'affaire de Bohême. Jaques promettoit que son Beau-fils se soumettroit à l'Empereur , & qu'il recevrait toutes les conditions honnêtes & raisonnables que Sa Majesté Impériale voudroit lui imposer. Voici la réponse qu'elle fit rendre à l'Ambassadeur Anglois. *L'Empereur, dit-on à Digby, ne souhaite rien plus que de contenter le Roi de la Grande-Bretagne & les autres Princes qui s'intéressent pour le Palatin. L'affaire se terminera bien-tôt, dez que le Roi d'Angleterre obligera Frederic à se soumettre à l'Empereur, & à lui donner une juste satisfaction. Sa Majesté Impériale n'a rien fait jusques à présent, sans l'avis des Electeurs & des Princes de l'Empire. Ils sont assemblez à Ratisbonne, l'Empereur les consultera, & il fera savoir ensuite au Roi la résolution qui sera prise de concert avec eux. On le prie seulement de considérer que dans la guerre qu'il est question de terminer, les deux parties ne sont pas égales. Il y a une extrême différence entre l'Empe-*
reur

peur & le Palatin. L'un est vassal rebelle
 & condamné, l'autre est son Souverain lé-
 gitime. Nonobstant cette grande inégalité,
 l'Empereur a bien voulu acorder à la con-
 sideration du Roi de la Grande-Bretagne
 une trêve pour le bas Palatinat. Bien loin
 de reconnoître la grâce de Sa Majesté Impé-
 riale, Frederic a fait commettre de nou-
 velles hostilités en Bohême, en Silésie, & ail-
 leurs. Que M. l'Ambassadeur juge lui-même,
 si l'Empereur n'a pas de bonnes raisons de
 punir son vassal d'une revolte opiniâtre. Ce-
 pendant si le Palatin veut écouter les bons a-
 vis que le Roi son beau-père lui donne, & le-
 ver les justes soupçons que l'Empereur & les
 Princes ont de la sincérité de ses intentions,
 l'affaire pourra se terminer à l'amiable. Si
 Ferdinand craignoit d'attirer sur lui la co-
 lère du Ciel, en ne tenant pas ce qu'il avoit
 promis au Duc de Bavière, comme Sa Ma-
 jesté Impériale écrivoit à Don Baltazar de
 Zuniga Ministre du Roi d'Espagne ; le mê-
 me Ferdinand, cet Empereur si religieux,
 ne devoit-il pas appréhender aussi de dé-
 plaire à Dieu, en trompant d'une maniè-
 re si contraire à l'Evangile, un Roi qui se
 reposant sur les bonnes paroles qu'on lui
 donnoit, se contentoit d'intercéder en fa-
 veur de ses enfans, & ne vouloit employer
 ni la force, ni les armes ? Une conduite
 pareille à celle de Ferdinand passeroit pour
 une insigne perfidie entre des particuliers.
 A la Cour d'un Prince Chrétien, c'est un
 coup d'habile & de profond Politique. On
 le louë, on l'admire.

Dans

1621.

Dans le temps même que l'Empereur donne ces belles paroles à l'Ambassadeur d'Angleterre, Maximilien Duc de Bavière entre dans le haut Palatinat à la tête d'une Armée de vingt-cinq mille hommes, sous prétexte d'en chasser Mansfelt, qui nonobstant ses disgraces passées avoit ramassé un corps de dixhuit mille hommes, avec lequel il faisoit des courses dans les Etats voisins des Princes ennemis du Roi de Bohême. Tilli & le Général des troupes de l'Evêque de Wirtzburg se joignirent dans le dessein de repousser Mansfelt : mais ils furent battus en plus d'une rencontre. Maximilien vient là-dessus dans le haut Palatinat. Il ne dissimule point son dessein ; c'est, disoit-il dans une déclaration publique, d'exécuter la commission que l'Empereur lui a donnée. Digby se recrie à cette nouvelle ; il presse l'Empereur de la part du Roi d'Angleterre d'arrêter le Bavarois. On le promet, on donne des lettres de l'Empereur, & Digby s'en va bonnement trouver le Duc de Bavière déjà maître du pais. Mansfelt dont l'Armée se trouvoit diminuée par les maladies & par les pertes faites dans les actions précédentes, ne fut pas en état de faire tête à Maximilien, qui venoit avec des troupes fraîches & plus nombreuses. Dans cette extrémité, Mansfelt a recours à la ruse & au stratagème. Il feint de vouloir traiter, & il parle d'entrer au service de l'Empereur ; quoi que Ferdinand l'eût proferit cette année pour la

la seconde ou troisiéme fois. Maximilien accorda volontiers d'assez bonnes conditions à un Avanturier qui caufoit depuis quelques années d'étranges embarras à la Maison d'Autriche, & qui malgré ses pertes continuelles, se trouvoit toujours plus puissant & plus formidable qu'auparavant.

Le Duc de Bavière étoit en parole avec Mansfelt, lors que Digby vint dire à Son Altesse, que Ferdinand consentoit à une surseance de l'exécution de sa commission Impériale. L'Ambassadeur Anglois représentoit encore à Maximilien, que Son Altesse avoit promis dans le Traité d'Ulm de n'attaquer point les Etats héréditaires de Frederic. On élude l'article d'Ulm, en disant que c'est une chose surannée, & que les affaires ont changé de face par la publication du ban Impérial contre Frederic. *Quant à la suspension d'armes dont l'Empereur parle dans la lettre que vous apportez, dit le Bava- rois à Digby, il n'est plus question de trêve. Je suis d'accord avec le Comte de Mansfelt. On conservera désormais l'un & l'autre Palatinat en paix jusques à la réconciliation de Frederic avec l'Empereur.* Le dissimulé Bava- rois ne donna point d'autre réponse. Il se trompoit pourtant : Mansfelt n'étoit pas encore gagné. Maximilien ne savoit pas qu'il négocioit avec un homme peut-être plus fin que lui. De- z que Mansfelt eut touché quelq'argent, il rendit des places qu'il ne pouvoit plus garder. Et ses

1621. ses mesures furent si bien prises , qu'il eut le moien de se retirer vers le bas Palatinat avec ce qui lui restoit de troupes. Quand il se voit en seureté , il déclare à ceux qui le forment de signer le Traité fait avec le Duc de Bavière, qu'il prétend demeurer fidèle au Roi de Bohême. Mansfelt arriva sur le Rhin fort à propos. Il rendit un signalé service à Frederic , en arrêtant le progrès que les armes Espagnoles faisoient de ce côté-là. Tel fut le sort de cet homme vraiment extraordinaire. Il paroîtra chaque année en diverses Provinces éloignées; portant par tout également la terreur & la désolation.

Vaines dé-
faites don-
nées par
l'Empereur
au Roi d'An-
gleterre.

Quand Digby voulut se plaindre à l'Empereur au nom du Roi Jaques, de ce que le Duc de Bavière s'étoit emparé du haut Palatinat , Sa Majesté Impériale fit répondre froidement, que Maximilien s'étoit opposé seulement aux courses & aux ravages que Mansfelt Officier de Frederic faisoit sur les terres des Princes voisins de l'Empire. Et parce que les troupes Espagnoles tâchoient d'envahir le reste du bas Palatinat, dans le temps même que les Bavarois prenoient le haut, Ferdinand s'en remit pour la suspension d'armes sur le Rhin que le Roi Jaques demandoit aussi, à ce qui seroit résolu à la Cour de Bruxelles. Afin que Digby fût mieux préparé à la défaite que l'Archiduchesse des Pais-Bas devoit lui donner de son côté, Ferdinand se plaignit fort de ce que Horace Veere Officier Anglois qui

défen-

Mémoires de
Louise Ju-
liane. Pag.
215. 216.
Mercur
François.
1621.

défendoit bravement le bas Palatinat, a-
voit ravagé les pais de l'Electeur de Ma-
ience & de l'Evêque de Spire: La plain-
te étoit frivole. Si Veere avoit fait des
dégats sur les terres de quelques Princes de
l'Empire, ce n'avoit été qu'afin de repouf-
fer les Espagnols qui attaquoient le bas
Palatinat contre la bonne foi du Traité
d'Ulm. Et puis que l'Electeur de Maie-
nce & l'Evêque de Spire favorisoient l'in-
juste violence des Espagnols, Veere étoit-
il blâmable de punir des Princes qui ai-
doient une Puissance étrangère, à dépouil-
ler un Electeur de l'Empire, dont les E-
tats héréditaires ne pouvoient être atta-
quez sans violer un acord solennel fait en-
tre les Princes de la Ligue Catholique &
ceux de l'Union Protestante ?

1621.

Le Roi Jaques connut alors, du moins
il fit mine de s'appercevoir que l'Empe-
reur le jouoit. Il écrit à Ferdinand une
lettre en manière de manifeste. Il se plaint
de l'invasion du haut Palatinat par le Duc
de Bavière, il fait de foibles menaces.
*Toute l'Europe, dit-il à l'Empereur, sait
assez que mes Ambassadeurs ont agi, & que
les Princes mes alliez se sont joints à moi,
afin d'appaiser les troubles de Bohême, &
de donner la paix à l'Allemagne. Lors que
j'attens la réponse de Vòtre Majesté sur les
propositions que mon Ambassadeur lui a fai-
tes, le Duc de Bavière se saisit du haut Pala-
tinat, nonobstant l'espérance que vous aviez
donnée que l'exécution de vòtre commission
seroit surfise encore quelque temps dans le*

1621. *haut Palatinat. Je prie V^{otre} Majesté d'apporter un prompt remède à tous ces maux, en recevant dans ses bonnes grâces l'Electeur mon beau-fils, & en le laissant en possession des Etats & de la dignité dont sa Maison a joui jusques à present. Jaques offroit ensuite à Ferdinand des conditions raisonnables; que Frederic & ses enfans renonceroient à leurs prétensions sur la Couronne de Bohême; qu'il rendroit à Sa Majesté Impériale la même obéissance que les autres Princes de l'Empire; qu'il se présenteroit à genoux pour se réconcilier avec elle; qu'il promettrait de n'exciter désormais aucun mouvement en Allemagne, & de s'employer à la conservation de la dignité Impériale & de la paix dans l'Empire; qu'il se réconcilieroit avec tous les Princes Ecclésiastiques ou séculiers, qu'il avoit pu offenser durant la guerre; enfin, que si outre ces soumissions, il y avoit quelque autre chose nécessaire pour parvenir à une bonne réconciliation, Frederic la feroit encore, pourvu que l'Empereur lui donnât une solide espérance de le recevoir dans ses bonnes grâces.*

*Que si après ces avances, ajoûtoit le Roi d'Angleterre, on ne veut avoir aucun égard à mon intercession, je me croirai suffisamment disculpé si je me sers des moyens que Dieu a mis entre mes mains, afin de conserver le patrimoine de mes petits-enfans. Je demande seulement que vous leur laissiez ce que leur père possédoit quand il épousa la Princesse ma fille. Cette lettre rendue
lors*

lors qu'un nouvel acteur étoit sorti de la basse Saxe avec une bonne Armée pour la défense du Roi de Bohême, étonna l'Empereur. On craignoit à la Cour de Vienne que ce mouvement inopiné d'un Prince de la Maison de Brunswick, ne se fit de concert avec Sa Majesté Britannique. Le Comte de Swartzembourg est dépêché promptement à Londres en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire de l'Empereur. Il s'acquitta fort bien de la commission qui lui fut donnée, d'amuser le Roi d'Angleterre, & de lui faire tout espérer, sans en venir à un Traité réel. Le crédule Prince que les Espagnols continuoient de leurrer du mariage de leur Infante avec son Fils, se flata que le rétablissement de Frederic seroit une suite infailible de la conclusion de cette affaire.

Albert d'Autriche Archiduc des Pais-Bas mourut le 13. Juillet de l'an 1621. lors que la trêve accordée pour le bas Palatinat expiroit. Ce fut plutôt un Prince sans vices crians, que doué des vertus convenables à son rang & à sa naissance. Il auroit peut-être mérité l'estime des honnêtes gens, si moins dépendant des conseils violens de la Cour de Madrid, il eût suivi ses inclinations naturelles, qui le portoit à la douceur & à l'humanité. Sa superstitution ridicule de vouloir être enter- ré avec l'habit du prétendu S. François, fut une preuve de son petit génie, & de son ignorance des véritables principes du

Guerredans
le bas Pala-
tinat.

*Mercur
François.*

1621.

*Mémoires de
Louise Ju-
liane. Pag.*

213. 214.

*Puffendorf
Commentar.*

1621. Christianisme. L'Empereur Maximilien son père ne donna jamais dans ces fadaïses. La mort d'Albert n'apporta point de changement aux affaires. Tout se faisoit à Bruxelles par rapport aux instructions envoyées de Madrid. L'Infante Isabelle veuve de l'Archiduc, Souveraine par elle-même des Pais-Bas Catholiques, continua d'exécuter fidèlement les résolutions prises par Philippe IV. son neveu Roi d'Espagne. Trompé par le Comte Duc d'Olivarez, ce jeune Prince croioit avoir autant de forces & de puissance, que ses flatteurs le lui disoient. Il entreprit dans le même temps de réduire le bas Palatinat, de faire la guerre aux Provinces-Unies, & de s'agrandir en Italie par l'usurpation de la Valteline, nonobstant le Traité de Madrid. Olivarez son Favori lui faisoit accroire qu'il viendrait à bout de tous ses projets, pendant que le Roi de France occupé par ses sujets, & celui d'Angleterre leurré de l'espérance du mariage de son Fils, ne penseroient point à secourir les Provinces-Unies, le Palatinat, & les Grisons. Le Conseil de Madrid se flattoit encore que l'Empereur maître absolu en Allemagne fourniroit à Philippe des troupes suffisantes pour l'exécution des vastes projets du Comte Duc.

Le Marquis Spinola rappelé dans les Pais-Bas pour le commandement de l'Armée que l'Espagne destinoit contre les Provinces-Unies, avoit laissé la conduite des troupes Espagnoles dans le bas Palatinat

nat à Don Gonzalez de Cordouë. La trêve acordée pour ce pais étant finie, Gonzalez y entra & prit plusieurs places. Puis feignant de vouloir aller à Heidelberg ou à Manheim, afin de donner le change au Général Veere, il tourna tout à coup vers Frankendal & l'assiéga. La brave résistance de la garnison & des habitans fut cause que Mansfelt nouvellement arivé du haut Palatinat, eut le temps de joindre le Général Veere, & de marcher au secours de la place. L'Espagnol trop foible pour leur résister, leva le siège, & eut le chagrin de voir reprendre presque toutes ses conquêtes précédentes. Mansfelt va ravager ensuite le pais de l'Evêque de Spire, & en tire de grandes contributions. C'est l'opinion commune, que les Princes de l'Empire ont pris de cet Aventurier, qu'on appelloit *l'Ulisse d'Allemagne*, la méthode d'avoir toujours des troupes sur pied & prêtes à servir celui qui les veut acheter au plus haut prix : chose contraire, je ne dis pas à l'esprit du Christianisme, mais encore aux principes de l'équité naturelle. Car enfin, il n'est point permis de donner ainsi des troupes mercenaires indifféremment à toutes les Puissances qui offrent de l'argent, sans considérer si la guerre qu'elles entreprennent est juste, ou non. Cette coutume nouvellement introduite n'est pas moins pernicieuse au bien public & à la liberté de la Nation Germanique, peuple si libre dans son origine, que les divers Etats for-

1621! mez des débris de l'Empire Romain , ont tiré des anciens Germains , les maximes & les fondemens de leur liberté. Depuis que les Princes d'Allemagne ont trouvé leur compte à tenir toujours de nombreuses troupes sur pied , ils ont réduit leurs sujets à l'esclavage. Les plus puissans oppriment les plus foibles. Ceux qui n'ont pas moien d'avoir des troupes sur pied , sont obligez de recevoir celles de leurs voisins. De manière qu'il en est de l'Allemagne à peu près comme de la Pologne. Il n'y a plus que les Princes & certaines villes qui soient libres au regard de l'Empereur. Le peuple se ressent autant que celui de France & des autres pais subjuguez , des effets terribles du pouvoir arbitraire. Au reste je ne prétens point parler ici généralement de tous les Princes de l'Empire. Je sais qu'il y en a de bons & de clémens , qui font justice à leurs sujets , qui les protègent , & qui les aiment. Les troupes qu'ils croient devoir entretenir , ils ne les font servir qu'à la défense de leurs amis & de leurs alliez , quand une Puissance trop ambitieuse entreprend de les opprimer.

Suivre Mansfelt dans toutes ses courses , ce seroit entrer dans un détail long & ennuyeux. Si Tilli que le Duc de Bavière envoia promptement au bas Palatinat pour s'opposer à Mansfelt , eût agi de concert avec Doni Gonzalez de Cordoue , ils eussent pu le défaire facilement. Mais la jalousie qui se mit entre les deux Généraux ,
lui

lui fut salutaire. Habile à profiter de tout, 1621.
il passa vers la fin de l'année en Alsace, ravagea le pais de l'Archiduc Leopold Evêque de Strasbourg, prit Haguenau, & vint assiéger Saverne. La rigueur de la saison ne lui permit pas de s'en rendre le maître. Horace Veere incommodoit de son côté les troupes Bavaraises que Tilli avoit mises en quartier d'hiver le long du Neckre; & Obentraut Officier du Roi de Bohême fit irruption dans le Brisgau, pais héréditaire de la Maison d'Autriche, où il porta le feu & la désolation. Les affaires de Frederic paroissoient se rétablir un peu dans le bas Palatinat. De manière qu'il pensa dez-lors à quitter la Hollande, & à joindre Mansfelt, Veere, & les autres Officiers qui défendoient si bien ses Etats héréditaires.

Quoique Christian de Brunswick Ad-Mouve-
ministrateur d'Halberstat, n'eût pas dans mens de
son expédition le succès qu'il s'en pro- Christian de
mettoit, elle contribua beaucoup à relè- Brunswick
ver les espérances du Roi de Bohême, en en faveur du
faveur duquel se faisoit un mouvement Roi de Bo-
inopiné du côté de la basse Saxe. Chris- hême.
tian s'étoit avancé dans la Hesse pour ve-
nir au secours du bas Palatinat, & il y pre-
noit des places sur le Landgrave Louis de
Darmstat qui suivoit le parti de l'Empe-
reur. Mais les Espagnols, & les Bavares Puffendorf
accourus au devant de lui l'obligèrent à se Commentar.
retirer dans la Westphalie. Après avoir Rerum Sue-
ravagé le pais des Evêques de Munster cicarum.
& de Paderborn, il prit ces deux villes Lib. I.
Mémoires de

1621.

*Louise Ju-
liane. Pag.*

215. 216.

*Mercur
François.*

1621.

*Histoire de
la Rebellion
de Bohême.**Part. V.**Du Maurier
sur le Prince
Maurice
& Orange.*

où il fit un riche butin. Il fonda la statue de S. Liboire Patron de Paderborn. Aiant trouvé dans la Cathédrale de Munster douze grandes images d'argent des douze Apôtres, il résolut de les fondre pareillement, & d'en faire de la monnoie. Mais en ordonnant à ses gens d'enlever les statues, il fit une apostrophe à ces choses inanimées qui marquoit la corruption de son cœur, & son peu de Religion : *pourquoi, dit-il, ne suivez-vous pas l'ordre que votre Maître vous a donné d'aller dans toute la terre ? Je vous obligerai bien de lui obéir.* Il vouloit dire que les richedales qu'il feroit faire des images des Apôtres, se répandroient désormais par tout. Je ne blâmerois pas ce Prince d'avoir converti en monnoie des images superstitieuses, & d'en avoir payé l'Armée qu'il destinoit au secours d'un Prince dont les Catholiques & sur tout les Ecclesiastiques pressoient injustement la ruine. Mais il y a je ne sai quel air d'irreligion dans la raillerie de Christian que les honnêtes gens n'approuveront jamais. Les Paiens les moins superstitieux parlent avec indignation du Prince qui faisant ôter la drapperie d'or d'une statue de Jupiter, disoit en riant, qu'elle étoit trop pesante pour l'Eté, & trop froide pour l'Hyver.

Ceci n'est rien en comparaison de ce qu'on reproche encore à Christian ; & si le fait est véritable, on avoit raison de l'appeler, *le Duc eurragé*. Pardonnons lui d'avoir fait mettre sur des médailles autour

tour de son empreinte en forme de devise, *Ami de Dieu, & ennemi des Prêtres*. Il pouvoit bien être ami de Dieu & ennemi des superstitions que les Prêtres entretiennent dans le monde. Mais croioit-il plaire à un Dieu qui ne commande rien plus que la douceur & l'humanité, en faisant passer plusieurs fois son cheval, dit-on, sur la tête de l'Evêque de Paderborn enterré jusques au cou par l'ordre de ce Prince inhumain & barbare? Cette seule action, si elle est véritable, flétrira toujours la mémoire de Christian. Son courage étoit plutôt une férocité, qu'un noble sentiment d'une ame bien née. La Reine de Bohême devoit trouver fort mauvais qu'un tel homme se déclarât son amant, & qu'il portât un gant de cette Princesse en forme de plumet sur son chapeau. Par une autre bizarrerie, le Comte de Mansfelt avoit toujours un chapeau gris sans cordon. Et quand on lui en demandoit la raison, *j'en prendrai un*, répondoit-il, *lorsque j'aurai fait fortune*. A ce compte il n'eut jamais de cordon à son chapeau. Il alla mourir dans la Bosnie après avoir couru le monde durant toute sa vie.

L'Europe étoit plus attentive aux nouveaux mouvemens des Espagnols sur le Rhin contre les Etats Généraux des Provinces-Unies, qu'à ceux de l'Administrateur d'Halberstat dans la Hesse & dans la Westphalie. Les soixante mille hommes que l'Infante Isabelle Archiduchesse des Pais-Bas Catholiques, avoit mis sur

Commence-
ment de la
guerre entre
le Roi d'Es-
pagne & les
Etats Géné-
raux des
Provinces-
Unies.

1621. pied pour attaquer les Provinces Unies furent partagez en trois corps , un de quarante mille hommes , avec lequel Spinola devoit entreprendre sur les places des Etats Généraux du côté de Clèves & de Juliers ; & deux autres de dix mille hommes chacun, pour couvrir le Brabant & la Flandre. On crut d'abord que le Marquis Spinola en vouloit à la ville de Juliers, où les Etats avoient une bonne garnison de quatre mille hommes. Mais il passa tout auprès, feignant de n'y penser en aucune manière, & il s'avança vers le Rhin du côté de Vefel. Spinola y dresse incontinent un pont de bateaux sur lequel une partie de son Armée passe, & il se tient avec l'autre en deçà , comme pour observer les mouvemens de Maurice Prince d'Orange, qui étoit à Emmeric avec une Armée de vingt-cinq mille hommes. Maurice qui se trouvoit fort inférieur à l'ennemi, cherchoit à renforcer l'Armée des Etats. Trompé par la marche de Spinola qui paroissoit fort éloigné d'aucun dessein sur Juliers , le Prince tira mille hommes de la garnison. C'est ce que Spinola demandoit. Il envoie incontinent le Comte Henri de Bergues l'un de ses Lieutenans Généraux investir Juliers avec sept mille hommes : Et Don Louis de Velasco l'autre Lieutenant Général reçoit ordre d'occuper le passage de Clèves entre le Rhin & la Meuse avec quatre mille hommes, pendant que Spinola fait tête au Prince d'Orange qui n'ose quitter son poste.

Ber-

*Nani, Hist.
Soria Vene-
ta. L. V.*

1621.

*Mercur
François.*

1621.

Bergues dont l'Armée fut augmentée de plusieurs Régimens qui vinrent de différents endroits, assiégea Juliers. Les trois mille hommes de garnison qui restoient, parurent dans la résolution de se défendre bravement. Mais Spinola pensoit plus à les réduire avec le temps, en leur ôtant toute espérance de secours qu'à les prendre par force. Le siège dura cinq mois, & ce fut inutilement que Maürice tenta de faire entrer du secours dans la place. Spinola découvrit l'entreprise, & en empêcha l'exécution. De manière que la garnison fut obligée d'accepter une capitulation honorable le 20. Janvier de l'année suivante. Le mauvais succès d'un autre projet des Espagnols consola les Etats Généraux de la perte de Juliers. Don Inigo de Borja Gouverneur de la citadelle d'Anvers avoit assiégé l'Ecluse avec dix mille hommes, un peu après que le Comte de Bergues eut investi Juliers. Mais ceux de Flessingue aiant envoyé du secours fort à propos à l'Ecluse, les Espagnols furent vigoureusement repoussez à toutes leurs attaques. Borja ne perdoit point courage, il prétendoit tenir la place bloquée durant tout l'Hiver. La rigueur de la saison lui enleva près de la moitié de son Armée; & son entreprise échoua entièrement par l'inondation de la campagne, quand les assiégez eurent rompu les digues & les chaussées en divers endroits.

Si Juliers assiégé par un des plus expérimentez Capitaines de son temps, & prêt Le Roi de France as-
 1701 M 6 d'être

1621.
siège Mont-
tauban.

d'être secouru par un Prince dont le monde admiroit depuis long-temps la prudence & l'habileté, tenoit les Pais-Bas & l'Allemagne en suspens, la France n'attendoit pas avec moins d'impatience le succès du siège de Montauban. On reconnut en comparant les deux entreprises, que si le Duc de Rohan fut plus heureux que le Prince d'Orange, le Marquis Spinola en favoit plus que le Connétable, & les Maréchaux de France, plus que le vieux Lefdiguières & les Ducs de Maienne & d'Angoulême. Disons pour sauver l'honneur d'un si grand nombre d'Officiers François qui ne purent prendre Montauban, que celui qui défendit la place étoit plus habile, & qu'il avoit une meilleure garnison que le Gouverneur de Juizers. C'étoit le Marquis de la Force qui s'y jeta suivi de deux de ses fils après la déroute de ses affaires dans la basse Guienne. Le Duc de Rohan lui rend ce témoignage, qu'il fit ce qu'on devoit attendre d'un brave & expérimenté Capitaine. Le Comte d'Orval fils du Duc de Sully qui commandoit auparavant dans Montauban, céda sans peine à la Force. La garnison étoit de quatre à cinq mille hommes, & plusieurs bons Officiers s'enfermèrent volontiers dans une place, dont le siège devoit être fameux. Le Duc de Rohan l'avoit visitée quelque temps auparavant, en exhortant les habitans à suivre l'exemple de leurs pères, qui soutin-

*Mémoires
de M. de
Rohan.
L. II.*

rent

rent trois sièges dans les guerres précédentes de Religion en France, il donna les ordres nécessaires pour une vigoureuse résistance, & il promit de secourir la place en cas qu'elle fût attaquée. Le Duc

1621.

dit à la louange de Dupui premier Consul de Montauban, qu'il eut tant de prévoyance, & qu'il donna un si bon ordre à fournir les choses nécessaires à la défense de la ville, qu'il mérita avec la Force une grande part de l'honneur de la conservation de la place. *Montauban*, dit un

Mémoires de Puissegur. Tome I.

Officier Catholique témoin oculaire de ce qui se passa dans la guerre dont je parle, fut aussi bravement défendu qu'il le pouvoit être. *De tous les sièges que j'ai vus en ma vie, je puis dire qu'il n'y a point de gens au monde, qui les aient mieux soutenus, que ceux qui ont résisté dans les villes de la Religion. Les femmes faisoient aussi bien que les soldats : elles combattoient avec un courage incroyable.*

Louis étant allé de Clérac à Agen, on examina dans son Conseil s'il falloit attaquer Montauban. Les avis furent partagés. Quelques-uns représentèrent que l'Armée du Roi affoiblie par les sièges précédens, n'étoit pas en état de prendre une ville bien munie, & vigoureusement défendue. Ils alléguoient encore les incommoditez ordinaires de l'Automne, & les maladies que les soldats ne manqueroient pas de contracter en mangeant des bons fruits que le pais fournit en abondance. Ces Messieurs conseilloyent pri-

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. VI. Mercure François. 1621.

1621. demment au Roi de mettre de fortes garnisons dans les places voisines de Montauban, afin de lui couper les vivres, & de rompre son commerce. *Votre Majesté*, disoient-ils, *viendra l'assiéger au Printemps prochain. Cependant elle peut réduire le Querci, le Rouergue, & l'Albigeois; Provinces qui sont toute la ressource du Duc de Rohan pour secourir Montauban. Vous aurez encore, Sire, le temps d'aller en Languedoc; & de vous rendre maître des villes Huguenotes, avant qu'elles soient mieux fortifiées.* Les flatteurs du Roi & du Connétable n'étoient point de ce sentiment. *Qui vous oblige, Sire, s'écrioient-ils, d'interrompre le cours de vos victoires? Pourquoi laisser derrière vous une ville capable de faire revolter toutes celles que vous avez prises? La garnison de Montauban n'est qu'unamas de gens sans discipline & sans service. L'humeur altière des habitans les rend incapables de s'accorder bien ensemble. Le canon & les munitions se conduiront le plus facilement du monde. La seule présence d'un Roi victorieux intimidera les plus déterminés. Vous aurez le temps de prendre la ville, avant que la saison devienne incommodé, & que les maladies se mettent dans l'Armée.* On faisoit encore entendre à Louis que son Connétable avoit des intelligences à Montauban, qu'une personne de confiance qui s'y étoit réfugiée, promettoit d'en rendre la prise aussi facile que celle de Clérac; enfin que la ville de Toulouse offroit

offroit de fournir une partie des frais du siège, pour se délivrer de l'incommodité que lui caufoit le voisinage de la garnison de Montauban.

L'homme sur lequel on comptoit si fort, se nommoit *Sauvage*. Le Connétable de Luines le gagna, & le Marquis de la Force qui ne connoissoit pas le traître, le fit recevoir à Montauban, comme un sujet capable de servir utilement. On l'arrête sur quelques soupçons, & les Magistrats reconnoissent par les lettres du Connétable qu'ils trouvent, que Sauvage avoit promis de suborner plusieurs habitants, & de mettre la division dans la ville. Cela suffit pour faire pendre le personnage.

Gramond, Historiarum Galliarum Lib. X. Mémoires de Puysegur & de Pontis. Tom. I.

D'Agen Louis étoit venu à Moissac : il y laissa la Reine son épouse. Aiant fait investir Montauban le 18. Août, Sa Majesté prit son quartier à Picquecoz. La ville devoit être battue par trois endroits différens. Le Roi voulut commander la première attaque. Il avoit sous lui le Connétable, & les Maréchaux de Chaulnes & de Praslin. Le Duc de Maienne se chargea de la seconde & de la plus difficile. C'étoit celle du fauxbourg de Villebourbon que la rivière de Tarn sépare de Montauban. Enfin le Maréchal de Lesdiguières eut la troisième ; le Maréchal de S. Geran & le Duc de Chevreuse servoient sous lui. Le Duc d'Angoulême commandoit la Cavalerie légère, & Bassompierre ses Suisses dont il étoit le Colonel Général. Enfin le Comte de Schomberg

1621. berg Surintendant des Finances faisoit encore la charge de Grand-Maitre d'Artillerie.

Le Duc de Sulli entreprend de persuader aux habitans de Montauban de se rendre au Roi. Soit que le Duc de Sulli voulût se disculper auprès du Roi, & faire voir qu'il n'avoit aucune part à la résolution prise par le Comte d'Orval son fils de s'enfermer dans Montauban, ni aux mouvemens que le Duc de Rohan son beau-fils se donnoit pour secourir la place; soit que persuadé qu'elle n'étoit point en état de résister à l'Armée du Roi, il pensât seulement à sauver ceux de sa famille engagés dans le parti, & à rendre service aux gens de sa Religion; Sulli, dis-je, s'avise de jouer un assez mauvais personnage. Trainant après lui un grand nombre de gens députez des villes voisines de Montauban, il vient trouver le Roi. Après l'avoir assuré de sa fidélité, & de la soumission des lieux dont il présente les habitans à Sa Majesté, le Duc s'offre de proposer à ceux de Montauban d'ouvrir leurs portes. On le prit volontiers au mot; le Conseil du Roi s'imaginoit que Sulli faisoit ces avances de concert avec le Duc de Rohan, le Marquis de la Force & le Comte d'Orval. Mais Sulli se repentit bien-tôt de sa démarche. La Force & Orval renvoient l'affaire au Conseil de la ville. Sulli fait aux habitans une longue harangue, il leur représente le danger auquel leur ville s'expose en résistant au Roi qui ne manquera pas de la réduire, & de se vanger d'une si haute desobéissance.

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mercure,
François.
1621.*

ce. On écoute froidement le Duc; & Dupui premier Consul répond que les habitans veulent demeurer fermes dans l'union jurée pour la défense de leur Religion, & ne rien faire sans la participation du Duc de Rohan. Chamier fameux Ministre & fort connu dans le monde par ses savans ouvrages de controverse, eut grande influence dans la résolution prise à Montauban de se défendre en braves gens. Non content de donner ses avis, il exposoit même sa personne, & un coup de canon l'emporta. Fin peu convenable à un homme de son caractère! Ceux que Dieu appelle à la prédication de l'Evangile, ne doivent point se mêler des affaires politiques; encore moins de celles de la guerre. L'exemple de certains Prêtres ou Moines qui se mettent à la tête des escadrons & des bataillons, ne peut pas justifier la conduite de Chamier. Il y a d'ordinaire plus d'emportement & de fanatisme que de véritable Religion, dans ces Ecclésiastiques harangueurs qui prétendent se signaler en animant les soldats au combat.

Bassompierre fait un assez ample détail du siège de Montauban : il seroit inutile de le transcrire ici. Contentons nous de rapporter ce qu'il y eut de plus remarquable. Le Maréchal de Lesdiguières donnoit de fort bons avis; & la ville auroit été prise faute de secours, si le Connétable de Luines eût voulu les suivre. Mais pré-

Le Duc de
Maienne
est tué.

*Mémoires
de Degeant.
Pag. 287.
288. 289.*

1621. des Favoris, & demain leur plus grand ennemi. Il avoit plus de fausse bravoure, que de véritable valeur. Bassompierre en est un bon témoin. *Nous allâmes Mr. le Maréchal de Praslin & moi, dit-il en parlant du siège de Montauban, visiter Mr. de Maïenne, qui nous mena le plus près qu'il put de Villebourbon, dans le dessein de nous faire donner quelques mousqueta-des.* Le Duc de Guise avoit voulu prendre Bassompierre avec lui, lors qu'il alla voir son parent pour la dernière fois. Mais Bassompierre obligé d'aller trouver le Maréchal de Lesdiguières, fit avertir Guise de prendre garde à lui, quand il seroit avec Maïenne, *qui n'avoit point de plus grand plaisir que de faire tirer sur lui, & qui s'échauderoit en voulant faire brêler les autres.* Ridicule bravoure ! Un homme véritablement courageux ne s'expose jamais sans nécessité. J'estime moins le Duc de Maïenne en cela que le Suisse Jaques, dont parle encore Bassompierre. Pour gagner un écu, il essuia deux cens arquebusades, en allant quérir six ou sept gabions que les ennemis avoient laissez. Quelques Capitaines admirèrent Jaques comme un fort brave soldat. L'étoit-il en effet ? Non sans doute, si la valeur consiste dans un généreux & prudent mépris de la mort, quand il est question de faire son devoir. Le stupide & avare Suisse pensoit à gagner un écu, sans réfléchir sur la mort à laquelle il s'exposoit. Et que gagnoit le Duc de Maïenne en bravant

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

vant le feu des ennemis sans nécessité ? 1621.

Après s'être étourdi par une fote vanité sur la mort qu'il n'envisagea jamais fixement, il se faisoit tirer des coups de mousquet, tout occupé du plaisir de passer pour un homme intrepide.

Le peuple de Paris autrefois si zélé pour la Ligue, conservoit encore quelque chose du respect & de la considération qu'il avoit eue pour le fameux Duc de Maienne, Chef de ce puissant parti contre Henri IV. On aimoit beaucoup à Paris le fils unique de celui qui fut l'idole des Ligueurs. A la première nouvelle de la mort du Duc de Maienne tué devant une ville Réformée, la populace s'irrite, & menace hautement de venger le sang de Maienne, en répandant celui des ennemis de la Religion que le père & le fils ont défendue. *Sédition à Paris contre les Réformez, à l'occasion de la mort du Duc de Maienne.*

L'émotion devint si grande, que le Duc de Monbazon Gouverneur de Paris prit de concert avec les Magistrats du Parlement quelques mesures pour empêcher que les Réformez ne fussent insultez par le peuple, lors qu'ils iroient le Dimanche suivant prier Dieu à Charenton. Les précautions de Monbazon furent inutiles. On se jeta sur les Réformez au retour de l'Eglise. Il y eut quelques gens tuez de part & d'autre. Le désordre fut le plus grand vers la porte & dans la rue S. Antoine, où est l'hôtel de Maienne. La plus grande partie des Réformez étoient obligez de passer par là en revenant chez eux; & la vue de

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mercure
Francois.
1621.*

1621. la maison du Duc , dont le peuple plaignoit la fin malheureuse, animoit les gens contr'eux. Le Temple de Charenton fut brûlé ensuite. Il y eut le lendemain une nouvelle sédition au fauxbourg S. Marcel & dans quelques autres endroits. On recherche les principaux auteurs du désordre, & des misérables sont condamnés à la mort ou bien au fouët. Mais ces châtimens ne mirent pas la vie des Réformez de Paris en seureté. La populace crioit contr'eux, & chacun craignoit. Les alarmes redoublèrent quelque temps après. Le feu aiant pris inopinément à une maison, il se communiqua ensuite à d'autres, & deux ponts de bois furent consumés dans le voisinage. La populace prétendoit que c'étoit une malice des Réformez qui vouloient mettre le feu dans Paris, pour se venger de leur Temple brûlé. De manière que ces pauvres gens se voioient exposez au danger d'un massacre général. Le Parlement prévint ce funeste malheur, en ordonnant une exacte recherche des auteurs de l'incendie, & en déclarant que les Réformez étoient sous la protection du Roi & des Magistrats publics.

Superstition Dominique, ce même Carme Espagnol & fanatique, dont le Duc de Bavière & le Comte de Buquoi se servirent utilement à la bataille de Prague, étoit alors à Paris. Il se disoit envoyé par le Duc de Bavière au Roi. Le peuple de Paris courut en foule après Dominique.
C'étoit

ridicule de
Louis XIII.
& de son
Connétable.

C'étoit un Saint à miracles : On l'appel-
loit communément *le bienheureux Père* ;
enfin , les gens lui coupoient ses habits

pour avoir de ses reliques. Des person-
nes distinguées par leur naissance & par
leurs emplois donnèrent dans cette extra-
vagance. Les fanatiques imposteurs trou-
vent moins leur compte à Paris que par
tout ailleurs. Il y a toujours là des Ma-

gisistrats & des Ecclésiastiques éclairés &
judicieux , qui condamnent ces tours de
Moines , & qui en prévoient les fâcheu-
ses conséquences. Les Carmes déchauf-

sez de Paris eurent ordre de faire exécu-
ter incessamment à leur prétendu Saint
la commission que le Duc de Bavière lui
avoit donnée d'aller trouver le Roi. Do-
minique paroît en effet au camp devant
Montauban. Louis lui fait de grands
honneurs , il l'entretient en particulier ,
il entend dévotement la Messe du Saint.
Aussi superstitieux que le peuple igno-
rant , le Roi & les Seigneurs de sa Cour
reçoivent avec respect les chapelets & les
agnus que le Carme leur distribue grave-
ment. On s'imaginoit déjà que les bas-
tions de Montauban s'écrouleroient , &
que les bras des hérétiques s'engourdi-
roient , à la vûe du *bienheureux Père*. Le
Connétable de Luines attendoit un mira-
cle aussi éclatant que celui des murailles
de Jericho renversées. Inquiet de ce que
le mauvais succès du siège retomboit sur
lui , & de ce que sa faveur diminueoit , il
croit bonnement que Dieu lui envoie un

nou-

1621.

Bernard ,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Mercure
Français.
1621.

Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.

1621. nouveau Josué. Le voilà donc qui demande humblement au Saint qui a fait gagner la bataille de Prague, comment il s'y faut prendre pour réduire Montauban. La question embarrassa Dominique. Mais il y alloit de son honneur de répondre quelque chose. *Faites tirer quatre cens coups de canons sur la ville*, dit-il à Luines, *les habitans intimidés, se rendront certainement.* Le Connétable est le plus content du monde : Il va promptement porter une si agréable nouvelle au Roi : Et Louis aussi ridiculement crédule que son Favouri, ordonne à Bassompierre de faire tirer les quatre cens coups de canon. *Mais les ennemis ne se rendirent pas pour cela*, dit plaisamment Bassompierre.

Le Roi se dégoûte plus que jamais du Connétable de Luines.

Les chapelets, les *agnus*, les bénédictions du Carme eurent si peu de vertu, que les habitans ne s'en défendoient que mieux. Le Duc de Rohan fit même entrer du secours dans la place. Le Roi dont les entreprises ne réussissoient pas à son gré, se dégoûtoit de plus en plus de son Connétable. Il se plaignoit de lui à Bassompierre avec un extrême ressentiment, lors qu'il en trouvoit l'occasion. Luines aveuglé par sa fortune, peut-être entièrement occupé de l'inquiétude & des embarras que lui caufoit la longueur du siège, ne se mettoit plus tant en peine de ménager le Roi, ni de s'entretenir bien avec lui. Cette négligence, ou plutôt cette fierté mal entendue augmenta le dépit & le chagrin d'un Prince mécontent & soupçonneux.

Jaques

Jaques Roi d'Angleterre auquel son Par-
lement avoit fait des plaintes de ce que
Sa Majesté ne prenoit pas assez d'intérêt
aux affaires des Réformez de France, fai-
soit mine de vouloir s'entremettre de leur
accommodement avec Louis, afin de
donner quelque satisfaction au Parlement
d'Angleterre qui devoit se rassembler au
mois de Novembre. Mylord Hay vint
trouver Louis de la part de Jaques au sié-
ge de Montauban. Il avoit ordre d'inter-
céder au nom du Roi son maître pour les
Réformez de France. Louis qui venoit
d'écouter l'Ambassadeur Anglois, s'aper-
çut qu'il alloit chez le Connétable. *Il va
prendre son audience du Roi Luines*, dit
alors Louis en montrant Hay du doigt à
Bassompierre & à Puisieux Secrétaire d'E-
tat d'un air fort chagrin. Bassompierre
surpris de ce que le Roi lui parloit de la
forte devant un tiers, fit semblant de ne
comprendre rien au discours de Sa Majes-
té. *Il n'y a point de danger de s'expliquer
librement devant Puisieux*, dit-elle ensuite
à Bassompierre : *il est de notre secret. Vous
le croiez, Siro, qu'il n'y a rien à craindre*,
repliqua Bassompierre : *me voilà certaine-
ment perdu. M. de Puisieux est aussi timi-
de que M. le Chancelier son père. Il confes-
sera tout au premier coup de fouet que M.
le Connétable lui donnera, & les gens du
secret seront disgraciez. Demeurez en repos*,
reprit le Roi en riant : *je vous réponds de
Puisieux*. Il se mit ensuite à déclamer for-
tement contre Luines, qui non content

1621. d'être Connétable avoit voulu exercer encore la charge de Garde des Sceaux.

Bassompierre qui ne pensoit qu'à se faire des amis, & à vivre agréablement à la Cour, crut devoir avertir le Connétable de prendre garde à lui. *Permettez moi, Monsieur, de vous représenter comme votre très-humble serviteur*, dit Bassompierre à Luines, *que vous ne ménagez pas assez la faveur du Roi. Il croit en âge, il acquiert tous les jours une plus grande connoissance de ses affaires; il devient plus attentif, plus défiant. Et par conséquent vous devez cultiver ses bonnes grâces avec plus d'assiduité que jamais. D'ailleurs, il vous comble sans cesse de nouveaux bienfaits : cela demande une plus grande reconnoissance. Prenez-y garde au nom de Dieu, & pardonnez moi cette liberté. Vous voyez que c'est un effet du zèle que j'ai pour votre service.* Luines remercia Bassompierre de sa franchise : il témoigna lui en faveur fort bon gré. *Je vous dirai seulement*, ajouta le Connétable, *que je connois bien le Roi. J'ai su gagner ses bonnes grâces, & je n'ignore pas le moyen de les conserver. Il faut que je lui donne de petits chagrins de temps en temps : cela sert à redoubler l'amitié qu'il a pour moi.* Bassompierre vid alors qu'il en étoit de Luines comme des autres Favoris. Ces gens croient leur fortune inébranlable & éternelle ; ils ne s'aperçoivent de leur disgrâce que lorsque le Prince la leur fait annoncer. Luines s'avoula sur une chose qui fautoit aux

aux yeux de tout le monde. Son Maître se plaignoit continuellement de lui, & il demeurait dans une merveilleuse indolence. 1621.

La Connétable, femme adroite & spirituelle, s'étoit assez bien insinuée dans l'esprit du Roi. Il paroïssoit touché de la beauté & des manières agréables de la Dame, quoique d'ailleurs il fût un Prince chaste & scrupuleux. La bonne volonté de Louis pour la Connétable se change tout à coup en aversion : Et par un dépit puerile & bas, il va dire en confidence à Luines, que le Duc de Chevreuse est amoureux de sa femme, & que la belle n'est pas insensible. Elle épousa Chevreuse en effet après la mort du Connétable. Louis fort content du beau coup qu'il croit avoir fait, s'en vante incontinent à Bassompierre. *C'est un fort grand péché*, dit-il au Roi dont il connoissoit la tendresse de conscience. *Est-il permis de causer un mauvais ménage, & de donner des soupçons à un mari sur la conduite de sa femme ?* Dieu me le pardonnera, s'il lui plaît, repartit le Roi. *J'ai pris grand plaisir à me venger d'un ingrat, en lui donnant du chagrin. En moins de six mois je lui ferai bien rendre gorge de tout ce qu'il m'a pris.*

Un des bons avis que le Maréchal de Le Duc de Lesdiguières donna pour avancer la prise de Montauban, c'étoit de faire des lignes Rohan fait entrer du secours dans & des forts autour de cette ville. En le Montau- suivant on auroit empêché le Duc de ban.

1621. Rohan de secourir la place; & lors que le Roi aprit les divers mouvemens de Rohan, il n'étoit plus temps de prendre cette précaution. On tâcha de remédier à la faute, en ordonnant au Duc d'Angoulême de se poster entre S. Antonin & Montauban pour s'opposer au passage du secours. Il y eut encore des retranchemens faits sur les chemins & sur les avenues de la ville. Deux mille hommes furent commandez pour les garder chaque nuit, & trois des principaux Officiers de l'Armée devoient les conduire tour à tour, & veiller jusques au jour. Le Connétable prenoit toutes ces mesures, afin de rompre celles du Duc de Rohan, Général habile, actif, & vigilant, qui se faisoit un point d'honneur de sauver Montauban. Il n'avoit pourtant qu'un assez petit corps de troupes, ramassé des Provinces voisines. Le Marquis de Malauze en perdit même une partie, en sortant mal à propos de son poste, sans attendre Rohan, & en se laissant enfermer dans une Eglise par Angoulême. Il fallut capituler, & promettre que Malauze & ses gens ne porteroient de six mois les armes, si ce n'étoit pour le service du Roi.

Cette disgrâce ne déconcerta point le Duc de Rohan. Après avoir si bien disposé les choses que le Marquis de Châtillon soupçonné d'intelligence avec la Cour, ne pût rappeler les troupes que Rohan avoit amenées des Provinces où Châtillon commandoit pour le Parti Réformé, Rohan

*Journal de
Bassompierre.
Tome II.
Mémoires
de Rohan.
Liv. II.*

han se prépara tout de bon à secourir 1621.

Montauban. Il arriva le plus heureusement du monde, que dans ce temps-là même, le Connétable permit aux habitans de Montauban d'envoyer certaines gens au Duc de Rohan, & de le consulter sur l'acceptation des conditions que le Roi vouloit bien acorder. Ces Députez assurèrent Rohan, qu'avec mille ou douze cens hommes de secours, le Roi ne pourroit prendre la ville avant l'Hiver. Rohan encourage les habitans, promet qu'ils recevront dans huit jours le nombre de soldats qu'ils demandent, & donne le mot & le signal. Le voilà qui trompe incontinent Angoulême, & qui fait partir des gens de deux endroits différens. Il n'y eut que ceux de la conduite desquels Beaufort Mestre de Camp du Duc de Rohan s'étoit chargé, qui s'avancassent jusques aux portes de Montauban. La grande résistance des Officiers de l'Armée du Roi toujours alerte pour s'opposer au passage du secours, fut cause que sept cens hommes entrèrent seulement avec neuf drapeaux. Le brave Beaufort ne fut pas du nombre; on le fit prisonnier. Le Duc de Rohan nous fait sentir dans ses Mémoires, qu'il regardoit cette entreprise, comme un des plus beaux endroits de sa vie. Le secours qu'il envoya sous la conduite de Beaufort, étoit presque tout entier de gens de pied. Ils firent dixhuit lieues de chemin en pais ennemi, ils passèrent deux rivières à gué, enfin, ils traversèrent au milieu de

1621.

Entrevue
du Conné-
table & du
Duc de
Rohan.

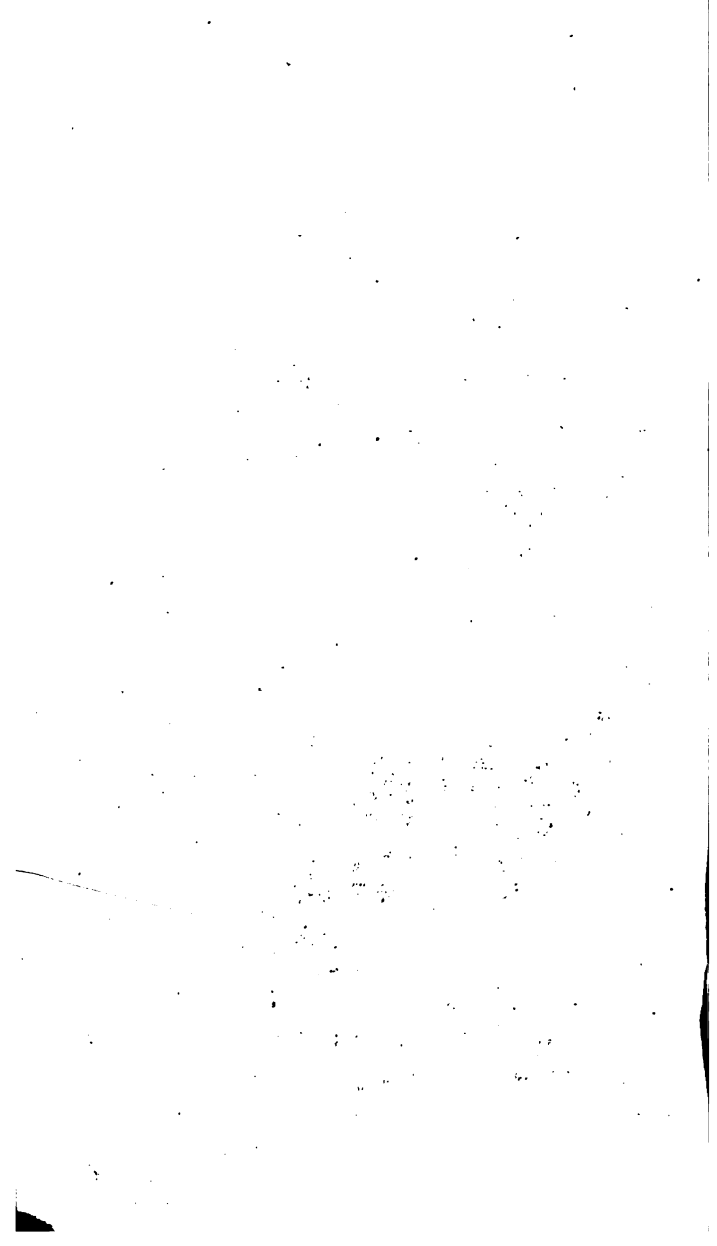
Mémoires
de Rohan.
Liv. II.

deux corps de l'Armée Roiale, qui les attendoient pour les défaire.

Le Connétable plus embarrassé que jamais depuis le secours entré dans Montauban, fit proposer une entrevue au Duc de Rohan dans le dessein de le gagner. Il étoit alors à Castres. Les habitans & tous ceux qui étoient auprès de sa personne le prièrent de ne se fier point à la parole de Luines. Mais Rohan ne crut pas devoir soupçonner un Connétable de France son allié, d'une perfidie qui l'auroit rendu l'exécration du genre humain. Il s'avance donc à Villemur, & de là il va trouver Luines à une lieue de Montauban, dans une maison nommée Reviers. Après les premiers complimens de part & d'autre, le Connétable conduit le Duc dans une allée, & lui parle de la sorte. *Je vous suis obligé, Monsieur, de ce que vous vous fiez à moi. Vous n'y serez jamais trompé, & vous êtes aussi sûrement ici qu'à Castres. Depuis que je suis entré dans votre alliance, j'ai toujours eu dessein de vous donner des marques de mon estime, & de travailler à l'agrandissement de votre Maison; pourvu que vous n'y apportiez point d'obstacle. Vous avez secouru Montauban à la vie de votre Roi. C'est une action qui vous comble de gloire: n'en abusez pas. Il est temps de faire quelque chose pour vous & pour vos amis. Le Roi ne veut point entendre à une paix générale. Traitez pour ceux à qui vous commandez, & pour les gens qui se sont donnés à vous. La ruine de Montauban est seu-*
lement



HENRY, DUC DE ROHAN,
PAIR de FR. PRINCE de LEON.



lément différée de quelques jours. Les lignes
 & les forts qui se font autour de la ville sont
 presque achevez. Dites aux habitans que ne
 pouvant plus les secourir désormais, vous
 les abandonnerez, à moins qu'ils ne se sou-
 mettent à des conditions raisonnables. Ils
 peuvent choisir d'une citadelle, ou de la dé-
 molition de leurs fortifications, ou d'une
 garnison. Vous êtes en possession de Castres
 & de quelques autres lieux : demandez en
 récompense ce qui vous accomode le mieux :
 On vous offre la carte blanche. Attendez-
 vous du secours des Protestans d'Allemagne ?
 Ils en ont besoin eux-mêmes. Du Roi d'An-
 gleterre ? Vous connoissez son humeur. Il
 abandonne ses propres enfans. Ne vous flat-
 tez pas que la Reine-Mère se déclare pour
 vous. Elle s'appuie sur le Roi d'Espagne, sur
 la Maison de Savoie, sur la Cour de Rome,
 & sur les Jésuites. Ces gens-là ne sont pas
 amis des Huguenots. Pour ce qui est de M.
 le Prince, je le retirerai de tous ses engage-
 mens avec une somme d'argent. J'ai des let-
 tres du Comte de Soissons & de sa mère : Elle
 se dispose à l'envoier auprès du Roi. Quel-
 ques grands Seigneurs vous sollicitent & vous
 animent, je n'en doute pas. Mais ils cher-
 chent à faire leurs affaires à vos dépens. J'ai
 eu de la peine à empêcher la confiscation de
 vos biens & de vos gouvernemens : je ne puis
 plus m'y opposer. Résolvez-vous à une perte
 certaine & ignominieuse, ou à procurer à
 votre Maison une grandeur & un éclat
 qu'elle n'eut jamais. Si vous persévérez dans
 votre opiniâtreté, le Roi accordera tout à

1621. *ceux de votre Religion, pour se réserver la liberté de faire un exemple mémorable en vous punissant, & en détruisant votre Maison. Croiez moi, Monsieur, tirez-vous de ce mauvais pas : vous le pouvez avec honneur, & en gagnant les bonnes grâces du Roi. Pour moi, j'ai tellement à cœur l'augmentation de votre fortune, que je voudrois la rendre l'appui de la mienne.*

La tentation étoit délicate. Luines ne pouvoit pas se persuader que le Duc de Rohan fût à une si grande épreuve. Mais la vertu de ce Héros ne cédoit peut-être pas à celle des Aristides & des Fabrices. Je serois ennemi de moi-même, Monsieur, répondit-il au Connétable, si je ne souhaitois pas les bonnes grâces du Roi, & votre amitié. Je ne refuserai jamais les bienfaits de mon maître, ni les bons offices d'un allié aussi puissant que vous. Je connois le péril où je me trouve : mais je vous prie aussi, Monsieur, de penser au danger que vous courez. Tout le monde vous hait, parce que vous possédez seul ce que chacun désire. La ruine de nos Eglises n'est point si prochaine, qu'elle ne donne encore aux mécontents le loisir de former des partis ; & ceux qui ne se joindront pas ouvertement à nous, s'accorderont du moins avec nous en ce qui concernera votre ruine. Les guerres précédentes de Religion commençoient souvent par de grands désavantages pour nos Réformez : mais l'inquiétude naturelle des François, le mécontentement de ceux qui ne gouvernent pas, & le secours des étrangers ont presque toujours réta-

rétabli nos affaires. Si vous engagez le Roi à nous donner la paix avant que tout cela soit éclo, elle lui sera honorable & avantageuse. Le Parti est humilié, sans que Sa Majesté ait reçu le moindre échec. En nous acordant des graces après nous avoir abaissez, le Roi témoignera qu'il n'en veut point à la Religion, mais seulement à la desobéissance. Toutes les factions étant déconcertées au dedans, le Roi retournera dans sa capitale, redouté de tous ses sujets. Votre faveur & votre crédis augmentent : car enfin qui oseroit désor, mais vous choquer ? Que si vous poussez les affaires à l'extrémité ; si ce torrent de prospérité que la ville de Montauban semble arrêter déjà, ne continué pas, chacun va reprendre ses esprits encore étouffés de l'affaire du Pont de Cé & de celle-ci. Que savez-vous si vous ne trouverez point des embarras, dont vous aurez peine à vous démêler ? Pensez, Monsieur, que vous avez seulement moissonné ce que les promesses & les menaces étoient capables d'abatre. Le reste de nos gens combat maintenant pour le maintien de la Religion que nous professons ; il ne sera pas si facile de les vaincre, ou de les gagner. En mon particulier je suis tout préparé à la perte de mes biens & de mes charges : si vous l'avez retardée, je vous en suis obligé. Cependant, mon parti est pris ; je souffrirai tout. Je l'ai promis solennellement, & ma conscience ne me permet pas d'accepter autre chose qu'une paix générale.

1621.
Confiance
ridicule du
Maréchal
de S. Geran,
du Comte de
Schomberg
& de quel-
ques autres
Officiers de
l'Armée du
Roi.

*Journal de
Bassompierre.
Tom. II.*

Voilà ce qui se passa dans cette fameuse conférence. Les deux partis en attendoient le succès avec autant d'impatience, que les Romains & les Carthaginois attendirent autrefois la fin de l'entrevue de Scipion & d'Annibal. Si le Connétable de France avoit été aussi habile & aussi estimé que l'un ou l'autre de ces anciens Capitaines, on pourroit dire que lui & le Duc de Rohan portèrent à Riviers toute la fierté des deux puissans partis qui divisoient la France. Il y eut quelques articles proposez dont Luines se chargea de parler au Roi. On agita dans son Conseil, si les offres du Duc de Rohan seroient écoutées. Le Cardinal de Rets, le Jesuite Arnoux Confesseur du Roi, & le Comte de Schomberg s'y opposèrent fortement : les deux premiers comme gens d'Eglise qui cherchoient à porter les affaires aux extrémités ; & le troisième, parce qu'il s'étoit mis follement en tête, aussi bien que le Maréchal de S. Geran, & quelques autres Officiers d'une même cabale, de prendre Montauban en huit jours. *Je veux perdre mon honneur*, disoit hautement Schomberg, *& ne porter jamais l'épée à mon côté, si cela n'arrive pas.* Ce que Bassompierre raconte de la vaine & ridicule confiance de ces Messieurs, est curieux & divertissant. Un jour que le Roi devoit tenir conseil de guerre, le Jesuite Arnoux, qui non content de faire le Ministre d'Etat, se donnoit encore des airs de Cavalier & d'homme d'épée,

d'épée, dit à Bassompierre : eh bien ! Montauban est sur le point de capituler : du moins les nouvelles publiques l'assurent. En combien de jours, vous autres Messieurs du quartier des gardes, offrez-vous de le prendre ? On nommoit ainsi les Officiers qui commandoient à l'attaque du Roi, parce que le régiment des gardes servoit de ce côté-là. Mon Père, répondit Bassompierre au Confesseur du Roi, ce seroit une étrange présomption que de vouloir déterminer précisément le jour auquel une place telle que Montauban sera prise. Cela dépend de la manière dont nous l'attaquerons, & de celle dont les assiégés se défendront ; de la facilité, ou des obstacles que nous trouverons. Nous avons des marchands beaucoup plus hardis que vous, reprit le Jésuite fort content en apparence : Messieurs du quartier de Picardie répondent sur leurs têtes & sur leur honneur de prendre la ville dans douze jours, pourvu que vous leur livriez vos canons. La chose va se proposer au Conseil : Et vous ferez plaisir au Roi & à M. le Connétable de ne vous y opposer point. On nommoit Messieurs de Picardie ceux qui commandoient à l'attaque où étoit le régiment de ce nom. Ils avoient le Maréchal de Lesdiguières à leur tête, & ils attaquoient l'endroit de la ville appelé le Mouster. Ces gens comptoient Lesdiguières pour rien. Le Maréchal de S. Geran, le Comte de Schomberg, Marillac, & certains confidens du Connétable faisoient tout. Plus habiles, à leur avis,

siolo q a N. 6. qu'us

1621. qu'un ancien & expérimenté Général, ils promettoient de prendre la place en fort peu de temps.

Bassompierre faisant réflexion sur ce qu'Arnoux lui avoit dit, s'en va trouver les Maréchaux de Praslin & de Chaunes, qui commandoient dans le quartier des gardes. Messieurs, leur dit-il, on nous appelle au Conseil pour nous rendre un piège : prenez bien garde à ce que vous direz. Messieurs de Picardie ont refusé de descendre dans le fossé du Moutier, quand la chose étoit faisable : Et nous prenions la ville, s'ils eussent eu ou plus d'intelligence, ou plus de docilité. Aujourd'hui que ces mêmes gens ne savent plus où ils en sont, la place sera bien-tôt réduite, dit-on, pourvu que nous donnions nos canons. Au nom de Dieu, livrez les leur, afin qu'ils ne viennent pas se disculper sur nous du siège levé. L'Hiver s'approche plus vite de nous, que nous n'approchons de Montauban, les maladies se répandent dans les troupes, & l'Armée s'affoiblit tous les jours. Si ces Messieurs ont trouvé le secret de prendre Montauban, ne leur envoyons pas ce bonheur. Ils nous épargneront beaucoup de peine, & peut-être bien des coups. Je les trouve hardis de se rendre responsables d'un événement si douteux. Cependant nous leur sommes obligés de ce qu'ils veulent bien nous en décharger. Ne me demandez point d'où je sais cela : profitez seulement de l'avertissement que je donne. Les Maréchaux de Praslin & de Chaunes s'imaginant que Bassompierre tenoit la chose de Sa Majesté même, résolurent de répondre comme il le proposoit.

On

On entre donc au Conseil : Et le Roi aiant commandé aux Officiers de s'asseoir, le Connétable parla de la sorte. *La prise de Montauban est si importante au service du Roi, que tous les bons sujets de Sa Majesté doivent se porter de tout leur cœur à lui procurer la satisfaction & la gloire de réduire des rebelles trop opiniâtres. Quittez donc vos jalousies & vos animosités particulières : travaillez tous de concert au bon succès d'une entreprise extrêmement utile à l'Etat. Le Roi ne saura point mauvais gré à ceux qui n'auront pu contribuer à la prise de Montauban. Sa Majesté leur réserve d'autres occasions de se signaler. Elles seront fréquentes dans la suite de cette guerre. C'est dans le dessein de vous exhorter à faire vos derniers efforts pour la réduction de Montauban, & à concourir tous unanimement à l'exécution de ce qui sera résolu, que le Roi vous assemble aujourd'hui. Comme le quartier des gardes est le premier, on s'adresse d'abord à lui, & je demande en combien de temps ses Officiers promettent de prendre Montauban.* Les Maréchaux de Chaunes & de Praslin se retirent alors pour conférer avec Bassompierre sur la réponse qu'ils feront à la proposition, & ils conviennent de s'en tenir à ce que Bassompierre avoit dit au Jésuite Arnoux. *Mais, répliqua le Connétable, Messieurs de l'attaque de Picardie répondent de prendre la place en douze jours. Oui, Sire,* s'écria pour lors le Maréchal de S. Geran, *nous vous le promettons sur notre honneur*

1621. *Es sur nôtre vie. C'est un grand service que vous rendrez au Roi, dirent les autres, Et nous seconderons de tout nôtre cœur dans une si brave résolution.* Le Connétable demanda ensuite les seize canons du quartier des gardes pour celui de Picardie. On les abandonne; on promet toute l'assistance que S. Geran & ses amis peuvent souhaiter; on prie seulement le Roi de décharger de la prise de la place, & non de la nécessité de servir dans le besoin, ceux qui ne sont ni si positifs, ni si déterminés. Sa Majesté y consent, & chacun s'en retourne dans l'attente d'un si grand événement.

*Journal de
Bassompierre.
Tom. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.*

Cependant S. Geran, Schomberg, & les autres ne font pas les merveilles qu'ils avoient promises. Le Connétable plus intrigué que jamais propose au Conseil secret du Roi de faire une paix générale à certaines conditions que le Duc de Rohan demandoit. Tout le monde penchoit de ce côté-là, & l'affaire sembloit résolue, lors que le Comte de Schomberg fait instance pour obtenir un délai de quinze jours. *Le Roi sera maître de Montauban dans ce temps-là, dit-il, Et Sa Majesté pourra imposer de plus rudes conditions aux Huguenots. Mais si vous ne prenez pas Montauban dans quinze jours, répliqua le Maréchal de Chaunes, est-on bien assuré que les Huguenots se soumettront aux mêmes conditions? Ce n'est pas là une chose à proposer, reprit Schomberg; la ville sera infailliblement prise. J'en réponds sur ma tête,*

tête, & je consens que le Roi me la fasse couper si cela n'arrive pas. On donne donc encore quinze jours de terme à un homme qui parle si positivement. Schomberg étoit si prévenu & si aveuglé que peu de temps après ce Conseil, il invitoit gaillamment ses amis à dîner chez lui dans Montauban le Vendredi 22. Octobre. *C'est un jour de poisson*, lui répondit Bassompierre en souriant : *Vous n'en trouverez pas assez pour nous regaler dans une ville Huguenote. Remettez la partie à Dimanche.* Le jour précédent étoit celui que Schomberg avoit marqué pour la prise de Montauban. Le Roi est donc invité à venir au quartier de Picardie. Sa Majesté, le Connétable, le Cardinal de Retz, Puisieux Secrétaire d'Etat, le Jésuite Arnoux, & quelques autres sont placez dans un endroit commode pour voir emporter la ville d'assaut. On donne l'ordre général ; certaines gens sont commandez pour s'avancer les premiers. Cependant aucun ne branle. Louis impatient envoie demander ce qui arrête. Bien des choses ; on ne les lui avoit pas dites. Il n'y avoit ni décente dans le fossé, ni montée à la brèche qui ne fût bien réparée. On n'avoit point apporté d'échelles, & quand il y en auroit eu, elles auroient été fort inutiles. Enfin, après avoir tenu tout le jour six cens Gentilshommes & un grand nombre de personnes considérables sous les armes, on vient dire qu'après avoir reconnu de nouveau les en-

droits

1621.

droits où S. Geran croioit donner, la chose ne paroît pas praticable. Là-dessus chacun retourne à son premier poste. Tout ceci semble si extravagant, que j'aurois peine à le croire, si Bassompierre témoin de cette ridicule comédie, ne l'assuroit positivement. Il y avoit pourtant des Officiers habiles & expérimentez dans l'Armée du Roi. Le Maréchal de Lesdiguières commandoit en chef l'attaque par où la ville, disoit-on, devoit être prise. Mécontent aussi bien que plusieurs autres de ce que le Connétable ne vouloit pas suivre les bons avis qu'on lui donnoit, il fut bien-aise que Luines se fit moquer de lui dans toute la France.

Le Roi leve
le siège de
Montauban.

*Mémoires
du Duc de
Rohan.
Liv. II.
Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

On fit encore quelques efforts pour prendre Montauban. Ils furent inutiles. Outre les sept cens hommes entrez dans la place, on y en jetta depuis douze cens & plus : de manière qu'il ne restoit aucune espérance de réduire les assiégez. Luines pensa plusieurs fois à renouer la négociation qu'il avoit entamée avec le Duc de Rohan. Mais l'irrésolution naturelle de son esprit, & les contradictions qu'il trouva de la part de ceux qui vouloient la continuation de la guerre, le trainèrent jusques environ la mi-Novembre. Il fallut alors lever le siège. Le Roi avoit perdu plus de huit mille hommes de son Armée, & il étoit à craindre que les maladies n'achevassent de moissonner le reste. Le Duc de Montmorenci avoit amené trois mille hommes de renfort :
ils

ils se débandèrent tous en une nuit , dez 1621.
 que le Duc malade fut transporté hors du *Bernard,*
 camp. Un Régiment entier avoit encore *Histoire de*
 deserté. Louis sortit de son quartier les *Louis XIII.*
 larmes aux yeux, pour aller à Monbeton, *Liv. VI.*
 puis à Toulouse , il vouloit s'y rafraîchir *Mercur*
 quelques jours. La Reine prit le chemin *François*
 de Paris acompagnée de la Princesse de *1621.*
 Conti , de la Connétable de Luines , &
 de Mademoiselle de Verneuil sœur natu-
 relle du Roi.

Dez qu'on parla de lever le siège , tout
 le monde se mit à crier si fort contre le
 Connétable , qu'il se crut obligé de pu-
 blier des lettres en forme d'apologie. Nous
 en avons une adressée à son Beau-père le
 Duc de Monbazon Gouverneur de Paris.
 Luines attribué le mauvais succès de l'en-
 treprise, à l'imprudente bravoure du Duc
 de Maienne , qui avoit fait perdre beau-
 coup de gens dans ses attaques mal con-
 certées ; à la négligence des troupes du
 Duc d'Angoulême qui laissèrent passer le
 secours ; à la maladie du Duc de Mont-
 morenci qui avoit causé la desertion de
 trois mille hommes ; enfin aux maladies
 qui se mirent dans l'Armée. On vid in-
 continent plusieurs livres contre la lettre
 du Connétable. Il y fut accusé de reje-
 ter sur les autres une disgrâce , dont il
 étoit lui seul la cause , par sa mauvaise
 conduite , & par son luxe qui lui faisoit
 retenir l'argent destiné à paier l'Armée,
 pour fournir à ses dépenses excessives en
 bâtimens. Les Toulousains parloient plus
 haute-

1621. hautement que les autres contre son ambition sans bornes , contre les nouveaux impôts qu'il prétendoit établir , contre son ignorance au métier de la guerre , contre ses richesses immenses. On le chargea de tant d'imprécations à Toulouse , qu'il eut peur pour sa vie pendant qu'il y fut auprès du Roi. Il avoit écrit auparavant une lettre apologetique pour les Toulousains. Bien loin d'arrêter les cris & les murmures , elle ne servit qu'à les augmenter. On ne pouvoit pas lui pardonner la levée du siege de Montauban.

Le Roi fait
son entrée
à Toulouse.

Les habitans de Toulouse tâchèrent de dissiper le chagrin de Louis en le recevant dans leur ville avec le plus de magnificence qu'ils purent. Tout ce qu'une basse & servile adulation est capable d'inventer , ne fut pas omis en cette occasion ; arcs de triomphe , emblèmes , devises , inscriptions. Les harangues des Capitouls ne répondirent pas à la beauté du spectacle. Elles furent certainement fort mauvaises , quoi que les sciences fleurissent assez dans la capitale du Languedoc. Le Roi suivant l'ancienne coutume , jura sur l'image de la croix à l'entrée de la ville , qu'il lui conserveroit ses privilèges , dont les huit Capitouls lui présentèrent la chartre. Un Président du Parlement de Toulouse remarqua à cette occasion , que de pareils sermens que les Rois de France prêtent encore pour la forme , sont fort inutiles , depuis , dit-il , que par je ne sai quelle malheureuse destinee ,
les

Gravand ,
Historiarum
Gallia Lib.
XI.
Mercure
Francois.
1621.

*les grandes villes du Roiaume sont dépouil- 1621.
lées de tous leurs privilèges.* La cause de
cet indigne esclavage n'est pas difficile à
trouver. Mr. le Président n'a pas eu le
courage de la marquer. C'est l'ambition
injuste des Rois de France qui veulent se
mettre au dessus de toutes les loix : c'est
la honteuse lâcheté de leurs sujets qui ont
souffert qu'on les dépouillât de leur an-
cienne & légitime liberté.

Bertier troisième Président harangua le
Roi au nom du Parlement de Languedoc.
Masurier premier Président, & celui qui
le suivoit, se trouvèrent indisposés. Un
trait du discours de Bertier fit grand
bruit dans le monde, & irrita fort le
Connétable contre le Parlement. Lui-
nes étoit déjà mécontent. Il soupçonnoit
cette Compagnie d'autoriser tout ce que *Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.*
les Toulousains disoient contre lui, &
de lui en suggérer même une bonne par-
tie. En touchant l'état de la Province
inquiète de se voir exposée aux courses
des garnisons Réformées, Bertier exhor-
ta le Roi à y faire un plus long séjour,
afin de rassurer les Catholiques. *Ne don-
nez point, Sire, cet avantage à vos enne-
mis dont l'audace est connue,* ajouta le Pré-
sident, *de dire que vous leur avez tourné le
dos.* La chose fut incontinent rapportée
au Connétable. Et lors que le Parlement
l'eut harangué, Luines ne put s'empêcher
de leur témoigner qu'il ne se paioit pas
des louanges flatteuses que le Président lui
avoit données. *Vous n'avez pas toujours
parlé*

1621. *parlé de la sorte , répondit-il d'un air fort irrité. Je sai que vous avez voulu me rendre la victime de la haine du peuple, & que vous rejettez sur moi tous les prétendus malheurs de l'Etat. Je m'en console quand je fais réflexion , que telle est ordinairement la récompense de ceux qui travaillent pour le bien public. Tous les bons serviteurs du Roi seront mes défenseurs & mes apologistes. Il n'est pas surprenant que je sois injustement calomnié par des gens qui ont la témérité de dire au Roi , qu'il tourne le dos à ses ennemis en retournant à Paris.*

Luines se préparoit à leur dire quelque chose de plus. Mais un vieux Conseiller nommé Bertrand l'interrompit brusquement. Indigné de ce que son Président laissoit passer le mot de témérité sans le relever , Bertrand s'échauffe & prend la parole. Monseigneur , dit-il au Connétable , nous ne sommes point des téméraires , à moins que vous ne regardiez comme une témérité le soin que le Parlement doit prendre du bien de l'Etat. Les Rois ne nous parlent point avec tant de hauteur ; ils ne nous traitent jamais d'une manière injurieuse. Dans la situation présente du Roiaume, la flatterie passeroit pour un crime. Ce que les Courtisans n'osent dire , les Parlemens le doivent déclarer librement. Je louerois le courage d'un Magistrat qui paroïssoit conserver quelque chose de l'ancienne liberté Française, s'il n'étoit visible que Bertrand parloit plutôt par un zèle aveugle & impétueux pour

pour sa Religion , que par un sentiment de justice & de raison. Pourquoi les Magistrats de Toulouse vouloient-ils que le Roi demeurât en Languedoc ? Afin qu'il achevât d'opprimer ses sujets qui ne lui demandoient que la conservation des Edits que son Père leur avoit acordez. Le Connétable de Luines n'avoit donc pas si grand tort de reprocher à ce Parlement bigot & emporté , qu'ils étoient des téméraires de dire à Sa Majesté qu'elle tournoit le dos à ses ennemis , parce qu'elle s'en retournoit à Paris sans achever de perdre & de ruiner injustement ses sujets. Que ce Bertrand avoit bonne grace de dire que dans le temps présent la flatterie devoit passer pour un crime ! Lui qui applaudissoit à tous les éloges flatteurs que ceux de sa ville donnèrent bassement à un Prince mal conseillé, qui se faisoit un mérite d'affoiblir son Roiaume, pendant que ses alliez étoient opprimez, & que les anciens ennemis de la Couronne s'agrandissoient à leurs dépens !

Lefdiguieres fut dispensé de suivre le Roi à Toulouse, sous prétexte que la présence du Maréchal étoit nécessaire en Dauphiné. Il y avoit de grands mouvemens dans cette Province. Le Marquis de Monbrun paroissoit les y avoir excitez, depuis que l'Assemblée de la Rochelle l'avoit nommé Lieutenant Général, dans la pensée que les Réformez de Dauphiné & de Provence avoient besoin d'un Chef qui eût plus d'attachement à sa Religion

Retour du
Maréchal de
Lefdiguieres en Dau-
phiné.

que

1621.
Histoire du
Connétable
de Lesdiguières.
Liv. XI.
Chap. 1.
§ 2.
Mémoires
de Degeant.
Pag. 289.
290. 291.
Mercur
François.
 1621.

que Lesdiguières qui sembloit vendre lâchement la sienne. Mais les bonnes gens de l'Assemblée de la Rochelle furent presque toujours les duppes & de ceux sur la bonne foi desquels ils se reposerient, & de ceux-là même dont ils se désoient le plus ouvertement. Monbrun qui avoit épousé la fille du Maréchal & de sa Marie Vignon, agissoit de concert avec son beau-père. Tout fut assez tranquille en Dauphiné, tant que Lesdiguières parut content du Connétable de Luines. Mais dez que le Maréchal s'aperçut au siège de S. Jean d'Angeli qu'il étoit suspect au Connétable, & qu'on pensoit à s'assurer de sa personne, & lui & ses ennemis firent remuer si à propos le Marquis de Monbrun en Dauphiné, que le retour de Lesdiguières sembloit absolument nécessaire pour arrêter les mouvemens des Réformez, qui s'étoient emparez de quelques places importantes sur le Rhône, & pour mettre les Catholiques en seureté. Car enfin, les amis du Maréchal ménagèrent si bien les choses, que les affaires des Catholiques en Dauphiné étoient presque desesperées, à moins que le Roi l'envoîât promptement pour les rétablir. Charles Emmanuel Duc de Savoie bien averti de ce qui se passoit à la Cour de France, fut effraïé quand il apprit que Lesdiguières y devenoit suspect, & que Luines étoit tenté de le faire arrêter. Il dépêche promptement au Maréchal un homme

me de confiance qui lui offre de la part de Son Altesse d'entrer à main armée dans le Dauphiné, afin que le Roi, sur l'amitié duquel Charles Emmanuel comptoit moins que sur celle de Lesdiguières, envoie promptement le Maréchal s'opposer à une irruption inopinée. Lesdiguières remercia Son Altesse de sa bonne volonté. Il étoit assuré pour lors des intentions du Roi, & que le Connétable n'oseroit rien entreprendre.

Cependant Luines eut assez de lumière pour découvrir une partie des intrigues & des artifices du Maréchal. Il vit fort bien que Monbrun allié de Lesdiguières étoit d'intelligence avec lui. C'est pourquoy le Connétable vouloit encore faire arrêter le Maréchal durant le siège de Montauban. Mais Deageant plus attaché désormais à Lesdiguières qu'à Luines son premier patron à la Cour, empêcha que cette résolution ne fût exécutée. Les mouvemens du Dauphiné augmentant fort à propos au temps que le dessein de prendre Montauban fut abandonné, le prétexte parut plausible de remontrer au Conseil du Roi, que tout étoit perdu en Dauphiné, à moins que Lesdiguières n'y retournât promptement. Le Connétable ne put se dispenser d'y consentir. Il fit seulement ordonner à Bullion Conseiller d'Etat, d'accompagner le Maréchal, d'examiner ses démarches, & de le détourner de se lier trop étroitement à l'Assemblée de la Rochelle. Car enfin,

1621. fin., les sujets de mécontentement que Luines avoit donnez au Maréchal, faisoient tout craindre. Dès que Lesdiguières fut en Dauphiné, on s'aperçut qu'il y avoit de la collusion entre lui & Monbrun. On pose les armes à la première ordonnance que Lesdiguières fait publier. L'adroit vieillard qui vouloit que la Cour eût toujours besoin de ses services, souffrit que les Réformez demeurassent maîtres de deux places sur le Rhône. Tout cela lui fut d'un grand usage pour succéder à l'homme qui lui avoit enlevé la première dignité militaire. Lesdiguières étoit destiné à être le dernier Connétable de France. Il concerta si bien ses démarches après la mort de Luines, que le Roi se vid réduit à cette alternative, de ne pouvoir exécuter ses projets contre les Réformez, ou de donner l'épée de Connétable à un ambitieux septuagénaire qui vouloit bien l'acheter au prix de sa Religion.

Mouvements dans le bas Languedoc contre le Marquis de Châtillon.

La mesintelligence qui s'étoit mise entre le Duc de Rohan & le Marquis de Châtillon, excita d'étranges mouvemens dans le Languedoc ; & cette division funeste causa de grands scandales dans toutes les Eglises Réformées de France, dont leurs ennemis furent bien profiter. L'Assemblée de la Rochelle avoit nommé le Duc de Rohan Général du haut Languedoc & de la haute Guienne. En conséquence du même règlement le Marquis de Châtillon devoit commander dans le bas Languedoc, dans les Cevennes, dans le Givau-

Givaudan, & dans le Vivaretz. Soit que les esprits des gens du pais naturellement vifs & agissans, ne s'accommodassent pas de l'humeur indolente & paresseuse de Châtillon; soit que mécontent aussi bien que les autres Seigneurs, des déli-
 1621. *Mémoires de Rohan. Liv. II. Mercure François.*
 1621.
 libérations précipitées de l'Assemblée de la Rochelle, il eût de la répugnance à s'embarquer trop avant dans une guerre mal entreprise & plus mal concertée, certains zélez crioient sans cesse que Châtillon d'intelligence avec la Cour agissoit foiblement, & qu'il cherchoit à s'avancer aux dépens de ceux de la Religion. Le Duc de Rohan semble l'avoir cru. Et quoi qu'il ait pu se laisser prévenir nonobstant son exacte probité, l'opinion de ce Seigneur est un grand préjugé contre Châtillon. En lisant avec un peu de réflexion l'Histoire du règne que j'écris, on est tenté de croire que Châtillon avoit donné d'assez grands fondemens de former un jugement desavantageux de sa conduite. Cependant l'équité veut que nous reconnoissions d'ailleurs, qu'il y eut beaucoup d'irrégularité, d'empêtement, & de violence, dans le ne sai quels Ministres impétueux, ou intéressés, & dans quelques autres gens qui se déclarèrent les ennemis & les accusateurs de Châtillon.

Le Duc de Rohan lequel, à certaine ambition près dont les personnes de son rang se défont rarement, alloit assez droit dans cette affaire; Rohan, dis-je, voyant

1621. le Roi maître de toute la basse Guienne, prit tous les soins imaginables, afin de se mettre en état de secourir Montauban, & d'arrêter devant cette place un torrent qui menaçoit la Guienne, le Languedoc, & les pais voisins d'une inondation générale. Il ramassa des troupes dans les Provinces du département de Châtillon. Cela lui déplut. Il s'imagina que Rohan vouloit commander en chef sur tous les armées, & se réserver à lui seul l'honneur de secourir Montauban, en cas que la chose parût faisable. J'admire les rares qualités du Duc de Rohan, & je le révére comme un des plus grands hommes que la France ait portez. Mais la sincérité veut que je reconnoisse aussi qu'il se donna en cette rencontre de trop grands airs d'autorité, soit qu'il ne fût pas toujours le maître de contenir sa noble ambition on de justes bornes; soit qu'il s'imaginât que la nécessité du bien public demandoit qu'on n'eût pas de si grands ménagemens pour l'humeur intéressée, ou trop paresseuse de Châtillon. Quand il fut question de secourir Montauban, le Duc a peur que Châtillon chagrin des entreprises faites sur son autorité, ne rappelle les troupes des Provinces de son département. Pour prévenir cet inconvénient qui auroit déconcerté Rohan, il oppose à Châtillon une assemblée qui sermoit à Nîmes des Eglises du haut & bas Languedoc, des Cévennes, du Vivarez, & du Dauphiné, en faisant ordonner que les troupes de ces Pro-

Provinces continueront de servir sous le Duc de Rohan, sans qu'un autre Général les puisse rappeler. 1621.

La précaution étoit nécessaire. Mais l'amour propre & l'intérêt particulier l'emportent ordinairement sur le bien public. Châtillon fut mécontent de cette ordonnance. Il proteste qu'il avoit dessein de marcher au secours de Montauban, & que le Duc de Rohan qui ne vouloit pas qu'un autre partageât avec lui la gloire de l'action, l'empêcha d'exécuter ce qu'il avoit médité. Quoi qu'il en soit, ces deux Seigneurs vécurent depuis en fort mauvaise intelligence. Rohan étoit si généralement estimé, & le secours de Montauban lui acquit une si grande réputation, que la Guienne, le Languedoc & les Provinces voisines se déclarèrent presqu'entièrement pour lui. On se mit à crier contre Châtillon : Et le Petit-fils de l'illustre Amiral de Coligni se vid accusé de trahir les intérêts d'une Religion que son Grand-père avoit si courageusement défendue. Mécontent de ce que le Duc de Rohan sembloit s'arroger un commandement général & supérieur dans toutes les Provinces, Châtillon, sous prétexte de défendre le bas Languedoc, tenta de rappeler les troupes de son département qui servoient sous Rohan. Mais il n'en peut venir à bout. L'Assemblée de Nîmes, où le Duc avoit plus de crédit que lui, s'opposa toujours à ses desseins. Châtillon demande pour lors la levée de

1621. nouvelles troupes, dont il pût se servir en cas de besoin pour la défense du bas Languedoc. L'Assemblée de Nîmes y consent, à condition qu'elles iront servir sous le Duc de Rohan quand il les appellera. Rohan qui avoit alors la délivrance de Montauban en tête, ne manque pas de mander les troupes levées. Elles refusent d'obéir, & les Officiers gagnés par Châtillon répondent qu'ils ne reconnoissent point d'autre Général que lui.

Tout ceci causa une si grande division entre Châtillon & l'Assemblée de Nîmes, que ce Corps composé de gens emportés qui donnoient dans tous les conseils violents, n'eurent aucun égard au rang & au mérite de Châtillon, ni aux services que son Grand-père avoit rendus à la Religion Réformée en France. De leur autorité privée, ils le déclarent déchu de tous les emplois que l'Assemblée de la Rochelle lui a donné, & particulièrement de la charge de Général dans les Provinces du bas Languedoc, des Cevennes, du Givaudan, & du Vivaratz. L'acte que l'Assemblée de Nîmes s'avisa de publier en cette occasion, est le plus injurieux du monde à Châtillon. Elle l'accuse de n'avoir pensé depuis un assez longtemps, qu'à l'établissement de sa fortune au préjudice des Eglises Réformées. La violence de ce procédé n'est pas soutenable. Châtillon méritoit qu'on eût quelque ménagement pour lui. Et l'Assemblée de Nîmes ne devoit-elle pas prévoir qu'en

le pouffant de la sorte à se déclarer tout publiquement contr'elle, & à se racommoder avec la Cour, c'étoit faire un tort extrême aux affaires des Eglises Réformées, que la levée du siège de Montauban mettoit sur un meilleur pied ? Mais il ne faut pas attendre qu'une multitude confuse de gens prévenus & échauffez qui ont peu d'expérience, & qui pensent autant à leurs intérêts particuliers qu'au bien public, se conduisent par les règles du bon sens & de la justice. Le peuple de Montpellier entraîné par l'Assemblée de Nîmes, se souleve contre Châtillon. Il est obligé de sortir de la ville, & les habitans lui retiennent son fils & sa belle-mère.

Le Marquis de Châtillon se justifia par une apologie publique. Elle ne paroît pas mal faite. Quoique peut-être il ne soit pas croiable en tout ce qu'il fit alléguer en sa faveur, on ne peut lire la pièce sans indignation contre l'emportement & la violence des gens de l'Assemblée de Nîmes. Ils élurent Bertichères pour leur Lieutenant Général à la place de Châtillon. Mais à peine eurent-ils commencé de faire les petits Souverains, qu'ils ne voulurent plus souffrir de Supérieur. Le peuple se dégoûta bien-tôt de la domination de ces Messieurs plus occupez à s'enrichir, qu'à procurer le bien de leurs Eglises. Ils devinrent tellement odieux & insupportables, que le Duc de Rohan fut fait Général à la place de Châtillon.

1621. Telle fut l'origine de la grande autorité que le Duc de Rohan acquit parmi les Réformez du Languedoc & des Provinces voisines. Il se rendit à Montpellier au commencement de l'année suivante, & il demeura seul Général des Eglises Réformées, quand la Force & Châtillon eurent fait leurs conditions avec la Cour. Rohan sembloit aspirer à cette place depuis le commencement de la guerre. On ne peut lui reprocher autre chose que trop d'ambition, & de n'avoir pu souffrir un égal, encore moins un supérieur. Il vouloit être à la tête du Parti, & avoir lui seul la gloire d'avoir tout sacrifié pour la défense de ceux de sa Religion, peut-être aussi que bien informé du dessein que Châtillon avoit de se faire Maréchal de France, & des intrigues de ce Seigneur avec le Duc de Montmorenci son parent, & avec la Cour, Rohan crut qu'il seroit impossible de se défendre dans le Languedoc, tant que Châtillon y commanderoit.

Mesintelligence entre le Roi & le Parlement d'Angleterre.

Rendons ici justice au Parlement d'Angleterre, du moins à la Chambre des Communes dans cette année si malheureuse aux Protestans en Bohême, en Allemagne, en France : les Anglois zélés pour la conservation de leur Religion au dedans & au dehors, s'opposèrent, non seulement de toutes leurs forces au mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne, dont ils prévoioient les funestes conséquences, mais ils pressèrent encore

encore vivement Jaques leur Roi, de se- 1621.

courir tout de bon Frederic son beau-

fil, dont les Etats héréditaires étoient

envahis; de soutenir les intérêts des Prin-

ces de l'Union Protestante en Allemagne,

& d'agir en faveur des Réformez de

France, menacez d'une ruine prochai-

ne, depuis la prise de leurs places de seu-

rete, & le blocus commencé devant la

Rochelle. Jaques avoit pensé d'abord à

proroger encore son Parlement jusques au

huitième Février de l'année prochaine,

Mais l'envie d'avoir de l'argent, peut-

être d'intimider l'Empereur, afin qu'il

restituât l'un & l'autre Palatinat à Frede-

ric, & qu'il se délistât du projet déjà for-

mé de transférer la dignité Electorale de

la Maison Palatine dans celle de Bavière:

cela, dis-je, porta Sa Majesté Britannique

à rassembler son Parlement le 14. Novem-

bre 1621. Elle ne se trouva pas à l'ou-

verture de cette seconde séance à cause

de quelque indisposition. Williams Evê-

que de Lincoln, & Garde du grand

Sceau exposa d'abord aux deux Chambres

les raisons que le Roi avoit de les convo-

quer. La principale en apparence, mais

la moins véritable en effet, c'étoit, dit le

Prélat, la nécessité de mettre des trou-

pes sur pied pour le recouvrement du

Palatinat. Le Baron Digby raconta en-

suite le mauvais succès de son Ambas-

sade à Vienne & à Bruxelles. Il ne dis-

simula pas que le Duc de Bavière avoit

en tête de se faire investir de la dignité

*Wilson's
History of
Great-Bri-
tain. 1621.
Rushworth's
Historical
Collections.
1621.*

1621. Electorale & du Palatinat, que le Comte de Mansfelt ne pouvoit plus défendre ce qui restoit des Etats héréditaires du Roi de Bohême, à moins que l'Angleterre ne lui envoiât un prompt & puissant secours, & que le Roi d'Espagne avoit cinq armées sur pied qui allarmoient les Provinces-Unies & les Princes de l'Union Protestante en Allemagne. Le Grand Tresorier d'Angleterre parla le dernier. Et ce fut pour représenter que les coffres du Roi étoient vuides, & que Sa Majesté se trouvoit endettée, à cause du secours d'argent envoyé au Roi de Bohême & aux Protestans d'Allemagne. Ces efforts tant vantez n'alloient pas au delà de quarante mille livrès sterling.

La Chambre Basse parut applaudir au dessein que le Roi avoit de faire la guerre aux ennemis de ses enfans & de la Religion Protestante. Mais les plus clairvoians se défioient de la sincérité des intentions de Jaques. On n'ignoroit pas que ses Ministres ne parloient que de paix & d'accommodement dans les pais étrangers, qu'il pressoit la conclusion du mariage de son Fils avec l'Infante d'Espagne, & que par ce moien il se flattoit de faire rendre le Palatinat à Frederic, & de lui conserver son Electorat. La Chambre des Communes crut donc devoir sonder premièrement les véritables dispositions du Roi, en lui représentant les griefs de la Nation, & en marquant les remèdes que Sa Majesté pouvoit y appor-

apporter. On prépare ce qu'on appelle 1621.
 en Angleterre une *Adresse*. Elle étoit
 longue & respectueuse. Les Communes
 y remontoient judicieusement au Roi
 l'application continuelle du Pape à éteu-
 dre sa Monarchie spirituelle, les mesu-
 res que le Roi d'Espagne prenoit pour
 se rendre formidable à toute l'Europe, l'é-
 tat malheureux des Protestans dans les
 pais étrangers, les injustices & les insultes
 que la Maison d'Autriche faisoit aux
 enfans de Sa Majesté, la ligue des Prin-
 ces Catholiques Romains pour opprimer
 les Protestans, les armées nombreuses
 que le Roi d'Espagne Chef de cette ligue
 avoit sur pied; les grandes espérances
 que les Papistes d'Angleterre fendoient
 sur le mariage du Prince de Galles avec
 l'Infante, les instances continuelles que
 les Princes étrangers de leur communion
 faisoient au Roi en leur faveur, le con-
 cours extraordinaire des Papistes aux cha-
 pelles des Ambassadeurs, leurs assem-
 blées nombreuses & fréquentes dans la
 ville de Londres, l'éducation de leurs en-
 fans dans les collèges & dans les semi-
 naires des pais étrangers, les livres sédi-
 tieux qu'ils publioient même au temps de
 l'assemblée du Parlement, enfin les *es-
 sains* de Prêtres & sur tout de Jésuites,
ces boute-feux dans toute la Chrétienté,
 qui se répandoient de tous côtez en An-
 gleterre.

On prioit encore le Roi de considérer
 que la Religion Romaine est incompatible

1621. avec la Protestante dans un même Etat, que les Papistes dépendent toujours d'un Prince étranger, qu'ils sont inquiets & brouillons par tout où ils ne dominent pas; que non contents d'une simple connivence, ils demandent d'abord une tolérance civile, qu'ils aspirent ensuite à se rendre supérieurs, & qu'ils ne demeurent point en repos jusques à ce qu'ils aient détruit tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Les Communes marquoient ensuite au Roi les remèdes convenables à de si grands inconvéniens qu'il falloit ou prévenir ou arrêter. On supplioit Sa Majesté de prendre l'épée à la main, puis qu'elle avoit de si justes raisons de faire la guerre; de travailler à la réunion des Princes Protestans, d'attaquer sans aucun ménagement ceux qui vouloient envahir le Palatinat, & d'écouter les avis que ses sujets assemblés lui donnoient pour empêcher le progrès du Papisme en Angleterre. La Chambre supplioit le Roi de croire qu'elle ne pensoit nullement à empiéter sur les droits & sur l'autorité du Souverain; & que le zèle du peuple d'Angleterre pour la véritable Religion, & pour le bien des enfans de leur Roi, étoit le seul motif qui les portoit à faire leurs très-humbles remontrances à Sa Majesté. Les Communes finissoient en promettant de prompts subsides pour la guerre: mais elles prioient aussi Jacques de ne refuser pas son consentement aux résolutions que le Parlement prendroit pour

pour soutenir l'honneur de Sa Majesté,
pour conserver la Religion Protestante,
et pour augmenter la prospérité du Ro-
yaume.

Dès que le Roi apprit que la Chambre
Basse se préparoit à lui présenter cette
adresse, il entra dans une furieuse colère.

Ces Messieurs, dit-il, prétendent donc m'ob-
liger à faire la guerre. Je connois bien
mes intérêts. Un Roi d'Angleterre doit évi-

ter autant qu'il peut d'entrer dans une guer-
re étrangère. Il a l'épée à la main, il dis-

pose des munitions et des équipages, il don-
ne les ordres nécessaires. A quoi tout cela

sert-il, quand on n'est pas maître du ché-
vier public? Le Parlements n'offre aujour-

d'hui des subsides: qui me répondra qu'ils

seront continués à la prochaine séance? An-

près avoir engagé mon honneur et ma ré-

putation, je serai obligé de me retirer avec

honte, si mon peuple maître de sa bourse, ne

veut plus l'écouter. A Dieu ne plaise que je

me mette, pour ainsi dire, dans la nécessité

de demander tout les ans l'aumône à mes su-

jets, en leur représentant le besoin que j'ai

d'argent pour soutenir la guerre. Ces Mes-

sieurs des Communes ne doivent rien pour

rien. Quand le Roi veut avoir des subsides,
on les lui fait acheter fort cher: on exige
qu'il relâche quelque chose de ses droits et de
ses prérogatives; on lui demande l'éloigne-
ment de ses Ministres et de ses Officiers.
Je ne veux pas me rendre dépendant de
mon peuple, en allant prendre les armes
mal à propos. Une guerre est bien-tôt déclai-

Hacket's Li-
fe of Arch-
Bishop
Williams.
Part. I.

1621. *tée ; mais il n'est pas si facile de faire enfui-
te la paix. Celui qui commence la guerre,
ne la finit pas toujours quand il lui plaît.* Jaques eut beau dire pour cacher ses véri-
tables sentimens. On l'accusa tout pu-
bliquement de lâcheté : on lui reprocha
de ne se mettre point en peine d'acquérir
de la réputation & de la gloire. Jamais le
monde ne croira, disoient quelques-uns,
que le Roi est éloigné de la guerre par un
principe de Religion : il tâche de couvrir sa
poltronnerie naturelle. L'amour qu'il affec-
te d'avoir pour les lettres, n'est qu'un pré-
texte de vivre dans la molesse & dans l'oisiv-
veté. Le Parlement ne refusera jamais les
secours nécessaires pour continuer une guer-
re justement entreprise, & que le peuple a
demandée lui-même avec empressement.

Rushworth's
Historical
Collections.
1621.
Wilson's
History of
Great-Bri-
tain.

Les murmures redoublèrent d'une é-
trange manière, quand on lut dans la
Chambre Basse la lettre que Jaques écri-
voit à l'Orateur. Nous avons appris avec
un extrême déplaisir, dit Sa Majesté, que
certains esprits violens, & qui cherchent à
se rendre agréables au peuple, ont pris oc-
casion de notre absence pour proposer des cho-
ses qui ne sont point de la compétence du Par-
lement, & qui tendent à la diminution des
droits de notre Couronne. Vous ferez donc
savoir à la Chambre des Communes, qu'elle
se doit desister d'une pareille entreprise,
qu'il ne lui appartient pas de prendre con-
noissance des affaires du Gouvernement,
ni de ce qui concerne le mariage du Prince
de Galles notre cher fils avec l'Infante d'Es-
pagne ;

pagne ; & que nous trouvons fort étrange qu'elle ait mis dans la remontrance dressée des choses qui blessent l'honneur & la réputation du Roi d'Espagne & des autres Princes nos amis & nos alliez. Les Communes se plaignoient de ce que le Roi avoit fait arrêter un de leurs membres ; Jaques ordonne à l'Orateur de leur dire de sa part , qu'il prétend avoir droit de punir les gens du Parlement , en quelque temps que ce soit , durant ou après les séances. Enfin , le Roi commandoit à l'Orateur de déclarer à la Chambre , que Sa Majesté ne recevrait point leurs remontrances , & qu'elle n'y répondroit en aucune manière , à moins qu'ils ne les réformassent.

Après la lecture de la lettre du Roi , il fut résolu de faire une autre adresse , qui lui seroit envoyée conjointement avec la première. Sans perdre le respect dû au Souverain , la Chambre lui représentoit assez vivement qu'elle étoit surprise que Sa Majesté jugeât des remontrances qu'on se préparoit à lui présenter , avant que de les avoir entendues de la Chambre même , & sur le rapport de certaines personnes , peut-être mal intentionnées. Nous avons seulement délibéré sur ce que trois Seigneurs nous ont proposé de la part de Votre Majesté , disoient les Communes. Il seroit fort étrange que ce qui regarde l'honneur & la sécurité de votre personne , la conservation du patrimoine de vos enfans , le bien de la Religion & de l'Etat , ne fût pas de la compétence

1621. tence du Parlement, Et que nous n'ayons pas droit d'en prendre connoissance. Si nous avons avancé quelque chose qui touche le Roi d'Espagne, ce n'est qu'à l'occasion de ce qui nous paroit nécessaire pour prévenir les mauvais desseins des Papistes, pour recouvrer le Palatinat envahé par les troupes de ce Prince, Et pour se mettre à couvert du danger dont les ardeurs semblaient menacer tous les Protestans. Bien loin de vouloir donner aucune atteinte à votre autorité Royale, nous reconnaissons que c'est à vous de résoudre la paix ou la guerre, Et de choisir la partie la plus convenable au Prince notre fils. En qualité de vos bons Et fidèles sujets, nous craignons seulement devoir prendre grand intérêt à ce qui concerne la persévérance de Votre Majesté, ou celle de ses enfans, Et vous représenter les justes sujets de crainte que nous avons, Et ce que notre affection au bien de la patrie nous inspire de plus convenable.

Jacques rejetta les premières remontrances, & fit une longue réponse aux secondes. Il y parle à son ordinaire plutôt en Docteur qu'en Roi. Non contents de citer des proverbes Latins assez bas, Sa Majesté s'amuse, à prouver que les Communes ignorent les règles de la bonne Logique. Elle leur allègue les axiomes qui servent à discerner un sophisme d'un raisonnement juste. J'attendois, dit le Roi, que vous me témoigneriez votre reconnaissance de ce que j'ai fait pour le bien de mon peuple depuis la séance précédente
du

du Parlement: Et vous me venez faire des plaintes sur le danger de la Religion Protestante dans ce Roiaume. C'est m'accuser indirectement de négligence, ou de mauvaise conduite sur cet article. Je vous laisse à penser, si vôtre Chambre qui représente tout le corps du peuple d'Angleterre, fait bien d'inspirer aux autres du dégoût & dût mécontentement. Ne doit-elle pas au contraire exciter tous nos sujets à nous aimer, & à nous savoir bon gré de la justice & de la douceur de nôtre gouvernement? Vous vous plaignez de ce que nous prêtons l'oreille aux rapports malins que des gens nous font de ce qui se passe dans vôtre assemblée. N'avons-nous pas de plus justes raisons de vous reprocher, que certains harangueurs aussi séditieux que les anciens Tribuns du Peuple Romain, sont écoutés avec plaisir & avec applaudissement parmi vous. Les remontrances que vous avez envoyées, sont pleines de contradictions. Vous protestez de respecter nôtre autorité, & de n'y vouloir donner aucune atteinte. Cependant vous entreprenez de nous conseiller de ne marier point le Prince nôtre fils à l'Infante d'Espagne, de choisir plutôt une Princesse Protestante, & de nous engager dans une grande guerre. Vous vous attribuez même une espèce de souveraineté & de toute puissance si extraordinaire, qu'il ne vous resta plus que de prétendre à l'exemple du Pape, d'avoir les clefs du Paradis & du Purgatoire.

La lettre du Roi étoit pleine de semblables

1621. bles jeux d'esprit. Il vouloit, si nous l'en croions, conserver, à quelque prix que ce fut, le patrimoine de son Beau-fils, & s'opposer vigoureusement à tous les Princes qui entreprendroient de l'usurper : mais Sa Majesté ne se croioit point obligée d'entrer en guerre pour cela. Elle espéroit d'obtenir tout par la voie de la négociation. Le pauvre Prince ne voioit pas qu'on le jouoit dans toutes les Cours des Princes de la Maison d'Autriche, à Vienne, à Madrid, à Bruxelles. Son aveuglement étoit si grand, qu'il se van- toit d'avoir empêché que le bas Palatinat ne fût enlevé à Frederic. Cependant Gonzales de Cordoué & Tilli auroient achevé de l'envahir, si le Comte de Mansfelt ne fût pas acouru au secours du brave Horace Veere. Jaques parloit de la manière du monde la plus desobligeante contre l'entreprise de l'infortuné Frederic sur la Couronne de Bohême, Il justifioit même le Roi d'Espagne du reproche que la Chambre des Communes sembloit lui faire, d'aspirer à la Monarchie Universelle. *C'est une malignité inexcusable, dit-il, que d'avancer sans fondement contre un grand Roi des choses capables de lui attirer l'envie & la haine des autres Souverains. Il ne vous appartient pas de juger des des- seins du Roi d'Espagne.*

Ce n'est pas tout. Jaques soutient que ses sujets de la Chambre-Basse n'ont pu entrer dans aucune délibération sur le mariage du Prince de Galles avec l'Infan-
te

te d'Espagne, fans se rendre *criminels de léze-majesté*, après les défenses expressees que le Roi leur avoit faites de parler de cette affaire. Enfin sur ce que les Communes avançoient, que le pouvoir de connoître de ce qui concerne le bien public du Roiaume, & la seureté de la Religion, est un *droit* que leurs ancêtres leur ont laissé par héritage, Jaques répondit fièrement, que les privilèges de la Chambre des Communes ne sont fondez que sur les graces que les Rois ses prédécesseurs lui ont bien voulu acorder, & que le prétendu droit des Communes est plutôt une *tolérance* des Rois qu'un *héritage* laissé par les Anglois des siècles précédens à leur postérité. *Nous sommes aussi bien intentionnez qu'aucun autre des Rois nos prédécesseurs pour la conservation de vos libertez & de vos privilèges*, dit Jaques à la Chambre des Communes. *Mais vous devez prendre garde à ne rien faire contre les prérogatives de notre Couronne. En ce cas nous serions obligez de retrancher & d'abolir tout ce qui vous serviroit de prétexte pour donner atteinte à notre puissance souveraine.*

Quelque dévoué que l'Evêque Williams Garde du grand Seau fût au Roi & au Marquis de Buckingham son Favori, le Prélat trouva la lettre de Sa Majesté trop forte. Il proposa d'en adoucir certains endroits, parce que les gens des Communes bien intentionnez pour la Religion & pour la liberté du peuple, que

Rusworth's
Historical
Collections.
1621.
Hacket's
Life of
Arch-Bi-
shop
Williams.
1. Part.

Wil-

1601.

*Letters of
the same in
Cabala or
Myseries
of State.*

Williams appelle d'une manière basse & flatteuse des infâmes *uninstructed*, en prenoient occasion d'agiter la Chambre qui mécontente de la réponse du Roi cessoit de s'appliquer aux affaires. Sa Majesté, dit la Garde du grand Seau dans une lettre au Favori, a raison de soutenir que les droits de la Chambre des Communes ne sont que des grâces accordées par les Rois ses prédécesseurs. Car enfin, où étoit la Chambre des Communes avant qu'Henri I. leur donnât le privilège de venir au Parlement? Mais puis que Sa Majesté ne prétend point diminuer les droits dont les Communes se trouvant en possession, il est aisé d'appaiser les esprits en adoucissant quelques expressions dont le Roi s'est servi dans sa lettre. Je ne sai comment Williams auroit pu prouver qu'Henri I. est celui des Rois d'Angleterre qui a commencé d'accorder aux Communes le droit de se trouver aux Parlements. L'origine de ces fameuses assemblées est une chose obscure & embarrassée: Et c'est peut-être une preuve de leur ancienneté. Les Auteurs Anglois qui ont le plus curieusement recherché les vieux momumens & les archives de leur pais, ne sont pas d'accord entr'eux. Quelques-uns prétendent que le Parlement d'Angleterre, tel qu'il est à présent, n'est pas plus ancien qu'Henri III. On y trouve en effet que la convocation du Parlement faite par ce Prince l'an 1265. est conforme à ce qui se pratique maintenant. Cependant, il y a de savans Anglois qui

sou-

soutiennent que leur Parlement tire son origine des Saxons. Et certes, il semble que sous le règne des Princes de cette nation, & sous les premiers Rois Normans, il y avoit de *grands Conseils*, ou des assemblées générales du Roiaume, composées d'autres gens que des Comtes & de ceux qui ont été depuis nommez *Pairs d'Angleterre*. Un savant homme nous promet d'éclaircir l'origine des Parlemens d'Angleterre dans le III. Volume de son Histoire générale de ce Roiaume. 1621.

Jaques ne suivit pas l'avis de Williams. Irrité de la résistance de la Chambre des Communes, il prend la résolution de casser son Parlement. Pour garder encore quelques mesures au dehors, & pour ne donner pas occasion à de trop grands murmures, Sa Majesté le prorogea d'abord quelques au huitième Février. La Chambre des Communes jugea bien que la prorogation seroit bientôt suivie d'une entière dissolution. Elle fut publié en effet quinze jours après. Dèz que les Communes eurent avis que le Roi vouloit les ajourner, & casser ensuite le Parlement, elles firent un acte de protestation fort remarquable. La Chambre y soutient vigoureusement que les libertez & les privilèges du Parlement sont des droits de temps immémorial, que leurs ancêtres leur ont laissez par succession; que le Parlement a droit de prendre connoissance de tout ce qui concerne le Roi & son Etat, la défense du Roiaume & de la Religion, le maintien des Rushworth's
Historical
Collections.
1621.
Wilson's
History of
Great-
Britain.
1621.

1621.

des anciennes loix , & la publication des nouvelles, la réformation des abus & des défordres. On ajouta dans l'acte que chaque membre du Parlement doit avoir une entière liberté de parler , de proposer ce qu'il pense , & de l'appuyer des meilleures raisons qu'il trouve : qu'aucun ne peut être accusé , emprisonné , ou inquiété sur ce qu'il dit dans sa Chambre , & qu'elle seule a droit de le censurer : que si quelque particulier donne sujet de plainte , ou de faire des informations contre lui , Sa Majesté ne doit pas s'en rapporter à ce que certaines gens lui peuvent dire ; mais attendre que la Chambre fasse des remontrances d'un consentement unanime.

Cette protestation acheva d'irriter Jaques. Il se fait apporter dans un Conseil extraordinairement assemblé les registres de la Chambre des Communes. Et après avoir déclaré la protestation nulle & illégitime , il l'arrache lui-même de sa main du Journal de la Chambre. Quelques-uns des plus ardens furent emprisonnez , ou releguez en Irlande. Comme ce procédé violent & injuste du Roi caufoit d'étranges murmures dans tout le Roiaume , Jaques publia de sévères ordonnances contre ceux qui parloient mal du Gouvernement. Le Comte d'Oxford accusé par un Papiste d'avoir dit quelque chose d'injurieux au Roi, fut envoyé à la Tour de Londres ; & le Comte de Southampton fut mit sous la garde du Doien de Westminster. Mais Jaques devoit penser plutôt à fermer

fermer la bouche aux étrangers, en se conduisant d'une manière plus sage, plus digne d'un grand Roi. Ses brouilleries avec son Parlement achevèrent de le rendre méprisable au dehors. Le bon Prince avoit grand soin d'empêcher que le Parlement d'Angleterre dit quelque chose qui pût déplaire au Roi d'Espagne : Et dans les villes des Pais-Bas Catholiques, on insultoit à Sa Majesté Britannique de la manière du monde la plus sanglante. Dans une farce jouée publiquement, un Courier apportoit la nouvelle d'une armée formidable mise sur pied pour le recouvrement du Palatinat. Le Roi de Danemark devoit fournir cent mille harangs, & les Hollandois cent mille pots de beurre pour la subsistance des troupes. Pour ce qui est du Roi d'Angleterre, il se chargeoit seulement d'envoyer cent mille Ambassadeurs pour négocier un accommodement. On le peignoit n'ayant à son côté qu'un fourreau sans épée, ou bien avec une épée que plusieurs personnes s'efforçoient de tirer hors du fourreau, sans en pouvoir venir à bout. Dans Anvers, la Reine de Bohême fut représentée comme une pauvre Irlandoise couverte d'une mante, qui porte son enfant sur le dos : Et Jaques suivoit sa fille en tenant un berceau.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE DIX-HUITIEME.

1621.
Le Roi de
France
prend la
résolution
d'assiéger
Monheur
en Guien-
ne.

UN accident arrivé en Guienne, fut le prétexte dont le Connétable de Luines se servit pour faire prendre à son Maître la résolution de retourner sur ses pas dans cette Province, & de s'en aller ensuite à Paris. Boëlle Pardaillan Gentilhomme Réformé avoit remis à la disposition du Roi les villes de Monheur & de Sainte-Foi, dont il étoit Gouverneur. Plein de grandes espérances d'avancer sa fortune, Boëlle suivit Sa Majesté au siège de Montauban. Le Connétable & les per-

personnes les plus distinguées de la Cour
lui faisoient des caresses extraordinaires.
On lui proposoit d'embrasser la Religion
Romaine, & il n'en paroissoit pas éloigné.
Mirembau son fils aimé, & Theobon son
beau-fils, plus attachez à la Religion Ré-
formée, prennent occasion de l'absence de
Boëlle, & se saisissent, l'un de Monheur,
& l'autre de Sainte-Foi, dans le dessein de
conserver ces deux places au Parti Réfor-
mé. Boëlle quitte promptement le siège
de Moutauban, court à Monheur, que-
rre Mirembau, s'assure de la place, &
se met en chemin pour ôter de même
Sainte-Foi à Theobon. Mais il trouve à
Genlac un Gentilhomme Réformé voisin
de Sainte-Foi, nommé Savignac d'Eynes-
se qui l'attaque dans l'hôtelierie, & le tue.
Mirembau se rend maître de Monheur
incontinent après la mort de Boëlle son
père, & se déclare pour l'Assemblée de la
Rochelle. Theobon fait de même à Saint-
te-Foi, & d'Eynesse meurtrier de Boëlle
se fait de Genlac.

Louis & son Connétable originairement
que ce ne causât quelque révolution dans
la basse Guienne qu'ils avoient avoir en-
tièrement réduite. On prend donc la
résolution d'assiéger au plutôt Monheur,
& d'en chasser Mirembau, en cas qu'il ne
veuille pas rendre la place de bonne gra-
ce. Sa situation sur la Garonne la ren-
doit importante, & Boëlle Pardailhan
avoit eu soin de la fortifier. Le Maréchal
de Roquelaure & Bassompierre eurent or-
dre

*Mémoires
de Rohan.
Liv. II.
Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.*

1621. dre de l'investir immédiatement après la levée du siège de Montauban. Quoique Mirembreau fit paroître plus de zèle pour la Religion Réformée que son père, il écouta pourtant les propositions que Bassompierre lui fit, de remettre Monheur entre les mains du Roi moyennant une somme d'argent. Le marché fut presque conclu; on ne se tenoit plus qu'à quatre mille écus de plus ou de moins. Le Roi & le Connétable avertis de la disposition de Mirembreau, résolurent de partir de Toulouse au plutôt, & d'aller se dédommager de l'affront reçu à Montauban, par la conquête feinte, ou véritable de Monheur. Rendons justice à Mirembreau: soit que rentrant en lui-même il se repentît des avances faites à Bassompierre, soit que ses Officiers subalternes ne lui parussent pas disposez à souffrir que la place fût livrée, Mirembreau la défendit bravement contre l'Armée Roiale. Il ne se rendit qu'à la dernière extrémité, & lors que sa garnison n'étoit plus en état d'obtenir une capitulation honorable.

Disgrace
d'Arnoux
Confesseur
du Roi.

Le Connétable de Luines commença de s'appercevoir à Toulouse de l'ingratitude du Jésuite Arnoux. Il étoit redevable à Luines de la place de Confesseur du Roi, & d'un crédit fort supérieur à celui de Coton son prédécesseur du temps d'Henri IV. & sous la minorité de Louis XIII. Arnoux qui savoit bien que le Roi étoit mécontent de Luines, crut pouvoir crier impunément contre un Favori, dont la

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.

la fortune étoit ébranlée. Le voilà donc ^{1621.}
 qui se met à déclamer contre le mauvais ^{Gramond,}
 succès du siège de Montauban, & qui ^{Historiarum}
 donne des soupçons au Roi sur l'entrevue ^{Gabrie Lib.}
 du Connétable avec le Duc de Rohan. ^{XI.}
 Il insinue à Sa Majesté que Luines favo-
 rise les Réformez sous main. Le bon
 Père fit voir en cette occasion qu'il étoit
 un Courtisan beaucoup moins habile que
 Bassompierre. Il devoit craindre comme
 celui-ci, que le Favori venant à dissiper
 les ombrages que Louis ptenoit, il n'obli-
 géat ce Prince foible & irrésolu à lui
 sacrifier un Jésuite ingrat & orgueilleux.
 L'Abbé Rucellai fut celui, qui dans le
 dessein de se venger d'Arnoux, fit ouvrir
 les yeux au Connétable sur les démarches
 du bon Père. L'Archevêque de Sens étoit
 mort durant le siège de Montauban, &
 Rucellai demandoit au Roi le bénéfice va-
 cant. L'Abbé espéroit d'autant plus de
 l'obtenir, qu'il eut toujours grande part
 à la confiance de Luines, depuis que
 mécontent de la Reine Mère après l'affai-
 re d'Angoulême, il se donna tout entier
 au service du Favori. Mais Louis n'acor-
 doit point de bénéfice important sans con-
 sultier son Confesseur. Quand Sa Majesté
 lui parle de Rucellai pour l'Archevêché
 de Sens, Arnoux qui n'aimoit pas l'Ab-
 bé, ou qui affectoit de faire l'homme de
 bien, quand il ne s'agissoit ni de ses
 intérêts particuliers, ni de ceux de sa
 Compagnie; Arnoux, dis-je, représente
 au Roi, que Rucellai homme mou, &
 Tome IV. P amou-

1621. amoureux du plaisir & des intrigues de Cour, n'est point capable de renoncer à son humeur ambitieuse & efféminée, de se donner aux fonctions pénibles de l'Episcopat ; & de résider dans une ville toute composée de petits Marchands & de gens de métier, excepté quelques Ecclésiastiques & un petit nombre de Magistrats Provinciaux. Le Roi naturellement scrupuleux quand on ne lui déguisoit pas la vérité, refuse là-dessus l'Archevêché de Sens à Rucellai. Il connut sans peine la main qui lui avoit porté le coup. Enragé contre le Confesseur, l'Italien insinué à Luines qu'Arnoux rend de mauvais offices à celui qui l'a mis en place auprès du Roi. *Ce Jésuite ingrat & entreprenant, dit l'Abbé au Connétable, veut avoir encore plus de part aux affaires. Il presse incessamment le Roi de gouverner entièrement par lui-même ; il fait entendre à Sa Majesté que vous êtes cause du mauvais succès du siège de Montauban, & que vous ménagez le Duc de Rohan & les Huguenots.*

Cela fit ouvrir les yeux à Luines. Après quelques réflexions sur les allures du Confesseur, il demande au Roi l'éloignement d'un Religieux qui se mêle plus des affaires d'Etat, que de ce qui regarde sa profession & son ministère. Louis sacrifia sans peine Arnoux au ressentiment du Connétable qui lui proposoit un autre Confesseur plus modeste & moins intriguant qu'Arnoux, du moins en apparence. C'étoit Seguer, son confrère. Le Roi l'ac-

cepta volontiers. Louis part immédiatement après de Toulouse : Et le Connétable y demeure encore quelque temps, afin d'ordonner au Jésuite Arnoux de la part de Sa Majesté , qu'il pense désormais à chercher une cellule commode dans la maison que ses Supérieurs lui marqueront pour le lieu de sa résidence. *Vous savez,* dit le dissimulé Connétable, *que je fais profession d'aimer votre Compagnie , & que j'ai toujours eu une estime particulière pour vous. Je vous ai confié mes secrets les plus importants, & j'ai voulu que vous fussiez le directeur de ma conscience. Faites moi donc la justice de croire que c'est avec un extrême regret, que je n'ai pu me dispenser de vous dire de la part du Roi qu'il vous ordonne de vous retirer de la Cour. J'ai fait tous mes efforts pour détourner le Roi de cette résolution, mais je n'ai pu rien obtenir.*

Arnoux ne se paia point des complimens du Connétable. *Vous ne devez pas avoir regret de me porter un ordre que vous avez sollicité,* dit le Jésuite à Luines. *On m'imputera tout ce qu'on voudra ; le témoignage que ma conscience me rend d'avoir bien conduit celle du Roi, me console de l'injustice que je souffre. Tout mon crime, c'est d'avoir exhorté le Roi à régner glorieusement, & à bien remplir ses devoirs. Je lui ai dit qu'il devoit gouverner par lui-même, & vous laisser l'exercice de la charge de Connétable, qu'il vous a donnée. Si vous avez quelque autre chose à me reprocher, ce sont des artifices & des calomnies des Huguenots.*

1621.

Ils se flattent d'être écoulez plus favorablement, quand je ne serai pas auprès du Roi. Au reste, je rends grâces à Dieu de ce qu'il me tire d'une Cour orageuse. J'y suis entré contre ma profession, & contre ma propre inclination. La tempête me jette heureusement au port : j'y travaillerai plus tranquillement à mon salut.

Le Jésuite dissimuloit assez bien jusques là, & Luines déconcerté se justifioit foiblement des reproches qu'Arnoux lui faisoit d'usurper la plus grande partie de l'autorité du Roi. Mais à moins que d'être bien maître de soi-même, il est difficile qu'une passion aussi violente que celle d'un ambitieux, dont tous les projets sont renversez, ne se montre par quelque endroit. *Ne pourrai-je pas, dit Arnoux, avoir la consolation de voir le Roi avant mon départ ?* C'étoit déclarer assez nettement, qu'il rentreroit volontiers dans les orages & le tumulte de la Cour, quoi qu'il affectât d'en paroître dégoûté. Le Connétable sut profiter de l'avantage que le Jésuite lui donnoit. Il fut bien-aise qu'un Religieux hypocrite s'exposât encore à la raillerie maligne des Courtisans, en courant inutilement après la fortune qui lui échappoit. *J'ai laissé le Roi dans la disposition de ne vous voir point,* répondit Luines. *Cependant je saurai demain si Sa Majesté persiste dans la même résolution. Suivez la Cour ; mais que ce soit de loin.* Arnoux s'avance jusques à l'Abbaïe de la Chapelle près de Grenade où le Roi avoit couché.

couché. Le Cardinal de Retz eut pitié d'un 1621.
Jésuite qui se donnoit un étrange ridicule
dans le monde. Il vint trouver Arnoux,
& l'avertit en ami de ne penser plus à la
Cour. *Vous connoissez l'auteur de votre
disgrace*, lui dit le Cardinal. *Si le Roi veut
véritablement que vous vous retiriez, il n'y
a point d'autre parti à prendre que celui
d'obéir. Si c'est une intrigue de M. le Con-
nétable, il sera plus fort que vous. Pourquoi
voudriez-vous frapper encore à la porte ?
On ne manquera pas de vous la fermer au-
rez d'une manière beaucoup plus chagrinan-
te.* Le pauvre Arnoux suivit le conseil du
Cardinal. Il s'en retourne à Toulouse mor-
tifié de la fausse démarche qu'il a faite ;
encore plus d'être désormais réduit à dire
son breviaire & son chapelet.

Le Connétable ne jouit pas long-temps
du plaisir de s'être vengé de son Jésuite
ingrat. Le Roi avoit fait assiéger Mon-
heur à la fin de Novembre. La place fut
bien défendue durant quinze jours. Mais
Mirebeau & ses gens ne pouvant résis-
ter plus long-temps, ils se rendirent à dis-
crétion. Le Roi leur accorda la vie. Pour
ce qui est de la ville, Sa Majesté l'aban-
donna au pillage, & elle fut réduite en
cendres. C'est l'effet de ce que les flat-
teurs avoient insinué à un jeune Roi ja-
loux de son autorité, qu'il devoit moins
épargner ses sujets, que les ennemis de sa
Couronne. Charles d'Albert Duc de Lui-
nes, Pair & Connétable de France tomba
malade d'une fièvre pourpreuse durant ce
siége,

Mort du
Connétable
de Luines.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Gramond,
Historia-
rum Gallia-
rum Lib. XI.
Mercure
Francois.
1621.
Recueil de
Pièces con-

1621.
*tre le Con-
 netable de
 Luines.*

siége, & il mourut le 14. Décembre de l'an 1621. trop heureux de ne survivre pas à sa fortune. Elle devint incertaine & chancelante, dez qu'il fut élevé à la première dignité du Roiaume. Quoique le Roi lui eût sacrifié le Jesuite Arnoux dont Sa Majesté se dégoûtoit peut-être encore, elle n'étoit pas guérie de ses chagrins contre Luines. Elle vid sans regret mourir un Favori qu'elle avoit élevé malgré les contradictions & les murmures de toute la France : la Cour s'aperçut en un instant que le Roi n'étoit pas fâché d'être défait de Luines. Ses meubles & son équipage furent pillés avant qu'il rendit le dernier soupir ; & il ne resta pas un drap pour l'ensevelir. On dit que l'Abbé Rucellai, & un nommé Contade eurent la générosité de fournir l'argent nécessaire pour embaumer le corps, & pour le faire transporter au nouveau Duché de Luines, où il fut inhumé. Si cela est, le Maréchal de Chaunes, & le Duc de Luxembourg frères du Connétable étoient les hommes du monde les plus ingrats, les plus dénaturez. Ils sont sur les lieux, & ils ne prennent pas seulement soin de la sépulture de leur aîné, qui les avoit comblez de biens, d'honneurs, & de dignitez. C'est la coutume ridicule des François de faire mille libelles, & mille vers satiriques contre le Favori, ou contre le premier Ministre d'Etat mort. Ils se donnèrent carrière sur le Chapitre du Connétable de Luines. Nous avons un recueil

quel de ce qui fut publié contre lui. Il y est déchiré de la manière la plus sanglante. Quoique Luines méritât une grande partie des reproches qu'on lui fait, à Dieu ne plaise que j'approuve l'emportement de ses ennemis. Il y a quelque chose de trop bas, de trop inhumain dans un si furieux déchainement contre un homme mort. Les Auteurs de ces satires ont été souvent les premiers à encenser le Favori, ou le Ministre durant sa vie.

La face de la Cour de France changea tout à coup par la mort du Connétable de Luines. Marie de Médicis délivrée de son ennemi, espéroit plus que jamais de rentrer dans le Gouvernement. Le Prince de Condé tâcha de la prévenir en s'avancant à grandes journées au devant du Roi, qui étoit venu à Bourdeaux après la prise de Monheur. Cependant le Cardinal de Retz & le Comte de Schomberg sembloient profiter de l'avantage qu'ils avoient de se trouver auprès du Roi sans Favori. Ces deux Messieurs lui insinuoient adroitement de n'en prendre plus, de gouverner désormais par lui-même, de consulter seulement quelques personnes de confiance. Mais ils vouloient faire eux seuls avec de Vic nouveau Garde des Sceaux depuis la mort de Luines, tout le Conseil du Roi. Voici une espèce de Triumvirat qui se forme à la Cour de France. Il ne fut ni assez bien lié, ni de longue durée. Crequi fait Maréchal de France à Bourdeaux, Praslin;

Le Cardinal de Retz & le Comte de Schomberg tâchent de se rendre maîtres des affaires.

Mémoires de Rohan. Liv. II. Journal de Bassompierre. Tome II.

1621. Chaunes, Bassompierre & quelques autres Officiers que Louis distinguoit, s'opposent de toutes leurs forces à l'établissement du nouveau Ministère; ils le contredisent dez que l'occasion s'en présente; ils remontrent au Roi, que ces gens le traitent en écolier, & qu'on le tient dans une espèce d'esclavage. Bassompierre étoit le Courtisan qui parloit le plus librement au Roi: Et Louis prenoit un extrême plaisir à s'entretenir avec lui. On le regardoit comme la personne qui pouvoit le plus raisonnablement prétendre à devenir Favori. Le Cardinal de Retz & Schomberg en avoient de l'inquiétude. Ils tâchèrent de l'éloigner honnêtement de la Cour, en représentant au Roi, qu'il falloit laisser Bassompierre en Guienne avec la qualité de Lieutenant Général. Et afin que Bassompierre y consentit de bonne grace, le nouveau Ministre lui fait porter la parole d'un Bâton de Maréchal de France en même temps. *Je voulais voir*, dit Bassompierre avec sa naïveté ordinaire, *le cours du marché, & en quelles mains les affaires tomberoient.* Le Cardinal & Schomberg ne me paroissoient pas assez forts pour les soutenir. Je ne doutois point que celui qui les auroit, ne fût bien-aise de m'avoir pour ami; & de me donner plus de part au gâteau que ceux-ci ne prétendoient. Bassompierre répondit donc à Louis, quand Sa Majesté lui parla de la Lieutenance Générale en Guienne, qu'il aimoit mieux faire sa charge de Colonel Gé-

Général des Suisses, & demeurer auprès du Roi, que de s'en éloigner pour le plus bel emploi du monde. 1627.

Ce galant homme raconte une chose qui nous découvre bien le génie perfide & bas des Ministres de son Maître. Bien loin de conseiller à Louis, comme ils le disoient, de punir seulement la désobéissance de l'Assemblée de la Rochelle, & de ses adhérens, ces bigots, disons la vérité, ces scélérats l'animoient sans cesse à ruiner tous les Réformez sans aucune distinction; à contraindre mêmes les plus grands Seigneurs du Parti à se déclarer pour l'Assemblée de la Rochelle, afin de trouver un prétexte spécieux de les dépouiller de tout, & de les perdre sans ressource. Le Maréchal de Bouillon n'avoit pris aucune part à ces dernières brouilleries. Il donnoit, tout au plus, sous main de bons avis à ceux de sa Religion, dont il plaignoit l'oppression & le malheur. Bouillon avoit voulu que les habitans des places de sa dépendance, fissent au Roi des protestations solennelles de leur fidélité. En considération de cette soumission, Louis les prit sous sa protection. Il pouvoit passer par une des terres du Maréchal, nommée Castillon, en retournant de Bourdeaux à Paris, ou bien par Ligourne. Schomberg se mit en tête de persuader au Roi d'aller coucher une nuit à Castillon, & de se saisir de la ville, & du château par une indigne supercherie. *Votre Majesté, disoit Schomberg, peut mener avec elle à Castillon*

Belle re-
montrance
de Bassom-
pierre dans
le Conseil
du Roi.

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

1621. *quelques compagnies des gardes Suisses & Françoises. Vous irez ensuite comme pour voir le château, vous en chasserez la garnison de M. de Bouillon.* Louis ne goûta pas d'abord cette proposition. Il avoit naturellement de l'honneur & de la probité. Mais sa foiblesse le rendoit incapable de suivre courageusement les bons sentimens de son cœur. Il consentit de faire ce que Schomberg proposoit, pourvu que la chose fût approuvée dans le Conseil qui se tiendrait pour l'examiner.

Schomberg ne manqua pas d'appuyer son sentiment des raisons les plus plausibles qu'il put trouver. Marillac & quelques autres y ajoutèrent ce que la bigoterie, ou le désir de plaire au nouveau Ministère leur suggéra. Mais Bassompierre qui avoit déjà tenté de détourner le Roi de cette pensée, s'éleva fortement contre la proposition de Schomberg. L'animosité que Bassompierre avoit contre lui, ou l'envie de décréditer un homme qui cherchoit à s'élever, n'eurent-elles point plus de part que l'amour de la droiture & de la justice au discours véhément que Bassompierre fit en cette rencontre ? Quoi qu'il en soit, voici comment cet Officier parla, d'une manière extrêmement vive, je l'avoue ; mais aussi bien sentée. *Seroit-il possible, Sire, que vous voulussiez manquer à votre parole pour prendre, que dis-je ? pour voler une bicoque ? Faut-il que l'envie d'avoir si peu de chose vous porte à faire une action qui seroit une flétrissure à votre honneur*

neur & à votre réputation ? Quoi donc ? La ville de Castillon qui se repose sur la protection que vous avez promise aux terres de M. de Bouillon, se trouvera opprimée à cause de sa bonne foi, en présence, & par les ordres exprès d'un Prince à qui ses sujets donnent le beau surnom de Juste ? Comment l'avez-vous écoutée ? Comment pouvons-nous délibérer sur la manière de l'exécuter ? Sire, il est facile de tromper ceux qui se fient à nous. Mais on les surprend rarement deux fois. Un seul manquement de parole est capable de vous faire perdre la confiance de vos sujets. Vous serez le maître de Castillon sans peine : qui en doute ? Mais craignez que toutes les autres places des Huguenots qui se reposent sur vos promesses, ne vous échappent immédiatement après, & qu'elles ne se déclarent pour l'Assemblée de la Rochelle. M. de Bouillon mécontent de ce que vous lui ôtez Castillon, se joindra peut-être à ceux de sa Religion que vous prétendez réduire. Et quel avantage ne tireront-ils pas de la diversion qu'un Seigneur qui a du crédit & de grandes intelligences au dedans & au dehors du Royaume, peut faire en Champagne, en Limosin, & ailleurs ? Messieurs de la Tremouille & de Sulli croiront encore devoir chercher leur sûreté. M. de Lesdiguières qui vous a si bien servi, sera tenté de penser à lui en se cantonnant dans le Dauphiné. L'ignoble qui vous a donné ce conseil. Mais je sais qu'il ne peut venir que d'une personne intéressée, ou imprudente, peut-être mal intentionnée. Pour moi, je serai toujours d'avis

1621. *que vous gardiez religieusement votre parole à vos amis & à vos ennemis, à vos voisins & à vos sujets. Rejettez, Sire, avec un noble & généreux dedain toutes les propositions que certaines gens vous feront jamais au contraire.* Les Maréchaux de Praslin, de Chaunes, & de Crequi ayant témoigné par leur contenance qu'ils approuvoient le sentiment de Bassompierre, le Roi déclara qu'il n'iroit pas coucher à Castillon, mais à Ligourne. C'étoit le dernier jour de l'année.

1622. Le Prince de Condé trouva Sa Majesté sur le chemin de Bourdeaux à Poitiers. Il prétendoit la porter à la continuation de la guerre contre les Réformez : en voici ses raisons. Soit qu'ayant perdu la mémoire des bons principes de la Religion Réformée, dans laquelle on l'avoit élevé d'abord, le Prince se fût infatué des opinions ridicules & superstitieuses de l'Eglise de Rome ; soit qu'il se mît en tête que l'affectation de paroître un zélé Catholique, lui pouvoit être d'un grand usage pour l'établissement de son crédit & de son autorité, il témoignoit une extrême aversion pour les Réformez : il étoit le plus ardent à leur ruine & à leur destruction. Mais quelque soin que Son Altesse prit de cacher ses véritables sentimens pour plaire à la Cour de Rome qui comptoit plus sur Marie de Médicis que sur lui, & dont les Ministres furent toujours plus favorables à la Reine Mère qu'au Prince ; on crut que le zèle de la maison de Dieu le

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

le dévorait moins que le feu de l'ambition & de l'avarice. Il espéroit de se rendre plus facilement maître de l'esprit du Roi, & d'amaſſer plus d'argent en temps de guerre que durant la paix. Le commandement général des Armées ſous le Roi, l'acommodoit au dernier point. Et menant Louis dans les Provinces éloignées ſous prétexte de réduire les rebelles, il l'éloignoit de la Reine Mère & des anciens Miniſtres d'Etat. Condé craignoit ſur tout le Chancelier de Silleri & le Préſident Jeannin. Ils pénétoient fort bien ſes vuës & ſes deſſeins les plus cachez.

Dez que Condé fut à la Cour, il conſulta l'Abbé Rucellai ſur la diſpoſition & ſur les intérêts différens de ceux à qui le Roi témoignoit plus de confiance & d'amitié. L'Italien ne manquoit pas de pénétration; il ſavoit les ſecrets du feu Connétable de Luines. *La Cour, dit Rucellai au Prince, eſt diviſée en deux partis. Le Cardinal de Retz, le Comte de Schomberg Secrétaire des Finances, & de Vic Garde des Sceaux ſont à la tête du premier. Les Maréchaux de Praslin, de Chaulnes & de Crequi, Baſſompierre & quelques autres ſont le ſecond. Ceux-ci ſont ſouvent d'un avis contraire aux autres dans le Conſeil du Roi. Baſſompierre y parla dernièrement avec tant de véhémence contre une propoſition de Schomberg, qu'ils en ſont preſque venus à une rupture ouverte. Cependant Baſſompierre a plus l'oreille du Roi qu'aucun autre Courtiſan.* Condé ne ſe

1622. contenta pas du rapport que Rucellai lui fit de l'inclination & des vûes des uns & des autres ; il résolut de sonder lui-même les gens, & de les engager habilement à s'ouvrir à lui. Son dessein étoit de s'unir à ceux qui seroient pour la continuation de la guerre. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut que les gens d'Eglise & de robe se déclaroient pour la guerre, & que les Maréchaux de France & les autres Officiers, dont la guerre sembloit favoriser l'ambition & les desseins, conseil-loient cependant au Roi de faire la paix, en cas que les Réformez se voulussent soumettre à des conditions avantageuses à Sa Majesté, & dont elle pût se contenter sans relâcher trop des droits de la Souveraineté ! Condé trouvant donc mieux son compte avec le nouveau Ministère, il s'unit au Cardinal de Retz, à Schomberg, & au Garde des Seaux. Il espéroit de se rendre supérieur à ces Messieurs en fort peu de temps. Mais il eut soin de ménager aussi les Officiers d'Armée, & de les gagner autant qu'il lui fut possible.

Bassompier- Bassompierre & les autres voioient avec
ne & les au- peine que le nouveau Ministère fortifié du
tres Officiers Prince de Condé, prendroit le dessus,
font en for- que ces Messieurs seroient maîtres des af-
te que le Roi faires avant que le Roi fût de retour à Pa-
se tire un ris, & que la Reine Mère qui l'attendoit
peu de la avec impatience, n'auroit pas le temps
dépendance de faire sa contrebatterie. Les Courti-
de ses Mi- sans aimoient mieux qu'elle rentrât dans
nistres. le Gouvernement, que de voir le Prince
au

au timon des affaires. Marie de Médicis libérale jusques à la profusion indifcrete, les accommodoit mieux, que l'avare Condé qui vouloit tout prendre pour lui & pour ses créatures. Ils tâchèrent donc d'inspirer au Roi la résolution de se tirer de la dépendance de ses Ministres, & de s'en aller incessamment à Paris. Un jour que le Roi se préparoit à jouer avec ses Courtisans avant le souper, le Cardinal de Retz, Schomberg & le Garde des Sceaux entrèrent dans la chambre.

Mon Journal de Dieu, dit le Roi en se tournant vers Bassompierre, *que ces gens sont incommodes !* *Journal de Bassompierre. Tom. II.*

Ils viennent me tourmenter quand je pense à me divertir ; & souvent ils n'ont rien à me dire. L'adroit Courtisan ne laissa pas échaper une si belle occasion de faire mortifier des gens qu'il n'aimoit pas, & dont il prenoit plaisir à traverser les desseins. *Comment, Sire,* répondit-il au Roi : *Ces Messieurs viennent-ils sans que vous les mandiez ? N'ont-ils pas demandé l'heure de Votre Majesté pour délibérer avec elle sur quelque chose dont ils l'ont premièrement avertie ?* Nullement, reprit le Roi. *Ils viennent quand il leur plaît, & le plus souvent quand il ne me plaît pas, comme à cette heure.* *Jesus !* s'écria Bassompierre : *c'est vous traiter en écolier. Prétendent-ils être vos pédagogues, & vous venir faire la leçon, quand ils le jugent à propos ? Il faut, Sire, que vous agissiez en Roi. Durant vos voyages lors que vous arriverez en quelqu'endroit, un Secrétaire d'Etat doit vous*

1622. vous avertir s'il survient une affaire qui demande que vous assembliez vôtre Conseil. Sur cela, vous les manderez à l'heure présente, ou bien à celle qui vous sera la plus commode. Que si ces Messieurs ont quelque chose à vous dire, ils doivent vous le faire savoir, & attendre l'ordre que vous leur donnerez pour venir vous trouver. Le feu Roi vôtre père en usoit de la sorte : prenez cette méthode, & quand ces gens s'aviseront de venir sans que vous les aiez mandez, il faut les envoyer rudement une bonne fois. Les jeunes Princes écoutent toujours avec plaisir les avis qu'on leur donne de faire sentir leur autorité, & de se mettre un peu plus au large. Louis goûta ce que Bassompierre lui disoit, & feignant de n'appercevoir pas ses Ministres, il se mit à parler avec le Maréchal de Praslin.

Condé d'intelligence avec ces trois Messieurs, pour tirer le Roi de la compagnie des gens qui leur étoient opposez, vint dire à Sa Majesté que les Ministres l'attendoient pour tenir conseil. Quel conseil, Monsieur ? repartit Louis avec un peu d'émotion. Je ne les ai point mandez. Ils viennent quand il leur plait, & lors qu'il ne me plait pas. Je serois à la fin leur valet. Qu'ils s'en retournent s'ils veulent : ils viendront lors que je le leur ordonnerai. C'est à eux de prendre mon heurre, & non pas à moi de prendre la leur. Un Secrétaire d'Etat viendra tous les jours me dire ce qu'il y a de nouveau : Et je donnerai

nerai mes ordres pour assembler mon Conseil, si je le juge à propos. Car enfin, je suis le maître. Le Prince de Condé vid bien que Bassompierre avoit joué ce tour aux Ministres. Son Altesse leur raporta ce que le Roi lui avoit dit, & ils furent extrêmement déconcertez. Pour sauver un peu les apparences, Condé revint dire au Roi que le Cardinal de Retz, Schomberg, & le Garde des Sceaux étoient là comme simples Courtisans. *Il est bon que Votre Majesté leur dise du moins un mot,* ajouta le Prince. Louis s'avance donc vers eux, & leur dit brusquement, *Messieurs, je vas jouer avec cette bonne compagnie.* Le Cardinal & les deux autres firent alors une profonde révérence, & se retirèrent plus mortifiez de ce que les Courtisans leur insultoient secrètement, que de la manière dont le Roi les renvoyoit.

Le Maréchal de S. Geran honteux de n'avoir pas pris Montauban, comme il n'avoit promis avec de si grandes fanfaronades, ne voulut pas se charger du commandement des troupes que le Roi laissoit autour de la ville, dans le dessein de venir l'assiéger encore l'année prochaine. On le donna donc au Duc d'Angoulême & au Maréchal de Thémynes fait Lieutenant Général de la haute Guienne. Le Roi leur laissoit quatre mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Le Duc d'Elbeuf qui devoit commander dans la basse Guienne, eut un pareil nombre de troupes.

1622. pes. Le Gouvernement de toute la Province vaquoit par la mort du Duc de Maïenne. Le Roi ne vouloit pas lui donner si tôt un successeur. Epemon aspiroit à cette place, & peut-être encore à l'épée de Connétable. Ne lui acorder pas une de ces deux dignitez, c'étoit irriter à plaisir un homme nécessaire dans la conjoncture présente. Mais avant que de les remplir, il falloit trouver les expédiens propres à contenter aussi le Maréchal de Lesdiguières. Il aspiroit à la dignité de Connétable, & les promesses précédentes du Roi lui donnoient un droit presque certain, en cas qu'il persistât dans la résolution d'entrer dans l'Eglise de Rome. Voilà pourquoi Louis ne se pressa point de donner l'épée de Connétable, ni le Gouvernement de Guienne. Elbeuf & Thérmines eurent seulement le commandement des troupes laissées dans les deux parties d'une Province, où la guerre devoit recommencer l'Été prochain, si la paix ne se faisoit pas. Lors que Louis fut à Poitiers, il donna les ordres nécessaires pour le Poitou & pour les Provinces voisines. Le Duc d'Epemon eut le commandement des troupes que le Roi laissoit en Poitou, en Saintonge & en Angoumois. Elles consistoient en huit mille hommes de pied, & environ mille chevaux. On en donna la moitié au Duc. Le reste fut partagé en deux petits corps, sous le commandement de S. Luc & de la Rochefoucault. Celui-ci avoit obtenu le Gouverne-

*Journal de
Bassompierre.
Tom. II.
Gramond,
Historiarum
Gallic Lib.
XI.*

vernement de Poitou à la place du Duc de Rohan traité de rebelle. On leur ordonna de reconnoître Epernon , de conduire leurs troupes où il le leur marqueroit , & de lui obéir comme à leur Général. 1622.

Il semble qu'après de si bons ordres laissez par tout , Louis devoit s'en retourner au-plûtôt dans sa capitale , pour se délasser des fatigues de son expédition , & pour y prendre les divertiffemens ordinaires du Carnaval. Mais le Prince de Condé & les nouveaux Ministres ne vouloient pas que le Roi rejoignît Marie de Médicis , avant qu'ils eussent établi leur autorité , & rompu le projet qu'elle formoit de rentrer dans le Gouvernement. Le Roi marchoit donc à fort petites journées. On lui faisoit accroire qu'une plus grande diligence incommoderoit trop l'Infanterie de sa maison qui le suivoit. Le Maréchal de Crequi & Bassompierre voioient avec un extrême chagrin ce retardement affecté. L'un étoit Colonel du Régiment des Gardes Françoises , & l'autre Colonel Général des Suisses. Outre que Bassompierre avoit de l'impatience de joindre ses maîtresses à Paris , le Maréchal & lui étoient bien-intentionnez pour la Reine Mère. Ils haïssoient le nouveau Ministère ; & la trop grande autorité du Prince de Condé ne les accommodoit pas. Ils font donc entendre au Roi que les Gardes Françoises & Suisses peuvent faire aisément de plus grandes journées. Aussi impatient qu'eux

Le Maréchal de Crequi & Bassompierre rompent les mesures du Prince de Condé qui retarde le retour du Roi à Paris.

Journal de Bassompierre. re. Tom. II.

1622. qu'eux d'être en repos & à Paris, il répondit un jour brusquement aux gens de son Conseil qui lui propofoient une fort petite journée pour le lendemain : *je ne vous en croirai pas , Messieurs. Si je vous laissois faire , je ne serois de trois mois au Louvre.* Il y arriva donc dans le mois de Janvier.

Les anciens
Ministres
d'Etat con-
seillent au
Roi de don-
ner la paix à
ses sujets.

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie*

Le Chancelier de Silleri & le Président Jeannin, en qui Louis recommença d'avoir beaucoup de confiance, lui insinuèrent d'entendre à la paix, en cas que les Réformez voulussent se soumettre aux conditions raisonnables que Sa Majesté leur imposeroit. La Reine Mère étoit du même sentiment. Elle & les vieux Ministres d'Etat avoient intérêt que le Roi n'entreprît pas de si pénibles voïages. Silleri & Jeannin ne pouvoient le suivre à cause de leur grand âge; & de si longues traites fatiguoient trop Marie de Médicis. Le Prince de Condé, le Cardinal de Retz, le Comte de Schomberg, & de Vic Garde des Seaux crioient au contraire qu'il falloit continuer la guerre. Louis incapable de prendre une bonne & ferme résolution par lui-même, se trouvoit dans une étrange perplexité. Il consentit seulement que les Maréchaux de Bouillon & de Lesdiguières négociaissent avec le Duc de Rohan, & l'Assemblée de la Rochelle, & que ces deux Seigneurs lui fissent savoir ce que les Réformez vouloient accepter. Les Ministres du Pape & du Roi d'Espagne se donnoient tous les mouvemens
imagi-

imaginables, afin d'empêcher que Louis ^{1622.} ^{Recondite.} ^{Tom. V.} ^{Pag. 331.} ^{332.} accordât la paix aux Réformez. Corsini Nonce de Grégoire XV. avoit reçu des ordres positifs de presser la destruction entière de l'hérésie, & de faire en sorte que la Couronne de France ne s'opposât au dessein que l'Empereur Ferdinand avoit formé d'opprimer les Protestans d'Allemagne. Le Nonce représentoit au nom de son maître que le Roi n'avoit rien à craindre de la part des Princes Catholiques d'Allemagne; & que les Protestans avoient toujours envoyé de puissans secours aux Réformez. *Sa Majesté Très-Chrétienne, disoit l'Italien, ne doit pas espérer de réduire les hérétiques rebelles de son Roiaume, tant que ceux d'Allemagne seront en état de les aider de leurs forces. Il est de l'intérêt du Roi de sonder les justes & pieux desseins de l'Empereur contre le Palatin, & contre les autres Princes de l'Union Protestante.*

Mais la France ne devoit-elle rien après Remontrances du Maréchal de Lesdiguières pour la paix. hender de la Maison d'Autriche devenue maître absolue dans l'Empire après la ruine des Protestans? Le Ministre du Pape avoit grand soin de détourner le Roi & son Conseil d'envisager trop ce terrible inconvénient. Il eut beau dire : Gramond, ceux que l'intérêt ou la bigoterie n'aveugloient pas entièrement, en étoient si frappés qu'ils pressoient fortement le Roi de donner la paix à ses sujets. Le Maréchal de Lesdiguières remontra judicieusement à Sa Majesté, que la Maison d'Autriche s'agran-

1622.

s'agrandissoit en Allemagne, tandis que la France s'affoiblissoit par une guerre civile, que l'Empereur non content d'avoir recouvré la Bohême, envahissoit l'un & l'autre Palatinat, que le Roi d'Espagne pouroit bien subjuguier les Provinces-Unies, & venir fondre ensuite sur la France avec toutes ses forces & celles de Ferdinand. *Sire, ajoûtoit le Maréchal, ce mal n'est pas encore sans remède. Les Princes de l'Union Protestante ne sont point tellement abattus, qu'ils ne se puissent relever par votre moyen, & s'opposer aux progrès de l'Empereur. L'argent que vous destinez à une guerre contre des sujets qui se soumettront à des conditions raisonnables, se peut employer plus utilement à rétablir un Prince allié de votre Couronne. L'oppression de l'Electeur Palatin est d'une terrible conséquence pour tous les Princes de l'Europe.* Ces réflexions étoient sages & judicieuses. Mais un homme tel que Lesdiguières, a presque toujours quelque autre vuë que celle du bien public. La charge de Connétable étoit vacante. Ne vouloit-il point insinuer que si le Roi ne la lui donnoit enfin, il faudroit bien s'opposer à la continuation d'une guerre civile dont les ennemis de l'Etat tiroient de si grands avantages? Ne souhaitoit-il point encore la paix, afin d'avoir le commandement de l'Armée que le Roi ne pouroit se dispenser d'envoyer en Italie au secours de la Valteline, que les Espagnols usurpoient ouvertement nonobstant le Traité de Madrid?

L'Em-

L'Empereur Ferdinand avoit tellement
à cœur l'invasion du Palatinat , & la rui-
ne des Princes de l'Union Protestante,
qu'afin de pouvoir librement tourner ses
armes contr'eux ; & envoyer toutes ses
forces sur le Rhin , il acorda volontiers
des conditions fort avantageuses à Beth-
len Gabor Prince de Transilvanie , & aux
Hongrois qui s'étoient déclarez en sa fa-
veur. Déconcerté de la défaite des Turcs
par les Polonois qui pouvoient désormais
secourir l'Empereur en Hongrie , Gabor
ne devoit pas espérer que Ferdinand se
réduisît à ce qu'il n'avoit pas voulu faire
à la sollicitation des Ambassadeurs de
France , lors que les affaires de Sa Ma-
jesté Impériale n'étoient pas si bien réta-
blies. Mais la passion de subjuguier l'Alle-
magne aveugloit tellement Ferdinand,
qu'il étoit disposé à ne se réserver que le
seul nom de Roi de Hongrie , & une puis-
sance de fort petite étendue. Gabor fut
bien profiter de l'ambition de Ferdinand.
La négociation de l'accommodement a-
voit commencé vers la fin de l'année pré-
cédente à Niclasbourg , & le Traité fut
conclu le 26. Janvier de celle-ci. Gabor
renonçoit au titre & à la dignité de Roi de
Hongrie ; il promettoit de rendre la cou-
ronne & les ornemens Roiaux dans dix-
huit jours , de se retirer à Cassovie , &
des'engager par serment à ne rien entre-
prendre désormais contre la Maison d'Au-
triche. Ferdinand promit de son côté de
faire Gabor Prince de l'Empire , de lui
laisser

1622.

Conclusion
de l'accom-
modement
de Bethlen
Gabor avec
l'Empe-
reur.

Puffendorf
Commentar.
Rerum Sue-
cicarum.
Lib. I.

Nani, Histo-
ria Veneta.

Lib. V.
Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.

Tom. V.
Pag. 349.
Mercur
François.
1621.

1622. laisser durant sa vie la jouissance de huit Comtez en Hongrie, & de la ville de Caffovie, de lui donner les Duchez d'Op-pel & de Radiborz en Silésie. Le Transilvain devoit avoir encore par engagement quelques châteaux importans en Hongrie jusques à ce qu'on lui eût païé une certaine somme d'argent. Enfin l'Empereur s'obligeoit à lui faire toucher tous les ans cinquante mille florins pour le paiement des garnisons des places cédées, dont les soldats feroient serment de fidélité à Ferdinand & à Gabor. Il y avoit quelques autres articles, & celui d'une amnistie générale ne fut pas omis. Je l'ai dit : on trouve les Jesuites par tout. L'Empereur stipule pour eux dans ce Traité, qu'ils soient rétablis dans les villes, d'où les Etats de Hongrie les avoient chassés : mais c'est à condition qu'ils ne pourront acquerir, ni posséder des immeubles. Il en est des bons Pères comme des Princes qu'ils dirigent. On ne voit pas qu'ils soient autrement scrupuleux sur l'observation des traitez. Les Jesuites furent plus heureux en Hongrie qu'à Venise. Le Nonce du Pape & le Marquis de Cœuvres avoient demandé l'année dernière au Sénat de la part du nouveau Pontife Grégoire, & du Roi Très-Chrétien, que les Jesuites fussent rétablis dans les Etats de la République. Mais le Sénat répondit qu'il avoit eu de grandes raisons de chasser les Jesuites, & que celles de ne les recevoir plus, n'étoient pas moins importantes. Lors

Nani, Hist. Veneta. L. IV. 1621.

Siri Memoire Recondite. Tom. V. Pag. 323. 324. 325.

Lors que la paix de Hongrie fut conclue, ^{1622.} la Cour de Vienne se réjouissoit du second mariage de l'Empereur avec Eleonore de Gonzague sœur de Ferdinand Duc de Mantouë. Elle fut magnifiquement reçue à Vienne le 15. Février. Son époux la conduisit en Hongrie. On y devoit tenir une Diète à Oedembourg, afin de régler les affaires du Roiaume fort confuses depuis les brouilleries précédentes. L'Empereur y convint que tous les Protestans, Luthériens, ou Calvinistes, auroient une entière liberté de conscience dans ses Etats de Hongrie. Eleonore fut ensuite couronnée Reine avec les cérémonies ordinaires. Ferdinand étoit alors le plus content du monde. Il avoit une épouse belle & vertueuse, & les affaires de la Maison d'Autriche alloient fort bien en Allemagne & en Italie. Frederic étoit presque entièrement dépouillé de ses Etats héréditaires : Mansfelt & l'Administrateur d'Halberstat cherchoient fortune ailleurs que sur le Rhin : Leopold d'Autriche frère de l'Empereur & Comte de Tyrol depuis la mort de Maximilien leur cousin, se rendoit maître d'une partie du pais des Grisons : la Valteline se donnoit encore au Roi d'Espagne. Celui de France occupé de ses guerres domestiques tâchoit seulement de la retirer par la voie de négociation. Mais la Cour de Madrid, dont celle de Versailles a pris la méthode en nos jours, savoit éluder grossièrement, je l'avoue, mais fort utilement

^{1622.} L'Empereur épouse en secondes nocces Eleonore Princesse de Mantouë.

^{1622.} Nani, Historia Veneta. L. V. ^{1622.} Mercure François. ^{1621.} & ^{1622.}

1622. pour elle, un Traité formel & précis. Enfin, Ferdinand n'avoit rien à craindre du côté de la Porte Ottomane. Tout y étoit dans une extrême confusion. Donnons un plus grand détail de ces grandes prospérités de l'Empereur, & disons premièrement quelque chose d'une révolution extraordinaire arrivée à Constantinople. Elle rassura tout-à-fait les Princes Chrétiens qu'Osman Empereur des Turcs sembloit vouloir attaquer.

Fin tragique d'Osman Empereur des Turcs.

On ne fait pas bien la raison pourquoi le Sultan s'avisa de publier dans les premiers mois de cette année, qu'il avoit dessein de faire le voiage de la Mecque, & de visiter le sépulchre de Mahomet. Quelques-uns pensent que ce n'étoit qu'une fantaisie d'un jeune homme inquiet, & las de vivre dans l'oïveté d'un Serrail. D'autres disent, & c'est l'opinion commune, qu'irrité de ce que les Janissaires avoient si mal fait à la guerre de Pologne, Osman résolut de les mener loin de Constantinople, de les congédier tous lors qu'il seroit en Asie, appuié des Spahis leurs ennemis naturels, & de former une nouvelle milice. Quoiqu'il en soit, cette entreprise mal concertée couta l'Empire & la vie au jeune & infortuné Sultan. Son bagage s'embarquoit dans les galères, ses tentes se dressaient hors de Constantinople, & il ramassoit ce qu'il trouvoit de plus riche pour orner le tombeau de son Prophète, lors que les Janissaires se mirent à crier hautement contr'un si long, si pénible

Nani, Historia Veneta. Lib. V.
1622.
Vittorio Siri
Memorie.
Recondite.
Tom. V.
Pag. 352.
353.

nible voiage. *Quand nous serons éloignez de Constantinople, disoient-ils, quel moiensurons-nous de nous garantir de la rage d'un Sultan furieux qui nous hait mortellement ? Il prendra plaisir de nous voir périr de fatigues & de misères dans les deserts qu'il faut traverser pour aller à la Mecque.*

Et il achevera de nous perdre, dez qu'il nous aura mis hors d'état de lui résister.

Ces plaintes répandues dans tous les quartiers des Janissaires, causèrent bientôt un soulèvement général. Les voilà donc assemblez au nombre de trente mille dans la place de l'Hippodrome. Ils vont d'abord à la maison du Coza : C'est ainsi qu'on nomme le précepteur du Grand Seigneur. Les Janissaires l'accusoient de pousser son disciple à l'entreprise du voiage. Le Coza ne s'étant pas trouvé chez lui, ils pillèrent sa maison. De là ils vont droit au Serrail en demandant à grands cris que le Sultan leur livre le Premier Visir, le Chislar Aga, & le Coza.

Osman n'avoit ni assez de force ni assez d'autorité pour arrêter les mutins. Ses principaux Ministres étoient l'objet de la haine publique, aucun d'eux n'osoit se montrer. Le Sultan fait dire qu'il abandonne son dessein d'aller à la Mecque : mais cela ne fut pas capable d'apaiser les Janissaires. La superstition eut plus d'effet. Une pluie extraordinaire qui tombe tout à coup, leur semble un mauvais présage. Ils s'en retournent incontinent à leurs quartiers. On auroit pu les ga-

1622. gner durant la nuit, si les gens de Loi, non moins irrités contre Osman, ne l'eussent pas déclaré déchu de l'Empire, à cause du mépris sacrilège qu'il avoit pour leur Alcoran. Les Janissaires se mutinent plus fort qu'auparavant. C'est en vain que leur Aga tâche de les arrêter par la religion du serment fait à Osman, & qu'un Bassa leur promet trente mille sequins de la part du Sultan. Ils forcent le Serrail durant la nuit, & se font conduire à la noire prison où Mustapha Empereur déposé étoit enfermé par l'ordre d'Osman son neveu. L'imbécille Mustapha attendoit plutôt la mort que l'Empire. Quand on lui parla de reprendre la place qu'il avoit occupée, *j'y renonce de bon cœur*, répondit-il : *donnez moi seulement de quoi appaiser la faim & la soif qui me dévorent*. On lui apporte promptement quelque chose pour le fortifier, & les Janissaires le proclament Empereur. Le voilà sur le trône pour la seconde fois. Semblable à une idole, il reçoit les hommages des soldats & du peuple, pendant que la Sultane sa mère, & un nombre de Ministres choisis se préparent à gouverner sous son nom.

Le pauvre Osman s'étoit lâchement caché durant le désordre : Mais les Janissaires le trouvèrent bien-tôt. Il fut mis d'abord sous la garde du Bostangi Baschi. On le conduisit de là chez l'Aga des Janissaires. La vue de l'infortuné Sultan émut la compassion de plusieurs. Il offroit cinquante
sequins

seguins à chaque Janissaire, pourvu qu'on lui conservât la vie & l'Empire. Quelques-uns sensibles à la pitié, d'autres à l'avarice consultèrent sur les moïens de rétablir Osman. Mais le plus grand nombre des mutins prévalut. On entraîne Osman au Serrail, on le présente à Mustapha son oncle. Osman lui demande la vie les larmes aux yeux ; il remontre à Mustapha, que les Janissaires ne l'auroient pas remis sur le trône, si son neveu plus humain que ses prédécesseurs, ne lui avoit pas conservé la vie. *Non, répondit Mustapha : Tu as ordonné plus d'une fois qu'on me fit mourir. C'est Dieu qui m'a sauvé de tes mains par une faveur particulière.* Osman est donc abandonné à la discrétion d'une soldatesque brutale & emportée. On le conduit au château des Sept-Tours ; le peuple acouru en foule au spectacle lui reproche tous les malheurs arrivés sous son règne, & le charge d'exécration ; enfin les Janissaires lui coupent la tête, dez qu'il est entré dans la prison.

Les auteurs du rétablissement de Mustapha s'en repentirent bien-tôt. Ils eurent honte d'obéir à un Sultan imbécille & insensé. La Sultane mère d'Amurat frère d'Osman se met à lier des intrigues pour l'élévation de son fils. Mais la Sultane mère de Mustapha, qui ne manquoit pas d'habileté, dissipa cette première faction. Les Janissaires qui craignoient qu'Amurat ne les punit de la mort de son frère, s'opiniâtrèrent à soutenir Mustapha. Ses

1622. partisans vouloient le faire passer pour un saint, en un país où la folie véritable, ou feinte, est regardée par le peuple ignorant & superstitieux, comme quelque chose de divin. La mère de Mustapha prit tous les soins imaginables, pour l'obliger à garder certaines bienséances qui donnaissent bonne opinion de lui. Et si nous en croions les relations envoyées par Harlai de Cesi Ambassadeur de France à la Porte, la Sultane Mère battoit Mustapha, quand il refusoit de lui obéir. Mais ni les soins, ni les coups d'une mère ne donnent pas du sens & de la raison à un homme qui n'en a point. Le Sultan devint plus méprisable que jamais le jour de la grande fête du *Bairam*. La Sultane l'avoit conduit elle-même sur l'estrade où il devoit recevoir les hommages des principaux Officiers de l'Empire. Mustapha n'y demeura pas plus d'une demi-heure : Il vouloit s'en aller à la cuisine. Sa mère eut mille peines à le faire monter à cheval pour aller en cérémonie à la Mosquée. Il n'y fut qu'un instant. Tant d'irrégularitez & d'extravagances qui choquoient tout le monde, furent cause que le Muphti déclara solennellement qu'un Prince si dépourvu de sens ne pouvoit pas commander aux Musulmans. Mais les Janissaires le maintinrent encore quelque temps, nonobstant le decret du Muphti, & malgré les efforts des Spahis qui vouloient mettre Amurat sur le trône, quoiqu'il n'eût que douze ans.

Ces

Ces révolutions de la Porte Ottomane 1622. devoient plaire extrêmement aux Prin- Le Roi de ces Chrétiens. Les Turcs divisez en Bohême tr'eux, s'ils garderoient un Sultan imbé- vient dans cille, ou s'ils éléveroient sur le thrône un le Palati- enfant de douze ans, étoient pour long- nat. temps hors d'état d'attaquer leurs voisins. Mais l'espérance des biens, & la crainte des maux prochains, nous touchent plus vivement que ce qui nous paroît encore dans un point de vûe éloigné. L'Empereur & les Vénitiens furent presque indifférens à ce qu'ils apprirent de l'affoiblissement & de la division de l'Empire Ottoman. Le Sénat de Venise s'occupoit entièrement des affaires des Grisons, ou des entreprises du Gouverneur de Milan sur la Valteline. Ferdinand laissant à l'Archiduc Leopold son frère le soin de ce qui se passoit dans le voisinage du Tirol, se donnoit tout entier aux affaires d'Allemagne. La nouvelle de l'arrivée du Roi de Bohême dans le Palatinat troubla les plaisirs que l'Empereur goûtoit avec sa nouvelle épouse, & la joie que lui causoit la pacification des troubles de Hongrie. On craignit à la Cour de Vienne que la présence de Frederic n'inspirât encore plus de vigueur & d'activité à George Frederic Marquis de Bade Dourlach, à l'Administrateur d'Halberstat, & au Comte de Mansfelt. Ils avoient tous trois un assez grand nombre de troupes sur pied. Que savoit-on si Frederic venant à les réunir dans un même corps, & à faire

Mémoires de Louise Juliane. Pag. 217. 218. Nuni Historia Veneta. Lib. V.

1622. *Puffendorf, Commentar. Rerum Suecicarum. Lib. I. Mercure François. 1622.*

1622. agir ces trois Chefs de concert, il ne reprendroit pas bien-tôt ce qu'il avoit perdu de ses Etats héréditaires ? Halberstat, Dourlach, & Mansfelt donnoient de si grandes inquiétudes à la Maison d'Autriche, qu'elle résolut de les gagner séparément, en leur offrant des conditions autant & plus avantageuses que celles que l'Empereur avoit accordées à Bethlen Gabor.

Isabelle Archiduchesse des Pais-Bas Catholiques tenta premièrement le Comte de Mansfelt. Elle lui fit proposer de se donner au service de l'Espagne & de la Maison d'Autriche. En ce cas Isabelle lui promettoit de la part de l'Empereur, Haguenau & son territoire pour lui & pour ses descendants, avec la qualité de Prince de l'Empire ; la jouissance du revenu des biens confisquez sur la Maison d'Orange dans les Etats de l'Archiduchesse ; & si le Prince Maurice y rentroit par la paix, une somme équivalente à ce revenu, qui seroit payée à Mansfelt tout le reste de sa vie ; un don de quatre cens mille richedales payables dans quelques semaines ; la charge de Maréchal des Armées de l'Archiduchesse avec douze mille écus d'apointement, & le privilège de n'obéir qu'au seul Marquis Spinola ; enfin le commandement de mille chevaux & de quatre mille hommes de pied, qui seroient entretenus à Mansfelt. C'est la coutume des Avanturiers d'écouter toutes les propositions qui leur sont faites, de quelque part

part qu'elles viennent. Mansfelt suivoit exactement cette méthode, soit qu'il fût dans la disposition de se donner au plus offrant, soit que naturellement fin & dissimulé, il espérât de tirer quelque avantage en feignant même d'entrer en négociation. 1622.

Il écoutoit actuellement les propositions de l'Archiduchesse, lors que le Comte de Louvestein lui vint dire que le Roi de Bohême arrivoit à Landau, & qu'il se rendroit incessamment à Gemersheim première ville du Palatinat. Mansfelt congédie là-dessus l'Agent d'Isabelle, en disant que la venue du Roi de Bohême change la face des affaires, & que les offres de l'Archiduchesse ne sont plus de saison.

Frederic s'étoit embarqué en Hollande pour Calais, accompagné seulement d'un Seigneur Bohémien qui le suivoit fidèlement, & d'un Marchand de Strasbourg. Celui-ci feignoit de ramener ces deux Gentilshommes Allemands d'un long voyage. Avantages remportez par le Roi de Bohême dans le Palatinat.

Après avoir traversé une partie de la France & de la Lorraine, ils entrent en Alsace, & passent heureusement au milieu des troupes ennemies de l'Archiduc Leopold. On dit que Frederic écouta de bonne grace & sans s'émouvoir, ce que des soldats brutaux lui dirent contre sa personne même. Il fut le premier à rire de leurs fades plaisanteries, & à faire raison des fantez qui furent bûes avec des imprécations contre l'Electeur Palatin.

Il convint avec Mansfelt de penser pré-

1622.

mièrement à dégager Heidelberg. Tilli Général des troupes de Maximilien Duc de Bavière ferroit la ville de fort près par les garnisons qu'il avoit mises dans tous les endroits voisins. Frederic & Mansfelt passent donc le Rhin, & s'avancent vers Heidelberg. Le Général Bavarois leve le siège de Dilsberg à la nouvelle de la marche du Roi de Bohême, & se campe à la tête d'une forêt près de Viseloch dans le dessein de disputer le passage. Mansfelt fut le tirer d'un poste si avantageux, & le faire donner dans une embuscade. Après avoir mis son avant-garde à Mingelheim, & bien placé ses meilleurs canons, Mansfelt détache quelques escadrons comme pour escarmoucher avec les Bavarois. On s'attaque à plusieurs reprises avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Les Palatins prennent leur temps, & font semblant de céder aux efforts de l'ennemi. Tilli les poursuit chaudement avec la meilleure partie de ses troupes, & s'avance jusques à Mingelheim. Mansfelt fond alors sur lui, & son artillerie bien postée incommode tellement les Bavarois qu'ils sont défaits presque en un instant. Mansfelt les poursuit, met le reste de l'Armée de Tilli en déroute, tué deux mille ennemis, se rend maître de leur bagage & de leur artillerie, & fait un nombre considérable de prisonniers. Le Roi de Bohême & Mansfelt vont ensuite à Ladembourg, le prennent, & dégagent la ville d'Heidelberg.

La

Paffendorf,
Commentar.
Rerum Sue-
cicarum.
Lib. I.
Mémoires
de Louïse
Juliane.
Pag. 218.
219.
Mercur
François.
 1622.

La jalousie des Chefs du même parti cause ordinairement la ruine des plus grandes entreprises. Si Don Gonzalez de Cordoue Général des troupes Espagnoles eût vécu en meilleure intelligence avec Tilli, & s'ils ne se fussent pas trop séparés l'un de l'autre, Frederic & Mansfelt auroient eu de la peine à passer le Rhin, & à délivrer Heidelberg. Un pareil inconvénient renversa les grandes espérances que le Roi de Bohême fondeoit sur une campagne si heureusement commencée. Le Marquis de Bade Dourlach avoit aux environs d'Heilbron une armée fort leste de treize mille hommes de pied & de trois mille chevaux avec une belle artillerie. Jaloux de la réputation de Mansfelt, avec lequel il ne vouloit point partager la gloire d'avoir repris le Palatinat, Dourlach refusa de se joindre au Roi de Bohême & à Mansfelt, sous prétexte de faire une puissante diversion en allant attaquer le Duc de Bavière dans ses propres Etats. Tilli que sa disgrâce n'avoit point déconcerté, résolut de s'opposer au dessein de Dourlach, dont le succès auroit parfaitement rétabli les affaires du Roi de Bohême. Mais il ne pouvoit rien faire sans les troupes que les Espagnols avoient dans le Palatinat. Dans cette nécessité, Tilli invita Don Gonzalez leur Général à sacrifier généreusement au bien public leurs jalousies réciproques, & à s'opposer de concert aux progrès de l'ennemi commun. Ils conviennent donc de marcher vers

1622.

Défaite du
Marquis
de Bade
Dourlach.*Puffendorf.
Commentar.
Rerum Sue-
cicarum.*

Lib. I.

*Nani, Hi-
storia Ve-
neta. L. V.*

1622.

*Mémoires
de Louise
Juliane.*

Pag. 219.

1622. Heilbron , & d'empêcher que Dourlach n'entre dans la Bavière.

Les deux Généraux le rencontrèrent près de Vimphen. A la première nouvelle que les ennemis s'approchent , Dourlach se poste avantageusement, dispose bien son artillerie , se fait une espèce de retranchement avec ses chariots , attend les Espagnols & les Bava-rois en bonne contenance. Tilli impatient de réparer sa perte précédente, attaque Dourlach avec beaucoup d'ordre & de courage. Les Bava-rois commençoient déjà de plier, & la victoire penchoit du côté de Dourlach , lors qu'un boulet rouge passant au milieu des bataillons de celui-ci , va mettre le feu à l'endroit où étoient son bāgage, ses munitions, & ses poudres. Cela fit tout à coup un si terrible fracas, que les soldats épouvantez d'un accident inopiné, dont ils ne favoient pas la cause , s'enfuirent en désordre de tous côtez. Les Espagnols & les Bava-rois crient *au miracle* , poursuivent les ennemis, & en font un si grand carnage, que le Marquis de Dourlach eut peine à se sauver avec un petit nombre des siens. Cette disgrâce fut suivie de la perte d'une partie de ses Etats. Les enfans de son frère Edouard Fortunat la lui contestoient. L'Empereur ne perdit pas une si belle occasion de se venger. Le Marquisat de Bade fut ajugé à Guillaume fils aîné d'Edouard. On l'avoit élevé dans la Religion Romaine à la Cour de Bruxelles. Cela contribua beaucoup encore à lui faire gagner son procès.

L'Ar-

L'Archiduc Leopold frère de l'Empe-
 reur acouru de son Comté de Tirol après
 un Traité fort avantageux à la Maison
 d'Autriche avec les Grisons, tâcha de pro-
 fiter de l'absence de Mansfelt occupé dans
 le Palatinat. Cet Aventurier sembloit
 avoir formé le projet de se faire un éta-
 blissement fixe en Alsace, & il avoit ra-
 massé ses richesses & son butin dans Ha-
 guenau. Leopold investit la ville avec
 une bonne armée, & l'assiége. Mais
 Mansfelt étoit aussi actif & aussi diligent,
 que brave & rusé. Il repasse prompte-
 ment le Rhin au premier bruit du siège
 d'Haguenau, & s'avance dans le dessein de
 sauver tout ce qu'il avoit pillé dans ses
 courses précédentes, en secourant la pla-
 ce. Leopold ne se tenoit pas assez sur ses
 gardes, soit qu'il fût naturellement pa-
 resseux, ou peu versé dans l'art de pren-
 dre les villes : soit qu'il se reposât sur l'é-
 loignement de Mansfelt, dont les trou-
 pes déjà fatiguées ne paroissoient pas en
 état de venir au secours d'Haguenau a-
 vant que la ville fût emportée. Cependant
 Mansfelt les amene à l'improviste, & s'ap-
 proche des lignes de Leopold. La nou-
 velle tire l'Archiduc de son indolente sé-
 curité. Il envoie mille chevaux, afin de
 reconnoître l'armée ennemie. Le Colonel
 Obentraut les rencontre, en tuë la moitié
 & fait plusieurs prisonniers. Les fuyards
 éperdus portent l'épouvante dans le camp
 de Leopold. Il leve le siège en si grand
 désordre, que les gens de Mansfelt tuent

1622.
 Mansfelt
 oblige l'Ar-
 chiduc Leo-
 pold à lever
 le siège
 d'Hague-
 nau.
 Puffendorf,
 Comment.
 Rerum Sue-
 vicarum.
 Lib. I.
 Nani, Histo-
 ria Veneta.
 Lib. V.
 1622.
 Mémoires
 de Louïse
 Juliane.
 Pag. 219.
 Mercure
 François.
 1622.

1622. un nombre considérable de ses soldats disperser. L'Archiduc prend le parti de se retirer à Fribourg en Brisgau. Il y ramassa le debris de son Armée en attendant le secours qui lui venoit de Bohême, de Pologne, & de Saxe.

Frederic & Mansfelt que cet avantage consolait de la disgrâce du Marquis de Bade à Vimphen, font irruption sur les terres de Louis Landgrave de Hesse Darmstat, zélé partisan de l'Empereur. La ville de Darmstat est investie avant que le Landgrave s'en aperçoive, & le Roi de Bohême lui envoie demander passage. On le refuse d'abord. Mais le Landgrave informé qu'il a vingt mille hommes à ses portes, les ouvre promptement à certaines conditions. Elles ne furent pas fort bien observées. Le soldat insolent & cruel commit toutes les violences imaginables à Darmstat & dans les lieux voisins. Le Landgrave fut arrêté prisonnier, & les gens de Mansfelt portèrent la désolation par tout où ils purent aller. La ville de Francfort effrayée de ce que les coureurs venoient à ses portes, consentoit que les Juifs envoiasent dix mille richedales à Mansfelt. Un Commissaire de l'Empereur les en détourna. Tilli & Don Gonzalez de Cordoue accouroient au secours du Landgrave Louis. Le Roi de Bohême & Mansfelt pensèrent alors à se retirer dans le Palatinat. Leur marche ne fut point si prompte, que Tilli n'eût le temps de donner sur l'arrière-garde du

Comte

Comte de Mansfelt. Le butin qu'il em-
 portoit le consola de la perte de deux mil-
 le hommes. Le Landgrave fut emmené
 prisonnier hors de ses Etats ; & il fut obli-
 gé de racheter sa liberté par une somme
 considérable d'argent. 1622.

Cette retraite causa la ruine entière des
 affaires de l'infortuné Roi de Bohême. Elle donna le temps à Tilli & à Don Gon-
 zalez d'aller au devant de Christian de
 Brunswick Administrateur d'Halberstat.
 Chargé d'un riche butin fait en Vestpha-
 lie, il venoit joindre Frederic & Mansfelt.

Les troupes Espagnoles & Bavaraises ren-
 contrèrent Christian à Hochst près de
 Francfort. Il se préparoit à passer le Mein
 sur un pont qu'il avoit fait construire. L'Administrateur plus foible que l'enne-
 mi tâcha d'éviter le combat. Mais Tilli
 & Gonzalez le pressèrent si vivement qu'il
 ne put s'en défendre. On se batit vail-
 lamment de part & d'autre six heures en-
 tières. Christian obligé de céder à des
 gens d'un courage infatigable, ordonne
 enfin aux siens de passer au delà du Mein
 sur le pont qu'il avoit préparé. Quelque
 soin qu'il prit de se retirer en bon ordre,
 les ennemis fondirent sur lui avec tant
 d'impétuosité, que sa marche devint une
 fuite précipitée. Plusieurs de ses gens
 tombèrent dans la rivière, & s'y perdi-
 rent. L'Administrateur ramasse les débris
 de son Armée sans bagage & sans artille-
 rie au delà du Mein, & s'en va joindre
 Mansfelt avec huit mille hommes de pied,
 & en-

Défaite de
 l'Armée de
 l'Adminis-
 trateur
 d'Halber-
 stat.

Puffendorf,
Comment.
Rerum
Suecicarum.
Lib. I.
Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. V.
 1622.
Mémoires
de Louïse
Juliane.
Pag. 220.
Mercur
François.
 1622.

1622. & environ quatre mille chevaux. Les deux Avanturiers supérieurs à toutes leurs disgraces ravagèrent plusieurs villes d'Alsace, & mirent le siège devant Saverne. Mais le Comte de Salms qui commandoit dans la ville, se défendit si bien, qu'ils furent 'obligez d'abandonner leur entreprise.

Le Roi de Bohême congédie imprudemment Halberstat & Mansfelt.

Puffendorf, Comment. Rerum Suecicarum. Lib. I. Nani, Historia Veneta. Lib. V. 1622. Mémoires de Louïse Julianne. Pag. 220.

De si grandes prospérités ne calmoient pas encore les inquiétudes continuelles de l'Empereur. Il craignoit toujours quelque revers, tant que le Roi de Bohême eut Halberstat & Mansfelt à son service. Plusieurs Princes d'Allemagne que la crainte seule retenoit, paroissoient disposez à se déclarer pour Frederic à la première occasion favorable. Sa Majesté Impériale n'osoit accomplir son dessein de transférer l'Electorat Palatin dans la Maison de Bavière, tant que le Roi de Bohême conserveroit une Armée sur pied, & qu'Halberstat & Mansfelt persisteroient à défendre constamment ce qui lui restoit de ses Etats héréditaires. Les Rois d'Angleterre & de Dannemarc, l'Electeur de Saxe même, agissoient à la Cour de Vienne, afin que l'Empereur donnât la paix à l'Allemagne en laissant à Frederic sa dignité Electorale & son patrimoine. Ferdinand s'en défendoit sur les violences qu'Halberstat & Mansfelt exerçoient dans l'Empire, comme Généraux de Frederic. *Peut-on me proposer de faire grace à un Prince, disoit Sa Majesté Impériale, qui a les armes à la main contre moi, qui désolé*
des

des Provinces entières, & qui méprise les loix & les constitutions de l'Empire les plus inviolables ? Quand le Palatinat n'aura plus à sa solde des gens pros crits, qui mettent tout à feu & à sang, je pourrai avoir égard à l'intercession des Rois d'Angleterre & de Dannemarc. 1622.

Ces deux Princes persuadent que l'Empereur parloit sincérement, pressèrent le Roi de Bohême de congédier Halberstat & Mansfelt. On lui fait espérer d'obtenir son rétablissement par une négociation qui commençoit, du moins en apparence, à Bruxelles. L'imprudent & crédule Frederic se rend aux instances du Roi son beau-père. Il congédie le plus honnêtement qu'il peut, deux hommes dont le secours lui étoit absolument nécessaire. Car enfin, quelles conditions un Prince désarmé doit-il espérer d'un ennemi puissant & irrité ? Voici donc Frederic qui prend le parti de se retirer à Sedan auprès du Maréchal de Bouillon son oncle, pendant qu'Halberstat & Mansfelt se réunissent pour chercher fortune hors d'Allemagne avec ce qui leur restoit de troupes.

Triste condition de Frederic, qui suit trop aveuglément le conseil d'un Beau-père trompé par les Espagnols, & que la Couronne de France abandonne avec autant d'ingratitude que de lâcheté ! Quelle fortes que fussent les remontrances du Maréchal de Lesdiguières & des personnes les plus sensées du Conseil de Louis, qu'il n'étoit ni de l'honneur, ni de l'intérêt

Fausse politique de la Cour de France en abandonnant l'Electeur Palatin.

1622. *Nani, Historia Veneta. Lib. V.* rêt de Sa Majesté, de souffrir que la Maison d'Autriche opprimât un Electeur, aux ancêtres duquel le feu Roi n'étoit pas peu redevable de la conservation de ses droits au Roiaume de France, ni que l'Empereur devînt trop absolu en Allemagne, Louis n'eut aucun égard à ce que lui dirent ses plus fidèles & ses plus anciens serviteurs. Tout occupé de son projet de réduire les Réformez, & de se venger de l'affront reçu devant Montauban; il laisse les affaires étrangères, & ne pense tout au plus qu'à celles des Grisons & de la Valteline, parce que son honneur est engagé à faire exécuter le Traité de Madrid. Puisieux Secrétaire d'Etat qui avoit plus de part au Gouvernement qu'aucun autre depuis la mort du Connétable de Luines, agissoit si foiblement en ce qui concernoit la Valteline; & ses ménagemens pour la Cour de Madrid étoient si extraordinaires, qu'il auroit volontiers permis que les Espagnols missent l'Italie aux fers, sans les Ministres de la République de Venise; & ceux de Charles Emmanuel Duc de Savoie à Paris, qui orioient incessamment contre les entreprises du Gouverneur de Milan. Un Historien étranger a peint Puisieux d'après nature. C'étoit un homme irrésolu dans les affaires, dit-il, inconstant dans les paroles qu'il donnoit, & plus artificieux que véritablement habile. Certains projets ambitieux, & je ne sais quelles espérances du côté de la Cour de Rome, le rendirent dépendant du Pape, & par

& par conséquent de l'Espagne, dont Grégoire appuioit les desseins de ruiner les Protestans.

On ne peut voir sans indignation les fausses maximes de Politique introduites dans le Conseil de France par ces Ministres d'Etat dévouez à la Cour de Rome, ou pensionnaires de celle de Madrid. Ils mettoient dans la tête d'un jeune Roi sans expérience; sans pénétration d'esprit, & sans discernement, que la ruine de la Maison Palatine, & l'élévation de celle de Bavière, étoient avantageuses à sa Couronne. *Vous serez délivré*, lui disoient-ils, *d'un voisin hérétique dont les ancêtres se faisoient un mérite & un point de Religion de secourir les Huguenots contre les Rois vos prédécesseurs. Votre Majesté réduira bien-tôt ses sujets rebelles, quand ils ne trouveront plus d'appui en Angleterre, ni en Allemagne. Le Roi de la Grande-Bretagne est fort éloigné de les aider : il ne reste plus qu'à se mettre en repos du côté de l'Allemagne. La Maison de Bavière s'agrandira des dépouilles de la Palatine; que pouvez-vous souhaiter de plus avantageux? Le Duc de Bavière est le seul Prince Catholique capable de contrebalancer la puissance de l'Empereur, & peut-être d'enlever la Couronne Impériale à la Maison d'Autriche. Les Espagnols le sentent fort bien. De là vient leur répugnance à voir le Bavaarois revêtu des dépouilles du Palatin. Le premier déjà Chef de la Ligue Catholique en Allemagne, sera désormais dans*

la

1622. *la nécessité de cultiver votre amitié, & de se joindre à vous pour empêcher que la Maison d'Autriche ne devienne trop puissante dans l'Empire.*

L'adroit Maximilien de Bavière faisoit insinuer ces fausses raisons à un Prince incapable d'apercevoir les pièges que les étrangers & ses propres Ministres lui tenoient. On promettoit à Louis que le Bavaois prendroit d'étroites liaisons avec la Couronne de France. Et le même Maximilien protestoît à l'Empereur, que la Maison de Bavière redevable de son élévation à celle d'Autriche suivroit l'exemple des Electeurs de Saxe, qui demeuroient inséparablement attachez aux intérêts de l'Empereur, depuis que Charles-Quint avoit ôté l'Electorat aux aînez de la Maison de Saxe, pour en gratifier une branche cadette. Les particuliers qui emploient de pareils artifices pour tromper également deux personnes, le monde les méprise, ou les regarde comme des fourbes. A la Cour des Rois, ces indignes supercheries sont des coups d'une habile & profonde politique. Les Ministres du Pape qui favorisoient les prétensions du Duc de Bavière, furent si bien faire goûter à Louis & aux gens les plus acréditez à la Cour de France leurs mauvaises raisons, que le Roi résolut de ne s'opposer point aux desseins de l'Empereur contre la Maison Palatine, & de traverser uniquement l'agrandissement du Roi d'Espagne en Italie. Et comment s'y prit-on encore? C'est ce que je
dois

dois expliquer maintenant , reprenant ce 1622.
 qui arriva chez les Grisons & dans la Val-
 teline depuis le traité de Madrid.

Tous les couriers qui venoient d'Espa- Affaires des
 gne à Milan, apportoit au Duc de Feria Grisons &
 Gouverneur , des ordres précis de retirer de la Valte-
 les armes Espagnoles de la Valteline, & line depuis
 de la rendre aux Grisons. Cependant le traité de
Madrid.

rien ne s'exécutoit. Feria trouvoit cha-
 que jour de nouveaux prétextes de diffé-
 rer ; soit que la Cour de Madrid les fit
 naître exprès, soit que Feria jaloux de
 conserver ce qu'il se vantoit d'avoir ac-
 quis à la Couronne d'Espagne, eût résolu

d'éluder le traité de Madrid, que le Roi Nani, Hi-
 son maître ne se mettoit pas trop en peine storia Vene-
 d'observer. *Les traitez les plus solennels* ta. Lib. V.

seront toujours violez, dit fort bien le Pro- 1622.
 curateur Nani, *tant que les hommes se con-* Vittorio
duiront plutôt par leur intérêt que par les Siri, Memo-
regles de la Justice : Et l'intérêt prévaudra rie Recondi-
tant qu'il y aura des Princes dans le mon- te. Pag. 305.
306. 307.
&c.

de. Lors qu'on prend des mesures pour
 rétablir les choses dans leur premier état,
 voici l'Archiduc Leopold Comte de Tirol,
 qui s'empare par droit de bienfiance d'u-
 ne vallée de la dépendance des Grisons,
 qui l'acommode. On se récrie, on en
 demande la restitution en conséquence
 du traité de Madrid. Leopold répond
 froidement que rien ne l'oblige à l'obser-
 vation d'un accord où il n'est point inter-
 venu. Bassompierre & les Ministres du
 Roi d'Espagne étoient convenus qu'il se
 tiendrait une conférence à Lucerne pour
 l'a-

1622. l'accomplissement du traité de Madrid. Afin d'éviter les longueurs que les contestations sur le cérémoniel entre les Ministres des deux Couronnes pouvoient causer, Bassompierre stipula qu'Albert Archiduc des Pais-Bas Catholiques y enverroit seulement un de ses Ministres qui agiroit pour le Roi d'Espagne. L'expédient étoit bon. Mais il n'étoit pas du goût des Espagnols qui cherchoient des délais. Albert envoya en effet le Président du Parlement de Dole en Franche-Comté. Mais quand il est question d'entrer en négociation, M. le Président soutient qu'il est Ministre du Roi d'Espagne. Nouveaux embarras. L'Archiduc meurt avant qu'ils soient levez, & la conférence est rompue.

Le Duc de Feria prenoit soin de son côté de faire naître d'autres difficultez. Il demande que préalablement à l'exécution du traité de Madrid, les Cantons des Suisses Catholiques s'en déclarent garants. Ceux-ci refusent de se mettre entre les deux Couronnes, & Feria les entretient adroitement dans cette répugnance. Il engage encore les Valtelins à députer quelques-uns des leurs à la Cour de Madrid, avec ordre d'y représenter que le traité paroissoit ambigu sur ce qui concernoit la seureté de la Religion Catholique. Le Gouverneur de Milan tâchoit cependant de sauver les apparences. *Je mettrai volontiers, disoit-il, les forts de la Valteline entre les mains des Catholiques, jusques à ce que certains articles du traité soient plus ample-*

amplement éclaircis. Et il insinuoit en même temps aux Grisons, qu'ils espéroient en vain la restitution de la Valteline, à moins qu'ils ne consentissent que le Roi d'Espagne eût la liberté du passage pour ses troupes. Ennuiez de ces longuetirs, les Grisons se feroient enfin rendus. Mais heureusement ils ne pouvoient rien acorder au préjudice des conditions dont les deux Couronnes étoient convenues. Ces chicaneries sont pitoiables : cependant elles ne me surprenent pas. Telle est la méthode ordinaire des Princes qui se croient les plus forts. Ils font des traitez & ils les rompent, ou ils en éludent grossièrement l'observation quand leur intérêt le demande. L'Espagne en usoit de la sorte, il y a quatre-vingts ans. La France aujourd'hui plus puissante s'est mise sans façon sur le même pied.

Le Sénat de Venise plus pénétrant & mieux intentionné que le Conseil de France pour la liberté de l'Europe, voioit avec un extrême chagrin les délais affectez du Gouverneur de Milan. Les Agens secrets & les partisans de la République exhortoient vivement les Grisons à ne souffrir pas que les Espagnols retinssent ainsi la Valteline contre la bonne foi d'un traité. Les Grisons animez par les émissaires de Venise, peut-être excitez sous main par ceux du Gouverneur de Milan qui cherchoit un prétexte de rompre l'accord fait à Madrid, & d'achever la conquête de la Valteline; les Grisons, dis-je, se

1621

*Nani, Hist.**ria Veneta.**Lib. IV.*

1621.

*Vittorio**Siri, Memo-**rie Recondi-**te. Tom. V.**Pag. 311.*

312. 313.

&c.

1622. se déterminent subitement à prendre les armes, & à chasser une bonne fois les Espagnols des postes qu'ils occupoient. Voici donc quelques milliers d'hommes qui viennent tumultuairement sans ordre & sans discipline fondre sur les Espagnols, & qui attaquent les forts où ceux-ci s'étoient cantonnés. Il ne fut pas difficile à un nombre inférieur de troupes réglées, & à des Officiers intelligens, de résister à une multitude confuse & mal conduite. Un des Généraux de l'Archiduc Leopold acourt promptement du Tirol avec quinze cens hommes. Il attaque par derrière, & il harcele incessamment les Grisons qui s'opiniâtrent à prendre un fort. Un autre Officier du Gouverneur de Milan vient dans la Valteline du côté de l'Italie avec un plus grand nombre de soldats. De manière que les Grisons presque enveloppez, se retirèrent en désordre. Leurs ennemis furent profiter de l'occasion. Les Espagnols s'emparent de la Valteline, & les gens de l'Archiduc renforcez s'avancent jusques aux portes de Coire. On les leur ouvre moiennant la conservation des privilèges, du gouvernement, & de la liberté de conscience des habitans. Leopold pense alors tout de bon à se rendre maître de la ville. L'Evêque jouit d'une grande juridiction temporelle aux environs, & d'un assez beau domaine. L'Archiduc fait proposer au Prélat de lui céder son Evêché. La négociation déjà commencée fut rompue

puë, quand on apprit le progrès de Mansfelt en Alsace. Leopold est obligé d'abandonner ses desseins sur les Grisons, & de courir promptement au secours des places de son Evêché de Strasbourg, & du patrimoine de la Maison d'Autriche en Alsace & dans le Brisgau.

Telle étoit la situation des affaires des Grisons & de la Valteline, lors que Louis revint dans la capitale de son Roiaume. Il se plaignit fortement au Marquis de Mirabel Ambassadeur d'Espagne, non seulement de l'inexécution du traité de Madrid, mais encore des nouvelles entreprises du Gouverneur de Milan & de l'Archiduc Leopold. Le Ministre Espagnol ne manqua pas de rejeter la faute sur les Grisons entrez à main armée dans la Valteline pour attaquer les troupes Espagnoles. Il fit mille protestations de la sincérité des intentions du Roi son maître : Et parce que la Cour de Madrid cherchoit seulement à gagner du temps, jusques à ce que Louis occupé derechef à la guerre contre les Réformez, ne fût plus en état de porter ses armes en Italie, Mirabel proposoit aujourd'hui un moien d'accommodement, & demain un autre. Le Roi reçut bien-tôt après son arivée à Paris des nouvelles qui devoient ne lui laisser plus aucun sujet de douter des véritables desseins des Espagnols sur la Valteline & sur la liberté des Grisons. Quelques Députez de cette République attirez finement à Milan par le Duc de Feria,

1622.
Nani, Historia Veneta. Lib. V.
1622.
Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 357. 358. 359.
35c.
Mercurio François.
1622.

Tome IV. R firent

1622. firent trois traitez avec lui. Dans l'un ils cédoient à l'Archiduc Leopold une partie considérable de leur République, nommée les *dix Droitures*. Par le second, ils faisoient une alliance perpétuelle avec le Duché de Milan, & ils permettoient au Roi d'Espagne un passage libre pour ses troupes. Le troisiéme détachoit la Valteline de la domination des Grisons, moyennant la somme de vingt-cinq mille écus par an. Le Roi d'Espagne comme protecteur de ce nouveau Canton, y devoit entretenir des garnisons dans les places fortes. Voilà comme ces indignes Députés vendirent à vil prix une partie des Etats & la liberté de leur République. Un si honteux traité fut même ratifié dans une assemblée générale des Grisons; soit que la multitude fût gagnée par les artifices des Espagnols; soit que les gens crussent pouvoir céder sans infamie ce qui n'étoit plus en leur pouvoir. L'Archiduc Leopold avoit pris les *dix Droitures*, & le Gouverneur de Milan étoit maître de la Valteline.

Louis ému d'un changement si contraire au traité de Madrid, si préjudiciable à ses intérêts & à la liberté de l'Italie, commence de parler au Marquis de Mirabel d'un ton plus haut & menaçant. Il ordonne encore à Du Fargis son Ambassadeur à Madrid, de déclarer au Roi d'Espagne, que si Sa Majesté Catholique diffère plus long-temps à tenir ce qu'elle a promis, le Maréchal de Lesdiguières passera incessamment

farmment en Italie à la tête d'une armée , 1622.
& que la France, la République de Venise, & le Duc de Savoie s'uniront, afin de remettre les choses dans l'état où elles se trouvoient avant les dernières brouilleries de la Valteline. Louis ajoutoit qu'il iroit lui-même à Lion le mois d'Avril suivant, & que sur la dernière résolution du Roi d'Espagne, il prendroit la sienne, ou de continuer la guerre contre les Réformez, ou de leur acorder la paix, afin de se donner entièrement à ce qui concernoit l'Italie. Le bon Prince faisoit des menaces, qui n'effraioient pas extrêmement les Espagnols. Assurez de l'inclination de Puisieux & des Ministres les plus accréditez, à continuer la guerre, & à terminer les affaires de la Valteline & des Grisons par la voie de la négociation, les Espagnols proposèrent à la Cour de France, qu'elles fussent remises au jugement du Pape, puis qu'elles avoient pris une situation tout-à-fait différente depuis la conclusion du traité de Madrid.

Les Ministres de France affectoient au Le Com-
dehors de paroître fort éloignez de s'en mandeur de
désister, & de lier une nouvelle négocia- Sillieri est
tion à la Cour de Rome. Cependant Pui- nommé
sieux & quelques autres y consentirent Ambassa-
en secret. Le Marquis de Cœuvres avoit deur de
été rappelé de son Ambassade à Rome France à
vers la fin de l'année précédente. Puisieux Rome.
fit en sorte que le Commandeur de Sillieri
son oncle fût nommé pour remplir la place
de Cœuvres. Nous avons son instruc-

1622. tion datée du 18. Mars de cette année.

*Mémoires
pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.
1622.*

Elle est semblable, à celles que nous avons déjà vues, je veux dire, pleine de bassesses pour le Pape Grégoire. Le Commandeur devoit confirmer les assurances de l'observance affectueuse & filiale de Sa Majesté Très-Chrétienne pour le service & pour l'honneur du S. Siège, à l'exemple des Rois, ses prédécesseurs. Passons cela, j'y consens. Peut-être que Louis devoit parler de la sorte selon les principes superstitieux de sa Religion. Mais qui l'obligeoit d'ajouter d'une manière indigne d'un puissant Roi, qu'il a le même zèle pour le contentement de sa Béatitude, en ce qui concerne l'avantage de la Maison de Ludovisio, & le succès des desseins du Pape? Silleri avoit ordre de parler ensuite à Grégoire de l'affaire de la Valteline, de se plaindre à lui de l'inexécution du traité de Madrid, & de déclarer enfin au S. Père que si le Roi d'Espagne différoit plus long-temps de faire ce qu'il avoit promis, Louis s'avanceroit à Lion, & que le Maréchal de Lesdiguières passeroit les Alpes avec une bonne Armée. Tout cela n'étoit que grimace. Louis avoit formé le dessein d'être en Poitou & en Guienne avant l'arrivée de son nouvel Ambassadeur à Rome; & Silleri portoit des ordres secrets d'y entrer en négociation sur l'affaire de la Valteline.

Marie de Médicis rentre au Conseil du Roi.

Un des articles de l'instruction ordonne au Commandeur, de faire de grandes instances pour la promotion de Richelieu Evê-

Evêque de Luçon au Cardinalat. Louis 1622.

témoigne qu'il ne peut refuser cette satisfaction à la Reine sa mère. Elle avoit si fort à cœur l'élevation d'un homme qui devoit la rendre dans quelques années la plus malheureuse Princesse du monde, qu'elle sollicitoit continuellement le Roi & ses Ministres, le Pape, le Cardinal Neveu, & le Nonce Corsini, pour obtenir un Chapeau rouge à son Richelieu. Incontinent après la mort du Connétable de Luines, Marie de Médicis témoigna un grand empressement de rentrer au Conseil du Roi, dont le Favori l'avoit éloignée.

Elle trouva d'abord quelque difficulté. Le Roi ne voioit pas comment il pourroit rappeler sa mère, sans lui rendre une grande partie de l'autorité qu'elle avoit autrefois. Et c'est ce que Louis ne pouvoit gagner sur lui-même. Il se surmonta pour tant, à la sollicitation de Puiseux & de quelques autres. Ces Messieurs étoient bien-aîsés qu'il y eût au Conseil quelqu'un qui contrebalançât la trop grande puissance que le Prince de Condé vouloit y avoir. On insinua seulement au Roi d'accorder cette grâce à Marie de Médicis, sous une condition, que la Reine Mère viendrait seule au Conseil, & qu'elle n'y ameneroit personne. La précaution fut prise contre Richelieu. Les Ministres le craignoient d'une étrange manière, & le Roi même ne l'aimoit pas. Instruit par le feu Connétable de Luines des différens tours de souplesse que l'Evêque de Luçon lui avoit,

Vittorio

Siri, Memo-

rie Recondi-

te. Tom. V.

Pag. 405.

406.

Voiez la Re-

montrance

au Roi, &

les Lumières

pour l'His-

toire de

France dans

les Défenses

de la Reine

Mère.

1622.

jouez, & à la Reine Mère, Louis acordoit avec une extrême répugnance sa nomination au Cardinalat en faveur de Richelieu, & les Ministres traversèrent sa promotion autant qu'ils purent. On craignoit que la Pourpre ne lui fraiât tôt ou tard le chemin au Ministère, & que le crédit de Marie de Médicis sa bienfaitrice n'achevât de le lui aplanir.

Puisieux & quelques autres donnèrent encore de si mauvaises impressions au Roi, ils lui firent si grande peur de l'esprit fourbe & ambitieux de l'Evêque de Luçon, que Louis se servit d'un artifice indigne de son rang pour reculer du moins la promotion de ce Prélat. Le Commandeur de Silleri avoit ordre de la demander instamment : car enfin le Roi ne pouvoit pas rétracter la parole donnée à Marie de Médicis. Mais à l'instigation de Puisieux, le Roi fit entendre à Corfini Nonce du Pape, qu'il consentiroit volontiers que Grégoire fit une promotion sans y comprendre aucun François, pourvu que le S. Père en usât de même au regard du Roi d'Espagne, & qu'aucun Italien ennemi de la France, n'obtint le Chapeau. Quoique cette intrigue fût fort secrète, & que l'Ambassadeur de France n'en eût aucune connoissance, Marie de Médicis la découvrit. Richelieu avoit trop de pénétration & de vigilance sur ce qui regardoit l'avaricement de sa fortune. Le Roi averti que Marie de Médicis fait quelque chose des mesures prises pour

pour la tromper, mande à son Ambassadeur de defavouer à Rome tout ce que le Nonce peut avoir écrit au préjudice de l'Evêque de Luçon, & de faire de nouvelles instances en faveur du Prélat. C'est ainsi que Richelieu eut l'habileté de se faire Cardinal malgré le Roi de France, dont il deviendra le premier Ministre, & peut-être malgré le Pape même, qui s'étoit laissé prévenir contre lui. Il semble que l'Evêque de Luçon étoit presque également craint à la Cour de France & à celle de Rome.

Marie de Médicis avoit d'autant plus d'ardeur à demander son rappel au Conseil du Roi, qu'elle espéroit de reprendre facilement une partie de son autorité perdue, en cas que son Fils persistât dans sa résolution de n'avoir ni Favori, ni premier Ministre, & de consulter seulement, à l'exemple d'Henri IV. un certain nombre de gens habiles & expérimentez. Le Président Jeannin y exhortoit le Roi de toute sa force. Il avoit souffert le règne absolu du Connétable de Luines aussi impatiemment qu'un autre. *Tous vos bons sujets*, dit-il à Louis, *voient avec une extrême joie que Votre Majesté veut désormais distribuer elle-même les charges, les dignitez & ses autres faveurs, établir un bon Conseil pour l'administration des principales affaires du Roiaume, & ne se reposer plus sur la conduite d'un seul homme. Où trouveroit-on une personne capable de supporter sans le secours d'autrui, le pesant*

Avis sage
que le Prési-
den Jean-
nin donne
au Roi.

Oeuvres
Miles de
Président
Jeannin.

R 4 fardeau

1622. fardeau du gouvernement d'un Etat tel que le vôtre ? En élevant quelqu'un à cette grande autorité, vous perdez beaucoup de pouvoir qui vous doit appartenir uniquement. Les Princes sages ont toujours suivi la méthode que vous voulez prendre : Et le feu Roi vôtre père ne faisoit rien d'important sans le conseil de ceux qu'il lui avoit plu de choisir. Je lui ai entendu dire plus d'une fois, lors que ses Ministres étoient d'un avis contraire au sien, qu'il aimoit mieux se conduire par les lumières de ses fidèles serviteurs, que s'arrêter à un sentiment que la passion, cette pernicieuse conseillère des Princes, lui inspiroit peut-être. Mieux instruit des véritables principes de l'ancien gouvernement de France, que les flatteurs du règne précédent & de celui-ci, Jeannin insinuoit respectueusement à Louis, que la Reine sa mère, les Princes du sang, & les principaux Officiers de sa Couronne étoient par leur naissance, & par leurs emplois appelés au Conseil du Roi, & qu'il devoit encore former de bonne heure le jeune Duc d'Anjou son frère aux affaires, & le rendre capable de gouverner le Roiaume, en cas que Sa Majesté mourût sans enfans mâles.

Difons la vérité. Jeannin proposoit une chose trop au dessus de la foiblesse du génie de son Prince. Il ne fut jamais en état de suivre le bon conseil que cet ancien serviteur lui donnoit. A peine Louis put-il demeurer un an & demi après la mort de son Favori, sans abandonner le
gou-

gouvernement du Roiaume au Cardinal de Richelieu, que Marie de Médicis fit choisir premier Ministre. Et quand le Prélat se crut assez bien établi, il éloigna du Conseil & des affaires les Princes du sang, les Officiers de la Couronne, & la Reine Mère même sa patronne & sa bienfaitrice. Le Cardinal faisoit tout lui seul, & le Roi incapable de gouverner, n'osoit pas contredire son Ministre. Louis XIV. s'en est tenu aux maximes introduites sous le règne de son Père, & confirmées durant sa minorité par Mazarin. Le Frère unique du Roi, les Princes du sang, & les Officiers de la Couronne sont demeurez exclus du Conseil & du Gouvernement. Il y a seulement cette différence entre Louis XIII. & son Fils, & je croi l'avoir déjà remarquée: l'un se laissa conduire par un Ministre habile & intelligent: l'autre suit les impressions que plusieurs, dont quelques-uns ne sont pas d'une capacité fort distinguée, lui donnent: Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que dans un âge déjà fort avancé, il semble déferer uniquement aux conseils d'une FEMME. Quel problème pour la postérité!

Henri IV. se faisoit un mérite de suivre les avis de ses bons serviteurs préféralement aux siens propres. Aujourd'hui le Roi régle tout lui seul, dit-on: ses Ministres ne sont que les simples exécuteurs de ses volontez. Nouvelle manière d'adulation! Les gens craignent de blesser la

1622. délicatesse du Prince jaloux de son autorité, en laissant entrevoir qu'ils sont les auteurs des résolutions prises. Les Telli-ers, les Colberts, & les autres ont trouvé leur compte à cette méthode. L'autorité des Ministres n'en est pas moins grande, & le Roi se rend responsable de leurs violences & de leurs injustices. L'Europe a vu depuis peu avec étonnement un exemple de l'abaissement des Princes du sang en France. Les Enfants mâles du Duc d'Anjou devenu Roi d'Espagne, sont appelez à la succession de la Couronne de France, quoique nez hors du Roiaume. Le Frère du Roi & les Princes du sang intéressés à cette affaire, ont-ils été consultez? A-t-on demandé leur consentement? Cela ne paroît point dans la Déclaration du Roi. Il fait tout *de sa pleine puissance*. Les Magistrats du Parlement de Paris qui ont enregistré la Déclaration, sont-ils bien persuadés que le Roi puisse lui seul & sans l'intervention des États du Roiaume, rendre un Prince étranger habile à succéder à la Couronne de France?

Délibérations au Conseil de France pour & contre la paix avec les Réformez.

Après cette espèce de préface sur l'établissement d'un bon Conseil, Jeanmin venoit à l'examen de la question, s'il étoit à propos de donner la paix aux Réformez, ou de continuer la guerre contre eux. Le Président pose d'abord ce principe, que *tant qu'il y auroit dans les Eglises Réformées une faction assez puissante pour troubler l'Etat, & pour résister aux com-*

commandemens du Roi , jamais l'autorité de Sa Majesté ne seroit absolue , ni le repos des sujets assuré. C'est-pourquoi , dit Jeannin , il est d'une nécessité indispensable de travailler sans relâche & avec un très-grand soin à rendre les Huguenots plus foibles , & les ramener à leur devoir & à l'obéissance. C'étoit donc un principe incontestablement reçu dans le Conseil de Louis XIII. & tous ses Ministres en convenoient unanimement , qu'il falloit ruiner au-plûtôt & d'une manière ou d'une autre le Parti Réformé , afin d'établir l'autorité absolue du Roi. Voici sur quoi les avis furent seulement partagez. La première chose que vous devez examiner , poursuivit Jeannin en s'adressant au Roi , c'est de savoir s'il est plus utile à votre service de renouveler la guerre , ou d'entendre à une bonne paix , en cas que vos sujets rebelles la demandent avec soumission , & qu'ils soient disposez à la recevoir aux conditions que Votre Majesté & ses bons sujets désirent. Autrement , ce seroit une paix honteuse & indigne de vous. Le Président soutient que la continuation de la guerre est sujette à de trop grands inconvéniens , & qu'il est plus facile & plus sûr de ruiner le Parti Réformé insensiblement durant la paix , qu'en l'attaquant à force ouverte. Qu'il me soit permis d'exposer les raisons de cet habile & ancien Ministre d'Etat ; elles nous serviront à juger équitablement des affaires des Réformez.

1622.
Oeuvres
Mélées du
Président
Jeannin.

1622.

L'exemple de ce qui arriva sous les régnés précédens, est une des grandes preuves que Jeannin allégué en faveur de son opinion. Ecoutons le : c'est un témoin oculaire de ce qu'il rapporte, & il eut grande part aux affaires de la Ligue. Représentons, dit-il, ce qui est arrivé dans les dernières guerres qui commencèrent il y a soixante ans, & qui furent continuées à diverses reprises : tellement qu'il y eut toujours guerre, ou paix insidieuse, qui servoit à se tromper les uns les autres. On donna des batailles dans le dessein de ruiner entièrement les Huguenots. Mais ils réparèrent facilement toutes leurs pertes avec les secours qu'ils reçurent des Princes étrangers. Après de puissans & inutiles efforts, il en falloit revenir à leur donner la paix. Elle fut souvent aussitôt rompue qu'accordée, parce qu'on ne la faisoit pas dans le dessein d'établir la tranquillité dans le Roiaume, mais pour chercher les moyens de tirer quelque avantage, & de se surprendre les uns les autres par la ruse & par l'artifice. Les Huguenots commencèrent les premiers, lors qu'ils essayèrent de se saisir de la personne du Roi Charles IX. à Meaux, & puis à S. Germain en Laie. Mais ce Prince fit encore pis de son côté à la journée de la S. Barthelemi ; violence & fureur qui ne ruinèrent pas le Parti, & qui servirent seulement à rendre le nom François odieux dans les païs étrangers. La Rochelle fut assiégée incontinent après, & il fallut abandonner l'entreprise. On dépensa des sommes immenses d'argent, on perdit une infinité d'hom-

d'hommes contre des gens qui se défendoient avec tant de courage & d'opiniâtreté, que Charles IX. fut obligé de leur acorder derechef la paix, & d'augmenter le nombre & le temps des villes qui leur furent laissées en garde contre nôtre perfidie & déloiauté. Le Roi Charles, la Reine Catherine sa mère, le Duc d'Anjou, & tout le Conseil qui étoit alors auprès d'eux, crurent qu'il valoit mieux prendre une résolution foible & peu avantageuse, que de continuer la guerre contre des gens, qui se trouvoient toujours assez puissans avec le secours des étrangers pour hazarder une bataille. Je ne demeure pas d'accord de tout ce que dit ici Jeanmin. Le Prince de Condé ne rompit point frauduleusement la paix au temps de l'entreprise de Meaux. La Reine Catherine de Médicis lui avoit demandé son secours contre les Guises & les autres qui la retenoient avec le Roi son fils dans une espèce de prison. Quoi qu'il en soit de cette affaire, je remarque seulement que les ennemis des Réformez ne doivent pas leur faire de si grans reproches sur les places de feureté qu'ils avoient & qu'ils vouloient conserver. Voici un Catholique zélé, qui déclare de bonne foi à Louis XIII. & à son Conseil, qu'elles furent justement obtenues contre la perfidie & déloiauté de ceux de sa Religion. Suivons Jeannin.

Tant de mauvais succès d'une guerre faite à feu & à sang, & puis par ruse & par tromperie, dit-il, mais toujours dans le

1622.

dessein de ruiner le Parti Huguenot, firent juger au Roi Henri III. qu'il le dissiperoit plutôt durant la paix que par la force de ses armes. Il déclara lui-même dans une Assemblée solennelle tenuë à S. Germain en Laïe, quand certains Ecclésiastiques outrez lui demandèrent la continuation de la guerre, que ce moien seroit toujours inutile. On reconnut en effet dans la suite, qu'Henri III. ramenoit plus de gens à l'Eglise Catholique, en n'élevant point les Huguenots aux charges & aux dignitez, & en ne leur acordant aucune gratification, que s'il eût entrepris de les réduire par la force des armes. Ce Prince ménagea les choses avec tant de dextérité, que les Huguenots n'ayant aucun sujet de se plaindre que leurs Edits de Pacification fussent violez, ils se virent obligez à souffrir patiemment qu'on leur enlevât un grand nombre de personnes considérables parmi eux. Nous avons entendu dire plusieurs fois au feu Roi, que lors qu'il étoit à la tête du Parti Huguenot, il ne craignoit rien tant qu'une paix de longue durée & religieusement observée. La paisible jouissance de leurs biens, & le libre exercice de leur Religion donnoient de l'éloignement aux Huguenots de s'embarquer en de nouvelles guerres civiles : ils respectoient, ils aimoient le Roi tant qu'on ne les inquiétoit point. Rien ne fut jamais plus pernicieux à leur Parti, que la manière libérale dont Henri III. gratifia ceux qui revenoient à l'ancienne Religion. Jean-
 tra-

travailler sous main à diminuer les forces du Parti Réformé, instruire doucement, & édifier par de bons exemples ceux qui l'avoient embrassé par des motifs de conscience, & tenter les gens tout au plus par l'espérance des bienfaits. Ces remèdes innocens, ajoutoit Jeannin, n'épuisent point les finances, ils conservent la vie à une infinité de braves soldats, ils n'exposent pas le Roi à une infinité de dangers dont les guerres civiles sont accompagnées.

Le Président insistoit encore sur les progrès que le Roi d'Espagne faisoit à la honte de la France, & sur le tort que ses entreprises caufoient à la réputation & au crédit de Louis dans les pais étrangers. Ces considérations, dit-il, me persuadent que la paix nous est d'autant plus nécessaire, que nos guerres civiles nous rendent méprisables au dehors, & qu'elles donnent occasion aux Princes de la Maison d'Autriche d'entreprendre des choses, auxquelles ils n'auroient jamais osé penser, si le dedans du Roiaume fût demeuré tranquille. M. de Bassompierre a rapporté de Madrid une parole positive de rendre la Valteline. Depuis que nous sommes occupez chez nous, le Roi d'Espagne s'est-il mis en peine de la tenir? Le Gouverneur de Milan garde la Valteline & il s'y fortifie. On se sert même du prétexte de la Religion contre le Roi, pendant qu'il expose sa vie en attaquant les hérétiques. Ce n'est pas que je sois d'avis que nous rompiions avec l'Espagne. Nous devons éviter d'entrer en guerre avec elle, tant que nous le pou-

1622. *le pourrons sans souffrir des indignitez, & pourvu que le Roi Catholique ne fasse pas de nouveaux progrès, au préjudice de nos allies & de la grandeur de cette Couronne. La paix nous donnera le temps de pourvoir à ces inconvéniens; & le Roi sera en état de se faire craindre au dehors, & d'obliger la Maison d'Autriche à cultiver mieux l'amitié de la France.*

Vittorio Siri, Memorie Recondite Tom. V. Pag. 353. 354. 355. & 404.

Marie de Médicis, le Chancelier de Sil-
leri, le Maréchal de Crequi, Bassompier-
re, & plusieurs autres furent de l'avis du
Président Jeannin. Le Prince de Con-
dé, le Cardinal de Retz, le Comte de
Schomberg, & les gens de leur cabale
soutenoient au contraire que le Roi de-
voit continuer la guerre. *Les Huguenots,*
dirent-ils, n'ont plus ni un Roi de Navar-
re, ni un Prince de Condé à leur tête, ni
l'Allemagne & l'Angleterre ne leur enver-
ront plus de secours; ils seront réduits dans
une campagne. Le Roi maître au dedans
& tranquille sera pour lors assez puissant
pour renverser tous les projets ambitieux de
la Maison d'Autriche. Bien des gens cher-
choient à pénétrer les motifs véritables de
cette ardeur extraordinaire du Prince de
Condé pour la continuation de la guerre
contre les Réformez. Quoi qu'il affectât
de donner dans les moindres superstitions
de l'Eglise de Rome, on ne l'en croioit
pas plus religieux, ni plus dévot dans le
fonds de son cœur. Il ne paroissoit pas
non plus si vaillant, ni un si grand Capi-
taine, que la guerre dût être la plus forte
pas-

passion. Enfin , les mouvemens que le Prince s'étoit donnez pour former différens partis dans le Roïaume , faisoient juger qu'il ne se mettoit pas autrement en peine de rendre le Roi plus puissant & plus absolu.

Corfini Nonce du Pape , selon le génie de ceux de sa nation , cherchant lui-même les raisons secrètes du Prince , apprit enfin d'un intime confident de Son Altesse , qu'elle s'étoit ridiculement entêtée d'une prédiction qui lui promettoit la Couronne à l'âge de 34. ans. Le Roi ne se portoit pas fort bien , la santé du Duc d'Anjou son frère avoit paru foible l'Été précédent. Condé entroit dans sa 22. année , & il étoit bien-aise , dit-on à Corfini , d'avoir une armée à sa dévotion & toute prête au temps que la prédiction s'accompliroit. Il craignoit que le jeune Comte de Soissons plus aimé , ne s'avisât de disputer la Couronne , à celui dont le Prince de Conti & le père du Comte de Soissons avoient voulu contester la naissance. J'ai peine à rapporter une si grande pauvreté : Mais les Princes donnent plus que les autres dans les extravagances de l'Astrologie judiciaire. Ceux qui s'en mêlent ont beau tromper les Grans , & leur donner de fausses espérances , ils trouvent des duppes dans toutes les Cours. Quoi qu'il en soit de cette bizarre imagination du Prince de Condé , le Nonce crut devoir avertir le Cardinal Ludovisio neveu du Pape Grégoire , de ce qu'un

1622. qu'un confident du Prince lui avoit découvert des motifs de Son Altesse pour la continuation d'une guerre que la Cour de Rome pressoit vivement.

Du Pleffis-Mornai
écrivit au
Roi pour le
prier de
donner la
paix à ses
sujets.

*Vie de M.
du Pleffis-
Mornai.
Liv. VI.
Lettres &
Mémoires
du même.
1621.*

Ce fut inutilement que du Pleffis-Mornai fit des remontrances au Roi & à ses principaux Ministres, afin de les détourner de suivre les sentimens intéressés du Prince de Condé. On n'eut aucun égard ni aux lettres ni aux mémoires du sage Gentilhomme. Les conseils violens l'emportoient. Du Pleffis étoit peut-être le particulier qui avoit les plus grandes raisons de se plaindre de la Cour. Elle lui avoit ôté son gouvernement de Saumur, quoiqu'il n'eût pas donné le moindre sujet de douter de ses bonnes intentions & de sa fidélité. Quand on mit le Comte de Saux à sa place, le Roi promit par un brevet exprès, que du Pleffis y rentreroit dans trois mois au plus tard. Il sollicita son rétablissement après le terme expiré. Mais Louis s'acoutumoit insensiblement à ne se mettre plus en peine de tenir sa parole. Il feignit de confirmer celle qu'il avoit donnée à du Pleffis : Mais il en différoit l'exécution jusques à ce que la conjoncture des affaires le permit. On jugea dez-lors que du Pleffis ne rentreroit jamais dans son poste, & que la Cour le laisseroit mourir dans la maison de campagne, où il s'étoit retiré. Une injustice si criante ne fut pas capable d'étouffer dans son cœur le zèle ardent & désintéressé qu'il avoit pour le bien

bien de la patrie, & pour la véritable gloire du Roi. Du Plessis lui écrivit plus d'une fois, afin de le conjurer de donner la paix à ses sujets, nonobstant les raisons spécieuses de ceux qui l'animoient à la continuation de la guerre. *On vous insinua, Sire, dit le sage Gentilhomme à Sa Majesté, que votre autorité est désormais trop engagée, & qu'il n'est plus temps de reculer; dussiez-vous employer toutes vos finances, & perdre jusqu'au dernier de vos soldats. Que ce prétexte d'autorité, Sire, nous coute de maux! Il faudroit examiner prudemment, si le chemin qu'on fait prendre à Votre Majesté est bon, ou mauvais. Car enfin, si la route ne vous mène pas au but que vous vous proposez, on ne sauroit la quitter trop tôt. Plus vous avancerez, & plus vous vous égarerez. Mais ces gens qui allèguent tant votre autorité, quelle tâche n'y font-ils pas avec leurs conseils violens? Réduire vos sujets à la nécessité de se défier de vous, à désespérer de votre clémence, à former la résolution de se défendre jusques à la dernière extrémité, c'est leur apprendre à vous défier, & à persister dans la revolte. Combien trouverez-vous de Montaubans en France? On aimera mieux risquer tout que de s'exposer à la violence faite à Clérac, au préjudice de la capitulation accordée.*

Que de justice, que de bon sens dans ce que du Plessis ajoute pour exhorter Louis à suivre l'exemple d'Henri son père! *On vous conseille, Sire, de voir la fin de l'en-*

1622. l'entreprise, fallât-il hazarder le salut de l'Etat, & celui de votre personne même. Les débits conviennent tout au plus à un Officier chagrin de n'avoir pas réussi dans une affaire, où sa réputation & sa fortune sont intéressées, encore doit-il prendre garde à ne hazarder pas l'Etat pour sauver son honneur particulier. Les grands Princes se conduisent par d'autres motifs. Votre réputation ne dépend pas de si peu de chose. La loi souveraine de ceux qui gouvernent, c'est le bien public, c'est la conservation du peuple. L'Empereur Charles-Quint échoua devant Magdebourg. Cela n'empêcha pas de donner ensuite la paix à l'Allemagne. Il prit même à son service les braves Officiers qui avoient si bien défendu la ville contre lui. Le Roi Charles IX. ne crut pas perdre sa réputation en abandonnant son entreprise sur la Rochelle après un siège de six mois, où il perdit dix mille hommes. Si le feu Roi votre père eût voulu se venger de toutes les injures qui lui furent faites en diverses occasions, & du chagrin que lui causèrent souvent ses plus proches parens, il n'auroit pas trouvé assez de salpêtre dans le monde pour prendre toutes les villes rebelles. Sa vie auroit été trop courte pour la conquête d'un si grand Roiaume, il l'auroit perdu pour lui & pour les siens. Ce qui ne pouvoit s'emporter à force ouverte, il l'obtenoit par sa prudence. Repoussé devant une ville, il la gagnoit ensuite en lui accordant des conditions avantageuses. Les habitans de Paris soutinrent un long siège, ils

ils tentèrent de l'exclure de la Couronne, & de la mettre sur la tête d'un autre. Avec quelle clémence le bon & sage Roi les reçut-il, quand la ville se rendit à lui ? Ceux de Lion charmez de sa douceur se soumirent ensuite. En pardonnant à un Seigneur, ou à une Province, il excitoit les plus opiniâtres à s'accommoder avec lui. Méthode vraiment digne d'un grand Roi ! Un père de famille ne se fait ni estimer, ni respecter véritablement quand il a toujours le bâton à la main. Et le Souverain se dégrade lui-même en prenant trop souvent les armes pour châtier des sujets rebelles. Moins il y a de troubles dans un Etat, plus l'autorité du Prince paroît grande. Faire la guerre à ses sujets, c'est témoigner de la foiblesse. L'autorité consiste dans l'obéissance paisible du peuple. Elle s'établit par la prudence & par la justice de celui qui gouverne. La force des armes ne se doit employer que contre une ennemi étranger. Le feu Roi auroit bien renvoyé à l'école des premiers élémens de la Politique, ces nouveaux Ministres d'Etat, qui semblables aux Chirurgiens ignorans, n'auroient point eu d'autres remèdes à proposer que le fer & le feu ; & qui seroient venus lui conseiller de se couper un bras malade avec celui qui est en bon état.

Voici la différence que du Plessis vouloit que Sa Majesté conceût entre ses sujets Réformez & les Catholiques éclairés. Elle consiste en ceci, disoit-il de fort bon sens. Plusieurs abus se sont glissés avec le temps

4622. temps dans l'Eglise : permettez moi, Sire, cette expression, puisques les meilleurs Catholiques soupirent d'une grande corruption depuis tant d'années, ou plutôt depuis tant de siècles. Les uns en ont demandé la réformation au péril de leurs vies, & nonobstant les supplices dont ils étoient menacés. Mais ne la pouvant obtenir par la voie acoutumée, ils l'ont extraordinairement anticipée. Les autres plus patiens se contentent de gémir, & l'attendent d'un Concile Général & légitime. Dieu veuille à l'honneur de son nom, au salut de son Eglise, à votre propre gloire, acorder cette grace que les bons Chrétiens lui demandent. Il est donc question maintenant d'une recherche solide & désintéressée de la vérité, & non pas d'une cruelle & barbare inquisition contre ceux qui croient être dans la bonne voie : il faut de la lumière pour éclairer l'esprit, & non du feu pour brûler le corps ; on doit examiner les anciens Canons des Conciles, & laisser ceux de Votre Majesté dans ses arsenaux. Je suis étonné que des gens qui vous font prendre des mesures si contraires à la conversion des hommes, & si capables de bouleverser l'Etat ; ne craignent point que Votre Majesté venant à réfléchir sur cette impertinence, ne s'aperçoive enfin qu'ils se défont étrangement de leur gloire spirituel, puis qu'ils empruntent sans cesse le vôtre.

Le feu Roi, Prince le plus prudent & le plus expérimenté de son temps, reconnut fort bien que son Roiaume ne pouvoit subsister sans la paix. & que la tranquillité ne s'y

éta-

établirait jamais sans la liberté des deux Religions. Témoin oculaire de l'innocence & de la fidélité des Réformez avec lesquels il vécut si long-temps, Henri le Grand crut qu'il étoit de sa justice & de son intérêt même de leur acorder un Edit, sous lequel ils pussent vivre, d'ajouter quelques nouvelles graces, & de pourvoir à notre seureté contre les mauvais desseins de nos ennemis, qui ne se faisoient que trop connoître. Ce fut en l'an 1598. Et parce que les Edits donnez par les Rois ses prédécesseurs furent fort mal observez, & qu'il restoit encore une passion secrète d'exterminer nos Eglises, le feu Roi bien instruit de tout, résolu de tenir religieusement ce qu'il acordoit à des sujets dont il avoit sujet d'être content. Il fait donc entendre à ses Officiers supérieurs & subalternes, qu'il veut étouffer toutes les guerres de Religion en maintenant son Edit, & que ne haïssant rien plus que la discorde civile, il regardera comme de mauvais sujets tous ceux qui n'entreront pas dans ses vues & dans ses intentions. Nous avons passé douze années sans trouble, sans alteration sous une si bonne discipline, jusqu'à ce qu'il nous ait été malheureusement ravi. C'est depuis son décès & durant le bas âge de Votre Majesté, que certains Ecclesiastiques ont eu la hardiesse d'entretenir le peuple dans leurs sermons & ailleurs, d'une espérance certaine de l'exécution du projet formé de ruiner nos Eglises. Au lieu de réprimer ces emportez, les Magistrats les ont encouragés par leur connivence, & quel-

1622. quelques-uns même les ont animez, par leurs discours. De là ces craintes, ces défiances, ces mesures prises, afin de prévenir les maux dont nos gens se croioient menacez. Votre Majesté peut remédier à tout sans peine, en renouvelant les Edits & les concessions du feu Roi son père, comme elle a fait à son avènement à la Couronne, & au commencement de sa majorité. Le remède sera d'autant plus efficace, qu'il paroîtra venir de votre pure bienveillance, sans négociation, sans traité, sans requête précédente.

Avez-vous dessein, Sire, d'abrèger les affaires, & retenir votre autorité toute entière? Capitulez avec vous-même. Vous êtes, & vous voulez être le père de vos sujets. Ils vous doivent l'obéissance & la fidélité. Pensez que vous leur devez réciproquement une affection paternelle, & la protection d'un bon maître. Nous vous demandons quelque secreté contre la malignité de nos ennemis; & certaines gens vous disent qu'il n'en faut point acorder. Soiez le premier Juge de la contestation. Si notre demande est raisonnable, n'attendez pas que nous vous présentions des requêtes. Votre Majesté vid brûler à Tours le lieu qu'on nous avoit donné pour l'exercice de notre Religion; Et vous savez avec quelle fureur la chose fut entreprise. On attaqua Charenton quelque temps après dans votre capitale & à la vue du Parlement de Paris: ce ne fut pas sans le dessein d'un massacre, & les Magistrats n'ont pu châtier une populace forcénée. Quelles suites fâcheuses
ces

ces deux exemples ne peuvent-ils pas avoir? Quant tant de pauvres gens n'auroient ni l'esprit ni l'adresse de vous demander leur seureté, Votre Majesté ne doit-elle pas la leur acorder de son propre mouvement? N'est-il pas de votre charité de pourvoir à leurs besoins, de votre honneur d'empêcher que vos sujets n'aillent chercher à vivre en repos dans les païs étrangers? Mais le mal vient de plus haut. Quand le Clergé vous pressa dans la dernière assemblée des • Etats Généraux, de vous engager par un nouveau serment à l'extirpation de l'Hérésie, & à faire observer le Concile de Trente dans votre Roiaume, ne fut-il pas visible que les Ecclesiastiques pensoient à nous faire persécuter, & qu'ils avoient formé le complot de perdre nos Eglises? Ils le déclaroient assez nettement, en s'opposant à ce que l'exception que nous demandions pour la conservation de vos Edits & de ceux du feu Roi, fût admise. Et combien de fois vous a-t-on exhorté en public & en secret à nous détruire? Quelles finesses, quelles calomnies, quelles conjurations n'a-t-on pas employées auprès de vous? Il n'est pas besoin de les remettre ici devant les yeux de Votre Majesté, elle s'en souvient assez. Avec quelle justice peut-on dire après cela, que nous n'avons plus besoin de villes de seureté? A Dieu ne plaise que nous les demandions contre la justice de Votre Majesté. Nous cherchons seulement à nous mettre à couvert de la haine la plus envenimée & la plus sanglante qui fut jamais.

1622.

Considérez encore, s'il vous plaît, Sire, que vos sujets de la Religion sont en fort grand nombre, & qu'il y a parmi eux des gens de toutes conditions, & capables de toutes les charges & de tous les emplois. L'E-dit acordé par le feu Roi les y admet littéralement & sans aucune exception. Mais il est évident qu'il y a une résolution secrète de les en exclure, & de leur fermer la porte à quelque dignité que ce soit. Outre que c'est dérober à Vòtre Majesté le service de plusieurs personnes d'un mérite distingué, qui ne peuvent vivre qu'avec regret en se voyant inutiles, ne devez-vous pas craindre encore le ressentiment de ceux qui ont plus de cœur & d'ambition que les autres ? On souffre impatiemment le mépris; chacun fait ce qu'il peut afin de s'en tirer. Il y a toujours des mécontents en France, entre les bras desquels les gens se peuvent jeter. Vòtre Majesté voudroit-elle se priver non seulement du service d'un grand nombre de bons sujets, mais les réduire encore à un desespoir qui leur feroit écouter les propositions de tous ceux qui auront envie de troubler l'Etat ? Les hommes ont leurs passions, & il ne faut pas attendre d'eux une stupidité Stoïcienne. Il est dangereux d'avoir un grand peuple nourri dans l'amertume. Plus il est oisif, plus il court après la nouveauté. Les gens s'apperçoivent enfin qu'au défaut d'un meilleur emploi, on peut trouver une épée. Le feu Roi qui avoit éprouvé la fidélité de ses sujets Réformez, ne faisoit aucune difficulté de les honorer des charges dont il les croioit

eroit digne, & il observoit si bien la proportion & l'égalité requise en ce cas, qu'il ne donnoit aucun sujet de plainte aux Catholiques. Votre Majesté prévient de grands inconvéniens, elle s'attirera une infinité de bénédictions, en suivant l'exemple du feu Roi son père. J'oserois vous répondre, si je pouvois être admis comme une caution solvable, que vos sujets de la Religion se calmeront alors en un instant. Tout le mal vient de certaines gens. Semblables à ces méchans Ecuiers qui débouchent les chevaux par leurs sacades, ils jettent ceux de notre Religion hors du bon chemin, & les conduisent au bord du précipice.

J'ai cru devoir donner ces extraits des remontrances que Jeannin & du Pleffis firent à Louis avant qu'il se fût déterminé à la continuation de la guerre. Outre que nous y trouvons d'excellentes instructions, elles nous aprénent la situation des affaires des Réformez avant & après le commencement des guerres de Religion, dont je dois parler maintenant, & la différente disposition des esprits dans le Conseil du Roi, & parmi les Réformez après la levée du siège de Montauban. Le Prince de Condé, le Cardinal de Retz, & ceux de leur cabale pressoient la destruction entière des Eglises Réformées à force ouverte. Le Chancelier de Sillery, Jeannin, & quelques autres plus modérez en apparence, proposoient au Roi de s'en tenir à la méthode qu'Henri III. avoit prise autrefois, d'affoiblir soude-

1622. ment les Réformez en leur fermant la porte aux dignitez & aux gratifications, & en suivant les maximes artificieuses de la Politique de Machiavel, dont ce Prince fut imbu par la Reine Catherine sa mère. Le Duc de Rohan, le Maréchal de Bouillon, du Pleffis & plusieurs autres Réformez sages & bien intentionnez, demandoient que Louis conservât religieusement les choses sur le pied où Henri son père les avoit mises. La grande contestation étoit sur un plus long octroi des places de seureté données de l'aveu du Président Jeannin *contre la perfidie & déloyauté* des Catholiques. Louis ne vouloit pas y consentir. Et les Réformez prétendoient que la haine de leurs ennemis n'étant pas moins violente que sous les régnés précédens, Sa Majesté ne pouvoit pas raisonnablement refuser ce que le feu Roi son père avoit acordé avec autant de justice que de sagesse. Que les personnes équitables & desintéressées jugent maintenant à qui la faute des guerres cruelles & sanglantes que je décrirai dans la suite, doit être imputée. Jeannin & du Pleffis étoient certainement grands hommes d'Etat, d'une profonde capacité, d'une expérience consommée. Qui des deux raisonnoit plus juste? Je dirai seulement que du Pleffis paroît avoir plus de droiture & de meilleurs principes de Christianisme. Il s'en tenoit aux maximes du feu Roi. L'autre préféroit celles d'Henri III. Qui de ces deux Prin-
ces

ces gouverna mieux la France ? Les gens de bon sens estimeront toujours Henri IV. beaucoup plus que son artificieux & efféminé prédécesseur. 1622.

Du Pleffis pensoit moins à ses intérêts particuliers qu'au bien des gens de sa Religion, quand il sollicitoit en même temps l'exécution de la promesse que le Roi lui avoit faite de le rétablir dans son gouvernement de la ville & du château de Saumur. Nous avons la requête qu'il fit présenter au Roi pour cet effet, un peu après le retour de Sa Majesté à Paris. J'en rapporterai seulement un endroit où ce grand homme qui fait une si belle figure dans l'Histoire que j'écris, raconte la manière dont il eut le gouvernement de Saumur. *On sait assez, dit-il, en quelle étrange confusion la France tomba l'an 1588. Le Roi Henri III. étoit chassé de Paris, la plupart des grands Seigneurs & des meilleures villes du Royaume avoient pris les armes contre lui. Le Duc de Mayenne vint attaquer jusques dans la ville de Tours où il s'étoit retiré, & ce Prince malheureux pensoit à trouver un asile dans ses Provinces les plus reculées. Le Roi de Navarre père de Votre Majesté, qui défendoit alors sa vie, son honneur, & le nom de Bourbon contre les ennemis de l'Etat & de sa Maison, prit la généreuse résolution de sacrifier ses justes ressentimens contre Henri III. & d'amener lui-même à son secours une bonne armée de ceux de notre Religion. Comme j'étois le Surintendant des affaires*

Du Pleffis-Mornai demande inutilement de rentrer dans son gouvernement de Saumur.

Vie de M. du Pleffis-Mornai. Liv. II. Lettres & Mémoires du même. 1622.

1622. *du feu Roi, il me dépêcha vers Henri III. Je vins déguisé à Tours, & j'y conclus secrètement une trêve entre les deux Rois. La ville & le château de Saumur firent par le Traité mis entre les mains du Roi de Navarre, comme un lieu de seureté & de passage pour lui & pour ceux qui devoient le suivre. Les deux Rois convinrent ensuite que du Pleffis auroit le gouvernement de la place.*

Il raconte dans sa requête les services qu'il rendit à Henri IV. après l'avènement de ce Prince à la Couronne de France. Le plus important, ce fut de gagner Chavigni qui gardoit à Chinon le vieux Cardinal de Bourbon, oncle d'Henri IV, dont la Ligne faisoit un Roi de théâtre sous le nom de Charles X. Du Pleffis fit si bien que le Cardinal fut remis entre les mains du Roi son neveu, & ce fut un coup de partie pour lui. Henri IV. devenu paisible possesseur de sa Couronne, voulut que Saumur fût la première entre les villes de seureté qu'il acorderoit aux Réformez, & que son ancien & fidèle domestique en gardât le gouvernement. Ce seroit une répétition inutile que de rapporter les services rendus par du Pleffis après la mort d'Henri IV. Les plus considérables ne sont pas omis dans les livres précédens de cette Histoire. J'y raconte aussi la manière franche & généreuse, dont il remit la ville & le château entre les mains du Roi, *sans demander, dit-il, ni argent, ni honneurs, sans vendre*

à rendre son bien & ses services. Une conduite si nette, si désintéressée méritoit bien que Louis y eût égard, & qu'il tint la parole donnée à un homme d'un si rare mérite. Mais quelle justice devoit-on attendre d'un jeune Prince prévenu par des Conseillers violens & sans honneur ? Toutes les instances du bon du Plessis furent inutiles.

Dégoûté des injustices de la Cour de France, & plus encore de celles des gens de sa Religion qui l'accusoient malignement de collusion avec leurs ennemis, il prit alors la résolution d'aller mourir en repos dans un pays étranger. On nous a conservé la requête qu'il dressa pour en demander la permission au Roi. Elle tire les larmes des yeux. *Puisque mon obéissance & ma fidélité me sont imputées à crime, dit-il, & qu'au lieu de la juste récompense de mes services, je ne dois attendre que de nouvelles ignominies, je supplie très-humblement Votre Majesté de vouloir bien m'accorder son saufconduit, afin que je puisse me retirer hors du Royaume avec ma famille. Là, Sire, éloigné des objets qui m'affligent trop justement, je prierai Dieu pour votre prospérité, & pour celle de la France; je lui demanderai de pardonner aux auteurs de ces conseils, qui sont plus préjudiciables au bien de vos affaires qu'à mes intérêts particuliers; Enfin pour adoucir l'amertume de mon cœur, je tâcherai d'oublier que je suis François. Peut-être, Sire, se trouvera-t'il quelqu'un qui*

S 4

fera

1622. *fera graver sur mon tombeau cette triste épitaphe : Ci git un homme qui à l'âge de 73. ans, dont il en passa 46. au service de deux grands Rois, s'est vu contraint pour avoir fait son devoir, à chercher un sépulchre hors de sa patrie. Passant, déplore ou son malheur, ou la malice du siècle: Cette seconde requête ne fut pas présentée au Roi. On détourna du Pleffis de l'envoier à la Cour. Ses amis lui conseillèrent d'attendre le succès de l'entrevue du Duc de Rohan & du Maréchal de Lesdiguières. Ils devoient entamer la négociation d'une paix. C'est de quoi je dois parler, après avoir repris quelque chose de ce qui se passa au bas Languedoc dans les premiers mois de l'an 1622.*

Embaras du
Duc de Ro-
han dans le
bas Languedoc.

*Mémoires
de Rohan.
Liv. II.*

Le Duc de Rohan reçu à Montpellier en qualité de Général de ce Cercle Réformé à la place du Marquis de Châtillon, y rencontra les obstacles & les difficultés que tous ceux qui se mettent à la tête d'une multitude confuse & acoutumée à l'anarchie trouvent ordinairement. L'humeur inquiète de certains Ministres, & les divisions du dedans l'embarassoient beaucoup plus que les efforts du Duc de Montmorenci Gouverneur pour le Roi dans le haut & bas Languedoc. J'ai déjà dit qu'il y avoit à Nîmes une assemblée des Eglises du haut & bas Languedoc, des Cévennes, du Vivaretz, du Givaudan, & du Dauphiné, dont quelques-unes étoient fort mécontentes. On l'accusoit d'avoir dissipé les finances, on lui

lui en demandoit compte , on vouloit qu'elle se séparât , puis qu'il y avoit un Général choisi à la place de Châtillon. Mais plusieurs de ceux qui composoient l'assemblée , acoutumez au commandement , & avides du profit qu'ils faisoient en maniant les deniers publics , soutenoient qu'elle devoit subsister jusques à la fin de la guerre. Ces Messieurs prétendoient être le Conseil véritable & perpétuel du Général , sans lequel il ne pouvoit rien faire ; avoir l'administration des finances , & jouir d'une autorité supérieure dans toutes leurs cinq Provinces ; de manière qu'ils fussent seulement responsables de leur conduite à l'Assemblée générale de la Rochelle. Rohan se donna de grands soins pour appaiser ces divisions domestiques , dont il prévoyoit les suites fâcheuses. Mais son intérêt particulier & le bien public même , demandant que l'autorité de cette Assemblée de Nîmes diminuât , il ne se mit pas trop en peine de la soutenir. Peut-être qu'il appuioit sous main ceux qui demandoient qu'elle se séparât. De là que ses membres s'apperçurent que Rohan ne les maintenoit pas autant qu'ils vouloient , ils se mirent à crier & à cabaler contre lui. Le Marquis de Châtillon outré de ce qu'on l'avoit déposé pour mettre le Duc à sa place , fomentoit sous main la division dans un pais où il avoit ses partisans & ses créatures. Il étoit d'intelligence avec le Duc de Montmorenci & avec le Conseil

1622. du Roi pour empêcher que Rohan n'acquît autant de crédit & d'autorité dans le bas Languedoc & dans les Provinces voisines, qu'il en avoit déjà dans le haut Languedoc & dans la haute Guienne. La supériorité de son génie & sa grande habileté faisoient peur à la Cour. Rohan n'étoit peut-être pas fort au dessous du fameux Guillaume Prince d'Orange. S'il avoit trouvé des gens aussi raisonnables, aussi zélés pour la conservation de leur Religion & de leur liberté que les habitans des Provinces-Unies, il auroit bien su empêcher le Cardinal de Richelieu d'abattre le Parti Réformé, & d'établir le pouvoir arbitraire de son Roi.

La vigilance, la fermeté, l'application infatigable du Duc de Rohan traversé de tous côtez, ne se peuvent assez admirer. Il avoit à se défendre contre les Ducs de Montmorenci & de Guise Gouverneurs de Languedoc & de Provence, contre les cabales & les intrigues du Marquis de Châtillon parmi les Réformez, & contre le Maréchal de Lesdiguières, qui pour venir à ses fins attaquoit les Provinces du Duc de Rohan, sans vouloir le ruiner absolument. Sous prétexte du service du Roi, le Maréchal assiége des forts du Vivaretz sur le Rhône, les prend, & y met des Gouverneurs qui dépendent absolument de lui. Son véritable dessein, c'étoit de se rendre encore plus formidable à la Cour, & d'obliger le Roi à lui offrir une seconde fois l'Épée de Connétable

*Histoire du
Connétable
de Lesdiguières.
Liv. XI.
Chap. 2.*

ble pour le gagner. Car enfin , si le Maréchal de Lesdiguières mécontent se fût uni au Duc de Rohan , bien loin de ruiner le Parti Réformé , le Roi n'auroit pas osé l'attaquer. La Cour le sentoît fort bien. C'est pourquoi elle avoit voulu que Bullion Conseiller d'Etat suivît Lesdiguières en Dauphiné pour veiller sur les démarches du Maréchal , & pour l'entretenir toujours de bonnes espérances. Que d'embaras , que de difficulté , Rohan avoit à surmonter ! L'Assemblée de Nîmes l'inquiétoit plus que tout le reste. Elle offrit de le déposséder aussi bien que Châtillon , & de se soumettre à Lesdiguières. *Mémoires de Rohan. Liv. II.*

Le Duc de Rohan , écrivoit-on au Maréchal de la part de l'Assemblée, est un ambitieux qui cherche à rendre la guerre immortelle , afin de conserver son autorité. Nous aimons mieux faire nôtre paix avec le Roi, quelque désavantageuse qu'elle puisse être, que de souffrir plus long-temps la domination d'un Général trop impérieux. Si vous voulez nous délivrer de lui , nos Provinces se soumettront volontiers à vous.

Lesdiguières n'écouta pas la proposition. Il n'avoit pas envie que la guerre finît si tôt. Le Roi n'eût plus pensé à le faire Connétable. Afin que Sa Majesté ne se pût dédire de la parole donnée , il falloit que le Duc de Rohan se fit craindre , & que la Cour eût besoin du Maréchal de Lesdiguières.

Les gens de l'assemblée de Nîmes animés à la perte de Rohan , ne se rebutent

1622.

pas. Ils entreprennent de le décrier à la Rochelle, aussi bien que Soubize son frère. Un certain Ministre y va de la part de ceux de Nîmes, & se met à déclamer hautement contre le Duc de Rohan. *Tout alloit le mieux du monde dans le bas Languedoc, avant que Mr. de Rohan y vint, disoit cet emporté. Il a tout brouillé par son ambition. C'est un homme qui ne pense qu'à s'agrandir aux dépens du public : il a ruiné le pais de Foix & l'Albigeois ; il en sera de même du bas Languedoc. Mr. le Duc s'y établit ; il commence d'y faire le Souverain. En vérité, nous aimons mieux nous remettre entre les mains du Roi, & implorer sa clémence, que d'obéir à M. de Rohan. En tout cas, il est plus avantageux de rappeler Mr. de Châtillon injustement dépossédé. Gardez-vous bien ici des mauvais desseins de Mr. de Soubize. Il cherche à dissiper votre Assemblée. Nous savons qu'il a écrit à Mr. de Rohan, qu'elle n'est plus composée que de sept ou huit coquins. Tout est perdu à moins que vous ne donniez pouvoir à la nôtre de subsister. C'est le seul moien de retenir le Duc de Rohan dans le devoir. Il se soutint malgré de si grandes traverses, & les choses furent si bien ménagées que s'il ne put empêcher le Maréchal de Lesdiguières d'enlever un ou deux forts dans le Vivaretz, il eut du moins de l'avantage contre le Duc de Montmorenci. Nous verrons qu'il mit Montpellier en état de tenir contre le Roi qui vint l'assiéger à la tête de son Armée.*

Louis

Louis avoit, comme je l'ai dit ci-dessus, 1622.
 donné des ordres secrets au Maréchal de Du Cros
 Crequi de faire savoir à Lesdiguières son Président à
 beau-père que le Roi souhaitoit qu'il en Grenoble
 tamât quelque négociation pour la paix, est assassiné
 & qu'il fondât si les Réformez étoient dans dans Mont-
 la disposition de se soumettre à des condi- pellier, où
 tions, dont la majesté du Souverain lui le Maréchal
 permit de se contenter. Quoique Lesdi- de Lesdi-
 guières toujours entêté d'obtenir l'Epée guières l'a-
 de Connétable, crût que la continuation voit envoié
 de la guerre convenoit mieux à ses des- négocier
 feins, la bienfiance demandoit aussi qu'il avec le Duc
 parût porter le Roi à user de clémence au de Rohan.
 regard de ceux dont Lesdiguières suivoit
 encore la Religion, & qu'il ne refusât pas la
 commission de voir avec le Duc de Ro- *Journal de*
 han, quelles conditions les Réformez *Bassom-*
 vouloient accepter. De quelque côté que *pière.*
 les choses tournassent, le Maréchal de *Tome II.*
 Lesdiguières y trouvoit de grands avan- *Histoire du*
 tages. La guerre contre les Réformez *Connétable*
 sembloit lui assurer l'Epée de Connétable. *de Lesdi-*
 Que si la paix venoit à se conclure, il *guières.*
 comptoit qu'au défaut de la première di- *Liv. XI.*
 gnité du Roiaume, il auroit du moins le *Chap. 2.*
 commandement de l'armée que le Roi ne *Mémoires*
 pouvoit se dispenser d'envoier en Italie *de Rohan.*
 pour tirer la Valteline des mains des Es- *Liv. II.*
 pagnols. L'habile Vieillard fera si bien qu'il *Mercur*
 aura l'un & l'autre. La guerre se recom- *François.*
 mencera, & Lesdiguières fera enfin Con- 1622.
 nétable. Il ménagera la paix incontinent
 après, & le Roi lui donnera le comman-
 dement de ses armes en Italie. C'est

1622: ainsi qu'un Gentilhomme d'une naissance assez médiocre vid toujours croître sa fortune & son crédit jusques à l'âge de 80. ans.

Pour obéir aux ordres du Roi. Lefdiguières envoie à Montpellier Du Cros Président Réformé au Parlement de Grenoble, Magistrat dont le mérite distingué lui avoit acquis beaucoup de réputation. Du Cros devoit conférer avec le Duc de Rohan sur les conditions de la paix. Il étoit malade pour lors d'une fièvre continuë. Rohan reçut le Président avec toutes les démonstrations imaginables de confiance & d'amitié. Il protesta que ses intentions étoient sincères pour la paix, pourvu que les Eglises Réformées y trouvaissent leur seureté. Pendant que Du Cros attend que le Duc reprène ses forces, quelques emportez font courir malignement le bruit, que le Maréchal de Lefdiguières envoie le Président pour débaucher le Duc de Rohan, & que Lefdiguières ne pense qu'à trahir & à perdre ceux dont il professe la Religion en apparence. Là-dessus on forme le dessein de se défaire au-plûtôt de l'Emissaire prétendu de Lefdiguières. Du Cros est donc assassiné quelques jours après par des gens qui feignent de lui rendre visite. Le Duc de Rohan & les personnes les plus distinguées de Montpellier détestèrent une action si noire. Les Magistrats dépêchèrent un exprès à Grenoble avec ordre de protester au Maréchal de Lefdiguières qu'ils

qu'ils n'y avoient aucune part. Quatre 1622.
complices du crime furent condamnez à
la mort. Les autres s'échappèrent. Le
Ministre Suffrein étoit accusé du complot.
Sa fuite clandestine & précipitée acheva
de confirmer les justes soupçons que les
honnêtes gens avoient de lui.

Le Maréchal de Lesdiguières content Entrevuë
de la conduite du Duc de Rohan dans la du Duc de
triste & malheureuse affaire du Président Rohan & du
Du Cros, convie Rohan quelque temps a- Maréchal
près à une entrevuë, où ils pussent con- de Lesdi-
férer ensemble sur les conditions de la guières.
paix. Le rendez-vous fut donné à Laval
près du Pont S. Esprit. Le Duc de Ro-
han se réduisit à ces quatre choses, la res- *Mémoires*
titution de toutes les places de sûreté, la de Rohan.
liberté de tenir des assemblées Ecclé- *Liv. II.*
siastiques & Politiques, la continuation *Histoire du*
des sommes octroyées pour l'entretien *Comte de*
des Ministres, & pour le paiement des *Lesdi-*
garnisons, enfin le dédommagement des *guières.*
Seigneurs privez de leurs emplois, ou *Liv. XI.*
de leurs biens pour avoir secondé l'As- *Chap. 3.*
semblée de la Rochelle dans la défense *Mercur*
commune de la Religion & de la liberté. *François.*
Lesdiguières parut consentir à ces propo- 1622.
sitions de la part du Roi, il y eut seule-
ment de la contestation sur la restitution
de Saumur & des places de Poitou, que
Louis se vouloit réserver. Le Maréchal
ne pouvant pas aller au delà de ce que Sa
Majesté lui prescrivoit, il convint avec le
Duc que cette difficulté se termineroit
entre

1622. entre les Ministres du Roi & les Députés des Provinces & des Seigneurs Réformez que Bullion Conseiller d'Etat se chargeoit de conduire à la Cour, & de présenter au Roi. Cependant, on donne avis au Maréchal de Bouillon, aux Ducs de la Tremouille & de Sulli, au Marquis de la Force, & à l'Assemblée générale, de la négociation commencée entre le Duc de Rohan, & le Maréchal de Lesdiguières. Tous furent également conviez d'envoyer aussi des Députés à la Cour, afin qu'ils travaillassent à la conclusion de l'accommodement, de concert avec ceux du Duc de Rohan & des Provinces où il commandoit.

Le Roi part
subitement
de Paris
pour la con-
tinuation de
la guerre.

Dez que le Prince de Condé & ceux de son parti savent que Bullion amène des Députés à la Cour avec un Traité déjà fort avancé par le Duc de Rohan & par le Maréchal de Lesdiguières, Son Altesse & les autres qui vouloient la continuation de la guerre, emploient tous les artifices imaginables, afin de tirer promptement le Roi de Paris. On craignoit que Sa Majesté n'écoutât les propositions, si le Chancelier de Silleri & le Président Jeannin qui la pressoit de donner la paix à ses sujets, se trouvoient auprès d'elle, lors que les Députés Réformez ariveroient à la Cour. Le Prince, le Cardinal de Retz, & le Comte de Schomberg représentent vivement à Louis, que Soubize frère de Rohan s'étant rendu maître du bas Poitou durant l'Hiver, & que les Réformez aiant

*Mémoires
de Rohan.
Liv. II.
Journal de
Bassompierre.
Tome II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VII.
Mercur
Francois.
1622.*

ayant repris plusieurs des places qui leur furent enlevées l'Eté dernier en Guienne, ils demanderoient des conditions exorbitantes, & que Sa Majesté devoit avoir les armes à la main en donnant la paix à des sujets rebelles, reprendre premièrement ce qu'elle avoit perdu, durant son absence, en Guienne & en Poitou, & réduire même des gens si opiniâtres dans leur révolte, à implorer humblement la clémence du Souverain. Tout le monde croioit que Louis passeroit les Fêtes de Pâque dans sa capitale : mais le Prince de Condé & les autres lui dirent tant de choses, ils firent jouer de si puissans ressorts, que le Roi résolut enfin de partir le Lundi de la Semaine Sainte 21. Mars.

On ne fait pas bien si les gens du parti de Condé eurent quelque raison d'appréhender que la Reine Mère & les anciens Ministres d'Etat n'engageassent le Roi à retarder son départ jusques à ce que les bonnes Fêtes fussent passées, & que durant cet intervalle on ne le disposât entièrement à la paix. Quoi qu'il en soit, Louis part à la dérobée le Dimanche des Rameaux après Vêpres, & sort par la porte de derrière du Louvre. On fut extrêmement surpris de cette précipitation. Le Roi paroissoit être plutôt enlevé qu'entreprendre un voiage concerté. Le voilà donc à Orleans, où il passe la Fête de Pâque, en attendant que ses Officiers & sa maison le joignent. Louis aprit en chemin une chose qu'on avoit eu
soin

1522. Soit de lui cacher avant son départ de Paris. La Reine son épouse grosse de six semaines s'étoit blessée par la faute, & peut-être par la malice, disoit-on, de la Connétable de Luines & de Mademoiselle de Verneuil. Ces deux Dames qui tenoient la Reine sous les bras, lors qu'elle alloit se coucher, la firent courir dans la grande salle du Louvre. Elle tomba, & l'accident fut suivi d'une fausse-couche. Le Roi irrité contre sa sœur naturelle, & contre la Connétable, voulut qu'elles fortissent du Louvre. Il leur envoya même une défense expresse d'être désormais auprès de la Reine. Celle-ci tâcha de se consoler de la disgrâce en épousant avant la fin de la première année de son deuil, le Duc de Chevreuse son amant.

On agite
dans le Con-
seil du Roi,
s'il ira en
Languedoc
ou bien en
Poitou.

Louis étoit sorti du Louvre avec tant de précipitation, qu'il ne savoit pas encore de quel côté il porteroit ses armes. Les gens qui vouloient la continuation de la guerre, ne se mirent en peine que de le tirer de Paris, & de l'éloigner des vieux Ministres d'Etat qui lui conseil-
loient de rétablir la tranquillité dans son Roiaume. Quand Sa Majesté fut à Blois, on agita dans son Conseil, si changeant tout à coup de route, elle iroit à Lion pour passer de là en Languedoc, ou bien si descendant le long de la Loire, on marcheroit premièrement vers le bas Poitou. Soubize y faisoit des progrès considéra-
bles. Nonobstant les forces que le Roi
avoit

avoit laissées au Duc d'Epéron, au Com-
 te de la Rochefoucaut, & au Marquis de
 S. Luc, Soubize avec deux mille hom-
 mes qui le suivirent d'abord, prit l'île
 d'Oleron, la ville de Roian, la Tour de
 Mournach, & plusieurs autres places. L'é-
 pouvante étoit si grande dans le pais &
 aux environs, qu'il paroissoit devoir être
 bien-tôt maître de la campagne, à moins
 qu'on n'opposât une bonne armée à la
 sienne qui grossissoit tous les jours. Sou-
 bize s'étoit jetté premièrement du côté
 de la Saintonge, afin de mettre les habi-
 tans de la Rochelle un peu plus au large,
 parce que leur ville se trouvoit serrée de
 fort près. Mais il ne réussit pas autant
 qu'il espiroit. Le Duc d'Epéron man-
 de incontinent à la Rochefoucaut & à S.
 Luc qui commandoient dans le haut &
 dans le bas Poitou, de lui amener ce qu'ils
 ont de troupes. Ils obéirent conformé-
 ment aux ordres que le Roi leur avoit
 laissez en retournant à Paris. Soubize
 plus foible qu'Epéron quitte la Sainton-
 ge & entre dans le Poitou. La Roche-
 foucaut & S. Luc y acourent incontinent.
 Mais ils n'avoient pas assez de troupes
 pour arrêter Soubize. Son armée gros-
 sie tout à coup, montoit à près de huit
 mille hommes. Ils écrivent donc au Duc
 d'Epéron, & le prient de venir à leur se-
 cours selon les intentions du Roi. Le Duc
 d'Epéron leur répondit qu'il ne pouvoit
 pas abandonner ses gouvernemens expo-
 sez à l'invasion des Huguenots, qui deve-
 noient

1622;
 Bernard,
 Histoire de
 Louis XIII.
 Liv. VII.
 Mémoires
 de Roban.
 Liv. II.
 Journal de
 Bassom-
 pierre.
 Tom. II.

1622. noient supérieurs en Guienne, aussi bien que dans le Poitou.

Le Roi averti du refus que fait le Duc d'Epéron, lui envoie par un exprès des ordres positifs d'aller incessamment en Poitou avec les troupes que Sa Majesté lui avoit laissées. Epéron s'excuse d'obéir, & l'homme du Roi faisoit au gré du Duc de trop grandes instances, il lui parle avec une extrême hauteur, & le renvoie. Louis se met en colère; il ordonne à son exprès de retourner sur ses pas, & de dire encore de sa part au Duc d'Epéron, que toutes choses cessantes il marche au secours du Poitou. Mais le fier Epéron ne se mettoit en peine ni des ordres réitérez, ni des menaces de la Cour, quand il n'avoit pas envie de faire quelque chose. Quelle étoit sa vue en demeurant ainsi dans son Angoumois? Avoit-il reçu quelque mécontentement secret? Craignoit-il d'exposer sa réputation contre un nouveau Général, devant qui tout sembloit plier? C'est ce qu'on ne nous a pas expliqué. Je ne sai si le Duc ne cherchoit point à se rendre encore plus nécessaire, en souffrant que l'ennemi devint plus formidable. Epéron soupiroit après l'Epée de Connétable, du moins après le gouvernement de Guienne. On obtient maintenant les honneurs & les dignitez à la Cour de France, en rampant devant le Roi, devant un Ministre, devant une Femme qui est devenue en nos jours le plus grand exem-

exemple de la bizarrerie de la fortune; parlons franchement, de la foiblesse d'un Prince que ses flatteurs élèvent au-dessus de tous les Héros anciens & modernes. Il n'en étoit pas de même sous le règne de son Père. Un Seigneur parvenoit souvent aux premières dignitez de l'Etat, en faisant le mauvais, en se rendant suspect & redoutable à la Cour. L'indignation que le Roi conçut de ce que le Duc d'Epemon laissoit tranquillement faire Soubize, ne fut pas un des moindres motifs qui déterminèrent Sa Majesté à prendre plutôt la route de Poitou que l'autre, quoique le voiage de Lion parût nécessaire pour une raison, peut-être aussi importante que celle de la guerre contre les Réformez. Louis avoit menacé le Pape & le Roi d'Espagne de s'avancer jusques là pour donner ordre de plus près aux affaires de la Valteline, & pour faire passer les Alpes en cas de besoin à une armée sous la conduite du Maréchal de Lesdiguières. Le Roi trouvoit ainsi un double avantage en allant à Lion. Il donnoit de l'inquiétude aux Espagnols, & il fauvoit même son honneur engagé à faire cette démarche. D'un autre côté Louis jettoit la fraieur dans le Languedoc. La division qui s'y étoit mise entre le Duc de Rohan, & le Marquis de Châtillon sembloit rendre les Réformez incapables d'attendre que le Roi les vint attaquer à la tête de son armée.

1622.

En effet lors qu'il proposa dans son Conseil le voiage de Languedoc, ou celui de Poitou, plusieurs se déclarèrent pour le premier. *Les Huguenots de Languedoc*, disoient ceux-ci, sont les plus emportez & les plus insolens de tous. Ils sont les Souverains. *M. de Châtillon* a été destitué du gouvernement de Montpellier que le Roi lui avoit donné. Non contents de ne publier pas les ordonnances de Sa Majesté, ils en font de contraires, & ils se préparent à lui résister ouvertement. Leurs Assemblées déclarent traitres tous ceux qui n'adhèrent pas aveuglément à celle de la Rochelle. Pour témoigner qu'on ne veut entendre parler ni de paix ni d'accommodement en Languedoc, ceux de Montpellier ont assassiné brutalement le Président Du Cros que *M. de Lesdiguières* avoit envoié faire des propositions à *M. de Rohan*. Le Roi ne trouvera peut-être jamais une plus belle occasion de réduire le Languedoc. La stérilité de l'année dernière n'a pas permis de remplir les greniers & les magasins des villes Huguenotes. Le Roi seul peut tenir la campagne & tirer des vivres de la Bourgogne & d'ailleurs par la Saône & par le Rhône. Il est même important que Sa Majesté aille en Languedoc avant que les villes rebelles soient mieux fortifiées. On travaille fortement à les mettre en état de résister. Mais il est encore temps de les prendre au dépourvu. Elles ne sont ni assez fortes, ni assez bien fournies de vivres & de munitions pour tenir contre l'armée du Roi.

Quel

Quelque puissantes que fussent ces raisons, soutenues d'un engagement d'honneur que le Roi avoit pris d'aller à Lion, il écouta plus volontiers ce qui fut allégué en faveur du voiage de Poitou. L'envie de témoigner son ressentiment de la desobéissance du Duc d'Epéron l'emportoit sur les autres considérations. Votre Majesté, lui disoit-on, réduisit l'année dernière à son obéissance plusieurs villes Huguenotes en Guienne & ailleurs. Les rebelles en ont repris un grand nombre. Si vous n'allez pas les retirer de leurs mains, vous paroîtrez, Sire, abandonner vos conquêtes. En commençant par le Poitou & par la Guienne, vous enfermez les rebelles dans un coin du Roiaume, où ils ne peuvent être assistez d'aucune Puissance étrangère: Car enfin, vous êtes sur du Roi d'Espagne. Au lieu que si vous allez d'abord en Languedoc, tous les Huguenots s'en iront dans le Poitou & dans les Provinces maritimes où ceux de leur Religion auront le moyen de les assister. L'armée de M. de Soubize est forte & nombreuse. Il paroît vouloir s'élever au dessus de la condition de sujet & de particulier. Il faut se défier de sa grande ambition. M. de la Rochefoucault ne peut pas lui résister sans le secours de M. d'Epéron: Et celui-ci ne veut point quitter la Saintonge & l'Angoumois. Si Votre Majesté n'arrête pas au-plûtôt les progrès de M. de Soubize, il est à craindre qu'il ne s'étende encore du côté de la Bretagne & de la Normandie. Il trouvera là beau-

1622. beaucoup de gens de la même faction qui se joindront à lui. Avec un peu de diligence le Poitou & la Guienne se réduiront, & vous aurez le temps de passer en Languedoc. Il fut donc résolu que le Roi descendroit le long de la Loire, qu'il iroit premièrement en Poitou, & de là en Languedoc par Lion, ou bien à Lion par le Languedoc. C'est ce que Puisieux écrit au Commandeur de Silleri qui alloit en Ambassade à Rome. *Faites bien connoître, dit le Secrétaire d'Etat à son oncle, que le Roi sera dans peu de temps à Lion. Cela est important pour les affaires de la Valteline. Nous devons rassurer nos Alliez, & donner de l'inquiétude aux usurpateurs. Les Espagnols sont moins fiers depuis que le Roi a parlé de ce voiage. Nous les presserons tôt ou tard pour la restitution de la Valteline. Sa Majesté ne peut pas souffrir cette invasion.*

*Mémoires
pour l'Histoire du
Cardinal de
Richelieu.
1622.*

*Etat des
affaires en
Guienne.*

Les affaires avoient un peu changé de face en Guienne depuis le retour du Roi à Paris. Les Réformez revenus de leur consternation reprenoient courage : ils paroissoient disposez à se défendre mieux que l'année dernière. La plupart des villes dont le Roi s'étoit rendu maître, furent recouvrées. La garnison de Montauban surprit la petite ville de Negrepelisse qui l'incommodoit ; & les soldats du Régiment de Vailhac que les habitans, d'intelligence avec ceux de Montauban, firent bien boire, furent inhumainement égorgez. Le Duc de Sulli retiré dans ses

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VII.
Gramond,
Historiarum
Gallia Lib.
XI.*

ses terres de Querci avoit assuré le Roi de sa fidélité, lors que le siège fut mis devant Montauban. Sulli sembla se repentir d'une démarche, dont il espéroit peut-être quelque récompense. Mais n'osant violer trop ouvertement la promesse faite au Roi, il se laisse assiéger dans Figeac par le Comte d'Orval son fils; & quand la ville & le château sont rendus, le Duc écrit au Maréchal de Thémines, qu'Orval le retient prisonnier, & qu'il n'est plus en son pouvoir d'arrêter les courses qu'un Fils desobéissant se prépare à faire dans le Querci. Le Marquis de Luzignan d'un autre côté surprend Clérac par la négligence d'un Conseiller de Bourdeaux qui en faisoit démolir les fortifications. La Force le père chasse Theobon de la ville de Sainte-Foi sous prétexte qu'il est d'intelligence avec la Cour. Il s'en rend maître, & prend encore Tonneins. Son Fils aîné s'empare en même temps de Montflanquin dans l'Agénois. Enfin Favas que l'Assemblée de la Rochelle avoit déclaré Général d'une partie de la basse Guienne, fait une décente dans le pais de Medoc, y prend quelques places pour incommoder Bourdeaux, & pour avoir de la communication avec le pais d'Albret, la Gascogne, & le Bearn. Le Parti Réformé réparoit assez heureusement les pertes faites l'Été dernier; & ce fut une des raisons qui déterminèrent ensuite le Roi à passer du Poitou dans la Guienne.

1622.
Lescun est
fait prison-
nier, & con-
damné à la
mort.

Mercur
François.
1622.)

Suivons la méthode que nous nous sommes proposée dans cette Histoire, de rendre justice à la vertu malheureuse & opprimée. Paul de Lescun, ce courageux & zélé défenseur de sa Religion & de la liberté du Bearn sa patrie, dont j'ai parlé plus d'une fois, accompagna Favas dans la décente au pais de Medoc. Il prétendoit passer en Bearn, afin d'exhorter ses compatriotes à profiter de l'occasion, & à tâcher de rentrer dans les droits & dans les privilèges, dont ils furent injustement privez il y a deux ans, lors que Louis XIII. alla en Bearn après l'affaire du Pont de Cé. Lescun portoit avec lui des commissions de l'Assemblée de la Rochelle pour lever des troupes. Celles de Favas aiant eu quelque desavantage dans une rencontre au pais de Medoc, Lescun résolut de retourner sur ses pas, de prendre une autre route, & d'aller à Clérac, afin de conférer avec le Marquis de la Force dépouillé du gouvernement de Bearn. Un parti des troupes du Duc d'Epéron le prit dans la Saintonge, & il fut conduit incarcéré à Bourdeaux. Il reclama inutilement les droits de la guerre, qui veulent que le Prince épargne ses sujets, quand ils sont faits prisonniers dans une guerre ouverte entre lui & eux. Car enfin, Lescun avoit été pris en se défendant, & il étoit même blessé. Il ne fut pas plus écouté quand il demanda son renvoi à une Chambre mi-partie selon les privilèges acordez à ceux de sa Religion.

Le

Le Parlement de Bourdeaux lui fit son procès, & le condamna comme criminel de léze-majesté. C'est le prétexte ordi-

1622.

naire dont les fauteurs de la tyrannie se servent pour perdre ceux qui s'opposent à son établissement. Les Magistrats qui donnèrent cet Arrêt, ne devoient-ils pas se souvenir que leurs ancêtres refusèrent autrefois de se soumettre aux ordres des prédécesseurs de Louis XIII, & qu'ils prirent même les armes pour la conservation des droits de leur Province? Ceux qui ont si lâchement condamné des gens de bien, auxquels on ne peut reprocher autre chose que d'avoir eu les sentimens que nous admirons dans les anciens Grecs & Romains, méritent bien de gémir sous le poids accablant de la puissance arbitraire, & de voir leur ville autrefois si libre, maintenant bridée par de bonnes citadelles. Lescun mourut en Héros Chrétien, & ses ennemis louèrent sa constance. L'Arrêt injuste du Parlement de Bourdeaux, ni les traits malins de quelques Historiens flateurs, ne sont pas capables de flétrir sa mémoire. Les personnes équitables & judicieuses estimeront toujours le courage & la vertu d'un homme mort pour la défense des droits anciens incontestables dont sa patrie jouissoit paisiblement sous le père & sous la grand' mère du Prince qui l'a fait condamner.

Le Duc d'Elbeuf qui commandoit les Le Duc
armes du Roi dans la basse Guienne, fai- d'Elbeuf &
soit de son mieux, afin d'arrêter les pro- le Maréchal
grès de Thémis-

1622. grès des Réformez. Il s'affura d'abord du
 nes tâchent d'arrêter les château de Duras, & il attaqua ensuite
 progrès des celui de la Force. Le Marquis acourt
 Réformez promptement au secours de sa maison a-
 en Guienne. vec un assez bon nombre de gens. La
 Bernard, Force plus foible & repoussé par le Duc
 Histoire de d'Elbeuf, se retire en désordre & avec per-
 Louis XIII. te. Elbeuf se préparoit à prendre la place
 Liv. VII. d'assaut, lors que le Marquis de Bour-
 Gramond, deilles & plusieurs Gentilshommes distin-
 Histori- guiez du Perigord, vinrent lui représen-
 rum Gallia ter que la prise du château seroit infailli-
 Lib. XI. blement suivie de l'exécution d'un Arrêt
 Mercure du Parlement de Bourdeaux. Le Marquis
 François. de la Force, son Fils aîné; & Montpouil-
 1622. lan un de ses cadets eurent l'année der-
 nière la tête tranchée en effigie. Leurs
 maisons devoient être razées par le mê-
 me acte, leurs bois coupez, leurs biens
 confisquez, & leur postérité devenoit ro-
 turière. Monsieur, dit de fort bon sens
 Bourdeilles au Duc d'Elbeuf, *il faut avoir*
égard au mérite de M. de la Force, &
aux services importants qu'il a rendus au
feu Roi, afin de lui assurer la Couronne.
La Maison de Caumont, dont M. de la
Force se trouve maintenant le chef, est une
des plus anciennes & des plus illustres de
la Province. Il a plusieurs enfans capa-
bles de bien servir le Roi. Espérons que ces
Messieurs feront enfin leur devoir. Dans
les guerres étrangères on a toujours quelque
respect pour les anciens châteaux des pré-
mières Maisons du pais; à plus forte raison
devons-nous les épargner dans une guerre
civile.

civile. Si M. de la Force est indigne que vous épargniez son château, voici la principale Noblesse du Perigord & de la Guienne qui demande grace pour lui. La manière franche & généreuse dont nous servons le Roi, mérite bien cette légère récompense. Bourdeilles & les autres craignoient que si les Généraux du Roi venoient à se mettre sur le pied de ruiner les châteaux des Seigneurs Réformez, ceux-ci n'usassent de represailles sur les terres & sur les maisons des Seigneurs & des Gentilshommes Catholiques.

Le Maréchal de Thémynes vint alors au secours du Duc d'Elbeuf trop foible pour s'opposer à toutes les entreprises des Réformez. Le Duc & le Maréchal assiégèrent Tonneins que le Marquis de la Force avoit repris. Monpouillan son fils défendit la place avec un courage, qu'on ne devoit pas attendre d'un homme encore jeune & nouveau dans le métier de la guerre. Mais la Force aiant tenté plus d'une fois inutilement de secourir Tonneins, & les assiégeans recevant de nouveaux renforts du côté de Bourdeaux, il fallut capituler à la fin. Monpouillan sortit malade d'une blessure à la tête, dont il mourut peu de jours après. Le Roi auprès duquel il fut élevé, l'aimoit particulièrement. Estimé de tout le monde pour ses belles qualitez, Monpouillan fut chassé de la Cour à cause de sa Religion. qu'il estimoit plus que les bonnes graces du Roi. Depuis sa mort & la prise de

*Mémoires
de Roban &
de Pontis.
Journal de
Bassompierre.*

1622. Tonneins, le zèle du Marquis son père pour la défense des Eglises Réformées, parut se ralentir. Il pensa tout de bon à s'accommoder avec la Cour. Les nouvelles de la défaite de Soubize, & du progrès des armes du Roi qui s'avance vers la Guienne, effraient un Seigneur dont la constance paroissoit supérieure à toutes les disgraces. Il écouta les propositions avantageuses qui lui furent faites de la part du Prince de Condé.

Défaite
entière de
Soubize
dans le bas
Poitou.
*Bernard ,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VI.
Journal de
Bassompierre.
Tom. II.*

Louis s'étoit rendu de Blois à Nantes en grande diligence. Il y déclara le Prince de Condé son Lieutenant Général ; & les Maréchaux de Praslin & de Vitri eurent ordre de servir sous lui. Le Comte de la Rochefoucault avoit amené ses troupes, & il s'étoit avantageusement posté pour s'opposer à la retraite de Soubize retranché dans les Iles du bas Poitou. C'est un endroit de deux ou trois lieues de pais marécageux au bord de la mer, où vous n'abordez que par les digues & les chaussées que les habitans ont eu soin d'élever, pour avoir du commerce & de la communication avec ceux qui sont plus haut dans la terre ferme. Quand l'Armée du Roi se fut avancée vers ces Iles, les Officiers se trouvèrent dans un grand embarras. On ne pouvoit aller à l'ennemi qu'en passant un gué fort dangereux. La marée ne s'en retiroit qu'à minuit, & il falloit prendre ce temps-là. C'étoit exposer la personne du Roi, & l'Etat à de terribles inconvéniens. Quelles embuscades ne devoit-on pas

pas craindre durant la nuit, en un endroit 1622.
 dont Soubize connoissoit tous les avanta-

ges ? Et quand l'Armée auroit passé le
 gué, des soldats mouillez & fatiguez é-
 toient-ils en état de soutenir le choc des
 ennemis qui pouvoient fondre sur eux ?

En allant chercher un champ de bataille
 enfermé de la mer & de marais profonds,
 l'Armée du Roi s'exposoit au danger de
 n'avoir plus d'autre retraite, que le che-
 min qu'elle pouvoit s'ouvrir au travers
 des escadrons & des bataillons Réformez.

Ces considérations effraierent les plus
 déterminez. Rendons justice au Prince
 dont j'écris l'Histoire. Il avoit de la bra-
 voure & de l'intrépidité. Tout le monde

en convient. *J'ai vu le Roi en diverses
 occasions périlleuses*, dit Bassompierre : *Et
 je puis avancer sans flatterie que je n'ai ja-*

*mais vu d'homme plus assuré que lui. Son
 Père dont la bravoure fut généralement
 estimée, n'étoit pas si intrépide que lui.* La
 continence n'est donc pas la seule vertu
 qui relève Louis XIII. au dessus de son

Père & de son Fils, auxquels on a donné
 le surnom magnifique de *Grand*. S'il
 étoit plus brave, plus intrépide qu'Hen-
 ri IV. quel avantage n'a-t'il pas de ce
 côté-là sur Louis XIV ? Il témoigna
 plus d'une fois dans la campagne dont je

parle maintenant, que le danger ne l'ef-
 fraioit pas. *J'ai pris les armes pour une
 bonne cause*, répondit-il à ceux qui lui
 remontoient les inconvéniens du passage.

La crainte ne me fera pas abandonner une

1622. *si belle entreprise. Je n'apprehende rien, & je mets ma confiance en Dieu.* Louis parloit sur de faux préjugés, à mon avis. Mais à Dieu ne plaise que je lui refuse les justes louanges qu'un sentiment si noble, si élevé mérite de toutes les personnes équitables.

Dans l'occasion où un jeune Prince de vingt-un ans, paroit un Héros, Soubize se déconcerte mal à propos, il perd sa réputation. La peur le saisit, dez qu'il apprit que le Roi passoit le gué, & que Sa Majesté s'avançoit en ordre de bataille. Avec une armée de huit mille hommes de pied & de huit cens chevaux, peu inférieure à celle de Louis; retranché dans un endroit dont il connoit les grands avantages, & où son artillerie est avantageusement postée; ce Général ne pense plus qu'à sa retraite durant la nuit. Une partie de son infanterie tâche de se sauver dans les marais : l'autre entre avec précipitation dans les barques venues de la Rochelle, & pense à s'y retirer par mer. Enfin Soubize s'enfuit au plus vite avec sa cavalerie. Les basses marées & le défaut du vent n'ayant pas permis aux barques de gagner la mer, l'infanterie demeure à la discrétion de celle du Roi, qui en fit un grand carnage. On se saisit des barques, & ceux qui s'étoient enfuis dans les marais, furent presque tous noiez ou tuez. De huit mille hommes de pied, il n'en revint pas quatre cens, & Soubize eut bien de la peine à gagner la Rochelle avec quarante

1622.
rante ou cinquante cavaliers. Voici un
des beaux endroits de la vie de Louis
XIII. Le Comte de Soissons étoit à l'aile
droite de l'armée avec le Maréchal de Vi-
tri : le Duc de Vendôme, & le Maréchal
de Praslin commandoient la gauche.
Louis marchoit au milieu à la tête de sa
compagnie de Gendarmes, la cuirasse sur
le dos, & le plumet blanc à son chapeau,
plein d'ardeur dans la disposition de com-
battre l'ennemi, mais il n'eut pas le
courage de se présenter. La flatterie
trouva bien de quoi s'exercer sur un suc-
cès si extraordinaire. Quelques Courti-
sans élevoient le Roi au dessus de l'Empe-
reur Charles-Quint traversant l'Elbe à la
vuë d'une armée ennemie. D'autres en-
core plus ridicules ne trouvoient rien de
comparable à Louis qui passe un gué à la
faveur de la nuit, qu'Alexandre entrant
dans le Granique pour aller combattre
les Perses.

Après une si heureuse réduction du bas Le Roi
Poitou, Louis marcha vers le haut dans écoute à
le dessein d'aller en Guienne, & de là en Niort les
Languedoc. Les Députés que Bullion Députés
Conseiller d'Etat amenoit avec les propo- que le Duc
sitions de paix que le Duc de Rohan & le de Rohan
Maréchal de Lefdiguières avoient con- envoioit
certées dans leur entrevue, trouvèrent avec des
le Roi à Niort. La déroute de Soubize, propositions
le traité du Marquis de la Force commen- de paix.
cé, le siège de Roian que le Duc d'Eper-
non vouloit prendre; afin d'appaiser Sa
Majesté irritée contre lui; cela, dis-je.,
T 5 avoit

1622.
Mémoires
de Robun.
Liv. II.
Journal de
Bassompierre,
Tom. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VII.

avoit tellement enflé le courage du Prince de Condé & de ceux de sa cabale qui vouloient la continuation de la guerre, qu'ils orierent hautement dans le Conseil du Roi, qu'on ne devoit pas écouter les propositions que les Députez apportent. On leur présenta d'autres conditions sur lesquelles ils furent renvoiez à la Reine Mère, & puis au Chancelier de Silleri à Paris. C'étoit afin de trainer la négociation en longueur, & de donner au Roi le temps de réduire la Guienne & le Languedoc. Marie de Médicis suivoit son Fils dans ce voiage autant que sa santé le lui permettoit. Elle craignoit que le Prince de Condé ne prit trop d'autorité, & qu'il ne se rendit maître des affaires. Une indisposition arrêtoit la Reine Mère à Nantes, lors que les Députez ariverent auprès du Roi. Louis ne découvroit pas tout au Cardinal de Retz, au Comte de Schomberg & aux autres de son Conseil qui s'opposoient à la conclusion de la paix. Il y avoit certaines dépêches secrètes que Puisieux communiquoit au Roi seul, & Bassompierre & qui Sa Majesté prenoit plus de confiance que jamais, étoit de ce Conseil particulier. Pour amuser le Prince de Condé & ceux de sa cabale, Louis feignoit de ne vouloir point entendre à la paix avec les Réformez. Cependant Puisieux mit entre les mains de Bullion les articles dont le Roi se contenteroit. On devoit les envoyer au Maréchal de Lefdiguières, afin qu'il les proposât

fat au Duc de Rohan. Bassompierre nous apprend que Louis faisoit ce mystère aux gens de son Conseil : mais il ne nous marque pas quelle fut la réponse secrète & *essentielle*, dit-il, que Puisieux donna aux conditions que Bullion apportoit de la part du Maréchal de Lesdiguières. Un Historien qui suivoit alors la Cour, nous dit que le Roi aiant envie d'attirer Rohan & Soubize à son service, en cas que l'accommodement général ne se fit pas, Sa Majesté leur offrit des conditions avantageuses en leur particulier. Fermes dans les engagements pris avec ceux de leur Religion, & supérieurs à toutes les disgraces, les deux Frères ne voulurent entendre parler que d'une paix générale, où toutes les Eglises Réformées trouvaissent leur seureté.

Louis alla de Niort à S. Jean d'Angeli. Le Duc d'Épernon avoit manqué son entreprise sur Roian. C'est une ville avec un château de l'ancien trimoine de la Maison de la Tremouille. Sa situation sur un rocher au bord de la mer, la rendoit importante. Et les Réformez qui s'en saisirent au temps des premières guerres de Religion, eurent soin de fortifier la place. S. Surin jeune Gentilhomme Réformé s'en étoit rendu maître au préjudice de la Chenaie qui professoit la même Religion, & que le Roi avoit gratifié de ce gouvernement. S. Surin tenoit pour l'Assemblée de la Rochelle, & la Chenaie demouroit au service du Roi. Il étoit

Journal de Bassompierre.
Tom. II.
Vie du Duc d'Épernon.
L. VIII.
Bernard,
Histoire de Louis XIII.
Liv. VII.

1622. de conséquence que Louis s'affurât de Roian avant que d'aller en Guienne. C'est pourquoi le Prince de Condé fit avertir le Duc d'Epemon que s'il vouloit appaïser le Roi, & fermer la bouche au Cardinal de Retz, aux Comtes de la Rochefoucault & de Schomberg, & à quelques autres qui lui rendoient de mauvais offices auprès de Sa Majesté, il devoit assiéger & prendre Roian. *C'est le seul moien qui vous reste pour rentrer dans les bonnes graces du Roi, & pour lui faire oublier le passé*, dirent le Prince & Bassompierre au Duc. *Si vous ne voulez pas nous croire, ne vous en prenez qu'à vous-même du mal qui vous arrivera peut-être. Il n'aura tenu qu'à vous de conjurer l'orage qui paroît se former.* Epemon suivit le conseil de ses amis, dans l'espérance de gagner S. Surin qui commandoit à Roian.

Le Duc lie donc une intelligence avec lui, & s'avance avec ses troupes vers la place. On fait mine de l'assiéger : On commence les travaux. Le Gouverneur demi gagné ne fait pas grande résistance : il parle d'entrer en composition. La chose ne fut pas si secrette que l'Assemblée de la Rochelle n'en eût connoissance. Elle envoie Favas & quelques autres, afin de s'opposer à S. Surin. Ils arrivèrent par mer lors que le Gouverneur sortoit imprudemment de Roian, afin de faire ses conditions avec le Duc d'Epemon. S. Surin & lui conféroient dans un lieu découvert à la portée du canon, & un grand

grand nombre de gens y acoururent au spectacle de la reddition de la ville & du château. La Compagnie fut incontinent saluée de dix-huit volées de canon. Les gens venus de la Rochelle avoient fait casser la tête d'un coup de pistolet au Lieutenant de S. Surin, & la garnison & les habitans s'étoient soulevez contre le Gouverneur. Surpris d'un changement dont il ne savoit pas la raison, S. Surin protesta au Duc d'Epéron que cela se fait contre les ordres qu'il a laissez en sortant de sa place, il y retourne promptement après avoir donné sa parole, qu'il abandonnera la garnison & les habitans, en cas qu'ils refusent de se soumettre au Roi. S. Surin trouva les portes fermées : les habitans rangez sur les ramparts de leur ville lui reprochèrent sa trahison, & le chargèrent de mille imprécations. Un Historien rapporte que les dix-huit volées de canon tirées sur Epéron, sur S. Surin, & sur ceux qui étoient auprès d'eux, ne blessèrent personne, quoique l'endroit fût découvert & étroit. Si cela est, les canoniers de Roian méritoient les louanges & la récompense qu'un Empereur Romain fit donner à je ne sai quel fat, qui dans un spectacle jetta plusieurs javelots sans pouvoir atteindre un taureau. L'Empereur ordonna que cet homme reçût le prix destiné aux plus adroits. Et parce que le peuple murmuroit de voir un faquin honoré d'une couronne, le Héraut cria de la part de l'Empereur, qu'il étoit

1622. mal-aisé de manquer si souvent & de si près un taureau.

Le Roi assiége & prend Roian.

Epernon ne voulut pas poursuivre le siège de Roian, soit qu'il craignît d'échouer, soit qu'il fût mécontent de ce que le Roi se rendoit aux instances du Comte de Soissons, qui briguoit le commandement des troupes que Sa Majesté laisseroit autour de la Rochelle en partant pour la Guienne & pour le Languedoc. Invariable dans sa maxime de n'obéir jamais qu'au Roi seul, Epernon refusa tous les emplois, dez qu'il apprit qu'on pensoit à mettre un Prince du sang au dessus de lui. Il vouloit bien suivre le Roi en qualité de volontaire & de particulier. Obéir à tout autre, cela étoit contraire à son humeur hautaine. Louis impatient d'aller en Languedoc pressa plusieurs fois le Duc d'Epernon de reprendre le siège de Roian; on lui offrit un plus grand nombre de troupes; ses amis le conjurèrent de donner cette satisfaction à Sa Majesté. Le Duc demeura toujours inflexible. Il ne pouvoit digérer qu'un Prince du sang eût le commandement des troupes qui seroient en Saintonge, en Angoumois, & dans le pais d'Aunis. Le Roi résolut donc d'attaquer lui-même Roian. Le siège ne dura pas long-temps: mais il fut beau, & les assiégés se défendirent bravement jusques à la dernière extrémité. Bassompierre en donne le détail. Je rapporterai seulement une ou deux circonstances qui font honneur au Prince dont j'écris l'Histoire, Ecou-

Journal de Bassompierre. Tom. II. Vie du Duc d'Epernon. L. VIII. Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. VII. Lettres de Puiseux dans les Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu. 1622.

Écoutons le récit simple & naïf de Bassompierre. *J'irai demain à la trenchée, lui dit Louis, & j'y serai à quatre heures du matin, attendez moi à l'entrée. Je fis haïsser toute la nuit une longue ligne, poursuivit Bassompierre, afin que Sa Majesté pût arriver en seureté. Elle vint en effet accompagnée du Duc d'Epéron & du Comte de Schomberg. C'étoit la première fois que le Roi s'étoit trouvé dans une pareille occasion. Bassompierre, me dit-il, je suis encore un novice; apprenez moi ce que je dois faire. Je n'eus pas la peine de lui donner de grandes leçons. Plus brave, plus intrépide qu'aucun de nous, il monta trois ou quatre fois sur la banquette des trenchées pour reconnoître à découvert. Il y demeura fort long-temps. Nous frémissons tous du danger auquel le Roi s'exposoit. Aussi froid, aussi tranquille qu'un vieux Capitaine, il ordonna le travail de la nuit suivante, comme un habile Ingenieur l'auroit fait. En retournant à son quartier, il fit une action qui me plut extrêmement. Les ennemis tirèrent un coup de canon à un certain passage qu'ils connoissoient fort bien. Le boulet passa au dessus de la tête du Roi qui parloit à Mr. d'Epéron. Sa Majesté ne s'étonna point; elle ne baissa pas même la tête. Mon Dieu, Sire, lui dis-je, peu s'en est fallu que cette balle ne vous ait tué. Non pas moi, répondit-il froidement; mais bien M. d'Epéron. Quelques-uns de ceux qui accompagnoient le Roi, s'étant alors écartez; comment, leur dit-il en souriant,*

avez-

1622. *avez-vous peur ? Il faut recharger le canon , avant qu'il tire une seconde fois.* Louis s'exposoit si librement, que La Chau Archevêque de Tours & son premier Aumonier fut chargé de lui faire des remontrances là-dessus. *Tous vos Officiers , dit le Prélat de Sa Majesté , seront enfin obligez , Sire , de vous faire la prière que les Capitaines de David lui firent autrefois. Vous ne viendrez plus à la guerre avec nous , de peur que la lumière d'Israël ne s'éteigne avec vous.* La harangue étoit un peu flatteuse : mais les éloges que l'Archevêque donnoit à Louis XIII. n'étoient-ils point plus sincères & mieux fondés, que les panégiriques étudiés du Clergé de France en nos jours , où la bravoure & le courage de Louis XIV. sont exaltés en termes si pompeux , si magnifiques ? Laissons-en le jugement aux personnes desintéressées.

Ce fut au camp devant Roian , que son Père voulut donner audience aux Ambassadeurs d'Angleterre & des Cantons Suisses. Ils venoient intercéder en faveur des pauvres Réformez de France. On les paia de cette réponse générale , que le Roi donneroit volontiers la paix à ses sujets , quand ils la demanderoient avec soumission , & à des conditions que la Majesté du Souverain lui permit d'accorder. Est-ce donc que le Duc de Rohan ne s'étoit pas mis à la raison , en demandant seulement une exacte observation de l'Edit de Nantes , & la continuation des

des places de feureté, si nécessaire à des gens dont la ruine étoit jurée? Puisieux Secrétaire d'Etat nous découvre assez quel étoit le premier instigateur de cette guerre cruelle & sanglante. *Que sa Sainteté ne craigne point*, dit-il au Commandeur de Silléri, en lui écrivant la réponse donnée aux Ambassadeurs. *Le Roi ne fera rien qui ne soit avantageux à la Religion Catholique, & aux intérêts de son Etat.* Ces paroles n'ont pas besoin de commentaires: on les entend bien. La garnison de Roian batit la chamade l'onzième jour de Mai. Louis fit répondre qu'il ne capituloit point avec ses sujets. Bassompierre écrivit les conditions que le Roi vouloit bien acorder, & les assiégés s'y soumirent. L'Assemblée de la Rochelle leur avoit envoyé du secours par mer: Mais la poudre & les vivres manquoient dans la place. Les conditions furent supportables; & le Roi prit soin de les faire observer. Il eut même de l'humanité pour la garnison qui sortit. De Drouët Gentilhomme du Blesois, & Capitaine aux Gardes, eut le gouvernement de Roian. Ce fut la récompense d'un service de trente-cinq années.

Immédiatement après la prise de Roian Louis donna les ordres nécessaires pour l'armée qu'il vouloit laisser autour de la Rochelle. Le Comte de Soissons en a-troques que le Roi laisse autour de la Rochelle à la place du non

1622. non. Duc d'Eper- non. non. trouvât mauvais qu'on lui ôtât un emploi qui étoit fort à sa bienfiance , à cause des gouvernemens de Saintonge & d'Angoumois , il dissimula son chagrin.

Comment auroit-il osé se plaindre de ce que le Roi lui préféreroit un Prince du sang ? *Votre Majesté*, dit-il à Louis, *a raison de favoriser les nobles inclinations de M. le Comte. Il faut le rendre capable de vous rendre bien-tôt les services que vous devez attendre d'une personne de son rang.* On étoit bien-aïse que le Duc d'Epernon ne commandât point en chef. Les Officiers subalternes ne pouvoient souffrir son humeur hautaine. Il ne vouloit obéir qu'au Roi seul ; & quand Sa Majesté lui donnoit ses ordres , il ne les exécutoit point lors qu'ils n'étoient pas de son goût. Cependant il falloit ménager un Seigneur si puissant & si altier.

Afin de ne lui donner aucun sujet de plainte , on lui offrit honnêtement la Lieutenance générale sous le Comte de Soissons. Phelippeaux d'Herbault devenu Secrétaire d'Etat à la place de Pontchartrain son frère mort au siège de Montauban l'année précédente , eut ordre de faire la proposition au Duc d'Epernon. *Ne croiez pas, Monsieur*, lui dit Herbault , *que le Roi ait intention de diminuer votre autorité. En vous ôtant un titre, il vous donne quelque chose de plus réel. On augmente de la moitié le nombre des troupes qui doivent demeurer aux environs de la Rochelle. Et quelle gloire un Seigneur de*

de vôtre expérience, qui sait faire de si grandes choses avec peu de gens, n'acquerra-t-il pas avec une armée leste & considérable ? Le Roi prétend que vous régliez tout, & que M. le Comte suive vos conseils : sous une si bonne discipline, il se formera bien-tôt aux exercices de sa profession. Soissons fit presser encore le Duc d'Epéron, soit que le Roi l'eût ainsi ordonné; soit que le Comte voulût avoir quelque ménagement pour un ancien Officier. Epéron se défendit toujours sur sa grande maxime, que les personnes de son rang n'obéissent qu'au Roi. C'est de lui que nous devons dépendre uniquement, disoit-il : nous nous dégradons, dez que nous paroissions espérer quelque chose d'un autre. Le Duc auroit assez bien caché son orgueil & sa fierté, mais la réponse qu'il fit au Secrétaire d'Etat, découvrit les véritables sentimens de son cœur. Monsieur, ajoûta-t'il avec une ironie où il y avoit plus d'amertume & de chagrin, que de véritable grandeur d'ame, dites au Roi que je ne me croi pas assez habile dans mon métier pour bien former un jeune Prince. Mais je suis aussi trop vieux pour l'apprendre maintenant d'un autre.

Je louerois peut-être les sentimens nobles & élevez qu'Epéron affectoit, si le jour même qu'il répondit de la sorte au Secrétaire d'Etat, il n'eût pas dit certaines choses au Roi, où je trouve trop de souplesse & d'adulation. N'y aiant plus d'emploi pour Epéron dans l'armée du
Roi,

1622. Roi, puisque le Prince de Condé en étoit le Lieutenant Général, il falloit se retirer à Cadillac, ou dans quelque autre maison. S'éloigner aussi de la Cour, c'étoit renoncer non seulement à l'Epée de Connétable, mais encore au gouvernement de Guienne. Sa Majesté ne pouvoit guères disposer de ces deux choses au préjudice d'Epéron, tant qu'il seroit auprès d'elle, & que le Duc paroîtroit avoir encore quelques prétensions. Il avoit autant d'ambition que de fierté. Que fera le vieux & hautain Courtisan pour suivre honnêtement le Roi sans emploi, & sans autre distinction que celle de Colonel Général de l'infanterie Française, charge qui l'obligeoit à recevoir souvent les ordres du Prince de Condé Lieutenant Général de l'armée du Roi? Il va trouver Louis; & après avoir loué la résolution que Sa Majesté prend de laisser le Comte de Soissons devant la Rochelle, il lui fait ce compliment assez finement tourné. *Sire, j'ai rendu plusieurs services à Votre Majesté & aux Rois vos prédécesseurs, & je ne me suis jamais rendu importun en demandant des récompenses. Je les ai toujours attenduës de la bonne volonté de mes maîtres. Je n'en use pas de même aujourd'hui, & je prens la liberté de supplier très-humblement Votre Majesté, de ne me refuser pas la grace que je lui demande. Vous pouvez me l'accorder sans déranger vos affaires, & sans diminuer vos finances. C'est, Sire, la permission de servir dans votre armée*
comme

comme simple volontaire, & de prendre part aux dangers que vous voulez bien courir. Je suis vieux : Mais j'ai encore assez de vigueur pour mourir la pique à la main dans un jour de bataille aux étrieux de V^{otre} Majesté. Louis surpris d'une demande qu'il n'attendoit pas de la fierté d'Epernon, se jette à son cou & l'embrasse. Je vous accorde volontiers la récompense que vous me demandez, dit-il au Duc. Si j'avois beaucoup de serviteurs à qui j'en pusse donner de pareilles, & qui fussent en user aussi bien que vous, je me croirois le plus puissant Roi du monde. Cependant je ne vous reçois point en qualité de simple volontaire. Je saurai vous donner dans mon armée, une distinction dont vous aurez sujet d'être content. Le jeune Roi ne dissimuloit-il pas autant que son vieux Courtisan ? Il n'aimoit point Epernon qui lui avoit donné souvent du chagrin.

Le Prince de Condé n'assista pas au siège de Roian. Il s'étoit fait donner la commission d'aller prendre les endroits du pais de Medoc, où les Réformez s'étoient retranchés. Le dessein principal de Son Altesse c'étoit d'avoir l'honneur de la prise de Tonneins que le Duc d'Elbeuf & le Maréchal de Thémines assiégeoient encore. Elle prétendoit conclure en même temps la négociation déjà commencée de l'acommodement du Marquis de la Force, & gagner le Duc de Sulli dont la collusion avec le Comte d'Orval son fils étoit manifeste. Condé s'éloigna fort mal à propos

1622.

Le Marquis de la Force fait la paix avec le Roi.

Journal de

1622.
*Bassompier-
 re. Tom. II.
 Mémoires
 du Duc de
 Rohan.
 Liv. II.
 Bernard,
 Histoire de
 Louis XIII.
 Liv. VIII.*

propos de la personne du Roi. Ses ennemis lui rendirent de mauvais offices durant son absence ; & Louis écoutoit volontiers ce que Puisieux & quelques autres lui disoient contre un Prince , pour lequel il avoit depuis son enfance une aversion secrète & presqu'insurmontable. Son Altesse n'acquiesça pas même la gloire qu'elle se propoisoit. Elbeuf & Thémynes se hâtèrent de prendre Tonneins avant l'arrivée du Prince ; & la Force remit la conclusion de son accommodement jusques à ce que le Roi se fût approché de la ville de Sainte-Foi. Les habitans fort attachez à la Religion Réformée ne vouloient pas se rendre si facilement. Loménie de la Ville-aux-Clercs Secrétaire d'Etat étoit allé trouver la Force , afin de le porter à se soumettre au Roi. Le Marquis parla d'abord d'une paix générale : mais la Ville-aux-Clercs en rejetta la proposition. *Sa Majesté, dit-il, est sur le point de s'avancer vers les places qui sont sur la Dordogne. Le temps est précieux. On ne prétend pas le consumer inutilement à négocier une paix générale. L'affaire est d'une trop longue discussion, & sujette à mille incidens qui en retarderoient la conclusion. C'est à vous, Monsieur, de voir quelles conditions vous souhaitez que le Roi vous accorde & à votre Maison en particulier.* La Force ne croioit pas que la Guienne pût résister au Roi après la défaite de Soubize, ni que le Duc de Rohan eût des forces suffisantes pour conserver le Languedoc, où le Mar-

Marquis de Châtillon lui suscitoit de continuelles traverses. Il fit donc comprendre au Secrétaire d'Etat qu'en rentrant sous l'obéissance du Roi, il remettroit à Sa Majesté les villes de Sainte-Foi & de Montflanquin, pourvu que l'exercice de la Religion Réformée y fût conservé, que les places demeurassent dans l'état où elles se trouvoient, & qu'il fût dédommagé des charges que lui & ses enfans avoient perduës. Comme la Force ne dispoisoit pas absolument des habitans de Sainte-Foi, il insinua que si le Roi venoit à eux, ces pauvres gens intimidés se rendroient bien-tôt. Et pour sauver mieux les apparences, & ne se rendre pas si suspect, le Marquis fit prier Sa Majesté de trouver bon qu'il différât à lui faire ses soumissions jusques à ce qu'elle fût dans le voisinage.

On investit Sainte-Foi, & Louis vient loger au château de S. Aulaire. La Force confère encore avec la Ville-aux-Clercs. Une chose arrêtoit la conclusion du traité. Le Roi vouloit mettre garnison à Sainte-Foi, & en démolir les fortifications. Mais les habitans n'y vouloient point consentir. La Force & ses amis surmontèrent enfin leur résistance. Ils se soumirent : Et la Force eut pour son dédommagement la somme de deux cens mille écus d'argent, & le Bâton de Maréchal de France ; dignité que le feu Roi lui avoit destinée, & dont ses longs & importants services auroient été récompensés, il y a long-

1622.
Discours du
Duc de Ro-
han sur la
paix faite
devant
Montpel-
lier.

long-temps, d'une manière plus honnête & plus agréable, si Henri IV. eût vécu encore un mois. *M. de la Force*, dit le Duc de Rohan, en parlant de cet accommodement, *a gagné le Bâton de Maréchal de France, & j'ai perdu mes gouvernemens. Je n'en vie pas son bonheur, & j'avoué qu'il est plus prudent que moi.* Il y a de l'ironie dans cet endroit, peut-être un peu de vanité. Cela ne sied pas mal à un grand Seigneur qui se fait un mérite d'avoir tout sacrifié pour la défense de la bonne cause. Cependant je ne sai si la raillerie de *M. de Rohan* est bien fondée. La prudence permettoit-elle au Marquis de la Force de faire autrement? Le Roi étoit au milieu de la Guienne, & tout plioit devant lui. La Force dépouillé déjà de ses charges & de ses gouvernemens, ne devoit-il pas garantir du moins ses châteaux & ses maisons d'une entière destruction? Le Roi auroit fait exécuter à la rigueur l'Arrêt du Parlement de Bourdeaux.

Le Duc de
Rohan &
Soubize
sont déclai-
rez crimi-
nels de léze-
majesté.

Le Duc de Rohan approuve lui-même en un endroit la conduite de la Nouë, ce Gentilhomme si recommandable par sa piété, par sa prudence, & par sa valeur, qui conseilloit aux habitans de la Rochelle de se rendre au Roi Charles IX. parce qu'ils n'avoient pas d'autre moien de se garantir de la dernière désolation. *M. de la Force* étoit dans le même cas. Sainte-Foi & ses autres places ne pouvoient pas se défendre contre une armée Roiale. Ce que la Cour donnoit au Marquis de la

Mercur
François.
1622.

la Force, n'est point la récompense d'une lâche défection. Le Bâton de Maréchal de France lui étoit dû légitimement; & la somme de deux cens mille écus ne fut qu'un dédommagement assez médiocre du gouvernement de Bearn, de la charge de Capitaine des Gardes, & de celle de Guidon des Gendarmes du Roi, dont le père & les enfans avoient été dépouillez. Peu de temps après l'acommodement de la Force, on fit vérifier au Parlement de Paris des lettres du Roi qui déclaroient le Duc de Rohan rebelle & sujet aux peines ordonnées contre les criminels de léze-majesté. Elles furent expédiées à la fin de l'année précédente; mais on en fursit l'enregistrement à cause de la négociation commencée entre le Maréchal de Lesdiguières & le Duc de Rohan. On fit la même procédure contre Soubize. Le Roi lui reproche en particulier d'être allé dans les païs étrangers, & d'y tramer de nouvelles conspirations contre l'Etat. Après la défaite de son armée, Soubize passa en Angleterre, pour y demander du secours. Que pouvoit-il espérer de l'indolent & foible Roi de la Grande Brétagne? Il abandonnoit ses enfans. Bien loin d'assister les Réformez de France, il crut faire un grand effort en écrivant au Duc de Rohan de s'accommoder incessamment avec le Roi de France.

Marie de Médicis n'alla pas joindre son Fils en Guienne, comme elle l'avoit projeté. Sa santé ne le lui permettoit pas : du

Le Prince de
Condé &
ceux de sa
cabale ven-

1622.
lent faire
Bassompier-
re Favori
du Roi.

*Lettres de
Puisieux
dans les Mé-
moires pour
l'Histoire du
Cardinal de
Richelieu.
1622.
Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

moins ses Médecins lui firent acroire que les eaux de Pougues en Nivernois étoient un remède nécessaire à son indisposition. Elle partit de Nantes pour y aller, & le Roi lui donna *rendez-vous* à Lion. Il y vouloit passer à son retour de Languedoc, & la jeune Reine qui demeura toujours à Paris durant cette campagne, eut permission de venir jusques là au devant de son Epoux. Marie de Médicis n'eut pas beaucoup de peine à se rendre de ne suivre point le Roi dans un voyage long & incommode. Le Prince de Condé ne lui donnoit plus tant d'inquiétude. Puisieux, *homme de petit courage*, dit le Duc de Rohan, & *dout l'industrie ne consistoit qu'à savoir tromper*, devenoit tous les jours plus puissant auprès du Roi, & la Cour le regardoit comme un Favori destiné à remplir la place du Connétable de Luines. Un de ses plus grands soins, c'étoit de s'opposer aux desseins du Prince de Condé, & de le décrier dans l'esprit du Roi. Puisieux acheva de prévenir Louis contre Condé d'une telle manière, que Sa Majesté paroissoit prendre grand plaisir à écouter tout ce que les ennemis du Prince disoient à son desavantage.

Dez que Son Altesse s'aperçut que son crédit diminuoit à mesure que celui de Puisieux augmentoit, elle convint avec le Cardinal de Retz & le Comte de Schomberg, que Louis ne pouvant vivre sans Favori, ils devoient lui en donner un dont ils fussent assurez, & qui travaillât de

de concert avec eux à ruiner Puisieux leur ennemi. C'est une chose assez plaisante que de voir un Prince du sang & deux Ministres d'Etat consulter ensemble sur le Favori qu'ils donneront au Roi. Tel est souvent le sort des Princes. Ils croient choisir, & ils prennent ce que d'autres ont bien voulu leur donner. Louis XIII. recevoit ses Favis de ses Ministres. Son Fils a pris des maîtresses de la main de certaines gens qui lui ont présenté leurs restes dans le dessein d'établir mieux leur crédit & leur fortune. Mais sur qui le Prince, le Cardinal, & Schomberg jetteront-ils la vue? Bassompierre leur parut l'homme le plus propre à s'insinuer bien avant dans les bonnes grâces de Louis qui lui témoignoit depuis long-temps beaucoup de confiance & d'amitié. Le Roi étant donc allé de Sainte-Foi à Agen, & ensuite à Moissac, le Prince de Condé, le Cardinal de Retz, & le Comte de Schomberg y tentèrent Bassompierre, & lui offrirent sérieusement la place de Favori du Roi.

L'insolence de Puisieux devient insupportable à tout le monde, dit-on à Bassompierre. Il n'est que Secrétaire d'Etat ; & il dispose absolument de tout. Le Roi en use plus familièrement avec lui qu'avec les Princes du sang, & Sa Majesté ne peut regarder de bon œil ceux qui ne sont pas agréables à Puisieux. Cet homme fait des négociations & des dépêches secrètes sans les communiquer au Conseil. Si le Roi prend une

1622. résolution avec nous ; on ne l'exécute point quand elle n'est pas du goût de M. le Secrétaire. Ces manières se souffriroient tout au plus dans un Favori. Mais Puisieux n'est pas fait pour le devenir. Cette place ne convient qu'à un homme de mérite & de qualité, dont la Cour puisse voir l'élevation sans envie & sans indignation. Voulez-vous, Monsieur, que nous vous parlions franchement ? Vous êtes celui que nous croions le plus capable de bien user de la faveur du Roi, & vous la méritez mieux qu'aucun autre. Depuis la mort de M. de Luines, nous avons détourné le Roi autant qu'il nous a été possible, de prendre un Favori : mais puis qu'il lui en faut un, on aime mieux qu'un Officier d'Armée qui a de la naissance & du mérite, le devienne ; qu'un homme de plume qui renversera tout. En un mot nous sommes dans la résolution de ruiner Puisieux, & de travailler à l'avancement de votre fortune. Le Roi a de la considération & de la bonne volonté pour vous ; il sera facile de lui persuader de vous prendre à la place de M. de Luines. On vous demande seulement deux ou trois choses. Renoncez à l'amitié de Puisieux, conspirez avec nous pour le faire chasser de la Cour, & unissez-vous entièrement à nous en ce qui concerne le service du Roi, & notre commune conservation. Il n'y a pas de temps à perdre : on vous prie de vous déclarer au plutôt.

Ces offres avantageuses étoient capables d'éblouir un Courtisan ambitieux. Cependant Bassompierre se tint toujours sur ses gar-

gardes. Il craignoit que le Prince & les autres ne lui tendissent un piège. Que savoit-il si ces Messieurs ne cherchoient point à pénétrer ses véritables desseins pour les découvrir ensuite au Roi? Ils vouloient peut-être se servir de lui à ruiner Puisieux, dans l'espérance de le perdre ensuite lui-même, & de se rendre maîtres absolus des affaires. *Je ne voi pas*, répondit-il de fort bon sens, *que le Roi ait si grand besoin d'un Favori. Il s'en passe fort bien depuis sept ou huit mois. Ses véritables Favoris doivent être la Reine sa mère, Monsieur, son frère, & les Princes de son sang. Le feu Roi en usoit de la sorte. Sa Majesté peut-elle mieux faire que de suivre l'exemple de son père? Si je ne sai quelle fatalité veut que le Roi ne puisse vivre sans Favori, on doit lui en laisser le choix. Je n'ai jamais ouï dire qu'un Prince doive prendre un Favori par Arrêt de son Conseil. Mais de quelque manière que le Roi se détermine à en avoir un, je n'ai pas la présomption de croire qu'il m'honore de cette distinction. Je ne la mérite point; & je ne voudrois pas même accepter cette grande place, si on me la présentait. J'aspire à une faveur médiocre du Prince; & pour ce qui est de la fortune, je n'en veux point d'autre que celle qui s'acquiert par le mérite, & se conserve sans envie. J'ai dépensé tout mon patrimoine, & je ne prens pas grand soin d'amasser du bien. Cela prouve assez que je pense plus à la gloire qu'aux richesses. L'objet unique de mes vœux, c'est un établissement médiocre & assuré.*

1622. *furé. J'estime si peu le premier degré de la faveur, que je ne voudrois pas faire la moindre démarche pour y parvenir. Je vous suis fort obligé de vôtre bonne volonté : mais je ne puis pas changer de sentiment.*

Comme Bassompierre avoit part aux conseils secrets de Sa Majesté, & aux dépêches particulières qui se faisoient à l'insçu du Prince de Condé & des Ministres d'Etat, il jugea que ces Messieurs n'étoient peut-être pas moins chagrins contre lui que contre Puisieux. C'est pourquoy il entreprit de disculper son ami. Si le Roi, dit Bassompierre, en use familièrement avec M. de Puisieux ; si Sa Majesté traite avec lui des affaires particulières, &c. veut savoir son sentiment sur ce qui se propose dans le Conseil, il faut s'en prendre au Roi qui veut bien faire ces faveurs, &c. non pas au particulier qui les reçoit. Le Roi n'est point obligé à découvrir tous ses secrets aux Ministres d'Etat, c'est à eux de dire leur avis quand le Roi les interroge. Au reste je suis ami de M. de Puisieux ; &c. je ne puis pas me plaindre qu'il ait manqué à mon égard aux devoirs de l'amitié. Je serois bien fâché de prendre quelque engagement à son préjudice. Bassompierre protesta ensuite au Prince & aux deux autres qu'il n'étoit point tellement dans les intérêts de Puisieux, qu'il ne fût faire une grande différence entre un Secrétaire d'Etat & les personnes d'un rang supérieur ; qu'il respectoit le Prince de Condé, le Cardinal de Retz, & le Comte de Schomberg comme leur
naissan-

naissance, leurs dignitez, & les bons sentimens que ces Messieurs lui témoignoi-
 gnoient, l'y engageoient, & que sans cesser
 d'être ami de Puisieux, il auroit pour eux
 toute la déférence qu'ils pouvoient exiger
 de lui. Bassompierre s'épuisa en vain à fai-
 re de beaux complimens : ils ne contenté-
 rent ni le Prince ni les deux autres. *Vous
 ne serez pas toujours en état de choisir*, lui
 dis brusquement Condé. *Vous pourrez bien
 vous repentir un jour d'avoir préféré l'a-
 mitié de Puisieux à la mienne & à celle de
 ces Messieurs. Je regretterai extrêmement la
 perte de vos bonnes graces*, répliqua Bas-
 sompierre; *& l'amitié de M. le Cardinal
 & de M. le Comte me sera toujours pré-
 cieuse. J'aurai du moins cette consolation
 dans mon malheur que je ne l'aurai pas at-
 tiré par ma faute. Je n'achèterai jamais la
 bienveillance & la faveur de qui que ce soit
 au prix de ma réputation. L'affaire que
 vous me proposez est sans raison & sans ap-
 arence.*

Les mœurs de Bassompierre étoient fort
 déréglées. Il aimoit le jeu, les femmes,
 & tous les plaisirs avec excès. Mais il con-
 serva toujours de la droiture, de la pru-
 dence, & de la grandeur d'ame. Si tous
 les Courtisans lui ressembloient, du moins
 on trouveroit encore à la Cour des Prin-
 ces des sentimens d'honneur, de probi-
 té, de desintéressement. Condé avoit-
 il bonne grace de parler d'un ton si haut,
 si menaçant? On pouvoit plus facilement
 le décrier auprès de Sa Majesté, que le

1622. Prince n'étoit capable d'y nuire à un autre. Bassompierre étoit si habile Courtisan, que dissimulant les mauvais offices que Condé lui rendoit depuis cet entretien, & se contentant d'apprendre au Roi le véritable sujet du chagrin de Son Altesse, il prioit Louis de le racommoder avec Condé, ou du moins de trouver bon qu'il se retirât de la Cour. *Un particulier, disoit-il, ne doit point s'attirer opiniâtrément la haine & la colère des personnes du premier rang.* Mais l'adroit Bassompierre ne savoit-il point que les instances qu'il faisoit à Sa Majesté par une apparence de modestie & de respect pour le Prince de Condé, ne servoient qu'à irriter davantage le Roi contre les fausses démarches de celui qui vouloit se mêler de mettre les Favoris en place, & disposer absolument de tout dans le Conseil & à l'Armée ?

Prise de Négrepelisse.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VIII.
Mémoires de
Puysegur.
Tom. I.
Mémoires
de Pontis.
Tom. I.

De Moissac, Louis s'avança vers Négrepelisse ville fort jolie qui appartenoit au Maréchal de Bouillon. Le Roi vouloit la prendre, & punir les habitans de ce qu'ils avoient inhumainement égorgé quatre cens hommes du Régiment de Vailhac qu'on y avoit mis en garnison l'Hiver dernier de la part de Sa Majesté. La place ne fut pas assiégée dans les formes. Outre qu'elle n'étoit pas bien fortifiée, Louis vouloit l'emporter d'assaut, & faire passer tous les hommes au fil de l'épée. *Je vous ordonne, disoit-il à ses Officiers, de ne faire point de quartier aux hommes de Négrepelisse. Ces gens-là m'ont irrité. Je veux que vous les traitiez*

traitez comme ils ont traité les autres. Les 1622
habitans défendirent l'entrée de leur ville *Journal de*
avec beaucoup de courage, & ils résistè- *Bassompier-*
rent, autant qu'ils purent, aux troupes du *re. Tom. II.*
Roi, animées du desir de venger la mort
de la garnison, & de l'espoir du butin.
Forcez de tous côtez, les assiégez deman-
dèrent enfin quartier. On le leur refusa.
Nous mourrons donc en gens d'honneur, ré-
pondirent-ils : *Et nous vendrons nôtre vie*
bien cher. Les assiégez continuent à se dé-
fendre avec tant de bravoure & d'opiniâ-
treté, qu'ils ne rendent les armes qu'avec
la vie. Un Officier présent au siège, & qui
reçut lui-même l'ordre sévère & cruel du
Roi, fait la réflexion suivante. *Il me sem-*
ble, dit-il, que cet exemple doit servir à mo-
dérer la juste colère des Princes. En pardon-
nant au plus grand nombre des rebelles, &
en ne punissant que les plus coupables, ils é-
pargneroient leurs propres soldats qui sont
égorgez en de pareilles occasions.

Le Cardinal de Retz avoit tâché de dé-
tourner le Roi de sa résolution violente. Si-
re, lui disoit-il, *la clémence est la vertu favo-*
rite des grands Princes. Au milieu de leurs
plus belles victoires, ils n'ont pas honte de cé-
der à la compassion & à l'humanité. Quand
vous voiagez dans vos Provinces, vous devez
ressembler, autant qu'il est possible, à ces ri-
vières qui coulent doucement, & qui portent
par tout l'abondance & la fertilité. A Dieu
ne plaise que vôtre passage se puisse comparer
à celui des torrens, dont les eaux impétueu-
ses & violentes ravagent & ruinent tout.

1622. *Rien n'est plus avantageux à un Prince qui veut régner par lui-même que la réputation d'être humain & clément.* Louis gardoit alors le lit à cause d'une toux & d'un rhume qui l'incommodoient extrêmement. Il sembloit se rendre aux remontrances du Cardinal. Mais le Prince de Condé le fit changer de sentiment, en lui représentant qu'il falloit user de sévérité dans cette occasion, & qu'il étoit bon que les gens de Négrepelisse servissent d'exemple aux autres. Louis venoit d'entendre la Messe dans sa chambre, & il avoit un Breviaire auprès de son lit. Condé ouvrit le livre, & fit remarquer à Sa Majesté, que dans les leçons du jour tirées du Vieux Testament, le Prophète Samuel reprochoit à Saül d'avoir épargné les Amalécites.

Voilà comme un Prince sanguinaire acheva de surprendre la religion du jeune Roi, qui ne fut pas faire la différence entre ce qu'il devoit à ses sujets en qualité de Chrétien, & ce que Dieu ordonnoit contr'un peuple qu'il vouloit punir de ses crimes par une entière destruction. La ville de Négrepelisse fut réduite en cendres, & les hommes furent presque tous tuez ou pendus. On en avoit épargné dix ou douze qui promettoient rançon. Le Roi voulut qu'on les lui amenât. *Vous méritez tous la corde,* leur dit-il en les voiant. Ces pauvres gens ne crurent pas devoir implorer la clémence d'un Prince qui sembloit renoncer à tous les sentimens d'humanité. Peu effraiez de ses menaces, ils lui deman-

demandèrent par je ne fai quelle bizarrerie, qu'il leur fit seulement la grace d'ordonner qu'ils fussent pendus aux arbres de leurs jardins. Le Roi la leur acorda volontiers. Ces malheureux sont remis entre les mains du grand Prevôt qui les fait mourir comme ils l'avoient demandé au Roi.

La pudicité des femmes & des filles ne fut pas épargnée dans une ville que le Roi abandonnoit à la licence & à la brutalité de ses soldats. *Nous emportâmes Nègrepelisse sans aucune résistance*, dit Bassompierre à sa manière. *Tout y fut tué hormis ceux qui purent se retirer au château, & les femmes. Quelques-unes furent forcées, & les autres se le laissèrent faire de leur bon gré.* Bassompierre qui n'étoit pas autrement scrupuleux sur le chapitre de la continence, raconte la chose un peu trop cavalièrement. Rendons ici justice à la vertu des femmes Réformées, & à la générosité de quelques Catholiques. Ceux-ci eurent si grande pitié de voir des femmes & des filles à qui l'honneur étoit plus cher que la vie, entre les mains des soldats emportez & brutaux, que des Courtisans donnèrent de l'argent afin de racheter des personnes éperduës, ou demi mortes. On dit que le Duc de Chevreuse en sauva plusieurs de la forte; action véritablement digne d'un Seigneur bien né & Chrétien. Roger un des premiers valets de la chambre du Roi, touché de compassion à la vue de quarante femmes ou fil-

1622. les , que des soldats emmenoient , court promptement à eux , & rachete ces infortunées en donnant selon ce que chacun lui demande , une , deux , ou trois pistoles. Une si grande générosité mérite mieux de trouver sa place dans l'Histoire , que les exploits des plus braves guerriers.

Pontis encore jeune Officier sauva de fort bonne grace une fille de dix-huit ans parfaitement belle , qui s'étoit jettée à ses pieds pour lui demander la conservation de ce qu'elle cherissoit plus que la vie. Il le fit avec beaucoup de courage & de vertu. Un exemple si rare de continence fut admiré dans l'armée, on en parla au Roi. Il envoya quérir Pontis , & lui demanda en le regardant fort fixement , si la chose étoit véritable. *Je jurai au Roi devant Dieu, dit Pontis, que j'avois conservé l'honneur de cette fille, comme je le lui avois promis. J'en suis bien-aise,* répondit Louis, *& je t'en estime davantage. C'est une des plus belles actions que tu feras jamais , & je la regarderai comme un signalé service que tu m'as rendu.* La continence de Pontis est certainement aussi louable que celle du jeune Scipion tant vantée dans l'Histoire Romaine. Louis avoit raison d'en faire bon gré à son Officier , & ce que Sa Majesté dit à cette occasion , est une preuve de l'amour que le Roi eut toujours pour la vertu. Mais quoi ! Puis qu'il estimoit tant la continence, devoit-il exposer ses Officiers & ses soldats à de si dangereuses tentations , en abandonnant une ville à leur

à leur licence & à leur brutalité , sous pré- 1622.
 texte de punir l'inhumanité des pères
 ou des maris de celles qui furent desho-
 norées? Pour châtier un crime , falloit-il
 en faire commettre plusieurs autres qui ne
 sont guères moins atroces?

De Négrepelisse , Louis résolut d'aller Prise de S.
 à S. Antonin ville située sur la rivière Antonin &
 d'Aveyron. Il avoit avec lui les Maré- de quelques
 chaux de Thémines , de Praslin & de S. autres pla-
 Geran , qui servoient sous le Prince de ces.
 Condé. Le Duc de Vendôme avoit pris
 les devans afin d'investir la place. Les
 gens de Montauban tentèrent de la secou-
 rir ; mais les trois cens hommes de renfort
 qu'on y envoioit , arivèrent trop tard. Ils Mémoires
 furent même surpris par Puysegur qui de Puysegur.
 feignant d'être du Parti Réformé, les con- Tom. I.
 duisit à S. Antonin , lors que la ville étoit Bernard,
 rendue au Roi. Un jour que Louis reve- Histoire de
 noit à son quartier après l'avoir reconnue, Louis XIII.
 un homme d'assez bonne mine se présen- Liv. VIII.
 te devant lui , à la tête de deux ou trois Journal de
 cens hommes armez d'arquebuzes , de Bassom-
 pieux , de fourches , de bâtons , & d'au- pierre.
 tres instrumens que la nécessité fait pren- Tom. II.
 dre aux païsans qui se veulent défendre.
Ces pauvres gens , Sire , que Vòtre Majes-
té voit prosterner à ses pieds , dit le préten-
du Capitaine , sont les restes malheureux
de plusieurs villages , que la cruauté des gens
de S. Antonin a dispersés. Non contents de
renverser nos Autels , d'abattre nos Eglises ,
Et de prophaner ce qu'il y a de plus sacré
dans la Religion , les Hérétiques nous ont

1622. dépouillez de nos biens. Ils nous poursuivent même, afin de nous ôter la vie. Le desespoir nous a réduits à prendre les armes; car enfin, il n'y avoit plus d'autre ressource pour nous. Persuadez que Dieu vous conduit ici par la main; & que vous achèverez de réduire des rebelles qui se sont trop souvent soulevés contre vous & contre les Rois vos prédécesseurs, nous prenons la liberté, Sire, d'offrir nôtre service à Vôtre Majesté. Ce païs est fatal aux Hérétiques. Clovis en chassa les Visigots infectez de l'Arianisme. Louis VIII. & son saint Fils dont vous descendez, y ont détruit les Albigeois. Ce que la valeur de Clovis, & le zèle religieux de S. Louis & du Roi son père ont fait contre les Hérétiques de leur temps, nous l'attendons d'un grand Monarque, digne héritier des Etats & des vertus de ses glorieux ancêtres, & de ses vaillans prédécesseurs. Ne rejetez pas, Sire, ces pavorés: peut-être qu'ils ne vous seront pas tout-à-fait inutiles. La longue persécution que nous souffrons, nous apprend à mépriser la mort, & à nous exposer librement aux dangers. Dépouillez de tous nos biens, nous n'avons plus rien à vous offrir que les armes qui nous restent entre les mains.

Quelques traits des Auteurs Latins que ce Harangueur mêla dans son discours, firent juger qu'il n'avoit pas toujours été soldat. On reconnut que c'étoit un Prêtre qui las de dire son Breviaire, vouloit faire l'avanturier. Ses offres ne déplurent pas

pas au Roi. Il les accepte en souriant. 1622.
 Mais ne voulant pas mettre dans son Armée un Prêtre Capitaine, il lui donna un poste à garder, afin que lui & ses gens s'opposassent en cas de besoin au secours qui pouvoit venir des Cevennes. Les premières attaques de la ville de S. Antonin ne réussirent pas ; & les assiégeans furent repoullés avec perte. Bassompierre fit prendre des mesures plus certaines contre le sentiment du Prince de Condé. De manière que les assiégés perdant l'espérance de sauver la place, se rendirent à discrétion. Ils furent traitez plus humainement que ceux de Négrepelisse. On leur permit de racheter le pillage moyennant une somme d'argent ; mais leurs fortifications furent démolies. Il falloit bien faire encore un exemple, en condamnant un Ministre & quelques autres à la mort. Le cruel Prince de Condé ne manquoit point d'exhorter le Roi à de pareilles exécutions : Et Louis porté de lui-même à la sévérité, les ordonnoit incontinent. Quel étoit dans le fond le crime de ces infortunés ? Ils vouloient défendre une Religion, pour la conservation de laquelle Henri IV. & les Princes de Condé leur avoient mis eux-mêmes les armes à la main. Ils résistoient à leur Souverain légitime. Les pères de ceux qui les traitoient avec tant de rigueur, ne leur avoient-ils pas appris, qu'en pareils cas on peut défendre sa Religion & sa liberté, contre le Roi ? Accordons que les Réformez avoient tort. Les servi-

1622. services que ceux de Guienne & des Provinces voisines rendirent autrefois à la Maison de Bourbon, que ses ennemis vouloient opprimer, ne méritoient-ils pas que les Enfans du Roi de Navarre & du Prince de Condé, pardonnassent une faute assez légère? Tel est le naturel des Princes. Ils oublient les services les plus importans, dez que vous paroissez choquer leur autorité. Louis alla de S. Antonin prendre quelques jours de repos à Toulouse. Cependant le Maréchal de Praslin & Bassompierre prirent Carmain & quelques autres places, dont le voisinage incommodoit les Toulousains.

Acommodement du Duc de Sulli.

Bernard,
Histoire de Louis XIII.
Liv. VIII.
Gramond,
Historiarum Gallie
Lib. XI.

Louis apprit à son départ de la capitale du Languedoc, que le Duc de Sulli avoit enfin remis Cadenac & ses autres places dans le Querci, entre les mains des Officiers de Sa Majesté. L'adroit vieillard faisoit depuis long-temps des propositions d'accommodement au Roi; & il trouvoit ensuite un prétexte de n'exécuter pas ce qu'il promettoit. Tantôt le Comte d'Orval son fils s'étoit rendu maître de tout, & le Duc se plaignoit d'être prisonnier chez lui-même. Une autre fois le Marquis de la Force fils aîné de celui qui a reçu depuis peu le Bâton de Maréchal de France, s'est emparé de la citadelle de Cadenac; & le Duc de Sulli & le Comte d'Orval en sont également dépossédez. Cela parut une nouvelle collusion entre des alliez; Orval avoit épousé la sœur du Marquis de la Force. Louis irrité de ces pré-

prétextes recherchez , ordonnoit déjà qu'on allât prendre le Maréchal de la Force, qu'on le conduisit au pied des murailles de Cadenac, & qu'on menaçât le Marquis de la Force & le Comte d'Orval de tuer le Maréchal, s'ils ne remettoient promptement la place. Le Prince de Condé arrêta une résolution violente & précipitée. Il représente au Roi que le Maréchal de la Force n'est pas responsable des fautes que ses enfans, & le Duc de Sulli peuvent commettre, & que la collusion de ceux-ci ne dispense pas Sa Majesté de tenir la parole donnée au Maréchal de la Force qui en use de fort bonne foi. On proposa donc de faire cesser le jeu par un expédient plus doux. C'étoit de menacer que la Maison de la Force ne recevroit point les deux cens mille écus de dédommagement promis, à moins que Cadenac & les autres places du Duc de Sulli en Querci, ne fussent incessamment rendues.

Ces menaces eurent leur effet. Le Marquis de la Force & le Comte d'Orval obéirent. Je ne voi pas quelle récompense le Duc de Sulli obtint. Il avoit mis là ce qui lui restoit de meilleur & de plus précieux. Il prit le parti de se retirer dans son château de Sulli, & le Roi lui permit d'y transporter ses meubles & les armes qui lui appartenoient. Le Comte de Charlus Gouverneur de Moulins s'avisa d'y arrêter le Duc à son retour. Mais le Roi le fit mettre en liberté. On ne peut nier que ce Seigneur n'ait rendu de
fort

1622. fort grands services à Henri IV. La Veuve & le Fils de ce Prince parurent les oublier entièrement. Sulli fut opprimé peu de temps après la mort de son maître. Il avoit trop négligé de se faire des amis durant son ministère. Assuré de la bonne volonté d'Henri, le Duc ne se mettoit pas en peine de cultiver la bienveillance & l'amitié des Princes & des grands Seigneurs : faute ordinaire des Favoris & des Ministres. La vieillesse de Sulli fut extrêmement agitée. Chagrin de se voir éloigné des affaires, il entra dans quelques-uns des partis qui se formèrent au commencement du règne de Louis XIII. Mais il n'y gagna rien. Peut-être lui auroit-on donné encore l'administration des finances, s'il eût voulu abandonner sa Religion. Du moins, le Roi témoigna que c'étoit la seule chose qui l'empêchoit d'employer un ancien serviteur, dont son Père s'étoit fort bien trouvé. Ne refusons pas au Duc les justes louanges qu'il mérite. Moins ambitieux que plusieurs autres, il aima mieux demeurer sans crédit & sans emploi, que de trahir sa conscience.

Le Maré-
chal de Les-
diguières
change de
Religion, &
obtient la
dignité de
Connétable.

En ce temps-ci même le Maréchal de Lesdiguières *hardoit sa Religion pour la dignité de Connétable*, dit plaisamment le Duc de Rohan. Voions comment ce fameux troc se conclut enfin. Dez que le Roi eut pris la résolution d'aller dans le bas Languedoc & d'assiéger la ville de Montpellier, on parla dans son Conseil des moïens d'engager le Maréchal de Lesdiguières.

diguières à demeurer toujours fidèle à Sa 1622.
 Majesté. Le Maréchal de Crequi beau- *Mémoires*
 fils du vieillard, & ses intimes amis répan- *de Roban.*
 doient le bruit à la Cour que les Réformez *Liv. II.*
 le sollicitoient de se déclarer pour eux, & *Histoire des*
 Lesdiguières faisoit comprendre à Bullion *Connétable*
 & à Deageant qui étoient auprès de lui à *de Lesdi-*
 Grenoble, qu'il pouroit bien écouter les *guières.*
 propositions. Sous le prétexte spécieux *Liv. XI.*
 du service de Sa Majesté, & de tenir le *Chap. 4. 5.*
 Rhône libre, l'adroit Maréchal avoit pris *et 6.*
 un ou deux forts du Vivarets situez au *Mémoires*
 bord de cette rivière; mais il y mit des *de Deageant.*
 Gouverneurs de sa dépendance. De ma- *Pag. 295.*
 nière que le Roi devoit craindre qu'on ne *296. &c.*
 lui fermât le Rhône, si le Maréchal mé-
 content venoit à se déclarer pour les Ré-
 formez, lors que Sa Majesté seroit avant
 dans le bas Languedoc. Puisieux & les
 autres ennemis du Prince de Condé fai-
 soient bien valoir ces considérations au-
 près du Roi. Persuadez que Sa Majesté
 ne pouvoit gagner Lesdiguières qu'en lui
 donnant l'Épée de Connétable, ils tâ-
 choient d'amener le Roi à lui acorder en-
 fin cette gratification. Ce n'est pas que
 ces Courtisans eussent de l'inclination &
 de l'amitié pour le Maréchal. Ils pen-
 soient seulement à ruiner l'autorité du
 Prince de Condé, en lui ôtant le com-
 mandement de l'Armée du Roi, & à re-
 nouer la négociation de la paix des Ré-
 formez.

Un Connétable de France est par sa
 charge le Lieutenant général des Armées
 du

1622. du Roi; & en cette qualité il règle & ordonne tout dans l'absence de Sa Majesté. Cette même dignité le rend encore Chef du Conseil du Roi: il y est assis à la main droite de Sa Majesté, lors que les Princes du sang ne s'y trouvent pas. Mais quoique le Connétable soit au-dessous des Princes du sang dans le Conseil, le commandement de l'Armée lui appartient préféablement à tout autre, dez qu'on lui laisse la liberté d'y être. Faire donc un Connétable, c'étoit priver le Prince de Condé d'une autorité qu'il avoit ardemment briguée, & de laquelle il se vouloit servir, afin de perdre Puisieux & les autres qui ne plaisoient pas à Son Altesse, & de mettre ses créatures en place. On espéroit encore que Lesdiguières, revêtu de la première dignité du Roiaume, ne s'acharneroit pas comme le Prince de Condé à la destruction entière des Réformez, qu'il acheveroit avec le Duc de Rohan la négociation de la paix que ces deux Seigneurs avoient commencée dans les premiers mois de cette année, & que le nouveau Connétable persuaderoit au Roi de porter plutôt ses armes en Italie contre les Espagnols, que de les employer à la ruine & à la désolation de ses plus belles Provinces.

Quand on vint donc à délibérer dans le Conseil de Louis sur les mesures qu'il devoit prendre pour s'affurer de la constance & de la fidélité de Lesdiguières, pendant que Sa Majesté seroit occupée à la red-

reddition des villes Réformées du bas Languedoc, on représenta fortement au Roi, que si Lefdiguieres mécontent, écou-
toit une fois les propositions avantageuses
que les Réformez lui faisoient encore tous
les jours, Sa Majesté ne viendrait jamais à
bout du projet d'abattre le Parti Réformé.
D'où les ennemis secrets & déclarez du
Prince de Condé concluoient, qu'il n'y
avoit que deux partis à prendre, de s'affir-
mer de la personne du Maréchal & de s'en
défaire, ou de le gagner en lui donnant
l'Epée de Connétable, à condition qu'il
changeroit de Religion. *Si M. de Lefdi-
guières, disoit-on, accepte la proposition, le
Roi acquiert toute la province de Dauphi-
né, où les Huguenots sont puissans, en met-
tant l'Epée de Connétable comme un dépôt
entre les mains d'un vieillard qui ne peut pas
le garder long-temps. Que s'il rejette une si
belle offre, Sa Majesté ne doit plus le ména-
ger. C'est une marque certaine qu'il est d'in-
telligence avec les Huguenots.*

Aller prendre Lefdiguieres dans son
Dauphiné, province où il étoit aussi res-
pecté, & peut-être plus puissant que le
Roi, la chose ne paroïsoit guères practica-
ble. On résolut donc de le faire Connéta-
ble, & de le sommer de tenir la parole qu'il
avoit déjà donnée d'embrasser la Religion
Romaine, quand le Roi l'éleveroit à la
première dignité de France. Louis envoïe
incontinent des dépêches à Bullion & à
Desgeant, pour leur ordonner de dire au
Maréchal qu'il ne tient plus qu'à lui d'être
Con-



LE DUC DE LESDIGUIÈRES
CONNESTABLE DE FRANCE.

Maréchal de Crequi partit de la Cour pour le Dauphiné avec les provisions de la charge de Connétable, il devoit les donner à son beau-père, dez qu'il auroit fait profession de la Religion Romaine. Crequi prie le Parlement de Grenoble de venir en corps au logis de Lefdiguieres, & d'assister à la comédie qu'on vouloit y donner au public. Là en présence des Magistrats & d'une assemblée nombreuse, Crequi parle de la sorte à son beau-père : *Monsieur, je vous ai fait entendre plusieurs fois que le Roi veut vous honorer de la charge de Connétable, pourvu que vous soiez Catholique. Vous m'avez promis de me déclarer vos intentions. Je vous prie de le faire en présence de Messieurs du Parlement, que j'ai priés d'être témoins de vôtre réponse.* Monsieur, répondit gravement Lefdiguieres, *j'ai toujours obéi aux ordres du Roi. Je suis Catholique & disposé à faire ce qu'il plaît à Sa Majesté de m'ordonner.* Puis se tournant vers les Magistrats du Parlement, *allons, Messieurs, à la Messe,* leur dit Lefdiguieres d'un air fort content. L'Archevêque d'Embrun mandé pour la cérémonie, attendoit l'illustre Profelyte dans la grande Eglise. Lefdiguieres y fit profession de la Religion Romaine entre les mains du Prélat. On versa des larmes de joie; on fit mille acclamations sur une si belle conquête. Le Parlement & plusieurs personnes distinguées qui viennent au spectacle, retournent en cérémonie au logis du Profelyte. Crequi devoit lui mettre alors

en

1622. en main les provisions de la charge de Connétable.

Elles furent lues à haute voix en présence de l'Assemblée. On y remarqua cet éloge particulier que le Roi donnoit à Lesdiguières, *d'avoir été toujours vainqueur, & de n'avoir jamais été vaincu.* Il fut en effet l'homme le plus heureux de son temps; si pourtant il peut y avoir un bonheur solide sans une véritable vertu. Le dérèglement des mœurs de Lesdiguières, & le lâche trafic qu'il fit de sa Religion ne m'empêcheront pas de reconnoître les belles qualitez qu'il avoit d'ailleurs. Également né pour les affaires politiques & militaires, de simple soldat il monta en passant par tous les emplois, à la dignité de Connétable, & il ne fut jamais élevé à une plus grande charge, sans avoir mérité premièrement les suffrages du public. Sa grande capacité dans le métier des armes étoit si généralement reconnue, qu'il ne sentit point les traits malins de l'envie, cette compagne inséparable d'une grande réputation, & d'une fortune extraordinaire. Le bonheur de Lesdiguières ne fut traversé d'aucune adversité considérable. Il réussit dans ses entreprises les plus difficiles, & ses exploits ne lui coûtèrent pas une goutte de sang. On dit qu'il ne fut jamais blessé. Ce dernier Connétable de France auroit été un des plus grans hommes de son temps, si l'avarice & l'indifférence pour la Religion n'avoient pas terni l'éclat de sa réputation, & s'il ne s'étoit pas

pas laissé enchanter par sa Marie Vignon. Cette nouvelle Circé le rendit complice d'un lâche assassinat, & lui persuada de fouiller sa famille par des mariages bas & incestueux. 1622.

Loménie de la Ville-aux-Clercs, Secrétaire d'Etat, Prévôt & Maître des cérémonies de l'Ordre du S. Esprit, apporta bientôt après le Cordon bleu au nouveau Connétable. Louis avoit tenu chapitre des Chevaliers de ses ordres, qui se trouvèrent auprès de lui à Carcassonne, afin d'envoyer extraordinairement le Cordon à Lefdigières. Le Maréchal de Crequi Chevalier, reçut du Roi la commission de mettre le collier à son beau-père. Nouvelle cérémonie, nouveau spectacle à Grenoble. Tout se faisoit avec une pompe extraordinaire. L'Eglise Romaine devoit-elle triompher si fort de la conquête d'un ambitieux vieillard, qui ne fut jamais ni bon Réformé, ni bon Catholique ? Elle avoit tout au plus sujet de s'applaudir de ce qu'un homme qui s'étoit rendu tout-puissant dans le Dauphiné à la faveur de la Religion Réformée, travailleroit désormais à la ruine de ceux auxquels il étoit redevable de sa prodigieuse fortune. Un Gentilhomme dépêché par le Roi apporta enfin une riche épée ; c'est la marque de la dignité de Connétable. Lefdigières part peu de temps après pour le Languedoc. Il trouva Louis à la Verune près de Montpellier. Le Connétable y prête le serment ordinaire entre les mains du Roi.

1622.
Le Duc d'E-
pernon est
fait Gou-
verneur de
Guienne.

En gagnant un vieux Officier Réformé, il fallut contenter un vieux Catholique, dont l'inquiétude & l'ambition ne le rendoient guères moins formidable que Lesdiguières. Je parle du Duc d'Epéron. Il aspirait depuis long-temps à la dignité de Connétable. Afin de le dédommager, on lui donna le gouvernement de Guienne. Il étoit fort à sa bienfaisance. Plusieurs dont la faveur & le crédit augmentoient, servit Epéron dans cette rencontre. Le Duc étoit ami des Silleris, & ils furent bien-aisés de le mettre encore plus dans leurs intérêts. Le Prince de Condé qui sentoient que son autorité diminueoit, se déclara pareillement pour Epéron, dont il étoit autrefois le plus grand ennemi. Son Altesse cherchoit à se lier avec tous ceux qui haïssoient les Réformez, & qui se portoient à la continuation de la guerre. Une autre raison engageoit le Roi à faire Epéron Gouverneur de Guienne. Puisque Sa Majesté ne lui laissoit pas le commandement de l'Armée qui demouroit aux environs de la Rochelle, il falloit ôter honnêtement au Duc ses gouvernemens de Saintonge & d'Angoumois. Cet esprit altier eut mille démêlez avec le Comte de Soissons. La qualité de Prince du sang n'étoit pas capable d'arrêter Epéron dans les occasions où l'autorité du Gouverneur de la Province pouvoit être intéressée. En le tirant de la Saintonge & de l'Angoumois, le Comte de Soissons qui commandoit l'Armée du Roi dans ces quartiers, se trouvoit délivré du

du voisinage d'un Seigneur dont la délicatesse fut toujours extrême : Et le Roi mettoit en Guienne un des plus grans ennemis des Réformez , & assez porté de lui-même à les traverser & à leur nuire.

1622.

Epernon souhaitoit ardemment de commander dans son pais, où il possédoit des biens considérables. Cependant il hésita, dit-on , quand il fut question d'accepter l'offre que le Roi lui faisoit. Le Duc craignit de trouver trop d'embaras & de résistance dans le Parlement & parmi la Noblesse , gens dont la fierté n'étoit guères moins grande à proportion que celle d'Epernon.

*Vie du Duc
d'Epernon.
Liv. VIII.*

Les Gentilshommes & le Parlement de Guienne avoient pour lui de grans égards ; ils le ménageoient comme un Seigneur riche & puissant dans la Province. Mais que savoit-on si ces Messieurs toujours gouvernez par des Princes du sang, ou des Seigneurs des premières maisons du Roiaume , auroient pour le Duc d'Epernon dont ils ne croioient pas la noblesse fort ancienne, ni fort illustre , la même déférence que pour ses prédécesseurs. Epernon étoit un homme nouvellement élevé par la faveur du Roi Henri III. qui lui fit épouser l'héritière de la maison de Candale , branche de celle de Foix. Il eut donc quelques pressentimens de ce qui devoit troubler son repos. Ses contestations presque continuelles, tantôt avec le Parlement, tantôt avec l'Archevêque de Bourdeaux , furent l'occasion des disgrâces & des chagrins qu'il eut à la fin d'une

1622. longue vie, dont les commencemens furent si beaux, si heureux.

Le Marquis de Châtillon A l'entrée du Roi dans le Languedoc, le Duc de Rohan se trouva dans une étrange perplexité. On l'appelloit de tous côtés, & chaque ville lui écrivoit, que tout étoit perdu s'il ne venoit promptement à son secours. C'est une chose digne de l'admiration de tous les siècles à venir, qu'un Seigneur qui n'avoit que quatre mille hommes de pied & environ cinq cens chevaux, qui manquoit encore d'argent, de vivres, & de munitions, ait entrepris de résister au Roi qui marchoit à lui en personne à la tête de vingt-cinq ou trente mille hommes, & que nonobstant les divisions de ceux auxquels il commandoit, & les intelligences du Marquis de Châtillon, de Bertichères, & de quelques autres Officiers Réformez avec la Cour, il ait enfin obtenu une paix honorable. Dénué de tout, traversé par ceux de sa Religion, qui l'accusoient & d'ambition & d'ignorance dans le métier de la guerre, appuié seulement de la faveur fragile & légère d'un peuple naturellement emporté & peu capable d'écouter la raison, Rohan soutient un parti presque entièrement abattu, avec une prudence & une grandeur d'ame digne d'un Sertorius. Intrépide au milieu des dangers qui l'environnent de la part des ennemis, & des siens intimidés, ou gagnés par la Cour, il traverse des Provinces entières durant les chaleurs excessives de l'Été, & le froid le plus âpre de l'Hiver, accom-

*Mémoires
de Rohan.
Liv. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VIII.*

acompañé d'une poignée de gens ; quelquesfois seul , & inconnu, selon que la nécessité des affaires le demande. Disons la vérité. Si le Duc de Rohan n'a pas réussi dans ses nobles & religieuses entreprises, il s'est distingué du moins par son grand courage , par une magnanimité comparable à celle des premiers Héros de l'Antiquité.

Lors que le Languedoc trembloit aux approches du Roi , un Ministre dont Rohan estimoit l'éloquence & la piété , vint lui dire que Châtillon voioit avec un extrême déplaisir la ruine prochaine des Eglises que l'Amiral de Coligni son grand-père avoit élevées , ou défendues , & qu'il sacrifieroit volontiers au bien de la cause commune , le juste ressentiment des affronts qu'une faction de gens emportez & prévenus lui avoient fait en le dépouillant de l'autorité que l'Assemblée de la Rochelle lui avoit donnée. Rohan s'aperçut d'abord du piège qu'on lui tendoit par le moien d'un homme , des bonnes intentions duquel Châtillon & ses partisans abusoient. Tel étoit leur dessein. Si le Duc eût refusé de se réconcilier avec le Marquis de Châtillon , ces gens auroient crié contre l'ambition d'un Seigneur qui ne vouloit partager avec aucun autre la gloire de défendre les Eglises Réformées, ni souffrir un égal. Et si Châtillon gagné déjà par les promesses d'un Bâton de Maréchal de France rentre dans le commandement, le Roi sera bien-tôt maître de

1622. tout le Languedoc. Le pas étoit difficile & glissant. Rohan s'en tira le plus habilement du monde. *A Dieu ne plaise*, dit-il au Ministre, *que je sois cause que nous ne regagnions pas un Seigneur du rang & du mérite de M. de Châtillon.* De là qu'il ne tiendra plus qu'à nous réconcilier ensemble, soiez persuadé que je serai sans peine plus de la moitié du chemin. Je n'ai jamais brigué la charge que j'exerce ici à son défaut. Quand on jugera qu'il est à propos de la lui rendre, je m'en démettrai volontiers, & je me contenterai de défendre les Provinces de la haute Guienne & du haut Languedoc que nôtre Assemblée de la Rochelle m'a confiées. Le Roi s'approche de nous : je dois aller du côté de Toulouse, afin de rassurer nos gens épouvantés. M. de Châtillon aura le champ libre en ces quartiers. Qu'il se réunisse à ceux dont il s'est détaché, je ne demande pas mieux. J'ajouterais seulement une chose que le devoir de ma charge, & ma conscience ne me permettent pas de dissimuler. C'est que M. de Châtillon doit premièrement remettre la ville d'Aigues-mortes à la Province. Cette place qu'il retient, lui est inutile, s'il a dessein de servir sincèrement le Parti. Mais si M. de Châtillon prétend la garder, c'est à mon avis une marque certaine, qu'il est bien-aise d'avoir quelque chose à délivrer au Roi, afin d'obtenir des conditions plus avantageuses.

Le Duc de Rohan avoit trouvé la véritable pierre de touche. On connut par ce moien la disposition du Marquis de Châtillon.

tilon. Il ne voulut jamais se défaire d'Aiguesmortes : Et sa conduite ne donna que trop à connoître , que s'il avoit fait des avances pour se racommoder avec ceux qui le déposséderent de sa charge de Général , ce n'étoit que pour se rendre plus nécessaire à la Cour, & pour avoir une récompense plus considérable. Déchu de ses espérances , Châtillon conclut enfin son traité. On lui donna le Bâton de Maréchal de France & une certaine somme d'argent, à condition qu'il remettrait Aiguesmortes entre les mains du Roi. Action indigne du petit-fils de l'incomparable Coligni, qui défendit si bien la Réformation, que le cruel Charles IX. desespéra de détruire, tant que ce Héros Chrétien seroit dans le monde ! Louis acordoit volontiers aux Seigneurs Réformez, un nom & une dignité , qui leur donnoient seulement le pouvoir de commander une Armée, quand Sa Majesté jugeroit à propos de les employer. Elle rachetoit à bon marché des places importantes & bien fortifiées , dont les Gouverneurs se faisoient auparavant rechercher, & où ils se défendoient en cas de besoin. Eblouis de je ne sai quelle distinction , & d'un titre qui donne autant d'autorité qu'il plait à la Cour de se servir de ceux qui en sont honorez , Châtillon & les autres se firent de la sorte de ce qu'ils avoient de réel & de solide. M. le Maréchal de France est obligé de se retirer dans ses terres, & d'y vivre en particulier , lors qu'il n'est pas

1622. agréablement auprès du Roi, ou de ses Ministres, au lieu que le Marquis de Châtillon maître de Montpellier, & de plusieurs autres villes, jouissoit d'une véritable autorité, qui le faisoit craindre & respecter à la Cour. Je sai bien que certains esprits chauds & emportez du bas Languedoc poussèrent avec trop de violence, un Seigneur dont le nom devoit être respectable à tous les Réformez. Cependant Châtillon se seroit mis au dessus de ces traverses, si à l'exemple de son grand-père, il eût voulu avoir un attachement sincère à sa Religion, & un zèle ardent pour la seureté de ceux qui la professoient.

Le Duc de Rohan met la ville de Montpellier en état de soutenir un siège.

Mémoires de Rohan. Liv. II.

Incontinent après la prise de S. Antonin, le Duc de Rohan courut vers le haut Languedoc. Sa présence rassura le pais. Il n'y perdit que trois places. Une fut prise par intelligence: les habitans abandonnèrent les deux autres. Elles ne pouvoient pas se défendre. Après avoir mis le Marquis de Malauze en état de s'opposer au Duc de Vendôme, que le Roi laissoit dans le haut Languedoc, & pourvu à la seureté de Montauban contre le Maréchal de Thémines, qui demeuroit aux environs, Rohan revint promptement à Montpellier. Louis rempli des grandes espérances que lui donnèrent Montmorenci & Châtillon, s'avançoit dans le dessein de l'assiéger. L'Armée du Duc de Rohan déconcerta ceux qui prétendoient livrer la ville. Il découvrit les intelligences que Bertichères & quelques autres Officiers avoient avec

avec la Cour ; il fait chasser les gens les plus suspects ; il donne de si bons ordres à tout , que le Roi acouru comme à une conquête prompte & certaine , est obligé de s'arrêter à Beziers , & d'y attendre un nouveau renfort à son Armée. Calonge Gentilhomme de Guienne , dont Rohan connoissoit le mérite, le zèle ardent & desintéressé pour la bonne cause, & la grande expérience, fut celui qu'il choisit pour commander dans Montpellier durant le siège. Le Duc voulut que Du Pui ce Consul qui avoit tant contribué à la conservation de Montauban, assistât encore Calonge de son conseil & de ses soins.

Ce fut à Beziers que Fenouillet Evêque de Montpellier vint faire une harangue fort étudiée au Roi , pour l'exhorter à la continuation de la guerre. Le Prélat s'étoit épuisé à composer une déclamation longue & pathétique contre les Réformez. Il y employa tous les lieux communs , & les exclamations les plus tragiques. C'est par là que ces Messieurs surprenoient un Prince incapable de démêler la fausseté & la vérité des raisons, ou des faits qu'ils lui alléguoient avec une confiance capable d'en imposer. Les personnes de bon sens concurent de l'indignation contr'un homme qui oubliant son caractère de Ministre & d'Ambassadeur du Dieu de paix , entonnoit la trompette de la guerre plus fort qu'aucun autre. *Nous ne croions pas, Sire, disoit-il, qu'on vous conseille jamais de vous arrêter en si beau chemin.* Les œu-

*Mercur
François.
1622.*

1622. *vres consacrées à la gloire de Dieu, doivent être parfaites. Ne les achever pas, c'est les détruire. On recule de z qu'on s'arrête dans la voie de la grace. Votre Majesté voudroit-elle se fier une seconde fois à l'Hérésie, & traiter avec une infidèle, qui ne demande la paix que pour reprendre ses forces, & pour se venger un jour de l'affront qu'elle croit recevoir, lors que vous la punissez de sa revolte? Puisque vous avez commencé cette guerre par l'ordre de Dieu, vous ne devez point entendre à l'ouverture d'aucun traité sans son aveu. Et comment pourra-t'il jamais consentir que l'ennemie de son nom & de ses autels soit supportée en France, après avoir soulé aux pieds le sang de Jesus-Christ, & triomphé de l'honneur de son Epouse? Quel emportement! quelle extravagance!*

Mort du
Cardinal de
Retz & du
Garde des
Seaux de
Vic.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Lettres du
Commandeur de Sil-
lery dans les
Mémoires
pour l'Histoire du

Le Prince de Condé animoit tous ces gens à crier pour la continuation de la guerre. Tels furent les derniers efforts de son Altesse dont le crédit & l'autorité diminuoient tous les jours. La mort du Cardinal de Retz à Beziers, & celle du Garde des Seaux de Vic à Pignan achevèrent d'affoiblir le parti du Prince au Conseil du Roi. Il ne lui restoit plus que le Comte de Schomberg Surintendant des Finances. Quelque temps avant sa mort, le Cardinal avoit demandé à la Cour de Rome que son Evêché de Paris fût érigé en Archevêché. L'affaire étoit conclue nonobstant l'opposition de l'Archevêque & du Chapitre de Sens. Leur Métropole perdoit

perdoit par cette innovation quatre Suffragans considérables, Paris, Meaux, Chartres & Orleans. Occupé des affaires d'Etat & peu jaloux du rang d'Archevêque, parce que sa pourpre le mettoit au dessus, le Cardinal de Retz négligea de faire expédier les Bulles avant sa mort. Son frère qui remplit après lui le siège de la ville capitale, en fut le premier Archevêque. De Vic fut d'abord employé aux négociations dans les pais étrangers. Il traita le renouvellement de l'alliance des Cantons Suisses avec la Couronne de France sous Henri IV. On le fit ensuite Conseiller d'Etat, & il obtint enfin la dignité de Garde des Seaux depuis la mort du Connétable de Luines.

1622.
*Cardinal de
 Richelieu.
 Gramond,
 Historiarum
 Gallie Lib.
 XII.*





HISTOIRE

DU REGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

1622.

L'Adminif-
trateur
d'Halberftat
& le Comte
de Mansfelt
s'avancent
avec leur
Armée juf-
ques aux
frontières
de la Cham-
pagne.

LOuis & fon Conseil fe trouvèrent à Beziers dans une grande perplexité. Puiſieux avoit reçu des avis certains que Chriſtian de Brunſwick Adminiſtrateur de l'Evêché d'Halberſtat, & Ernéſt Comte de Mansfelt, demandoient au Duc de Lorraine la permiſſion de paſſer par ſes Etats avec une armée de dix mille chevaux & de quinze mille hommes de pied. C'eſt ainſi qu'après avoir été congédiés par le Roi de Bohême, à la ſollicitation de Jacques Roi d'Angleterre toujours duppé par le

le Conseil de Vienne, & par la Cour de Madrid, ces deux Avanturiers se trouvent assez puissans, nonobstant leurs pertes précédentes, pour jetter l'épouvante dans Paris & dans Bruxelles. On ne fa-
 voit de quel côté ils avoient envie d'aller. *Mémoires de Roban. Tom. II.*
 Les Etats Généraux des Provinces-Unies les appelloient à leur secours, contre le *Mémoire du Chancelier de Silleri*
 Marquis Spinola qui assiégeoit pour lors la ville de Bergopzom, & le Maréchal de Bouillon les invitoit à se jeter dans la *Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.*
 Champagne dégarnie & ouverte de tous côtés, afin d'y faire une puissante diversion en faveur des Réformez que le Roi attaquoit à cent cinquante lieues au delà de Paris. *1622. Nassi, Historia Veneta. L. V.*
 Mansfelt écoutoit plus volontiers les propositions de Maurice Prince d'Orange que celles du Maréchal de Bouillon. *1622. Vittorio Siri*
 Il trouvoit plus d'avantage à servir une République bien établie, qu'à courir au secours du Parti Réformé sans Chef & *Memorie Recondita. Tom. V.*
 presqu'entièrement abatu. Halberstat au contraire se laissoit flatter de l'espérance *Pag. 407. 408.*
 du riche butin que leur Armée pouvoit remporter de Champagne. Peut-être aussi *Mercure François. 1622.*
 qu'il aimoit mieux faire la guerre en un pais abondant en bon vin, & en tout ce qui peut contribuer aux plaisirs de la vie, que dans les Provinces-Unies. L'une ou l'autre de ces considérations l'emportoit dans son esprit sur les raisons solides que Mansfelt lui alléguoit.

Le Maréchal de Bouillon retiré depuis quelques années à Sedan, voioit deux choses avec un extrême chagrin, la ruine

1622. de Frederic Roi-de Bohême son neveu, que les Espagnols & le Duc de Bavière avoient presqu'entièrement dépouillé de ses Etats héréditaires, & la destruction prochaine du Parti Réformé en France. Sa ville de Négrepelisse mise à feu & à sang, & la désolation de ses autres terres en Guienne l'irritoient étrangement. Il devoit craindre encore que la Cour ne pensât à lui enlever Sedan, après que les Réformez n'auroient plus aucune ville de seureté dans le Roiaume. Dans l'agitation que ces mouvemens lui caufoient, Bouillon voulut sonder la disposition du Duc de Rohan. Il fit les premières avances pour s'unir étroitement avec un Seigneur qu'il regardoit auparavant comme son plus grand ennemi. Un Gentilhomme dépêché secrètement par le Maréchal, va trouver le Duc en Languedoc avec une lettre de créance, & lui parle de la sorte. *Mr. de Bouillon est extrêmement sensible aux malheurs de ceux de sa Religion, & il voudroit de tout son cœur y apporter quelque remède. On s'étoit flatté l'année dernière, que la paix se feroit à S. Jean d'Angeli, ou du moins devant Montauban. Depuis cela, Monsieur, vôtre entrevuë avec Mr. de Lesdiguières donna de nouvelles espérances. C'est la pensée de Mr. le Maréchal de Bouillon, qu'on doit s'accommoder au-plûtôt avec le Roi, & ne s'opiniâtrer pas trop à obtenir des conditions aussi avantageuses que certains de nos gens les demandent. Il suffit que la paix soit générale.*

Tant

Tant que nous ne serons point secourus par les Etrangers , nous ne pourons pas disputer la campagne au Roi : Et par conséquent il faudra périr tôt ou tard. Plus on différera de conclure la paix , & moins on obtiendra. Que si le Roi est inébranlable dans sa résolution de perdre les Eglises Réformées , & de ne leur acorder point une paix générale , Mr. le Maréchal de Bouillon veut bien se déclarer , & se mettre à la tête de ce qu'il pourra lever de troupes , afin de faire une diversion. Il négocie présentement avec le Comte de Mansfelt ; Et j'ai ordre de vous demander trois choses , un pouvoir de traiter avec les Etrangers pour vous & pour Mr. de Bouillon ; une promesse que les Provinces où vous commandez , contribueront aux frais de la levée , & à ce qu'il faudra donner à Mr. de Mansfelt ; enfin , une assurance positive que la paix ne se fera point sans Mr. le Maréchal. Rohan & ses Provinces acceptent les propositions. L'Exprès fut renvoyé avec la parole du Duc de Rohan , que si la paix ne se conclusoit pas avant le premier Septembre , on ne la feroit point sans le Maréchal de Bouillon , pourvu que dans le même temps , il fit savoir certainement qu'il s'en tenoit aux conditions dont Rohan convenoit avec l'Envoié du Maréchal.

Trois personnes avoient eu commission d'aller en Alsace , & de représenter au Comte de Mansfelt & à l'Administrateur d'Halberstat de la part du Maréchal , que
les

1622. les deux Avanturiers avoient une belle occasion de fondre sur la Champagne, pendant que le Roi étoit occupé dans le Languedoc; que dans une saison qui rend toutes les rivières guaiables leur Armée pouvoit faire des courses jusques aux portes de Paris; qu'à leur première entrée dans le Roiaume les Réformez se joindroient à eux avec dix mille hommes de pied & deux mille chevaux, & qu'on leur fourniroit des munitions, de l'argent & du canon. Le Roi de Bohême retiré pour lors à Sedan, promettoit à Mansfelt de lui transporter les sommes dûes par la Couronne de France à la Maison Palatine, dont Mansfelt se feroit aisément paier dans un traité que le Roi de France seroit enfin obligé de proposer lui-même. *La délivrance infailible des Eglises Réformées de France*, disoit-on à l'Administrateur d'Halberstat & au Comte de Mansfelt, *achevera de vous combler de gloire. Quand vous leur aurez procuré un paix avantageuse; vous pourrez conduire votre Armée rafraichie & chargée d'un ample butin, où vous jugerez à propos, en Allemagne, dans les Provinces-Unies.* Les deux Généraux ne se déclarèrent point encore, soit qu'ils ne fussent pas déterminez, soit qu'ils voulussent cacher leurs desseins par de fausses marches. Les voilà tout d'un coup qui entrent en Lorraine; ils y portent la désolation avec eux. Mansfelt vouloit se venger du Duc qui lui avoit fait manquer son entreprise sur Saverne. Leur Armée
 passe

passé ensuite dans les Evêchez de Mets & de Verdun : Enfin on apprend à Paris avec la dernière consternation que ces pillards ont traversé la Meuse , & qu'ils sont aux portes de Mouzon.

Mansfelt eut alors le plaisir de se voir recherché en différentes manières par l'Infante Isabelle Archiduchesse des Pais-Bas Catholiques, par le Maréchal de Bouillon au nom de tout le Parti Réformé , & par le Roi de France même. Dans le dessein de s'opposer au torrent, en cas qu'il se débordât dans le Duché de Luxembourg, Don Gonzalez de Cordoué y acourt d'Allemagne, & se campe à Yvoi assez près de Mouzon. Le Général Espagnol ufoit de toutes les finesse imaginables pour débaucher les soldats de Mansfelt & d'Halberstat, & pour augmenter la division dans une Armée tumultueuse, dont les Chefs ne s'accordoient pas bien entr'eux , ni les Officiers subalternes avec les Généraux. Le Duc de Bournonville étoit en même temps au camp de Mansfelt. Il y venoit de la part de l'Infante faire des propositions avantageuses à un proscrit que la Maison d'Autriche craignoit autant qu'aucun autre de ses ennemis. Isabelle lui offroit deux cens mille écus d'argent, un corps de dix mille hommes entretenus, & tous les biens que le Comte Ernest de Mansfelt père naturel de l'Avanturier possédoit autrefois dans le Luxembourg, dont il fut Gouverneur pour le Roi d'Espagne. Les tentatives des Princes de la Maison d'Autriche auprès de

1632.

de Mansfelt furent toujours inutiles ; soit que son aversion pour eux ne se pût surmonter ; soit qu'il ne voulût pas se fier à des Souverains sensiblement offenzés & vindicatifs au dernier point.

Halberstat & lui s'étoient postez auprès de Mouzon à la sollicitation du Maréchal de Bouillon qui leur envoya des guides. On les pressoit d'assiéger la place, & Bouillon leur offroit une partie de son canon de Sedan. Le Duc de Nevers acouru de Paris en Champagne dont il étoit Gouverneur, traversa les intrigues du Maréchal, en faisant des propositions avantageuses à Mansfelt de la part du Roi. Enquie des délais que l'Alleman affectoit, Bouillon lui demande une entrevue dans la prairie de Donzy. Mansfelt y attendit le Maréchal avec deux mille chevaux rangés en ordre de bataille. Bouillon s'y rendit escorté seulement de deux cens chevaux. Leurs carosses s'approchent, & ils s'entretiennent sans en descendre. On dit que le Maréchal fit de grandes instances au Général Alleman de se déclarer en faveur des Réformez. Mais il ne gagna rien. Mansfelt ne pensoit qu'à tirer quelque argent du Roi, à secourir les Etats Généraux des Provinces Unies contre Spinola, & à se donner peut-être ensuite au service des Vénitiens. Le Sénat lui offroit le commandement des troupes de la République en terre ferme. On ne vid jamais rien de pareil. Toutes les Puissances de l'Europe négocioient avec un homme qui n'avoit pas

pas un pouce de terre. Les uns lui don- 1622.
noient de l'argent ; les autres le ména-
geoient, afin qu'il ne leur fit point de mal,
& chacun tâchoit de l'attirer à son service.
Le Maréchal de Bouillon parut hors de lui-
même après son entretien avec Mansfelt.
Frappé de ce qu'il avoit remarqué dans
un homme vraiment extraordinaire en
tout, Bouillon parloit avec admiration de
ce mélange bizarre & monstrueux de bon-
nes & de mauvaises qualitez dont l'assem-
blage rendit Mansfelt un des prodiges de
son âge.

La nouvelle de ses troupes campées sur Adresse du
la frontière de Champagne, & de ses né- Duc de Ne-
gociations avec le Maréchal de Bouillon, vers pour
jeta Louis dans un extrême embarras. Il amuser
étoit avec ses plus grandes forces à cent Mansfelt &
cinquante lieues de la capitale de son Ro- Halberstat.
yaume. Obligé de se reposer sur ce que la
jeune Reine feroit de concert avec le Chan-
celier de Silleri & de quelques autres Mi-
nistres d'Etat pour conjurer l'orage, & sur
la prudence du Duc de Nevers, le Roi se
contenta d'envoyer par tout une Déclara-
tion datée de Beziers. Sa Majesté défen- *Mercur*
doit à tous ses sujets Réformez de se join- *François.*
dre aux Etrangers que les Rebelles, disoit 1622.
Louis, appelloient dans le Roiaume. On *Mémoire du*
promettoit une entière protection aux Ré- *Chancelier*
formez qui demeureroient en repos chez *de Silleri*
eux ; & les Magistrats avoient ordre de *dans les Mé-*
poursuivre comme criminels de léze-ma- *moires pour*
jesté tous ceux qui s'en iroient au camp des *l'Histoire du*
Allemands. La Déclaration fit un bon effet. *Cardinal de*
Richelieu. 1622.

Si

1622.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VIII.
Vittorio Si-
ri, *Memorie*
Recondite.
Tom. V.
Pag. 407.
408.

Si quelques Réformez moins patiens que les autres, parurent disposez à prendre les armes, les plus judicieux du Parti n'approuvèrent pas qu'on ouvrit l'entrée du Roiaume à des pillards qui n'épargneroient pas plus les Réformez que les Catholiques, & qui abandonneroient au ressentiment du Roi ceux qui les auroient appelez, dez que Sa Majesté voudroit bien leur donner une somme considérable d'argent.

Gonzague Duc de Nevers eut l'honneur & le mérite d'avoir délivré Louis de l'inquiétude que lui causoit un fâcheux contretemps. Il fut amuser Mansfelt par les diverses propositions qu'il lui envioit faire de la part du Roi : il débaucha une partie des Allemans ; il prévint leur Général contre le Maréchal de Bouillon ; de manière que Mansfelt commença de se défier de celui qui l'avoit appelé. Enfin Gonzague se conduisit avec tant de prudence & de dextérité, qu'en trainant la négociation en longueur, il affoiblit beaucoup l'Armée Allemande, & qu'il donna le temps aux troupes du Roi d'arriver de divers endroits en Champagne. Quand le Duc se vid assez fort pour faire tête à Mansfelt, & pour le battre même, il rompit artificieusement la négociation : Et Mansfelt craignant d'être enveloppé par Gonzalez qui étoit dans le Luxembourg, & par Nevers dont les troupes s'avançoient ; Mansfelt, dis-je, tourne promptement vers le Hainaut. Son dessein, c'étoit de passer dans le Brabant, & d'y joindre Maurice Prin-

ce d'Orange. Le Duc de Nevers a déjà fait une grande figure dans cette Histoire, & nous aurons occasion de parler encore souvent de lui. Rendons justice à son mérite, & donnons le détail d'un des plus beaux endroits de sa vie. 1621.

Avant que de partir pour son gouvernement de Champagne, Gonzague convint avec le Chancelier de Silleri & les Ministres du Roi qui demeureroient à Paris auprès de la Reine, qu'en attendant que douze mille hommes de pied & deux mille chevaux destinez à couvrir la Champagne, s'y fussent rendus, le Duc de Nevers entreroit en négociation avec Mansfelt, qu'il tâcheroit de le gagner & les principaux Chefs de son Armée, s'ils vouloient se contenter de quelques conditions raisonnables; sinon, qu'il les amuseroit par des espérances, jusques à ce que les troupes mandées arrivaient en Champagne. On ordonna en même temps au Duc d'Angoulême Colonel Général de la Cavalerie légère d'aller joindre Gonzague avec ce qu'il avoit de gens, & au Maréchal de Chaunes Lieutenant Général de Picardie, au Duc de Bellegarde Gouverneur de Bourgogne & au Duc de Longueville Gouverneur de Normandie, d'envoyer incessamment en Champagne ce qu'ils pourroient ramasser des troupes dans leurs Provinces. Comme toutes ces marches demandoient beaucoup de temps, la plus grande ressource du Chancelier & des Ministres, ce fut la prudence du Duc de Nevers.

1622. vers. Il amusa fort adroitement Mansfelt, malgré les instances que le Maréchal de Bouillon faisoit aux Allemans d'entrer en Champagne où les Réformez se dispo-
soient à les aller joindre.

Gonzague avoit dépêché en Lorraine un de ses Officiers nommé Montereau. Cet homme avoit eu quelque habitude avec Mansfelt en Allemagne, où il servit quelque-temps. Montereau insinua habilement à Mansfelt, qu'il ne doit pas trop compter sur les promesses du Maréchal de Bouillon, que les Réformez des Provinces en-deça de la Loire ne sont point disposés à se soulever, & que le Duc de Nevers aura bien-tôt une Armée capable de faire tête aux Allemans. *Permettez moi de vous représenter encore, Monsieur, ajoûtoit Montereau, que vous seriez le plus imprudent de tous les hommes, si dans le temps même que vous avez pour ennemis les Princes de la Maison d'Autriche, vous irritiez sans aucune nécessité le Roi de France, dont la protection vous sera toujours utile & auprès duquel vous pouvez trouver de fort grands avantages, si vous voulez entrer au service d'un puissant Monarque.* Mansfelt écouta ces remontrances d'autant plus volontiers, que son inclination ne le portoit nullement à secourir les Réformez de France. Il cherchoit à faire fortune, & à se procurer un bon établissement quelque part. C'est ce que le Parti Réformé ne pouvoit pas lui donner en France. Mansfelt offre donc à Montereau d'entrer au service du
Roi

Roi avec trois mille chevaux & six mille hommes de pied , pourvu que Sa Majesté lui acorde la somme de deux cens mille écus , la dignité de Maréchal de France, quelques terres près de Paris , & le titre de Marquis ou de Comte. Il prétendoit congédier ce qui lui restoit de troupes avec l'argent que le Roi lui donneroit, & les envoyer au service des Etats Généraux des Provinces-Unies. Pour ce qui concerne la Religion, c'étoit la chose dont Mansfelt s'embarassoit le moins. Son père l'avoit élevé dans l'Eglise de Rome. Mais les Espagnols qui le regardoient comme bâtard, n'ayant pas voulu le mettre en possession du bien que son père avoit dans le Luxembourg , il conçut une haine si violente contr'eux , qu'il se jeta du côté des Protestans leurs ennemis , sans abjurer formellement la Religion Catholique.

Montereau répondit à Mansfelt que ses demandes paroistroient exorbitantes. *Comment* , répliqua-t'il , *l'Infante Isabelle ne m'offre-t'elle pas quelque chose de plus avantageux ? Et le Roi me fit proposer il y a quelque temps, des choses fort approchantes de ce que je lui demande maintenant.* Montereau qui vouloit gagner du temps, fit entendre à Mansfelt, que la Cour de France étoit disposée à lui accorder de bonnes conditions ; mais qu'il falloit avoir un peu de patience. *Je dois avertir M. le Duc de Nevers qui attend votre réponse à Châlons, dit Montereau. Il écrira ensuite à la Reine ; c'est par son canal que nous saurons les inten-*

1622. *intentions du Roi. Cela demande du temps à cause de l'éloignement de Sa Majesté.* Un si long délai ne s'accommodoit pas avec les affaires de Mansfelt. Il avoit promis au Duc de Lorraine de sortir au-plûtôt de son pais, & Son Altesse le pressoit de tenir sa parole. Montereau convint de cet expédient avec Mansfelt, que les Allemans se retireroient de la Lorraine en dix jours, qu'ils s'avanceroient vers la Meuse, & qu'ils ne la passeroient point, que le Duc de Nevers leur fourniroit cependant certaine quantité de pain par jour, & que Mansfelt attendroit au bord de la Meuse la réponse du Roi.

Le Maréchal de Bouillon traversa de toute sa force la négociation du Duc de Nevers avec Mansfelt. Soit que l'Administrateur d'Halberstat plus enclin que son Collègue à secourir les Réformez, l'emportât ; soit que Mansfelt ne fût pas entièrement le maître de ses soldats mal disciplinez & acoutumez au pillage, ils passèrent la Meuse, & Mansfelt sembla céder aux instances du Maréchal de Bouillon qui le pressoit d'assiéger Mouzon. Le Duc de Nevers renvoie promptement Montereau, & lui enjoint d'amuser Mansfelt autant qu'il pourra jusques à ce que les troupes du Roi arivent en Champagne. Montereau qui ne manque pas d'adresse, arrête si bien Mansfelt, qu'il le rend inébranlable aux nouvelles sollicitations de Bouillon. Gonzague gaignoit toûjours du temps : il fait tantôt une proposition à Mansfelt & tantôt

tantôt une autre. Quelquefois il conteste
sur ce que le Général Alleman demande. 1622.

On accepte aujourd'hui son service avec un certain nombre de troupes, & demain le Roi n'en veut pas tant. L'Armée de Mansfelt & d'Halberstat souffre cependant de la disette des vivres, leurs soldats desertent en foule, & deux mille se mutinent en un même jour. La mesintelligence se met encore entre les Chefs. Halberstat mécontent de Mansfelt pille & brûle quelques villages, & se retire à Sedan, résolu d'aller servir les Etats Généraux des Provinces-Unies avec ce qui lui reste de troupes à sa dévotion. Mansfelt fort embarrassé, ne fait presque plus quel parti prendre : à peine se croit-il en seureté parmi les siens. Le voilà qui demande retraite au Comte de Grandpré Gouverneur de Mouzon. Il donne le Duc de Saxe-Weymar en ôtage, & presque tout son canon. Grandpré accepte volontiers ce que Mansfelt lui propose. Rien ne pouvoit arriver de plus avantageux au Duc de Nevers. Les Généraux Allemans se brouillent ; leur Armée diminuée tous les jours, & se soulève contr'eux ; le Maréchal de Bouillon & Mansfelt se défient l'un de l'autre ; Enfin, Mansfelt est presque à la discrétion du Roi.

Le Duc d'Angoulême & plusieurs autres Seigneurs eurent ainsi le temps de joindre le Duc de Nevers. L'Armée Francoise grossit ; elle doit être bien-tôt de vingt mille hommes de pied & de deux mille cinq cens chevaux. Le Chancelier de

1622. Silléri s'applaudit à lui-même du bon succès ; Et ce n'est pas sans raison. Il ména-

Mémoire du geoit tout à Paris. *L'affaire a été fort bien*
Chancelier conduite, dit-il à son frère le Commandeur,
de Silléri Sans bruit & sans faire aucune assemblée,
dans les Mé- on a détourné le plus grand orage qui se soit
moires pour présenté il y a long-temps. La grandeur &
l'Histoire du la puissance du Roi se font connoître par là
Cardinal de aux Etrangers. Il est éloigné de deux cens
Richelieu. lieux : Et sans ordre ni commandement le
 1622. Conseil qu'il a laissé à Paris, assemble une
 puissante Armée en moins d'un mois. Le

Maréchal de Bouillon se trouva pour lors dans une grande perplexité. Les Allemans qu'il avoit appellez, paroissoient devoir être bien-tôt réduits à la nécessité de se défendre sous les murailles de Sedan, & d'y périr peut-être de faim & de misères sans combattre, si le Duc de Nevers devenu plus fort qu'eux, entreprend de leur couper les vivres. Bouillon devoit craindre que le Roi irrité contre lui ne le dépouillât ensuite de sa Principauté de Sedan : Car enfin Sa Majesté favoit fort bien les négociations du Maréchal avec Mansfelt & Halberstat. Comment se tirera-t'il d'intrigue ? Le plus habilement du monde. Il trouve le moien de rendre un service au Roi, & de lui faire oublier le chagrin qu'il lui a donné en appelant les Allemans.

Don Gonzalez de Cordoué qui couvroit le Luxembourg avec une Armée Espagnolle d'Isabelle Archiduchesse des Pais-Bas Catholiques, avoit offert du secours au Duc de Nevers pour combattre Halberstat

stat & Mansfelt. Gonzague remercia fort honnêtement l'Infante de la part du Roi : Et pour témoigner au Général Espagnol que Louis pouvoit bien repouffer les Allemans sans les troupes d'Isabelle, Nevers offrit lui-même du secours à Gonzalez, quoique les François fussent plutôt en état d'en recevoir, que d'en donner aux autres. Ce n'étoit pas ici une simple bravade. La raison de ce manège se découvre sans peine. Le Roi ne veut ruiner l'Armée Allemande, qu'en cas que Mansfelt & Halberstat s'opiniâtrent à faire une diversion en faveur du Parti Réformé. On étoit bien-aïse à la Cour de France que ces deux Avanturiers se jettassent sur les Pais-Bas Catholiques, & qu'ils aidassent le Prince Maurice à faire lever le siège de Bergopzom que le Marquis Spinola pressoit vigoureusement. Et c'est en quoi le Maréchal de Bouillon seconda fort bien les intentions du Roi. Il raccommode Halberstat avec Mansfelt; il empêche que leur Armée ne se dissipe entièrement. Bouillon leur fait prendre ensuite la résolution de marcher vers le Hainaut, & de courir incessamment au secours des Provinces-Unies. Voilà comme la France fut délivrée de l'épouvante qu'une prochaine inondation de la Champagne par une multitude d'Allemans qui faisoient la guerre à la manière des Arabes & des Tartares, jetta jusques dans Paris. Les Espagnols qui offroient fièrement du secours au Duc de Nevers, pensèrent alors à défendre

1622. dre leurs Provinces. Ils suivent en grande diligence des gens qui prétendent désoler le Hainaut & le Brabant en allant joindre l'Armée de Maurice Prince d'Orange.

Bataille donnée à Fleuru entre le Comte de Mansfelt & Don Gonzalez de Cordouë.

Mansfelt & Halberstat avoient laissé leur gros canon & leur gros bagage à Sedan, afin de se rendre plus promptement dans les Provinces-Unies. Ils arrivèrent en onze jours dans le Hainaut vers la frontière du Brabant. Don Gonzalez de Cordouë renforcé des troupes que le Marquis Spinola lui envoya sous la conduite du Colonel Verdugo, se campe devant eux à Fleuru dans le dessein de leur disputer le passage. Il en fallut venir à une bataille rangée. Mansfelt anima ses Officiers; il leur représenta la nécessité où ils se trouvoient tous également de vaincre, ou de mourir. Mais ses exhortations ne firent aucune impression sur l'esprit de quelques mutins, que les pistoles d'Espagne avoient peut-être débauchez sous main. Au lieu de se disposer au combat, une partie de la cavalerie Allemande se soulève, & demande d'être payée. On eut beau les prier & les encourager par l'espérance du butin dont la victoire seroit suivie, ces gens refusèrent de marcher. Retirez à part ils demeurent spectateurs du combat & de la valeur de leurs compagnons & de leurs Généraux. On étoit tellement engagé qu'il n'y avoit plus moyen de reculer. Le courage & la prudence de Mansfelt suppléèrent à la lâcheté de ceux qui

Puffendorf, Commentar. Rerum Suecicarum. Lib. I. Nani, Historia Veneta. Lib. V. 1622. Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 408. 409.

qui lui manquoient au besoin. Halberstat ^{1622.}
 soutient à l'aile gauche l'effort des enne- ^{*Mercure*}
 mis avec une bravoure surprenante. Mais ^{*François.*}
 ses gens plièrent quand ils le virent hors ^{1622.}
 de combat. Une balle de mousquet lui
 avoit cassé le bras ; on le lui coupa immé-
 diatement après l'action. Cette première
 disgrâce est suivie d'une autre. Le Duc
 de Saxe-Weymar fut tué à l'aile droite
 qu'il commandoit , & les soldats effraiez
 ne résistent plus que foiblement aux Espa-
 gnols qui fondent sur eux avec grande
 impétuosité. Le combat dura cinq heu-
 res. Mansfelt & Halberstat allèrent six
 fois à la charge , & la victoire fut assez
 long-temps douteuse. Enfin , elle se dé-
 clara pour Don Gonzalez. Il demeura maî-
 tre du canon & du bagage. La perte fut
 presque égale de part & d'autre. Les con-
 noisseurs avouèrent que la retraite de
 Mansfelt , étoit plus glorieuse que la vic-
 toire du Général Espagnol. Après avoir
 rallié ses soldats, l'Alleman passe le lende-
 main à la vue de l'Armée-ennemie qui le
 poursuit inutilement ; & se surpassant lui-
 même , Mansfelt fait tout ce qu'on auroit
 pu attendre de l'expérience & de l'habile-
 té du plus grand Capitaine de son temps.
 Il entre dans le Brabant avec quatre mille
 chevaux, & trois mille hommes de pied,
 le traverse , joint à Breda Maurice Prince
 d'Orange qui se préparoit à secourir la
 ville de Bergopzom.

Le Marquis Spinola l'assiégoit dez la fin Siége de
 du mois de Juillet. L'Infante Isabelle Bergopzom

1622. Archiduchesse des Pais - Bas avoit mis
 par le Mar- deux armées sur pied au printemps. L'u-
 quis Spi- ne couvroit le pais de Juliers, & l'autre
 nola. étoit destinée à prendre Bergopzom. Les
 Espagnols espéroient que cette conquête
 leur donneroit le moien d'entrer facile-
 ment dans les Iles de Zélande; & le Fort
 de Lilo dont Anvers étoit si fort incom-
 modé, ne paroïssoit pas devoir tenir long-
 temps après que les Provinces-Unies au-
 roient perdu Bergopzom. Le Prince d'O-
 range plus attentif & plus diligent que le
 Marquis Spinola Général des troupes de
 l'Infante, s'aperçut vers le commence-
 ment du mois de Mai, que les villes de
 Brabant étoient fort dégarnies de soldats,
 à cause de l'Armée qu'Isabelle avoit en-
 voïée sous la conduite de Don Gonzalez
 de Cordoué dans le Palatinat contre le
 Marquis de Bade Dourlach, & en Veste-
 phalie contr'Halberstat & Mansfelt. Maurice
 résolut de profiter de l'occasion, & de
 donner au Prince Frederic-Henri son frè-
 re quinze cens chevaux & six mille hom-
 mes de pied, pour entrer dans le Bra-
 bant. Maurice méditoit cette irruption,
 lors qu'il apprit les réjouissances & les
 feux de joie qui se faisoient à Bruxelles, à
 cause de la victoire remportée par l'Ar-
 mée Espagnole & Bavaroise sur celle du
 Marquis de Bade. *Aions patience*, dit
 alors le Prince d'Orange en souriant, *les*
feux que nous allumerons nous-même vien-
tôt en Brabant, rabattront un peu cette
grande joie. Frederic y fit irruption peu de
 temps

Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. V.
 1622.)
Mercurus
François.
 1622.

temps après. Sa petite Armée divisée en trois corps désola le pais jusques aux portes de Bruxelles, de Louvain, & de Malines. Il n'y eut personne qui osât s'opposer à eux. Vingt bourgs furent brûlez ; on pillâ les Eglises & les Monastères, & le butin que l'Armée des Provinces-Unies remportoit, fut estimé six cens mille florins, sans y comprendre la rançon de quatre cens prisonniers qu'elle emmena.

Quand cet orage fut passé, le Marquis Spinola toujours habile à cacher ses desseins, fait marcher son Armée à Mastricht, & il s'avance ensuite vers le Rhin. Le Duc d'Arfchot, les Princes de Chimai & d'Epinoi, le Comte d'Egmond & plusieurs autres grands Seigneurs des Pais-Bas l'accompagnoient dans cette expédition. Chacun parloit diversément des vûes que l'habile & dissimulé Général se pouvoit proposer, quand il ordonne subitement à Don Louis de Velasco Comte de Salazar, Général de la Cavalerie légère, de retourner en diligence du côté d'Anvers avec six mille hommes de pied & deux mille chevaux, de joindre Don Inigo de Borgia Grand-Maitre de l'Artillerie, qui amenoit les troupes de Flandres, de s'emparer ensuite de Steenberg & d'investir Bergopzom. Salazar & Borgia exécutèrent fidèlement les ordres de Spinola. Ils emportent Steenberg après quelque résistance, & Bergopzom est incontinent investi. Cela n'empêcha pas que trois Régimens n'y entraissent avec six Inge-

1622. nieurs : de manière que la garnison se trouvoit de cinq mille hommes de pied & de quatre cens chevaux. Le monde se prépara pour lors à voir un beau siège. La garnison & les habitans étoient dans la résolution de se défendre jusques à la dernière extrémité. Un des plus fameux Généraux de son siècle vouloit donner en cette occasion de nouvelles preuves de sa valeur & de son expérience consommée. Maurice Prince d'Orange non moins habile que Spinola, n'étoit pas d'humeur à laisser perdre ses conquêtes. On ne doutoit point qu'il ne marchât au secours de la place, après que l'Armée Espagnole se feroit affoiblie à un siège qui devoit durer long-temps. Quand Spinola eut reçu la nouvelle de la prise de Steenberg, & que les travaux étoient commencez devant Bergopzom, il laissa le Comte de Bergues avec une Armée de quinze cens chevaux & de huit mille hommes de pied, pour observer le Prince Frederic - Henri qui couvroit les villes de Rééz & d'Emeric avec un pareil nombre de troupes. Puis retournant tout à coup, Spinola prend lui-même le chemin de Bergopzom. Il arriva le 28. Juillet au camp.

Le Prince Ce fut en effet un des beaux sièges qu'on eût vus depuis long-temps. On avoit employé aux fortifications de la ville tout ce que l'industrie humaine put inventer alors pour la défense d'une place dont la situation avantageuse en rendoit la prise déjà fort difficile. Il y avoit autour tant d'iles

d'iles & de petits forts, que Spinola parut ^{1622.}
étonné quand il s'aperçut que pour se Maurice
rendre maître de Bergopzom, il falloit em- d'Orange
porter premièrement plusieurs endroits, fait lever
dont chacun feroit une résistance confi- le siège de
dérable. Il ne put pas même venir à Bergopzom.
bout d'empêcher que le secours n'entrât *Mercur*
dans la ville par plus d'un endroit. Les *François*
Ingenieurs s'épuisèrent de part & d'autre ^{1622.}
à chercher tout ce qui peut servir à bien *Nani, Histo-*
attaquer & à bien défendre une ville. Les *ria Veneta.*
assiégez & les assiégeans se battoient avec *Lib. V.*
une bravoure extraordinaire. Mais l'Ar- ^{1622.}
mée de Spinola s'affoiblit enfin après
deux mois de siège. Dans les derniers
jours de Septembre, Maurice Prince d'O-
range que Frederic-Henri son frère &
Mansfelt joignirent avec leurs troupes,
part à la tête de vingt mille hommes de
pied & de six ou sept mille chevaux, afin
d'obliger les Espagnols à lever le siège. La
chose réussit comme Maurice l'avoit pro-
jettée. Spinola dont l'Armée étoit pres-
qu'entièrement ruinée, se retire en bon
ordre à la première nouvelle de la marche
du Prince. On dit que les assiégeans
avoient perdu dix à onze mille hommes,
& les assiégez environ six ou sept cens.
Maurice reprit Steenberg sans aucune dif-
ficulté, Spinola dont l'Armée s'étoit un
peu rafraichie, & que les troupes envoiées
par l'Archiduchesse augmentèrent confi-
dérablement, vient se poster à trois lieues
du Prince dans un champ ouvert. On
vous présente la bataille, dit alors quel-
qu'un

1622. qu'un à Maurice. *Je ne sai pas quelle est l'intention du Général ennemi*, répondit Maurice. *Pour moi je suis venu dans le dessein de faire lever le siège de Bergopzom, & de reprendre Steenberg. Cela est fait: je suis content.* La prudence ne permettoit pas à Maurice d'exposer l'événement d'une bataille, toujours incertain & douteux, les grands avantages qu'il venoit de remporter sur Spinola.

L'Empe-
reur amuse
le Roi d'An-
gleterre de
la négocia-
tion d'un
traité pour
la restitu-
tion du Pa-
latinat.

La prise d'Heidelberg & de Manheim, le siège de Franckendal, & la négociation commencées à Bruxelles pour l'acommodement du Roi de Bohême avec l'Empereur, n'occupoient guères moins les esprits que ce qui se passoit devant Bergopzom. Afin de sauver ce qui restoit du bas Palatinat à son Beau-fils, Jaques Roi d'Angleterre avoit fait déclarer à l'Empereur, au Roi d'Espagne, & à l'Infante Isabelle, qu'il prenoit sous sa protection les Etats héréditaires de ses Enfans, & qu'il se croiroit attaqué lui-même dans son propre pais, si les Généraux de l'Empereur ou du Duc de Bavière entreprenoient quelque chose sur Heidelberg, ou sur les autres places. On ne se mit pas autrement en peine des déclarations de Sa Majesté Britannique. Tilli Général de l'Armée Bavaroisé assiégea Heidelberg sans façon, dans le temps même qu'on amusoit Jaques à Bruxelles d'une négociation pour l'acommodement de l'affaire de Frederic retiré à Sedan depuis qu'il eût congédié Mansfelt & Halberstat par le mauvais conseil

Mémoires
de Louise
Juliane.
Pag. 221.
222. 223.
Nani, Hi-
storia Ve-
neti. L. V.
1622.

conseil des Rois d'Angleterre & de Danemark. Ces deux Princes aiant engagé Frederic à faire ce que l'Empereur Ferdinand exigeoit de lui, Sa Majesté Impériale ne put se dispenser de seindre du moins de vouloir entrer en négociation sur l'affaire du Palatinat. Jaques Roi de la Grande-Bretagne devoit traiter pour Frederic son beau-fils, & l'Infante Isabelle au nom de Ferdinand. Le Chevalier Weston vint à Bruxelles de la part de Sa Majesté Britannique, & l'Infante nomma des Commissaires pour négocier avec le Ministre d'Angleterre. On demande d'abord au nom de l'Empereur que Frederic donne une déclaration de la sincérité de ses intentions d'entrer en traité, & que Weston produise le pouvoir que le Roi son maître a de promettre pour Frederic. L'Anglois présenta diverses pièces qui justifioient que Jaques étoit suffisamment autorisé, on ne s'en contenta pas. Il fallut avoir un nouveau pouvoir dans les formes de la part de Frederic.

On l'envoie de Sedan; Et les Commissaires de l'Infante trouvent à redire que Frederic y prene la qualité d'Electeur. Ils protestèrent ne pouvoir entrer en aucun traité, à moins qu'elle ne fût omise. Tout le monde s'aperçut alors que les Ministres de la Maison d'Autriche ne cherchoient qu'à chicaner. Le Roi de Bohême refuse de se désister d'un titre que sa naissance lui donne. Mais les sollicitations du Roi Jaques plus crédule aux vaines illusions

1622. que le Comte de Gondomar Ambassadeur d'Espagne tâche de lui faire, qu'aux sages remontrances de ses plus fidèles serviteurs, l'emportèrent encore sur l'esprit de Frederic. Le Maréchal de Bouillon lui conseilla de ne rien refuser au Roi d'Angleterre, afin que ce Prince sans le secours duquel on ne pouvoit rien faire, venant à ouvrir les yeux, s'aperçût enfin que les Impériaux & les Espagnols le jouoient fort grossièrement. Frederic envoie un nouveau pouvoir, où sans prendre la qualité d'Electeur, il se reserve ses droits en général, & déclare que l'acte ne peut porter préjudice aux dignitez que ses ancêtres lui ont laissées. Les Commissaires de l'Infante se trouvent ainsi au bout de toutes leurs chicaneries. Lors que le Ministre d'Angleterre se prépare à venir au fond de l'affaire; on lui déclare froidement, qu'elle ne peut pas se terminer à Bruxelles, parce qu'elle regarde le corps de l'Empire. *Sa Majesté Impériale*, disent les Commissaires au Chevalier Weston, *doit convoquer une Diète à Ratisbonne, afin de conférer avec les Electeurs & les Princes sur l'affaire du Palatinat. Le Roi de la Grande-Bretagne y peut envoyer quelqu'un de ses Ministres.*

Des lettres interceptées durant cette ridicule comédie, achevèrent de découvrir les véritables desseins de la Maison d'Autriche. Un de ses Ministres les plus distinguez y disoit que l'occasion de détruire tout le
Parti

Parti Protestant, étoit si favorable, qu'on ne devoit plus écouter les conseils mode- 1622.

rez, & que le Palatinat n'étoit pas le seul pays qu'il falloit réduire. *Dieu veut, disoit cet homme bigot & emporté, qu'on détruise tous les ennemis de la Religion Catholique. Tant de victoires miraculeusement remportées nous déclarent assez les ordres du Ciel. En demeurer là, ce seroit une ingratitude extrême. La clémence de Charles-Quint & de Ferdinand I. a été fatale à l'Eglise. Il faut subjuguier premièrement ceux qui ont pris le parti de Frederic. On attaquera les villes Impériales ensuite. Il sera facile de forcer celles qui refuseront de recevoir garnison. De là nous passerons plus avant. Un des premiers Officiers de l'Electeur de Maïence s'expliquoit encore plus clairement dans une lettre à l'Agent du Roi d'Espagne à Cologne. Nous serons bien-tôt maîtres de tout le Palatinat, disoit-il; Et nous serons ensuite la loi au Landgrave de Hesse & aux Etats voisins. Les gens clairvoians sont surpris que l'Ambassadeur d'Angleterre poursuive avec chaleur une suspension d'armes à la Cour de Bruxelles. Comment ne s'apperçoit-il pas que c'est vouloir prendre la lime avec les dents? Les Ministres d'Etat tant soit peu versez dans les affaires, ne conseilleront jamais une trêve si desavantageuse.*

Les Anglois frémissaient de rage & de ^{Prise d'Hei-} dépit, en voiant que leur Roi souffroit ^{delberg &} avec patience de pareilles indignitez, après ^{de Man-} avoir désarmé son Beau-fils pour complai- ^{heim.}

1622. re à l'Empereur , & abandonné le patrimoine de ses Enfans à la discrétion de leurs ennemis. Tout le monde haussait les épaules de ce que Jaques se laissoit encore amuser par le Comte de Gondomar. L'artificieux Espagnol savoit admirablement bien repaître Sa Majesté Britannique d'espérances frivoles. *Vous aurez à Ratisbonne plus de satisfaction qu'à Bruxelles*, lui disoit hardiment Gondomar. Un traité fait dans les Etats de l'Empire, sera plus authentique & plus solennel, que ce qui auroit été conclu entre les Ministres de Votre Majesté & ceux de l'Infante. Cependant le Palatinat étoit sans défense par les mauvais conseils du Roi Jaques. Les places qui restoient à Frederic demeuroient à la discrétion des Armées de l'Empereur & du Duc de Bavière. Sa Majesté Britannique alla s'imaginer qu'elle remédieroit à cet inconvénient, en déclarant que les places & les villes qui tenoient encore pour Frederic, étoient sous sa Roiale protection. Les Impériaux & les Espagnols n'eurent aucun égard à la déclaration de Jaques. Ils connoissoient trop bien sa foiblesse. Tilli Général de l'Armée Bavaroise mit le siège devant Heidelberg, & l'emporta d'assaut le 5. Septembre. Le château mal pourvu est obligé de se rendre bien-tôt après. Manheim fut investi ensuite. Le Général Veere s'y défendit durant six semaines avec une bravoure digne de la réputation que cet illustre Anglois avoit acquise dans le monde. Il se
rendit

*Mémoires
de Louise
Juliane.*

*Pag. 224-
225.*

*Nani, Histoire
Veneta.
Lib. IV.*

1622.

*Wilson's
History of
Great-
Britain.*

rendit seulement lors que la poudre & les munitions lui manquèrent. Tilli se flatta d'achever la conquête du Palatinat en prenant Franckendal. Mais la saison trop avancée, & la vigoureuse résistance des assiégés, le contraignirent à lever le siège. 1622.

Je l'ai déjà dit : l'entreprise sur le Palatinat commença dans le temps que le Roi Jaques négocioit à Bruxelles, & qu'il y demandoit une suspension d'armes, du moins jusques à la fin de la Diète que l'Empereur devoit indiquer à Ratisbonne. Le Baron Digby devenu Comte de Bristol, Ambassadeur d'Angleterre à Madrid, eut des ordres pressans du Roi son maître de se plaindre à Philippe Roi d'Espagne du procédé de l'Empereur, & de sommer Sa Majesté Catholique de se joindre à Jaques pour obliger Ferdinand à tenir enfin ce qu'il avoit promis. Le Roi de la Grande-Bretagne fut, ou du moins fit semblant d'être si fort irrité, qu'il écrivit à Bristol de se retirer d'Espagne, en cas que Philippe ne donnât pas satisfaction à Sa Majesté Britannique dans un certain temps. Mais les Espagnols avoient le secret de calmer les plus grands mouvemens de la colère de Jaques. On répondit à Bristol que Philippe ne pouvoit entrer dans aucun traité avec le Roi son maître, avant que Gondomar Ambassadeur d'Espagne en Angleterre fût de retour à Madrid. L'adroit Gondomar trouvoit tous les jours quelque nouveau prétexte de différer son départ de Londres. Il appaisoit Sa Ma-
jesté

1622. jecté Britannique, en lui faisant espérer que la conclusion du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles, seroit incontinent suivie du rétablissement de Frederic dans ses Etats héréditaires, & dans sa dignité Electorale. Maurice Prince d'Orange fâché de ce que le Roi d'Angleterre vouloit être la duppe de Ferdinand & de Philippe, crut devoir intimider la Cour de Vienne, afin d'arrêter le dessein formé d'investir de l'Electorat Palatin Maximilien Duc de Bavière. Le Prince fit en sorte que le Comte de Mansfelt & l'Administrateur d'Halberstat, allaient depuis la levée du siège de Bergopzom prendre des quartiers dans le Comté d'Ostfrize & dans l'Evêché de Munster. On répandoit le bruit que ces deux Avanturiers secourus du Roi d'Angleterre, recommenceroient la guerre en faveur de Frederic, si l'Empereur ne vouloit pas donner satisfaction à Sa Majesté Britannique.

Continuation de la feinte négociation du mariage de l'Infante d'Espagne avec le Prince de Galles.

On ne s'étonna de ces menaces ni à la Cour de Vienne, ni à celle de Madrid. L'Empereur & le Roi d'Espagne savoient bien qu'il n'y avoit rien à craindre de la part de Jaques, tant qu'il auroit en tête de conclure le mariage de Charles Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne. J'aurois peine à croire qu'un Roi d'Angleterre qui pouvoit choisir entre toutes les Princesses de l'Europe, ait voulu faire tant de fausses & indignes démarches pour obtenir une Fille d'Espagne qui ne lui apportoit aucun avantage, & dont les Anglois

lois ne vouloient point entendre parler ,
 si la chose n'étoit si bien avérée , que le
 pauvre Roi en devint méprisable dans
 toute l'Europe. Il ménagea les Papistes
 Anglois avec tous les soins imaginables ;
 ne se mit pas en peine de faire crier tous
 les bons Protestans , pourvu que les Ca-
 tholiques contins de son indulgence, écri-
 vissent à Rome , qu'en considération du
 mariage de son Fils avec l'Infante, Jaques
 leur laissoit plus de liberté , qu'ils n'en
 avoient jamais eu , & même beaucoup au-
 delà de ce que le Roi leur en pouvoit
 accorder selon les loix d'Angleterre. Dig-
 by Comte de Bristol Ambassadeur de Sa
 Majesté Britannique à Madrid pressoit ex-
 trêmement la conclusion de l'affaire , de-
 puis que les deux Rois parurent convenir
 les articles principaux du mariage. Mais
 les Ministres d'Espagne tâchoient d'élu-
 der les instances de l'Anglois , en répon-
 dant que rien ne se pouvant faire sans la
 dispense du Pape , il falloit attendre la
 réponse de Sa Sainteté sur les articles qui
 lui avoient été communiquez. *Tout ceci
 n'est qu'une bienfaisance , disoit-on à Bristol.
 La Cour de Rome ne peut faire aucune dif-
 ficulté sur la dispense. Nos plus habiles Ca-
 nonistes sont d'avis que le Pape la doit acor-
 der : l'affaire est trop avantageuse à la Re-
 ligion Catholique.*

Les Romains ne jugeoient pas tout-à-
 fait de même. Soit qu'il y eût de la colu-
 sion entre le Pape & le Roi d'Espagne ,
 fin de trainer l'affaire en longueur , soit
 que

1622.
*Wilson's
 History of
 Great-
 Britain.
 Rushworth's
 Historical
 Collections.
 1622.*

1622. que la Cour de Rome eût envie de tirer de plus grands avantages d'une alliance que le Roi d'Angleterre vouloit obtenir à quelque prix que ce fût , les Cardinaux à qui le Pape donna les articles à examiner, ne les trouvèrent pas encore assez amples. On demande que l'Infante ait la liberté d'élever ses enfans dans la Religion Catholique, jusques à ce qu'ils soient en âge d'être mariez ; qu'on lui acorde une Eglise publique dans Londres , où tout le monde puisse aller librement ; que les Ecclésiastiques de sa maison ne soient point soumis à la juridiction des Magistrats d'Angleterre , & qu'en cas qu'ils fassent quelque chose de mal , ils ne puissent être punis que par l'Evêque Catholique, ou par un Commissaire du Pape , qui auroit une surintendance spirituelle sur la maison de l'Infante. Le Roi Jaques devoit rejeter avec indignation des propositions qui tendoient à ériger un tribunal au Pape dans le Palais même des Rois d'Angleterre , indépendant de leur autorité souveraine. Mais ce n'étoit pas là son humeur. Il répondit avec de grands ménagemens , que la Chapelle accordée à l'Infante seroit véritablement une Eglise publique , & non point un Oratoire particulier , que l'exemption demandée en faveur des Ecclésiastiques , étoit un privilège dont ils ne jouissent pas même dans les Etats de la Communion du Pape. Pour ce qui est de l'éducation des enfans, Sa Majesté Britannique représentoit que son

son honneur ne lui permettoit pas d'acorder dans un acte public une chose qui feroit crier toute l'Angleterre. Le Roi consentoit que l'Infante élevât ses enfans comme il lui plairoit jusques à l'âge de sept ans ; & Jaques offroit de s'engager par un article secret d'étendre le terme jusques à neuf ou dix ans, sous quelque prétexte, comme pouvoit être celui de la délicatesse du tempérament qui ne permettoit pas que les enfans fussent tirez si-tôt de la conduite de leur mère. Disons la vérité : le Roi donnoit à comprendre qu'il seroit d'assez bonne composition sur cet article, pourvu qu'on n'exigeât pas de lui un engagement public à souffrir que ses Petits-enfans fussent élevez jusques à l'âge de douze ou quatorze ans, dans une autre Religion que celle de leur Père, de leur Grand-père, & de tout le Roiaume d'Angleterre. Comme Sa Majesté Britannique n'osoit pas négocier ouvertement avec le Pape, certain Agent secret faisoit savoir à un Cardinal les intentions du Roi, & le Cardinal feignoit de s'entremettre auprès du S. Père, afin qu'il se contentât de ce que Jaques pouvoit honnêtement acorder.

Le Conseil de Madrid paroissoit agréer les propositions de Jaques. On protestoit à Bristol que l'affaire du mariage seroit incessamment terminée. Les Espagnols prioient seulement Sa Majesté Britannique d'avoir patience jusques à ce que le Pape eût envoié sa dernière résolution.

Le

1622. Le Roi d'Espagne defavouoit l'entreprise sur Heidelberg & sur le reste du Palatinat. Ses Ministres promettoient que si l'Empereur refusoit de consentir à un acommodement raisonnable, Sa Majesté Catholique joindroit ses armes à celles d'Angleterre, afin de retirer le Palatinat des mains de l'Empereur & du Duc de Bavière. Les Espagnols furent si fins, si dissimulez dans cette négociation, que Bristol trompé par leurs protestations & par leurs sermens, écrivit au Roi son maître, que si ces Messieurs ne parloient pas sincèrement, ils devoient être plus fourbes & plus menteurs que *tous les diables de l'Enfer*. Dans la crainte que le Conseil de Madrid n'affectât sans cesse de nouveaux délais, sous prétexte qu'il falloit beaucoup de temps pour écrire & pour avoir des réponses de Rome à Madrid, Jacques crut devoir donner un temps limité. Il commande à son Ambassadeur de déclarer à la Cour d'Espagne, qu'ayant des raisons pressantes de marier au-plûtôt le Prince de Galles, il ne peut plus attendre que deux mois, & que si avant les fêtes de Noël on ne lui donne pas une réponse positive, il cherchera un autre parti que l'Infante.

Cette déclaration précise embarrassâ Philippe. Le feu Roi son père n'avoit jamais eu intention de marier l'Infante au Prince de Galles. S'il entra en négociation sur cette affaire, ce fut dans le dessein de la rompre, après avoir amusé quel-

quelque temps le Roi d'Angleterre. L'Infante élevée dans la superstition de son païs , avoit encore une si grande aversion pour ceux qui n'étoient pas de sa Religion, que la bigote Princesse paroissoit résoluë à s'enfermer plutôt dans un Couvent, que d'épouser un hérétique. Le Roi son frère écrivit là-dessus un billet au Comte Duc d'Olivarez. Philippe demandoit à son Favori qu'on trouvât quelque expédient qui le tirât d'intrigue sans mécontenter le Roi de la Grande-Bretagne qui en usoit avec beaucoup de franchise. *Don Baltazar de Zuniga* votre oncle , disoit Sa Majesté Catholique au Comte Duc , *sait bien que l'intention du feu Roi mon père , n'a jamais été de marier l'Infante ma sœur au Prince de Galles. Cependant l'affaire est fort avancée. Et puisque ma sœur témoigne un si grand éloignement de ce mariage , il est temps de rompre la négociation. Au nom de Dieu , trouvez un expédient qui me délivre d'embaras ; je le prendrai quel qu'il puisse être. Faites pourtant en sorte que le Roi de la Grande-Bretagne soit satisfait. Il mérite que je le ménage. Je serai content de tout ce qu'on lui accordera , pourvu que le mariage ne se conclue pas.*

La perplexité d'Olivarez ne fut pas moindre que celle de son maître. Il envoya un mémoire au Roi sur cette affaire. Olivarez y rapporte fort bien les difficultés que le Conseil de Sa Majesté pouvoit trouver dans cette occasion. Le Comte
Duc

1622. Duc remarquoit judicieusement qu'on s'étoit engagé avec le Roi d'Angleterre sur deux choses, la restitution du Palatinat, & le mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. *En concluant cette affaire, disoit-il, nous ne sommes pas surs de terminer l'autre. L'Empereur ne voudra point rendre le Palatinat : il a pris de grands engagements avec le Duc de Bavière, qu'il veut investir du Palatinat & de la dignité Electorale de Frederic. Après que l'Infante aura épousé le Prince de Galles, la Couronne d'Espagne se trouvera dans la nécessité de se joindre à celle d'Angleterre pour retirer le Palatinat des mains de l'Empereur. Votre Majesté se brouille par conséquent avec lui, & avec toute la Ligue Catholique d'Allemagne. Or il n'y a rien de plus contraire à vos intérêts & à votre honneur que de prendre le parti des Hérétiques contre les Catholiques. Après avoir représenté les deux extrémités où le Roi d'Espagne semble se trouver, de mécontenter Sa Majesté Britannique, ou bien le Duc de Bavière & toute la Ligue Catholique d'Allemagne, Olivarez propose cet expédient. L'Empereur, dit-il, a deux filles. On en peut donner une au Prince de Galles, & l'autre au fils du Palatin. Le Roi d'Angleterre aura de la sorte ce qu'il souhaite plus que toute autre chose, la restitution du Palatinat. On pourra contenter le Pape & la Ligue Catholique, en faisant élever les enfans du jeune Prince Palatin & de l'Archiduchesse*

besse à la Cour de l'Empereur leur grand-père. 1622.

Le Comte Duc d'Olivarez suppose que selon cet expédient, le Duc de Bavière aura satisfaction, & qu'il ne se séparera pas des intérêts de la Maison d'Autriche. Mais on ne nous explique point quelle raison le Bava-rois aura de ne trouver pas étrange que l'Empereur ne lui acorde pas une investiture dont la Cour de Vienne le leurre depuis long-temps. Voici, à mon avis, le dénouement de cet endroit. Ferdinand ne parla d'abord que d'investir la seule personne de Maximilien Duc de Bavière, sans rien assurer à ses descendants. On offroit de rendre le Palatinat & la dignité Electorale aux enfans du Roi de Bohême, pourvu qu'ils se fissent Catholiques. Et c'est là-dessus que l'expédient du Comte Duc est fondé. Il y avoit encore de grandes difficultez, & la chose ne se pouvoit terminer que par une longue négociation. Cependant le Roi d'Angleterre pressoit la conclusion de son affaire. Les Espagnols tâchoient de leur côté de gagner du temps, à la faveur des conditions que le Pape demandoit, & que Sa Majesté Britannique ne vouloit pas accepter absolument. Jaques applanit si bien les obstacles, que les Espagnols ne furent plus comment reculer. Il consentit que le Roi Catholique stipulât dans les articles publics, que les enfans de sa sœur & du Prince de Galles fussent élevez dans la Religion Romaine jusques à l'âge de

1622. de dix ans , & que les Ecclésiastiques de la maison de l'Infante accusez de quelque crime , fussent jugez par l'Eveque Catholique , ou par le Vicaire du Pape , qui les banairoit d'Angleterre , ou les abandonneroit au bras séculier , après les avoir dégradé de leur Ordre. Le Comte de Bristol pressoit si vivement la conclusion du mariage , que le Roi d'Espagne qui ne trouvoit aucun prétexte plausible de rompre la négociation , promit d'obtenir la dispense du Pape dans trois ou quatre mois au plus tard , & de convenir cependant avec le Roi d'Angleterre des autres conditions du mariage , où l'intervention du Pape n'étoit pas nécessaire.

La passion aveugle & demesurée que Jaques avoit d'acommoder l'affaire du Palatinat par une négociation , & de conclure le mariage de son Fils avec l'Infante , le rendoit encore plus sourd aux instantes prières que Soubize frère du Duc de Rohan lui étoit allé faire , d'envoyer du secours à la ville de la Rochelle , que le Roi de France faisoit attaquer par terre & par mer. Invariable dans sa fausse politique , Jaques refusa toute sorte d'assistance. Il crut acorder beaucoup en promettant ses bons offices & son intercession auprès de Louis. Un Ambassadeur d'Angleterre pria Sa Majesté Très-Chrétienne d'acorder la paix à ses sujets Réformez. Mais la Cour de France n'avoit pas grand égard aux demandes du

La Rochelle
est attaquée
par terre &
par mer.

du Roi de la Grande-Bretagne. Outre 1622.

qu'on y voioit avec chagrin l'empressement extraordinaire de Jaques pour s'allier étroitement avec l'Espagne ; Louis & ses Ministres savoient fort bien qu'il n'avoit point envie d'aider les Réformez. Sa Majesté Britannique affectoit de condamner leur prétendue rébellion , pour ménager le Pape dont elle cultivoit les bonnes grâces avec soin , & pour couvrir une disette perpétuelle d'argent , qui ne lui permettoit pas de faire aucun effort au dehors. On ne vid jamais moins de prudence , ni moins de régularité que dans la conduite de ce Prince. C'étoit l'intérêt de l'Angleterre , de ne souffrir pas que la Maison d'Autriche & la Couronne de France devinssent trop puissantes , & de soutenir les Protestans , dont un Roi de la Grande-Bretagne doit se rendre le Chef , & le premier Protecteur , s'il veut se faire respecter dans l'Europe. Mais Jaques se glorifioit de ne suivre aucune des maximes dont la Reine Elizabeth s'étoit si bien trouvée. Il enduroit patiemment que la Maison d'Autriche & la France s'agrandissent en ruinant le Parti Protestant. Elizabeth secouroit fortement les Provinces-Unies ; & son foible Successeur permettoit à ses sujets d'aller servir l'Infante Isabelle au siège de Berg-opzom. Les Anglois voioient avec chagrin cette fausse & pernicieuse politique. Quelques-uns eurent la générosité de fournir à Soubize de quoi équiper une

1622. petite flotte de dix ou douze vaisseaux, chargez de tout ce qui étoit nécessaire au secours de la Rochelle. Ils périrent malheureusement dans le port avant que Sou- bize se fût embarqué.

*Bernard ,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. VIII.
§ IX.
Mercure
François.
1622.
Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. V.
Pag. 415.
416. 417.*

Tout sembloit conspirer à la ruine des Rochelois ; réduits à défendre les murail- les de leur ville. L'Europe admira leur grand courage dans les disgraces qu'ils eurent cette année. Le Comte de Soif- sons bloquoit la Rochelle avec une armée lèste d'environ dix mille hommes de pied & de cinq ou six cens chevaux. Le Ma- réchal de Vitri la commandoit sous lui. Pompée Targon Ingénieur Italien au ser- vice du Roi, commença d'élever un fort dans un endroit distant des murailles de la ville d'environ quatre ou cinq cens toises , & à sept ou huit cens pas de la mer. Targon prétendoit empêcher par là que les vaisseaux n'entraissent dans le canal de la Rochelle. Il méditoit de faire encore une estacade , qui traversant le canal en fermeroit l'entrée. Le fort fut beaucoup avancé nonobstant les sorties continuelles de la garnison de la Rochelle sur les travailleurs. On le nomma le *Fort Louis* : il en sera souvent parlé dans la suite de cette Histoire. Pour ce qui est de l'estacade , elle fut seulement ébau- chée. On ne concevoit pas bien le véri- table dessein de l'Ingénieur. Il ne com- muniqua point son secret. Tout cela in- commodoit fort la Rochelle. Louis sem- bloit devoir prendre facilement cette puis- sante

sante ville, après la réduction du Languedoc & de la Guienne. Le gué du canal étoit bien reconnu & fondé. L'Ingénieur Targon y passa durant la basse marée à la tête de plusieurs autres.

1622.

Les Rochelois tâchent de se dédommager par mer, & de reprendre la ville de Roian. Mais la flotte du Roi assemblée des ports de l'Océan & de la Méditerranée vient tout à coup fondre sur la leur. Le Duc de Guise commandoit la première. Il avoit environ quarante-cinq vaisseaux, & dix galères que le Comte de Joinvi cadet de la Maison de Retz amena. Le Roi s'étoit encore accomodé du grand galion de la Religion de Malte & d'un autre de Venise. C'étoit là une des plus grandes flottes que les Rois de France eussent encore équipée. Elle n'effraia pas les Rochelois : ils se préparèrent à la combattre avec 55. ou 56. vaisseaux qu'ils avoient en mer. On se rencontra vers la fin de Septembre près de l'Île de Ré. Le combat fut long & opiniâtre. Mais les Rochelois eurent enfin du désavantage. Ils se retirèrent le mieux qu'il leur fut possible. On auroit ruiné leur flotte entière, si la paix conclue devant Montpellier entre le Connétable de Lesdiguières & le Duc de Rohan, & confirmée solennellement par le Roi, n'avoit pas arrêté le Duc de Guise, qui se préparoit à profiter de sa victoire. La paix étoit signée avant le combat naval. Guise & les Rochelois ne l'ignoroient pas. On

1622. feignit de n'en rien favoir de part & d'autre. Le Duc avoit envie de se signaler par la défaite des Rochelois : & ceux-ci espéroient d'obtenir de meilleures conditions, ou du moins de faire mieux observer celles que le Roi acorderoit s'ils pouvoient venir à bout d'affoiblir considérablement la puissance du Roi sur la mer. Le mauvais succès du combat les contraignit à demander les premiers au Duc de Guise, qu'il leur fût permis de recueillir les fruits de la paix faite devant Montpellier. Donnons maintenant le détail de cette affaire, elle fut négociée avec beaucoup de peine, & le Prince de Condé la traversa le plus long-temps qu'il lui fut possible.

Conférence
entre le
Connétable
de Lesdiguières & le
Duc de Rohan pour la
paix.

Le Duc d'Halluin fils du Comte de Schomberg aiant conduit au Roi par le Rhône un renfort de trois mille Allemands débauchez à Mansfelt en Champagne, on résolut d'assiéger Montpellier. La ville étoit bien fortifiée & abondamment pourvue de tout par les soins du Duc de Rohan. Louis devoit craindre que son Armée déjà fatiguée par les sièges précédens, ne se ruinât entièrement, si les maladies communes dans cette saison s'y mettoient, de même que l'année précédente à Montauban. On s'empara de quelques places avant que d'arriver devant Montpellier. Le Duc de Montmorenci prit Mauguio; & le Prince de Condé fit assiéger Lunel & Marfillargues en même temps, villes situées à demi-lieue l'une

l'une de l'autre. Celui qui commandoit dans Lunel avoit promis de faire une belle résistance, si le Duc de Rohan vouloit jeter cinq cens hommes dans la place. On en fit entrer huit cens. Mais quelle fut la surprise de Rohan, quand il fut que Lunel s'étoit rendu aussi bien que Mar-sillargues, quoique la brèche ne fût pas raisonnable ! La capitulation est violée en présence du Prince de Condé. Les soldats de la garnison furent chargez après leur sortie, on en tua, on en estropia plusieurs, on désarma tous les autres. Bassompierre indigné de ces infidélitez fit pendre douze soldats de l'Armée du Roi qui ramenoient à Lunel quelques-uns de la garnison qu'ils avoient pris & dépouillèz. Pour sauver son honneur, Condé feignit d'approuver la juste sévérité de Bassompierre. Mais le Prince étoit la véritable cause de ces inhumanitez par les ordres secrets qu'il donnoit, ou du moins par sa connivence affectée. La rigueur exercée contre la garnison de Lunel, effraya tellement celle de Soumières, que quinze cens hommes de guerre se rendirent sans résistance. Il y eut encore quelque chose de plus honteux dans cette lâche capitulation. Les Capitaines laissèrent leurs armes aux ennemis, moiennant la somme de deux mille écus.

Le Connétable de Lesdiguières & le Duc de Rohan conféroient alors sur les conditions d'une paix générale. Puisieux & ceux de son parti la souhaitoient, afin

1622.

Bernard ;
Histoire de Louis XIII.
 Liv. IX.
Histoire du Connétable de Lesdiguières.
 Liv. XI.
 Chap. 6.
Mémoires de Rohan.
 Liv. II.
Journal de Bassompierre.
 Tom. II.
Lettres de Puisieux dans les Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.
 1622.

1622.

de diminuer le crédit & l'autorité du Prince de Condé. C'étoit le seul moyen de lui ôter honnêtement la Lieutenance Générale de l'Armée du Roi. Le commandement appartenoit de droit au Connétable & préférablement à tout autre. Mais Lesdiguières ne vouloit pas choquer le premier Prince du sang, en le réduisant à la nécessité de quitter l'Armée, ou d'y servir comme un simple volontaire sous le Roi. Le Connétable se préparoit à retourner en Dauphiné, sous prétexte d'y aller quérir un puissant renfort pour l'Armée du Roi, en cas que la paix ne se fit pas. La négociation commencée entre Rohan & Lesdiguières donnoit une extrême inquiétude à Condé. Il ne faisoit paroître tant d'animosité contre les Réformez, que pour les réduire au desespoir, & pour les porter aux dernières extrémités. Son Altesse publia hautement, que si le Roi entroit une fois dans Montpellier, elle feroit piller la ville, malgré les soins & les précautions que les autres prendroient en faveur des habitans. Ces discours les intimidèrent si fort qu'ils résolurent de s'exposer plutôt à tout, que d'ouvrir leurs portes à Sa Majesté. Le seul mot de *paix* n'allarmoit guères moins le Pape que le Prince de Condé. Plusieurs la souhaitoit, afin d'établir mieux sa faveur & sa fortune. Mais il avoit aussi de grands ménagemens pour la Cour de Rome. Il enjoignoit au Commandeur de Silleri son oncle Ambassadeur

fadeur à Rome d'affurer le S. Père, que Louis ne se proposoit point d'autre but que de maintenir, d'étendre, & d'affermir la Religion Catholique de concert avec Grégoire. Indigne esclavage des Souverains de la Communion du Pape ! Ne peuvent-ils donc pourvoir au bien de leurs Etats dans les affaires où l'autorité Pontificale est intéressée, sans avoir premièrement obtenu l'agrément du Supérieur qu'une ridicule superstition leur donne ?

Lefdiguieres & Rohan convinrent à S. Privat des mêmes conditions, à peu près, qu'ils avoient réglées dans leur conférence du Pont S. Esprit au commencement de cette année. Le Connétable demandoit deux choses particulières à ceux de Montpellier ; qu'une partie de leurs nouvelles fortifications fût rasée, & que le Roi entrât dans la ville avec ses troupes. Rohan répondit à cette dernière demande, que les menaces du Prince de Condé avoient jetté une si grande épouvante dans l'esprit des habitans, qu'ils n'y consentiroient jamais. Le Connétable ne voulut pas se désister de la condition. *Ce seroit une chose honteuse & inouïe, disoit-il, que le Roi fût venu aux portes d'une ville de son Royaume, sans avoir la liberté d'y entrer.* Le Duc de Rohan qui n'étoit pas autorisé pour consentir à cette proposition, s'offrit d'aller à Montpellier, & de savoir le sentiment des habitans. Le Maréchal de Crequi conduisit le Duc

1622. jusques aux portes de la ville. Mais Rohan ne put rien obtenir. Outre que les gens étoient trop effraiez, ils espéroient que dans une saison déjà fort avancée, ils ne défendroient pas moins bien leur ville munie de toutes les choses nécessaires, que ceux de Montauban. *C'est là votre dernière résolution*, leur dit alors le Duc de Rohan; *Comportez vous en braves gens: je vais vous chercher du secours, & je ne vous manquerai pas au besoin.* Il sort là-dessus de Montpellier, & se prépare à se signaler encore comme il avoit fait l'année précédente à la conservation de Montauban.

On délibère dans le Conseil du Roi sur une demande que font les habitans de Montpellier.

Journal de Bassompierre.
Tom. II.

Bullion Conseiller d'Etat attendoit aux portes de Montpellier la réponse positive des habitans. Ils persistèrent à supplier humblement Sa Majesté de vouloir bien se relâcher sur l'article de son entrée dans la ville. On offroit d'y recevoir le Connétable avec les forces qu'il auroit, dez que le Roi se seroit éloigné de dix lieues. Bullion rapporte cette résolution, & le Roi assemble promptement son Conseil. Le Prince de Condé, le Connétable de Lesdiguières, les Maréchaux de Praslin, de S. Geran, & Crequi, les Ducs de Montmorenci & d'Epemon, Bassompierre & plusieurs autres Officiers y furent appelez. Bullion fait son rapport, & le Roi lui demande son avis. *Sire, ajoûta Bullion, j'ai toujours entendu dire que dans la guerre, celui qui en a le profit, en remporte aussi toute la gloire. C'est pour-*
quoi

quoi je conseille à V^{otre} Majesté d'aller à
 ce qu'il y a de solide sans s'arrêter à de
 petites formalitez qui ne sont pas essenti-
 les. Si les habitans de Montpellier vous
 refusoient l'obéissance qui vous est due, je
 dirois qu'il les faut exterminer. Mais c'est
 un peuple effraïé des menaces qu'on lui a
 faites de brûler la ville, de violer les fem-
 mes & les filles, enfin de lui faire sentir
 les derniers effets de v^{otre} indignation. Ces
 gens vous supplient au nom de Dieu que
 V^{otre} Majesté se contente que M. le Con-
 n^étable reçoive leurs soumissions. Il y en-
 trera avec les forces que vous lui donnerez,
 il fera reconnoître v^{otre} autorité: n'est-ce
 pas la même chose que si vous y entriez
 vous-même? Pourquoi voudriez-vous fir
 une petite formalité, rompre une paix
 utile & honorable dans le fond, entrepren-
 dre une longue guerre dont l'événement est
 douteux, & la dépense excessive, & ex-
 poser v^{otre} personne aux dangers d'un sié-
 ge dans un pais où les chaleurs sont extra-
 ordinaires? Vous pouvez donner la paix à
 vos sujets rebelles. Ceux de Montpellier
 supplieront V^{otre} Majesté d'entrer dans
 leur ville. Et pendant qu'ils feront les pré-
 paratifs nécessaires pour vous y recevoir,
 on leur dira que l'impatience que vous avez
 de joindre les Reines à Lion, ne vous per-
 met pas d'attendre plus long-temps, que vous
 allez à Nîmes & à Uzes, & que M. le Con-
 n^étable recevra leurs soumissions de v^{otre}
 part. Cet expédient couvre tout: il a-
 vance même vos affaires.

1622.

Le Prince de Condé ne put écouter sans chagrin & sans impatience un avis si modéré, si judicieux. Il se mit à déclamer contre Bullion & contre ceux du parti de Puisieux. *On a négocié cette paix à l'insçu du Roi & de son Conseil*, disoit le Prince enflammé de colére : *on prétend la conclure maintenant d'une manière honteuse & infame*. Louis arrêta Condé par la main, & lui dit de laisser parler les gens avec une pleine liberté. Mais le Prince faisoit toujours mille grimaces, il murmuroit entre ses dents contre ceux qui approuvoient le conseil de Bullion. Le tour de Bassompierre vint. Comme il se déclaroit ami particulier de Puisieux, le Prince qui n'étoit pas maître de lui-même, s'écria : *Nous savons par avance le sentiment de M. de Bassompierre : il dira comme les autres. Qui en doute ?* Condé ne devina pas bien en cette rencontre. Soit que le Roi donnât à connoître que l'avis de Bullion ne lui plaisoit pas ; soit que Bassompierre voulût ménager Condé qui crioit sans cesse contre lui ; soit que n'ayant pas examiné la chose de sang froid, il se fût laissé prévenir, qu'il y avoit trop de hardiesse & d'insolence dans ce que les gens de Montpellier demandoient, Bassompierre se déclara fortement contre le sentiment de Bullion & de ceux qui avoient opiné.

Sire, dit Bassompierre, *je suis d'avis que Votre Majesté se leve de son Conseil, & qu'elle rejette avec un noble & généreux dedain les propositions des gens de Montpellier*, &c.

le conseil qu'on lui donne de les accepter. 1622.
 Si vous étiez devant Strasbourg, Anvers,
 ou Milan, & qu'il fût question de traiter
 avec les Puissances à qui ces villes appar-
 tiennent, la condition de n'y entrer pas,
 seroit peut-être supportable. Mais qu'un
 Roi de France victorieux & à la tête d'une
 bonne Armée, au lieu de donner la paix
 à une partie de ses sujets rebelles qui sont
 sans ressource & réduits à l'extrémité, re-
 çoit d'eux des conditions honteuses, c'est
 une chose qui ne doit pas être écoutée, bien
 loin que vous l'acceptiez. Quoi donc! les
 habitans de Montpellier vous refuseront
 l'entrée de leur ville? Ils vous en fermeront
 les portes? Avant que vos sujets vous fas-
 sent serment de fidélité, vous leur obéirez
 en vous éloignant de dix lieues? Un Roi qui
 se soumet à de pareilles conditions, doit se
 préparer à recevoir des outrages encore
 plus grands de la part des autres villes Hu-
 guenotes. Cet exemple les rendroit étran-
 gement audacieuses. Il paroitra par le
 traité, dit-on, que le Roi a pu entrer dans
 Montpellier. C'est ici un article secret que
 le monde ne saura pas. Est-il vraisemblable
 qu'une chose connue des principaux habitans
 de Montpellier, demeure long-temps ca-
 chée? Au nom de Dieu, Sire, prenez une
 ferme résolution, & ne vous en désistez
 point. Je dis plus: opiniâtrez-vous à rui-
 ner un peuple rebelle & insolent; ou bien à
 le réduire à une parfaite soumission. Le
 conseil que je donne, est contraire à mes inté-
 rêts particuliers. Votre Majesté m'a fait

1622. *la grace de me promettre un Bâton de Maréchal de France. Si la paix se conclut aujourd'hui j'acquiers certainement une belle récompense que je n'ai pas encore méritée par mes services. Et si le siège de Montpellier se forme, je cours risque d'y perdre la vie. Les choses tourneront peut-être de telle manière, que Votre Majesté sera obligée de ne m'honorer pas sitôt de la dignité qu'elle m'a promise. Mais je veux bien m'exposer à cet inconvénient. Je vous supplie très-humblement, Sire, de ne me déclarer Maréchal de France qu'après que Votre Majesté se sera vengée de l'affront que des rebelles veulent lui faire, & qu'elle aura humilié une ville trop orgueilleuse.*

Le Prince de Condé tressailloit de joie en écoutant Bassompierre. *Voilà, Sire,* dit le Prince en se levant, *voilà un homme de bien. C'est ainsi que les bons serviteurs de Votre Majesté doivent être jaloux de son honneur.* Il parut que Bassompierre avoit parlé selon le cœur de son maître, & qu'il connoissoit bien le foible du Roi. Louis se leve brusquement, & sans donner aux autres le temps d'opiner, *allez,* dit-il en se tournant vers Bullion, *allez dire aux gens de Montpellier, que j'impose des conditions à mes sujets, & que je n'en reçois point d'eux. S'ils ne veulent pas accepter celles que je leur accorde, je saurai bien les forcer à m'obéir.* Le Prince de Condé content au dernier point embrassa Bassompierre. Il dit mille biens de lui en présence du Roi & des Seigneurs. Cette
bonne

bonne humeur de Condé ne lui durera 1622.
qu'autant que Bassompierre parlera conformément aux inclinations & aux intérêts de Son Altesse. On le menacera de le perdre, dez qu'il paroîtra trop ami de Puisieux & des gens opposez à Condé. Quoique le Connétable de Lesdiguières fût mécontent dans son cœur, de ce que Sa Majesté trompée par un conseil spécieux, mais capable de porter les choses aux dernières extrémités, rompoit un traité qu'il avoit négocié, il n'osa pas s'opposer au torrent. Après avoir seulement reconnu la ville de Montpellier, & donné quelques avis, il retourna en Dauphiné sous prétexte d'y aller quérir des trou-
pes fraiches. La crainte de donner trop de jalousie au Prince de Condé, fut la raison véritable de ce départ.

Qu'il y auroit de choses à dire sur cette résolution extrême, que Louis vient de prendre par humeur & par colére, plutôt que par raison ! Je ne prétens pas justifier l'opiniâtreté des habitans de Montpellier à ne recevoir point le Roi dans leur ville. N'auroient-ils pas mieux fait de se soumettre à ce que Sa Majesté demandoit, & de prendre des mesures pour empêcher que le Prince de Condé n'exécût ses cruelles menaces ? La chose n'étoit pas impossible. Mais le Conseil du Roi ne devoit-il pas aussi être plus sage que de pauvres gens effarouchez, & par les discours d'un premier Prince du sang, & par les violences & les infidélitez commi-

1622. ses depuis peu en plusieurs endroits? Louis auroit sauvé la vie à des milliers d'hommes tuez sous les murailles de Montpellier. Elles furent teintes du sang de la première Noblesse de France, & d'un grand nombre de braves & habiles Officiers. Un Roi s'expose-t'il à être moins respecté, moins chéri de son peuple, quand il aime mieux épargner le sang de ses sujets, que d'user à la rigueur de tous les droits que la Souveraineté paroît lui donner? Les Princes Chrétiens sont-ils dispensés d'obéir aux principaux commandemens de celui dont ils sont gloire, si nous les en croions, d'être les premiers serviteurs? Est-ce que le point d'honneur & la raison d'Etat, l'emportent sur tous les préceptes de l'amour du prochain? que dis-je? sur les premiers principes de l'humanité?

*Siège de
Montpel-
lier.*

*Vie du Duc
d'Epemnon.
L. VIII.
Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

Dans le premier conseil de guerre qui fut tenu sur la manière de former le siège de Montpellier, le Duc d'Epemnon revenu de son pèlerinage de Notre Dame de Montserrat, où il étoit allé s'acquitter de je ne sai quel vœu superstitieux qu'il avoit fait autrefois; Epemnon, dis-je, fut d'avis que le Roi se feroit d'abord d'une éminence appelée le tertre de S. Denis. On voyoit de là toutes les fortifications de la place. En gardant bien cet endroit, & en y mettant une bonne artillerie, il étoit impossible que les assiégés pussent aller de la ville à la défense de leurs pièces détachées, ni qu'ils y demeurassent en sécurité.

De

De manière que Montpellier étoit pris en quinze jours , si le Prince de Condé ne se fût pas ouvertement opposé au bon avis que donnoit un ancien Officier. Condé vouloit faire tout de sa tête. Jamais homme n'eut meilleure opinion de lui-même, & jamais Prince n'entendit moins le métier de la guerre , ni ne fut moins habile à prendre les villes. Il eut la honte de lever les plus grands sièges où il commanda. Les Maréchaux de France & les Officiers subalternes qui n'aimoient point Condé , prenoient souvent plaisir à le laisser faire. On étoit bien-aisé qu'il achevât de se perdre dans l'esprit du Roi. Corsini Nonce du Pape remarquoit encore fort bien , que la plupart des grands Seigneurs de France qui acompagnèrent Louis dans cette expédition, ne servoient que foiblement. Ils craignoient que le Roi devenu trop puissant par l'entière destruction du Parti Réformé , n'entreprît de réduire ensuite tous ses sujets à l'esclavage, où ils se trouvèrent en effet après la prise de la Rochelle. C'est-pourquoi les Seigneurs exhortoient Louis à la paix. Et quand ils s'apperçurent que Sa Majesté s'opiniâtroit véritablement à suivre le conseil violent que Bassompierre lui avoit donné , quelques-uns des principaux Officiers de l'Armée empêchèrent soudainement que le siège de Montpellier ne s'avancât. France, tu pourrais être aujourd'hui heureuse & florissante , si les grands Seigneurs plus constants dans une maxime si né-

1622.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.
Mercur
François.
1622.

Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 414.

1622. si nécessaire à leur liberté & à celle de leurs compatriotes , eussent refusé généreusement de seconder le Cardinal de Richelieu dans le projet qu'il formera bien-tôt d'achever la destruction des Eglises Réformées ! La Noblesse & le peuple ne gémiroient pas aujourd'hui sous le joug le plus accablant qui fut peut-être jamais.

Calonge Gouverneur de Montpellier, Gentilhomme dont l'esprit & le courage étoient également estimez , & qui acquit une gloire immortelle à la défense de Montpellier , s'aperçut de l'importance du tertre de S. Denis. Il s'en faitit incontinent ; il y fait un petit travail , il y met quelques soldats en garde. Les Officiers de l'Armée du Roi ouvrirent alors les yeux. On résolut de forcer cet endroit. L'entreprise réussit. Mais Calonge persuadé que sa place est infailliblement perdue si les assiégans ont le temps de se fortifier dans ce poste , se prépare à le reprendre promptement. Il n'en seroit pas venu à bout , si le Prince de Condé eût voulu suivre un autre avis que le Duc d'Epemon donna, de laisser à S. Denis un bon corps de garde à cheval , afin de repousser les assiégez quand ils viendroient reprendre un endroit qui les incommoderoit extrêmement. Calonge sort en plein midi à la tête de cinq cens hommes de pied & de trente chevaux ; attaque si vigoureusement le poste de S. Denis qu'il l'emporte. Au bruit de cette sortie , le Duc de Montmorenci, le Duc de Fronsac jeune
Sei-

Seigneur, fils unique du Comte de S. Pol, cadet de la Maison de Longueville, & qui n'étoit venu au camp que depuis deux ou trois jours, plusieurs autres personnes distinguées qui se trouvent auprès du Roi, montent incontinent à cheval, la plupart sans bottes, & courent au secours de ceux qui disputoient encore aux assiégés le tertre de S. Denis. Fronzac, le Marquis de Beuvron, le Vicomte de Cannillac, Combalet neveu du feu Connétable de Luines qui avoit épousé la Vignerod cette chère & fameuse nièce de Richelieu, que le Pape faisoit alors Cardinal, & plusieurs autres gens distinguez furent tuez dans cette action. Le Duc de Montmorenci demouroit prisonnier, si Argencour Officier de la garnison de Montpellier, n'eût fait échapper un Seigneur dont le nom étoit respecté dans tout le Languedoc. Quelques soldats le poursuivirent, & il reçut deux coups de pique en fuyant au plus vite.

Zamet Maréchal de Camp dans l'Armée du Roi eut le lendemain la cuisse emportée d'un coup de fauconneau. Il en mourut peu de jours après. Les Historiens parlent avantageusement de la bravoure & des belles qualitez de cet Officier, qui montoit par degrez aux premières dignitez de l'épée; il parloit plusieurs langues avec beaucoup de politesse. Non content d'avoir bien appris les Mathématiques, & tous les principes de l'Art Militaire, il savoit encore l'Histoire en perfection.

Mort de Zamet Maréchal de Camp dans l'Armée du Roi.

1622. *me, dit Bassompierre, & digne de l'emploi. Mais il étoit si étroitement lié au Prince & à Schomberg, que le Chancelier de Silleri, Puisieux son fils, & leur cabale, redoutoient Aligre plus qu'aucun autre. Puisieux avoit tâché d'obtenir du Roi que les seaux fussent rendus à Silleri. Mais le Prince de Condé & Schomberg détournèrent Louis d'accorder cette grâce à Puisieux. Sa Majesté lui fit dire par Bassompierre de ne penser plus à cela. De grâce, répondit Puisieux à Bassompierre, représentez au Roi qu'il est d'une extrême importance pour son service, que celui qui aura les seaux vive en bonne intelligence avec Mr. le Chancelier. Et cela n'arrivera jamais si Aligre les obtient. Au nom de Dieu que Sa Majesté jette les yeux sur un autre.* Louis ne voulut rien promettre. Outre qu'il avoit de l'inclination pour Aligre, tout le *petit couché* parloit en sa faveur. On appelloit ainsi les Courtisans qui demeuroient avec le Roi, après qu'il avoit donné le bon soir à tous les autres. Sa Majesté veilloit encore une ou deux heures ensuite. La seule chose que Bassompierre put obtenir, ce fut que la nomination d'Aligre seroit différée de quelques jours. Dans les intrigues de Cour, le moindre délai suffit souvent pour faire échouer l'affaire qui paroît la plus sûre. Puisieux eut ce qu'il demandoit par une aventure assez bizarre : rapportons la. Elle nous apprend que les Rois distribuent ordinairement les plus grandes dignitez,

gnitez , par cabale , par humeur , par caprice , plutôt que par raison. 1622.

Condé plein de nouvelles espérances de perdre Puisieux , dez qu'Aligre auroit les seaux , s'imagina qu'il réussiroit encore plus facilement dans son projet , s'il venoit à bout de ce qu'il avoit déjà inutilement tenté ; je veux dire , s'il détachoit Bassompierre du parti de Puisieux. Son Altesse ordonne donc à l'Abbé Rucellai un de ses confidens , de faire encore la proposition à Bassompierre , & de l'intimider. L'Abbé le rencontra dans la chambre du Roi avec le Maréchal de Praslin. Il les tire tous deux à quartier , & parle de la sorte à Bassompierre. *Monsieur , vous êtes le Seigneur de France , à qui j'ai les plus grandes obligations ; & je cherche toutes les occasions possibles de vous témoigner ma reconnoissance. Vous savez les soins que j'ai pris de vous procurer les bonnes grâces de Mr. le Prince , & la peine que j'ai à vous les conserver. Je le trouve mécontent de vous au dernier point. Il est persuadé que Mr. de Puisieux lui rend de mauvais offices auprès du Roi , & il craint que vous ne soiez d'accord avec ses ennemis , puisque vous préférez l'amitié de Mr. de Puisieux à la sienne. J'ai joué mille personages différens pour guérir M. le Prince de ce préjugé : Et je ne puis rien gagner. Il m'a dit enfin , qu'après vous avoir offert son amitié tout entière , pourvu que vous renonciez à celle de Mr. de Puisieux , on vous accorde encore aujourd'hui pour penser*
à la

1622. à la proposition. Mais il n'y a plus de retour après cela. J'ai cru devoir vous donner cet avis en présence de Mr. le Maréchal que vous aimez comme votre père, & je suis bien-aise qu'il soit témoin qu'il n'a pas tenu à moi que vous ne fussiez à couvert du malheur dont vous êtes menacé. Faites y réflexion. M. Aligre sera demain Garde des Sceaux. Mr. le Prince, Mr. de Schomberg & lui travailleront de toutes leurs forces à ruiner Mr. de Puisieux & ses amis. Le Triumvirat disposera de tout. Ils abaisseront, ils élèveront ceux qu'il leur plaira.

Le Roi appella Bassompierre lors que Rucellai finissoit son message. Soit que Bassompierre fût agité véritablement de diverses pensées; soit qu'il affectât de paroître distrait, afin d'avoir occasion d'en dire au Roi la raison, si Sa Majesté la lui demandoit, elle ne manqua pas d'interroger Bassompierre pour savoir d'où lui venoit cette distraction extraordinaire. Je songe, Sire, répondit l'adroit Courtisan, à une harangue extravagante que Rucellai vient de me faire en présence de Mr. de Praslin. Et j'en suis plus étonné pour vous que pour moi. On me déclare de la part de Mr. le Prince, que je ne dois jamais prétendre à l'honneur de ses bonnes grâces, à moins que je ne renonce à l'amitié de Mr. de Puisieux. Mr. le Prince, dit-on, Schomberg & Aligre que vous allez faire Garde des Sceaux, seront désormais trois têtes sous un bonnet. Ils gouverneront
l'Etat

L'Etat à leur fantaisie , ils agrandiront leurs partisans , & ils ruineront leurs ennemis. Jugez, Sire , où Vòtre Majesté & les gens qui ne veulent dépendre que d'elle , en seront réduits. Cela fut plus que suffisant pour irriter un Roi jaloux de son autorité , & déjà prévenu que Condé remuoit ciel & terre pour se rendre maître absolu des affaires. Ils n'en sont pas encore où ils pensent , répondit Louis. Je les empêcherai bien d'exécuter leurs beaux projets. Le Roi appella le Maréchal de Praslin qui n'étoit pas moins choqué des desseins du Prince de Condé. Praslin confirme la vérité du rapport que Bassompierre a fait , & il anime le Roi à rompre ces indignes cabales.

Content de n'avoir pas manqué son coup , Bassompierre alla dire à Rucellai , que ni les menaces , ni la disgrâce ne lui font point abandonner ses amis. *Au contraire , cela me lie plus fortement à eux , ajouta-t-il. Mr. le Prince prétend me faire peur. Ce n'est pas le moien de me gagner. Je serai toujours son très-humble serviteur. Il m'estimeroit moins , si jè commettois une lâcheté pour obtenir ses bonnes graces. Ce fut la dernière intrigue dont l'Abbé Rucellai se mêla. Il mourut du pourpre peu de jours après. Heureux peut-être de ne survivre pas à la disgrâce du Prince de Condé son patron à la Cour de France , depuis la mort du Connétable de Luines ! Ce n'étoit pas assez que d'avoir exclus Ali-*
gre , il falloit lui substituer quelqu'un qui
fût

1622. fût ami de Puisieux. Bassompierre proposa Caumartin ancien Conseiller d'Etat. Louis eût de la peine à se déterminer en sa faveur. *Mon Dieu!* disoit Sa Majesté: *Mr. de Caumartin est bégue, & je le suis aussi. Mon Garde des Sceaux doit parler pour moi. Faudra-t'il chercher quelqu'un qui prene la parole pour mon Interprète?* Bassompierre fit si bien qu'il guérit le Roi de son scrupule. Il lui représenta que Caumartin s'expliquoit fort bien dans le Conseil, où il étoit depuis 35. ans, & qu'il avoit contenté tout le monde dans ses Commissions & dans ses Ambassades. Le Prince de Condé se donna encore du mouvement pour Aligre : mais ce fut en vain. Louis remit les Sceaux à Caumartin. Le Prince qui triomphoit il y a quelques jours, paroît extrêmement mortifié. Et Puisieux se dédommage des mauvais momens que la promotion presque certaine d'Aligre avoit causez à tous les Silleris.

Le siège de
Montpellier
va lente-
ment.

Cependant le siège alloit lentement, & l'Armée du Roi diminueoit beaucoup par les maladies. On craignoit encore que le Duc de Rohan ne fit entrer du secours dans Montpellier comme dans Montauban, & qu'il n'obligeât le Roi à se désister de cette seconde entreprise, aussi bien que de la première. Le Maréchal de S. Geran & le Duc de Luxembourg furent commandez pour se poster avec quelques compagnies de cavalerie & quatre régimens d'infanterie aux endroits, par

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.*

où

où le Duc de Rohan pouvoit jeter du monde dans la place. Les troupes de ce détachement furent extrêmement fatiguées. Elles passèrent près de trois semaines toujours alerte sans défarmer & sans dormir. Le bruit se répandit un jour que le secours venoit assurément. Louis monte à cheval & marche à la tête de quinze cents hommes tirez de ses gardes Françaises & Suisses, & d'un bon nombre de cavalerie. Le Prince de Condé, les Ducs de Chevreuse & d'Elbeuf, le Maréchal de Praslin, le Grand Prieur de Vendôme, le Comte d'Harcourt, Bassompierre & plusieurs autres personnes distinguées accompagnèrent le Roi en cette occasion. Le monde prenoit plaisir à le voir armé de toutes pièces, attendre en bonne résolution les ennemis qui s'avançoient, disoit-on, vers un passage entre deux montagnes. Quoique les assiégés ne reçussent point de secours, ils se défendoient si bravement, & Calonge étoit si bien averti par ses espions des desseins des assiégeans, qu'il rendoit tous leurs efforts inutiles. Louis qui craignoit de recevoir le même affront qu'à Montauban à cause de la diminution de son Armée; car enfin des régimens de quinze cents hommes, se trouvèrent en sept ou huit jours réduits à cinq ou six cents; Louis, dis-je, mande à César Duc de Vendôme de lui amener les troupes qu'il commandoit dans le pais de Foix & dans l'Albigéois. Il s'en falloit bien que Vendôme ne fût un aussi grand Capitaine

1622. pitaine que celui dont il portoit le nom. Avec un assez bon nombre de gens il n'avoit pu prendre la petite ville de Briteste en 24. ou 25. jours de siège. On lui manda donc de venir avec ses gens au camp devant Montpellier. L'arrivée du Connétable de Lesdiguières avec six bons régimens fut d'un plus grand secours. Puisieux & les autres ennemis du Prince de Condé étoient ravis de ce que le Connétable alloit lui ôter le commandement de l'Armée, encore plus, de ce que le Roi écoutoit le conseil que Lesdiguières lui donnoit de conclure la paix. La négociation se noua tout de bon alors entre le Duc de Rohan & le Connétable de Lesdiguières assisté du Duc de Chevreuse & du Maréchal de Crequi.

Le Roi se
porte tout
le bon à la
paix.

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

On souhaitoit la fin de la guerre également de part & d'autre. Le Prince de Condé en vouloit la continuation. Mais son parti étrangement affoibli, n'étoit pas en état de s'opposer au Connétable, au Garde des Seaux, à Puisieux, & aux principaux Officiers de l'Armée. Ils conseil-
loient tous unanimement au Roi de terminer une guerre civile qui désoloit le Royaume, & dont les anciens ennemis de la Couronne tiroient de grans avantages pour l'augmentation de leur puissance. Condé n'avoit plus que le Comte de Schomberg pour lui, & le crédit de l'unique partisan de Son Altesse diminuoit tous les jours. Une grande maladie qu'il eut durant le siège de Montpellier, donnoit à
ses

ses ennemis le temps de parler sans cesse au Roi contre lui : Et le Prince perdu lui-même dans l'esprit de Sa Majesté, ne pouvoit plus soutenir les autres. Prévenu par Puisieux & par Caumartin, que Schomberg uniquement occupé de sa charge de Grand-Maître de l'Artillerie négligeoit l'administration des finances, Louis pensoit tout de bon à la lui ôter. 1622.

Si nous en croions ce que Bassompierre rapporte à l'occasion de la disgrâce de Schomberg, le Roi étoit naturellement susceptible des mauvaises impressions qu'on lui donnoit des autres, & particulièrement quand son intérêt s'y trouvoit engagé. Il fut toujours bon ménager, son inclination le portoit à l'avarice, & même en de fort petites choses. *Cependant, ajoute Bassompierre, il n'y a jamais eu de Roi en France qui ait tant donné, ni tant dépensé, & par conséquent qui ait tiré de plus grandes sommes de son Roiaume. Mais il en faut rejeter la faute sur ses Favoris, ou sur ses Ministres. Comme il croit facilement les conseils de ceux qu'il a une fois choisis, il se conduit selon ce que ces gens auxquels il se fie, lui insinuent.* Puisque Bassompierre connoissoit parfaitement l'humeur de son maître, disons que Louis XIV. ne ressemble pas trop mal à son Père par les endroits qu'un habile Courtisan de Louis XIII. vient de nous marquer. *Le Roi, dit-il encore, écoutoit facilement les rapports qu'on lui faisoit contre Schomberg : Et Sa Majesté s'échauffa jusques à*

1622. *dire que s'il rechappoit de sa maladie, elle lui ôteroit les finances.* La décadence du crédit de Condé, & l'augmentation de celui de Puisieux, avec qui le Connétable & le Garde des Seaux s'unirent, sont la cause véritable du changement que je rapporte. Louis qui paroissoit, il y a quelques mois, extrêmement animé à l'entière destruction des Réformez, ne pense plus qu'à leur donner la paix, depuis qu'il écoute d'autres gens.

*Mémoire du
Chancelier
de Sillery
dans les Mé-
moires pour
l'Histoire du
Cardinal de
Richelieu.
1622.*

Ce n'est pas que les nouveaux Conseillers du Roi fussent plus équitables & plus modérez au regard des Réformez, que le Prince de Condé, le Comte de Schomberg, & le feu Cardinal de Retz. Puisieux & ceux de son parti, ne vouloient la paix qu'afin de ruiner le crédit du Prince. Ils prétendoient bien qu'elle ne les empêcheroit pas de travailler sourdement & peut-être plus efficacement à la destruction des Réformez. Cela ne se découvre que trop dans ce que le Chancelier prescrivait au Commandeur de Sillery son frère, de représenter au Pape pour lui faire agréer la conclusion de la paix. *Dieu a inspiré au Roi de finir la guerre*, dit le Chancelier au Commandeur. *Nous en avions grand besoin. Elle ne se pouvoit plus continuer à cause de la misère du peuple, & du défaut des moïens.* La paix se fait de telle manière, que le Roi paroît la donner de sa bonne volonté, à l'avantage de la Religion Catholique & à la dignité de l'Etat. Les Huguenots ont toujours profité des

tra-

traitez qui ont été faits avec eux depuis le commencement des troubles. On leur rendoit avec usure ce qu'ils avoient perdu. Il n'en sera pas de même à cette paix. Vous ferez bien comprendre au Pape que les Huguenots sont fort abattus. La bonne disposition & la piété du Roi nous font espérer qu'on achevera de les ruiner durant la paix. Ne manquez pas d'inculquer bien à Sa Sainteté, que les Huguenots ont toujours gagné par la guerre, que leur puissance a diminué, & qu'elle diminuera encore plus par la paix. Voici un des plus anciens Ministres d'Etat, un Chancelier de France qui nous assure qu'on ne cessoit de poursuivre les pauvres Réformez à feu & à sang, que dans le dessein de les surprendre & de les perdre plus facilement. Tenons-nous-en à ce témoignage irréprochable. Qu'on ne vienne pas nous dire que le Chancelier de Silleri cherchoit seulement à contenter le Pape par quelque raison spécieuse. La suite de cette Histoire nous apprendra que la Cour avoit d'aussi mauvaises intentions en temps de paix, que durant la guerre. Remplis de leur projet de l'établissement d'un pouvoir absolu & arbitraire, Louis & les Ministres ne pensoient qu'à renverser les obstacles qu'ils y trouvoient. Et la puissance du Parti Réformé étoit sans contradiction le plus grand, le plus difficile à surmonter.

Il n'est pas fort extraordinaire dans les Raïsons du guerres civiles ou étrangères, que les Duc de Ro-

1622. deux partis se trouvent également obliges
 han pour la à faire la paix. Le Duc de Rohan avoit
 paix. des raisons encore plus pressantes que celles du Roi, de finir au-plûtôt une guerre que les Réformez destituez du secours des Etrangers, ne pouvoient pas continuer aussi long-temps qu'un puissant Prince, qui ne craignoit aucune diversion de la part de ses voisins. Rohan nous rapporte les motifs qu'il eut de rentrer en négociation avec le Connétable de Lesdiguières. *J'étois, dit-il, sans aucune espérance du dehors. Le Roi d'Angleterre me conseil-
 loit de faire la paix, & de me fier à la parole de mon Roi. Il m'assuroit que l'état présent des affaires de son beau-fils le Roi de Bohême, ne permettoit pas à Sa Majesté Britannique de nous assister. L'entrée de Mansfelt en Champagne nous donna quelques espérances: Mais son voyage en Hollande les renversa. L'Armée que le Roi avoit destinée contre Mansfelt, s'avançoit vers le Languedoc; Et le Duc d'Angoulême étoit à Lion avec sept ou huit mille hommes de renfort. Chacun des nôtres las de la guerre, pensoit à sa conservation particulière aux dépens du bien public. La ville de Nîmes qui m'avoit promis mille hommes pour le secours de Montpellier ne m'en fournit pas cinquante. Cependant je ramassai quatre mille hommes dans le dessein d'en jeter une partie dans Montpellier: Et la plupart de ceux qui vinrent à moi, me demandoient pour condition, que je ne les obligeasse point à s'en*
 ferma

*Mémoires
 de Rohan.
 Liv. II.
 Discours du
 même sur la
 paix de
 Montpel-
 lier.*

fermer dans une ville assiégée. Je n'étois pas moins embarrassé à nourrir ma petite Armée. Les Cevennes ne pouvoient pas me donner du blé. Nîmes n'ôtre seul grenier n'en vouloit fournir que pour huit jours. Encore fuloit-il l'apporter de huit lieues au camp, où deux cens chevaux étoient capables de me couper les vivres. Toutes nos Communitez avoient envie de traiter chacune en particulier avec le Roi. Celle des Cevennes me sollicitoit de conclure la paix. On me disoit de sa part que les gens ne vouloient pas être ruinés sans ressource. Le peuple étoit fatigué de la guerre, & hors d'état de la soutenir. Ma cavalerie qui n'étoit que de deux cens Maîtres n'avoit pas du fourrage pour huit jours. Il falloit les congédier, ou s'exposer à les perdre en les envoyant dans le haut Languedoc. La première ville, détachée de nous par un traité particulier, nous faisoit manquer l'occasion d'une paix générale. Montpellier demeuroit sans ressource au premier accident arrivé au secours que j'y aurois voulu jeter, & la place sembloit ne se pouvoir sauver sans un miracle. Elle étoit remplie de traitres, je devois partir de loin pour y conduire du secours, & avoir durant trois lieues deux mille chevaux ennemis derrière moi.

Enfin, ajoute le Duc de Rohan, je voiois deux puissans partis à la Cour; l'un pour la paix, & l'autre pour la guerre. Le premier ne pouvoit subsister qu'à la faveur de la paix, & le second étoit incapable

1622. *de se soutenir sans la guerre. Le Prince de Condé Chef de celui-ci, parloit de quitter la Cour dez que la paix seroit conchüe. Cela fit espérer que les auteurs de la paix demeurant les plus forts & sans contradiction auprès du Roi, elle seroit bien observée. Voilà comme je pris la résolution de voir encore le Connétable de Lesdiguières, & de négocier avec lui une paix générale. Rohan se défendoit de la sorte contre ceux qui blâmerent sa conduite, quand ils virent que la Cour ne se mettoit nullement en peine d'accomplir les conditions du traité. Ce grand homme étoit-il responsable de l'infidélité des Ministres du Roi! Et s'il se trouvoit véritablement réduit aux extrémités qu'il nous représente d'un air si naïf, si sincère, ne doit-on pas le louer d'avoir prudemment obtenu des conditions avantageuses, lors que le Parti Réformé étoit presque entièrement perdu? La Rochelle se voioit bloquée par terre & par mer, toutes ses entreprises échouoient. Le Chancelier de Sillery reconnoit que le Roi avoit grand besoin de la paix: Cela est vrai. Mais Louis ne pouvoit-il pas continuer plus long-temps la guerre qu'un parti destitué de toute espérance de secours, & que ses divisions domestiques achevoient de ruiner? Le Duc de Rohan dit admirablement, à propos des reproches injurieux qu'on lui faisoit: *C'est un travail bien ingrat que de servir le public; encore plus un parti faible & anarchique. Si chacun n'obtient pas**

*ce qu'il s'étoit proposé, ils se mettent à 1622.
crier tous ensemble contre ceux qui ont eu
le maniement des affaires.*

On cacha le plus qu'il fut possible au Prince de Condé la négociation reprise entre le Connétable & le Duc de Rohan. Mais le Maréchal de Crequi ayant rapporté au Roi que l'affaire étoit conclue, il fallut que Sa Majesté en parlât à Condé. La nouvelle ne le surprit pas. Il avoit bien reconnu que la négociation de la paix s'avançoit. Sire, dit le Prince en s'efforçant de dissimuler son dépit & son chagrin, *je suis bien-aise que la paix se fasse, puisque Votre Majesté la juge nécessaire pour le bien de son peuple.* Si j'avois mieux connu vos intentions, je les aurois suivies de tout mon cœur, & je vous aurois servi pour la paix aussi bien que pour la guerre. J'ai toujours cru, & je le crois encore, que la ville de Montpellier peut être réduite en peu de temps. Vos gens sont toujours fort près du fossé: toutes les villes rebelles de la Province sont effraïées de la marche des troupes que M. d'Angoulême vous amène. Si vous eussiez voulu profiter de ces avantages, je continuerois de vous servir dans votre Armée avec le même zèle & le même attachement. Puisque la guerre est finie, je vous suis désormais inutile. Je demande seulement une grace à Votre Majesté. C'est de me permettre de passer en Italie. Il faut que j'accomplisse un vœu que j'ai fait à Notre-Dame de Lorette. Louis feignoit de consentir avec peine à

Le Prince de Condé mécontent de la paix va faire un voyage en Italie.

Journal de Bassompierre. Tom. II. Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu. 1622. Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. IX. Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 415. 437. 438. &c.

1622. l'éloignement du Prince. On le pressa de demeurer à la Cour. Mais les instances de Condé furent si vives & si fortes, que le Roi lui permit enfin de s'acquitter d'une obligation qui chargeoit sa conscience. Le Prince partit pour l'Italie le 9. Octobre avant la publication de la paix.

L'avarice eut plus de part à ce dévot pèlerinage que la superstition. Condé s'étoit vu le premier Prince du sang de France avec fort peu de bien. Les bénéfices qu'on lui donna, suppléerent quelque temps au défaut des autres revenus. Il étoit bien-aîsé d'obtenir la sécularization & la propriété de certaines Abbayes pour lui & pour ses enfans. La Cour de Rome n'accorde pas facilement de pareilles graces. Le Prince crut que s'il alloit lui-même solliciter l'expédition des Bulles nécessaires, le Pape auroit de la peine à refuser au premier Prince du sang de France, la juste récompense qu'il demandoit des services rendus à la Religion Catholique contre les Réformez. Deç que le Prince fut en Italie, il fallut négocier à Rome sur le cérémoniel. On faisoit difficulté de le traiter *d'Altesse* : Et les Romains se prévalaient de ce que Condé avoit souffert que le Duc de Feria Gouverneur de Milan, ne lui donnât que de *l'Excellence*. Mais le Commandeur de Silleri Ambassadeur de France agit si vivement dans une affaire, où l'honneur de la Couronne paroïssoit intéressé, que la
Cour

Cour de Rome se relâcha enfin. Elle crut faire beaucoup en accordant au premier Prince du sang de France les mêmes honneurs, qu'elle avoit acordez au Prince Thomas cadet de la Maison de Savoie, comme neveu du Roi d'Espagne, & au Duc de Mantouë. Condé fut logé dans le Vatican; on le traita d'*Altesse*, & il fut placé à la Chapelle du Pape au dessus du dernier Cardinal Diacre. On fit valoir ce troisième article comme une distinction extraordinaire. Les Cardinaux Espagnols jaloux des grands honneurs acordez à la France, ne se trouvèrent pas à la Chapelle. Pauvreté ridicule & de la part du Prince qui se croioit honoré d'avoir la pénultième place parmi des Prêtres & des Diacres, & de la part des Cardinaux Borgia & Tejo! Ils murmuroient contre une cérémonie qui dégradoit les Princes en mettant les Cardinaux au-dessus d'eux. Le Cardinal Borghése neveu du feu Pape eut la fole vanité de ne vouloir pas rendre le premier, visite au Prince de Condé. On ne se mit pas en peine de le voir. Son Altesse laissa là Borghése. Quelques gens remarquèrent que l'année suivante, l'orgueilleux Cardinal visita le Duc de Paltrane, & qu'il n'exigea pas qu'un simple Grand d'Espagne fit la première démarche.

Il y eut une trêve devant Montpellier, Publication de la paix faite devant Montpellier.

1622.
Mémoires
de Rohan.
Liv. II.
Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.
Mercur
François.
 1622.

temps à Rohan d'aller trouver les Députés de Nîmes, de Castres, du Givaudan & des Cévennes, afin d'avoir leur consentement. Le Maréchal de Crequi conduisit ensuite le Duc & les Députés jusques aux portes de Montpellier, afin qu'ils conférassent avec les habitans de la ville. Ceux-ci eurent assez de peine à se contenter des conditions. Certains emportés se mirent à crier contre le Duc de Rohan, & à l'accuser de trahison. Fiers de leur brave résistance, & du peu de progrès que l'Armée Royale avoit fait, les gens de Montpellier se flattoient que si Sa Majesté levoit une fois le siège, les affaires du Parti Réformé, se rétabliroient incontinent. Le Duc tâcha de les desabuser. Il leur représenta la véritable situation où les Réformés se trouvoient alors, & ce que le Roi renforcé des troupes qui lui venoient de plusieurs côtes, feroit en état d'entreprendre. Les habitans se rendirent aux raisons que le Duc leur alléguoit. Voici quelques-uns des principaux articles de cette paix, dont l'Edit donné le 19. Octobre au camp devant Montpellier, fut enregistré au Parlement de Paris le 22. Novembre de l'an 1622. Une nouvelle confirmation de l'Edit de Nantes, des Déclarations, des Articles secrets, & de tout ce qui s'étoit accordé ensuite; le rétablissement des deux Religions dans les lieux où elles se professoient avant la guerre; la délivrance des prisonniers faits de part & d'autre, sans aucune rançon,

con, une amnistie générale par laquelle chacun rentroit en possession de ses charges & de ses biens, la liberté de tenir des assemblées Ecclésiastiques, Consistoires, Colloques, Sinodes Provinciaux & Nationaux. Pour ce qui est des assemblées Politiques, il fut stipulé qu'elles ne se tiendroient point sans une permission expresse du Roi. 1622.

Il y eut des articles secrets comme dans tous les autres traitez. Le Roi donna un Brevet particulier par lequel il exemptoit la ville de Montpellier d'avoir une citadelle, un Gouverneur, & une garnison. La garde demouroit à ses Consuls; rien ne se devoit changer; à cela près, que les nouvelles fortifications seroient rasées. Par un autre Brevet celles des villes de Montauban & de la Rochelle restoient dans l'état où elles se trouvoient; enfin par un troisiéme Brevet, le Roi se contentoit que la moitié des fortifications de Nîmes, de Castres, d'Uzès & de Milhau fût démolie. Le Duc de Rohan devoit rentrer dans ses gouvernemens en vertu de l'article du traité, qui rétablissoit chacun dans ses biens, & dans ses dignitez. Comme il ne se mettoit pas en peine de ravoit S. Jean d'Angeli & d'autres places que le Roi avoit démantelées, on lui donna le gouvernement de Nîmes & d'Uzès sans garnison. Et afin de le dédommager de celui de la Province de Poitou & de quelques autres choses qu'il perdoit, le Roi lui acorda la somme de deux cent

1622. mille livres en argent comptant outre la continuation de sa pension, & une autre somme de six cent mille livres que le Roi paieroit dans quelque temps. Rohan devoit jouir en attendant du Duché de Valois par engagement, & Sa Majesté promettoit de le faire valoir dix mille écus par an. La pension de Soubize lui fut continuée; & le brave Calonge en obtint une de six mille livres.

*Discours du
Duc de Ro-
han sur la
paix de
Montpel-
lier.*

Quelques Réformez ennemis du Duc de Rohan publièrent que ses intérêts particuliers l'engagèrent à négliger ceux de tout le Parti Réformé dans la paix de Montpellier. Voions comme il se justifia quelque temps après le traité. *Tout le cours de ma vie, & même cette dernière négociation, dit-il, prouvent suffisamment la fausseté de ce qu'on avance contre moi. Je ne suis pas encore dédommagé de mes gouvernemens; & je n'ai point apporté de plus grandes précautions pour ce qui me regarde en particulier, que pour ce qui concerne le bien général de nos Eglises. Je trouve fort étrange que ceux qui n'ont osé risquer la perte de leurs biens pour la défense de nôtre Religion, jugent des dispositions d'autrui par leurs propres inclinations. Ce que j'ai fait depuis le traité, montre assez la droiture & la sincérité de mes intentions. Je n'ai rien épargné pour l'affermissement de la paix, j'ai souffert la prison, j'ai écrit, j'ai parlé au Roi avec hardiesse; je lui ai représenté le grand préjudice qu'il fait à son bonneur & à son* ser.

service , en souffrant les infractions de la 1622.

paix. Ni les persécutions , ni les calomnies des nôtres ne me détourneront jamais de la ferme résolution que Dieu m'a inspirée , de m'employer tout entier au bien de son Eglise.

Je somme mes censeurs de me montrer le chemin de bien faire , & je promets de les seconder mieux qu'ils ne m'ont assisté. Sans

me souvenir des choses passées, j'embrasserai toujours d'un franc cœur la cause de Dieu, & je ferai gloire de souffrir pour son nom.

Que ces sentimens sont nobles ! qu'ils sont dignes d'un Héros Chrétien ! Ce que je rapporterai dans la suite , développera certaines circonstances que le Duc de Rohan vient de toucher en passant.

Bassompierre devenu Maréchal de France immédiatement après la conclusion de la paix , accompagna le Roi en cette nouvelle qualité dans l'entrée solennelle que Sa Majesté fit avec ses armes & à la manière des Conquerans à Montpellier.

Le Duc de Rohan , Calonge , les Députés des Cevennes , du Givaudan , des villes de Nîmes , d'Uzès , & de Castres , enfin les Consuls de Montpellier étoient venus auparavant faire leurs soumissions à Louis. On nous a conservé la harangue de Calonge, lors qu'il se jeta aux genoux du Roi. Elle est digne de la réputation que ce Gentilhomme s'étoit acquise par son esprit , & par sa généreuse liberté.

Sire, dit-il, nous venons de la part de toutes les Eglises Réformées de France & de votre Souveraineté de Bearn, demander très-

Entrée du
Roi dans
Montpel-
lier.

Journal de
Bassom-
pierre.
Tome II.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.
Mercure
Français.
1622.

1622. *très-humblement la paix à Vòtre Majesté. Nous la conjurons de croire que les faux bruits semez parmi nous de vos desseins contre notre Religion, nous ont précipitez dans le mauvais état où nous sommes. Nous ne prétendons pas diminuer notre faute: Nous nous reconnoissons coupables, & nous nous présentons à Vòtre Majesté pour la prier très-humblement de nous pardonner. Nous osons la supplier encore de nous recevoir dans ses bonnes graces. A l'exemple de Dieu, dont vous êtes l'image, ayez égard à notre foiblesse; pardonnez, Sire, quelque chose à la crainte que nous avons eue de voir la liberté de nos consciences opprimée. Plus Vòtre Majesté nous trouvera criminels, plus elle fera éclater sa clémence. Henri le Grand vòtre père s'est servi utilement de nous; il se reposoit sur notre fidélité; il nous aimoit. Vous êtes l'héritier de ses vertus Royales, soiez le aussi de sa bonne volonté pour nous. Fasse le Ciel, que Vòtre Majesté ne nous distingue désormais de ses autres sujets, que par les services que nous lui voulons rendre.*

Entrevuë
du Roi &
du Duc de
Savoie.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.

Louis fort content de s'être tiré de l'embaras d'une guerre civile par un traité dont il ne vouloit observer que ce qu'il lui plairoit, alla de Montpellier à Arles, où il fit la fete de la Toussaints. Son dessein, c'étoit de voir la Pro vence, & de joindre les deux Reines à Lion après avoir passé par le Dauphiné. Le Roi visita les villes d'Aix & de Marseille. Il y fut reçu avec toute la magnificence possible. Entretenu

tre tenu dans une grossière superstition par le Jésuite Segueran son Confesseur, Louis se prosterna dévotement à S. Maximin, & à ce qu'on appelle *la sainte Baume*, devant les fausses & ridicules reliques, dont je ne sai quels Moines intéressez amusent le peuple ignorant, afin d'attrapper de l'argent. On montre en grande pompe au Roi & à sa Cour bigote, de la terre détrempée du sang du Sauveur, disoit-on; le crane & les autres reliques de la Madeleine morte là dans une grotte; enfin le corps de l'Aveugle né guéri par Jésus-Christ. Les habiles gens de France se moquent de ces fables, sur tout depuis que de Launoi savant Docteur de Sorbonne en a démontré l'extravagance. Les Evêques en raillent les premiers; Et ils souffrent cependant que des Moines continuent d'abuser de la crédulité du peuple. Quelle réformation doit-on attendre des lâches Pasteurs qui n'ont ni le courage, ni la force d'abolir seulement le culte superstitieux de ces reliques dont ils connoissent le ridicule & la fausseté?

Le Roi vint ensuite à Avignon. Charles Emmanuel Duc de Savoie s'y devoit aboucher avec Sa Majesté. Le Pape Seigneur temporel de la ville ordonna que le Roi y fût reçu avec tous les honneurs dûs au Souverain même. L'entrée fut pompeuse & magnifique. Le Cardinal de Savoie étoit venu trouver Louis quelques jours auparavant, & le Duc son père arriva le lendemain de l'entrée. Sa Majesté
alla

1622.
Vittorio S.
ri, *Memorie*
Recondite.
Tom. V.
Pag. 429.

1622. alla au devant de lui , acompagnée des principaux Seigneurs de la Cour , sous prétexte d'une partie de chasse. Charles Emmanuel mit un genouil en terre quand il aborda le Roi , & il voulut embrasser ceux de Sa Majesté. Louis releva promptement le Duc avec de grandes démonstrations d'amitié. Sa Majesté le pressa de marcher à côté d'elle dans la ville. Charles Emmanuel s'en défendit modestement. Il affecta d'être toujours deux ou trois pas derrière le Roi , & de l'autre côté de la rue. Enfin il donna la serviette à Louis lorsque Sa Majesté l'invitoit à manger avec elle.

Conférence
d'Avignon
sur les affai-
res de la
Valteline.

Il y eut de longues & de secrètes conférences entre les deux Princes sur l'affaire de la Valteline. Pesaro Ambassadeur de la République de Venise en France y étoit appelé. On commença d'y projeter la ligue conclue l'année suivante entre le Roi, le Duc de Savoie, & les Vénitiens, afin d'obliger la Maison d'Autriche à rendre ce qu'elle avoit usurpé dans le pais des Grisons. L'Archiduc Leopold sembloit avoir abandonné son entreprise sur la liberté des Ligues pour courir au secours de l'Alsace dont le Comte de Mansfelt étoit tantôt le maître. Leopold reprit son dessein, dez que délivré de sa crainte, il fut revenu dans le Comté de Tirol au mois de Septembre. Ses Généraux s'emparèrent de Croire pour la seconde fois, de Maiensfelt, & de plusieurs autres endroits. Les Grisons divisez entr'eux

Nani, Histoire Veneta.
Lib. V.
1622.
Vittorio Siri, Mémoire Recondite. Tom. V. Pag. 418. 419. &c. 430.
Mercur François.
1622.

tr'eux & incapables de se défendre s'assemblèrent à Lindau. Ils y conclurent un traité avec l'Archiduc. Non contents de confirmer celui qu'ils avoient déjà fait à Milan avec le Duc de Feria, ils abandonnoient à Leopold la propriété d'une de leurs Ligues, & ces gens intimidés, ou corrompus, se rendoient entièrement esclaves de la Maison d'Autriche. Les seuls Catholiques gagnés par l'argent d'Espagne consentirent à cette indignité, les Protestans refusèrent d'y souscrire sans une nouvelle commission de ceux qui les avoient députés à l'Assemblée de Lindau.

Le Sénat de Venise attentif aux démarches du Gouverneur de Milan, & de l'Archiduc Leopold, fit représenter vivement au Conseil de France, que les Espagnols, bien loin de vouloir observer le traité de Madrid, ne cherchoient qu'à le rendre inutile, en faisant tous les jours de nouvelles propositions, & que l'Archiduc Leopold partageroit bien-tôt avec eux le pays des Grisons. Le Connétable de Lesdiguières qui souhaitoit passionnément que le Roi portât ses armes en Italie, appuioit de toute sa force les remontrances de Charles Emmanuel & du Sénat. Louis & son Conseil se rendirent aux raisons de Lesdiguières. On résolut ainsi dans l'entrevue d'Avignon de s'opposer à force ouverte aux usurpations de la Maison d'Autriche. Le projet d'une ligue fut ébauché, & la même chose se mit encore sur le tapis, quand le Roi fut à Lion. Victor
Ame-

1622. Amedée Prince de Piémont, y avoit accompagné la Princeſſe ſon épouſe, qui ſouhaita d'y venir voir le Roi ſon frère, & la Reine ſa mère. La Cour de Madrid s'émut étrangement à la nouvelle de ce qui s'étoit paſſé dans les conférences d'Avignon & de Lion. Les Miniſtres Eſpagnols tentèrent d'intimider le Pape, afin de l'engager à rompre le projet de la triple alliance entre le Roi de France, le Duc de Savoie, & la République de Veniſe. *Tout ceci, crioient-ils à Rome, tend à cauſer une rupture entre les deux Couronnes. Les Vénitiens & le Duc de Savoie veulent allumer une guerre ſanglante en Italie. Le Pape n'aura ni aſſez de vie pour en voir la fin, ni les moiens de prévenir les maux dont elle ſera certainement ſuivie.*

Le vieux Grégoire & le Cardinal Ludoviſio ſon neveu, ſe trouvoient dans un étrange embaras. Louis les menaçoit de porter ſes armes en Italie, à moins qu'ils n'obligeaſſent les Eſpagnols à ſ'en tenir au traité de Madrid. Et Philippe de ſon côté vouloit que la Cour de Rome détournât les François de prendre aucune réſolution vigoureuſe pour obtenir la reſtitution de la Valſeline & du païs des Grifons. *Ce qui ſ'eſt propoſé dans l'entrevue d'Avignon, diſoit le Chancelier de Silleri au Commandeur ſon frère Ambaſſadeur à Rome, ce n'eſt pas pour faire du bruit mal à propos. On a écrit à Madrid & à Rome, afin d'exciter les Eſpagnols à ſe diſſer de leurs entrepriſes, & à rendre ce qu'ils ont*

*Mémoire
du Chancelier de Silleri dans les Mémoires pour l'Hiftoire du Cardinal de Richelieu.
1622.*

ont usurpé dans la Valteline, au préjudice du Roi & de ses alliez. La Cour d'Espagne a toujours témoigné que c'étoit là son intention. Il est avantageux aux uns & aux autres de sortir à l'amiable de cette affaire, & que la Chrétienté ne soit pas troublée par une nouvelle guerre. Car enfin, cette indignité ne se peut souffrir. On attend que le Pape procure un si grand bien par sa prudence & par son autorité. Telle étoit la situation de Grégoire entre les deux Couronnes. L'une vouloit la paix, pourvu que l'autre restituât ce qu'elle avoit pris. L'Espagne la demandoit aussi : mais c'étoit à condition qu'on ne la contraindroit point à tenir ce qu'elle avoit solennellement promis.

D'Avignon Louis se rendit à Grenoble. Le Connétable de Lesdiguières y regala magnifiquement Sa Majesté. La fête qu'il lui donna dans sa maison de Vizile, fut moins agréable au Roi que les soins de Lesdiguières pour retirer les places Réformées du Dauphiné. Il en gagnoit les Gouverneurs Réformez, & il leur substituoit incontinent des Catholiques. La ville de Lion s'efforça de surpasser toutes les autres dans la pompe & dans la beauté de l'entrée que le Roi y fit en venant de Grenoble. On ne vit jamais plus de spectacles, ni plus de réjouissances. La Cour étoit extrêmement grosse par l'arrivée des deux Reines, & par celle du Prince & de la Princesse de Piémont. Ce fut dans cette assemblée des deux Cours

*Richelieu
Evêque de
Luçon est
fait Cardinal.*

*Vie du Duc
d'Epemon.
Liv. XIII.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.*

de

1622. de France & de Savoie que se fit le mariage de Gabriële fille naturelle d'Henri IV. & de la Marquise de Verneuil, avec le Marquis de la Valette second fils du Duc d'Epéron. Le Roi donna deux cent mille écus de dot à sa sœur, & la Verneuil en ajouta cent mille autres. Ce n'est pas encore là ce qui se passa de plus remarquable à Lion. Armand Jean du Plessis de Richelieu Evêque de Luçon, qui sera bien-tôt une si grande figure en France & dans toute l'Europe, y reçut des mains du Roi le Bonnet de Cardinal que le Pape Grégoire XV. lui avoit envoyé. La mort du Cardinal de Retz avança la promotion de Richelieu. Elle s'étoit faite le 5. Septembre. Alphonse Marquis de Bedmar dont l'Ambassade à Venise est si fameuse, eut le Chapeau rouge en même temps. On le nomma depuis le Cardinal *de la Cueva*.

Richelieu suivoit la Reine Mère dans son voiage de Pougues à Lion, lors qu'il reçut l'agréable nouvelle d'une promotion, pour laquelle il commit tant d'insignes fourberies. Le nouveau Cardinal écrivit incontinent au Roi pour le remercier, & laissant Marie de Médicis à Lion, il alla trouver Louis à Avignon. Sa Majesté reçut froidement les complimens de Richelieu sur un honneur qu'elle lui procuroit à contrecœur, & par une pure complaisance pour la Reine Mère. Quand le Roi fut à Lion, il y donna solennellement le Bonnet rouge au Prélat dans la Cha-

Chapelle de l'Archevêché. La harangue du Cardinal au Roi dans cette cérémonie, fut trouvée fort belle. Il n'y a pourtant rien d'extraordinaire. On y remarque, à mon avis, certain désordre que causent les transports de joie dans un esprit ambitieux qui obtint ce qu'il briguoit depuis long-temps. Richelieu porta ensuite son Bonnet aux pieds de Marie de Médicis sa bienfaitrice. *Madame*, lui dit-il entr'autres choses, *cette pourpre dont je suis redevable à la bienveillance de Votre Majesté, me fera toujours souvenir du vœu solennel que j'ai fait de répandre mon sang pour son service.* Il l'accomplit fort mal ce vœu solennel. Nous verrons qu'il oubliera entièrement en moins de huit ans, les extrêmes obligations qu'il avoit à la Reine Mère. Outre le Bonnet de Cardinal, & la qualité de Ministre d'Etat qu'elle lui procura, l'aveugle & indiscrete Princesse donna en dix ans à son ingrat domestique la valeur de neuf cent mille écus & plus, en argent & en présent. Le plus considérable, ce fut une *Chapelle*, c'est-à-dire une garniture de l'argenterie & des ornemens nécessaires pour dire la Messe, qui couta des sommes exorbitantes.

Le Roi ne se rendit à Paris, qu'au commencement de l'an 1623. Il y entra au bruit des acclamations du peuple, qui applaudissoit à ses prétendus triomphes sur l'Hérésie. On vid bien-tôt après un nouveau changement à la Cour. Caumartin Garde des Sceaux mourut : Et

1622.

1623.

Disgrace du
Comte de
Schomberg
Surinten-
dant des Fi-
nances.

Pui-

1623.
Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.
Mercur
François.
 1623.
Gramond,
Historiarum
Galia Lib.
 XIII.

Puissieux devenu plus puissant que jamais, les fit rendre au Chancelier de Silleri son père. Leur crédit parut s'augmenter encore par la disgrâce du Comte de Schomberg Surintendant des finances qu'ils n'aimoient point. Le Marquis de la Vieville avoit presqu'achevé de le perdre dans l'esprit du Roi, lors que Sa Majesté passoit en Provence. Il représentoit à Louis que Beaumarchais Thrésorier de l'Epargne, dont la Vieville avoit épousé la fille, ne pouvoit entrer dans l'exercice de sa charge l'an 1623. ni faire les avances nécessaires, à cause du désordre que Schomberg avoit mis dans les finances. Caumartin & Puissieux ennemis du Surintendant appuièrent de toute leur force les remontrances malignes & artificieuses de la Vieville. *Votre Majesté, disoit-il au Roi, a déjà dépensé son revenu de l'année prochaine, jusques au dernier quartier. S'il n'étoit question que de lui avancer un million d'or, mon beau-père le trouveroit sur son crédit, ou sur celui de ses amis. Mais il ne voit aucune ressource pour se faire rembourser par un Surintendant qui a tout mis dans la dernière confusion. C'est pourquoi Mr. de Beaumarchais supplie très-humblement Votre Majesté, de le dispenser de l'exercice de sa charge. Il ne peut y entrer sans se mettre en danger de perdre tout son bien & celui de ses amis.*

Cela fit tant d'impression sur l'esprit du Roi, qu'il eut peur d'être ruiné. Louis vouloit ôter incessamment à Schomberg

l'administration des finances. Mais Caumartin , Puisieux , & les autres ennemis du Surintendant ne s'accordant pas bien sur le choix du successeur qu'il falloit lui donner , Bassompierre qui étoit de là confiance, avertit Schomberg sous main des mauvais offices que la Vieville & les autres lui rendoient ; Et cependant il prit occasion de remontrer au Roi que Sa Majesté auroit plus de temps à Lion , pour se déterminer sur le choix d'un nouveau Surintendant. Schomberg se justifia fort bien de ce que la Vieville & Beaumarchais lui imputoient. Il fit voir au Roi qu'on n'avoit point touché aux revenus de 1623 , & qu'il y avoit encore huit millions de moïens extraordinaires , pour fournir aux dépenses que le Roi voudroit faire sans surcharger le peuple. Cela plut extrêmement à Louis. Il résolut de laisser à Schomberg l'administration des finances ; Et Bassompierre lui insinua d'ordonner à Puisieux de se raccommoder avec le Surintendant. Tout alloit assez bien pour Schomberg. Il revint à Paris dans une entière confiance d'être continué dans son emploi. Mais le Chancelier de Silleri qui prenoit de nouveaux ombrages contre lui, rendit encore le Roi susceptible des mauvaises impressions que Beaumarchais & la Vieville son beau-fils s'efforçoient toujours de donner à Sa Majesté de la mauvaise administration de Schomberg. Elle se déterminâ donc à choisir un nouveau Surintendant.

1623.

1613. Et parce qu'il en falloit trouver un en qui Beaumarchais se confiât pour le recouvrement des avances qu'il prétendoit faire, le Chancelier & Puisieux à qui la Vieville fit semblant de se dévouer, infinuèrent au Roi, que tout iroit le mieux du monde, si la Surintendance étoit entre les mains du beau-fils de Beaumarchais. Tel fut le commencement de la fortune de la Vieville. Elle parut rapide ; mais elle ne dura pas long-temps. On rend ce témoignage au Comte de Schomberg qu'il mania les finances avec beaucoup de désintéressement & d'intégrité. Nous avons la lettre qu'il envoya sur sa disgrâce au Roi. Elle est écrite avec beaucoup de modération & de sagesse.

Mort du
Président
Jeannin &
du Maré-
chal de
Bouillon.

Un ancien Ministre d'Etat, & qui avoit administré les finances, mourut peu de temps après cette nouvelle révolution. Je parle de Pierre Jeannin, un des plus habiles Négociateurs & des plus grands Politiques de son temps. Il fut engagé d'abord dans le parti de la Ligue : Mais il donna toujours des conseils moderez au Duc de Maienne. Henri IV. se servit depuis utilement de lui : Et Jeannin acquit une extrême réputation en négociant la trêve entre les Provinces-Unies & les Archiducs des Pais-Bas Catholiques. Il fut un des principaux Ministres du feu Roi, & il s'acquitta dignement des emplois & des commissions qu'il eut sous le règne de Louis XIII. Sa constance & sa modération dans les adversitez dont Jean-

Bernard,
Histoire de

nin



PIERRE JEANNIN.
PRESIDENT.



nin ne fut pas exempt dans une Cour fort orageuse, le firent admirer des honnêtes gens. Enfin la France regretta la perte d'un Ministre, dont elle estimoit la grande prudence, l'habileté consommée, & la rare magnanimité. Je souscrirois volontiers à ces éloges que les Historiens donnent au Président Jeannin, si exempt du vice ordinaire des Ministres d'Etat, & plus zélé pour le bien de la patrie, il eût moins travaillé à l'établissement du pouvoir trop absolu des Rois qu'il servoit.

1623:
Louis XIII.
Liv. IX.
Gramond,
Historia-
rum Gallia
Lib. XII.
& XIII.
Mercur
François.
1622.

La mort d'Henri de la Tour Maréchal de France, Duc de Bouillon, & Souverain de Sedan, suivit de près celle de Jeannin. Le Vicomte de Turéne son père, tué à la funeste journée de S. Quentin, avoit épousé une fille d'Anne Duc de Montmorenci & Connétable de France. Henri se fit connoître d'abord dans le Monde, sous le même nom de Vicomte de Turéne. On le crut un des principaux auteurs du grand trouble arrivé vers la fin du règne de Charles IX. pour lequel François Duc de Montmorenci & Maréchal de France, oncle maternel du Vicomte, fut mis à la Bastille. Aiant depuis suivi la fortune d'Henri IV. il lui rendit des services signalez. Le Bâton de Maréchal de France ne fut pas la seule récompense que ce Roi lui donna. Il lui fit épouser l'Héritière de la Maison de la Mark Souveraine de Sedan. Et quand elle fut morte sans enfans, Henri IV.

1623. maintint Bouillon en possession des biens de la Maison de la Mark au préjudice du Comte de Maulévrier oncle paternel de la défunte. Le Maréchal épousa en secondes nopces une fille de Guillaume Prince d'Orange. Ce mariage lui donna de fort grandes alliances au dehors du Roiaume. Il fut un des premiers Capitaines de son temps, quelquefois malheureux. Aussi habile dans les intrigues de Cour, que dans le métier de la guerre, Bouillon se fit craindre au feu Roi, encore plus à Marie de Médicis. Elle fut souvent obligée à le rechercher, afin qu'il dissipât les partis qu'il avoit lui-même formez. Il demeura constant dans la profession de la Religion Réformée. Mais il parut manquer de zèle & de droiture en certaines occasions. Le Maréchal sacrifia les intérêts des Eglises Réformées à ses desseins trop ambitieux. Il laissa deux enfans mâles, le Duc de Bouillon, & le Vicomte de Turenne, depuis Maréchal de France, & plusieurs filles. On dit que leur père leur recommanda trois choses en mourant à Sedan, de ne se défaire jamais de cette Souveraineté, de perséverer dans la Religion Réformée, & de ne se brouiller jamais avec la France. Heureux ses deux Fils, s'ils eussent suivi les bons conseils d'un père, que son expérience consommée, & ses grandes lumières devoient imprimer plus fortement dans leur esprit !

Diète de Ratisbone.

Le Maréchal de Bouillon eut le chagrin d'apprendre avant sa mort, que la dignité

té Electorale de Frederic Roi de Bohême son neveu , étoit enfin donnée à Maximilien Duc de Bavière. L'Empereur Ferdinand devenu presque maître absolu dans toute l'Allemagne & par la force de ses armes , & par ses intrigues avec divers Princes qu'il fut intimider , ou gagner adroitement , avoit enfin résolu de tenir la parole donnée depuis long-temps à Maximilien. Sa Majesté Impériale indiqua donc une Diète à Ratisbone pour le 24. Novembre de l'année précédente , & elle s'y rend le même jour en grande pompe. Tous les Etats de l'Empire n'y furent point solennellement appelez. Fier de ses prospéritez, Ferdinand commençoit d'agir en Souverain indépendant. La Diète se convoqua plutôt pour donner l'investiture à Maximilien avec quelque cérémonie , que pour consulter les Etats de l'Empire sur une affaire importante. On crut qu'il suffisoit d'inviter les Electeurs , & certains Princes dévouez parfaitement aux volontez de Ferdinand. L'ouverture de l'Assemblée ne se fit que le 7. Janvier de l'an 1623. La proposition de Sa Majesté Impériale y fut premièrement luë. Après un long exposé des troubles arrivés en Bohême, en Hongrie , & en Allemagne, dont toute la faute est rejetée sur les Protestans , & particulièrement sur l'infortuné Frederic, Sa Majesté Impériale déclare enfin la résolution qu'elle a prise, d'investir de l'Electorat Palatin, Maximilien Duc de Bavière, en considération

1623.

Nani, Historia Veneta.

Lib. V.

1623.

Puffendorf,

Comment.

Rerum

Suecicarum.

Lib. I.

Mercur

François.

1623.

1623. des services qu'il à rendus à l'Empire durant les dernières guerres.

Comme Ferdinand vouloit agir dans cette occasion importante & solennelle, en vertu d'une plénitude de puissance inouïe en Allemagne, qu'il s'arrogeoit hautement, il ne s'abaisse pas jusques à demander l'avis des Electeurs & des Princes. Sa Majesté Impériale, disoit-on simplement dans la proposition, *croit que tous les Electeurs & tous les Princes de l'Empire de l'une & de l'autre Religion, agréeront le choix qu'elle a fait du Duc de Bavière, & qu'ils se reposeront sur la prudence de l'Empereur en ce qui concerne la conservation de la paix sur la Religion.* Ferdinand demandoit ensuite des contributions pour la défense de la Hongrie contre les Turcs, & il se plaignoit de je ne sai quelles entreprises des Etats Généraux des Provinces-Unies sur les Terres de l'Empire en Vestphalie. Sa Majesté Impériale proposoit enfin de remédier aux abus introduits dans les monnoies & dans l'administration de la Justice. Voici une des plus grandes affaires qui soit jamais arivée en Allemagne. Elle aura de terribles suites. En attendant que les Electeurs & les Princes mettent par écrit leur réponse à la proposition de l'Empereur, dévelopons l'origine & les motifs secrets de la translation de l'Electorat Palatin dans la personne de Maximilien.

Ancienne
jalousie en-

Le Chef commun de la Branche Palatine & de la Bavaroise, devint extrêmement

ment puissant au commencement du treizième siècle par son mariage avec Agnès, fille d'Henri, dernier Prince de la race des Comtes Palatins du Rhin. Agnès portoit à son époux Othon Duc de Bavière la dignité Electorale & les Etats du Palatinat, dont il fut mis en possession. De manière que si les enfans de Louis III. Duc de Bavière n'eussent point partagé entr'eux l'an 1295. les biens de leur père, la Maison de Bavière se fût vue la plus riche & la plus puissante d'Allemagne. Rodolphe I. fils aîné de Louis eut le Palatinat avec la dignité Electorale, & le Duché de Bavière échut à Louis son cadet. Les deux frères convinrent entr'eux l'an 1312. que les droits Electoraux demeureroient à Louis après la mort de Rodolphe, & qu'ils retourneroient ensuite aux enfans de l'aîné. Une guerre civile survenue dans l'Empire brouilla ensuite les deux frères. Louis Duc de Bavière obtint l'Empire à la pluralité des voix. Cependant Frederic Archiduc d'Autriche surnommé *le Bel*, contesta la Couronne Impériale, & prétendit faire valoir son élection, quoiqu'il n'eût que trois voix. Rodolphe I. Comte Palatin du Rhin se déclara plus fortement qu'aucun autre contre Louis son cadet en faveur de Frederic. Mais celui-ci ayant été vaincu par son compétiteur, Rodolphe se vid dépouillé de ses Etats par l'Empereur Louis IV. son frère, & contraint à chercher un azile en Angleterre. L'Empereur

1622.

tre la Mai-
son Palatine
& celle de
Bavière.

*Mémoires
de Louise
Juliane.*

Pag. 229.

230. &c.

*Manifeste
de Charles*

*Louis Comte
Palatin.*

Pag. 95.

96. &c.

1623. sembla depuis avoir du scrupule de s'être si durement vengé du chagrin que son aîné lui donna en prenant le parti de l'Archiduc. Rodolphe avoit laissé deux enfans mineurs, Rodolphe II. & Rupert. Louis les rétablit dans leurs Etats & dans leurs dignitez, à condition qu'ils partageroient l'Electorat avec Louis & Etienne fils de l'Empereur : de manière que la dignité Electorale devoit être alternativement dans la Maison Palatine & dans celle de Bavière. La transaction faite à Pavie l'an 1329. fut publiée solennellement deux ans après dans une Diète générale de l'Empire à Francfort.

Le Roi de Bohême qui avoit épousé la sœur de Rodolphe & de Rupert, succéda à Louis de Bavière leur oncle. Ils s'adressèrent au nouvel Empereur Charles IV, & lui demandent la cassation de l'acte fait à Pavie par son prédécesseur, & le rétablissement entier de la dignité Electorale dans la Branche Palatine, sans que la Bavaroise y puisse jamais prétendre. La requête étoit fondée sur ce que l'Empereur Louis IV. avoit extorqué le consentement de ses neveux Rodolphe & Rupert encore mineurs au temps de la transaction de Pavie. Charles fait examiner leurs prétensions dans une Diète. Après une longue & meure délibération, les Etats de l'Empire déclarent que l'Electorat appartient solidairement à la Maison Palatine, & que celle de Bavière n'a pas droit d'en demander l'alternative. Cette décision

con-

confirmée dans la Diète de Nuremberg en 1356, fut inferée dans la Bulle d'Or de Charles IV. Loi fondamentale de l'Empire. Le Comte Palatin du Rhin y est déclaré Electeur & grand Sénéchal en vertu de ses Etats du Palatinat, auxquels ces deux dignitez étoient inséparablement unies. En conséquence de la Bulle d'Or, les Comtes Palatins jouirent des droits Electoraux durant 250. ans & plus, sans aucune contestation ; & les Ducs de Bavière ne furent jamais appelés à l'élection des douze successeurs de Charles IV. jusques à Ferdinand II.

Nonobstant une si longue prescription, la Branche Bavaroise pensa encore à rentrer en possession de l'Electorat, & à faire revivre la transaction de Pavie. Attentifs à toutes les démarches des Palatins au regard de l'Empereur, les Ducs de Bavière tâchèrent de profiter de l'occasion dez que la Maison Palatine se brouilloit à la Cour Impériale. Philippe Electeur Palatin maria Rupert son fils aîné à la fille unique du Duc George cadet de la Maison de Bavière surnommé *le Riche*. En vertu du contract de mariage & du testament de George, cette alliance apportoit à Rupert les Etats que son beau-père possédoit en Bavière. Le Duc Albert Chef de la Branche aînée, conteste la validité des deux dispositions, & demande l'investiture des terres du feu Duc George. On l'obtint facilement de l'Empereur Maximilien I. dont Albert épousa la

1623. **ſœur.** Le teſtament de George eſt caſſé, & Rupert n'a qu'une aſſez petite portion des terres du Duc ſon beau-père. Philippe Electeur Palatin entreprit de ſoutenir les droits de Rupert ſon fils à main armée. Le voilà en guerre ouverte avec l'Empereur. L'occaſion parut favorable au Bavarois. Il engage Maximilien à mettre le Palatin au ban de l'Empire, dans le deſſein d'obtenir l'Electorat pour la Branche de Bavière. Philippe ſe tire habilement d'intrigue par une prompte réconciliation avec l'Empereur. On remontre à Sa Majeſté qu'Albert Duc de Bavière ne ſe contenteroit pas d'être Electeur, & qu'il penſeroit enſuite à la Couronne Impériale. Ces inſinuations entrèrent ſi avant dans l'eſprit de Maximilien, qu'il maintint le droit de Louis & de Frédéric enfans de Philippe, dont Albert tâchoit encore de les faire dépouiller après la mort de leur père. Maximilien recommanda même à Charles-Quint ſon petit-fils de ménager toujours la Maïſon Palatine, & d'être en garde contre les vaites deſſeins des Bavarois.

Ils tâchèrent depuis d'obtenir par l'artifice & par la ſupercherie l'alternative de l'Electorat. L'an 1524. Guillaume Duc de Bavière Prince ambitieux & ruſé, propoſe aux Palatins une réconciliation parfaite entre les deux Maïſons, & il inſinue finement que leur diviſion eſt la cauſe principale de l'agrandiſſement de celle d'Autriche. Louis Electeur Palatin & Fre-
déric

deric son frère acceptent volontiers la proposition. L'acte de réconciliation se dressa : Et les deux Maisons se promettent réciproquement un oubli des contestations passées, de se rendre l'une à l'autre tous les bons offices possibles, & de vivre en amitié. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Princes ambitieux font des traitez pour surprendre ceux avec qui ils feignent de négocier de bonne foi. Le Bava-rois inséra dans l'acte d'accommodement un article, dont les deux frères Palatins ne remarquèrent pas la conséquence. Il portoit que les traitez & les accords faits entre les ancêtres des uns & des autres subsisteroient, & que les deux Maisons les observeroient inviolablement. Guillaume ne dit rien durant la vie de Louis Electeur Palatin qui ne laissa point d'enfans. Mais Frederic ayant demandé l'investiture de l'Electorat après la mort de son frère, le Bava-rois s'y oppose, & prétend en être investi lui-même. *Par le dernier traité conclu entre les deux Maisons, disoit-il, les anciennes transactions passées entre nos ancêtres subsistent. Et par conséquent l'Electorat doit être alternativement dans la Branche Palatine & dans la Bava-roise conformément à l'accord fait à Pavie entre l'Empereur Louis IV. Duc de Bavière, & Rodolphe II. Comte Palatin du Rhin.* La supercherie parut ridicule & indigne de la candeur & de la probité dont la nation Germanique est jalouse. Frederic fut maintenu dans la possession de l'Electorat.

1623. On jugea qu'une si basse subtilité ne pouvoit pas donner atteinte à un établissement confirmé dans la Bulle d'Or.

Adresse de Maximilien Duc de Bavière pour obtenir l'investiture de l'Electorat Palatin. Maximilien Duc de Bavière marchoit ainsi sur les traces de ses ancêtres, quand il s'efforça de profiter habilement des mouvemens de Bohême qui causoient une guerre ouverte entre la maison d'Autriche & la Palatine. Le Bavafois n'hésita point sur la réponse qu'il devoit faire, lors que l'Empereur le pria de lui prêter de l'argent, & de lui donner ses troupes. Persuadé que Ferdinand devenu supérieur en Bohême & ailleurs, se vengeroit de Frederic en le dépouillant de ses Etats & de ses dignitez, Maximilien offrit tout à la Maison d'Autriche dans le dessein d'obliger Sa Majesté Impériale, à l'investir du Palatinat & de la dignité Electorale. Il avance libéralement treize millions de florins à Ferdinand, qui lui engage la haute Autriche. Et voilà un des plus puissans motifs qui portèrent Sa Majesté Impériale à donner au Duc de Bavière les dépouilles de la Maison Palatine. On vouloit paier ces dettes & retirer ces pais engagez, aux dépens de Frederic, regardé comme le premier auteur de la guerre que l'Empereur avoit soutenue en Bohême & ailleurs. Les bons offices du Pape furent encore d'un grand secours au Bavafois, à la Cour de Vienne & à celle de France. Les Ministres du Pape firent en sorte que Louis entêté de la destruction des Protestans au dehors & au dedans de son Roiau-

Nani, Historia Veneta.

Lib. V.

1622.

Mémoires de Louise Juliane.

Pag. 236.

237. &c.

Manifeste de Charles Louis Electeur Palatin.

Pag. 21. 22.

&c.

Lettres de Paisieux dans les Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu.

1622.

Roiaume, ne se déclarât point en faveur de la Maison Palatine, & qu'il consentît même que l'Electorat fût donné au Duc de Bavière. Il jouoit des personnaages différens par tout. A Vienne on le représentoit comme un Prince dont les intérêts seroient désormais inséparables de ceux de l'Empereur, auquel la Maison de Bavière seroit redevable de son élévation. A Paris, les Emissaires de Maximilien parloient de lui comme d'un Prince originaiement ennemi de la Maison d'Autriche, qui balanceroit l'autorité de l'Empereur & qui s'opposeroit à l'augmentation d'une puissance redoutable à tout l'Empire.

Quelque grand que fût l'empressement de Ferdinand pour retirer ses Etats des mains du Bavarois, en le faisant Electeur, Sa Majesté Impériale fut obligée de différer durant trois ans ou environ l'exécution d'une chose promise un peu après son avènement à l'Empire. Il y avoit beaucoup de difficultez à surmonter. Jean George Electeur de Saxe mécontent de ce que les Luthériens étoient persécutés en Bohême aussi bien que les Réformez, murmuroit hautement contre l'Empereur. Il étoit à craindre que le Saxon ouvrant enfin les yeux, ne s'unît avec les autres Princes Protestans, pour obtenir le rétablissement de Frederic, & pour prévenir la ruine totale de la Religion Protestante en Allemagne. Ceux d'entre les Protestans qui ne se déclarèrent pas en faveur de Frederic au commencement des troubles,

1623.

avoient alors pitié du malheur de ses enfans. On crûit qu'il seroit injuste de les priver de leur patrimoine, pour la faute d'un père qui s'étoit laissé trop légèrement emporter à une ambition de jeune homme. L'Archiduc Charles d'Autriche Evêque de Breslau & frère de l'Empereur, alla trouver l'Electeur de Saxe, afin d'obtenir son consentement à l'élévation du Duc de Bavière. Charles ne gagna rien. Jean George rejetta constamment une proposition, dont les suites lui sembloient trop préjudiciables à la Religion Protestante, & à la liberté des Princes de l'Empire. Les Ministres du Pape insinuèrent adroitement à Ferdinand, de ne se mettre pas trop en peine de l'opposition de l'Electeur de Saxe. *C'est un Prince qui n'a pas grand génie, disoient ces Italiens d'un air méprisant. Il manque de courage & de fermeté. On trouvera moyen de le gagner. En tout cas, son ressentiment n'est pas trop à craindre.*

Le Duc de Bavière rencontra plus d'obstacles à la Cour de Madrid. Les Espagnols refusoient de concourir à l'agrandissement de sa Maison, ancienne rivale de celle d'Autriche. Ils pensoient même à s'emparer de la meilleure partie du bas Palatinat, afin de couper la communication des Protestans d'Allemagne avec les Provinces-Unies, & d'empêcher qu'ils ne s'envoiasent réciproquement du secours. D'ailleurs le Roi d'Espagne avoit pris des engagemens si étroits avec celui d'Angle-

terre

terre sur la restitution du Palatinat , que le Conseil de Madrid ne voioit pas comment Sa Majesté Catholique pouvoit consentir honnêtement à la ruine entière du beau-fils d'un Prince à qui elle avoit donné des paroles tout-à-fait contraires. Les Espagnols vouloient enlever seulement à Frederic une partie du bas Palatinat, & le contraindre à racheter le reste de ses Etats, & la dignité Electorale par le mariage de son fils aîné avec une fille de l'Empereur, dont les enfans seroient élevez à Vienne dans la Religion Catholique. La Cour de Madrid étoit si opposée aux prétensions du Bava-rois, que les Ministres de France faisoient un mérite à leur maître auprès du Pape, de ce que Louis approuvoit le dessein de donner l'investiture à Maximilien, lors que Philippe le traversoit. C'est-à-dire que la bigotterie étoit encore plus grande à la Cour de France qu'à celle d'Espagne. *Si nous avons donné de bonnes paroles sous main au Duc de Bavière touchant l'Electorat, dit Pussieux au Commandeur de Silleri Ambassadeur à Rome, ce n'est pas dans le dessein de favoriser les affaires de la Maison d'Autriche en Allemagne. On pense seulement à y mettre le contrepoids d'un Prince Catholique & puissant. Certaines considérations d'Etat, & l'envie d'amuser de vaines espérances le Roi de la Grande-Bretagne, arrêtent les Espagnols dans une occasion importante à la Religion Catholique. Voilà ces beaux zélateurs. Ils ne prennent*

1623. *le prétexte de la Religion que lors qu'il est question d'usurper.* La politique du Conseil de Madrid embarrassoit extrêmement l'Empereur. Il n'osoit rien conclure sans le concours du Roi d'Espagne. Ferdinand envoya là-dessus à Madrid un Capucin nommé Jacinthe. Ces Moines se mêloient alors des plus grandes affaires aussi bien que les Jésuites. Le P. Jacinthe devoit négocier avec Don Baltazar de Zuniga principal Ministre du Roi d'Espagne, & demander le consentement de Sa Majesté Catholique à la translation de l'Electorat dans la Maison de Bavière.

Ferdinand représenta fortement à la Cour de Madrid ses engagements pris avec Maximilien, & ses raisons pressantes d'accomplir enfin une promesse donnée par écrit avant la victoire de Prague, & par conséquent antérieure à tout ce que le Roi d'Espagne avoit négocié avec celui d'Angleterre. *Nous étions dez-lors bien persuadés,* disoit l'Empereur, *que le Comte Palatin étant une fois mis au ban de l'Empire, il ne pouvoit plus être rétabli dans ses Etats & dans sa dignité, sans un extrême danger de la Religion Catholique & de notre Maison. Par une inspiration particulière de Dieu, nous donnâmes par écrit au Duc de Bavière une promesse de l'investir du Palatinat Electoral. Outre que ce Prince a de l'esprit, & de quoi soutenir la dignité que nous lui destinons, ses Etats servent de rempart aux nôtres contre les entreprises des Princes d'Allemagne.* Il nous
a fort

a fort utilement servis dans le recouvrement de nos Roiaumes & de nos Provinces, & il nous est encore d'un grand secours. Voilà pourquoi on ne peut différer plus long-temps à tenir la parole qui lui a été donnée. Nous espérons que le Roi d'Espagne ne voudra pas refuser son consentement à une chose avantageuse à la Religion Catholique & à notre Maison. Nos prédécesseurs & nos ancêtres ont toujours cru que le fondement de la Maison d'Autriche, qui par la grace de Dieu étend si loin sa domination dans toutes les parties du monde, est appuyé principalement sur l'Allemagne. Il est donc de la dernière importance que nous prévenions les mauvais desseins qu'on y peut former contre nous. Car enfin, notre Maison a eu de puissans ennemis à combattre sous les régnés de Maximilien I. de Charles V. de Ferdinand I. & de Rodolphe II. La rebellion des Provinces-Unies contre le Roi Philippe II. a tiré son origine du Palatinat : Et son Petit-fils ne doit pas espérer de réduire jamais ses sujets rebelles à moins qu'il ne concoure avec nous à l'extirpation de la race Palatine. Le Duc de Bavière nous accommode mieux qu'aucun autre. Les Catholiques auront encore une voix de plus dans le Conclave Electoral ; & par conséquent la Couronne Impériale sera mieux affermie dans notre Maison. Celle de Bavière gagnée par les grands avantages que nous lui aurons procurez, ne se séparera jamais de nos intérêts.

Quelque puissantes que fussent ces raisons,

1623. sons, la Cour de Madrid refusa longtemps de s'y rendre à cause des engagements pris avec celle d'Angleterre. On craignoit d'irriter un Roi capable de se courir fortement les Provinces-Unies contre l'Espagne, à l'exemple de la Reine Elizabeth. Tout ce que Ferdinand put gagner auprès des Espagnols, ce fut qu'on le laisseroit faire; & que Sa Majesté Catholique feignant de n'approuver pas l'investiture donnée au Duc de Bavière, continueroit d'amuser le Roi Jaques de l'espérance du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. L'artificieux Maximilien fut encore lever les difficultez que la Cour de Madrid formoit à l'agrandissement de la Maison de Bavière. On fit entendre de sa part au Comte d'Ognate Ambassadeur d'Espagne auprès de l'Empereur, que le Bavarois se contenteroit pour le dédommagement de son argent prêté, d'être investi du haut Palatinat avec la dignité Electorale, & qu'il consentiroit que Sa Majesté Catholique demeurât en possession de ce qui seroit à la bienséance de la Couronne d'Espagne dans le bas Palatinat. Telle étoit la situation des affaires, lors que l'Empereur Ferdinand fit à la Diète de Ratisbone la proposition rapportée ci-dessus.

Réponse des
Princes Pro-
testans à la
proposition
de l'Empe-
reur dans la

Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg ne voulurent point s'y trouver en personne, quoique Sa Majesté Impériale les en eût vivement pressés. Ils envoièrent seulement des Députez, avec ordre de

de déclarer tout publiquement de la part 1623.
 de leurs maîtres, qu'ils ne consentoient Diète de Ra-
 point à l'investiture que Ferdinand pré- tisburyne.
 tendoit donner au Duc de Bavière. Chi-
 cester Baron de Belnast eut commission
 d'aller à Ratisbone en qualité d'Ambassa-
 deur de Jaques Roi d'Angleterre. Mais *Mémoires de*
 il fut rapellé, dez que Sa Majesté Britan- *Louise Ju-*
 nique eut appris de Simon Digby son Mi- *liane. Pag.*
 nistre à Vienne, que l'Empereur étoit 240. 241.
 dans une ferme résolution de revêtir Ma- *Manifeste*
 ximilien des dépouilles de Frederic. Ja- *de Charles.*
 ques se plaignit amèrement à la Cour de *Louis Elec-*
 Madrid de l'injustice de Ferdinand. On *teur Palatin.*
 lui répondit que Sa Majesté Catholique *Pag. 41. 42.*
 n'en étoit pas moins indignée. On dé- *et c.*
 fendit aux Ministres d'Espagne auprès de *Nani, Hi-*
 l'Empereur, de faire la moindre chose, *storia Vene-*
 qui donnât occasion au Roi Jaques de *ta. Lib. V.*
 croire que Philippe agissoit de concert avec *1623.*
 Ferdinand. Enfin on parla plus que ja- *Mercure*
 mais de marier l'Infante au Prince de Gal- *François.*
 les. Sa Majesté Britannique trompée à
 son ordinaire par les artifices des Espa-
 gnols, parut s'appaier. Elle se flattoit de
 faire révoquer tout ce qui seroit conclu à
 la Diète de Ratisbone, dez que son Fils
 auroit épousé la Princesse d'Espagne.

Les Electeurs & les Princes donnèrent
 le 21. Janvier leurs réponses par écrit à
 la proposition de l'Empereur. Voici ce
 que les Protestans remontroient à Sa Ma-
 jesté Impériale. *Quoique le Comte Pala-*
tin, dirent-ils, semble avoir mérité d'être
mis au ban de l'Empire, en troublant la
paix

1623. *paix publique, en attaquant les Etats de l'Empereur, en causant la désolation de quelques Provinces, & une grande effusion de Sang Chrétien; cependant plusieurs d'entre nous croient qu'on ne doit pas disposer du premier Electorat de l'Empire, sans le consentement unanime de tous les Electeurs. Cet article de la capitulation jurée par Sa Majesté Impériale, est regardé comme une Loi fondamentale de l'Empire. Nous ne prétendons pas révoquer en doute la puissance de l'Empereur. Mais nous devons avertir qu'il est obligé d'observer les Loix & les Constitutions Impériales, & sur tout ce qu'il a promis aux Electeurs dans sa capitulation. Or plusieurs soutiennent que tout ce qui s'est fait jusques à présent contre le Comte Palatin, se trouve contraire aux Loix de l'Empire. Il n'a été ni cité juridiquement, ni entendu dans les formes, ni condamné avec connoissance de cause. Et puis que Sa Majesté Impériale a convoqué cette Diète dans le dessein de rétablir la paix dans l'Empire, nous croions devoir lui représenter, que la translation de l'Electorat dans la personne du Duc de Bavière, est capable d'exciter de nouvelles divisions, bien loin de rendre le repos & la tranquillité. Procéder contre le Palatin par la rigueur des Loix, c'est vouloir allumer une longue & cruelle guerre. Il soutiendra ses prétensions durant toute sa vie; il remuera ciel & terre pour rentrer dans ses Etats. Ce seroit une chose digne de la clémence de l'Empereur, que de recevoir le*
Com-

Comte Palatin après les soumissions requi- 1623.
ses en semblables rencontres. N'est-il pas
assez puni par les dommages que son pais
à souffert ?

En supposant même qu'il mérite d'être
privé de la dignité Electorale, on doit fai-
re justice à ses enfans. Ils y avoient un droit
acquis avant la faute de leur père. Le Prin-
ce son frère encore mineur, n'a donné au-
cun sujet de plainte à l'Empereur. Ceux de
la Maison de Neubourg & des autres Bran-
ches Palatines ne sont point coupables de la
rebellion de leur parent. Quelle apparence
y a-t'il donc de les dépouiller de leur droit à
l'Electorat, pour en investir le Duc de Ba-
vière ? Les Electeurs & les Princes de
l'Empire sont également intéressez, à ne pas
souffrir une innovation capable d'augmen-
ter la défiance & la jalousie entre le Chef
& les membres de l'Empire. Ceux de la
Maison Palatine qui n'ont pris aucune part
aux brouilleries précédentes dans l'espérance
que Sa Majesté Impériale auroit égard à
leur droit, se plaindront hautement de l'in-
justice qu'ils souffrent. On emploiera la for-
ce pour maintenir ses droits & ses préten-
sions. Et puis que les armes sont journalié-
res, qui nous répondra que l'Empire n'au-
ra pas des secousses dangereuses ? Transfé-
rer un Electorat dans une autre famille,
c'est une affaire si délicate, que le salut de
l'Allemagne en dépend. On ne doit pas y al-
ler avec trop de précipitation. En de pa-
reilles conjonctures les Electeurs & les Prin-
ces ont intercédé pour les coupables, &
l'Em-

1623. *L'Empereur pardonnoit à leur considération. Cette voie de clémence est infiniment plus sûre que celle de rigueur. Sa Majesté Impériale fera prudemment de la suivre. Le Comte Palatin est un jeune Prince que de mauvais Conseillers ont séduit. Il n'est pas l'auteur des troubles de Bohême ; la révolte étoit formée avant qu'il y allât. Plusieurs Princes autant & plus coupables ont obtenu grace des prédécesseurs de Sa Majesté Impériale. En les imitant, Elle fera plaisir au Collège Electoral, aux Rois & aux Princes parens, ou alliez de la Maison Palatine. Le souvenir du malheur que Frédéric s'est attiré par le ban Impérial publié contre lui, arrêtera désormais les esprits inquiets & ambitieux ; au lieu qu'une punition trop rigoureuse, fera prendre des conseils désesperez, dont les suites peuvent être funestes à l'Empire.*

Réponse des
Princes Catholiques à
la proposition de
l'Empereur.

Puffendorf,
Commentar.
Rerum Successarum.
Lib. I.
Mémoires :

Il s'en falloit beaucoup que la réponse des Electeurs & des Princes Catholiques ne fût si sage & si modérée. Cela n'est pas surprenant. Ils étoient presque tous gens d'Eglise. Les uns avoient leurs intérêts particuliers, & les autres furent gagnés par l'espérance d'avoir chacun leur morceau des Etats de Frédéric. L'Archevêque de Cologne frère du Duc de Bavière ne lui devoit pas être contraire. Ceux de Mayence & de Treves ennemis déclarés du Roi de Bohême obtinrent une partie de sa dépouille, aussi bien que les Evêques de Vormes & de Spire. L'Archevêque de Saltzbourg dont le pais est entré

entre les Etats de l'Empereur & du Duc de Bavière , n'osoit pas choquer deux si puissans voisins ; outre que son caractère le rendoit ennemi de l'ancien Chef de l'Union Protestante. Les Princes Catholiques parlent de la manière du monde la plus outrée contre Frederic dans leur réponse à la proposition de l'Empereur. S'ils ne le traitent pas de Turc & d'infidèle, on le décrie du moins comme un allié des Ottomans & des ennemis du nom Chrétien. Ces Prélats déclarent que Frederic est légitimement déchu de ses Etats & de ses dignitez : ils soutiennent que l'Empereur a lui seul le droit d'en investir quel Prince il jugera le plus digne de les posséder : ils remontrent à Ferdinand qu'en suivant le conseil que les Protestans lui donnent d'user de clémence , il exposerait l'Empire à de continuelles revoltes : Enfin, ils prient Sa Majesté Impériale de remplir plutôt la place vacante dans le Collège Electoral ; où Frederic est désormais incapable de rentrer. Il y eut encore quelques consultations sur cette affaire. Mais quoique les Ministres de Saxe & de Brandebourg persistassent dans leur opposition, aussi bien que le Landgrave de Hesse & quelques autres , l'Empereur résolut de passer outre , & d'investir le Duc de Bavière. Ferdinand n'avoit point convoqué la Diète pour demander conseil ; on le disoit hautement. Il vouloit seulement déclarer ses intentions aux Electeurs & aux Princes. Tout se faisoit par voie

1623.
de Louise
Juliane.
Pag. 243.
244.
Mercure
François.
1622.

d'au-

1623. d'autorité, sans aucun égard aux capitulations jurées, ni aux constitutions les plus sacrées de l'Empire.

Maximilien Duc de Bavière est investi de l'Electorat Palatin. Ce pouvoir arbitraire & absolu que Ferdinand s'arrogeoit, effraia les gens sages & clairvoians. On conjectura dez-lors que l'Empereur se mettroit bien-tôt au dessus de toutes les Loix, & qu'il ne laisseroit guères plus d'autorité aux Electeurs & aux Princes de l'Empire, que les Rois de France & d'Espagne en donnent aux Pairs & aux Grands de leurs Roiaumes.

Puffendorf, Commentar. Rerum Suecicarum. Lib. I. Mémoires de Louise Juliane. Pag. 245. 246. Manifeste de Charles Louis Electeur Palatin. Pag. 46. 47. Mercure François. 1623. Il y eut de la hauteur & de la violence, disoit-on, dans la manière dont Charles-Quint dépouilla Jean Frederic Duc de Saxe de son Electorat, afin d'en investir Maurice. Mais enfin l'Empereur garda de plus grands ménagemens, que Sa Majesté Impériale n'en garde à présent. Jean Frederic renonça préalablement pour lui & pour ses héritiers à toutes ses prétensions & à tous ses droits sur l'Electorat. La renonciation fut confirmée par ses enfans, & par Jean Ernest son frère. Ces formalitez ou forcées, ou volontaires, précédèrent du moins l'investiture de Maurice. Elle lui fut donnée du consentement unanime des Electeurs, qui ratifièrent par un acte solennel ce que Charles-Quint avoit fait. Cependant Jean Frederic paroissoit beaucoup plus coupable que le Palatin ne l'est aujourd'hui. Le Duc de Saxe & ses partisans disputèrent à Charles-Quint sa qualité d'Empereur, quoi qu'il fût élu dans les formes, & reconnu depuis long-temps sans aucune contestation : ils ne l'ap-



MAXIMILIEN PREMIER,
ELECTEUR DE BAVIERE.

J. Langfeld fec.



l'appelloient qu'Empereur prétendu. Le Palatin a toujours protesté qu'il regardoit Ferdinand comme Empereur légitime : il lui a seulement disputé la Couronne de Bohême. C'est un différend particulier entre le Comte Palatin & l'Archiduc d'Autriche. D'où vient, ajoûtoit-on, que le Palatin est dépouillé par Ferdinand avec plus de hauteur, que le Duc de Saxe ne l'a été par Charles-Quint ? Le Palatin n'a pas renoncé à son Electorat pour lui & pour ses héritiers. Les parens plus proches que le Duc de Bavière, ne lui ont point cédé leurs droits & leurs prétensions. Bien loin que tous les Electeurs consentent unanimement à l'investiture de Maximilien, ceux de Saxe & de Brandebourg s'y opposent formellement.

L'Empereur tâcha d'appaiser ces murmures & de contenter les Espagnols qui ménageoient le Roi d'Angleterre, en mettant certaines clauses dans l'acte d'investiture. Sa Majesté Impériale déclaroit n'avoir aucune intention de déroger à la capitulation, à la Bulle d'Or, aux autres constitutions de l'Empire, aux privilèges des Electeurs, au droit des enfans & du frère de Frederic, ni à celui de Volfgang Guillaume Duc de Neubourg, & des autres Branches de la Maison Palatine. Ferdinand promettoit encore de convoquer une nouvelle Diète, où les prétensions de chacun seroient plus amplement examinées. Il s'engageoit enfin à donner après la mort de Maximilien Duc de Bavière, l'investiture de l'Electorat Pa-

1623. latin, à celui des enfans, ou des parens de Frederic, dont le droit seroit jugé le plus incontestable. L'adroit Bavarois crut qu'il lui suffisoit d'obtenir à ce coup la dignité Electorale durant sa vie: il espéroit que l'occasion & les moiens de la conserver dans sa famille, ne lui manqueroient pas. Voilà donc Maximilien solennellement investi à Ratisbone le 25. Février de l'an 1623.

Les Ministres de Saxe & de Brandebourg, le Duc de Neubourg, le Landgrave de Hesse ne se trouvèrent pas à la cérémonie. L'Ambassadeur d'Espagne s'en absenta pareillement. Ce fut une bien-séance au regard du Roi Jaques. La Cour de Madrid amusoit ainsi le bon Prince, qui ne vouloit pas ouvrir les yeux. Celle de Rome fit de grandes réjouissances sur un Electorat enlevé aux Protestans. On en rendit des actions solennelles de grâces à Dieu. Maximilien envoya incontinent demander la confirmation de sa nouvelle dignité au Pape Grégoire. Le Bavarois ne se mit pas en peine de faire une bassesse en cette occasion, & de donner atteinte aux droits de l'Empire. Il se confessoit presque uniquement redevable de son élévation aux bons offices de la Cour de Rome. Jaloux de lui donner une marque publique & immortelle de sa gratitude, Maximilien voulut partager avec le Saint Père, la belle & riche Bibliothèque d'Heidelberg. Une partie fut envoyée au Vatican, & l'autre à Mu-

ric. Pour achever le dédommagement promis au Duc de Bavière, on lui donna le haut Palatinat, en échange de la haute Autriche que Ferdinand lui avoit engagée. Enfin le ménager & pécunieux Maximilien acheta encore de l'Empereur quelque chose du bas Palatinat en deça du Rhin, qu'il trouvoit à sa bienfaisance. 1623.

De tous les beaux pais héréditaires que l'infortuné Roi de Bohême possédoit, il ne lui restoit plus que la ville de Frankendal, que les Espagnols ne purent prendre l'année dernière. Cette place pouvoit encore soutenir long-temps un autre siège : Et la garnison aussi bien que les habitans étoient disposez à se défendre vigoureusement. Les Espagnols entreprirent de l'avoir sans qu'il leur en coûtât la moindre chose : Et Jaques Roi d'Angleterre voulut bien être leur duppe. L'artificieux Comte de Gondomar Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Londres négocia l'affaire avec sa dextérité ordinaire. Jamais homme ne fut mieux ni le temps, ni les manières propres à faire donner Jaques dans le piège. Le voilà donc qui représente au Roi de la Grande-Bretagne, que le Comte de Mansfelt & Christian Duc de Brunswick Administrateur d'Halberstat éloignez désormais du Palatinat, ne pouvant plus secourir Frankendal, il ne subsistera pas long-temps, s'il est une fois assiégé. Vous avez un moien, Sire, de conserver une place impor-

Nouveaux
artifices des
Espagnols
pour trom-
per le Roi
d'Angleter-
re.
Mémoires
de Louise Ju-
liane, Pug.
262. 263.
Mercure
Francois.
1623.

1623. tante à vos enfans, ajoûtoit Gondomar. Consentez qu'elle soit mise pour un temps en dépôt entre les mains de l'Infante Isabelle Archiduchesse des Pais-Bas. On négociera cependant un accommodement à Vienne & à Madrid. Si l'affaire se conclut, comme il y a raison de l'espérer, Frankendal demeurera en son entier : On le restituera, sans qu'il ait été ruiné par un siège. Que si la négociation se rompt, ou dure trop longtemps, l'Infante vous remettra Frankendal dans le même état qu'elle l'aura reçu.

Jaques accepte volontiers la proposition. Il espéroit plus que jamais de finir bien-tôt l'affaire du mariage de son fils avec la sœur du Roi d'Espagne. Le Prince de Galles se préparoit à passer secrètement à Madrid. Des gens nommez par les deux Rois & par l'Archiduchesse Isabelle convinrent à la fin du mois de Mars, que Frankendal seroit mis pour dix-huit mois en séquestre entre les mains d'Isabelle, à condition que si le traité d'accommodement ne s'achevoit pas, Son Altesse remettroit la place au Roi d'Angleterre, & qu'elle donneroit passage à 1500. hommes de pied & à 200. chevaux qui rentreroient dans Frankendal avec des provisions pour six mois. Les Ministres Espagnols plus déliés, trompèrent les Anglois en cette occasion. Ils font mettre dans le traité, que la garnison qui doit sortir de Frankendal, aura le passage libre par les terres de l'Empire & du Roi d'Espagne. Mais dans l'article, où il est
parlé

parlé des dix-sept cens hommes que Sa Majesté Britannique peut envoyer à Frankendal, en cas que l'accommodement ne se fasse pas avant dix-sept mois accomplis; dans cet article, dis-je, on mit seulement que les troupes d'Angleterre pourroient passer par les Provinces des Pais-Bas de la domination d'Espagne. Le Roi d'Angleterre ne connut le piège dans lequel il avoit donné trop bonnement, que lors qu'il fut question de retirer Frankendal, après le terme du séquestre. On offrit passage aux troupes de Sa Majesté Britannique par les Etats de l'Infante Isabelle. Mais cela ne suffisoit pas. La garnison Angloise ne pouvoit entrer dans Frankendal, qu'en passant encore par des endroits du Palatinat occupez par les Espagnols même. On ne voulut pas le permettre, sous prétexte que le traité ne promettoit que la liberté de passer par les Pais-Bas Catholiques. Les Espagnols demeurèrent ainsi maîtres de Frankendal.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici une réflexion que je fais en écrivant ces basses & indignes supercheries. Les Ministres de France ont trompé plus d'une fois en nos jours, & d'une manière aussi honteuse, les Puissances avec lesquelles Louis XIV. a traité. Nos ridicules flatteurs de l'Académie Française s'épuisent à chercher des tours fins & délicats, afin de couvrir certaines infidélitez de leur Héros, que les gens qui aiment la droiture & la

1623. probité, ne peuvent regarder sans indignation. Ces Messieurs se donnent une peine inutile. Que ne parlent-ils rondement ? Il faut dire sans façon que la bonne foi & la sincérité ne passent plus que pour des vertus *bourgeoises* dans les Cours raffinées, où la Politique de Machiavel est en vogue. On trompe, on rompt les traites, quand on le peut faire seulement : Et il n'y a pas grand'chose à craindre, dez qu'on a la force en main. L'Espagne autrefois plus puissante, en ufoit de la sorte. Les François ont pris le dessus. Pourquoi ne suivront-ils pas aussi bien que les Espagnols, les leçons que Machiavel le grand Maître des uns & des autres en Politique, leur a données ?

Je n'ai pas encore tout dit. Le Roi Jaques se laissa duper plus grossièrement peu de jours après l'affaire de Frankendal. Le Comte de Mansfelt & l'Administrateur d'Halberstat recommençoient à se faire craindre. Bethlen Gabor mécontent de l'Empereur, remuoit vers la Hongrie, il sollicitoit le secours & l'appui de la Porte Ottomane. Enfin un nouvel orage sembloit se former dans la basse Saxe & vers le Nord. Cela donnoit de l'inquiétude à Vienne & à Madrid. Toujours attentive à profiter de la foiblesse de Jaques & de son entêtement de marier le Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne, la Cour de Madrid propose à celle d'Angleterre, un traité de suspension d'armes pour quinze
mois

mois dans le Palatinat. Sa Majesté Britannique y consent. Elle promet que ni elle, ni Frederic Roi de Bohême, ne feront aucune irruption dans l'Empire durant tout ce temps. Mais ce n'étoit pas là ce que les Espagnols vouloient principalement. On ne craignoit ni Jaques, ni Frederic, à Vienne & à Madrid. Le but de la négociation, c'étoit que Sa Majesté Britannique promit que le Roi de Bohême renonceroit à toute sorte de correspondance avec Mansfelt & Halberstat, & qu'il refuseroit le secours que ses amis, ou ses allies, pourroient lui offrir durant les quinze mois de trêve. Jaques y consentit. Qui fut le plus imprudent de lui, ou de Frederic? L'un fait des traitez par lesquels il désarme son beau-fils, & qui donnent le temps aux ennemis de la Maison Palatine de la perdre sans ressource. L'autre signe aveuglément ce que son beau-père lui envoie.

Maurice Prince d'Orange avoit un ex-
trême déplaisir du mauvais état des affaires du Roi de Bohême son neveu. Mais la guerre vivement allumée entre l'Espagne & les Provinces-Unies ne permettoit pas à Maurice de servir autrement Frederic, que par une puissante diversion dans les Pais-Bas : de manière que les Espagnols réduits à retirer leurs troupes du Palatinat, pensassent à défendre les États de l'Archiduchesse Isabelle, bien loin d'attaquer les autres, & d'envoyer du secours à l'Empereur. Maurice méditoit depuis

1623.

Conjuration
d'un fils de
Barneveldt
contre Maurice
Prince
d'Orange.

1622. quelque temps une entreprise sur An-
Du Maurier vers. Il y avoit un nombre extraordi-
dans ses Mé- naire de grands & de petits vaisseaux, de
moires sur le pontons & d'autres préparatifs à la Brille.
Prince & L'affaire paroissoit si bien conduite, que
sur Barne- le Prince presqu'assuré du succès, disoit
velt. que Dieu seul pouvoit faire échouer le
Mercur projet. Le Ciel se déclara en effet con-
François. tre lui. Lors que l'Armée Navale de
 1623. Maurice partoît de la Brille, il survint un
 froid si âpre, & la tempête fut si grande,
 que le Prince abandonna son dessein. Il
 fut même en danger de faire naufrage a-
 vec le Prince Frederic Henri son frère &
 Christian Administrateur d'Halberstat
 qui le voulut suivre dans une expédition,
 dont le succès, dit-on, étoit capable de
 faire perdre aux Espagnols le Brabant &
 la Flandre.

Peu de temps après, on découvrit à la
 Haie une grande conspiration contre la vie
 de Maurice, & même pour éloigner des
 charges ceux qui gouvernoient en Hol-
 lande, depuis la révolution arrivée il y a
 environ quatre ans. Barnevelt avoit lais-
 sé deux fils, Groenevelt & Stoutembourg.
 Le premier étoit un homme sage & mo-
 déré; le second débauché depuis sa jeu-
 nesse, fougueux, & imprudent, avoit
 souvent donné du chagrin & du déplaisir
 à l'illustre Barnevelt. Le cadet outré de
 la mort de son père, conçut le dessein
 de la venger. Prévenu que le Prince d'O-
 range en étoit le premier auteur, Stou-
 tembourg forme avec un Ministre nom-
 mé

mé Slatius & quelques autres Remontrâns féditieux & inquiets , le complot d'assassiner Maurice , lors qu'il reviendrait de Ryfwick à la Haie. Il y eut encore quelque chose de tramé à Rotterdam & à la Haie contre les Magistrats en place , & pour faire soulever ces deux villes. L'entreprise étoit capable de causer un bouleversement général dans la République, engagée pour lors dans une grande guerre contre le Roi d'Espagne , qui ne pensoit à rien moins qu'à subjuguier les Provinces-Unies. Groenevelt à qui Stoutembourg son frère découvrit la conjuration, n'approuva point le complot, il en remontra même les suites fâcheuses à Stoutembourg. *Laissons à Dieu*, lui disoit Groenevelt , *le soin de venger la mort de notre père , & n'entreprenons point sur un droit que Dieu se réserve.* Mais un homme dont le cœur brûle du desir de la vengeance, n'est pas capable d'écouter ces religieux avertissemens. Stoutembourg & ses principaux complices se flattoient que leur action ne seroit pas moins estimée que celle de Brutus & de Cassius le fut autrefois de Cicéron & des autres qui souffroient avec impatience la Dictature perpétuelle que César avoit usurpée dans la République de Rome. Soit que Stoutembourg eût surpris son frère , soit que Groenevelt demi gagné crut devoir laisser agir son cadet , il servit de caution pour emprunter une somme d'argent destinée à faire réussir la conjuration , & à récompenser

1623. ceux que Stoutembourg prétendoit employer. Quelques complices chargèrent Groenevelt d'avoir aidé Stoutembourg à trouver de l'argent ; & Groenevelt n'en disconvint pas dans son interrogatoire. Quoi qu'il en soit de la part qu'il eut véritablement dans le complot , Stoutembourg aposta plusieurs gens qui se rendirent de plusieurs endroits à la Haïe. Ils ne se connoissoient pas la plupart , & peu d'entr'eux favoient à quoi Stoutembourg & les principaux auteurs de la conspiration , prétendoient les employer. On differoit à découvrir tout jusques à l'heure de l'exécution. Les gens destinez à l'assassinat eurent ordre d'attendre Maurice dans le chemin de Ryfswick à la Haïe , & de fondre sur lui à l'improviste. On voulut qu'ils fissent semblant de se promener sans armes, afin de ne donner aucun soupçon. Ils auroient trouvé des poignards, des pistolets , & d'autres armes portées expres dans un coffre à l'endroit marqué. Stoutembourg & les autres Chefs du complot , devoient faire distribuer les choses nécessaires à l'assassinat , quand Maurice s'approcheroit du *rendez - vous* donné.

Il est rare de voir réussir une conjuration où il entre un grand nombre de gens. L'atrocité du crime en effraie quelques-uns ; la crainte du supplice , si le complot ne réussit pas , ou l'espérance de la récompense, porte un homme plus timide ou plus intéressé que les autres à révéler le se-

le secret. La conspiration contre César fut sur le point d'être découverte, parce qu'il y avoit trop de complices. Au jour même marqué pour l'assassinat du Prince d'Orange, certains matelots Arminiens de Rotterdam, qui s'étoient engagez dans l'affaire sans savoir les particularitez du projet, avertirent Maurice, qu'il y avoit un dessein formé contre sa personne, & qu'il se tint sur ses gardes. On dit encore que le Crocheteur pris pour porter le coffre plein de poignards & de pistolets, surpris de ce qu'on lui donnoit libéralement une pièce d'or, afin qu'il s'acquittât plus exactement de sa commission, eut la curiosité d'ouvrir le coffre, & de voir ce qu'il renfermoit. Le Crocheteur s'imagina que c'étoit quelque chose de fort important: Et peut-être que le poids lui fit croire qu'il y avoit de l'argent, dont il pouroit tirer quelque chose, puis qu'on ne le suivoit point. Etonné de trouver des armes, il avertit le Magistrat. Sur cet indice & sur la déposition des matelots, on arrêta quelques complices dans une hôtellerie; & la conjuration fut bientôt entièrement découverte.

Stoutembourg le plus coupable des deux fils de Barnevelt, eut le temps de s'enfuir hors des Provinces-Unies. Mais Groenevelt son aîné fut pris, lors qu'il étoit sur le point de s'embarquer. Les Magistrats de la Cour de Hollande le condamnèrent à la mort, & il la souffrit avec beaucoup de constance. On dit que la

1623. mère, la femme, & les enfans de Groenevelt s'étant jettez aux genoux du Prince d'Orange, pour lui demander grace, Maurice surpris de voir la veuve de Barnevelt faire pour son fils ce qu'elle n'avoit pas fait pour son époux, voulut favoir la raison d'une conduite qui lui paroissoit étrange & irrégulière: *Monseigneur*, répondit Madame Barnevelt, *mon mari étoit innocent, & mon fils est coupable.* Si cela est, la mère de Groenevelt croioit qu'il n'avoit pas seulement su le complot, mais qu'il y étoit encore entré. Cependant les amis de Groenevelt soutinrent son innocence. *Est-il juste*, disoient-ils, *de faire mourir un homme, parce qu'il n'a pas cru devoir dénoncer son frère? Pour ce qui est de l'argent emprunté*, ajoûtoit-on, *Sontembourg a suit entendre à M. de Groenevelt, que la somme étoit destinée à l'acquit d'une certaine dette.* Plusieurs autres personnes furent condamnées à la Haie & ailleurs pour la même conjuration. Tant de sanglantes exécutions attirèrent beaucoup d'ennemis au Prince Maurice. Il remarqua depuis avec chagrin, dit-on, que le peuple dont il étoit les délices auparavant, ne lui témoignoit plus ni le même respect, ni la même affection. Quelques Contreremonstrans outrez eurent la malignité de répandre le bruit, que tout le Parti Arminien avoit généralement part à cette criminelle entreprise. Mais on prouva d'une manière convaincante, qu'elle avoit été seulement tramée
par

par Stoutembourg & par quelques Re- 1623.
montrans séditieux & emportez.

La Cour de France ne paroïssoit occu- Le Duc de
pée que de ballets & des autres vains di- Rohan est
vertissemens du Carnaval, pendant que la arrêté pri-
Maison d'Autriche dépouilloit un ancien sonnier.
allié de la Couronne. Bien loin de pren-
dre part à l'injustice faite au Roi de Bo-
hême, Louis & ses Ministres se réjouif-
soient de ce que les Protestans perdoient
un Electorat. Puisieux faisoit sa cour
au Pape, disposant son maître à recon-
noître le Duc de Bavière comme Elec-
teur, & à n'en donner plus la qualité à
Frederic. C'est ainsi qu'on tâchoit d'appai-
ser le chagrin que la paix conclüe avec les
Réformez causoit au Saint Père. Corfini
son Nonce en faisoit des plaintes amères;
Et Puisieux le consolait, en protestant
que le Roi n'avoit donné la paix aux Egli-
ses Réformées, que dans la vue de tra-
vailler plus efficacement à leur destruc-
tion. En effet, dez que Louis fut dans
Montpellier, il ne se mit plus en peine
d'accomplir ce qu'il avoit promis par le
traité. Le sens du brevet acordé aux ha-
bitans de la ville, fut alteré en plusieurs
endroits, nonobstant les remontrances
du Duc de Rohan. Les troupes du Roi
ne devoient demeurer à Montpellier que
durant le séjour de Sa Majesté. Leur
sortie fut différée, tantôt jusques à ce que
le Roi eût quitté la Provence, & puis jus-
ques à son départ de Lion pour Paris.
Rohan suivoit la Cour, & il demandoit

*Mémoires
de Rohan.
Liv. II.
Gramond,
Historiarum
Gallie
Lib. XIII.*

1623. l'entière exécution du traité *avec beaucoup de vigueur , peut-être avec trop de hardiesse* , dit-il lui-même. Il obtient enfin une lettre du Roi au Marquis de Valencé, qui commandoit dans Montpellier. Sa Majesté y enjoignoit que les troupes fortifient , & que les articles de la paix fussent observez. La Cour donnoit volontiers des ordres semblables , persuadée qu'elle étoit , que ceux qui les recevroient , ne manqueroient pas de prétextes pour les éluder. On leur écrivoit même sous main que le Roi feroit bien-aïse de n'être pas obéi.

Rohan quitte la Cour à Lion , & va dans le haut Languedoc. Là , conjointement avec le Duc de Ventadour & les autres Commissaires du Roi pour l'exécution du traité , il fait démolir de bonne foi les fortifications des villes Réformées, comme il étoit dit dans le traité. Mais Valencé bien informé des intentions de la Cour par Puisieux son beau-frère, donne seulement des paroles , & ne fait rien. Non content d'avoir innové dans le Consulat de Montpellier , il tente encore de mettre garnison dans les villes Réformées des Cevennes. Le Duc de Rohan eut beau se plaindre en Cour , on ne l'écouta pas. Ventadour & les autres Commissaires écrivent à Valencé de se désister de ses entreprises ; & il continue , assuré qu'il est que sa conduite répond aux intentions de Puisieux , qui dispose de tout dans le Conseil du Roi. Cependant la
pa-

patience échappe aux habitans de Montpellier, gens naturellement vifs. Ils crient que leur liberté est entièrement opprimée, que Valencé fait tout à sa fantaisie, & que les soldats vivent à discrétion dans la ville. On écrit au Duc de Rohan; on le conjure de venir incessamment à Montpellier, on lui remontre que sa présence est absolument nécessaire pour arrêter les entreprises continuelles de Valencé. Le Duc part du haut Languedoc, & il fait savoir à Valencé son dessein de se rendre à Montpellier. Ils étoient convenus l'un & l'autre, que Rohan y reviendrait après qu'il auroit fini avec le Duc de Ventadour & les autres Commissaires du Roi, & qu'alors ils régleroient tous deux à l'amiable ce qui regardoit la ville de Montpellier. Les habitans étoient si fort émus de ce que la Cour ne tenoit rien de ce qu'elle avoit promis, que Valencé craignit que la ville fortifiée de la présence du Duc de Rohan, ne se soulevât entièrement. Il envoie donc prier Rohan, de ne venir pas encore à Montpellier. Le Duc continue son chemin, & Valencé joint les menaces aux prières. Rohan ne s'en ébranla pas; il ne pouvoit se persuader que Valencé eût la hardiesse d'entreprendre quelque chose contre lui dans une ville toute Réformée. Rohan y est reçu avec une joie extraordinaire. On acourt en foule à lui. Chacun le prie d'empêcher que des gens qui se sont reposez sur sa parole, ne soient entièrement opprimez, & de

1623. de faire enforte que Valencé exécute ce que le Roi a promis.

Valencé craignit alors que le Duc de Rohan plus fort que lui, ne l'obligeât à suivre les ordres que le Duc avoit apportez lui-même de la part du Roi. Rohan disposoit des habitans & de plusieurs Gentilshommes venus avec lui. Valencé avoit de son côté une bonne garnison distribuée dans les principaux endroits de Montpellier. Mais le Duc & plus habile & plus respecté, l'eût emporté à la fin, si Valencé ne l'eût prévenu par un coup extrêmement hardi. Il poste ses gens fort à propos, il redouble la garde aux portes de la ville, & prenant avec lui un nombre choisi d'Officiers, il va sur le soir au logis du Duc de Rohan, comme pour lui rendre visite. Pendant qu'ils se font les premières civilités, des soldats commandez entourent la maison, & se mettent devant la porte. Valencé prie Rohan de s'absenter de Montpellier jusques à ce que la chaleur des habitans soit ralentie. *La proposition me surprend, Monsieur,* répondit le Duc. *Je suis chargé de l'exécution du traité. Vous ne me connoissez pas bien, si vous me croiez capable d'abandonner ceux de ma Religion, lors qu'ils ne demandent que l'observation de ce que j'ai stipulé pour eux, & que le Roi a bien voulu acorder.* Puis que vous êtes, Monsieur, dans cette résolution, reprit Valencé, je ferai mon devoir. Nous demeurerons tous deux dans la même maison, jusques à ce que le Roi en ait

ait autrement ordonné. Les soldats entrent alors dans le logis, s'en rendent maîtres & le Duc de Rohan se trouve prisonnier chez lui. La prudence manque en certaines rencontres aux plus grands hommes. Rohan reconnut trop tard qu'il s'étoit mis un peu trop légèrement à la discrétion de ses ennemis. Les habitans de Montpellier crièrent. Mais que pouvoient-ils faire pour lui ? Désarmez & étourdis du coup imprévu, ils n'étoient pas capables de le tirer des mains de Valencé. Ses soldats étoient maîtres de la ville. Peu de troupes réglées suffisoient pour tenir en bride une populace effrayée & sans Chef.

L'affaire fit grand bruit à la Cour & dans toute la France. On blâmoit hautement Valencé d'une infraction manifestée de la paix conclue depuis peu, lui que le Roi avoit laissé à Montpellier pour en faire exécuter les conditions. Mais les plus

Le Roi ordonne que le Duc de Rohan soit mis en liberté.

clairvoians condamnoient moins Valencé que Puisieux son beau-frère. Ils ne doutoient pas que le premier n'eût suivi les ordres secrets, ou du moins les intentions de l'autre. Tous les Réformez se recrièrent à une nouvelle si surprenante. *N'en*

Mémoires de Rohan.

Liv. III.

Gramond,

Historia-

rum Gallia

Lib. XIII.

doutons plus, disoient-ils : *la Cour cherche à nous endormir par une fausse paix : On veut perdre les grands Seigneurs qui ont du zèle pour la défense de notre Religion. A-*

près cela nous serons tous bien-tôt opprimés. Le Roi ne nous donne que trop à connoître que son Confesseur l'a imbu de cette maxime détestable de la Cour de Rome, qu'on n'est point

1623. *point obligé de garder les traitez avec les hérétiques.* Soubise frère du Duc de Rohan étoit alors à Paris. Outré d'une si grande perfidie, il ne garda plus de mesures. *Si le Roi ne fait pas justice à M. de Rohan, disoit-il par tout, on demandera bien-tôt sa liberté à la tête d'une armée nombreuse. J'attens tout du secours d'un Dieu vengeur du parjure.*

Louis & son Conseil se trouvoient dans une grande perplexité. Certaines ames basses & sanguinaires proposèrent au Roi de se défaire secrètement du Duc de Rohan, ou de le mettre entre les mains des Magistrats. *Dieu vous livre votre plus dangereux ennemi, disoient ces misérables à Louis. Quand les Huguenots n'auront plus de Chef, ils seront bien-tôt réduits. Si les voies secrètes ne sont pas du goût de Votre Majesté, on peut ordonner aux Magistrats de procéder contre le Duc de Rohan. Un Parlement trouvera bien-tôt de quoi lui faire couper la tête.* Les conseils moderez prévalurent en cette occasion : Et un Historien Président du Parlement de Toulouse, dit sans façon, que ce fut par une politique timide & intéressée. Soit qu'une violence si criante fit horreur au Roi ; soit que les suites effrayassent son Conseil, Valencé reçut ordre de mettre le Duc de Rohan en liberté, à condition qu'il se retireroit de Montpellier. On dit que la Duchesse contribua beaucoup à l'élargissement de son époux. Elle étoit du ballet que la Reine devoit danser peu de jours après

après qu'on eût reçu la nouvelle de la prison de Rohan. La Duchesse pria la Reine de la dispenser d'être d'un divertissement public dans une conjoncture si affligeante pour toute la Maison de Rohan. Louis aimait mieux rendre au Duc sa liberté, que de rompre une fête pour laquelle on avoit fait beaucoup de dépense, & qui ne se pouvoit plus donner au public sans la Duchesse de Rohan. Son illustre époux fut moins affligé de la perte de sa liberté, que de l'ingratitude des gens de Nîmes, qui ne savoient sur qui rejeter la faute des infractions de la paix. Ils accusèrent le Duc de Rohan d'être d'intelligence avec la Cour, & sa prison n'étoit, à leur avis, qu'une feinte & une collusion. *C'est la récompense ordinaire de ceux qui servent les peuples*, dit Rohan à cette occasion.

Les Rochelois ne se plaignoient pas moins de l'inexécution du traité de paix à leur égard. Le Fort Louis que le Comte de Soissons avoit fait construire près de leurs murailles & à l'entrée de leur canal, devoit être démoli, de quoi les Rochelois auroient abattu quelques-unes de leurs nouvelles fortifications. Ils observèrent religieusement ce qu'on avoit promis en leur nom. Mais Arnaud Mestres de Camp du Régiment de Champagne & Gouverneur du Fort Louis, bien loin de penser à la démolition de sa place, en augmentoit les fortifications, sous prétexte de maintenir une bonne discipline parmi les soldats, en les faisant travailler. Il incommodoit

1623.

Arnaud
Gouver-
neur du Fort
Louis conti-
nué d'in-
commoder
les Roche-
lois.

1623.
Journal de
Bassompierre.
Tome II.
Mémoires
de Roban.
Liv. III.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. IX.
Histoire du
Maréchal de
Toiras. L. I.
Chap. 5.
Mémoires
de Pontis.
Tom. I.

modoit même les Rochelois autant qu'il pouvoit. Bassompierre, qui n'étoit pas autrement favorable aux Réformez, dit un jour à Puisieux, qu'ils demandoient *justement* la démolition du Fort Louis. Parler ainsi aux Ministres du Roi, cela passoit déjà pour un crime d'Etat. *De pareils discours méritent la Bastille*, dirent Puisieux & la Vieville à leur maître, en lui rapportant ce que Bassompierre pensoit de la démolition du Fort Louis. C'est ainsi que ces Messieurs prenoient dez le commencement de leur courte faveur, un ton sur lequel le Cardinal de Richelieu parlera dans la suite de cette Histoire. Sous le règne de Louis XIII, on se mit sur le pied d'arrêter la liberté de parler, en menaçant les gens de la Bastille; Et sous celui de son Fils, nous avons vu l'établissement d'une Inquisition d'Etat, aussi redoutable & presque aussi sévère que celle de la Foi en Espagne. Il n'est permis ni de parler du Gouvernement, ni d'entendre ce que les autres en disent. On voudroit même ôter la liberté de penser.

Ceux de la Rochelle persuadés de la justice de leur droit, demandèrent humblement au Roi la démolition du Fort Louis: Et leurs Députez remportèrent une lettre, par laquelle Arnaud devoit démolir la place huit jours après que les Rochelois auroient satisfait aux articles du traité. Mais on écrivit en même temps au Gouverneur du Fort Louis, de ne rien faire de ce qui étoit contenu dans la lettre
 du

du Roi que les Rochelois lui rendroient. Ce Fort Louis fera bien-tôt le fujet de plusieurs contestations, & l'occasion d'une nouvelle guerre. Les habitans de la Rochelle aiant prié le Connétable de Lesdiguières de les favoriser dans leur poursuite pour la démolition d'une place qui les incommodoit d'une étrange manière & par mer & par terre, *Messieurs*, leur répondit Lesdiguières avec sa pénétration ordinaire, *le Fort Louis fera démolir les fortifications de la Rochelle, & la Rochelle fera démolir ensuite celles du Fort Louis. Devinez-vous bien l'énigme? Il faut que la Rochelle prène le Fort, ou que le Fort prène la Rochelle.* On le voioit bien. C'est pourquoi la Cour qui prétendoit recommencer la guerre à la première occasion favorable, ne vouloit point permettre que le Fort Louis fût razé.

Quoique la manière dont Arnaud en usoit avec les Rochelois en plusieurs rencontres, fût indigne d'un homme qui a de l'honneur & de la probité, cela ne nous empêchera pas de rendre justice au rare mérite qu'il avoit d'ailleurs. Issu d'une honnête famille d'Auvergne qui se distinguoit dans le Barreau, & dont quelques-uns furent emploiez dans les Finances, Arnaud prit d'abord ce dernier parti plus propre à s'enrichir. Il s'en dégoûta, & celui de la guerre lui parut plus convenable à son humeur, quoi qu'il fût déjà dans un âge assez avancé. Comme il avoit de l'esprit, & les belles lettres, il s'appliqua fortement à bien

1623. à bien connoître la discipline militaire des anciens Romains : Et quand il fut en place, il entreprit de mettre les soldats sur le même pied. Arnaud s'acquît une extrême réputation par ce moien. Jamais soldats ne furent mieux disciplinez que les siens : Et c'étoit une opinion commune, qu'au nombre près, il n'y avoit pas grande différence entre le Régiment de Champagne & une Légion Romaine bien disciplinée. Louis XIII. qui aimoit à s'instruire de tout ce qui concerne l'Art Militaire, eut la curiosité d'apprendre la méthode d'Arnaud.

Il semble que le Roi pouvoit appeller pour quelque temps auprès de lui, un si grand Maître dans l'Art Militaire, capable, dit-on, d'établir la discipline Romaine dans les troupes de France, s'il eût jamais été à la tête des armées du Roi. Mais soit que Sa Majesté le crût nécessaire au Fort Louis; soit qu'elle aimât à se cacher en certaines choses, Pontis Lieutenant aux Gardes eut ordre de se rendre *incognito* au Fort Louis, d'y faire quelque temps le métier de simple soldat sans rien dire au Gouverneur, & de s'instruire exactement de la méthode d'Arnaud, afin de l'apprendre ensuite au Roi. Pontis obéit. Il ne revint du Fort Louis qu'après y avoir été exercé comme un autre soldat durant plusieurs mois. Nous lisons dans ses Mémoires que le Roi prit plaisir à s'enfermer avec lui, à considérer les plans que Pontis avoit dressés, & ce qu'il avoit mis par écrit, & à s'in-

s'informer soigneusement de tout ce 1623.
 qu'Arnaud pratiquoit : Jusques là que
 Louis & Pontis faisoient alternativement
 l'exercice sous le commandement l'un de
 l'autre. On ne peut nier qu'une si noble
 & si utile curiosité ne fût digne d'un Roi.
 Plût à Dieu que les Princes emploiasent
 toujours aussi bien leur temps. Arnaud
 mourut quelques mois après que Louis
 XIII. eut appris ses secrets, sans l'en aver-
 tir. Toiras que le Roi aimoit, eut les
 charges de Mestre de Camp & de Gou-
 verneur du Fort Louis l'an 1624.

Quel fut l'étonnement de la Cour de France, quand elle apprit que Charles de Galles Prince de Galles & le Marquis de Buckingham avoient vu dancer le ballet de la Reine sans se faire connoître, & qu'après avoir demeuré seulement un jour à Paris, le Prince & le Favori du Roi son père, avoient pris la route de Bourdeaux, dans le dessein de passer en Espagne ! Combien de réflexions fit-on en France & dans toute l'Europe sur un voyage si bizarre, si extraordinaire ! *Le Duc de Lerme, disoit-on, s'est avisé de vouloir remettre en vogue à la Cour d'Espagne l'esprit des anciens Chevaliers errans & des Paladins. Mais l'ingénieuse satire de Don Quixote a fait voir aux Espagnols le ridicule de ces manières Romanesques. Les veut-on prendre à la Cour d'Angleterre ? Voici le Prince de Galles qui court le monde en Héros de Roman. Il s'en va chercher une maîtresse au bout de l'Occident.*

Le Prince de Galles part secrètement d'Angleterre pour aller en Espagne.

Wilson's History of Great-Britain. Rushworth's Historical Collections. 1623. Larrey, Histoire d'Angleterre dans le règne de Jacques I.

Les

1623. Les Politiques raisonnoient plus sérieusement sur le voiage de Charles, & sur ses circonstances que je vais rapporter. Digby Comte de Bristol Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Madrid croioit avoir si bien engagé l'affaire du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles, que les Espagnols ne pouvoient plus s'en dédire. Et certes, la passion ardente que le Comte Duc d'Olivarez avoit de faire réussir les projets formez contre les Provinces-Unies, portoit le Favori de Philippe IV. à promettre tout, pour détacher la Couronne d'Angleterre de son alliance avec les Etats Généraux, & pour engager le Roi Jaques à demeurer spectateur oisif des efforts que l'Espagne prétendoit faire contr'une République, dont la Reine Elizabeth avoit favorisé l'établissement avec un soin particulier.

Impatient d'obtenir la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frederic son beau-fils, malgré les intrigues de l'Empereur & du Duc de Bavière, le Roi de la Grande-Bretagne se va mettre dans l'esprit, que si le Prince de Galles fait un voiage en Espagne, il finira bien-tôt l'affaire de son mariage, dont le rétablissement de Frederic seroit une suite nécessaire & infaillible. La chose parut d'autant plus plausible au Roi d'Angleterre, qu'il avoit fait lui-même une pareille avance. Il sortit secrètement de son Roiaume d'Ecosse pour aller conclure à Copenhague son mariage avec la Princesse Anne de Dan-

Dannemark. On crut que Buckingham 1623.
 Favori de Sa Majesté Britannique, la confir-
 moit dans sa pensée ridicule. Cet esprit
 vain étoit bien-aïse de faire montre de sa
 puissance & de ses richesses à la Cour de
 Madrid. Il vouloit se mesurer avec le
 Comte Duc, de la faveur duquel toute
 l'Europe parloit avec étonnement. Que
 fait-on encore, si par une bizarrerie assez
 ordinaire aux gens voluptueux, Buckin-
 gham ne s'étoit pas mis en tête de faire
l'homme à bonnes fortunes auprès des Da-
 mes Espagnoles, pendant que le Prince
 de Galles soupireroit pour l'Infante? On
 dit dans le monde que le Favori de Jaques
 avoit tenté de coucher avec la femme de
 celui de Philippe.

Charles & Buckingham partent donc en
 secret de la Cour d'Angleterre le 27. Fé-
 vrier, déguisez avec des barbes postiches
 & des perruques fort épaisses. Le Che-
 valier Cottington & un autre Gentilhom-
 me Anglois qui connoissoient l'Espagne
 & qui parloient la langue du pais, furent
 comme les Ecuiers des deux aventuriers.
 On s'embarque à Douvre pour Calais;
 de là on prend la poste jusques à Paris;
 on arrive justement la veille que le ballet
 de la Reine se doit danser. Le Prince
 de Galles & Buckingham toujours dé-
 guisez vont au Louvre, ils voient dîner
 la Reine Mère; Ils sont introduits ensui-
 te comme des étrangers qui voïagent,
 dans une galerie où le Roi de France se
 promenoit. Enfin, le Duc de Moubazon
 Tome IV. D d auprès

1623. auprès duquel ils trouvèrent quelque recommandation, les place dans la salle du ballet. C'est dommage que les deux Paladins aient passé à la Cour de France sans y trouver quelque aventure, le Roman seroit presque complet. Il y eut seulement cela de particulier. Charles vid au ballet la Reine Anne d'Autriche, dont il alloit rechercher la sœur : il y vid encore Madame Henriette de France destinée à être véritablement son épouse. La Reine paroissoit au ballet sous le nom de la Déesse Junon, & la Princesse sous celui de la Déesse Iris. Charles étoit alors tellement rempli de la beauté de son l'Infante Espagnole, dont le seul portrait l'avoit, dit-on, enchanté, qu'il ne fut nullement sensible aux attraits de la Princesse Francoise qu'il aima depuis éperdument. Les deux aventuriers prennent la poste le lendemain jusques à Bourdeaux. Le Duc d'Epemon nouveau Gouverneur de Guienne, leur y fit civilité, comme à des étrangers de qualité qui voient, & il ne se mit pas en peine de les connaître. Le Comte de Grammont Gouverneur de Bayonne parut plus inquiet & plus soupçonneux. Ils passent cependant sans être découverts : Et le Prince arrive enfin à Madrid le seizième Mars. Une si grande diligence convenoit admirablement bien à un amant empressé. Il descendit chez le Comte de Bristol qui ne l'attendoit pas ; On avoit pris un extrême soin de tenir le voyage secret.

secret. La Cour d'Espagne en étoit pour- 1623.
tant avertie. Don Carlos Coloma qui
avoit succédé à Gondomar dans la place
d'Ambassadeur du Roi Catholique à Lon-
dres, envoya un Courier à Madrid en tou-
te diligence, dez qu'il apprit que le Prince
de Galles partoît d'Angleterre pour aller
en Espagne.

Jaques demeura en retraite à Nieu- Diverses ré-
flexions sur
le voiage
du Prince
de Galles.
market, jusques à ce qu'on eût reçu des
nouvelles certaines de l'arivée de son fils
à Madrid. Quand Sa Majesté fut à Lon-
dres, elle voulut savoir le sentiment de
Williams Evêque de Lincoln & Garde du
grand Seau. Eh bien, lui dit le Roi, que
*pensez-vous du voiage de nôtre Chevalier
errant ? Obtiendra-t'il l'Infante d'Es-
pagne ? Nous l'amenera-t'il avec lui à Lon-
dres ? Sire, répondit Williams, le bon-
heur de l'amant dépend de deux choses, de
la manière dont Mylord Buckingham en-
usera au regard du Comte Duc d'Olivarez,
& des ménagemens que celui-ci aura pour
l'autre. S'ils se souviennent également
qu'il sont tous deux Favoris de deux puis-
sans Rois, de manière que l'Espagnol ne soit
pas trop hautain, ni l'Anglois trop fier ;
l'affaire se pourra conclure. Mais si My-
lord Buckingham oublie une fois qu'il est à
Madrid où le Comte Duc a tout pouvoir ;
Et si celui-ci vient à faire trop le Grand-
d'Espagne, & à manquer d'égards pour un
Seigneur qui ne s'estime pas moins que lui ;
je crains fort que la fin de la négociation ne
réponde pas aux desirs & aux intentions de*

*Hacket's
Life of
Arch-
Bishop
Williams
Part. I.
Cooke's De-
tection of
Court &
State of
England,
&c.
Book I.
Chap. 4.*

1623. *Votre Majesté. Fasse le Ciel qu'ils ne tombent ni l'un ni l'autre dans ces inconveniens.* Le Roi perdit alors quelque chose de cet air gai & content qu'il avoit auparavant. La réponse du Garde du grand Seau fit rentrer Jaques en lui-même. Il commença de craindre que son Ministre d'Etat ne conjecturât trop bien. Sa Majesté le pria d'écrire souvent, & de donner de bons conseils au Prince de Galles & à Buckingham. Le Favori fut fait Duc peu de jours après. Jaques voulut lui donner un plus grand titre que celui de Marquis, afin que Buckingham fût plus respecté dans une Cour extrêmement fastueuse. Il prit assez bien les manières Espagnoles. Ses titres pompeux de Duc, de Marquis, de Comte, de Vicomte, de Baron, de Grand Amiral, de Grand Ecuier, de Gouverneur des cinq ports, de Capitaine des châteaux de Douvre & de Windsor, de Grand Maître des Forêts & des Chasses, de Gentilhomme de la Chambre, de Conseiller d'Etat pour les Roiaumes d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande, toutes ces qualitez, dis-je, remplissoient une page dans les actes auxquels le Favori Anglois intervenoit.

L'homme qui parla le plus franchement au Roi Jaques, & peut-être avec plus de raison qu'aucun autre, ce fut un de ces fous de Cour, qui gagnent leur vie à faire rire les Princes, & qui leur disent quelquesfois des choses de fort bon sens. Un certain *Archy* jouoit ce ridicule per-

son-

sonnage à la Cour d'Angleterre. Soit qu'il ne manquât pas d'esprit & de discernement, soit qu'un railleur malin l'eût instruit en secret, Archy entre un jour dans la chambre du Roi, & se mettant à bouffonner, il dit tout d'un coup à Sa Majesté qui paroissoit de bonne humeur : *Il faut, Sire, que je change de bonnet avec vous. Pourquoi cela ?* répond le Roi. *Parce que vous avez envoié le Prince de Galles en Espagne,* reprit le fou. *Et que feras-tu, dit Sa Majesté, quand mon fils sera de retour en Angleterre ?* Je reprendrai mon bonnet de dessus votre tête, replique Archy, & je l'enverrai au Roi d'Espagne. La plaisanterie donna de l'inquiétude à Jacques : il craignit plus que jamais d'avoir fait une fausse démarche.

Williams Garde du grand Seau d'Angleterre étoit dans une allarme continuelle & pour la personne du Prince de Galles, & pour la fortune de Buckingham, à qui Williams étoit redevable de la sienne. *L'entreprise de Votre Altesse, disoit-il à Charles, paroît extrêmement périlleuse. Vous êtes dans une Cour étrangère, on ne vous a point invité à y aller. L'affaire de votre mariage n'est pas même fort avancée :* *Charles, paroît extrêmement périlleuse.* *Vous êtes dans une Cour étrangère, on ne vous a point invité à y aller.* *L'affaire de votre mariage n'est pas même fort avancée :* *On la peut différer encore sous divers prétextes. La Cour de Madrid & celle de Rome travailleront de concert à tirer de grands avantages, au préjudice de cet Etat & de nôtre Religion. Je ne dis pas ceci pour vous effraier. Je connois votre confiance, & vous en avez donné des preuves*

1623. *certaines au monde. Mon dessein, c'est de vous avertir seulement, que si V^{otre} Altesse s'apperçoit que les Espagnols aient le moindre dessein de la retenir, elle doit penser à sortir d'Espagne aussi promptement & aussi secrètement que vous y êtes allé. J'ai fait délivrer tous les Prêtres prisonniers, ajoutoit le bon Williams, j'ai disposé les Magistrats à traiter les Catholiques Romains avec toute la douceur imaginable. Enfin, je rends de frequentes visites à l'Ambassadeur d'Espagne, & je lui acorde tout ce qu'il me demande. Voilà comme le Roi Jaques se mit dans une entière dépendance de la Cour de Madrid, en persuadant à son Fils unique d'aller en Espagne.*

Le Garde du grand Seau écrivoit en même temps à Buckingham pour le conjurer de se conduire avec toute la prudence possible dans une affaire délicate & difficile. Si les choses tournent mal, disoit Williams au Favori, & si les Espagnols veulent retenir le Prince plus longtemps qu'il ne souhaiteroit, au nom de Dieu, ne revenez point sans le ramener. Vous seriez perdu sans ressource. L'heureux succès du mariage vous doit combler d'honneur. On admirera v^{otre} constance & v^{otre} sagesse. Mais Dieu nous préserve aussi qu'il arrive le moindre accident à Son Altesse, ou que l'entreprise ait une fin malheureuse. Tout le blâme en retomberoit sur vous. La Cour & le peuple vous font l'auteur du voiage. Le Roi semble quelquefois être dans la disposition de prendre
tout

*tout sur lui : Et nous lui avons conseillé de
déclarer dans une Proclamation, que la
chose vient uniquement de lui. Mais il hé-
site à faire la démarche. Je vous dirai
même qu'en certaines rencontres, Sa Ma-
jesté rejette tout sur le Prince & sur vous.* 1623.

*Jaques reconnoissoit sa faute. Mais il
étoit trop tard. Ce Prince imprudent
commet sa réputation, il expose la per-
sonne d'un Fils unique, & pour se dis-
culper d'une chose que tout le monde blâ-
me généralement, il cherche à la faire
passer pour une action de jeune homme,
qu'un Courtisan étourdi & flatteur a con-
seillée, ou du moins approuvée. On se
déchaîne si fort contre le Roi que les amis
de Buckingham disoient malicieusement
que Jaques étoit bien-aise d'exposer un
Favori dont il se dégoûtoit, au juste res-
sentiment du Parlement d'Angleterre.
D'autres pouffèrent la malignité beaucoup
plus loin. Le Roi, dit-on, est jaloux &
timide. La vûe de son Successeur le blesse.
Il n'a pas trop regretté la perte de son fils
ainé. Peut-être qu'il ne seroit pas fâché
d'être défait du second.*

Dans toutes les Cours de l'Europe, Embaras de la France & de plusieurs autres Puissances à l'occasion du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne.
chacun raisonna sur cet événement extra-
ordinaire selon des préjuges & selon les
intérêts de l'Etat. Celle de France parut
d'abord assez tranquille. Cependant on
y avoit de l'inquiétude. Les gens les plus
éclairés croient que le Roi d'Angleterre
rebuté des délais de la Cour de Madrid,
avoit voulu faire un coup de desespoir,

1623. pour finir à quelque prix que ce fût, une affaire, où il avoit trop engagé son honneur & sa réputation. Sa Majesté Britan-

*Vittorio
Siri, Memo-
rie Recendi-
ta. Tom. V.
Pag. 485.
486.*

nique, disoit-on, se flatte que les Espagnols n'oseront renvoyer son Fils sans lui donner leur Infante, & que le Prince de Galles n'a rien à craindre en Espagne. Le Roi Philippe oseroit-il entreprendre quelque chose sur la personne d'un Prince qui est allé de si bonne foi à Madrid ? L'intérêt même de la Couronne d'Espagne ne lui permet pas d'offenser le Roi d'Angleterre. Ce seroit le réduire malgré lui à la nécessité de secourir puissamment les Provinces-Unies & les Protestans d'Allemagne. Le Roi Jacques a beau faire, ajoûtoit-on, les Espagnols sont plus déliés que lui. Nous verrons la vérité de ce que le Maréchal de Bassompierre a prédit, il y a deux ans. La Cour de Madrid amusera celle d'Angleterre. Après avoir gagné du temps, & tiré quelque avantage de leur négociation feinte, les Espagnols la rompront subitement. L'Infante n'aura jamais d'autre époux que le fils de l'Empereur. Le Roi d'Espagne achètera peut-être bien cher ce qu'il croit gagner en trompant celui d'Angleterre. Que savons-nous si le père & le fils indignez, d'avoir été jouez, ne deviendront point les ennemis les plus irréconciliables de la Maison d'Autriche ? Quoique ces raisonnemens fussent plausibles, la Cour de France demeuroid fort allarmée. Il n'étoit pas impossible que le mariage ne se conclût, si Olivarez & Buckingham avoient en tête de

de le faire réussir. La Maison d'Autriche aiant une fois l'Angleterre de son côté, les Provinces-Unies sembloient perduës. La France n'étoit plus un contre-poids assez fort : Elle devoit tout craindre pour elle-même. 1623.

Une lettre que Puisieux Secrétaire d'Etat reçut de Marquemont Archevêque de Lion, qui se trouvoit à Rome, augmenta les ombrages & les soupçons de la Cour de Paris. Rapportons cette dépêche ; elle servira beaucoup à développer une intrigue, dont toute l'Europe attendoit le dénouement. *Lettres de Marquemont à Puisieux dans les Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu. 1623.*

Le Prince de Galles, dit Marquemont, a été fort surpris en arrivant à Madrid, de n'y trouver pas la dispense de son mariage, & de ce que le Nonce du Pape, non content de ne lui faire aucune civilité, blâme encore les Cardinaux Zapata & Spinola d'avoir rendu visite au Prince : Cela lui a causé de l'inquiétude, & il a peur d'être trompé dans l'espérance qu'on lui avoit donnée, que le Pape accorderoit la dispense. Le Prince a dépêché là-dessus un de ses gens ici à un Catholique Anglois nommé Gage, qui a été le porteur des lettres du Roi de la Grande-Bretagne au Pape, & qui sollicite la dispense. On veut savoir les véritables intentions de Sa Sainteté, & si elle prétend ne la donner point, à moins que le Prince ne se fasse Catholique. Le Cardinal Trejo a dit plus d'une fois, qu'étant il y a quelques années en Espagne, il fut appelé à un Conseil où l'on proposa cette affaire, & qu'en y convins.

1623.

de ne dire point que le mariage ne se feroit pas. Mais on résolut en même temps de ne le conclure jamais. Le Cardinal Gaëtan habile homme, qui a été long-temps Nonce en Espagne, soutient que le Conseil dont parle le Cardinal Trejo, ne peut être qu'une assemblée de Théologiens & de Canonistes; à la vérité, dit-il, la plupart des Espagnols acoutumés aux rigueurs de l'Inquisition, & nourris dans la haine contre les hérétiques, sont contraires au mariage: mais les Ministres d'Etat le souhaitent. Le Cardinal Gaëtan ne doute point qu'il ne se fasse, puisque la dispense est accordée. On sait certainement ici que le Roi d'Espagne, ayant assemblé vingt-quatre personnes de diverses professions pour savoir leur sentiment, avant que de prendre une dernière résolution, dix-huit firent pour le mariage, & six contre. De ces derniers, il y en a un dans cette ville. Il est vrai que les vieux Ministres d'Etat attachez à leurs anciennes maximes, étoient d'avis de tirer la négociation en longueur, & d'attendre l'occasion d'en profiter. Don Baltazar de Zúñiga écrivoit ici peu de temps avant sa mort, d'une manière qui fait juger que c'étoit là sa vûë. Mais il y a diverses circonstances qui prouvent que le Comte d'Olivarez n'est pas du sentiment de Don Baltazar. Soit que le Roi d'Angleterre ait gagné le Favori, soit que le Comte Duc ait quelque raison secrète, il veut le mariage, & il en presse la conclusion. Les caresses & les honneurs que le Roi d'Espagne fit au Prince de Galles, &

les

les facilitez qu'Olivarez sembloit vouloir apporter, à lui donner satisfaction, me persuadent que l'Archevêque de Lion ne raisonneoit pas mal. Voions la suite de sa lettre, Elle donnera un grand jour à ce que je dois raconter.

Le Nonce du Pape à Madrid, poursuit Marquemont, est fort bien auprès du Comte Duc, & le Ministre Italien a lié une grande correspondance avec le Cardinal Neveu & le Favori de Sa Majesté Catholique. Ludovisio & le Nonce sont des esprits vifs & entreprenans. A la sollicitation du Comte Duc, ils ont fait tenir ici plusieurs Congrégations, & la dispense est enfin résolue. Le Pape Paul V. n'a jamais voulu la donner, & le feu Cardinal Bellarmin soutenait qu'elle ne se pouvoit accorder. Il y avoit un grand obstacle, le Pape Paul n'a pas osé le franchir. Je ne souviens de l'avoir entendu dire à lui-même. On prétend que la dispense ne peut avoir d'autre fondement légitime, que la concession du libre exercice de la Religion Catholique en Angleterre. Et comment veut-on s'en assurer, jusques à ce que le Parlement y ait consenti? On veut se débiter de cet embarras par un expédient. C'est de remettre à Sa Majesté Catholique le soin de prendre du Roi d'Angleterre les plus grandes assurances qu'elle pourra, pour la liberté de la Religion, & que le Pape se contente de la parole de Roi, donnée par Sa Majesté Catholique au S. Siège, que le Roi d'Angleterre accordera le libre exercice de la Religion. Ce qui se pro-

1623. met pour un autre, n'est pas fort sûr, & celui qui s'engage de la sorte ne contracte pas une grande obligation. Il y auroit sujet de douter que cette résolution ait été véritablement prise, si le Cardinal Ludovisio & les autres qui ont assisté aux Congrégations ne le disoient. Ils allèguent que le Pape a cru devoir se rendre aux instances supplications des Catholiques Anglois, qui remontrent à Sa Sainteté, que si une affaire si ardemment souhaitée par le Roi d'Angleterre & par le Prince, vient à se rompre à cause du refus de la dispense, le Père & le Fils déchargeront peut-être leur colère sur les Catholiques, & qu'ils les persécuteront cruellement. La crainte de ce malheur a touché, dit-on, le Pape & les Cardinaux, & leur fait prendre cet expédient: Ils se fondent sur ce que la plupart des Docteurs conviennent que la dispense se peut accorder, pourvu que le libre exercice de la Religion Catholique soit permis en Angleterre. Il est vrai que cette liberté doit être moralement assurée. Or les gens veulent ici que l'obligation d'un grand Prince, tel qu'est le Roi d'Espagne, soit une assurance suffisante. S'il manque encore certaines choses, on croit que le Pape peut passer par dessus, en considération des remontrances que font les Catholiques Anglois. Cela est tellement imprimé dans l'esprit du Pape, que depuis l'arrivée du Prince de Galles à Madrid, on a écrit diverses fois au Nonce, de lui faire bien comprendre qu'il ne tient pas au Pape que l'affaire du mariage ne se consomme, que la dispense

est prête, & qu'on la délivrera, dez que le Roi d'Espagne aura donné sa parole par écrit au Pape. 1623.

L'Archevêque ajoûta d'autres circonstances que je ne dois pas omettre. Elles sont trop importantes. On sait ici, dit-il, que depuis l'arivée du Prince de Galles en Espagne, la diversité des opinions se trouve plus grande au Conseil de Madrid. Quelques-uns sont pour marier l'Infante au fils de l'Empereur, & le Prince de Galles à l'Archiduchesse sœur de l'autre. Peut-être aussi que les anciens Ministres veulent croiser & contredire le Comte d'Olivarez, qui se déclare ouvertement pour le mariage d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, les Espagnols disent que le Prince de Galles leur apporte une guerre intestine chez eux. Il y a de l'apparence que le Nonce a compris, que si la négociation du mariage se rompt, ils ne manqueront pas de rejeter tout sur le Pape, qui refuse la dispense. On ajoûte même que les difficultez que le S. Siège apportera, produiront peut-être un bon effet. Le Prince témoigne une si grande passion pour l'Infante, que bien des gens se persuadent qu'il aimera mieux changer de Religion, que d'avoir la confusion de s'en retourner comme il est venu. En ce cas, le Comte d'Olivarez trouveroit bien son compte. Quoique certains Ministres par des raisons d'Etat, persistassent dans un sentiment contraire au sien, il auroit le plus grand nombre de son côté. Les Ecclésiastiques & les gens zélés pour la Religion Catholique,

1623. lui applaudiroient. Le Nonce a si puissamment représenté ces choses ici, que plusieurs pensent que les Espagnols mettent expres dans la tête du Prince de Galles, que le Pape refuse la dispense, afin que le Prince s'en retourne de lui-même, ou qu'il prenne le parti de se faire Catholique. On croit qu'il pourra bien s'y déterminer à la dernière extrémité. Et Dieu sait en quelle intention.

Durant ces contestations & ces intrigues à la Cour de Madrid, conclut Marquemont, ils ne savoiient pas encore que la dispense fût entièrement résolue. Ils avoient seulement appris que le Pape étoit disposé à la donner sous certaines conditions. Mais on ignoroit qu'elle fût accordée & même envoyée. De là vient que le Nonce & le Comte d'Olivarez, qui la demandoient auparavant; avec de grandes instances, ont prié depuis peu que l'expédition en fût différée. Le Courier est venu trop tard : la dispense étoit partie. Et l'Agent secret que le Roi de la Grande-Bretagne a dans cette Cour, en avoit donné avis au Prince de Galles. Le Cardinal Ludovisio consulta incontinent sur ce qu'il y avoit à faire, selon ce que j'ai pu recueillir de divers endroits. On a été bien aise que la dispense fût envoyée, afin que si le mariage ne se fait pas, le Roi d'Angleterre n'aille pas s'imaginer que c'est la faute du Pape. On persiste dans les résolutions prises, que le Nonce reçoive l'obligation du Roi d'Espagne, qu'il délivre la dispense, & qu'il témoigne en toutes façons, que le Pape n'apporte plus d'obstacle à l'affaire du mariage.

iage. Puis que les Espagnols ont quelque es-
 pérance de la conversion du Prince de Gal-
 les, on a cru que le Pape devoit y travail-
 ler de son côté, & faire même quelques a-
 vances. Il a donc écrit un Bref au Prince.
 La Sainteté l'y exhorte avec beaucoup d'affec-
 tion & de tendresse à prendre une si sain-
 te résolution. Et en cas qu'il s'y porte, &
 qu'il souhaite quelques marques extérieures
 l'honneur avant que de se déclarer, on lui
 offre tout, & même de lui envoyer des per-
 sonnes distinguées pour lui faire des sermons
 de la part du Pape.

Cette lettre de l'Archevêque de Lion
 donna beaucoup à penser aux Ministres
 de France. Ces Messieurs n'étoient point
 sensibles à la joie que devoit leur causer
 l'agréable nouvelle des espérances qu'on
 avoit conquës de la conversion du Prince
 de Galles, qu'à la crainte de voir l'An-
 gleterre dépendante de la Maison d'Au-
 triche. L'Empereur ne savoit lui-même
 que penser. Il appréhendoit qu'il n'y eût
 peut-être plus de réalité que de bienfai-
 tance, dans les démarches de l'Ambassadeur
 d'Espagne à la Diète de Ratisbone, pour
 témoigner que le Roi son maître ne con-
 sentoit point à l'investiture donnée au
 Duc de Bavière. Ferdinand se défioit des
 vûes secrètes du Comte d'Olivarez : &
 une seule chose étoit capable de le rassu-
 rer. Il y avoit dans le Conseil d'Espagne
 des gens de poids qui pressoient vivement
 l'exécution de ce que Philippe III. avoit
 ordonné en mourant, sur le mariage de
 l'In-

1623.

*Nani, Histo-
 ria Veneta.
 Lib. V.
 1623.
 Vittorio Si-
 ri, Memorie
 Recondite.
 Tom. V.
 Pag. 484.
 485. &c.*

1623. l'Infante avec le Fils de l'Empereur. Maximilien Duc de Bavière étoit plus allarmé qu'aucun autre. Il craignoit que les nopces du Prince de Galles ne fussent suivies du rétablissement de Frederic son beau-frère. Non content de négocier à la Cour de France & de briguer son appui, afin de se maintenir dans sa nouvelle dignité, Maximilien avoit envoyé des Moines travestis à Londres, afin de faire insinuer au Roi d'Angleterre, que le Bavarois ne demandoit pas mieux que de chasser les Espagnols du bas Palatinat. Et pour ce qui regardoit la restitution du patrimoine & de la dignité Electorale à la Maison Palatine, on faisoit entendre au Roi qu'on trouveroit des moiens d'acommodement. Le Duc de Bavière n'avoit point d'enfans, & il n'espéroit presque pas que le Ciel lui en donnât. On offroit de rendre & la dignité Electorale & les Etats à la Maison Palatine, après la mort de Maximilien.

Comme les Vénitiens s'effraioient alors à la moindre démarche de la Maison d'Autriche pour s'agrandir, le voiage du Prince de Galles à Madrid, fut comme un coup de foudre à leur égard. L'Ambassadeur de la République à Londres, se déchainoit en toutes manières. *Voici, crioit-il, la plus méchante chose que le Roi de la Grande-Bretagne pût penser ou faire. L'Angleterre est désormais à la discrétion des Espagnols. A quoi bon ce voiage ? Si l'affaire du mariage est conclue, quel besoin le Prince*
a-t-il

a-t-il d'aller à Madrid ? On lui auroit amené son Epouse à la manière acoutumée. Si l'affaire n'est pas finie, quelle imprudence de se mettre entre les mains des Espagnols, d'exposer une personne si précieuse, & de courir risque de recevoir un affront à la vuë de toute l'Europe ? Les Protestans d'Angleterre, des Provinces - Unies, & d'ailleurs étoient consternez. On craignoit pour la liberté du Prince de Galles & pour sa Religion. Que savoit-on si la Cour de Rome & celle de Madrid ne viendroient point à bout de le séduire ? Bien des gens se défioient du nouveau Duc de Buckingham & du Comte de Bristol. La ruine de la Religion Protestante paroissoit assurée, si l'Angleterre avoit un Roi Papiste. Les craintes & les allarmes redoublèrent, quand on fut dans le monde ce que le Pape écrivoit au Prince de Galles, & la réponse que Charles avoit faite à Grégoire. Avant que de parler de ces lettres, disons quelque chose de la réception du Prince à Madrid, & du progrès de la négociation du mariage.

A peine y fut-il entré que la Cour en Honneurs eut connoissance. Le bruit se répandit même dans la ville, qu'un grand Prince étoit venu. Buckingham & Bristol allèrent sur le soir à l'audience du Roi. Il en voia incontinent le Comte Duc faire des complimens au Prince de Galles. Tout se passa du côté d'Olivarez avec des démonstrations d'une joie extraordinaire. Quand nos deux Maîtres seront bien unis,

1623.

faits au Prince de Galles en Espagne. *Wilson's History of Great-Britain. Rushworth's Historical Collections.*
disoit. 1623.

1623: disoit-il à Buckingham dans un transport
Larrey, His- véritable, ou affecté, *ils partageront tout*
toire d'An- le monde entre eux. Philippe & Charles se
gleterre au rencontrèrent le lendemain, comme par
régné de Ja- hazard, en allant à la promenade. Un
ques I. Prince n'en peut recevoir un autre avec
plus de générosité, de politesse, & de ma-
gnificence que le Roi d'Espagne reçut l'Hé-
ritier de la Couronne d'Angleterre. Bris-
sol leur servit d'interprète. Charles n'en-
tendoit pas la langue Castillane, & Phi-
lippe n'en parloit pas d'autre. Le fameux
Comte de Gondomar faisoit régulièrement sa cour au Prince. Monseigneur,
lui dit-il un jour avec sa vivacité ordinaire, je vas vous apprendre une grande nou-
velle. Un Anglois a été fait depuis peu Con-
seiller d'Etat de Sa Majesté. Gondomar
parloit de lui-même, il vouloit que le
Prince le regardât comme un Ministre
d'Etat aussi dévoué à la Couronne d'An-
gleterre qu'un Espagnol le peut être à une
Puissance étrangère. Le Prince fut solen-
nellement invité à dîner dans le Couvent
de S. Jérôme, huit ou dix jours après son
arrivée. Les différens Conseils d'Espagne,
& les Magistrats vinrent faire la révérence
au Prince dez le matin. Le Roi se rendit
au même endroit après le repas, suivi d'une
Cour leste & nombreuse. Ils monté-
rent tous deux à cheval, & Philippe donna
par tout le pas & la droite à son illustre
hôte. Les Magistrats les attendoient tous
deux aux portes de la ville avec un riche
dais, sous lequel ils marchèrent à côté
l'un

P'un de l'autre. L'entrée fut aussi pompeuse & aussi solennelle que l'étoit celle du Roi à son avènement à la Couronne. 1623.

Charles est conduit au bruit des acclamations du peuple jusques au Palais Royal de Madrid. On lui avoit préparé un superbe appartement. Philippe l'y mena : Et prenant alors le pas sur le Prince, il lui dit galamment : *J'en use de la sorte, parce que je suis chez vous.* Ils allèrent ensemble à l'appartement de la Reine, qui s'avança jusques à la porte de sa chambre. On leur donna trois fauteuils, la Reine s'assit au milieu, Charles à la droite, & Philippe à la gauche. La Reine & le Prince s'entretinrent quelque temps en François. Il vid fort rarement l'Infante; & il n'eut point de conversation particulière avec elle. Bristol fut l'interprète des complimens qu'ils se firent réciproquement en présence de la Cour. Le Comte Duc en fit des excuses au Prince sur ce que la bienséance ne permettoit pas à l'Infante d'en user autrement jusques à ce que le mariage parût conclu. *Il y manque une formalité aux yeux du public;* ajoûta le Comte Duc en souriant. *C'est l'arrivée de la dispense du Pape que nous attendons.* On fit des feux de joie & des illuminations durant trois jours. Enfin, Charles fut regalé de plusieurs fêtes, de combats de taureaux, de jeux de cannes, & d'autres spectacles. Son adresse & sa bonne grace charmèrent la Cour d'Espagne dans une course de bague, que l'In-

1623. L'Infante regardoit de la fenêtre de sa chambre. Tout le monde convient que les Espagnols concurent beaucoup d'estime & de vénération pour le Prince de Galles. Ils admiroient sa douceur, sa gravité, sa modestie, & plusieurs autres bonnes qualitez qui le rendoient certainement respectable. Ses plus grands ennemis n'en disconvienient pas.

On sollicite
le Prince de
Galles de
changer de
Religion.

*Wilson's
History of
Great-Bri-
tain.
Rushworth's
Historical
Collections.
1623.
1626.*

Les Espagnols surpris de ce que le Prince de Galles venoit si librement chez eux, s'imaginèrent qu'il pensoit à se faire Catholique Romain en épousant leur Infante, & que c'étoit le véritable dessein d'un voyage si extraordinaire. On juge des reproches que Buckingham & Bristol se firent réciproquement en plein Parlement d'Angleterre, que ces deux Messieurs donnèrent grand sujet aux Espagnols de croire, & d'espérer même, que le Prince embrasseroit leur Religion. Buckingham n'assistoit point aux exercices de piété, ni aux prières de l'Eglise Anglicane qui se faisoient régulièrement chez l'Ambassadeur du Roi son maître à Madrid. Pour se rendre plus agréable aux Espagnols, il alloit à leurs Eglises, & il adoroit sans difficulté le Sacrement avec eux. Le Comte de Gondomar qui le connoissoit bien, disoit aux gens, que Buckingham étoit Papiste. L'Espagnol devoit dire plutôt que l'Anglois ne se mettoit pas autrement en peine de la Religion. Quand Gondomar étoit en colère contre Buckingham, il l'accusoit d'être un franc Puri-

Puritain & un outré Calviniste. Le Comte Duc d'Olivarez informé par Gondomar des dispositions de Buckingham, & bien-aise de le voir si cavalier sur le chapitre de la Religion, lui dit un jour sans façon se promenant ensemble : *Finissons, je vous prie, l'affaire du mariage indépendamment du Pape. Je le voudrois de tout mon cœur,* répondit Buckingham : *mais je n'en sai pas les moiens. Pour moi,* reprit l'Espagnol, *j'en vois un infaillible. Que le Prince de Galles se fasse Catholique. A quoi bon tant de mystères ? Tout le monde croit ici qu'il est venu dans ce dessein.*

Soit que Buckingham eût connu mieux que jamais, depuis l'arivée du Prince en Espagne, que Son Altesse étoit inébranlable dans sa croiance ; car enfin Charles fut toujours bon Protestant jusques à la fin de sa vie, & il fit gloire de mourir dans les sentimens de l'Eglise Anglicane : Soit que son confident ne crût pas devoir ainsi mettre en compromis la Religion d'un Prince qui avoit de grands sentimens d'honneur & de piété ; Buckingham répondit brusquement au Comte Duc : *nous ne sommes point des joueurs de gobelets, ni des charlatans. On n'est pas venu ici dans le dessein de faire de nouveaux marchez. Il s'en faut tenir aux conditions dont nous sommes convenus de part & d'autre. La conscience du Prince est tranquille, il n'a point de scrupules sur sa Religion. C'est une corde qu'il ne faut pas toucher.* Buckingham protesta tout publiquement

1623. quement dans le Parlement d'Angleterre, que ce fut là sa réponse. Croions l'en sur sa parole, j'y consens. Mais qu'il nous soit permis d'ajouter, que le bon Seigneur ne parloit pas toujours de la sorte. Gondomar dit un jour au Comte de Bristol : *Tout le monde croit ici que le Prince de Galles est venu dans l'intention de se faire Catholique. Au nom de Dieu, ne vous opposez pas un si pieux dessein. Nous espérons que Mylord Buckingham n'y sera pas trop contraire.*

Bristol n'ignoroit pas que Buckingham panchoit vers le Pâpisme ; & qu'il avoit persuadé au Roi Jaques de faire de grandes avances au Pape, & de lui écrire une lettre peu convenable à un Roi Protestant. Cela joint au discours de Gondomar, lui donna du soupçon. Il s'imagina qu'à la sollicitation de Buckingham, le Prince pouvoit bien n'être pas éloigné de renoncer à sa Religion : Et il semble que Bristol n'eût pas été trop fâché de le trouver dans cette disposition. Quoi qu'il en soit, le Comte se jette aux genoux de Charles en lui disant, *j'ai un éclaircissement à vous demander, & je prie très-humblement Votre Altesse de me pardonner la liberté que je prens : promettez moi cette grace, je vous en conjure. Impatient de savoir à quoi cette préface aboutira, le Prince dit à Bristol de parler sans aucune contrainte. Puisque vous m'en donnez la permission, reprend Bristol, je vous supplie, Monseigneur, de me dire pour quoi vous êtes venu à Madrid?*
Quel-

Quelque zélé, quelque fidèle que soit un Ministre, il ne peut servir utilement le Prince, à moins qu'il ne sache les intentions de son maître. Vous le savez aussi bien que moi, dit Charles, pourquoi je suis venu ici. Monseigneur, poursuivit Bristol, les Espagnols croient généralement que Votre Altesse veut embrasser la Religion Romaine, & qu'elle va se déclarer. Je vous prie de me dire si c'est là votre intention. Je suis Protestant, & je n'ai aucun dessein de me faire Catholique. Votre exemple ne seroit pas capable de m'ébranler. Tout ce que je puis promettre à Votre Altesse, c'est que si elle est dans cette résolution, je vous servirai aussi fidèlement que le plus zélé Catholique du monde. Le Prince ne put apprendre sans indignation que les Espagnols le crussent capable d'une si grande lâcheté. Il se sentit même ému de colère contre le Comte, de ce qu'il se mettoit dans l'esprit que la chose n'étoit pas impossible. Ai-je fait quelque action, dit-il avec un ressentiment digne de la piété dont il se picqua toujours, qui vous ait donné sujet de penser que je puis être assez lâche pour changer de Religion, & pour acheter à ce prix l'Infante d'Espagne? Graces à Dieu, je suis à l'épreuve des tentations du monde sur le chapitre de la Religion. Bristol n'alla pas plus avant: il changea de discours après avoir encore prié le Prince de lui pardonner cette liberté.

Quoique je remarque plus de droiture dans la conduite du Comte de Bristol, que
dans

1623. dans celle du Duc de Buckingham, la sincérité dont je fais profession, ne me permet pas de dissimuler, que la démarche de Bristol paroît fort suspecte. On eut raison de la lui reprocher dans le Parlement d'Angleterre. Ne diriez-vous pas qu'il vouloit tenter le Prince de Galles d'une manière fine & artificieuse? Bien loin d'offrir ses services au fils du Roi son maître, en cas qu'il voulût changer de Religion, un bon Protestant les refuseroit. Il tâcheroit de confirmer le Prince dans l'amour de la vérité : Du moins il applaudiroit à sa constance & à sa fermeté. C'est ce que le Comte ne fait point. Content de s'être offert en cas qu'on veuille se faire Catholique Romain, il ne dit plus rien, dez que Charles lui a répondu, que ce n'est pas là son dessein. Le Comte Duc d'Olivarez n'en demeura pas là, il fit d'autres tentatives. On va dire de sa part au Prince, que l'Infante a la conscience fort tendre, & que si elle voit en Angleterre son époux se déclarer ennemi de la Religion Catholique, une si pieuse Princesse sera entièrement défolée. Charles offrit de s'éclaircir avec l'Infante sur l'article de la Religion, & de lui déclarer ses véritables sentimens. Mais les Espagnols étoient trop éloignez de permettre que le Prince eût des entretiens particuliers avec l'Infante. On lui propose seulement de conférer avec des Théologiens ; on l'en presse vivement plus d'une fois. Charles refusa constamment de

parci-

pareilles conférences. *Elles ne peuvent 1623.*
servir qu'à rompre nôtre négociation, di-
 soit-il de fort bon sens. *Quand ces Mes-*
sieurs verront qu'un jeune homme tient fer-
me contre les argumens de leurs Théolo-
giens, ils se dégoûteront; ils se chagrine-
ront contre moi.

Environ cinq ou six semaines après l'a-Brefs du Pa-
 rivée du Prince de Galles à Madrid, le pe au Prin-
 Nonce du Pape reçut la dispense. Elle é-ce de Galles
 toit accompagnée d'un Bref flatteur & fort & au Duc de
 étudié pour Charles. Le Nonce le rendit Buckingham.
 en grande cérémonie. Acompagné du Rusworth's
 Comte Duc, de quelques Seigneurs Es-Historical
 pagnols, & de tous les Italiens distinguez Collections.
 qui étoient à la Cour, il va trouver le 1623. &
 Prince dans son appartement: Et Char-1626.
 les s'avance jusques à l'escalier, quand Mercure
 il fait que le Nonce vient chez lui. Il y François.
 eut de grandes civilitez de part & d'autre. 1623.
 Le Nonce remit ensuite à Son Altesse le
 Bref que Grégoire lui envoioit. On re-
 marque fort bien qu'il fut dressé sur ce
 que les Espagnols avoient écrit à Rome,
 que le Prince de Galles vouloit entrer dans
 la communion du Pape: Et celui que
 Grégoire fit rendre un mois après au Duc
 de Buckingham; est, à mon avis, une
 preuve certaine, que ce Seigneur donna
 véritablement de grandes espérances que
 Charles y viendrait à la fin. Le monde
 raisonna diversement sur le Bref adressé
 au Prince de Galles. On le trouva fort
 insinuant. C'étoit une exhortation à se
 faire Catholique, & le Pape y suppose
 Tome IV. E e qu'un

1623. *qu'un Prince Protestant qui témoigne une si grande passion d'épouser l'Infante d'Espagne, étoit plus qu'un demi-Catholique. Les gens d'esprit riront de ce que le Pape aimant le Prince de Galles à suivre l'exemple de ses religieux ancêtres, & des premiers Rois d'Angleterre, il ne leur donnoit point d'autre vertu, qu'une grande soumission à son Siège, & la dévotion superstitieuse de faire des pèlerinages à Rome. Est-ce que la Religion consiste, disoit-on, à reconnaître la Monarchie du Pape? On croit avoir bien rencontré à Rome en disant, que si Grégoire I. ardeusement travaillé à la conversion des Anglois Payens, c'est un bon augure pour Grégoire XII. son successeur, Et que Dieu semble destiner celui-ci à ramener les Anglicans hérétiques au giron de l'Eglise Romaine. Le Pape pourra bien se tromper. Il y a une grande différence entre commander des Latins de la vérité du Christianisme, & persuader à des Chrétiens qui connoissent l'Evangile, qu'ils ne perdront rien s'ils se soumettent à la Monarchie du Pape. L'un est infiniment plus facile que l'autre. Mais il échoua quand il entreprit de convaincre les anciens Prêtres Chrétiens, qu'ils devoient se soumettre au Pape. Les Missionnaires de Grégoire XII. ne feront pas plus heureux auprès des Anglois Protestans.*

A l'occasion de ce Bref du Pape, le Comte de Bristol dit certaines choses au

Prie.

Prince de Galles qui rendirent la religion de ce Ministre suspecte & douteuse à Charles. Devenu Roi d'Angleterre deux ans après, il fit accuser Bristol devant les Pairs du Roiaume d'avoir voulu le porter à se faire Catholique Romain, en lui parlant de la sorte à propos des louanges que le Pape donnoit aux anciens Rois d'Angleterre. *Il faut l'avouer de bonne foi, Monseigneur : la Nation Angloise ne s'est signalée par ses exploits, que lors qu'elle a été soumise au Pape : Et nous n'égalerons jamais la gloire de nos ancêtres, tant que nous ne suivrons pas leur Religion.* Bristol ne répondit pas trop bien à cette accusation. Et certes il n'y a pas d'apparence qu'un Prince aussi bon, aussi religieux que Charles I. ait voulu calomnier tout publiquement un Seigneur de son Roiaume. Bristol reconnoit que par manière de discours, & sans avoir dessein de porter le Prince de Galles à se faire Catholique, il dit à propos des Rois d'Angleterre qui allèrent aux Croisades, & qui signalèrent leur bravoure & leur courage dans les guerres saintes, que dans la situation présente de la Chrétienté, les Rois d'Angleterre ne pouvoient plus entreprendre de si grandes choses, à cause de la division que la diversité de Religion a mise entre les Princes Chrétiens. Les deux propositions sont différentes; il est vrai. Mais qui est le plus croiable, du Roi, ou du Comte de Bristol? Et quand il seroit vrai que celui-ci se feroit à peu

1623. près expliqué de la sorte, le Prince de Galles n'avoit-il pas raison de s'imaginer que Bristol vouloit lui insinuer, qu'un Roi d'Angleterre seroit en état de former de plus grands projets, si sa Religion ne le divisoit pas de l'Empereur, des Rois de France & d'Espagne, & de plusieurs autres Puissances Catholiques ?

Un Espagnol nommé *Diego de la Fuente* fut chargé de porter le Bref du Pape au Duc de Buckingham. La pièce n'étoit ni moins flatteuse ni moins travaillée que l'autre. Grégoire y dit que la voix du S. Esprit retentissoit souvent aux oreilles du Roi d'Angleterre & du Prince de Galles. Cela signifie en bon François, qu'il n'y avoit que trop de gens qui leur intinuoient de se faire Catholiques. *Ne laissez pas échapper la belle occasion que le Ciel vous présente d'acquérir une gloire immortelle*, disoit le Pape au Favori de Jaques. *Quel honneur pour vous, si par vos conseils & par vos douces insinuations, les Rois d'Angleterre entrent dans le chemin qui conduit à la couronne incorruptible du Ciel. Chemin que leurs ancêtres leur ont enseigné, en faisant rendre à Dieu le culte qui lui est dû, en maintenant l'autorité Pontificale, & en la rendant même plus étendue. On a vu souvent, & la postérité verra encore, beaucoup de gens que la faveur des Princes comble de biens, d'honneur, & de dignitez. Ce n'est pas là ce qui peut éterniser votre nom. Employez vos conseils à ramener de grands Rois & des nations puissantes*

tes au sein de l'Eglise. Voilà le moien de faire écrire vòtre nom dans le livre des vivans, & de mériter que l'Histoire vous mette au nombre de ces sages, dont les Rois & les Princes ont suivi les lumières. Je ne m'étonne pas après cela que le Duc de Buckingham ait passé pour un franc Papiste. On connoit assez la reserve & la circonspection de la Cour de Rome. Grégoire auroit-il jamais envoyé un Bref de cette nature, si Buckingham n'avoit pas fait auparavant de fort grandes avances ? On peut conjecturer même que sa mère Catholique Romaine, avoit écrit à Rome qu'elle ne desespéroit pas de la conversion de son fils. 1623.

Abbot Archevêque de Cantorberi écrit Lettre de
voit presqu'en même temps au Roi Ja- l'Archevê-
ques une lettre d'un stile bien différent de que de Can-
celui du Pape Grégoire. Sa Majesté Bri- torberi au
tannique vouloit pousser la complaisance Roi d'An-
pour la Cour de Rome, jusques à publier gleterre.
une ordonnance qui permit aux Papistes
le libre exercice de leur Religion en Angle-
terre. L'Archevêque crut devoir s'oppo-
ser à un dessein si contraire aux loix du
Roiaume. Le voilà donc qui prend la
plume. Et dans l'amertume de son cœur,
il écrit au Roi une remontrance pleine de
zèle & de courage. *Je me suis tu trop long- Rusworth's*
temps, Sire, disoit Abbot ; Et je crains Historical
que mon silence ne soit criminel envers Dieu Collections.
& au regard de Vòtre Majesté. Je lui de- 1623. &
mande très-humblement la permission de 1626. Wilson's
m'acquitter de ce que je dois à Dieu, par la History of
E e 3 *la Great-Bri-
tain.*

1623.

la vocation duquel je remplis la première place de l'Eglise Anglicane, & à Vous qui avez été l'instrument dont il s'est servi pour m'y mettre. Votre Majesté en usera ensuite à mon égard comme il lui plaira. Vous avez dessein, Sire, d'ordonner par un acte public la tolérance de la Religion Romaine. Faites réflexion, je vous en supplie, sur la nature de cet acte, & sur les suites qu'il peut avoir. Il tend à l'établissement de la doctrine hérétique & damnable de l'Eglise Romaine, de Babylone, cette infame prostituée dont l'Ecriture Sainte parle avec horreur. Combien une pareille action sera-t-elle abominable aux yeux de Dieu ! Quel sujet de scandale pour ceux qui aiment la pureté de l'Evangile, quand ils verront que de la même plume dont vous avez combattu les Papistes comme des superstitieux & des idolâtres, vous signez que vous vous rendez leur protecteur ! A qui Votre Majesté a-t-elle pensé, d'envoyer le Prince de Galles en Espagne, sans le consentement de son Conseil, sans la participation de son peuple ? Je sais bien, Sire, que vous avez droit de conduire le Prince votre fils, & qu'il vous appartient particulièrement de lui choisir une épouse. Mais enfin le Prince n'est-il pas aussi le fils de l'Eau ? Votre peuple, dont le salut & le bonheur dépendent de celui qui vous succédera, doit veiller sur les démarches du Prince. Le voyage de Son Altesse cause de si grandes alarmes, que ceux qui l'ont conseillé, seront recherchés & punis quand même le Prince

revien-

reviendrait le plus heureusement du monde. 1625.
 La tolérance que vous proposez, ne se peut
 ordonner sans le concours du Parlement, à
 moins que vous ne vouliez faire croire à vos
 Sujets, que vous prétendez avoir droit de
 renverser, quand il vous plaît, les loix du
 Roiaume. Je supplie très-humblement Vo-
 tre Majesté de réfléchir sur les conséquences
 de l'entreprise. En permettant l'exercice
 d'une fausse Religion, & en cessant de main-
 tenir celle qui a rendu cet Etat florissant,
 craignez d'attirer la colère & l'indignation
 de Dieu sur vos Roiaumes & sur votre per-
 sonne.

Je ne sai si ces remontrances du Primat
 d'Angleterre ne commencèrent pas de fai-
 re rentrer Jaques en lui-même. Le peuple
 parloit hautement contre le Roi & contre
 son Favori. Les amis du Duc de Buckin-
 gham l'en avertirent; & dez lors il pensa
 sérieusement à se mettre à couvert de la
 colère du peuple, & à se rendre agréable,
 en rompant un mariage dont les suites
 pouvoient être funestes à ceux qui l'a-
 voient conseillé, ou négocié. Je suis un
 véritable Martyr, disoit un jour le Roi
 Jaques dans son chagrin. J'ai plus souf-
 fert pour ma Religion qu'aucun Prince Chré-
 tien. Le paradoxe est grand, il faut l'a-
 vouer. Mais sur quoi Sa Majesté Britan-
 nique fonde-t-elle sa prétension d'être un
 Martyr? N'est-ce pas une chose étrange
 que je ne puisse marier mon fils à une Prin-
 cesse de son rang sans la permission du Pape?
 Voilà ce qui causoit de si grands tour-

1623. mens au Roi Jaques. Cela fait pitié. Il est encore plus ridicule que le Comte de Bristol ait rapporté en plein Parlement d'Angleterre cet Apophtegme comme quelque chose de beau. Charles se feroit-il donc mesallié en épousant certaines Princesses Protestantes? Il y en avoit plusieurs en Allemagne d'une Maison plus noble & plus ancienne que celle de Rodolphe Comte d'Habsburg. Mais Jaques vouloit une fille de Roi : C'étoit là son entêtement. Autre fantaisie ridicule. Nous avons vu depuis peu tous les Thrônes de l'Europe remplis par des Princesses qui n'étoient pas filles de Roi.

Réponse du Prince de Galles au Bref du Pape.

Rushworth's
Historical
Collections.
1623.
1624.
Cabala or
Mysteries
of State.

Quelque soin qu'on eût pris de bien concerter la réponse que le Prince de Galles ne pouvoit pas se dispenser de faire. Pape Grégoire, elle parut indigne de l'Héritier d'un Roiaume, où la Religion Protestante florissoit. *J'ai vu avec une extrême plaisir, disoit Charles, que Votre Sainteté me propose les exemples de mes Ancêtres à suivre. J'aurai toujours autant de zèle & d'ardeur pour le rétablissement de la paix & de l'unité de l'Eglise, qu'ils en ont eu pour la propagation de la Foi, & pour la défense de l'Evangile contre les ennemis de la Croix de Jesus-Christ : persuadé que je suis qu'imiter de si grands Princes, c'est quelque chose de plus glorieux encore, que d'être sorti de leur sang. Je suivrai en cela les intentions du Roi mon Père, qui voit avec le dernier déplaisir les malheurs que cause la division des Princes Chrétiens.*

tre Sainteté me fait justice , si elle croit que je ne hai pas la Religion de ceux dont je recherche l'alliance. Je vous prie d'être persuadé que j'aurai toujours beaucoup de modération. Bien loin de donner lieu de croire que je hai la Religion Catholique Romaine , il ne tiendra pas à moi , que ceux qui font profession de croire en un même Dieu, & en un même Jesus-Christ ne se réunissent dans la même Eglise. Le Prince de Galles vouloit donner à tout cela un sens supportable. Cependant on trouva fort à redire que ses expressions fussent concertées de telle manière, que la Cour de Rome les pouvoit interpréter trop avantageusement pour elle. 1623.

Buckingham qui dicta, pour ainsi dire, cette lettre au Prince de Galles, avoit conseillé, il n'y a pas un an, au Roi Jaques d'en écrire une du même stile à Grégoire. Très-Saint Père, disoit-il au Pape, vous serez peut-être surpris de ce qu'un Prince de Religion différente de la vôtre vous prévient par ses lettres. La division sanglante que je vois dans la Chrétienté, m'afflige sensiblement. Je voudrois de tout mon cœur qu'elle finit. Ma principale & journalière occupation c'est de chercher les moiens capables de procurer la réunion des Chrétiens. Car enfin, nous croions tous en un même Dieu, Père, Fils, & S. Esprit. Nous professons également que nous ne pouvons être sauvés que par les mérites de Jesus-Christ. Si j'aromps aujourd'hui le silence, c'est pour exhorter Votre Sainteté à travailler conjointement

1623. tement avec nous à l'accomplissement d'une œuvre si sainte, si digne d'un Prince Chrétien. Nous avons toujours ardemment désiré de le voir : Et nous ne doutons pas que Votre Sainteté, dont le zèle nous est connu, n'emploie le crédit & l'autorité qu'elle a dans l'un des deux Partis, à procurer la fin d'une si déplorable discorde. C'est le plus grand service qui se puisse rendre à la Chrétienté. Si Votre Sainteté signale son Pontificat par une action si louable, elle acquerrera beaucoup de gloire & une ample récompense. Que dut penser Grégoire en se voyant prévenu d'une manière si engageante, si respectueuse, par un Roi qui avoit traité Paul V. de tiran, d'usurpateur, d'Antechrist ? Certes on eut quelque raison de croire à la Cour de Rome, que Jaques n'étoit pas trop éloigné de se faire Catholique. L'avance que Sa Majesté Britannique vouloit faire au Pape, parut si indigne au Comte de Bristol, qu'il en détourna le Roi autant qu'il put. Bristol soutint dans le Parlement d'Angleterre que la lettre ne fut envoyée à la sollicitation du Comte de Gondomar & du Duc de Buckingham, qu'après le départ de Bristol pour son Ambassade à Madrid. Le Pape Grégoire XV. étoit déjà mort, lorsque la réponse du Prince de Galles fut apportée à Rome. On la rendit à Urbain VIII. son successeur, qui prit cette occasion d'envoyer de nouveaux Brefs au Roi Jaques & au Prince son fils. On en parlera dans la suite de l'affaire du mariage.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE VINTIEME.

Pendant que la Cour de France 1623.
 paroïssoit toute occupée des di- Ligne entre
 vertissemens du Carnaval, Louis le Roi de
 avoit conclu & signé la ligue France, le
 projetée dans l'entrevue d'A- Duc de Sa-
 vignon, & avancée depuis à Lion, voie, & la
 tre la Couronne de France, la Républi- République
 que de Venise, & Charles Emmanuel de Venise.
 Duc de Savoie, afin de chasser les Espa-
 gnols de la Valteline, & l'Archiduc Leo-
 pold du pais des Grisons. Les pouvoirs
 de l'Ambassadeur de Venise à Paris, vin-
 rent un peu tard. Ses maîtres avoient

1623.
Nani Hi-
storia Va-
neta. L. V.
 1623.
Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 446.
 447. &c.
Histoire du
Connétable
de Lesdiguié-
res. L. XI.
 Chap. 8.

vivement pressé la Cour de France, de prendre enfin des mesures efficaces pour s'opposer aux usurpations continuelles de la Maison d'Autriche. Cependant, il y eut un assez grand nombre de Sénateurs contraires à la conclusion de la ligue, quand elle fut proposée. Plus timides & plus circonspects que les autres, ils représentoient que la République s'engageoit dans une guerre contre la Couronne d'Espagne, & qu'il seroit impossible d'y réussir sans un puissant secours de celle de France. *Et pouvons-nous compter*, ajoutoit-on, *sur un Prince à qui les Huguenots donnent de grandes occupations chez lui, & dont les Ministres sont presque tous dévoués à la Cour de Rome, & par conséquent à celle de Madrid ? Le Duc de Savoie entre dans la ligue, parce qu'il espère d'en tirer quelque profit. S'il ne trouve pas à contenter son ambition en s'agrandissant, il voudra se dédommager à nos dépens. On nous demandera sans cesse de l'argent pour lui.* Le sentiment contraire prévalut. La République avoit un trop grand intérêt à ne souffrir pas que la Maison d'Autriche exécutât son projet de s'emparer de la Valteline & du pais des Grisons.

La ligue fut donc enfin signée à Paris le 7. Février de l'an 1623. Elle devoit durer deux ans; peut-être plus, si cela étoit nécessaire pour obtenir la restitution de ce que le Gouverneur de Milan & l'Archiduc Leopold avoient usurpé. Chacune des trois Puissances confédérées s'engageoit

gageoit à fournir un certain nombre de troupes à proportion de ses forces. On prétendoit avoir une armée de trente ou quarante mille fantassins , & de six mille chevaux. Le Roi fournissoit quinze ou dix-huit mille hommes , la République douze , & le Duc huit. On mettoit de toutes les parties le fameux Comte de Mansfelt , quand il étoit question d'attaquer la Maison d'Autriche. Les nouveaux Conféderez convinrent de lui donner trois cent mille écus par an , à condition qu'il se jetteroit dans la Franche-Comté , afin d'empêcher les secours qui pourroient venir des Pais-Bas en Italie. On prétendoit aussi que l'Armée de Mansfelt fût là comme un corps de reserve , prêt à passer les Alpes en cas de besoin. C'est une chose assez singulière. La Cour de France paroissoit mépriser Mansfelt : on l'y traitoit de *bandolier*. Et cependant elle négocioit avec lui. Il fallut même lui avancer quelque argent dans cette rencontre. Mansfelt ne promettoit rien qu'à ceux qui venoient le trouver la bourse à la main. La France devoit paier la moitié des trois cent mille écus , & la République les deux tiers de l'autre moitié. Charles Emmanuel donnoit le reste. On invita les Suisses à entrer dans la ligue : mais les Cantons Catholiques gagnés par le Nonce du Pape & par l'Ambassadeur d'Espagne , empêchèrent que le Corps Helvétique ne se mêlât de cette affaire.

1623.
Les forts de
la Valteline
occupés par
les Espa-
gnols sont
mis en dé-
pôt entre
les mains
du Pape.

*Nani, Histoire
Veneta.
Lib. V.
1623.
Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. V.
Pag. 456.
457. &c.
Lettre de
Marque-
mont dans
les Mémoi-
res pour
l'Histoire
du Cardinal
de Richelieu.
1623.*

La nouvelle de la ligue signée allarma fort la Cour de Madrid. Celle de Rome se recria beaucoup sur le dessein d'appeller Mansfelt aux portes de l'Italie, & peut-être de l'y faire entrer. On le craignoit étrangement par tout. Les Espagnols recourent à leurs artifices ordinaires pour reculer la restitution de ce qu'ils ont pris, & pour se dispenser de l'exécution du traité de Madrid négocié par Bassompierre. En tenant ce qui fut promis alors, le Roi Catholique se délivroit de l'embaras d'une guerre qui le menaçoit du côté de l'Italie. Mais le Duc de Feria Gouverneur de Milan entêté de soutenir ce qu'il avoit entrepris, représente au Conseil de Madrid, qu'il est d'une extrême importance de profiter d'une si belle occasion de perdre la Valteline, ou du moins d'avoir la liberté d'y faire passer des troupes. Les Ministres Espagnols toujours disposés à rompre les engagements les plus solennels, quand il s'agit de l'agrandissement de leur Monarchie, écoutent la proposition. Ils ne pensent plus qu'à rendre le traité de Madrid inutile, dez qu'ils voient que le Roi de France occupé contre ses sujets Réformez, n'est plus en état d'envoyer les troupes en Italie. Don Baltazar de Zúñiga cet habile homme d'Etat ménagea fort bien les choses à l'avantage du Roi son maître, par le moyen des Ministres de la Cour de Rome. Sous prétexte de maintenir la Religion Catholique dans la Valteline, en attendant que le traité de Ma-
drid

rid puisse être exécuté, Du Fargis Com-
 e de la Rochepot Ambassadeur de France
 n Espagne, signe mal à propos l'an 1621.
 un nouveau traité à l'Aranjuez, par le-
 quel il consent au nom de Louis, que les
 orts occupez, ou bâtis par les Espagnols
 lans la Valteline, soient mis en dépôt
 entre les mains d'un Prince Catholique,
 usques à ce que les deux Couronnes con-
 viennent sur les difficultez qui se rencon-
 rent dans l'observation du traité de Ma-
 lrid. La Cour de France refusa la rati-
 fication de ce que Du Fargis avoit fait.
 Mais Louis engagé dans une guerre civi-
 e, ne pouvoit faire grande peur aux Es-
 pagnols. Ils offroient tantôt de remettre
 les forts entre les mains du Duc de Lorai-
 ne, puis du Grand-Duc de Toscane, en-
 fin du Pape. Comme ces Souverains crai-
 gnoient également de se commettre avec
 l'une ou l'autre des deux Couronnes, Phi-
 lippe garde non seulement ce que son
 Gouverneur de Milan avoit pris dans la
 Valteline; mais ses Ministres eurent en-
 core le temps de prendre des mesures pour
 y établir la domination de leur maître.

Quand on eut donc appris à Madrid
 que le Roi de France, la République de
 Venise, & le Duc de Savoie, s'étoient li-
 guez tout de bon, afin d'obliger la Maison
 d'Autriche à se désister de ses entreprises
 sur la Valteline & sur la liberté des Gri-
 sons, les Espagnols n'eurent plus d'autre
 ressource que de presser le Pape de rece-
 voir le dépôt des forts, & de faire en sorte
 que

1623. que la France consentit qu'ils fussent remis entre les mains de Sa Sainteté, jusques à l'entier acommodement des contestations. Les parens de Grégoire étoient à la dévotion du Roi d'Espagne. Ils furent gagnez en faisant épouser au neveu du vieux Pontife la Princesse de Venouse riche héritière, dont les terres & les fiefs étoient dans le Roiaume de Naples. On jugeoit bien à la Cour de Madrid que les forts de la Valteline demeureroient à la disposition du Roi d'Espagne, quoiqu'ils fussent en apparence entre les mains du Pape trop foible pour les garder, si Sa Majesté Catholique vouloit les reprendre.
- Les Espagnols espéroient encore que Grégoire étant désormais l'arbitre du différend, il sauroit le terminer d'une manière plus avantageuse à Philippe, que celle dont les deux Rois étoient convenus dans le traité de Madrid. Le Duc d'Albuquerque va donc représenter à Sa Sainteté de la part du Roi d'Espagne, que Sa Majesté Catholique n'est entrée dans la Valteline, qu'à la sollicitation des gens du pais qui lui ont demandé sa protection, & la conservation de leur Religion. *Bien loin que le Roi mon maître, disoit Albuquerque, ait intention de profiter de la conjoncture pour se rendre plus puissant en Italie, il offre de remettre tout entre les mains du Père commun des Chrétiens; de celui qui a le plus grand intérêt à maintenir la Religion Catholique. On attend de la prudence du Pape, qu'il dissipera les ombrages & la jalousie*

lousie de certaines Puissances, qu'il arrêtera les entreprises des Grisons hérétiques, qu'il conservera la Religion dans la Valteline, & qu'il mettra l'Italie dans une parfaite seureté. C'est tout ce que le Roi mon maître souhaite, & il se repose entièrement sur la sagesse, & sur les bonnes intentions du Pape. 1623.

La réception du dépôt aiant été proposée aux plus habiles gens de la Cour de Rome, les sentimens se trouvèrent partagés. Plusieurs étoient d'avis que Grégoire ne s'engageât point dans cette affaire, qu'il demeurât toujours neutre, & qu'il se contentât d'offrir sa médiation & son entremise pour terminer les différens à l'amiable. Si les Puissances confédérées, disoit-on de fort bon sens, ne veulent pas s'en tenir aux conditions que le Pape proposera, elles entreprendront de ravoir les forts à main armée. Les drapeaux de l'Eglise ne seront qu'une foible défense. Il faudra recourir au Gouverneur de Milan, & appeller les troupes Espagnoles. Voilà une guerre ouverte entre les deux Couronnes, & le Pape dans la nécessité d'y entrer conjointement avec le Roi d'Espagne. Mansfelt, les Suisses, & les Allemans fonderont en Italie sous prétexte de secourir les Grisons Protestans. Enfin l'acommodement ne se fera jamais qu'en rendant la Valteline à ses anciens maîtres. C'est le but des Puissances confédérées. Est-il bienséant que le Pape s'expose à remettre lui-même à des hérétiques un dépôt dont la garde sera confiée

1623. *fée au S. Siège?* Quelque fortes que fussent ces raisons, elles ne firent aucune impression sur l'esprit de Grégoire. Il étoit obsédé par ses parens; Et la Cour de Madrid avoit eu l'habile prévoyance de gagner les neveux intéressez d'un vieillard, qui sur le bord de son tombeau, ne voioit pas qu'il s'exposoit à laisser l'embaras d'une guerre à son successeur.

La Cour de France sembla d'abord faire quelque difficulté de consentir au dépôt. Mais le Chancelier de Silleri & Pui-sieux son fils qui croient la guerre contraire à leurs desseins & à la conservation de leur autorité, persuadent à Louis de laisser mettre les forts entre les mains de Grégoire. *Ils seront tirez de celles des Espagnols, ajoûtoient-ils; Et le Pape chargé d'un pesant fardeau, s'appliquera incessamment à trouver les moyens d'un bon accommodement. Il faut seulement faire entendre à la Cour de Rome, que le dépôt n'est que pour deux ou trois mois. De manière que dans ce terme préfix, les forts doivent être démolis, & les choses remises dans leur premier état. Autrement Votre Majesté & ses alliez sommeront le Pape de se joindre à eux, pour obliger le Roi d'Espagne à faire justice.* Le Sénat de Venise n'agréoit point ce dépôt. Les artifices & les vuës secrètes de la Cour de Madrid fautoient aux yeux de ces Politiques éclairés. Zeno Ambassadeur de la République à Rome, se déchainoit si fort contre le dépôt, qu'il eut des paroles fâcheuses avec

avec le Cardinal Ludovisio. Le Ministre Vénitien ne gardoit point de mesures, & il ne concertoit rien avec Silleri Ambassadeur de France, qui lui étoit suspect. Mais enfin, Sa Majesté Très-Chrétienne consentant au dépôt, le Sénat fut obligé de faire de même. Le Duc de Fano frère de Grégoire part donc à la tête de quinze cens hommes de pied & de cinq cens chevaux des troupes Ecclésiastiques, & s'en va dans la Valteline recevoir le dépôt au nom du Pape. Il s'en mit en possession, & le Gouverneur de Milan lui fournit des vivres & des munitions. Le Duc de Feria trouve encore je ne sai quel prétexte frivole, de laisser une garnison Espagnole dans trois places. Fano retourne peu de temps après à Rome; & il laisse au Marquis Bagni le commandement des troupes, & le soin de garder les forts.

1623.

La mauvaise santé du Pape rappelloit son frère auprès de lui. Grégoire XV. mourut le 8. Juillet, après deux ans & quelques mois de Pontificat. Le Cardinal Ludovisio qui gouvernoit absolument, sut profiter du temps. Il eut soin de mettre de grandes dignitez dans sa Maison, de lui procurer des alliances avantageuses, & d'amasser du bien. Ce qu'on appelle à Rome le *Sacré Collège*, avoit perdu un de ses membres, dont la religieuse libéralité condamnoit bien hautement l'avarice du Pape & de son neveu. Rendons justice à la mémoire du Cardinal

Mort du Pape Grégoire XV. & de Priuli Doge de Venise.

Nani, *Historia Veneta. Lib. V.* 1623.

Vittorio

Mon-Siri, *Memo-*

1623. *Montalte.* Ce que Marquemont Arche-
veque de Lion écrit de lui à Puisieux Sé-
cretaire d'Etat, mérite que tous les Histo-
riens qui aiment la vertu, rapportent un
si beau témoignage. Le Cardinal Mon-
talte, le père des pauvres est mort, dit Mar-
quemont. Les parties de banque justifient
qu'en 38. années de Cardinalat, il a donné
jusques à treize cent mille écus, outre plu-
sieurs charitez, qu'il a faites de sa main, &
qui n'ont pas été mises par écrit. Montalte
étoit de la famille obscure & basse du cé-
lébre Sixte V. Qu'il est glorieux à ce Car-
dinal d'avoir fait un usage si Chrétien des
grands revenus qu'un Pape orgueilleux
avoit laissez à ses parens! Antoine Priuli
Doge de Venise mourut aussi dans ce mé-
me temps. François Foscarini lui succé-
da. Il s'étoit distingué dans les premiers
emplois de la République; Et ses Ambas-
sades dans les premières Cours de l'Euro-
pe, lui acquirent beaucoup de réputation.
L'Histoire de Venise donne à Foscarini ce
bel éloge, qu'on ne trouva jamais rien
à dire à ses mœurs, ni à ses actions. Si
cela est vrai à la lettre, ce Prince mérite
une gloire immortelle d'avoir conservé
tant d'innocence & d'intégrité dans la cor-
ruption de sa patrie, & des Cours où il
fut employé.

Le Cardinal *On crut que le Conclave seroit long*
Maffeo Bar- après la mort de Grégoire XV. à cause de
berini est la nouvelle Bulle que ce Pape avoit pu-
fait Pape bliée pour régler les formalitez de l'élec-
sous le nom tion, & de la diversité des factions.
 VIII. Lu

Ludovisio & Borghése étoient à la tête des deux principales. Chacun d'eux prétendoit élever une créature de son oncle. Après ces deux, les Cardinaux de Savoie, de Médicis, & Farnése avoient le plus de crédit dans le Conclave. Farnése plus habile & plus versé qu'aucun autre dans le manége des Conclaves, réunit avec tant de dextérité les différens partis en faveur du Cardinal Maffeo Barberini Florentin, que le 6. Août la plupart des Cardinaux, & sur tout ceux qui étoient avancez en âge, se trouvèrent fort surpris d'avoir eux-mêmes renversé toutes leurs espérances, en choisissant un homme de cinquante-six ans, & d'une constitution qui promettoit une longue vie. Barberini prit le nom d'Urbain VIII. Il se picquoit d'habileté dans les belles lettres, & de faire bien des vers Latins. Nous en avons de sa façon qui paroissent supportables. Comme ce Pontificat est un des plus longs qu'on ait jamais vus, le Pape & ses parens auront désormais grande part aux affaires de l'Europe. C'est pourquoy je donnerai ici l'extrait d'une relation de la Cour de Rome un peu après l'exaltation d'Urbain VIII. que Marquemont dressa pour servir d'instruction aux Ministres du Roi de France.

Urbain avoit de bonnes qualitez, au rapport de Marquemont. Il ne faut pas entendre cela des perfections que S. Paul exige d'un Evêque. Il y a long-temps que les Papes ne s'en picquent plus. Ce-

lui

1622.
Nani, Historia Veneta.
Lib. V.
1623.
Vittorio Siri, Memorie Recondite.
Tom. V.
Pag. 517.
518.
Mercurio Francese.
1623.

1623. lui qui voudroit se former maintenant sur le modèle que les Apôtres ont laissé, passeroit pour un bon Prêtre, & pour un Pape fort médiocre. Si vous voulez mériter d'être le prétendu Successeur de S. Pierre, acquerez seulement ce qui peut vous rendre habile & raffiné Politique. L'inclination d'Urbain, dit-on, le portoit vers la France. Mais il ménageoit les autres Puissances par intérêt & par prudence. Jaloux de son autorité à l'exemple de ses arrogans prédécesseurs, il tâchoit de la maintenir, & de l'étendre même autant qu'il étoit possible. On craignit d'abord qu'il n'eût trop de fermeté, peut-être de l'opiniâtreté. Mais le nouveau Pape sut vaincre son humeur. Il paroissoit doux & traitable. Quand on lui faisoit voir la raison & la justice, il changeoit sans peine une résolution déjà prise. La manière de bien négocier avec le S. Père, c'étoit de le flatter par des louanges ingénieuses, & par des soumissions extraordinaires, sur tout quand il étoit question d'obtenir une grace. Que si vous avez raison de lui demander certaines choses, en ce cas, il falloit lui parler d'un ton ferme, & ne lui céder point. Cela le mettoit en peine, & le contraignoit à se déterminer. Comme le Pape avoit l'esprit prompt, & le naturel vif, les Ministres des Princes prenoient soin de le prévenir de bonne heure sur ce qu'ils souhaitoient de lui. Toutes les affaires passaient par ses mains. Ses parens & les Ministres n'en-

*Mémoire de
Marquese-
mont dans les
Mémoires
pour l'Hif-
toire du
Cardinal de
Richelieu.
1624.*

n'entreprenoient rien sans son ordre. Il se reservoit même de certaines choses qu'il ne leur communiquoit pas. 1617.

Carlo Barberini son frère, & Magalotti dont l'autre avoit épousé la sœur, pouvoient beaucoup sur l'esprit d'Urbain. Il prenoit sur tout les avis de Magalotti qui devint Cardinal. C'est-pourquoi les Espagnols s'appliquèrent à le gagner. Magalotti avoit en effet de l'inclination pour eux, quoiqu'il affectât de dire que le Pape devoit tenir la balance égale entre les deux Couronnes. Urbain avoit un autre frère nommé Antoine qui s'étoit fait Capucin. Le Pape l'éleva au Cardinalat après l'avoir gardé quelque temps dans le Palais Pontifical. Le Père Antoine y mena quelque tems une vie fort retirée, & il voioit seulement son frère Urbain à certaines heures. Don Carlo leur aîné faisoit profession de ne se mêler d'aucune affaire, si ce n'est de ce qui regardoit sa charge de Général de l'Eglise. Mais il entroit véritablement dans tout. Le Pape prenoit ses avis, & y déferoit beaucoup. Il jouissoit de vingt-cinq mille écus de rente, sans y comprendre les appointemens qu'il tiroit d'Urbain. On jugea d'abord que Carlo penseroit à s'enrichir, mais que ce seroit par des moïens honnêtes. Ni lui, ni les siens ne reçurent aucuns présents, chose inouïe, dit Marquemont, parmi les parens d'un Pape. L'aîné des trois fils de Don Carlo, c'étoit le Cardinal François Barberin, si recommanda-
ble

1623. ble en nos jours par ses aumônes, par ses libéralitez, & par son affection aux Lettres. Il avoit vingt-six ans lors que son oncle lui donna le chapeau, & qu'il fut comme les autres neveux, Surintendant des affaires. Si Urbain lui acorda le dehors & l'éclat du gouvernement, il ne lui en laissa pas tout le pouvoir. Le Pape vouloit diriger son neveu en toutes choses. On rend ce témoignage au Cardinal François Barberin, que ses mœurs étoient réglées, & qu'il avoit beaucoup de candeur. Mais il affectoit un grand zèle pour la grandeur de l'Eglise & pour l'autorité du Pontificat.

Don Thadeo son cadet devoit être le chef de la Maison Barberine, & les Espagnols lui offrirent d'abord en mariage une riche héritière de Sicile. Antoine le dernier des trois frères fut premièrement Chevalier de Malte. Son oncle lui donna ensuite le Chapeau rouge. C'est le Cardinal Antoine que nous avons vu Archevêque de Reims & Grand-Aumônier de France. François Barberin parut d'abord favorable aux Espagnols. Il s'en excusoit en disant qu'il devoit contrebalancer l'inclination toute Françoisise de son oncle, & que si on donnoit trop d'ombrage & de jalousie aux Espagnols, la tranquillité du Pontificat d'Urbain pourroit être troublée. Le Cardinal de la Valette fils du Duc d'Alpernon fit grande figure à Rome dans la première année d'Urbain. Il s'y distinguoit, dit-on, par le règlement de ses mœurs.

mœurs, par sa doctrine dans les Congrégations en présence du Pape, & par sa politesse. On jugea pourtant que la fierté que son père lui avoit inspirée, ne s'accommoderoit pas long-temps des manières de la Cour de Rome. Un nouveau Cardinal y doit être fort souple. Puisque Marquemont nous vante le règlement des mœurs de la Valette, le bon Archevêque n'étoit pas autrement scrupuleux, ou bien il parloit à la manière de la Cour de Rome. Vous y passez pour réglé, dez que vous n'êtes pas entièrement perdu de débauches. Le Cardinal de la Valette avoit plus les inclinations & les manières d'un Courtisan & d'un Guerrier, que les qualités d'un Ecclésiastique. Galant & voluptueux autant qu'homme du monde, il n'aima rien moins que les fonctions d'un Evêque & d'un bon Cardinal. La Valette prit des bénéfices pour avoir un grand revenu : Il brigua le Chapeau rouge à cause du rang & de la distinction que la ridicule superstition du Papisme donne à ceux qui le portent.

Durant les divers mouvemens de l'Europe dont je viens de parler, les Réformez de France travailloient en vain à recueillir quelques fruits de la paix faite devant Montpellier. Leurs Députés généraux présentèrent au Roi un cahier de diverses demandes justes & raisonnables. Elles furent presque toutes éludées : Et les pauvres Réformez ne doutèrent plus que la paix ne leur dût être aussi funeste que la guerre.

1623.
Hugonis
Grotii Epi-
stola 59.
Joanni Gro-
tio Patri.
 1623.

guerre. On ne leur faisoit aucune justice; on les chicanoit sur tout. La Cour croioit cacher bien le projet formé de ruiner sourdement les Eglises Réformées, en protestant que le Roi vouloit faire observer les Edits de la meilleure foi du monde. Persuadé que les Réformez aussi mécontents que jamais, ne manqueroient pas de parler dans leurs Sinodes Provinciaux, ou Nationaux, des moiens d'éviter l'entière oppression dont leurs Eglises étoient menacées, Louis prit l'expédient qui fut fourni, pour obliger ces Assemblées Ecclésiastiques à ne se mêler que de ce qui concernoit la Religion & la Discipline. Le Roi publia une Déclaration par laquelle il ordonnoit que les Réformez tiendroient à l'avenir leurs Colloques & leurs Sinodes en présence d'un Officier Roial de la même Religion, que Sa Majesté, ou les Gouverneurs des Provinces nommeront. Comme il n'y avoit parmi les Réformez que trop de gens empressés d'obtenir des emplois & des bienfaits de la Cour, elle trouvoit facilement des Commissaires pour les Sinodes à sa dévotion. Ces Messieurs prenoient grand soin que tout s'y passât au gré du Roi & de ses Ministres. C'étoit un moien presque infallible d'avoir une bonne gratification. Voilà un des grands artifices dont Louis XIII. & son Fils se sont servis pour être exactement informez de ce qui se passoit parmi les Réformez, & pour les empêcher de prendre de concert les ré-

solu-

solutions nécessaires à leur commune défense. 1623.

Les Réformez aiant tenu cette année un Synode National à Charenton, Galand y assista en qualité de Commissaire du Roi, conformément à la nouvelle Déclaration. Non contents que les Décisions du fameux Synode de Dordrecht eussent été solennellement reçues dans le Synode d'Alets, quelques Ministres qui étoient dans les sentimens de Calvin & de Beze sur la Grace & sur la Prédestination, inferez dans la Confession de Foi des Eglises Réformées de France, entreprirent de faire jurer encore à Charenton la réception des articles définis contre les Arminiens à Dordrecht. Je ne sai par quelle intrigue la Cour voulut s'opposer à cela. Est-ce que les Jésuites & quelques Ecclésiastiques de France, dont la doctrine est plus conforme à celle des anciens Pères, & sur tout des Grecs, qu'aux Dogmes introduits en Occident par S. Augustin, furent bien aises que le Roi fit laisser aux Réformez de France, la liberté d'embrasser le sentiment d'Arminius, qui s'accorde mieux avec celui des Jésuites & du plus grand nombre des Théologiens de la Communion Romaine ? Grotius qui étoit alors en France, estimé des gens de Lettres, des premiers Magistrats de Paris, & de plusieurs Ministres d'Etat, ne fut-il point persuader à ceux-ci, que les Arminiens étant beaucoup plus moderez que leurs adversaires, il étoit à propos

1623. que le Roi les protégéât, & que Sa Majesté les fit tolérer dans les Eglises Réformées de France? Quoi qu'il en soit, Louis déclare au Synode de Charenton qu'il ne juge à propos que ses sujets Réformez pussent de recevoir les dogmes de l'Assemblée de Dordrecht, & qu'il ne prétend pas donner sa protection à ces nouvelles opinions. Le Synode fit représenter à Sa Majesté que les articles de Dordrecht étoient conformes à la Confession de Foi des Eglises Réformées de France, on ne doit pas les regarder comme des dogmes nouvellement publiez. Sa Majesté, répondirent les Ministres d'Etat au Synode, vous laisse une entière liberté de juger de votre doctrine. *C'est une affaire dont elle ne se mêle pas. Sachez seulement que le Roi n'entend point que vous fassiez, par personne sur les sentimens d'autrui, ni que votre Synode ôte à chacun la liberté de croire ce que sa conscience lui dicte sur des choses qui n'appartiennent pas à la Foi.* Les gens du Synode éludèrent la défense du Roi, en confirmant simplement ce qui avoit été déjà réglé dans le Synode National d'Alets, & en ne faisant aucune mention du Synode de Dordrecht, dont le Roi ne vouloit pas entendre parler. Cependant, Louis avoit défendu de renouveler les Decrets faits dans le Synode d'Alets, aussi bien que les Décisions de Dordrecht.

La réponse donnée au Synode de Charenton, me fait juger que Grotius avoit

apparemment fourni quelques mémoires 1623.
à la Cour de France. Peut-être aussi que *Du Maurier dans ses Mémoires de Hollande à l'article du Prince Maurice.*
cela se fit à la sollicitation de Daniel Tile-
nus grand Arminien que les Ministres du
sentiment contraire avoient chassé de Se-
dan. Cet homme né dans la Silésie par-
loit & écrivoit même en François avec
beaucoup d'élégance & de netteté. La
Cour lui faisoit bon gré de certains écrits
de sa façon contre l'Assemblée de la Ro-
chelle, & d'une réponse à l'Apologie pour
la dernière prise d'armes par les Réformez
de France, où Tilenus soutenoit le pou-
voir arbitraire & absolu des Rois. Il a-
voit certainement de l'esprit & de la scien-
ce : mais le jugement lui manquoit d'une
étrange manière. Je n'en veux point
d'autre preuve, que ce qu'un Auteur mo-
derne prévenu en sa faveur nous rapporte
de lui. *Si je me trouvois dans la nécessité
de me faire Mahométan ou Calviniste, di-
soit Tilenus, j'aimerois mieux être Ma-
hométan. Car enfin, les Mahométans
adorent un Dieu bon & miséricordieux,
au lieu que les Calvinistes nous proposent
un Dieu cruel & impitoyable qui damne
ses créatures de propos délibéré.* Il falloit
dire que le sentiment de Calvin & de ses
Disciples, ne s'accorde pas bien avec l'idée
que nous avons d'un Etre infiniment par-
fait, ni avec ce que la Sainte Ecriture
nous enseigne d'un Dieu plein de miséri-
corde & de bonté. Mais il n'y a guères
moins d'impiété que de folie à dire, qu'on
aimeroit mieux être Mahométan que Cal-
viniste.

1623. viniste. Un Chrétien qui parle de la forte, est un homme sans jugement, peut-être sans Religion.

Mort Chrétienne de du Pleffis-Mornai.

*Mercur François.
1623.
Vie de M.
du Pleffis-Mornai.
Liv. IV.*

Les injustices continuëles que la Cour faisoit aux Réformez, sur tout l'érection d'une citadelle à Montpellier, contraire au traité de paix, & le refus opiniâtre de la démolition du Fort Louis près de la Rochelle, aigrissoient extrêmement les esprits dans le Parti Réformé. On s'y plaignoit avec beaucoup de hauteur de l'infidélité des Ministres du Roi. Ils apprirent, & je ne sai si la chose avoit quelque fondement, que certaines gens alloient dant les Provinces avec des lettres des Ducs de Rohan & de Soubize pour soulever tous les Réformez. Cela fut cause que le Roi publia une Déclaration, où feignant de ne croire pas ce qu'on lui avoit rapporté des desseins de Rohan & de Soubize, ni que les Réformez en général pensassent à se détourner de l'obéissance dûë au Souverain, Sa Majesté leur donnoit de nouvelles assurances de ses bonnes intentions, en confirmant tous les Edits qui leur étoient acordez. Louis commandoit ensuite que ses Commissaires demeurassent dans les Provinces jusques à l'entier accomplissement de ce qu'il avoit promis à ses sujets Réformez. Il en fut de cette Déclaration comme de toutes les autres, elle ne produisit rien. On ne vouloit qu'amuser les gens par de belles paroles. Le sage & religieux du Pleffis-Mornai alla dans ce même temps recevoir de

de Dieu la juste récompense de ce qu'il avoit fait pour son service, & pour la défense de la pureté de l'Evangile. Il avoit inutilement sollicité son rétablissement dans le gouvernement de Saumur. La Cour ne se mit nullement en peine de tenir une parole que le Roi avoit donnée par écrit de la manière du monde la plus authentique. Tout ce qu'un homme qui avoit si utilement servi Henri IV. & son Fils, put obtenir, ce fut un dédommagement de cent mille francs; encore le paiement en étoit-il assez mal assigné. Du Plessis fut tenté de refuser une somme si modique: mais la nécessité d'acquitter des dettes contractées pour le service du Roi la lui fit accepter.

Il fut tourmenté d'une fièvre tierce vers le commencement de l'Automne, & elle devint continuë dans les premiers jours de Novembre. Les Médecins désespérèrent alors de sa vie. Il n'y a rien de plus beau, de plus édifiant que ce qu'on nous raconte des dernières heures d'un Gentilhomme qui fait une si grande figure dans l'Histoire. Depuis qu'on lui eut annoncé que la fin de sa vie aprochoit, il passa deux jours entiers en faisant des actes continuels de foi, de repentance, d'actions de grâces à Dieu. On lui lisoit les plus beaux endroits du Nouveau Testament qui contiennent la promesse de la résurrection bienheureuse & de la vie éternelle. Il en-récitoit quelques passages en Grec avec une présence d'esprit admirable.

1623. Enfin, il méditoit avec ferveur les vérités de l'Evangile. *Je meurs*, disoit-il, *dans la Religion où j'ai vécu jusqu'à présent. J'ai, grâces à Dieu, défendu par mes exemples, par mes paroles, par mes écrits. Si je faisoit recommencer à vivre, je reprendrois le même chemin; j'embrasserois la pureté de l'Evangile; dussé-je essuyer encore de plus grandes disgrâces que celles qui me sont arrivées. Ma foi est uniquement appuyée sur la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ. Le Père nous l'a donnée pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre redemption.* Le Pasteur lui ayant remis devant les yeux l'endroit où l'Apôtre S. Jean dit que nous sommes maintenant enfans de Dieu, que ce que nous serons n'est point encore manifesté, & que dans la dernière apparition de Jésus-Christ nous lui deviendrons semblables; du Plessis se fit incontinent lire l'endroit de la première Epître aux Corinthiens, où l'Apôtre prouve la vérité de la résurrection dernière. Enfin, quand on lui demanda s'il mourroit bien persuadé de ces grandes merveilles, *Oui*, répondit-il en citant un endroit de l'Ecriture Sainte en Grec, *j'en suis convaincu par la démonstration du Saint Esprit, plus puissante, plus claire, plus certaine que toutes les démonstrations d'Euclide.* *J'ai vu le salut de Dieu, j'ai considéré ses œuvres magnifiques, il ne me reste plus qu'à dire avec Simeon: Seigneur, tu laisses aller maintenant ton serviteur en paix.* Telle fut la fin vraiment Chrétienne du plus savant, du

du plus pieux Gentilhomme, qui fut peut-être jamais. 1623.

Comme il y a toujours un grand nombre de François, à qui leur inquiétude naturelle, ou la pauvreté ne permettent pas de demeurer chez eux, lors qu'il n'y a ni guerre civile, ni étrangère, les Etats Généraux des Provinces-Unies en attirèrent plusieurs à leur service depuis la paix faite devant Montpellier. Quelques-uns prirent encore parti dans les troupes du Comte de Mansfelt, & se mirent en tête de suivre la fortune de ce fameux Aventurier. Le Marquis d'Inojosa que le Roi Catholique envoioit en Angleterre pour l'affaire du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles, fit en passant par Fontainebleau de grandes plaintes à Louis sur le secours d'hommes & d'argent que Sa Majesté donnoit aux Provinces-Unies. *J'ai de grandes raisons d'en user de la sorte,* répondit-elle; *Et il ne tient qu'au Roi d'Espagne de les faire cesser.* Au reste j'acquiesce seulement des obligations que le feu Roi mon père a contractées. Les choses en demeurèrent là. Il en est presque toujours de même, quand les Rois se font des plaintes réciproques de ce que l'un assiste les ennemis de l'autre contre les conditions stipulées dans les traitez précédens. Ne faut-il pas supposer maintenant que les promesses mutuelles que se font les Princes de ne secourir point les ennemis l'un de l'autre, ne sont que des formalitez qui ne signifient plus rien, & que

Entreprises
de Mansfelt
du côté de
la Westphalie.

Puffendorf,
Comment.
Rerum
Sueticarum.
Lib. I.
Nam, Historia
Veneta.
Lib. V.
1623.
Mercurio
François.
1623-1

1623. que chacun se reserve mentalement le droit de n'accomplir point la condition, en cas qu'elle se trouve contraire à ses intérêts ? En conséquence de la paix faite à Vervins entre les deux Couronnes, Henri IV. ne devoit plus secourir les Provinces-Unies. Il le fit cependant. Un Roi si habile n'avoit garde de souffrir que la Monarchie d'Espagne recouvrât ce qu'elle perdoit par la formation de la République des Provinces-Unies. Le Petit-fils d'Henri IV. s'engagea de même dans le traité des Pyrénées à ne donner aucun secours au Portugal contre Philippe IV. Roi d'Espagne. Et il crut ensuite que son honneur & sa conscience lui permettoient de violer une promesse si solennellement jurée. Ceux qui jugent des choses par les lumières du bon sens, & par les règles de l'Evangile, ne voient pas bien comment cela s'accorde avec le Christianisme, ni même avec la Religion naturelle. Mais les Politiques ont d'autres maximes. *Les Princes gouvernent les peuples*, dit le Duc de Rohan, & *l'intérêt gouverne les Princes*. Etrange axiome de ces derniers siècles ! S'il étoit permis aux particuliers de le suivre impunément, il faudroit renoncer à la société civile.

Ernest Comte de Mansfelt s'accommodoit de la maxime aussi bien que les Têtes Couronnées. On lui avoit donné de l'argent pour faire une diversion sur les terres de la Maison d'Autriche, pendant

dant que les trois Puissances confédérées 1623.
 agiroient du côté de l'Italie. Mais Ernest persuadé qu'il lui étoit plus avantageux de faire la guerre en Allemagne, garde l'argent reçu, & prit d'étroites liaisons avec le Roi de Dannemark, les Princes de la basse Saxe, & les Provinces-Unies qui l'engagèrent à se jeter dans l'Evêché de Munster & dans la Vestphalie. Don Gonzales de Cordouë, & le Comte d'Anholt s'avancent avec des troupes, afin de s'opposer aux progrès de Mansfelt, lequel après avoir ravagé le Comté d'Oldembourg, s'empare de quelques places, les fortifie, & fait des courses jusques aux portes de Munster. Un nouvel orage se formoit alors du côté de la basse Saxe. Le Roi de Dannemark, l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Brunswick, d'Holstein, & de Meckelbourg, mécontents de ce qui s'étoit passé dans la Diète de Ratisbonne, tinrent une assemblée, où les villes Impériales du même Cercle envoièrent leurs Députés. Il y fut résolu de lever une armée sous prétexte de pourvoir à la sûreté de la basse Saxe durant tous les mouvemens de l'Empire, & d'en donner le commandement à Christian de Brunswick Administrateur d'Halberstat. La délibération devoit être suspecte à l'Empereur. Ce Cercle armoit, & il mettoit à la tête de ses troupes le plus grand ennemi de la Maison d'Autriche, & le plus zélé partisan du Roi de Bohême. Fre-

1623. deric Ulric Duc de Brunswick, frère aîné de Christian, s'imagina qu'il dissiperoit peut-être la jalousie & les ombrages de la Cour Impériale en écrivant à Ferdinand, que le Cercle de la basse Saxe n'avoit offert le commandement de ses troupes à Christian, que dans le dessein de le retirer de son association avec le Comte de Mansfelt, & de le faire rentrer dans les bonnes grâces de Sa Majesté Impériale.

Défaite de
l'Armée
d'Halberstat
par le Général Tilli.

On ne se fia point trop à ces belles paroles. Tilli eut ordre de marcher vers la basse Saxe avec les troupes de l'Empereur & de Bavière, & d'observer les démarches d'Halberstat qui s'y étoit rendu après s'être séparé de Mansfelt en apparence. Quoique les Princes de Brunswick fissent courir le bruit que Christian ne demandoit pas mieux que de se réconcilier avec l'Empereur, on ne doutoit pas qu'Halberstat n'eût formé le dessein de rejoindre Mansfelt avec une armée de vingt mille hommes, & de faire ensemble de nouveaux efforts en faveur du Roi de Bohême. C'est pourquoi Tilli arrivé sur les confins de la basse Saxe, envoya dire au Duc Ulric, que les troupes Impériales entreroient dans les Etats de la Maison de Brunswick, à moins que Christian ne désarme, & n'accepte la grâce que l'Empereur lui offre. On tâcha de gagner du temps en chicanant sur les conditions, & en demandant que la grâce fût plus ample. Ferdinand qui craint de

Puffendorf,
Comment.
Rerum Successarum.
Lib. I.
Nam, Historia Veneta.
Lib. V.
Mercurius Francicus.
1623.

nou-

nouvelles affaires du côté de la Hongrie, où Bethlen Gabor remuoit après s'être assuré de quelque secours que la Porte Ottomane lui devoit fournir : Ferdinand, dis-je, veut bien acorder toutes les demandes raisonnables que fait Christian. Mais celui-ci n'avoit nulle envie de s'accommoder : Et le Duc Ulric son frère d'intelligence avec lui, pressoit Tilli de se retirer incessamment des Etats de la Maison de Brunswick. Les autres Princes de la basse Saxe n'étoient guères moins embarrassés qu'Ulric. Ils ne se trouvoient pas assez forts pour résister à l'Armée de Tilli bien aguerrie, & commandée par de bons Officiers. Cela les mit dans la nécessité de céder. On fait dire à Christian de se retirer incessamment de la basse Saxe.

Il fallut bien prendre ce parti. Halberstat se voioit en danger d'être enveloppé de tous côtez par ses ennemis, & par ses amis même, qui ne vouloient pas attirer la guerre chez eux. Le voilà donc qui passe le Vesper, & qui marche vers la Westphalie avec une Armée assez nombreuse. Mais les soldats en étoient fort mal disciplinez & nullement aguerris. Tilli poursuivit vivement Halberstat avec des troupes inférieures en nombre; mais fort supérieures par leur bravoure & par l'expérience des Officiers. Les deux Armées se rencontrent près de Stadlo. Halberstat ne pouvant plus éviter le combat, y est entièrement défait. Six mille de ses gens

1623. furent tuez sur la place, & quatre mill faits prisonniers. Le canon & le bagag demeurèrent aux Impériaux. Christian acoutumé à de pareilles disgraces se retira promptement avec peu de fuiards dans les Provinces-Unies. Tilli tâcha de profiter de la victoire. Le voilà dans l'Oostfrise qui se prépare à prendre la ville d'Emden. Son dessein échoua. Outre que les Etats Généraux des Provinces-Unies avoient une bonne garnison dans la place, Mansfelt fit inonder les environs. Les Impériaux se dédommagèrent en prenant les Comtez de la Mark & de Ravensperg. Vers la fin de la campagne, les Etats Généraux engagèrent Mansfelt à recevoir une somme d'argent, & à se retirer de l'Oostfrise déjà trop ruinée. Le Comte qui ne paioit ses troupes qu'en leur permettant le pillage, les fit entrer dans l'Evêchez de Munster & de Paderborn. Elles se dissipèrent là comme leur Général le souhaitoit. Les uns furent tuez en s'écartant pour le butin, & les autres se retirèrent chez eux, ou ailleurs.

Mouvements de Bethlen Gabor en Hongrie & ailleurs.

Tilli auroit peut-être mieux profité de la défaite d'Halberstat, si l'Empereur n'avoit pas eu besoin de ses troupes. Durant le siège de Lipstat on reçut nouvelle que Bethlen Gabor Prince de Transilvanie entra en Hongrie à la tête d'une Armée de quarante mille hommes Transilvains, Hongrois, Valaques, Turcs & Tartares. L'Empereur effrayé de cette irruption inopinée qui tendoit à lui attirer sur les bras

une grande partie des forces Ottomanes, 1623.
 écrivit à Tilli de renvoyer incessamment
 les troupes Impériales au Marquis de Mon-
 tenegro. C'étoit le Général que Ferdi- *Puffendorf,*
 nand avoit résolu d'opposer à Bethlen Ga- *Commentar.*
 bor. Soit que le Transsilvain eût vérita- *Rerum Sue-*
 blement sujet de se plaindre de ce que la *cicarum.*
 Cour de Vienne n'accomplissoit pas les *Lib. I.*
 conditions du dernier traité fait avec lui ; *Mercur*
 soit qu'il se laissât éblouir des espérances *François.*
 que le Roi de Bohême lui donnoit de ra- 1623.
 battre facilement la fierté de l'Empereur ;
 & de reprendre la Bohême, ou du moins
 quelques Provinces voisines, pendant que
 Mansfelt & Halberstat occuperoient les
 meilleures troupes de l'Empereur en Alle-
 magne, Gabor entre en Hongrie, prend
 l'île de Schut sur le Danube, ravage le
 pays jusques aux murailles de Presbourg,
 s'avancé dans la Moravie, & s'empare de
 plusieurs places. Montenegro fut si mal
 opposer une digue au torrent qui mena-
 çoit d'inonder la Moravie, & de se ré-
 pandre ensuite dans la Bohême, que les
 Impériaux se trouvèrent enveloppez & en
 danger de périr faute de vivres.

Le Palatin de Hongrie servit utilement
 la Cour de Vienne dans une si grande ex-
 trémité. Il représente à Gabor que Mans-
 felt & Halberstat n'étant plus en état de
 faire aucune diversion depuis la perte de
 la bataille de Stadlo, toutes les forces de
 la Maison d'Autriche & de ses Alliez vont
 acourir au secours de la Moravie. *Et que*
savez-vous, disoit le Palatin à Gabor, *si*
vous

1623. *vous ne ferez point enveloppé vous-même dans la Moravie ? On pourroit bien se saisir des ponts & des passages , afin de vous empêcher de retourner en Hongrie. Une autre chose donnoit de l'inquiétude au Transsilvain. La division étoit grande à la Porte Ottomane sous le règne de l'imbécille Mustapha : Et les Turcs sans le secours desquels Gabor ne pouvoit résister à Ferdinand , paroissoient être à la veille d'une guerre civile. Cette considération fit penser à Bethlen Gabor , que le meilleur parti , c'étoit de se raccommoder encore avec la Cour de Vienne. On convint donc de part & d'autre d'une suspension d'armes pour deux mois , pendant laquelle on négocioit la paix. Le Transsilvain demandoit des conditions le plus avantageuses : Et l'Empereur dont les affaires étoient dans une situation d'autant meilleure , qu'il ne voioit pas grand chose à craindre de la part des Turcs , se trouva en difficulté de les accorder. La trêve fut prolongée à différentes reprises : Et l'Empereur ne put convenir avec Gabor que l'année suivante dans les premiers jours de Mai. Tout occupé de ses vastes projets en Allemagne , Ferdinand fit bonne composition au Transsilvain , de peur qu'une diversion en Hongrie , ne rompit les mesures prises avec les Espagnols , & certains Princes de l'Empire.*

Nouvelle
révolution
à la Porte
Ottomane.

La révolution arrivée à la Porte Ottomane vers la fin de cette année , rendit Gabor plus enclin à la paix. Amurat IV.
jeune

jeune Prince de quinze ans fut mis à la place de Mustapha, sous le nom duquel la Sultane sa mère & un Bassa régnoient effectivement. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup de peine à calmer les esprits mécontents du meurtre de l'infortuné Osman. La confusion étoit si grande dans l'Empire Turc, que chaque Bassa faisoit le petit Souverain dans son Gouvernement. L'un d'eux s'avançoit vers Constantinople avec une puissante armée, sous prétexte de venger la mort d'Osman. Jamais les Janissaires ne furent plus fiers, ni plus portez à la revolte. Cette milice prétendoit disposer aussi absolument de l'Empire, que les Bandes Prétoriennes sous les Empereurs Romains. Les Spahis naturellement ennemis des Janissaires, étoient extrêmement irrités de l'injustice faite à Osman par les Janissaires qui le sacrifièrent indignement sur des bruits répandus contre lui, peut-être sans aucun fondement. Il étoit bien difficile qu'une Sultane pût tenir long-temps le timon des affaires parmi tant d'orages & de tempêtes. Elle avoit beau tromper un peuple superstitieux, en lui faisant croire que Mustapha étoit un saint. Les gens d'esprit le regardoient comme un imbécille & un véritable fou. Le parti de la Sultane s'affoiblit beaucoup par la mort du Bassa son beau-fils & son confident. On l'avoit étranglé comme le principal auteur du meurtre d'Osman. Voici donc une nouvelle conspiration qui se forme en faveur d'Amu-

1623.

*Vittorio St-**ri, Memorie**Recondite.**Tom. V.**Pag. 541.**542. &c.**Mercurio**François.*

1623.

1623.

d'Amurat frère d'Osman. Les principaux Officiers de la Porte conviennent de supplier Mustapha d'assister un certain jour au Divan , & d'y faire prendre les mesures nécessaires pour arrêter la révolte qui augmentoit en Asie. Ce n'étoit qu'un prétexte. Les Officiers prétendoient montrer tout publiquement l'imbécillité de Mustapha , en convaincre le peuple , & le porter à mettre Amurat sur le trône. Prince qui donnoit déjà de grandes espérances.

La Sultane mère de Mustapha pénétra les intentions de ceux qui demandoient que Mustapha parût au Divan. Elle espéra de dissiper la faction en faisant mourir Amurat & ses frères. C'étoit mettre les Turcs dans la nécessité de se contenter de Mustapha , qui se trouveroit le seul du sang Ottoman. Mais le Grand Visir déconcerta la Sultane en gardant les jeunes Princes avec un soin extraordinaire. Cette femme habile & ambitieuse jugea bien qu'elle & son Mustapha étoient perdus , puis qu'on ne laissoit plus les jeunes Princes à leur disposition. Elle voulut s'étrangler elle-même du cordeau qu'elle avoit préparé pour Amurat & pour ses frères. Mais quelques gens la retinrent. Le jour marqué pour l'assemblée du Divan , le Grand Visir , le Muphti , & les principaux Officiers de l'Empire , vont prier Mustapha de venir au Conseil. Il leur répond de la manière du monde la plus folle & la plus extravagante. Le Muphti

en dresse un acte par écrit. On le lit au Divan , & Amurat est proclamé Empereur. Il parut incontinent porté dans une chaise riche & superbe. Le Muphti & les Officiers lui rendent leurs hommages : Et le peuple approuve le changement par ses acclamations. Amurat alla prendre le jour suivant l'épée des mains du Muphti selon les cérémonies acoutumées. L'imbécille Mustapha se vid ainsi déposé pour la seconde fois. Ce ne fut jamais qu'un Roi de théâtre , la Sultane sa mère le fit paroître sur la scène pour avoir toute l'autorité , pendant qu'il s'amuseroit à faire le fou dans un appartement retiré. On dit qu'Amurat plein de feu & d'ambition , ne fut pas long-temps sur le thrône , sans se proposer de marcher sur les traces de ses belliqueux ancêtres. Il lisoit avec plaisir les conquêtes du grand Soliman : Il témoignoit une impatience extraordinaire de faire la guerre aux Chrétiens , dez que l'Empire Turc n'auroit plus rien à craindre du côté de la Perse.

Harlai de Cesi Ambassadeur de France à Constantinople écrivit régulièrement au Roi son maître le progrès & les circonstances de la révolution. Mais Louis prenoit moins de part à ce qui se passoit chez les Turcs , qu'aux nouvelles que Du Fargis son Ambassadeur à Madrid lui envoyoit de la négociation du mariage de l'Infante avec Charles Prince de Galles. Dez que la Cour de France & le Sénat de Venise

Suite de la
négociation
du mariage
de l'Infante
avec le Prin-
ce de Galles.
*Rushworth's
Historical
Collections.*
1623. &
1626.
*Wilson's Hi-
story of*

1623.
Great-Bri-
tain.
Hacket's Li-
fe of Arch-
Bishop Wil-
liams.
Part. I.
Mercur
François.
 1623.

s'apperçurent que le Comte Duc d'Ol-
 varez pensoit sérieusement à la conclu-
 sion de l'affaire, ces deux Puissances tâ-
 chèrent de la traverser secrètement à Ma-
 drid & à Rome. L'union étroite de l'An-
 gleterre avec la Maison d'Autriche leur
 paroissoit d'une trop dangereuse consé-
 quence à la liberté de l'Europe. Cepen-
 dant les intrigues des Ministres de France
 & de Venise n'eussent jamais pu rompre
 une négociation tant avancée, si le Duc
 de Buckingham ouvrant enfin les yeux,
 n'eût apperçu le danger auquel il expo-
 soit sa fortune & sa tête, en ménageant
 un mariage odieux à tous les bons An-
 glois, dont le principal Négociateur ne
 pouvoit guères éviter d'être un jour atta-
 qué par le premier Parlement assemblé.

Buckingham n'étoit pas du nombre de
 ces Favoris qui ne pensent qu'à eux-mê-
 mes, & tout au plus à leurs parens. J'ai
 déjà dit qu'il avoit un Conseil secret pour
 ses affaires domestiques, & même pour
 celles d'Etat. Ceux qui le composoient,
 amplement récompensez, avertissoient le
 Duc de tout ce qui se passoit à Londres;
 ils l'informoient de la bonne ou mauvaise
 disposition du peuple à son égard; ils lui
 donnoient des avis sincères sur les mesu-
 res qu'il devoit prendre. Ces gens écri-
 virent à Buckingham de rendre sa négo-
 ciation plus difficile, & de la rompre dez
 qu'il le pouroit avec seureté. *Toute l'An-*
gleterre le souhaite, disoient-ils: *Et vous*
devez ménager avec autant de soin l'affec-
tion

tion du peuple que les bonnes graces du Roi. Du moins si le mariage ne se peut empêcher, faites en sorte que la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale en soit la condition principale. Tout le monde est ici sensible à la disgrâce de la Reine de Bohême & des petits-enfans du Roi. S'ils ne retiennent aucun avantage de l'alliance que vous négociez, cela est capable de vous perdre sans ressource. Mais le plus sûr, c'est de rompre le mariage. Vous serez généralement applaudi, & vous vous verrez au dessus de ceux à qui votre élévation donne du chagrin & de l'envie. Elizabeth d'Angleterre Reine de Bohême agissoit de son côté pour gagner le Faveur du Roi son père. Il étoit trop important à la Maison Palatine que le mariage se rompît; ou du moins qu'il ne se conclût point sans la restitution des Etats héréditaires de l'Electorat. Le Roi & la Reine de Bohême firent l'honneur à Buckingham de le prier d'être parrein d'un de leurs enfans: Et sous ce prétexte, ils envoièrent un Express à Madrid, qui devoit agir secrètement auprès du Prince de Galles & du Duc. On dit même, du moins les Espagnols le publièrent hardiment, que le Roi & la Reine de Bohême offrirent au Duc de donner une de leurs filles en mariage à son Fils.

Soit qu'il goûtât les raisons de ceux qui lui écrivoient de Londres, soit qu'il fût ébloui de la proposition d'un mariage qui allieroit son Fils à la Couronne d'Angleterre,

1623. terre , & à tout ce qu'il y a de plus grand en Allemagne , Buckingham résolut alors de rompre la négociation , de s'en faire un mérite auprès du peuple d'Angleterre , & de charger le Comte de la haine publique , en l'accusant d'avoir surpris le Roi Jaques , d'être le principal auteur du mauvais conseil donné à Sa Majesté d'envoyer le Prince de Galles en Espagne. Le Duc qui avoit un crédit égal auprès du Père & du Fils , insinua fortement à Charles de ne conclure son mariage qu'après une assurance certaine de la restitution du Palatinat , & de ne relâcher plus rien en faveur de la Religion Romaine , au delà de ce qui étoit porté dans les articles publics & secrets dont les Rois d'Espagne & d'Angleterre étoient convenus , & dont l'observation se devoit jurer bientôt de part & d'autre. Buckingham fit entendre la même chose au Roi Jaques : Et ce fut en suite de cette résolution que Sa Majesté Britannique , & ceux de son Conseil résolurent que le Roi jureroit , aussi bien que le Roi Catholique , les articles que le Marquis d'Inojosa Ambassadeur extraordinaire d'Espagne apportoit en Angleterre.

La démarche étoit délicate : Et les gens du Conseil de Jaques s'exposoit terriblement en consentant que Sa Majesté promît avec serment , que l'exécution des loix faites contre les Catholiques Romains fût suspendue ; que le Parlement n'en proposeroit plus de nouvelles ; que les
Papif

Papistes des trois Roiaumes d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande auroient du moins le libre exercice de leur Religion dans les maisons particulières ; que le Roi & le Prince de Galles emploieroient leur autorité dans le Parlement pour obtenir de lui la ratification des articles du mariage, & même l'abrogation des loix publiées contre les Catholiques Romains. Tout cela étoit contenu dans les articles secrets. Je serois surpris de voir l'Archevêque de Cantorberi, qui s'étoit opposé si vigoureusement à la conclusion du mariage, & l'Evêque de Lincoln Garde du Grand-Seau d'Angleterre jurer, aussi bien que les autres Seigneurs du Conseil du Roi, l'observation d'un traité si avantageux aux Papistes, si je ne vois que dans la conjoncture présente, & dans l'extrême embarras où le Roi Jaques s'étoit mis fort imprudemment, on ne pouvoit presque pas se dispenser de faire autrement. Le Prince de Galles se trouvoit entre les mains des Espagnols : il falloit l'en tirer adroitement, & ménager si bien les choses que la rupture de la négociation parût venir de leur côté. Que si le mariage se concluoit avec une assurance entière de la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frederic, le Roi Jaques & son Conseil espéroient que le Peuple d'Angleterre souffriroit avec moins de peine la douceur & la tolerance acordée aux Catholiques, en considération du grand avantage que les enfans du Roi tireroient de

1623. de l'alliance avec l'Espagne , & de ce que leur patrimoine & leurs dignitez seroient rendues , sans que l'Angleterre fût obligée d'entrer dans une guerre qui auroit coûté beaucoup d'hommes & d'argent.

**Nouvelles
difficultez
sur la con-
clusion du
mariage de
l'Infante a-
vec le Prin-
ce de Galles.**

Les articles aiant donc été jurez solennellement à Londres en présence du Marquis d'Inojosa & de Don Carlos Coloma Ambassadeurs d'Espagne , le mariage paroissoit absolument conclu au dehors. Coloma mit la première pierre à la Chapelle que le Roi d'Angleterre faisoit bâtir pour l'Infante ; & quelques-uns des plus beaux vaisseaux de Sa Majesté eurent ordre d'aller au port de S. Andero en Biscaie , comme pour amener le Prince de Galles & son épouse.

*Willson's Hi-
story of
Great-Bri-
tain.
Rushworth's
Historical
Collections.
1623.
1626.
Hacket's Li-
fe of Arch-
Bishop Wil-
liams.
Part. I.*

Mais plus on sembloit se préparer à finir une négociation qui duroit depuis si long - temps , moins on pensoit peut-être de part & d'autre à conclure le mariage. Les Espagnols donnèrent eux-même au Duc de Buckingham un prétexte plausible de reculer , & de leur reprocher qu'ils ne cherchoient qu'à prolonger la négociation. Soit que ce fût une précaution que la Cour de Rome à la sollicitation des Catholiques Anglois, eût conseillée au Roi d'Espagne, soit que Philippe eût lui-même des raisons secrètes d'Etat de différer encore , & de rompre peut-être , le Comte Duc d'Olivarez fit entendre au Prince de Galles que Sa Majesté Catholique aiant consulté ses Théologiens sur le mariage de l'Infante sa sœur , ils étoient d'avis qu'elle n'allât en Angle-

Angleterre qu'au Printemps de l'année 1623. suivante, & qu'on attendit l'exécution de ce que Sa Majesté Britannique avoit promis en faveur des Catholiques. Charles parut si choqué de ce nouveau délai, qu'Olivarez tâcha de l'appaiser en lui faisant espérer qu'il emmeneroit l'Infante avec lui, dez que les Ambassadeurs d'Espagne à Londres auroient écrit à Madrid que le Roi d'Angleterre avoit juré l'observation des articles envoie par le Marquis d'Inojosa.

Le Duc de Buckingham étoit alors extrêmement brouillé avec le Comte Duc d'Olivarez. Il sembloit que le Favori de Jaques prît plaisir à brusquer celui de Philippe en toutes rencontres. Depuis que Buckingham se mit en tête de rompre la négociation, les choses allèrent si loin, qu'il donna, dit-on, un démenti au Comte Duc, sur ce que celui-ci soutenoit que l'autre avoit fait espérer que le Prince de Galles embrasseroit la Religion Romaine. Plus l'Anglois témoignoit son dessein de ne rien conclure, plus l'Espagnol affectoit de vouloir donner satisfaction à Charles; soit qu'Olivarez prît ses mesures, afin que la rupture parût venir des Anglois; soit qu'ayant envie de conclure l'affaire de la manière la plus avantageuse à la Monarchie d'Espagne & à la Religion Catholique, il pensât à faire comprendre au Prince de Galles que la hauteur & la fierté de Buckingham étoient la principale cause de ce que la négociation durât si long-temps.

1623. & que l'affaire seroit bien-tôt con-
 Son Altesse employoit plutôt le Comte
 Bristol, dont l'humeur douce & insi-
 te plaisoit davantage à la Cour d'An-
 drid. Lors que les choses en étoient
 l'Evêque de Segovie vint dire assez
 propos au Duc de Buckingham, &
 tant informé du gouvernement d'Es-
 terre, il avoit reconnu que Sa Majesté
 Britannique ne pouvoit pas accorder
 tolérance aux Catholiques, sans s'exposer
 au danger d'une révolte générale de ses
 sujets. *Cela ne me surprend pas, dit*
le Prélat. Si notre Roi vouloit donner la li-
berté de conscience à quelque secte séparée de
l'Eglise, il se trouveroit dans le même cas que
l'Empereur. Tolerance, repliqua Buckingham.
Le Prince de Galles n'a jamais eu intention de
la promettre. Le Roi son père ne peut pas
sur cet article sans le consentement du Parlement.
On prétend accorder seulement la suspension des loix
faites contre les Catholiques. Cette déclaration
précise & contraire à ce qui étoit porté dans les articles
secrets jurez de part & d'autre, & qui ont été
de l'ombrage & du soupçon aux Catholiques.
 Ils s'imaginèrent que la Cour d'Angleterre
 n'avoit pas envie de faire le même
 avec les Catholiques tout ce qu'on avoit
 fait à Madrid & à Rome. Leur méfiance
 augmenta tellement, que le Comte de
 Gondomar vint dire au Duc de Buckingham,
 que l'Infante ne partira point pour l'Es-
 pagne à moins que les articles ne soient
 premièrement exécutés.

Charles parut alors si mécontent, si inquiet, que les Espagnols craignirent qu'il ne pensât à se dérober. On l'observe de plus près : Et Buckingham qui s'en aperçoit, envoie dire fièrement au Comte Duc, que si l'amour avoit obligé le Prince de Galles à venir secrètement à Madrid, la peur ne l'en feroit pas sortir de la même manière. Cependant Charles appréhendoit si fort d'être arrêté, qu'il écrivit au Roi son père, de penser moins à Son Altesse, en cas que les Espagnols usent de quelque violence, qu'aux intérêts du Roi & de la Reine de Bohême, & à la sûreté de l'Angleterre. Jaques ouvroit les yeux depuis quelque temps. Fatigué d'être le jouet de l'Empereur & du Roi d'Espagne, il mande à son Fils de revenir incessamment. Et le Duc de Buckingham reçoit ordre de partir sans le Prince, en cas que Son Altesse s'opiniâtre à demeurer plus long-temps en Espagne. Buckingham parle au Comte Duc, & lui dit que le Roi d'Angleterre déjà vieux, ne peut permettre que son Fils unique soit plus long-temps éloigné de lui, & que Sa Majesté Britannique consent que le Prince de Galles revienne en Angleterre sans l'Infante, pourvu que ce soit d'une manière convenable à l'honneur & à la réputation des deux Rois. Olivarez répond que le Prince est le maître, & qu'il peut fixer le jour de son départ. Mais on engage l'Infante à lui faire dire que le bruit de leur séparation, prochaine l'inquiète &

1623.

l'afflige. Charles fait l'amant passionné : Il protesta qu'il demeurera plus de sept ans à Madrid, que de cause moindre chagrin à sa maîtresse. Pour la vérité, les Espagnols étoient bien aises de garder le Prince de Galles le long-temps qu'ils pourroient. Mais on voit nulle envie de lui faire violence. Une bonne Politique ne le permettoit. C'étoit s'exposer à une inimitié irréconciliable avec la Couronne d'Angleterre : la Cour de Madrid craignoit cet inconvénient plus que toute autre chose de la situation présente des affaires de la Maison d'Autriche. Il eût mieux valu se contenter de faire secrètement de Charles ; extrêmement beaucoup plus dangereuse. La Reine de Bohême & ses enfans succédoient de droit au Royaume d'Angleterre. Auroit-on communément que jamais ne n'eut plus d'obligation à une sœur, que le Prince de Galles. Sans la Reine de Bohême il ne seroit peut-être jamais revenu d'Espagne.

On vint alors en négociation sur la restitution du Palatinat, en disant que l'Infante n'iroit point en Angleterre avant que cette affaire fût ajustée. La Cour de Madrid proposoit de faire rendre le Palatinat au fils du Roi de Bohême à condition qu'il épouserait une fille d'Empereur, & qu'il seroit élevé à la Cour de Vienne. Pour ce qui est de la dignité Electorale, on prétendoit qu'elle demeurât au Duc de Bavière durant sa vie, & qu'elle

qu'elle retournât ensuite au Prince Palatin. Comme son éducation auprès de l'Empereur ne parut pas du goût de la Cour d'Angleterre, on fit espérer de se relâcher sur cet article, & de permettre que le Prince fût élevé à Londres sous les yeux de l'Infante. Ces offres pour la restitution du Palatinat étant ambiguës, & incertaines, Charles demanda si le Roi d'Espagne joindroit ses armes à celles de Sa Majesté Britannique, en cas que l'Empereur ne voulût pas consentir aux propositions raisonnables dont ils conviendroient l'un & l'autre. *Monseigneur*, répondit Olivarez au Prince de Galles, *vous demandez une chose que le Roi mon maître ne peut accorder. C'est une maxime d'Etat constamment reçue dans cette Cour, de n'entrer point en guerre contre l'Empereur. Une des branches de la Maison d'Autriche n'attaquera jamais l'autre.* La maxime étoit certainement bonne. Il ne faut point douter qu'elle n'ait fort contribué à l'agrandissement de la Maison d'Autriche. Si celle de France prend désormais la même méthode, comme il y a beaucoup d'apparence, l'Europe conservera-t-elle long-temps sa liberté?

Une réponse si positive du Comte Duc fit juger à Charles que son mariage avec l'Infante ne contribueroit pas beaucoup à la restitution du Palatinat, puisque l'Empereur demeureroit toujours le maître de faire ce qu'il lui plairoit. *Monsieur*, dit le Prince à Olivarez, *si le Roi d'Espagne*

1623. *a résolu de ne rien acorder au delà de ce que vous offrez, la négociation est finie. Sa Majesté Catholique ne doit compter ni sur le mariage, ni sur l'alliance de la Couronne d'Angleterre, à moins que le Palatinat ne soit rendu.* On ne fait si les Espagnols prétendirent intimider le Prince de Galles, ou s'ils eurent véritablement du chagrin de ce que l'affaire du mariage paroïssoit presque rompue. Quoi qu'il en soit, les Grands cessèrent de faire leur cour à Charles; ils n'alloient plus à son appartement. Le Comte Duc rendit seulement quelques visites froides & sérieuses. Cependant Buckingham reçoit deux lettres qui l'avertissent de ne se rebuter point, & que la mauvaise humeur d'Olivarez n'est qu'un feu qui passeroit bien-tôt. Il revint en effet peu de temps après trouver Buckingham. *Enfin, dit l'Espagnol d'un air content, le mariage se fera: & le Diable même ne sera pas capable de le rompre. Je le croi bien,* repliqua l'Anglois. *Une affaire ménagée durant sept ans doit être à l'épreuve de toutes les difficultés.* Sept ans, reprit Olivarez: *desabusez-vous là-dessus. Il n'y a pas sept mois qu'on y pense sérieusement. J'ai dans mon porte-feuille de quoi le justifier.* Le Comte Duc montra ensuite des lettres par lesquelles Buckingham fut convaincu que la chose étoit véritable. Mais cette confiance ne rendit pas l'Anglois plus traitable. Il persista dans sa résolution de tirer honnêtement le Prince de Galles des mains

ains des Espagnols, & de rompre en- 1623.
suite le mariage.

La lettre que celui-ci avoit écrite à Gré- Brefs du Pa-
goire XV. n'étant arivée à Rome qu'après pe Urbain
la mort du Pape, elle fut rendue à Ur- VIII. au Roi
bain VIII. son successeur. Il répondit d'Angleter-
non seulement à l'honnêteté de Charles; re & au
mais il prévint encore le Roi Jaques par Prince de
un Bref obligeant & flatteur. Sa Majesté Galles.
Britannique en avoit si bien usé au re-
gard de quelques Papes, que les gens de la
Cour de Rome étoient disposez à croire
qu'un Prince Protestant qui faisoit de si
grandes avances, avoit de bons sentimens
pour la Religion Catholique. Avant que
de succéder à la Couronne d'Angleterre
après la mort de la Reine Elizabeth, il
écrivit à Clément VIII. une lettre pres-
qu'aussi respectueuse, aussi soumise qu'au-
cun Souverain de la Communion Romaine.
Il envoya un Agent secret au Pape &
aux Cardinaux. Non content de traiter
Clément de *Très-Saint Père*, & de se di-
re son *très-obéissant Fils*, Jaques lui de-
mande instamment un Chapeau de Cardi-
nal pour l'Evêque de Vaison. Il vouloit
avoir dans le Sacré Collège un témoin ir-
réprochable de ses bonnes intentions. Je
croi que Sa Majesté ménageoit ainsi la
Cour de Rome, de peur que le Pape ne la
traversât dans ses prétensions au Roiaume
d'Angleterre. Un assez grand nombre de
Seigneurs & de Gentilshommes Anglois
demeuroient attachez à l'ancienne Reli-
gion; Jaques vouloit engager la Cour de

Rushworth's
Historical
Collections.
1623.

1623. Rome à faire enforte que le Parti Papiste se déclarât pour lui en Angleterre. Le Pape le servit en effet. Mais la conspiration des poudres rompit cette bonne intelligence. Sa Majesté Britannique se brouilla d'une étrange manière avec Paul V, à l'occasion du serment qu'elle exigea des Catholiques Anglois. Les choses allèrent si loin que Jaques offrit sa flotte & ses forces à la République de Venise durant son fameux démêlé avec le Pape Paul V. La négociation du mariage en Espagne rapprocha les esprits. Jaques écrivit une lettre honnête & respectueuse à Grégoire XV, & le Pape répondit fort civilement à Sa Majesté Britannique.

Urbain VIII. qui se picquoit d'aimer les belles connoissances, & d'écrire poliment en Latin, sembla n'être pas fâché de lier quelque commerce avec un Roi qui avoit la même inclination. Le voilà donc qui prévient Sa Majesté Britannique. Il ne manque pas aussi de faire bien valoir cette première démarche. *La charité, dit-il, est le plus bel ornement du Trône Pontifical. Les plus puissans Rois de la terre nous y rendent leurs hommages. Mais la charité veut que nous nous abaissions quelquesfois pour gagner des ames à Jesus-Christ.* La prétendue charité du Pape est fort différente de celle dont S. Paul nous marque les caractères. L'une est humble & modeste, au lieu que l'autre est pleine de faste & d'orgueil. Tout le Bref d'Urbain est à peu près du même stile.

Si

Si nous l'en voulons croire , le Cardinal Barberin autrefois *Protecteur* du Roiaume d'Ecosse , gémissoit de ce qu'une si noble portion de l'héritage du S. Siége, étoit entre les mains des étrangers. Il pleuroit le malheur d'un grand Roi fils d'une *très-sainte mère* , c'est-à-dire de la Reine Marie Stuart , issu de tant de Rois Catholiques , & qui vivoit dans une communion séparée des Souverains Pontifes, pour qui tous ces Princes avoient une vénération religieuse. Mais depuis que Barberin est devenu Pape, il a de grandes raisons d'espérer que le Roi ouvrira son *esprit sublime* & orné des *plus belles connoissances* à la lumière du Ciel , & que Sa Majesté ramènera bien-tôt dans le sein de l'Eglise les nations soumises à son Sceptre.

Vos glorieux ancêtres vous invitent à une si bonne œuvre , dit Urbain à Jaques. Ils ont cru que le Roiaume des Cieux n'est ouvert aux hommes que par les clefs dont les Souverains Pontifes sont les dépositaires. Votre Majesté peut-elle mépriser , ou condamner ce qui a été cru durant tant de siècles, & par une si longue suite de Rois dont elle chérit & respecte la mémoire ? Voudroit-elle ôter du Roiaume des Cieux , les Princes qui lui en ont laissé plusieurs sur la terre ? Vous le faites, puis que vous soutenez qu'ils n'ont pas rendu à Dieu le véritable culte qu'il nous prescrit. Bannir du Paradis & précipiter au fond de l'Enfer les Rois, sur le trône desquels vous êtes assis, cette pensée ne vous fait-elle pas horreur ? Que ce raison-

1623. nement est pitoiable ! On avoit bien mauvaise opinion de l'esprit du Roi d'Angleterre à la Cour de Rome, si on l'y croit capable de se laisser éblouir par un commun si ridicule. La chose la plus cheuse pour Sa Majesté Britannique, c'est que les gens d'esprit croiront toujours qu'Urbain n'en auroit pas tant dit, qu'il n'auroit pas hasardé son Bref patétique, si Jaques, ou du moins ses Ambassadeurs secrets à Rome, n'avoient pas donné grandes espérances au Pape. Le Bref étoit envoyé en même temps au Prince de Galles, en est encore une preuve convaincante. Ce n'étoit, à proprement parler, qu'une vive exhortation à se déclarer manifestement Catholique Romain. Après cela Jaques & son Fils devoient tout attendre de la bienveillance d'Urbain. Il n'y avoit pas dans le monde un Prince intentionné pour eux.

Le Prince de Galles retourne d'Espagne en Angleterre. Charles étoit déjà de retour en Angleterre lors que le Pape écrivoit ses Brefs. Le Duc de Buckingham plus déterminé que jamais à se faire un mérite auprès des Anglois par la rupture du mariage, & à charger le Comte de Bristol de la haine publique, ménagea si bien les choses, que le Roi d'Espagne convint de laisser partir le Prince de Galles le 9. Septembre. Sa Majesté Catholique le devoit conduire à Madrid à l'Escorial. De là Charles devoit aller au Port Sant Andereo en Biscaye, où la flotte d'Angleterre l'attendoit. On craignoit que les Espagnols qui paroissent

*Rushworth's
Historical*

vol.

vouloir sérieusement la conclusion du mariage, ne prissent de l'ombrage, Charles offrit de laisser entre les mains du Comte de Bristol un acte par lequel Son Altesse donnoit pouvoir au Prince Don Carlos frère de l'Infante de l'épouser au nom du Prince de Galles dix jours après qu'on auroit reçu certaine dépêche de Rome. C'étoit la ratification des articles que les Rois d'Angleterre & d'Espagne avoient promis d'observer réciproquement. Comme on n'y avoit pas exactement suivi les intentions de la Cour de Rome, Philippe souhaita qu'avant l'entière conclusion du mariage, ils fussent préalablement agréés par le Pape. Charles & Buckingham qui ne demandoient pas mieux que de gagner du temps, & d'avoir un prétexte honnête de partir d'Espagne, sans rien finir, y consentirent volontiers. Après avoir fait de riches présens à la Reine, à l'Infante, au Prince Don Carlos, au Cardinal Infant, au Comte Duc d'Olivarez, & aux principaux Seigneurs de la Cour, Charles partit pour l'Escorial. Le Roi Catholique l'y acompagna en grande pompe. Buckingham évita de se trouver en un endroit, où le Prince devoit promettre pour la seconde fois de faire certaines choses que le Duc avoit résolu d'empêcher à quelque prix que ce fût. Il s'excusa du voiage sur la nécessité d'aller promptement donner les ordres nécessaires, afin que la flotte fût prête, lors que Son Altesse arriveroit au Port *Sant Andero*.

1627.
Collections.
 1623.
 1624.
 1626.
Wilson's
History of
Great-Bri-
tain.
Mercur
François.
 1623.

1623.

Elle vid avec plaisir le superbe palais
 l'Escorial. On y jura de nouveau l'ob-
 servation du traité de mariage. Le Prince
 remit à Bristol sa procuration avec ordre
 de procéder à la cérémonie des épous-
 les dix jours après que la ratification du
 Pape seroit arrivée. Enfin, le Secrétaire
 d'Etat de Sa Majesté Catholique dressa
 acte authentique de tout ce qui s'étoit
 passé. Les Espagnols & les Anglois pa-
 roissent également contents de part & d'au-
 tre. Philippe conduit Charles en char-
 jusques à un certain endroit. Ils se féli-
 rérent là l'un de l'autre avec de grandes
 démonstrations d'amitié. On y mit
 continent une inscription Latine gravee
 sur une colomne, pour être un monument
 éternel & fastueux du voyage de l'He-
 de trois Roiaumes, venu lui-même à
 drid demander l'Infante d'Espagne en ma-
 riage. Le Cardinal Zapata, le Marquis
 d'Ayete, les Comtes de Monterey, de
 Gondomar, de Barajas, & plusieurs Of-
 ficiers de la Maison de Sa Majesté Catho-
 lique acompagnoient le Prince de Galles
 jusques à son embarquement. Philippe
 écrit dez le lendemain une lettre obli-
 geante à Charles. Il y promet l'observa-
 tion de ce qu'il a promis. Le Prince
 répondit de la même manière: il
 protesta de faire tout agréer au Roi son
 père, & de tenir les paroles données. Mais
 il écrivit en même temps au Comte de
 Bristol de ne délivrer point, sans un nou-
 vel ordre, la procuration laissée à l'Infant.

Des

Don Carlos. Le prétexte de cette nouvelle précaution, ce fut que le Prince craignoit que l'Infante ne se jettât dans un couvent après la cérémonie des épou-failles: ce qui causeroit un si grand em-baras, que Charles ne pouroit se marier sans une difficulté presque insurmontable durant la vie de l'Infante. Les Seigneurs Espagnols furent splendidement regalez sur le bord de l'Amiral Anglois, & le Prin-ce fit mettre à la voile dez que le vent fut favorable. On dit qu'il se mocqua pour lors de la simplicité des Espagnols qui le laissoient partir après en avoir usé si mal avec lui. La flotte arriva fort heureuse-ment à Portsmouth le 5. Octobre. Char-les entra dans Londres au bruit des ac-clamations du peuple charmé de le voir. Tout le monde applaudissoit au Duc de Buckingham, de ce qu'il avoit ramené l'Héritier de la Couronne sans finir l'affai-re du mariage.

Le Roi de la Grande-Bretagne atten-
doit à Royston le retour de son fils. Si
c'étoit avec impatience; ou non, cela ne
se peut déterminer. La manière dont Ja-
ques envoya le Prince de Galles en Espa-
gne fit penser au monde que le Père ne se
mettoit pas autrement en peine de voir son
successeur auprès de lui. Charles & Buc-
kingham donnèrent tous leurs soins à dé-
couvrir au Roi les artifices & les desseins
secrets des Espagnols. On tâcha de lui
faire comprendre que le Palatinat ne se-
roit jamais rendu à Frederic ou à ses en-
fans,

Le mariage
du Prince
de Galles
avec l'In-
fante est en-
tièrement
rompu.

Rushworth's
Historical
Collections.
1623.

1623.
1624.
1626.
Wilson's
History of
Great-
Britain.
Mercur
François.
1623.

fans, à moins que ce ne fût une condition préliminaire à l'accomplissement d'un traité de mariage. Le Prince de Galles & le Duc se plaignirent hautement au Comte de Bristol: ils l'accusèrent de ne s'efforcer plus à contenter la Cour de Madrid qu'à servir le Roi son maître. Tout estoit jettoit Jaques dans une extrême perplexité. On le vouloit réduire à la nécessité de rompre une négociation qu'il avoit ménagée durant sept ans avec une patience surprenante. Incertain de ce qu'il devoit faire, le Roi écrit à Frederic son beau-fils pour savoir ce qu'il pensoit des conditions proposées pour la restitution du Palatinat en conséquence du mariage de l'Infante avec le Prince de Galles. Frederic bien averti que l'affaire se termineroit infailliblement, ne se pressa point de répondre à Sa Majesté Britannique.

Elle envoie de nouvelles dépêches au Comte de Bristol & au Chevalier Ambassadeurs à Madrid. Après avoir ordonné de remercier le Roi d'Espagne des honnêtetez faites au Prince de Galles, Jaques leur enjoint de dire à Philippe que le moien le plus sûr de rendre leur alliance ferme & durable, c'est de convenir promptement de la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frederic. *J'ai toujours compris*, disoit le Roi d'Angleterre, *que le rétablissement de mon beau-fils devoit arriver avec la conclusion du mariage. Je ne puis pas me résoudre à voir ma fille dans les larmes lors que nous serons*

ici dans la joie. Sa Majesté Catholique répondit qu'elle avoit toujours eu intention de faire rendre le Palatinat, mais que la manière de cette restitution étant le sujet d'un autre traité qui dureroit quelque temps, à cause des intérêts de l'Empereur & du Duc de Bavière, il étoit à propos de finir premièrement l'affaire du mariage, & qu'on travailleroit ensuite à l'autre. *Je prétens bien*, ajoûtoit Philippe, *que la fille du Roi d'Angleterre soit redevable du rétablissement de ses enfans dans leur patrimoine & dans leur dignité à l'Infante ma sœur.* Le Comte Duc d'Olivarez s'avança jusques à promettre sur sa vie & sur son honneur, que le Roi d'Espagne joindroit ses armes à celles d'Angleterre, en cas que l'Empereur & le Duc de Bavière refusassent les conditions raisonnables qui leur seroient proposées. Choses qu'Olivarez n'avoit pas voulu dire au Prince de Galles, & que Philippe confirma dans la suite.

Le Comte de Bristol étoit au comble de sa joie & de ses désirs. Il voioit le mariage sur le point d'être conclu au gré du Roi son maître; il se flattoit de faire voir au monde, que l'humeur fière & inégale du Duc de Buckingham son ennemi, étoit la seule cause des obstacles que le Prince de Galles avoit rencontrés à Madrid. Mais Bristol avoit en tête un homme plus fin, du moins plus puissant que lui auprès du Père & du Fils. Comme Charles avoit pris prétexte d'ordonner à Bristol de

1623. de ne délivrer point la procuration. Son Altesse lui mit entre les mains, & que de partir de l'Eſcurial, ſur ce étoit à craindre que l'Infante ne s'emât dans un couvent après la cérémonie des épouſailles, Briſtol eut la précaution de prendre de ſi grandes aſſurances ſur cet article, qu'il n'y avoit pas la moindre choſe à craindre. Il leva ſi bien les puelles de Charles & du Roi ſon père, qu'ils en furent contents l'un & l'autre. Il manda de pourſuivre la négociation ſa prudence ordinaire. Ainſi tout étoit abſolument fait. Le Pape ratifia les articles dont les deux Rois étoient convenus; celui d'Eſpagne engagea ſon honneur à la reſtitution du Palatin donnoit à ſa ſœur la plus riche de l'Europe la concluſion du mariage; l'Infante aprenoit l'Anglois; Briſtol & ſes ſerviteurs lui faiſoient la cour comme à leur ſeigneuſe; on l'appelloit déjà *la Princeſſe de Galles*; enfin on lui préparoit ſa maiſon & ſes équipages. Mais plus la Cour de Madrid témoignoit d'empreſſement, celle d'Angleterre ſe refroidiſſoit.

L'embaras du Roi Jaques ne ſe pouvoit exprimer. Son Fils & ſon Favori le ſollicitoient de rompre le traité; & il ne ſavoit comment ſe tirer d'intrigue après de ſi grandes avances qu'il avoit imprudemment faites. Sa Maieſté Britannique écrivit au Comte de Briſtol de faire diſſer

la cérémonie des épousailles jusques aux Fêtes de Noël, sous prétexte que c'étoit alors un temps de réjouissances dans toute l'Angleterre. Bristol aperçut le piège que Jaques, ou plutôt le Duc de Buckingham lui tendoit. La procuration du Prince de Galles expiroit à Noël. *Ce seroit se jouer trop ouvertement du Roi d'Espagne & de l'Infante*, répondit Bristol, *que de remettre la cérémonie du mariage à un temps, auquel les pouvoirs laissez ici par le Prince de Galles se trouveroient nuls. J'ai tâché d'obtenir quelque délai, mais Sa Majesté Catholique insiste toujours sur l'accomplissement de la parole donnée, que les épousailles se célébreront dix jours après que la ratification du Pape sera venue. On l'attend incessamment.* La Cour d'Angleterre n'eut plus d'autre échappatoire pour arrêter la conclusion du mariage, que d'envoyer en toute diligence trois Express consécutifs au Comte de Bristol, avec un ordre précis & réitéré de ne délivrer point la procuration du Prince de Galles, avant que le Roi d'Espagne eût donné des assurances plus positives de la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frederic. Dans ces entrefaites on reçoit à Madrid la ratification du Pape. Bristol est sommé d'accomplir la condition stipulée que la cérémonie des épousailles se fera dix jours après. L'Anglois qui croit avoir levé toutes les difficultez du Roi son maître, & qui n'a point reçu d'ordre positif de rompre la négociation, consent

que

1623. que le jour des épousailles soit fixé au 6 Décembre, & il se fait faire une fête magnifique. C'étoit, à son avis, un jour de triomphe pour lui. Bristol se flatta d'avoir remporté une belle victoire sur le Duc de Buckingham, & sur ses autres ennemis.

A l'arrivée de la ratification du Pape, on fit des feux de joie & des illuminations à Madrid. Chacun attendoit avec impatience le jour de la cérémonie. Le bassadeur de Pologne qui étoit venu à Madrid pour mander l'Infante pour le Prince Ladislas fils du Roi Sigismond, aima mieux se faire honneur de la ville que de voir triompher le fils du Prince de Pologne. Enfin, toute la Cour d'Espagne étoit en mouvement, & chacun se préparoit à la fête & au spectacle, lors que Bristol reçut ordre de se rendre incessamment une nouvelle signification au Roi Catholique. *La demande me surprend, répondit-il. Comment puis-je que je m'engage à la restitution du Palatinat ? Je n'en suis pas le maître. Tout ce que je puis promettre, c'est d'employer tout ce qui dépend de moi, afin d'obliger l'Empereur & le Duc de Bavière à se contenter de quelques conditions raisonnables.* L'attente cessa pour lors d'apprendre l'Angloise elle quitta le nom de *Princesse de Galles* & le Comte de Bristol & le Chevalier Aldrich eurent ordre de ne se plus présenter devant elle ; en un mot, le mariage fut entièrement rompu. Les Anglois s'appelèrent de s'être vengés des délais &

artifices des Espagnols. En vérité, la Cour d'Angleterre s'en avisoit trop tard. 1623.

Falloit-il attendre que tout le Palatinat fût pris, & que Frederic fût dépouillé de son Electorat? Jaques résolut de convoquer son Parlement à la fin du mois de Février, l'année suivante, & d'y faire approuver sa conduite dans la négociation du mariage de son fils. Le Comte de Bristol est incontinent rappelé de son Ambassade: Et ce Seigneur qui ne manquoit ni d'esprit, ni de mérite, a le chagrin d'apprendre que les insinuations du Duc de Buckingham son ennemi déclaré, l'ont entièrement perdu dans l'esprit du Roi & du Prince de Galles. On l'accusoit de n'avoir pas suivi ses instructions, & d'avoir passé ses ordres. Mais il s'en justifia fort bien deux ans après, lors qu'il fut accusé devant la Chambre des Seigneurs d'Angleterre. La manière dont Bristol s'y défendit, prouve qu'il avoit plus de Religion & de droiture que Buckingham. Bristol ne peut être convaincu d'autre crime que d'avoir pris soin de servir le Roi Jaques selon son inclination. Tout le malheur du Comte, ce fut d'avoir en tête un Favori également maître de l'esprit du Père & du Fils, qui cherchoit à se décharger sur un autre de l'aversion que le peuple d'Angleterre avoit du mariage d'Espagne.

N'omettons pas ici les beaux & nobles Sentimens sentimens que Bristol fit paroître, quand généreux il fut question de prendre son audience de du Comte congé à la Cour de Madrid. Sa Majesté, de Bristol.
lui

1623. lui dit un jour Olivarez en présence
Chevalier Aston & du Comte de Guise
mar, est exactement informée des ma-
offices que des ennemis puissans vous re-

Rusworth's
Historical
Collections.
1623.

à la Cour d'Angleterre. On vous fait
crime d'avoir travaillé trop efficacement
l'accomplissement du mariage, & d'
voulu délivrer la procuration que le
ce de Galles vous mit entre les mains
départ. Le Roi mon maître est seu-
ment affligé de votre disgrâce. Il
offre sa médiation auprès du Roi d'A-
leterre, & d'envoyer un Ambassadeur
Londres, qui déclarera que votre cri-
c'est d'avoir fidèlement servi Sa Majesté
tannique, & d'avoir suivi constamment
les règles de l'honneur & de la probité.
vous offre encore quelque chose de plus.
Pour témoigner à toute l'Europe que
mon maître estime la vertu quelque
qu'elle se trouve; pour encourager
ses propres sujets & ceux des autres Princes
à bien servir leurs Souverains, je vous
porte un blanc-signé de Sa Majesté. Que
récompense, quelle dignité voulez-vous
voir? On vous expédiera en même temps
un acte authentique par lequel Sa Majesté
déclarera qu'elle ne vous accorde pas une
gratification pour vous débaucher du service
de votre Roi, & qu'elle prétend seulement
vous récompenser de la manière la plus
fidèle dont vous vous êtes acquitté de votre
emploi.

Philippe vouloit-il se venger de l'infami-
lité de Jaques & de son Favori, en con-

blant de bienfaits le Comte de Bristol? 1623.
 Songeoit-il à faire une action véritablement digne d'un grand Roi? Quoi qu'il en soit, la tentation étoit fine & délicate pour un homme qui devoit se croire perdu dans son pais. Mais elle ne fut pas capable d'ébranler le courage & la vertu de l'Anglois. *Quelqu'avantageuses que soient les offres que vous me faites de la part de Sa Majesté Catholique*, répondit-il au Comte Duc, *je n'ai pu les écouter sans un extrême déplaisir. J'ai fait dans mon Ambassade ce que j'ai jugé de plus convenable aux intérêts du Roi mon maître & à ma réputation particulière, sans avoir le moindre égard à ce qui pouvoit être plus agréable à Sa Majesté Catholique. Le maître que je sers saura me rendre justice, & me récompenser comme il faut. Mes ennemis sont puissans : mais j'espère que mon innocence l'emportera sur leurs efforts. Dussé-je la voir opprimée & perdre la tête, j'irai me jeter aux pieds du Roi mon maître ; j'implorerai sa justice & sa clémence. J'aime mieux remplir les devoirs d'un bon sujet, que d'acquiescer des honneurs & des richesses dans un autre pais que le mien. Je suis infiniment obligé à Sa Majesté Catholique ; & je tâcherai de lui témoigner mon respect & ma reconnoissance, en travaillant de toute ma force à conserver la bonne intelligence & l'union entre les Couronnes d'Angleterre & d'Espagne.* Après que le Comte de Bristol eut pris son audience de congé, le Comte Duc d'Olivatez vint lui

1623. lui offrir encore un présent de dix mille écus de la part de Philippe. La chose *meurera secrète*, lui dit-on, & *l'Angleterre n'en saura rien*. Je *demande pardon*, repartit l'Anglois *connois un homme qui le dirait au Roi maître*. C'est le Comte de Bristol *me*. Sentimens dignes de la vertu des anciens Romains si vantez dans l'Histoire ! Disons la vérité. Trouveroit-on maintenant en Angleterre beaucoup de gens capables d'un si noble desintéressement ?

1624. Jaques reçut dans les premiers jours de Janvier l'an 1624 la réponse à la lettre qu'il avoit écrite depuis deux mois environ, au Roi de Bohême, sur les conditions proposées pour la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale. Je l'ai déjà marquée en partie. On mandoit que Frederic allât en personne faire une soumission à l'Empereur, qui lui donneroit un saufconduit. Après que le Palatinat devoit être rendu au Prince Palatin, & Frederic en avoir l'administration durant sa vie. La dignité Electorale retournoit à Frederic ou à son Fils après la mort de Maximilien de Bavière. Enfin, on vouloit que le Prince Palatin épousât la fille de l'Empereur, & qu'il fût élevé à la Cour de Vienne, ou bien à celle d'Angleterre en l'absence de l'Infante, que les Espagnols gardoient comme future Princesse de Castille. On avoit dit quelque chose en

Lettres réciproques
du Roi
d'Angleterre
& du Roi
de Bohême.

Rushworth's
Historical
Collections.
1623.
1624.
Mercure
François.
1624.

pagne au Prince de Galles de cette dernière condition touchant l'éducation du jeune Prince Palatin à la Cour de l'Empereur. Et Charles toujours ferme dans la Religion Protestante ne pouvoit pas consentir que son neveu fût élevé dans une autre communion. Le Comte de Bristol qui n'étoit pas fort scrupuleux sur le chapitre de la Religion, n'y trouvoit pas d'inconvénient. *Pour moi, dit le Chevalier Aston, j'aimerois mieux perdre la vie que de conseiller l'acceptation d'une pareille condition. Mais, repliqua le Comte de Bristol, le Prince Palatin ne peut-il pas être élevé Protestant à Vienne? On lui donnera de bons Gouverneurs & de bons Précepteurs.* Et sur ce qu'on remontoit encore, qu'il étoit moralement impossible que le jeune Palatin ne devint pas Catholique Romain à Vienne: *Il faut bien hasarder quelque chose,* reprit le Comte de Bristol, *pour rendre la paix à la Chrétienté.* Il suivoit en cela les sentimens du Roi son maître. Car enfin, le semble que Jaques n'auroit pas été trop fâché que Frederic eût accepté ces conditions. *Pensez, lui disoit-il dans sa lettre, à la triste vie que vous menez. Jugez si au lieu d'être dans une dépendance continuelle du secours d'autrui, & de s'exposer aux événemens incertains d'une guerre, il ne vaud pas mieux rentrer maintenant en possession de votre bien, avec pleine assurance que votre Maison aura quelque jour tout ce que vos ancêtres lui ont laissé.* Que
 s

1624. *si vous aimez mieux tenter le sort de la guerre, faites nous savoir par quels moiens nous pouvons travailler à votre rétablissement, & quelles sont les forces de vos alliez, afin que si nous ne pouvons rien obtenir par la voie de la négociation commencée, nous prenions d'autres mesures pour conserver le droit de nos enfans. C'est ainsi que le Roi d'Angleterre dégoûté des Espagnols commençoit de parler d'une autre manière: mais il faisoit toujours les choses trop tard, ou bien à contretemps.*

Frederic remontra fort sagement à Sa Majesté Britannique les inconvéniens de la soumission que l'Empereur exigeoit de lui. Outre que l'exemple de Philippe Landgrave de Hesse retenu prisonnier par l'Empereur Charles-Quint dans une occasion presque semblable, devoit rendre les autres plus circonspects, Frederic remarquoit avec beaucoup de raison, que Ferdinand ne demandoit une soumission que pour en tirer de grands avantages, & que c'étoit un piège pareil à ceux que la Cour de Vienne avoit déjà tendus au Roi de Bohême. *Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, disoit-il, ne reconnoissent pas le Duc de Bavière en qualité d'Electeur. Ne dois-je pas craindre que ces deux Princes & plusieurs autres ne m'abandonnent, dez que je me serai soumis? Cette démarche passera pour une approbation authentique du ban injustement publié contre moi: Et je donnerai de la sorte une grande atteinte au droit des personnes*

de mon rang dans l'Empire. Frederic remon-
 1624.
 montrait ensuite qu'il y avoit grande apparence que les propositions des Espagnols pour la restitution du Palatinat, n'étoient que feinte & dissimulation. L'Archiduchesse Isabelle qui ne faisoit rien que de concert avec la Cour de Madrid, reconnoissoit le Duc de Bavière. Enfin, le Roi de Bohême avertissoit son beau-père, que c'étoit un vieux artifice de la Maison d'Autriche d'amuser les Princes par des offres de leur donner ses filles en mariage, pendant qu'elle travaille à son agrandissement. Frederic en citoit un exemple arrivé dans la Maison Palatine. Un de ses ancêtres fut long-temps leurré de l'espérance d'épouser une Princesse d'Autriche qui lui fut refusée quand on crut n'avoir plus besoin de son amitié.

Pour ce qui est de la demande que le Roi Jaques faisoit de la disposition des alliés de Frederic & de leurs forces, il répond que la Maison Palatine a beaucoup d'amis qui se déclareront pour elle deez que Sa Majesté Britannique leur en aura donné l'exemple. *Tout le monde, ajoute Frederic, jette les yeux sur le Roi de Danemarck. Mais ce Prince prudent & circospect, ne veut point entrer seul en jeu. Il répond à toutes les instances qu'on lui fait, que si les autres Princes ont les yeux sur lui, il a les siens sur Votre Majesté.* Telle étoit véritablement la situation des affaires en Allemagne. Effraiez des grands progrès de l'Empereur, les Princes Pro-

1624. testans cherchoient du secours; ils se
soient à s'unir plus étroitement que
mais pour leur commune défense; ils f
licitoient le Roi de Dannemarck de
mettre à leur tête. Mais Ferdinand
devenu si puissant & si formidable,
Sa Majesté Danoise ne croioit pas dev
rien entreprendre sans le concours du R
d'Angleterre, plus intéressé qu'aucun
tre au rétablissement de ses enfans dépo
lez. Laissons ce qui se passe dans les pa
étrangers, & voions une nouvelle révo
lution à la Cour de France qui sera bie
tôt suivie d'une autre.

Le crédit du Chancelier de Silleri & de Puisieux diminué. Marie de Médicis non contente d'av
élevé Richelieu au Cardinalat, pens
le faire entrer incessamment dans le Co
seil secret du Roi. Elle espéroit qu
homme si habile, si propre aux gr
affaires, deviendrait supérieur à tous
autres, & qu'il sauroit défendre les in
térêts, & maintenir l'autorité d'une bi
faictrice, sans laquelle il ne pouvoit
conserver lui-même. Le Chancelier de
Silleri & Puisieux Secrétaire d'Etat son
fils, qui gouvernoient alors avec une puis
sance presque absolue, traversoient de tou
te leur force le dessein que la Reine Mère
avoit de mettre son Cardinal dans le Mi
nistère. Ils n'avoient pas grande peine
à rendre inutiles les efforts de Marie de
Médicis. Le Roi paroissoit tellement
prévenu contre Richelieu, que les plus
éclairés ne voioient pas comment sa me
re pouroit surmonter la répugnance que
Louis

*Mémoires
de Roban.
Liv. III.
Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.
Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-*

Louis témoignoit à se servir d'un hom- 1624.
me, dont il ne parloit jamais sans lui don- te. Tom. V.
ner l'épithète de *fourbe*. Lors qu'elle Pag. 547.
pressoit son Fils d'appeller le Cardinal à 548.
son Conseil: *Et vous & moi*, répondit le Lumière
Roi, *avons de grandes raisons de nous dé- pour l'Hif-*
fier de l'esprit artificieux, & de la profonde France.
ambition de celui que vous recommandez.

Je le connois mieux que vous, Madame. La
bonne Princesse étoit si prévenue en fa-
veur de sa créature, qu'elle regardoit com-
me de noires calomnies tout ce que les
autres lui disoient contre Richelieu. De
manière que Louis fatigué des instances
réitérées de sa mère, fut réduit à se re-
trancher sur un défaut naturel du Cardi-
nal que le Roi ne pouvoit souffrir. Quel
étoit ce vice, les ennemis de Richelieu ne
le disent pas. La modération qu'ils affec-
tent en cette rencontre, est-elle sincère,
ou malicieuse? Je ne sai s'ils veulent par-
ler de son incontinence; vice que le Roi
haïssoit extrêmement, & dont Richelieu
ne fut pas exempt. On lui a reproché
que l'amour des femmes lui faisoit faire
des choses indignes de son caractère, &
ridicules.

Persuadé que Marie de Médicis n'ob-
tiendrait rien en sa faveur tant que le
Chancelier de Silleri & Puissieux auroient
du crédit & de l'autorité, le Cardinal enga-
gea la Reine Mère à favoriser les enne-
mis du père & du fils qui remuoient ciel
& terre pour perdre l'un & l'autre. Le
Prince de Condé les haïssoit comme les

1624. plus ardens promoteurs de la paix fa-
 Montpellier, qui l'avoit réduit à pres-
 le parti de se retirer pour un temps à
 Cour, & de n'y paroître que rarement.
 Le Comte de Soissons ne leur vouloit
 res moins de mal. Il les soupçonnoit
 détourner le Roi de lui donner en ma-
 ge Madame Henriette troisième sœur
 Sa Majesté. Le Duc de Bellegarde se
 claroit leur ennemi pour des raisons d'in-
 térêt. Et Toiras qui commençoit à
 trer assez avant dans la faveur du Roi
 s'efforçoit de perdre Puiseux qui vouloit
 lui nuire. Ce Secrétaire d'Etat avoit en-
 core eu l'imprudence de soulever contre
 lui les deux puissantes Maisons de Guise
 de Montmorenci, qui prenoient l'une
 l'autre grand intérêt au différend de
 Connétable Douairière de Montmorenci
 avec la Duchesse de Chevreuse. Celle-ci
 fut faite Surintendante de la Maison de
 la Reine durant la faveur de Luynes son
 premier mari. Mais la Connétable de
 Montmorenci s'y opposoit, fondée sur ce
 que le Roi lui fit accepter la charge de pre-
 mière Dame d'honneur de la Reine sa
 épouse, en promettant de ne mettre point
 une Surintendante au dessus de la Conné-
 table. Quelle fut la politique du Chan-
 lier de Silleri & de son fils Puiseux? Ils
 persuadèrent au Roi de terminer le diffé-
 rend, en ordonnant que ces deux Dames
 perdroient chacune leur charge. Ainsi
 les Maisons de Guise & de Montmorenci
 naturellement ennemies & jalouses l'une
 de l'autre

de l'autre , conspirèrent également à se venger des Silleris. Depuis ce temps-là, Puisieux jugea sa ruine prochaine & infaillible , quoi qu'il affectât de paroître aussi bien établi que jamais. 1624.

Le Marquis de la Vieuville que le Chancelier & son fils avoient poussé à la Surintendance des Finances pour chasser le Comte de Schomberg leur ennemi , oubliâ l'obligation qu'il avoit aux Silleris. Soit qu'il s'ennuiât d'être trop dépendant d'eux ; soit que voiant quelque jour à s'insinuer plus avant qu'aucun autre dans l'esprit du Roi , il crût devoir profiter d'une si belle occasion de se rendre maître des affaires , la Vieuville rend insensiblement le Chancelier & Puisieux suspects & odieux à Louis. Il les lui dépeint comme des gens plus appliquez à plaire au Pape , & à ménager la Cour de Madrid , qu'à servir utilement leur maître. *Aussi facile à croire du mal , que difficile à penser bien de quelqu'un* , dit le Duc de Rohan , Sa Majesté prit alors la résolution de se défaire au plutôt du Père & du Fils. Elle trouvoit mauvais que le Chancelier la détournât de ses desseins de voyager & d'aller à l'armée. La Vieuville profite habilement du chagrin que les conseils de Silleri donnent au Roi. Il insinue à Sa Majesté que le Chancelier parle de la sorte , parce que son grand âge ne lui permet pas de suivre la Cour. *Eh bien* , dit Louis , *il faut chercher un Garde des Sceaux assez vigoureux pour m'accompagner quand je vou-*

1624. *J'irai m'écarter de Paris.* Le Maréchal Bassompierre attentif aux diverses intrigues qui se formoient à la Cour, avertit le Chancelier de Silleri & Puisieux des desseins de la Vieuville, dont les moins secrets s'appercevoient déjà. Ils négligèrent l'avis ; soit qu'ils ne se défiasse point d'un homme qui leur étoit redevable de sa fortune ; soit qu'ils ne le crussent pas capable de nuire à des gens dont le crédit l'avoit soutenu jusques alors.

Alligre est
fait Garde
des Seaux.

*Journal de
Bassompierre.
Tom. II.
Vittorio
Siri, Mémoire
Recondite. Tom. V.
Pag. 548.
549.*

Au commencement de l'an 1624 le Père & le Fils s'appercurent enfin de la supériorité de leurs ennemis. Le Chancelier, dit assez plaisamment Bassompierre, *se coucha, de peur d'être jetté par terre.* Convaincu de la décadence entière de sa fortune, il reporte comme de lui-même les Seaux à Sa Majesté. Ne voulant point se sacrifier de bonne grace pour sauver du moins son fils ? *La diminution sensible de mes forces,* dit le dissimulé vieillard au Roi, *m'avertit de penser sérieusement à la mort. Incapable de vous servir de près, mais avec la même application, je vous supplie très-humblement, Sire, de reprendre les Seaux, & de vouloir les donner à quelque Magistrat habile, intègre, & bien intentionné pour notre Maison qui vous sert fidèlement depuis plusieurs années.* Le Chancelier nomma Roissi Conseiller d'Etat, & les Présidens le Jai & de Bellièvre comme les plus capables d'avoir les Seaux. Mais bien loin de penser à les donner à quelqu'un de ses amis ou de ses alliez,

avec

avoit jetté la vue sur un de ses plus grands ennemis. Le Roi reçut les Seaux, sans s'expliquer sur le choix qu'il feroit. Quelques jours après que Puisieux les eut portez au Roi, la Vieuville appuié de la Reine Mère, à laquelle il paroïssoit se dévouer, fit déclarer Aligre Garde des Seaux. On prétendoit bien qu'il se vengeroit de Puisieux & des autres qui détournèrent le Roi de les lui donner durant le siège de Montpellier. Le Maréchal de Bassompierre étoit un de ceux qui avoient travaillé le plus efficacement à reculer Aligre pour avancer Caumartin. La chute de Silleri & de Puisieux ses deux bons amis mettoit Bassompierre dans une grande perplexité : il craignoit d'être perdu avec eux. La Vieuville se déclaroit son ennemi, & le nouveau Garde des Seaux ne l'aimoit point. Bassompierre prit alors un parti qui réussit assez souvent à la Cour. Il va dîner sans façon chez Aligre avec le Maréchal de Crequi & le Marquis de S. Luc. Aligre les reçoit fort bien, & les régale splendidement. *Savez-vous, Messieurs*, dit Bassompierre d'un air libre & cavalier, *pourquoi Mr. le Garde des Seaux nous fait si bonne chère ? Sans moi il ne les auroit pas reçus aujourd'hui.* Le Magistrat surpris répond qu'il ne fait pas quels bons offices le Maréchal lui a rendus. *Je vous expliquerai l'énigme*, reprit Bassompierre. *Si je ne me fusse pas employé pour feu Mr. de Caumartin, le Roi vous auroit donné les Seaux, il y a dix-huit mois,*

1624. On se mit à rire de la franchise de Bassompierre. Aligre lui tend la main; & ils se promettent réciproquement d'être d'abord mais bons amis.

Le Chancelier de Silleri & Puisieux sont relégués dans leurs terres.

Journal de Bassompierre.
Tome II.
Vittorio Siri, *Memorie Recondite.*
Tom. V.
Pag. 549.
550.

La Vieuville fut profiter encore de la maladie de Puisieux, à qui le chagrin & sa disgrâce prochaine donna peut-être fièvre quarte. Depuis que le Chancelier eut rendu les Seaux, Puisieux vint moins fréquemment à la Cour; Et Louis contre sa coutume donna quelquesfois audience aux Ambassadeurs, sans avoir le Secrétaire d'Etat auprès de lui. Les ennemis des Silleris ne manquèrent pas de tenter le Roi, & de lui insinuer qu'il avoit peu d'expérience & de pénétration pour répondre de lui-même aux Ministres étrangers. Un Prince ne se fait pas honneur, lui disoit-on, s'il paroît avoir besoin que des gens de son Conseil demeurent auprès de lui pour lui proposer la moindre chose. On accusoit le Chancelier & Puisieux d'avoir disposé de toutes choses à leur fantaisie; pendant que le Fils avoit la plume pour ordonner de la part du Roi, & que le Père maître des Seaux pouvoit sceller tout ce qu'il lui plaisoit. Les ennemis particuliers de Puisieux lui reprochoient d'avoir envoyé, sans la participation du Roi, des ordres aux Ambassadeurs dans les Cours étrangères & de leur avoir écrit même des choses contraires aux résolutions prises dans le Conseil de Sa Majesté. Il en a souvent été de la sorte dans l'affaire de la Valteline.

disoient la Vieuville & ceux de sa cabale ; *c'est un esclave de la Cour de Rome , peut-être un pensionnaire de celle de Madrid.* Les Ambassadeurs de Venise & de Savoie se déchainèrent hautement contre Puisieux. Dezz que sa chute fut certaine , ils en donnèrent avis à leurs Maîtres comme d'une belle victoire. On prétend même que ces deux Ministres voulurent se faire un mérite d'avoir contribué à la perte d'un homme que le Sénat & le Duc de Savoie haïssoient mortellement.

Un Dimanche quatrième jour de Février, Tronçon Secrétaire du cabinet porta au Chancelier de Silleri & à Puisieux un ordre verbal de se retirer dans quelque une de leurs terres , & de sortir de Paris en moins de vingt-quatre heures. Louis avoit donné à Tronçon une lettre de créance écrite de sa main propre. Il y déclaroit qu'ayant reconnu que le Père & le Fils le servoient trop mal , il ne vouloit plus les employer. *Cependant , ajoûtoit Sa Majesté, je veux leur rendre justice & écouter ce que l'un & l'autre ont à dire pour leur défense. Ils pourront m'envoyer leurs faits justificatifs de l'endroit où ils seront.* Cet ordre fut un coup de foudre pour le Chancelier. Au lieu d'affecter du moins quelque constance, il se mit à faire de grandes lamentations , dezz qu'il fut revenu de son premier étourdissement. Tronçon parut surpris de ce qu'un Magistrat de 80. ans & plus, qui avoit essuié déjà plusieurs disgraces, se laissoit abattre d'une si étran-

1624. ge manière. On ne favoit si ce desesp
étoit un effet de la foiblesse naturelle
vieillards, ou plutôt une marque de l'
attachement que Silleri eut toujours à
honneurs & aux richesses.

Puisieux se soutint infiniment mé
que son père. *Mes ennemis*, dit-il d'
air ferme & respectueux, *m'ont calculé*
auprès du Roi. Puisqu'il veut bien entrer
ma justification, j'espère de lui prouver
mon innocence. Cependant M. le Chancelier
Et moi obéirons aux ordres de Sa Majesté.
Silleri & son fils commandèrent que
portes de leur hôtel fussent incontinent
fermées, afin de témoigner qu'ils ne se
gardoient plus que comme de simples par
ticuliers. Puisieux sortit le jour même
de Paris; Et le Chancelier partit le len
demain matin. Certaines gens bien-sa
de profiter des dépouilles d'une riche Ma
ison, tentèrent de faire faire le procès à
Père & au Fils. Les informations se con
mencèrent avec assez de chaleur. Mais
quand il fut question d'examiner les ch
ses de sang froid, on ne trouva que trois
dépositions importantes. Encore ne pu
rurent-elles pas recevables. Elles venoient
des ennemis déclarés de la Maison des Silleris.
Quelques-uns crurent que la Cour
vouloit seulement épouvanter le Chancelier
& Puisieux, afin de les obliger à ne
découvrir point les secrets du Roi, & de
rendre le Secrétaire d'Etat plus facile.
remettre certains papiers importants qu'il
avoit entre ses mains.

Le Commandeur de Silleri frère du 1624
 Chancelier fut rappelé de Rome peu de Béthune est
 temps après la disgrâce des deux chefs de envoyé Am-
 sa Maison. Il avoit donné un prétexte bassadeur à
 de mécontentement à la Cour de France. Rome à la
 Le Pape Urbain proposoit divers moiens place du
 d'accommoder l'affaire de la Valteline : Command-
 Mais la France, le Sénat de Venise & deur de
 le Duc de Savoie les rejettoient égale- Silleri.
 ment comme trop avantageux à la Cou-
 ronne d'Espagne. Urbain s'arrêta enfin
 à l'expédient de contenter le Roi Catho-
 lique en lui acordant du moins la liberté
 de faire passer par la Valteline les troupes
 qu'il enverroit d'Italie en Allemagne.
 On ne fait si ce fut à l'instigation de Pui-
 sieux son neveu, ou de son propre mou-
 vement, que le Commandeur de Silleri
 accepta la condition au nom du Roi son
 maître. Quoi qu'il en soit, on cria fort Nani, *Histo-*
 à la Cour de France contre le Comman- *ria Veneta.*
 deur. Il fut incontinent rappelé de son *Lib. IV.*
 Ambassade; Et le Comte de Béthune qui 1624.
 avoit fait connoître son habileté dans les *Vittorio*
 négociations en Italie & en Allemagne, *Siri, Memo-*
 eut ordre d'aller à Rome prendre la place *rie Recondi-*
 du Commandeur de Silleri. Ce chan- *te. Tom. V.*
 gement déconcerta le projet du Pape. *Pag. 551.*
 L'Ambassadeur de France n'ayant pas en- 552.
 core signé les articles qu'Urbain propo- *Mémoires*
 soit, il n'y eut rien de fait. Les pouvoirs *pour l'His-*
 de Silleri révoquez ne lui permettoient *toire du*
 pas d'aller plus loin. Pour garder quel- *Cardinal de*
 ques mesures avec la Cour de Rome qui *Richelieu.*
 avoit fort à cœur de terminer un différend 1624.

1624.

capable d'allumer bien-tôt la guerre en Italie, Louis ne voulut pas déclarer qu'il étoit mécontent de ce que son Ambassadeur avoit trop promis au Pape. On prit un détour. *Ayant considéré les difficultés qui se rencontrent pour accommoder l'affaire de la Valteline*, dit le Roi à Marquemon, Archevêque de Lion qui se trouvoit encore à Rome, *j'ai jugé à propos d'entendre de la bouche même du Commandeur de Silleri, toutes les particularitez & toutes les conséquences de cette négociation, & de savoir de lui les sentimens du Pape & de la Cour de Rome. C'est-pourquoi j'ai résolu de rappeler le Commandeur auprès de moi, puisqu'il ne reste plus de son Ambassade expirer bien-tôt, & de lui substituer le Sieur de Béthune.*

On ne douta point que le rappel du Commandeur ne fût une fuite de la disgrâce du Chancelier & de Puiseux. Bien loin d'imiter ces lâches Courtisans qui pour plaire aux nouveaux Ministres, sont les premiers à blâmer les anciens disgraciés, l'Archevêque de Lion rendit un témoignage avantageux au Commandeur de Silleri. *Je l'ai vu*, dit Marquemon dans une lettre à Herbaut Secrétaire d'Etat, *plein de fidélité, de soin & de zèle pour le service du Roi. Il s'est conduit avec beaucoup de prudence & de circonspection, à cela près qu'il semble s'être engagé trop facilement & trop vite dans le traité des passages par la Valteline. En toutes les autres actions de M. le Commandeur, je ne voi rien qui ne mérite beaucoup de louanges.*

*ges. Sil a engagé sa parole sur cet article, 1624.
il a eu la précaution de n'engager point cel-
le du Roi. L'affaire demeure en son en-
tier : Et Sa Majesté peut prendre les réso-
lutions, & envoyer les ordres qu'il lui plai-
ra. Enfin, il est bien certain que s'il y a
quelque chose à desirer dans la conduite de
Mr. le Commandeur, il le faut attribuer
aux ordres qu'on lui donnoit de finir l'affai-
re de la Valteline le plus promptement qu'il
pourroit, & à la pensée qu'il avoit, qu'en
la terminant, il feroit une chose agréable
au Roi. C'est ce que je dirois devant Dieu
& devant ses Anges, si j'étois à l'article de
la mort. J'ai cru devoir rapporter ceci
pour faire voir que les Silleris furent plu-
tôt disgraciez par les intrigues de la Vieu-
ville & de leurs ennemis, que pour s'être
rendus indignes de leurs emplois par des
malversations certaines & bien prouvées.*

Le Chancelier ne survécut pas long-temps à la chute de sa Maison. Il mou-
rut avec de grands sentimens de dévo-
tion le 1. jour d'Octobre dans sa Terre
de Silleri en Champagne. Issu de l'ancien-
ne famille des Brulards, illustre par les
emplois militaires, & par les Magistra-
tures qu'elle eut depuis le commencement
du règne des Valois, le Chancelier se si-
gnala beaucoup sous Henri III, encore
plus sous ses deux successeurs. Il passa
pour un des plus habiles hommes de son
temps : Et il mériteroit sans doute d'être
mis au rang des plus grands Magistrats
que la France ait jamais eus, s'il eût fait

Mort du
Chancelier
de Silleri.
Aligre lui
succède.

Mercur
François.
1624.

1624 paroître moins d'avarice & d'ambition, & s'il ne se fût pas trop lâchement dévoué aux volontez de la Cour. Aligre son ennemi qui lui avoit enlevé les Seaux, lui succéda encore dans la dignité de Chancelier.

Conduite de la Vieuville contraire à celle des Ministres précédens.

Mémoires de Roban. Liv. III. Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 550. 562. 563. Journal de Bassompierre.

Dez que la Vieuville devint supérieur à tous les autres par la chute des Silleris, y eut de grands changemens à la Cour de France. Les affaires étrangères furent partagées entre trois Secrétaires d'Etat. On craignoit que si elles passioient toutes par les mains d'un seul, il ne se rendît aussi puissant que Puisseux & Villeroi son prédécesseur. Phelippeaux d'Herbaut eut l'Espagne, l'Italie, les Suisses & les Grisons; Potier d'Ocquerre l'Allemagne, la Pologne, les Pais-Bas Catholiques & les Provinces-Unies; Lomenie de la Vieuville - Clercs l'Angleterre, la Turquie & tout le Levant; Enfin Beauclerc qui de Secrétaire des Commandemens de la Reine fut fait Secrétaire d'Etat, eut les affaires de la guerre & certaines choses qui regardoient les finances. Ces quatre Officiers rapportoient tout au Conseil privé du Roi, composé de la Reine Mère, du Connétable de Lefdiguieres, du Cardinal de la Rochefoucaut, de la Vieuville Surintendant des Finances, d'Aligre Garde des Seaux, & de deux ou trois autres personnes choisies. On s'apperçut bien-tôt en France & ailleurs de la déférence que la Vieuville avoit pour Lefdiguieres. Au lieu que le Nonce du Pape & l'Ambassadeur

deur d'Espagne avoient le plus grand accès chez Puissieux, la Vieuville étoit continuellement avec les Ministres d'Angleterre, de Venise, de Savoie, des Provinces-Unies & des Princes Protestans d'Allemagne. On ne parloit que de nouvelles ligues avec les Puissances intéressées à l'abaissement de la Maison d'Autriche, & de donner au Comte de Mansfelt de quoi lever des troupes. Une partie contre l'Empereur, ou contre le Roi d'Espagne auroit-elle paru bonne, si cet Aventurier n'y fût pas entré?

Le peuple toujours mécontent du Ministère précédent applaudissoit à la Vieuville. Mais le nouveau Favori connut bien-tôt qu'il avoit peut-être plus d'ennemis que les Silleris. Je ne sai quelle réforme qu'il se mit en tête de faire dans les finances, en retranchant certains apoinemens que les principaux Officiers militaires se faisoient donner, souleva beaucoup de Seigneurs contre le Surintendant. Bassompierre fut un de ceux que la Vieuville attaqua le plus vivement. Mais il ne put venir à bout de perdre un homme que le Roi aimoit trop. Toute la complaisance que le foible Louis eut pour la Vieuville, ce fut de feindre quelque mécontentement, & de n'avoir plus d'entretien particulier avec le Maréchal. Y eut-il jamais un Courtisan pareil à celui-ci? Toujours bien auprès du Prince, & le plus souvent brouillé avec le Favori; disgracié en apparence, & travaillant fourdement

1624. dement à la ruine de ceux qui le vouloit perdre.

Le Cardinal de Richelieu mais de son Cardinal de Richelieu, voulut profiter de la disgrâce des Sillenis, pour le faire entrer dans le Ministère. Elle parla souvent à la Vieuville qui faisoit profession de lui être dévoué. Mais Surintendant n'avoit pas moins de réputation que les autres à voir Richelieu d'une place, où il ne pouroit souffrir de gal, encore moins un supérieur. Fatigué des instances continuelles de la Reine-Mère, la Vieuville tâcha de persuader au Roi d'envoyer le Cardinal à Rome. Sa Majesté y parut assez disposée ; mais elle craignoit de faire trop crier Marie de Médicis. *On pourra l'appaiser*, dit la Vieuville, *en rappelant Barbin de son exil.* Cet homme renuerra beaucoup moins que Richelieu. Louis goûta l'expédient. Il va donc à Compiègne sous prétexte de prendre un divertissement de la chasse. Mais le véritable dessein, c'étoit d'envoyer de la part du Roi au Cardinal de s'en aller incessamment à Rome. La chose ne peut être secrète, que Deageant qui conservoit encore quelque reste de crédit à la Cour par le moien du Connétable de Lesdiguières, ne la découvrît. Il en donne promptement avis à Du Tremblai frère du fameux Père Joseph : Et celui-ci en parle à la Reine-Mère qui demeueroit à Paris pour prendre quelques remèdes. Allarmée du nouveau complot, Marie de Médicis abandonne

Lamettes pour l'Histoire de France. Mémoires de Deageant. Pag. 306. 307. &c. Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 596. 597. &c. Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu. 1624.

soin de sa santé. La voilà-dez le jour même sur le chemin de Compiègne, accompagnée du Cardinal de Richelieu. Le premier soin de la Reine Mère, c'est de gagner la Vieuville & d'obtenir son consentement, afin que Richelieu entre dans le Conseil du Roi. On tâche de rassurer le soupçonneux & timide Surintendant, on promet que le Cardinal ne fera rien que de concert avec lui. *Madame, dit la Vieuville vaincu par les prières ardentes de Marie de Médicis, vous voulez une chose qui causera infailliblement ma ruine. Et je ne sai si Votre Majesté ne se repentira pas un jour d'avoir tant avancé un homme qu'elle ne connoit pas bien encore. Puisque vous exigez de moi cette marque de ma soumission à vos volontez, j'aime mieux bazzarder ma fortune, que de perdre l'honneur de vos bonnes graces.*

La Vieuville représenta pour lors au Roi, qu'il n'y avoit plus moien de reculer, & qu'à moins de s'exposer à mécontenter la Reine Mère au dernier point, il falloit admettre son Cardinal au Conseil. *Tout ce que Votre Majesté peut faire, ajouta la Vieuville, c'est de poser certaines restrictions qui préviendront les inconveniens que cet esprit remuant & ambitieux est capable de causer.* On fit donc agréer à Marie de Médicis, que le Cardinal viendroit au Conseil pour y dire simplement son avis sur les affaires proposées, qu'il ne traiteroit d'aucune chose dans sa maison avec les Ambassadeurs étrangers, & qu'il

1624. qu'il n'y donneroit point d'audience publique à la manière des Ministres précédens. Le 29. Avril, Louis étant allé selon sa coutume donner le bon jour à la Reine sa mère, il déclara tout publiquement sa résolution d'appeller le Cardinal de Richelieu à son Conseil. Sa Majesté écrivit peu de temps après au Prince de Condé qui demouroit à Bourges pour l'inviter à venir auprès d'elle. La Vieuville, peut-être le Roi même, vouloit l'opposer à la Reine Mère ; dont le crédit augmentoit considérablement par la présence de Richelieu au Conseil. Mais Condé chagrin de l'élévation d'un homme qui avoit beaucoup contribué à le faire enfermer autrefois à la Bastille, & de la nouvelle autorité que le Roi sembloit donner à Marie de Médicis, aima mieux être dans son Gouvernement de Berri, que d'aller à la Cour. Son Altesse prévoioit bien qu'elle n'y feroit pas agréablement tant que la Reine Mère & ses créatures y auroient le dessus.

Jamais homme ne fut si modeste que Richelieu au commencement de son Ministère ; disons plutôt qu'ils s'efforça de dissimuler ses sentimens le mieux qu'il lui fut possible. A l'entendre parler, ce n'étoit pas le Roi qui avoit prescrit les conditions que j'ai rapportées ; le Cardinal les avoit demandées lui-même. Il ne soupairoit qu'après la retraite : sa mauvaise santé ne lui permettoit pas de s'appliquer beaucoup aux affaires. Bien loin de pouvoir

voir négocier chez lui , & donner des audiences publiques , il n'étoit pas en état de souffrir l'abord tumultueux de tant de personnes ; cela l'auroit fait motir. Il promettoit seulement de se trouver au Conseil lors que sa santé le lui permettroit : C'étoit tout ce qu'il pouvoit faire pour témoigner sa parfaite soumission aux ordres du Roi. Tout le monde se moqua de la modestie affectée d'un Prélat, dont la vaste ambition se montroit de toutes parts. *Laissez le faire* , disoient les Courtisans, *il écartera tous les autres. Vous le verrez bien-tôt seul & premier Ministre d'Etat.* Ces gens-là ne devinèrent pas trop mal. La Vieuville sera honteusement chassé de la Cour. Le Connétable de Lesdiguières & Bullion son confident iront en Italie pour la guerre de Gènes. On donnera de si grands dégoûts au Cardinal de la Rochefoucaut qu'il se retirera peu à peu des affaires. Enfin , on trouvera un prétexte d'ôter les Seaux au Chancelier Aligre , & de le reléguer dans une maison de campagne.

Il fallut régler d'abord la place que Richelieu auroit au Conseil. On résolut qu'il seroit assis vis-à-vis du Cardinal de la Rochefoucaut , & au dessus du Connétable de Lesdiguières. Cet homme si modeste dressa, ou fit dresser au plutôt un mémoire pour montrer que les Cardinaux étoient depuis long-temps en possession de la préséance dans le Conseil du Roi & dans les assemblées publiques, non seulement

1624. lement au dessus des Connétables, mais encore des Princes du sang. Avouons de bonne foi que ceux-ci ont eu quelquefois la bassesse de céder le pas à des Cardinaux. Il y en a des exemples assez anciens. Cela ne se fait plus maintenant. Mais ce n'est que depuis la mort du Cardinal Mazarin. Tant que Louis XIII. & son Fils ont eu un Cardinal pour leur premier Ministre, les Princes du sang qui disputent le pas à des Souverains puissans & considérables, l'ont cédé à un Prêtre, à un simple Ecclesiastique. Ils ont tâché de couvrir leur lâche complaisance pour un premier Ministre, en feignant de faire honneur à l'Eglise dans la personne de tous les Cardinaux.

Disgrace
d'Ornano
Gouverneur
de Mon-
sieur.

La Vieuville acheva presque de se perdre lui-même en mécontentant fort mal à propos Gaston Duc d'Anjou frère du Roi. Ornano Colonel des Corfes & Gouverneur du jeune Prince qui entroit dans la 17. année de son âge, lui avoit conseillé de demander au Roi la permission d'assister au Conseil, afin de commencer de bonne heure à se former aux affaires. La Vieuville s'aperçut fort bien que Monsieur faisoit ces instances à la suggestion du Colonel, qui vouloit entrer lui-même en connoissance de tout, & engager Gaston ensuite à demander que son Gouverneur fût admis au Conseil. Ornano avoit de l'esprit, du courage, & de la capacité pour les affaires; mais il ne manquoit pas d'ambition. Dans le dessein de se ren-

*Mémoires
anonimes sur
les affaires
du Duc d'Or-
leans.*

*Mémoires
d'un Favori
de Monsieur.
Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.
Vittorio Si-
ri, Memorie*

se rendre agréable à Gaston & d'avancer sa fortune par le crédit que l'Héritier présomptif de la Couronne devoit naturellement avoir, Ornano devint moins sévère & plus indulgent au Duc d'Anjou. En lui inspirant des sentimens nobles & dignes d'un Fils de France, il lui permettoit de contenter ses inclinations. La complaisance du Colonel ne fut pas néanmoins si grande, qu'il ne donnât encore tous ses soins pour empêcher que les mœurs de Monsieur ne se corrompissent. Ce fut durant la prison de son Gouverneur, que Gaston commença de se donner à la débauche des femmes. Le Duc d'Elbeuf le servit en cette rencontre. Il lui alla chercher je ne sai quelle vieille créature dans un bordel de Paris : chose honteuse, indigne d'une personne du rang & de l'âge d'Elbeuf, & pardonnable tout au plus à un misérable Valet de chambre.

1624.
Recondite.
Tom. V.
Pag. 609
610.

Louis naturellement soupçonneux & jaloux de son frère, crut sans peine que l'empressement de Gaston peu ordinaire aux gens de son âge, lui étoit inspiré par Ornano qui prétendoit s'ériger en Ministre d'Etat auprès de Monsieur. Le Roi prend donc la résolution d'éloigner le Colonel & de l'envoyer dans son Gouvernement du Pont S. Esprit. Le Duc d'Anjou étoit demeuré à Paris pour continuer ses exercices. Louis le mande à Compiègne, lui ôte Ornano, & change presque toute la maison du jeune Prince. Il fut outré

1624. outré de ce mauvais traitement. Le
pit de Gaston éclata quand il apprit
de temps après, qu'Ornano étoit à la Ba-
tille. Le Colonel généralement estimé
avoit reçu des complimens de condolé-
ce de toute la Cour à Compiègne, & de
personnes les plus distinguées du Roia-
me, quand il fut de retour à Paris. Le
Roi lui envoie des ordres réitérés de
retirer incessamment au Pont S. Esprit.
Et Ornano s'en défend d'une manière re-
spectueuse. *J'obéirois sur le champ à
V. M. si mes ennemis n'avoient pas rendu ma
situation suspecte à Sa Majesté. J'espère qu'
vous voudrez bien me permettre de me justifier
d'abord. Quand je serai éloigné de
mes ennemis me rendront plus criminel.*

Le Roi irrité de ce refus constant, or-
donne qu'Ornano soit conduit à la Ba-
tille & transféré de là au château de
Gaston s'empporte à cette nouvelle, il
garde plus de mesures; il chasse de
présence tous ceux qu'il croit bien-
de la disgrâce de son Gouverneur qu'
aimoit au dernier point. Le premier
monier de Monsieur ennemi d'Ornano
vint mal à propos comme pour consoler
son maître qui pleuroit amèrement. Ser-
tez, lui dit Gaston en colère; que je ne
vous voie jamais. Vous avez persécuté l'hom-
me du monde le plus vertueux. J'aurai
moins la consolation d'empêcher que ses en-
nemis ne se prévaillent de l'injustice qu'il
lui fait. Louis tâcha d'appaiser son frère

en lui permettant d'aller chasser à Chantilli & à Vernueil. Mais rien n'étoit capable de lui faire oublier Ornano. La Vieuville envoie une bourse de mille pistoles à Monsieur pour ses menus plaisirs : *qu'il garde son argent*, dit Gaston en rejetant le présent avec indignation : *j'ai des serviteurs qui ne m'en laisseront pas manquer.* 1624.

La Cour de Rome bien avertie de ce qui se passoit en France sous le nouveau Ministère, étoit dans une extrême inquiétude, aussi bien que celle de Madrid. Deux Ambassadeurs extraordinaires d'Angleterre entamoient à Compiègne la négociation du mariage de Madame Henriette sœur du Roi avec le Prince de Galles ; ils parloient encore d'une ligue des deux Couronnes de France & d'Angleterre, de la République de Venise & du Duc de Savoie contre les desseins de la Maison d'Autriche. Trois Ambassadeurs extraordinaires des Etats Généraux des Provinces-Unies arrivèrent en même temps à la Cour de France. Ils demandoient un renouvellement d'alliance entre le Roi & leurs Maîtres, avec un secours d'argent pour la continuation de leur guerre contre l'Espagne. La Vieuville leur étoit si favorable, qu'on ne doutoit pas que les Etats Généraux n'obtinsent ce qu'ils souhaitoient. Enfin, le Comte de Mansfelt étoit en France & dans le voisinage de Compiègne. Le Roi feignoit de ne vouloir pas le voir : mais le bruit couroit que Sa Majesté lui donnoit des audiences

Voiage de Mansfelt en Angleterre & en France.

Journal de Bassompierre. Tom. II. Mercure François.

1624.

Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V.

Pag. 575.

576. &c.

Wilson's History of Great-Britain.

Rushworth's Historical Collections.

1624.

1624. diences secrètes. Du moins quelque Ministres d'Etat conférèrent avec lui, il négocioit vivement par l'entremise de Pesaro Ambassadeur de la République de Venise. Spada nouveau Nonce du Pape à la place de Corsini, paroïssoit fort alarmé de ces mouvemens, & de la liaison plus étroite que la Couronne de France se dispoisoit à prendre avec les Princes Protestantes. Il en faisoit de grandes plaintes. La Vieuville le laissoit crier; résolu plus que jamais à se signaler en prenant une route différente de celle de Puisieux & des Ministres précédens. L'ancien & le nouveau Nonce eurent beau dire que c'étoit une chose honteuse, que le plus grand ennemi de la Religion Catholique fût bien reçu à la Cour du Roi Très - Chrétien, & que le Pape prioit Sa Majesté de chasser Mansfelt, on n'écouta point les Ministres d'Urbain. Tout ce que la Vieuville accorda aux instances de Corsini & de Spada, ce fut que Mansfelt ne paroît pas publiquement à la Cour. Cependant le Roi avoit donné ordre au Duc d'Angoulême de le défraier & de le régler à Paris & dans le voisinage de Compiègne. La Vieuville s'abouchoit de temps en temps avec Mansfelt; & Pesaro Ambassadeur de Venise étoit le principal négociateur entre ce fameux Aventurier & les Ministres du Roi. Mansfelt demandoit cinquante mille écus par mois, & la liberté d'avoir une place d'ar-

mes en France , & d'y lever des foldats. 1624.
On ne conclut rien avec lui : mais ce ne fut pas en considération du Pape. Le Nonce Spada s'étant plaint de ce que le Roi sembloit vouloir prendre Mansfelt à sa solde , on lui répondit froidement, que cela n'arriveroit pas si le Pape faisoit donner satisfaction à Louis sur l'affaire de la Valteline.

Mansfelt avoit été reçu en Angleterre avec beaucoup plus d'agrément qu'en France. Charles Prince de Galles le fit loger avec lui dans le Palais S. James. Le Duc de Buckingham rendoit de fréquentes visites au Général Allemand, & il le conduisit à l'audience du Roi. Mansfelt demandoit cinquante mille livres sterling pour lever & entretenir un certain nombre de troupes : Et il se réduisit ensuite à quarante mille. Jaques toujours difficile quand il étoit question de déboursier de l'argent , témoigna ne vouloir pas faire lui seul cette dépense. Il souhaitoit de savoir ce que paieroient les autres Puissances qui doivent entrer dans la ligue proposée. Sa Majesté Britannique se desioit extrêmement de la Cour de France. Elle la croioit plus favorable au Duc de Bavière qu'au Roi de Bohême : Et ce n'étoit pas sans raison. Maximilien y avoit ménagé de puissans amis. Les Espagnols qui avoient leurs créatures & leurs pensionnaires en Angleterre , y traversèrent les desseins de Mansfelt. Ils faisoient insinuer au Roi

Tome IV. li que

1624. que Mansfelt n'étoit que le courier & pion de Frederic. Si les Puritains ne encore un Roi en Angleterre, disoient. Emissaires de la Cour de Madrid à Jean ne croiez pas qu'ils jettent la vue sur le Prince de Galles votre fils & votre héritier légitime. On pense plutôt au Palais. Le monde s'apperçoit du complot fait entre le Duc de Buckingham & certaines gens du Parlement, d'allumer la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre. Mais on espère que Votre Majesté ne s'écartera point de ses sages & salutaires maximes. Elle avoit pendant ces jours pour arme de sa devise cette sentence : Sauveur : bienheureux les pacifiques. Ses discours faisoient impression sur l'esprit d'un Roi timide & soupçonneux. Il ne se défioit alors de tout le monde, mais nous verrons bientôt qu'il conçut cette idée de violens soupçons contre Buckingham son Favori, & contre le Prince de Galles.

Convocation du Parlement d'Angleterre.

Le Parlement d'Angleterre avoit été convoqué à Westminster à la fin du mois de Février. Tout le monde croioit que le Duc de Buckingham y seroit attaqué à l'occasion du traité de mariage entre le Prince de Galles & l'Infante. Mais il ne put si bien gagner la plupart des membres de l'Assemblée, que sa conduite y fut universellement applaudie. On rejetta sur le Comte de Bristol qui n'étoit pas encore de retour à l'ouverture du Parlement. Jamais homme ne fut plus méprisé que Buckingham affecta de ne pas paroître alors. C'en étoit plus le cas.

Anglois qui ne faisoit aucun scrupule d'af- 1624.
 fister à tous les exercices de la Religion
 Romaine à Madrid. Le plus outré Pu-
 ritain d'Angleterre ne s'expliquoit pas au-
 trement que le Duc sur le chapitre du Pa-
 pisme. A l'entendre parler, il fut tou-
 jours contraire au traité de mariage, il en
 rompit la négociation pour satisfaire à ce
 qu'un bon Anglois devoit à sa Religion
 & à sa patrie. Le Roi Jaques fit d'abord
 un discours fort étudié aux deux Cham-
 bres de son Parlement. Peut-être que la
 pièce qui nous a été conservée, mérite-
 roit l'estime de la postérité, si les actions
 de Sa Majesté Britannique ne démentoient
 pas les beaux sentimens que nous y trou-
 vons. En lisant cette harangue tant van-
 tée, je me suis confirmé dans ma pensée,
 que la plupart des personnes du premier
 rang, semblent croire que leurs inférieurs
 qui les écoutent, & qui voient leur con-
 duite, ne font aucune réflexion, & que
 l'usage de la raison nous est interdit. Ja-
 ques avance hardiment les choses du
 monde les plus fausses : Et ce qui me
 surprendroit au dernier point, si la lec-
 ture de l'Histoire & l'usage du monde ne
 m'avoient un peu accoutumé aux manières
 de plusieurs Princes; c'est que le Roi
 d'Angleterre prend sans façon Dieu à té-
 moin de la vérité de ce qu'il débite con-
 tre sa conscience. Ecoutons le.

*Rushworth's
 Historical
 Collections.
 1623.
 1624.
 Wilson's
 History of
 Great-Bri-
 tain.
 Hacket's Li-
 fe of Arch-
 Bishop Wil-
 liams.
 Part. I.*

*Je vous ai convoquez, dit-il, dans le
 dessein de vous communiquer un secret, &
 l'affaire la plus importante à votre Roi & à*

1624. *ses Enfans. Donnez-moi donc, Seign^r. & Gentilshommes, les avois que vous rez les plus convenables & les plus. Comme je me suis toujours proposé de faire aimer de mon peuple, je ne doute que sa fidélité ne réponde à mes bonnes intentions, & qu'il ne me chérisse autant qu'un Prince peut être chéri de ses sujets. Vous avez entendu parler de la chose dont je dois parler. C'est le mariage de mon Fils. Tout le monde sait que j'ai employé beaucoup de temps & d'argent à le négocier dans l'espérance que le succès me seroit avantageux & à mes Enfans, & qui pourroit contribuer au rétablissement de la paix dans la Chrétienté. Les bonnes roles qu'on me donnoit, m'ont encouragé à surmonter les difficultez qui se sont sentées. A la sollicitation de mon Fils, j'ai fait une chose fort extraordinaire. Pour contenter son impatience, je lui ai permis d'aller en Espagne; & j'ai voulu que Buckingham l'y acompagnât. Comme je n'ai vu personne sur la fidélité de qui je me reposasse plus, je lui ai ordonné d'être incessamment auprès de mon Fils, & de ne l'abandonner point, jusques à ce qu'il me l'eût ramené. Buckingham s'est bien acquitté de la commission que je lui avois donnée. Mais le voiage n'a pas eu le succès que j'espérois. J'en ai du moins tiré cette instruction, que les gens s'exposent à être facilement trompez, quand ils se fient trop à des paroles générales, & que pour bien finir une affaire, il faut venir promptement à ce qui est de particulier & d'essentiel.*

N'attendez pas que je vous rapporte ici le détail de la négociation. Charles Buckingham & mon Secrétaire vous en instruiront suffisamment. Je m'en tiens à ce qu'ils vous exposeront. Il suffit que je vous prie de me donner les conseils que vous croiez convenables à la prospérité de l'Etat, à l'avancement de la Religion, à la sûreté de mon Fils & de mes Petits-enfans. Mes intérêts vous doivent être aussi chers que ceux du Roiaume : Les uns sont inséparables des autres. C'est pourquoy je me dispense de vous alléguer ici les puissans motifs que vous avez de m'aider de vos bons avis, & de me soutenir. Il n'y a rien de fait & de conclu, je vous le proteste sur la foi d'un Roi Chrétien. Je n'ai pris aucun engagement ; & je suis dans une entière liberté de suivre vos conseils. Le Roi exhortoit ensuite les deux Chambres du Parlement à quitter leurs défiances & leurs jalousies au regard de Sa Majesté. Je puis dire en vérité, ajoûtoit-elle, & j'en prens Dieu & ses Anges à témoin, que jamais Roi n'a gouverné son peuple avec des intentions plus droites & plus désintéressées, que moi. Le plus grand de mes soins, c'a été de rendre mon règne le plus irréprochable qu'il seroit possible.

On s'est imaginé que je manque de zèle pour le maintien de la Religion, & que je prétens acorder une tolérance aux Catholiques Romains. Mais il est aussi vrai que Dieu me jugera un jour, que je n'y ai jamais pensé. Pour de bonnes raisons je n'ai pas cru devoir faire exécuter les loix dans

1624. *toute leur rigueur en certaines rencontres. J'ai eu de la condescendance lors que la nécessité des affaires le demandoit. Mais on trouvera dans aucun de mes traités, & j'ai promis quelque chose de contraire aux loix du Roiaume. Je ne m'y suis jamais été du dessein invARIABLE que j'ai de maintenir la Religion que je professe. Il en est de ces qui gouvernent comme des bons Ecuyers, ne donnent pas sans cesse des coups de vergon. En certaines occasions il faut pour l'exacte observation des loix; en d'autres on dissimule, on fait semblant de n'apercevoir pas quelques désordres. Ne pourrais-je pas non plus que j'aie intention de contester les libertez, & les privilèges légitimes du Parlement. Bien loin de restreindre ce que les loix vous donnent, je suis prêt à vous assurer la possession de vos droits, & à les rendre plus amples. Dieu qui connoit le fond de mon cœur, sait que je parle en Roi Chrétien. Je souhaite avec toute l'ardeur imaginable que la fin heureuse de ce Parlement nous fasse oublier le mauvais succès du précédent. Et je prie Dieu que toutes vos libérations contribuent à l'avancement de la Religion, au bien de l'Etat, à la prospérité de mon règne, & à la conservation du patrimoine de mes Enfans.*

On réfléchit diversement dans les deux Chambres du Parlement, à Londres, & dans toute l'Angleterre sur la harangue du Roi. Les uns la trouvoient belle, populaire, & religieuse. D'autres y blâmoient un trop grand nombre de protestations.

de sermens qui ne paroissent ni véritables ni sincères. Les gens ne voioient pas en quelle conscience Jaques avoit pu jurer qu'il n'étoit lié par aucun engagement avec le Roi d'Espagne ; lui qui avoit si solennellement promis sur les saints Evangiles l'observation des articles du traité de mariage, dont le Fils avoit laissé en Espagne sa procuration pour épouser l'Infante en son nom dix jours après que la ratification du Pape seroit arrivée à Madrid. *Le Roi nous prend pour des gens de l'autre monde, disoit-on, s'il espère de nous persuader qu'il n'a jamais pensé qu'à régner d'une manière irréprochable, qu'il n'a point voulu acorder une tolerance aux Papistes, & qu'il n'a pas eu intention de retrancher la moindre chose des privilèges légitimes du Parlement. Comment ses sermens s'acordent-ils avec l'autorité qu'il a donnée à ses Favoris, avec les négociations faites de sa part à Rome & à Madrid, avec la manière dont il a cassé le dernier Parlement, & déchiré la protestation de la Chambre des Communes ? Il n'est pas question d'examiner scrupuleusement le discours du Roi, reprenoient quelques-uns ; on doit rompre au plutôt le traité de mariage avec l'Espagne, commencé sous de fort mauvais auspices, penser à la sûreté de la Religion Protestante en Angleterre & chez nos voisins, & prendre les mesures les plus certaines pour le rétablissement du Roi de Bohême dans ses Etats héréditaires. Le Roi veut sauver son honneur aux dépens de sa conscience : il faut le laisser.*

1624. *dire ce qu'il lui plais, & que le Parlement pense tout de bon à le tirer du mauvais pas, où il s'est engagé avec trop d'piniâreté & contre l'avis de tous les bons Anglois. C'est beaucoup que le Prince Galles & le Duc de Buckingham lui fassent enfin ouvrir les yeux.*

Les personnes de bon sens blâmerent sur tout la basse adulation de Williams Evêque de Lincoln & Garde du grand Sceau d'Angleterre. La coutume vouloit qu'il parlât immédiatement après le Roi, & qu'il expliquât plus au long les intentions de Sa Majesté. Williams se contenta de dire en citant du Grec & du Latin, que la foiblesse de son génie ne lui permettait pas de rien ajouter à un discours si éloquent & si beau. Un ancien Panégyriste a remarqué, dit Williams, que l'Empereur Nerva mourut de ce qu'il eût adonné Trajan, parce qu'il ne devoit plus rien de humain après une action divine. Je craindrois de fatiguer mal à propos ce illustre Auditoire, si je lui disois quelque chose de commun & d'ordinaire après le discours divin que Sa Majesté vient de prononcer. Je ne puis que begaier en comparaison du Prince le plus éloquent qui fut jamais. Je ne puis ajouter quelque chose à ce qu'il a dit, & se- roit vouloir enrichir un anneau d'or en y mettant de petits clous de fer. Il est de la Harangue du Roi comme de celles d'un Orateur Grec, dont les traits vifs & pénétreroient jusques au fond de l'ame. Ses recherches étoient plus dignes d'un

dant que d'un Evêque, & la flatterie parut outrée & ridicule dans la bouche du premier Magistrat d'Angleterre. 1624.

Les deux Chambres s'étant rendues au Palais de Whitehall, le Duc de Buckingham leur fit en présence du Prince de Galles, un long exposé de tout ce qui s'étoit passé dans la négociation du mariage de Son Altesse avec l'Infante. Le discours fut divisé en cinq parties. La première marquoit les raisons du voiage de Charles en Espagne, & la seconde contenoit un détail de la négociation de son mariage indépendamment de toute autre chose. Le Duc rapportoit dans la troisième ce qui s'étoit dit ou fait de part & d'autre sur la restitution du Palatinat en conséquence du mariage; & dans la quatrième il rendoit compte de la manière dont le Prince revint en Angleterre. La cinquième exposoit la conduite du Roi Jacques depuis l'arrivée de son Fils, tant dans la négociation du mariage, que dans celle du rétablissement de Frederic dans ses Etats héréditaires. Buckingham finit en demandant avis au Parlement, si Sa Majesté concluroit le mariage de son Fils, & si elle se contenteroit des offres faites pour la restitution du Palatinat, ou bien si le Roi emploieroit ses forces, afin d'obliger l'Empereur à faire justice aux Enfans d'une Fille d'Angleterre. Le Prince de Galles confirma la vérité d'une grande partie des faits rapportez par le Duc de Buckingham.

Plaintes des Ambassadeurs d'Espagne contre le Duc de Buckingham.

Rushworth's Historical Collections.
1623.

1624.
Wilson's History of Great-Britain.

Vittorio Siri, Memorie Recondite.
Tom. V.
Pag. 370.
571.

1624.

Son recit aiant été rendu public selon la coutume du pais, le Marquis d'Inojosa & Don Carlos Coloma Ambassadeurs d'Espagne, se plainquirent avec une extrême hauteur, de ce que Buckingham avoit avancé plusieurs choses injurieuses à Sa Majesté Catholique. Ils demandèrent que le Duc fût puni de sa témérité. *Un homme étoit assez hardi pour parler de la sorte en Espagne contre Sa Majesté Britannique, disoient-ils, le Roi nôtre maître lui feroit mettre la tête aux pieds.* Jaques répondit en termes généraux à la plainte des Ambassadeurs Espagnols, sans condamner, ni justifier son Favori, il renvoia l'affaire au jugement du Parlement. Les deux Chambres présentèrent de concert ce qu'on appelle dans le stile d'Angleterre une *Adresse* commune au Roi. Les Seigneurs & les gens de la Chambre Basse y déclaroient que le Duc de Buckingham n'avoit rien dit, dont Sa Majesté Catholique eût sujet de se plaindre. Ils témoignoient être parfaitement contents de ce que le Duc leur avoit exposé. Enfin, on reconnoissoit que dans sa négociation, il avoit rendu un service signalé au Roi & à la patrie.

Jaques répondit à l'*Adresse* des deux Chambres de la manière du monde la plus avantageuse à Buckingham. Sa Majesté déclara qu'elle avoit vu & approuvé tout le discours fait au Parlement, avant qu'il fût prononcé. Enfin elle loua extrêmement la fidélité, la diligence & la

la discrétion de son *bon disciple*. C'est ainsi que Jaques nommoit Buckingham. *Je me plains seulement d'une chose*, ajouta le Roi. *C'est qu'il a donné un fort mauvais exemple à tous les Ambassadeurs*. Son voiage d'Espagne lui coûte quarante ou cinquante mille livres sterling, & il n'en demande point le remboursement. *J'espère que nos Ambassadeurs ne l'imiteront pas à l'avenir*. On fut surpris de la belle humeur du Roi dans une affaire si sérieuse. Bien des gens crurent que la raillerie étoit contraire à la bienséance, lors qu'il s'agissoit de prononcer si les Ambassadeurs d'un puissant Monarque avoient raison de se plaindre du Duc de Buckingham au nom du Roi leur maître. *Autrefois*, disoit-on, *l'Empereur Tibère s'avisa de faire l'éloge de Sejanus son Favori dans le Sénat de Rome : mais ce fut d'une manière plus grave*. Le monde trouva plus étrange que les Ambassadeurs d'Espagne se fussent commis si légèrement : Car enfin, Buckingham n'avoit rien dit contre Sa Majesté Catholique. En se déclarant de la sorte ennemis du Duc, n'étoit-ce pas engager le Roi & le Parlement d'Angleterre à protéger plus que jamais un grand Seigneur, qu'une Cour étrangère avec laquelle on commençoit de se brouiller, vouloit perdre sans aucune raison apparente ?

Les Seigneurs & les Communes d'An- Le Parle-
gleterre délibèrent ensuite sur le conseil ment d'An-
que les deux Chambres doivent donner gleterre est
au Roi. On convient unanimement dans d'avis que le
Roi rompe

1624. l'une & dans l'autre que Sa Majesté sen
 les négocia- suppliée de rompre la négociation du ma-
 tions pour riage entre le Prince de Galles & l'Infan-
 le mariage te d'Espagne, & de n'accepter point la
 de son Fils, & pour la restitution du Palatinat à des conditions
 restitution trop desavantageuses. Ces deux affaires,
 du Palati- disoient les Chambres dans leur Adresse
 nat. commune, sont contraires à l'honneur &
Rushworth's à la réputation de V^{otre} Majesté, à la sen-
Historical reté de ses Roiaumes, au bien de ses enfans
Collections. & de sa postérité, enfin, au besoin que
 1624. nous avons de conserver nos anciens allies.
Wilson's Les Seigneurs & les Communes ajoutè-
History of rent les raisons que leurs Chambres a-
Great-Bri- voient de prendre cette résolution. A
tain. la première proposition du mariage, pour-
Vittorio Si- suivoient-elles, on a parlé d'accorder seu-
ri, Memorie lement à l'Infante & aux gens de sa mai-
Recondite. son l'exercice de la Religion Romaine. Et
Tom. V. quand le Prince de Galles est allé en Espa-
Pag. 572. gne, les Ministres du Roi Catholique, pre-
 573. nant avantage de ce qu'ils étoient maîtres
 de la personne de l'Héritier de la Couron-
 ne d'Angleterre, ont voulu obtenir une to-
 lérance générale pour tous les Papistes : cho-
 se qui tend à la diminution de la puissance
 Roiale, que les Princes Catholiques ne de-
 mandent pas en de semblables traites, &
 qui iroit découragé tous les Anglois bien
 intentionnez pour la Religion & pour la
 patrie. Les Espagnols ont encore à l'oc-
 casion de ce traité de mariage formé de
 concert avec la Cour de Rome, des projets
 d'une pernicieuse conséquence pour l'Angli-
 terre. Le Parti Papiste y est devenu plus
 fort

fort & plus formidable durant la négociation. Les Catholiques étoient auparavant divisez entr'eux. Les uns soutenoient les Jésuites ; & les autres défendoient le Clergé séculier. On les a réunis. De manière qu'ils semblent maintenant dépendre tous également du Roi d'Espagne en ce qui regarde le temporel , comme ils dépendent du Pape pour le spirituel. A la faveur d'une artificieuse négociation , la Maison d'Autriche a ruiné nos allies & les Princes Protestans d'Allemagne ; elle a mis de la défiance & de la jalousie entre nous & les Puissances amies de cette Couronne ; le Beau-fils du Roi s'est vu dépouillé de ses Etats & de sa dignité ; Enfin contre les droits sacrez de l'hospitalité , & le respect dû aux Princes , les Espagnols ont usé de plusieurs finesses , afin d'engager l'Héritier des trois Roiaumes de Sa Majesté à changer de Religion.

La vigueur du Parlement jetta Jaques dans une extrême perplexité. Les deux Chambres alloient droit à une déclaration de guerre ; & Sa Majesté ne s'y pouvoit résoudre. Soit que l'âge rendit le Roi encore plus mou & plus timide, soit que les Emissaires d'Espagne lui donnassent déjà des impressions sinistres des desseins du Prince de Galles, dont la puissance & le crédit augmentoient considérablement, Jaques sembloit tout craindre alors, son propre Fils, les Espagnols, & le Duc de Buckingham. Sa Majesté paroissoit fort contente de celui-ci, & cependant elle ne pouvoit voir sans jalousie & sans chagrin

1624.

la liaison étroite de son Favori avec le Prince de Galles. Il fallut enfin aller au Parlement, & déclarer sa pensée aux deux Chambres sur l'Adresse qu'elles avoient présentée. Jaques médita un discours presque semblable aux harangues de Tibère dans le Sénat de Rome. Il affecta de parler d'une manière si ambiguë, que les gens de l'Assemblée eurent peine à découvrir les véritables sentimens de Sa Majesté. Il y avoit seulement cette différence entre l'Empereur Romain & le Roi d'Angleterre, que ce dernier ne savoit pas bien lui-même ce qu'il vouloit, au lieu que l'autre alloit finement à son but & à ses fins.

Après avoir remercié les deux Chambres de leur zèle & de leur affection, *trouvez bon, dit le Roi, que je vous propose mes doutes & mes difficultez, avant que de répondre à vos demandes. Je me suis fait toujours honneur d'être un Roi doux & pacifique. L'effusion du sang humain me fait une peine extrême; & je ne puis me déterminer à la guerre qu'à la dernière extrémité. Depuis l'ouverture de ce Parlement, on m'offre de rendre le Palatinat à des conditions moins déraisonnables; & j'ai raison d'espérer que j'en obtiendrai de bonnes. Ne croiez pas que je veuille me moquer de mon peuple, & lui demander son avis dans le dessein de ne le suivre pas. L'unique chose qui m'arrête, c'est que dans une affaire de si grande importance, je dois considérer premièrement, si ce que vous me proposez,*

posez, s'accorde bien avec ma conscience, 1624.
 Et s'il n'est point contraire à ma réputation. Après que nous aurons examiné si la guerre est juste Et nécessaire, vous aviserez aux moïens de la soutenir. Pour ce qui regarde l'affaire de mes Petits-enfans, je suis dans un âge qui ne me permet presque pas d'espérer de les voir parfaitement rétablis dans leur patrimoine : Heureux si je puis avoir avant ma mort quelque assurance qu'ils rentreront dans leurs biens Et dans leur dignité. Je sortirai pour lors de ce monde avec une grande consolation, Et aussi content que Moïse, quand il eut vu de loin la terre promise. Mais je trouve de grandes difficultez à parvenir au but de mes plus ardens desirs.

La guerre est une étrange extrémité : Ce seroit une grande imprudence que de vouloir emporter à force ouverte ce qu'on peut obtenir par la paix. Je ne croi pas que vous prétendiez m'engager à la guerre, sans avoir bien considéré ce qui nous est nécessaire pour en sortir avec honneur Et avec avantage. Pensez donc que je suis chargé de dettes au dedans Et au dehors. Le voyage de mon Fils en Espagne, la dépense de plusieurs Ambassades, les secours que j'ai envoyez à ma Fille, à son Epoux, à mes Petits-enfans ; car enfin il a bien fallu subvenir à leurs besoins pressans ; toutes ces choses ont épuisé mes coffres Et mon crédit. Ne faut-il pas que je songe premièrement à païer ce que je dois ? Si nous entreprenons la guerre, il faut assister les Etats Généraux

1624. raux des Provinces-Unies & donner de l'argent aux Princes d'Allemagne. Nous ne reprendrons jamais le Palatinat sans le concours de ces Puissances. On doit pourvoir encore à la seureté de l'Irlande que nous laissons derrière nous. La flotte est, graces à Dieu, en bon état : mais il faut avoir une puissante Armée de terre. Je vous laisse ces choses à considérer. C'est à vous de trouver les moiens de païer mes dettes & fournir à ces dépenses extraordinaires. Ce que je retire de mes Douanes diminuera par la guerre, & les subsides que vous m'accorderez, seront longs & difficiles à lever. La réponse du Roi parut presque aussi incertaine & aussi embarrassée que celle des anciens Oracles. On lui demande la guerre, & il parle des espérances qu'on lui donne d'obtenir la restitution du Palatinat à de bonnes conditions. Sa Majesté sembloit ensuite demeurer d'accord que la guerre étoit nécessaire, & le moiens le plus sûr de rétablir ses Enfans dans leur patrimoine. Mais elle rendoit l'entreprise si difficile & si onereuse, que bien des gens crurent que le Roi vouloit en détourner son Parlement qui la souhaitoit avec ardeur. Jaques ne craignoit-il point déjà que le Prince de Galles ne se servit des forces levées, pour le dépouiller de son autorité ?

Le Parlement d'Angleterre offre au Roi les subsides

L'incertitude véritable ou affectée de Sa Majesté Britannique ne refroidit pas le Parlement. Le Chevalier Sackville, depuis Comte de Dorset, harangua fortement

tement pour la guerre dans la Chambre des Communes. Nonobstant l'irrésolution que le Roi témoignoit , il supposa que Jaques vouloit sérieusement la guerre , pour retirer le Palatinat des mains des Espagnols & du Duc de Bavière. Sackuille prétendoit-il plaire au Duc de Buckingham , ou faire sa cour au Prince de Galles ? Ils emploioient l'un & l'autre tout leur crédit dans le Parlement, pour engager les deux Chambres à presser le Roi de déclarer la guerre ; soit que Buckingham cherchât à se venger de la Cour de Madrid ; soit que l'amitié de Charles pour la Reine de Bohême sa sœur le portât à tirer la Maison Palatine du mauvais état où elle se trouvoit. Quoi qu'il en soit des vues secrètes de Sackuille , il parla d'une manière si vive , si véhémence , que ceux qui vouloient différer l'affaire du subside, jufques à ce qu'on eût remédié aux griefs, dont le peuple se plaignoit ; artifice dont certaines gens se servent habilement dans les Parlemens d'Angleterre , quand ils prétendent faire échouer une proposition : que ceux , dis-je , qui pressoient la réformation de certains abus , par un bon zèle pour la patrie , ou dans le dessein d'empêcher une déclaration de guerre que le parti Espagnol traversoit de toute sa force , n'osèrent pas s'opposer à Sackuille. *Messieurs* , dit-il , *puisque la question du subside que nous devons donner au Roi pour la guerre , vient d'être proposée , permettez moi de vous exposer librement ce que j'en*

1624.

nécessaires
pour le recouvrement
du Palatinat.*Rushworth's
Historical
Collections.*1624.
*Wilson's
History of
Great-
Britain.*

1624. *J'en pense. Quand nous en serons aux griefs de la Nation, je ne garderai pas le silence, si je croi pouvoir contribuer quelque chose à délivrer ma patrie du joug qui l'accable. Alors je ferai mon devoir aussi bien qu'aucun autre.*

Tous ceux qui composent cette illustre Assemblée, jugent comme moi, que la raison pour quoi Sa Majesté a convoqué le Parlement, c'est d'obtenir les secours nécessaires pour retirer le Palatinat des mains d'un usurpateur puissant. Si quelqu'un en doute, il sera facile de le convaincre des véritables intentions du Roi. Nous savons que peu de temps avant la convocation du Parlement, il assembla un Conseil extraordinaire de nos plus habiles Officiers de guerre, pour avoir leurs avis sur le nombre de soldats que Sa Majesté devoit lever, & pour leur demander ce que coûteroient les munitions, & l'entretien de l'Armée. On convint unanimement qu'il falloit avoir vingt-cinq mille hommes de pied & cinq mille chevaux. Car enfin, nous avons à combattre une Armée de vingt-huit mille hommes, commandée par un excellent Général, dont l'expérience & l'habileté sont tout au plus inférieures à celles de l'incomparable Maurice Prince d'Orange. On a supputé la dépense ensuite. Elle est grande, je l'avoue; & les événemens de la guerre sont incertains. La bonne cause n'est pas toujours la plus heureuse. Mais si une entreprise ne réussit pas, un effet du hazard la rend-il moins juste? Il faut, Messieurs, que l'Armée soit prise
au

au mois de Mai prochain. Pensons qu'il n'en est pas des Rois, comme de Dieu tout-puissant. Ils ne disent pas & les choses sont faites. Le Roi aura beau commander, rien ne s'exécutera, si nous n'agissons point de notre côté. Est-il besoin que je cherche des raisons pour animer des personnes déjà si bien disposées à contribuer aux frais d'une guerre sainte ? J'appelle ainsi celle que nous délibérons d'entreprendre. Tous ceux de cette illustre assemblée sont prêts à donner libéralement leur bien, que dis-je ? à répandre leur sang pour le succès d'une si juste entreprise. Je ne doute point, Messieurs, de votre bonne volonté. C'est à vous de confirmer maintenant par votre résolution, les sentimens avantageux que les bons Anglois ont de votre zèle pour l'honneur de la patrie, & pour la seureté de notre Religion.

Nous eussions pu mieux faire en nous y prenant plutôt. Mais enfin l'occasion n'est pas entièrement perdue. Elle nous échappera entièrement, à moins que nous n'usions d'une extrême diligence. Le Roi, dit-on, parle encore de ravoir le Palatinat par un traité. Fasse le Ciel que les pieuses intentions de Sa Majesté réussissent. Cependant, on me le pardonnera, si je dis que je doute, & que je desespère même qu'elle obtienne ce qu'une Cour artificieuse semble lui promettre. Supposons, si vous le voulez, que l'Empereur restitue le Palatinat à de bonnes & honnêtes conditions. Le présent que nous ferons à Sa Majesté sera-t'il inutile & perdu ?

1624 perdu? Non sans doute. En ce cas, on regardera nôtre subside comme un sacrifice d'actions de grâces au Roi, qui aura obtenu par sa sagesse ce qui devoit coûter beaucoup de sang & de plus grandes sommes d'argent à l'Angleterre. Si le Roi ne dépense pas ce que nous lui donnerons, à mettre des troupes sur pied, & à les entretenir, il pourra l'employer à faire de bons magasins & de riches arsenaux au dedans. On se plaint sans cesse parmi nous de ce que nous manquons d'argent, & nous ne pensons point au défaut de munitions pour nous défendre en cas de besoin. Cependant l'un est plus nécessaire que l'autre. A quoi nous sert l'argent? A vivre dans une plus grande abondance, & à contenter nôtre luxe: Au lieu que des arsenaux bien fournis nous peuvent garantir d'une invasion & de l'esclavage.

Ne perdons point le temps, Messieurs, en des délibérations inutiles. Le succès des entreprises dépend beaucoup des mesures prises avec grande maturité, je l'avoue: Mais quand on s'est une fois déterminé à propos, il faut de la promptitude & de la diligence dans l'exécution. Nous avons, pour ainsi dire, un long voiage à faire: le temps presse. Pensez que la fille du Roi est dans l'oppression: il s'agit de la délivrer. Quelle ferveur, quelle activité, le souvenir des vertus & des perfections que nous avons admirées dans cette illustre Princesse, ne doit-il pas nous inspirer? L'avarice seroit-elle capable de nous détourner d'une si noble action?

action ? A Dieu ne plaise. Nous voulons obtenir la réformation des abus dans le Gouvernement. En voici le moien le plus sûr, le plus infailible. Faisons ce que le Roi attend de nous : Et il préviendra nos plaintes ; & nos requêtes. On gagne le Souverain en se soumettant à sa volonté. Un Prince généreux & magnanime accorde plus que le peuple ne lui auroit demandé, quand il voit que ses sujets se reposent sur ses bonnes intentions. Si nous en usons de la sorte, le Roi aura encore plus de tendresse pour son peuple. Bien loin de différer la convocation des Parlemens, il n'aimera rien tant que de conférer amiablement avec ses bons sujets. Voilà, Messieurs, mon sentiment. Peut-être qu'il ne s'accorde pas avec celui de plusieurs de ceux qui me font l'honneur de m'écouter. Je les prie de me rendre la justice qu'ils demandent des autres, & de croire que je parle selon les lumières de ma conscience. Nos avis peuvent être différens ; mais nous tendons tous à la même fin. Nous cherchons également le bien de l'Angleterre. Qu'il me soit seulement permis d'ajouter, qu'il en est de ceux d'entre nous, auxquels un zèle louable & désintéressé fait désirer que le Parlement s'applique d'abord à la réformation des abus, comme du jeune Caton. Ce Romain si ardent pour le bien & pour la liberté de la patrie, avoit, dit un Ancien, les meilleures intentions du monde : mais sa vertu trop austère faisoit quelquefois du mal à la République.

1624.

Le discours de Sackuille fut généralement applaudi. On résolut d'accorder au Roi un subside aussi grand qu'il le pouvoit souhaiter. Et l'Archevêque de Cantorberi fut chargé de présenter à Sa Majesté une *Adresse* concertée entre les deux Chambres. Elles y promettoient de fournir de l'argent, *au delà de ce qu'aucun Parlement eût jamais accordé aux Rois ses prédécesseurs.* Jaques répondit à une offre si honnête, si tendre pour sa famille, par une longue lettre presque semblable à celles que l'Empereur Tibère écrivoit de son Ile de Caprée au Sénat de Rome. *Il ne savoit ce qu'il devoit dire.* Toujours amoureux de sa molle oisiveté, toujours agité de mille soupçons divers, le Roi d'Angleterre eut mille peines à lâcher le mot, qu'il consentoit à faire la guerre pour rétablir ses enfans dans leur patrimoine. Il étoit fort obligé au Parlement des efforts que les bons Anglois vouloient faire. Mais Sa Majesté Britannique avoit plus à cœur d'acquitter ses dettes que de penser au bien de ses enfans. *Je deviens vieux, disoit Jaques; Et je sortirai de ce monde dans la peine & dans le chagrin, si je ne paie pas avant ma mort tout ce que je dois. Le subside est grand, à la vérité. Mais s'il se lève trop vite & trop exactement, le peuple ne manquera pas de crier.* Le Roi avoit des scrupules de conscience sur ces deux articles: il craignoit qu'ils ne fussent contraires à son honneur & à sa réputation. Ce n'est qu'après un
long

long circuit, que Sa Majesté déclare enfin qu'elle renonce aux deux traitez avec le Roi d'Espagne pour le mariage du Prince de Galles & pour la restitution du Palatinat; & qu'elle consent à employer les forces de l'Angleterre, afin de rétablir le Roi de Bohême dans ses Etats héréditaires. On alluma incontinent des feux de joie; on sonna toutes les cloches à Londres, tout le peuple souhaitoit la guerre. Jaques ne pouvant plus reculer, fait signifier au Roi d'Espagne, que son Parlement lui conseille de rompre les deux négociations presque finies, & de reprendre le Palatinat à force ouverte. 1624.

La guerre étant ainsi résoluë, on propose dans la Chambre Basse d'aviser aux moïens d'arrêter le progrès du Papisme. Les Communes envoient demander aux Seigneurs leur concurrence pour cet effet; Et les deux Chambres dressent de concert une *Adresse*. Elles y supplioient humblement le Roi de pourvoir à l'exécution prompte & exacte des loix faites contre les Catholiques Romains, & de n'avoir désormais aucun égard à l'intercession de certaines Puissances étrangères, en faveur des Anglois de leur communion. Au premier bruit de cette *Adresse* qui fut d'abord conçue en termes forts & rigoureux, Jaques prend l'allarme. Il écrit à Conway son Secrétaire d'Etat de prévenir un inconvénient, & que le dessein de Sa Majesté n'étoit point de faire penser au monde, que la guerre qu'elle vouloit bien entre-

Artifices des Ambassadeurs d'Espagne pour rendre le Duc de Buckingham, & le Prince de Galles même suspects au Roi d'Angleterre.

Rushworth's Historical Collections. 1624. Wilson's History of

1624.
Great
Britain.
Hacket's
Life of
Arch-Bi-
shop Wil-
liams.
Part. I.
Roger
Cooke's De-
tection of
Court &
State of
England,
&c.

treprendre, fût une guerre de Religion. De peur que les Cours étrangères ne donnaissent cette interprétation aux mouvemens du Parlement, le Roi ordonne d'arrêter sous quelque prétexte la poste pour l'Espagne, jusques à ce qu'il ait vu le Prince de Galles, qui devoit aller le lendemain trouver le Roi son père. *Je serois au desespoir que les gens, disoit Jaques, s'imaginassent que mon peuple me s'urprend, & que je suis forcé à faire tout ce que veut le Parlement.* Il fallut bien recevoir l'Adresse. La seule chose que le Roi obtint, ce fut que certaines expressions seroient adoucies, ou retranchées. Jaques envoya sa réponse aux deux Chambres du Parlement. Il y promet non seulement l'observation des loix publiées contre les Papistes, mais de faire encore quelque chose au delà de ce que les Seigneurs & les Communes lui demandoient.

Si nous l'en voulons croire, il étoit le plus sincère, le plus zélé Protestant du monde. Les sermens ne lui coûtent rien sur cet article. Il en fait trois ou quatre en fort peu de périodes. *Mes actions & mes livres, dit ce Roi Auteur, font assez connoître quelle est la Religion que je croi la meilleure. Et j'espère qu'on n'aura jamais un juste sujet de me soupçonner de n'être pas bon Protestant. Si je me détourne de la Religion que j'ai professée jusques à présent, je consens que cela soit gravé sur le marbre de mon tombeau, comme une marque éternelle d'infamie pour moi.* Celui
qui

qui dissimule avec Dieu, ne mérite pas que les hommes se fient à lui. Je vous proteste devant Dieu, Seigneurs & Gentilshommes, que les bruits répandus de l'accroissement du Papisme, m'ont fait saigner le cœur. Dieu qui connoit le fonds de mon ame, sait quelle cuisante douleur cela me cause. Je vous parle avec toute la sincérité possible. Mon dessein a toujours été d'empêcher que la Religion Romaine s'augmentât dans mes Roiaumes, & je ne serois pas honnête homme si je la favorisois. Il est vrai que je n'aime pas l'esprit de persécution, persuadé que je suis que la violence ne contribue qu'à l'augmentation de la secte que vous voulez détruire. Le zèle amer & indiscret de certaines gens leur a fait dire d'étranges choses contre moi. Jamais Prince n'a plus souffert que moi des traits de la médisance & de la calomnie. En vérité, si je ne suis pas Martir, je puis me vanter d'être du moins un Confesseur. Cette faillie fit rire les gens d'esprit. On dit que le Roi étoit donc un Confesseur d'une nouvelle espèce. Laissons à Dieu le jugement des véritables sentimens d'un Prince tout-à-fait irrégulier dans sa conduite; qui parloit d'une manière, & agissoit d'une autre. Les entretiens secrets qu'il aura bientôt avec l'Archevêque d'Embrun, nous donneront de justes raisons de douter de la sincérité des protestations & des sermens du Roi d'Angleterre.

Un grand nombre de Seigneurs ; de
Tome IV. Kk Che.

1624. Chevaliers, & de Gentilshommes Catholiques Romains, sortirent promptement de Londres, effraiez de la vigueur du Parlement & de la complaisance du Roi, sur la bonne volonté duquel ils comptoient. Deux choses les consoloient seulement, la négociation entamée du mariage de Charles Prince de Galles avec Henriette sœur du Roi de France, & l'attente du succès d'une grande intrigue formée pour perdre le Duc de Buckingham dans l'esprit du Roi, & pour lui inspirer même de la défiance de son fils. Voici ce qu'on nous a laissé de cette dernière ressource du Parti Espagnol en Angleterre. Le Marquis d'Inojosa & Don Carlos Coloma Ambassadeurs du Roi Catholique, vont un jour trouver Jaques à Whitehal : Et pendant que Coloma entretient le Prince de Galles & le Duc de Buckingham, Inojosa s'approche du Roi d'Angleterre, lui met un papier dans sa poche, & fait signe des yeux à Sa Majesté de ne rien dire alors. Quelle fut la surprise de Jaques, quelle fut l'agitation de son esprit, quand il lut les différens avis qu'on prétendoit lui donner ! Le papier contenoit plusieurs chefs importans : *qu'il est impossible d'informer exactement le Roi de ce qui se passe à la Cour & au Parlement, parce que le Prince de Galles & le Duc de Buckingham le retiennent comme dans une étroite prison : qu'il y a un complot formé d'engager Charles à se soulever contre le Roi son père ; projet conçu premièrement*
à Ma-

à Madrid & entièrement résolu depuis le
 retour du Prince en Angleterre : que si on
 presse tant le Roi de lever des troupes sous
 prétexte de reprendre le Palatinat, ce n'est
 que dans le dessein d'avoir une Armée à sa
 dévotion, lors qu'il faudra dépouiller Ja-
 ques de toute son autorité : que le soin du
 Prince de Galles & du Duc de Buckin-
 gham pour empêcher que les Ambassadeurs
 d'Espagne & tous les bons serviteurs du
 Roi, n'approchent de sa personne, est une
 marque certaine qu'ils trament quelque
 chose de mauvais : que les Emissaires de
 Buckingham travaillent à rendre le Roi
 odieux & méprisable aux premiers Sei-
 gneurs d'Angleterre, & qu'ils en parlent
 comme d'un Prince oisif & indolent, qui
 ne se met pas en peine de voir ses enfans
 dépouillez de leurs Etats : que Sa Majesté
 est en danger de perdre sa réputation, & la
 Couronne même, à moins qu'elle ne casse
 au plutôt le Parlement : que le Duc s'est
 fort mal conduit en Espagne, & qu'il y a
 pris plaisir à traverser la conclusion du trai-
 té de mariage ; qu'il a découvert aux Etats
 Généraux des Provinces-Unies les desseins
 secrets des Rois d'Espagne & d'Angleterre ;
 qu'il a décrié à la Haie la conduite de Sa
 Majesté ; qu'il a trahi les intérêts du Roi
 son maître en traitant avec les Ambassa-
 deurs de plusieurs Princes étrangers ; que
 tout se fait au Parlement avec une extrême
 violence, & que Buckingham anime les
 plus factieux par ses discours & par ses ca-
 resses. Le dernier article paroît contradic-

1624

toire aux premiers. On y repétoit ce que le Marquis d'Inojosa avoit déjà inutilement tenté de persuader au Roi, que les *Puritains* dont le Duc de Buckingham se déclare le Chef, prétendent au préjudice du Prince de Galles mettre la Couronne d'Angleterre sur la tête de la Reine de Bohême & de ses enfans. A la fin du mémoire on ajoutoit qu'un Vallon nommé Carondelet Secrétaire du Marquis d'Inojosa & Archidiacre de l'Eglise de Cambrai, informeroit amplement Sa Majesté Britannique de la vérité des faits avâncés, si elle vouloit bien lui donner audience, pendant que le Prince de Galles & le Duc de Buckingham seroient au Parlement.

Les Jésuites font de toutes les parties. Un certain Père *Maestro* fut introduit dans la chambre du Roi avec Carondelet. On ne sait point ce qu'ils dirent pour confirmer Sa Majesté dans les soupçons qu'elle avoit déjà conçus. Quoi qu'il en soit, Jaques devint tout à coup réveur & mélancholique. Le Prince de Galles & le Duc de Buckingham tâchèrent de le réveiller & de le divertir, & il ne répond que d'une manière énigmatique & décousue. Charles & la Favouri jugèrent alors que son esprit étoit agité par quelque mauvais rapport. Ils demandent si quelqu'un a parlé au Roi, & on leur répond que le P. *Maestro* & Carondelet ont entretenu Sa Majesté. Le Prince & le Duc ne doutèrent plus que les Espagnols n'eussent fait dire quelque chose de sinistre à Jaques. Cela parut d'au-

d'autant plus vraisemblable, que des gens
 du Marquis d'Inojosa s'étoient vantez in-
 discrètement qu'on sauroit bien embaras-
 ser Buckingham, & que le Parlement sau-
 teroit dans peu de jours. Cependant l'in-
 quiétude du Roi augmentoit. Incapable
 de souffrir le grand monde, il prend la ré-
 solution d'aller au château de Windsor, &
 d'y emmener le Prince de Galles avec lui.
 Buckingham se préparoit à monter selon
 sa coûtume dans le carosse de Sa Majesté
 qu'il vouloit suivre. On fit dire au Fa-
 vori de demeurer à Londres. Il s'appro-
 che tout contristé, & les larmes aux yeux
 il conjure son maître qui avoit déjà un
 pied dans la portière du carosse, de lui dire
 les mauvais rapports que certaines gens
 ont apparemment faits à Sa Majesté. Buc-
 kingham a beau jurer par tout ce qu'il y
 a de plus saint & de plus sacré dans le
 monde, qu'il se justifiera pleinement, &
 que le Roi connoitra la malice de ceux qui
 ont entrepris de perdre un innocent; on
 ne lui répond rien. Jaques pousse seule-
 ment des soupirs, il laisse couler quelques
 larmes; il déplore son malheur en termes
 généraux. *Ceux que j'aime le plus*, dit-il
 d'une voix entrecoupée de quelques san-
 glots, *m'abandonnant & me trahissent*. Et
 ne pouvant s'empêcher de jeter encore
 un regard tendre sur son cher Buckin-
 gham: *Eh! mon ami*, s'écria-t-il, *pour-*
quoi me veux-tu faire mourir?

A ces paroles, le Duc parut frappé com-
 me d'un coup de foudre. Revenu assez-

1624. tôt de son premier étourdissement, il commençoit de se justifier assez bien, lors que le Roi se repentant d'en avoir trop dit, entre dans son carosse, & commande au cocher de toucher. Le défolé Buckingham se retire incontinent chez lui, il se jette sur son lit en attendant la nouvelle de sa disgrâce entière. Williams Evêque de Lincoln & Gardes du Grand-Seau d'Angleterre va trouver le Duc, le console de son mieux, & lui conseille de courir à Windsor, de parler au Roi, & de tâcher de dissiper ses soupçons le mieux qu'il lui sera possible. *Il est à craindre*, dit le Prélat, *que vos ennemis ne profitent de vôtre absence, & ne pressent le Roi de congédier le Parlement. Vous seriez perdu sans ressource. Laissez moi faire. J'ai quelque correspondance avec le Secrétaire de l'Ambassadeur d'Espagne, & avec certaines gens de la connoissance de Carondelet. Je ne desespère pas de découvrir bien-tôt cette nouvelle intrigue.* Williams avoit en effet un assez grand commerce avec Carondelet qui se picquoit de belles lettres. Il connoissoit encore je ne sai quelle créature que Carondelet aimoit, & un Prêtre de ses plus intimes confidens à qui la bonne Dame gagnée par le Gardes du Grand-Seau, révéla toute l'intrigue, comme la fameuse *Fulvia* découvrit autrefois la conjuration de Catilina. Ensuite de ses entretiens secrets avec le Prêtre, avec Carondelet, & avec sa créature, Williams dressa un mémoire si juste, si bien raisonné, que le Roi ne douta plus de
de

de la malice & de la calomnie de l'Ambassadeur d'Espagne. 1624.

On le somma plus d'une fois de prouver la vérité des faits avancez dans le papier donné au Roi. Inojosa s'en défendit sur des prétextes frivoles. Jaques se plaignit fortement au Roi d'Espagne de l'attentat de ses Ambassadeurs contre le Duc de Buckingham, & contre le Prince de Galles même. Inojosa & Coloma furent rappelés incontinent à Madrid. On fit semblant de les disgracier pour un temps. Mais ils furent dans le fond plutôt récompensez que punis. Philippe ne leur savoit point mauvais gré de ce qu'ils avoient tenté de perdre Buckingham dont le seul nom étoit odieux à Sa Majesté Catholique. Mais l'Anglois content d'avoir déconcerté les intrigues de ses ennemis, méprisoit la colère du Roi d'Espagne. Plus puissant que jamais, Buckingham perdit au Parlement le Comte de Middlesex Grand Thésorier d'Angleterre, qui ne lui étoit pas assez dévoué. Le Comte de Bristol rappelé de son Ambassade en Espagne, avoit pris la poste à Bourdeaux, afin d'arriver à Londres avant la fin du Parlement, & de s'y justifier. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il reçut à Douvre une lettre de Conway Secrétaire d'Etat. C'étoit pour lui dire de la part du Roi, que Sa Majesté souhaitoit qu'il ne vint point à Londres, & qu'il se retirât dans quelque une de ses maisons de campagne. Bristol fit difficulté d'obéir : il envoya des protestations contre l'exposé de Buc-

1624. kingham aux deux Chambres du Parlement. A la sollicitation du Prince son fils & de son Favori, Jaques abandonne un de ses plus fidèles serviteurs : Et le pauvre Comte de Bristol est mis à la Tour de Londres.

Proposition Le Parlement fut prorogé peu de temps de marier le Prince de Galles à Madame Henriette de France. *Vittorio Siri, Mémoire Recondite. Tom. V. Pag. 573. 574. &c. Journal de Bassompierre. Tome II.* après la découverte de l'intrigue des Ambassadeurs d'Espagne contre le Duc de Buckingham. On leva quelques régimens destinez au secours des Etats Généraux des Provinces-Unies, dont les Ambassadeurs avoient négocié une ligue défensive avec le Roi d'Angleterre. Enfin Jaques pensa tout de bon à conclure le mariage de son fils avec Henriette sœur du Roi Très-Chrétien. Buckingham avoit cette affaire fort à cœur, persuadé que pour se défendre contre le grand nombre d'ennemis puissans que la rupture du mariage avec l'Infante, lui faisoit au dedans & au dehors de l'Angleterre, il devoit se procurer l'appui du Roi de France, & donner au Prince de Galles une épouse qui s'intéressât à la conservation de la fortune d'un homme, à qui la Princesse auroit l'obligation d'avoir ménagé son mariage. Le Favori du père & du Fils ; car enfin Buckingham étoit alors aussi bien, & peut-être mieux dans l'esprit de Charles, qu'il n'avoit jamais été dans celui de Jaques ; le Favori, dis-je, n'espéroit-il point encore d'appaiser les Catholiques Romains d'Angleterre étrangement irrités contre lui, en mettant sur le trône une Fille de France, qui ne seroit pas moins zélée

zélée pour leur Religion que l'Infante d'Espagne? Je croirois aussi que le Duc qui embrassoit alors avec une extrême chaleur les intérêts du Roi & de la Reine de Bohême, crut leur faire plaisir en formant une liaison étroite de la Couronne de France avec celle d'Angleterre. Dans le nouveau traité de mariage; on devoit proposer une ligue entre les deux Rois contre la Maison d'Autriche; affaire d'une grande conséquence pour le rétablissement de Frederic.

Le Prince de Galles voulant rompre son mariage avec la fille d'un puissant Roi, devoit sans doute être bien-aise de trouver une alliance autant, & même plus considérable que celle de la Maison d'Autriche. Cependant la passion qu'il avoit de se venger des Espagnols, en rétablissant malgré eux son beau-frère & ses neveux dans leur patrimoine, fut le motif le plus puissant qui porta Charles à rechercher Henriette. Mariage qui fut inutile à la Maison Palatine, & fatal au Prince de Galles; mariage qui le rendit infiniment plus malheureux que sa sœur, à la disgrâce de laquelle il espéroit de remédier plus facilement, en s'alliant dans une Maison naturellement ennemie de celle d'Autriche. Rich depuis Comte de Holland fut donc envoyé à la Cour de France pour reconnoître la disposition des esprits au regard de cette affaire. Il en fit la première ouverture à un Secrétaire d'Etat, qui le conduisit ensuite à l'audience de Louis. Le Seigneur Anglois

1624. protesta que le Roi son maître & le Prince de Galles souhaitoient ardemment de s'allier avec la Maison de France. Il ne manqua pas d'insinuer aussi que le Duc de Buckingham emploieroit tout son crédit auprès du père & du fils pour faire réussir la négociation au gré de Sa Majesté Très-Chrétienne. Elle répondit en termes fort honnêtes aux premières avances du Roi de la Grande-Bretagne & du Prince de Galles. On chargea Rich d'écrire à Buckingham que tout ce qui viendrait de sa part, seroit toujours bien reçu. De ce que Marie de Médicis connut l'intention de la Cour d'Angleterre, elle y fit négocier secrètement par des personnes interposées, & à l'insu du Roi son fils & du Comte de Tillières Ambassadeur de France en Angleterre. On dit que la Reine Mère avoit pris à cœur le mariage de sa fille avec le Prince de Galles dans l'espérance de trouver de l'appui & peut-être une retraite en Angleterre, s'il lui arrivoit encore une nouvelle disgrâce en France. Il survint en effet ce malheur, que Marie de Médicis craignoit. Mais elle ne trouva pas du côté de l'Angleterre, la ressource dont elle s'étoit flattée. Tant cette alliance devoit être inutile, ou funeste, à tous ceux qui avoient fondé quelques espérances dessus.

Jaques envoya peu de temps après de fort beaux chevaux à Louis : Et le Comte de Carlisle vint en France avec les pouvoirs nécessaires, pour entrer conjointement avec Rich en négociation sur le mariage

riage proposé. Le Cardinal de Richelieu, Aligre Garde des Sceaux, le Marquis de la Vieuville Surintendant des Finances, & Loménie de la Ville-aux-Clercs Secrétaire d'Etat, furent les Commissaires nommez par le Roi, qui devoient écouter les propositions des Ambassadeurs d'Angleterre. Il y eut d'abord une difficulté sur le cérémoniel. Les Protestans ne reconnoissoient ni la prééminence, ni les privilèges exorbitans des Cardinaux. Carlië & Rich voulurent savoir comment Richelieu les recevrait chez lui. On répondit que le Cardinal leur feroit les mêmes honneurs qu'aux Ministres de l'Empereur & du Roi d'Espagne. Il offrit encore quelque chose de plus. Mais la grande question, c'étoit si le Cardinal donneroit le pas chez lui. Les Anglois le demandoient; & Richelieu se défendoit de leur acorder une déférence qu'il ne rendoit pas à tous les Ambassadeurs des Têtes couronnées. Le différend fut accomodé par cet expédient, que le Cardinal feroit le malade, & qu'il recevrait dans son lit la visite des Ministres du Roi de la Grande-Bretagne. Richelieu s'étoit déjà délivré des conditions contraignantes qui lui furent imposées quand le Roi l'admit à son Conseil privé, d'y venir seulement dire son avis, de ne donner point audience dans les formes aux Ministres étrangers, & de ne traiter d'aucune affaire dans son logis.

On crut d'abord que la négociation trouveroit de grands obstacles sur l'article

1624. de la Religion. Les Anglois offrirent seulement le libre exercice de la Religion Catholique à la Princesse de Galles & à ses domestiques. Les Commissaires de Louis prétendoient au contraire, que le Roi de France n'étant pas inférieur à celui d'Espagne, Jaques devoit acorder à la sœur de Louis tout ce qu'il avoit promis pour obtenir celle de Philippe. Cela seul paroïsoit devoir arrêter, & peut-être rompre la négociation. Car enfin, le Roi d'Angleterre lié par les promesses faites à son Parlement, n'avoit plus la liberté de donner des conditions si avantageuses aux Catholiques. Mais le Duc de Buckingham & Marie de Médicis avoient l'un & l'autre une si forte passion de finir cette affaire, que les Ministres d'Angleterre & de France faisoient assez comprendre les uns aux autres, que le Roi de la Grande-Bretagne acorderoit tout ce qu'il pourroit sans soulever son Parlement, & que Sa Majesté Très-Chrétienne se relâcheroit autant que la bienséance & son honneur le lui permettoient. Ainsi l'affaire prit d'abord un assez bon train.

Vittorio Siro, Mémoire Recondite. Tom. V. Pag. 595. &c. Lettre de Marquemon à Herbaut dans les Mémoires pour

La Cour de Rome & celle de Madrid s'allarmèrent au bruit de cette nouvelle négociation. Le Nonce du Pape induit par le Marquis de Mirabel Ambassadeur d'Espagne en France, va dire à Marie de Médicis que Sa Majesté Catholique demandera volontiers Madame Henriette pour l'Infant Don Carlos; qu'elle veut bien assurer à son frère en faveur de ce mariage la Souveraineté des Pais-Bas Catholiques après

après la mort de l'Archiduchesse Isabelle, 1624.
 & que cependant l'Infant Don Carlos & *l'Histoire du*
 son épouse iront à Bruxelles, où Isabelle *Cardinal de*
 leur servira de mère. Le piège étoit fin : 1624.
Richelieu.

Marie de Médicis n'y donna pas. Persuadée que Philippe ne pensoit nullement à céder à son frère la Souveraineté des Pais-Bas Catholiques après la mort d'Isabelle leur tante, la Reine Mère jugea fort bien que la proposition n'étoit qu'un artifice des Espagnols pour empêcher que la Couronne de France ne prit des liaisons trop étroites avec celle d'Angleterre. Le Pape Urbain recommanda de son côté à Marquemont Archevêque de Lion, d'écrire à Louis, que la Cour de Rome craignoit que les Anglois ne pressassent le mariage du Prince de Galles avec Madame sœur de Sa Majesté, qu'afin d'engager la Couronne de France à demander la restitution du Palatinat & de la dignité Electorale à Frederic. *Ce seroit une chose peu digne du Roi Très-Chrétien, disoit Urbain, que d'acheter l'alliance de l'Angleterre, à condition d'ôter le Palatinat à un Prince Catholique, & qui fait profession d'être serviteur de Sa Majesté. L'agrandissement du Duc de Bavière est utile à la France. C'est un compétiteur qu'elle peut opposer un jour à la Maison d'Autriche, lors qu'il sera question d'élire un Empereur. Le grand but que le Roi Très-Chrétien se doit proposer dans tous ses desseins, c'est de se rendre Chef du Parti Catholique. Le S. Siège sera pour lors inviolablement uni à la Couronne de*

1624. *France, malgré tous les efforts des Puissances jalouses de sa grandeur. Bien loin de s'engager en de nouvelles confédérations avec les hérétiques, le Roi doit ménager ses intérêts avec les Catholiques. Leçons dignes d'un Pape qui pense plus à l'augmentation de sa Monarchie spirituelle, qu'au bien du Prince qu'il prétend instruire !*

Le Nonce Spada recut deux Brefs pour le Roi & pour Marie de Médicis, sur l'affaire du mariage d'Henriette avec le Prince de Galles. En les présentant, le Ministre Italien parla beaucoup du bruit qui couroit, que Sa Majesté Très-Chrétienne se liguoit avec l'Angleterre, afin d'obtenir la restitution du Palatinat à Frederic. Louis se contenta de répondre en termes généraux, que son zèle pour la Religion Catholique n'étoit pas moindre que celui du Roi d'Espagne. *C'est la seule chose, ajouta-t'il, qui retarde la conclusion du mariage de ma sœur. Marie de Médicis s'expliqua davantage. Les Ambassadeurs d'Angleterre, dit-elle à Spada, m'ont souvent représenté que je ne devois pas être si scrupuleuse sur l'article de la Religion ; & que mes difficultés seront peut-être cause que le Roi de la Grande-Bretagne renouvèra sa négociation avec l'Espagne. Ils assurent que la Cour de Madrid se relâche maintenant, & qu'on y donne la carte blanche à celle d'Angleterre. Cela ne me fait pas changer de sentiment. Ma fille ne partira point d'ici, sans une entière liberté de vivre dans sa Religion, comme elle a fait jusques à présent, ni sans avoir*
mis

Vittorio S-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 613.
614. 615.

mis parfaitement sa conscience en repos sur un article si important. On ne fera rien sans la participation de Sa Sainteté. Il est vrai que les Ambassadeurs d'Angleterre ont proposé une ligue en même temps que le mariage. Mais nous leur avons répondu que ces deux affaires sont fort différentes l'une de l'autre; que le Roi veut bien entendre premièrement au mariage, & qu'après sa conclusion il pourra écouter les autres propositions du Roi de la Grande-Bretagne. Le Comte de Mansfelt étoit aux environs de Compiègne, lors que ce traité s'y commençoit. La conjoncture ne contribua pas peu à redoubler l'inquiétude du Pape & des Espagnols. Louis tâchoit de profiter de l'occasion, & d'obliger Philippe à se désister au-plûtôt de ses prétensions sur la Valteline, à moins qu'il ne voulût s'exposer au danger d'avoir à soutenir les efforts d'une puissante ligue contre la Maison d'Autriche.

Les négociations particulières de Marie Voiege se-
de Médicis ne purent être si bien cachées, cret d'Hu-
que le Comte de Tillières Ambassadeur de gues Arche-
France en Angleterre n'en scût quelque vèque d'Em-
chose. Il avertit le Roi son maître; & la brun en An-
gleterre.
Reine Mère irritée contre Tillières le fit
rappeller de son Ambassade. La Vieuville *Journal de*
fut bien-aïse d'avoir une occasion de cha- *Bassompier-*
griner Bassompierre son ennemi, dont Til- *re. Tom. II.*
lières épousa la sœur. Le Marquis d'Effiat *Rélation de*
fut nommé à sa place. On crut qu'étant *l'Archevê-*
bon ami du Comte de Carlile, il agréeroit *que d'Em-*
plus qu'aucun autre. Louis envoie peu de *brun à la fin*
temps après un Agent secret en Angleter- *des Mémoi-*
res de Dea-
geant.

1624. re pour les affaires de la Religion. Je parle d'Hugues qui de Général de l'Ordre des Franciscains , étoit devenu Archevêque d'Embrun en Dauphiné. Voici l'occasion de son voiage à Londres. Les Papistes du pais fort chagrins de ce que Jaques , à la sollicitation de son dernier Parlement, faisoit exécuter assez sévèrement les loix publiées contr'eux , pensèrent à implorer la protection du Roi de France, puis que celle du Roi d'Espagne leur étoit désormais inutile. Un Franciscain Ecoissois s'avisa d'écrire pour cet effet à l'Archevêque d'Embrun dont il étoit connu. Le Prélat qui se trouvoit alors à la Cour, ne manque pas de représenter vivement à Louis, que les Catholiques Anglois se plaignent de ce qu'ayant senti de grands effets de l'indulgence de leur Roi durant la négociation du mariage de son Fils avec l'Infante d'Espagne, on les tourmente plus que jamais , depuis que Jaques recherche une Fille de France. Louis parut sensible au prétendu malheur de ceux de sa Religion , que l'Archevêque exagéroit de toute sa force. Une raison politique portoit encore Sa Majesté Très-Chrétienne à faire quelque chose en faveur des Catholiques Anglois. On craignoit que le Pape ne se rendit trop difficile sur la dispense pour le mariage d'Henriette avec le Prince de Galles , si les Catholiques Anglois se mettoient une fois à crier, que bien loin de tirer quelque avantage & quelque adoucissement à leurs maux, leur condition devient pire depuis que

que le Prince de Galles demande une Fille de France. On fit donc entendre à Louis, qu'il seroit bon d'envoyer une personne de confiance en Angleterre, qui tâchât de contenter les Catholiques du pais, en leur faisant espérer que Sa Majesté Très - Chrétienne les protégeroit autant que le Roi d'Espagne, & qu'elle obtiendra bien-tôt que l'exécution des loix soit suspendue. L'Archevêque s'offrit lui-même à faire le voiage d'Angleterre: Et le Roi le crut plus propre qu'aucun autre à cette négociation. Il en avoit déjà fait de semblables lors qu'en qualité de Général des Franciscains, il visitoit les Couvents de son Ordre dans une grande partie de l'Europe.

Le voilà donc à Douvre en habit déguisé. L'Archevêque passe en Angleterre pour un Conseiller au Parlement de Grenoble que la curiosité de voir le pais, amène. Si ce fut par un effet du hazard, ou par un dessein prémédité que le Duc de Buckingham fut averti que l'Archevêque d'Embrun étoit arrivé secrètement en Angleterre, on ne le sait pas bien. Quoi qu'il en soit, le Duc veut voir le nouveau venu. On s'entretient quelque temps ensemble; on demande au Prélat le sujet de son voiage; & il est obligé de s'ouvrir. Buckingham, cet homme si zélé pour le maintien de la Religion Protestante durant la tenue du dernier Parlement, change tout à coup de langage & de manières. Il est le mieux disposé du monde en faveur des Papistes. La Comtesse mère du Favori, & le Comte de

1624

de Rutland son beau-père , de leur Religion , assurent l'Archevêque des bonnes intentions de Buckingham. Ils instruisent le Négociateur de la manière de traiter avec le Roi Jaques & avec son Favori. Sa Majesté Britannique aiant aussi voulu voir le Prélat , on le fit venir à Roylton : Le Roi y étoit incommodé de la goutte. L'esprit & la conversation du Prélat lui plaisent. On vient à l'affaire du mariage : Et le François insinué pour lors au Roi, que le Pape ne donnera pas facilement sa dispense, à moins que Sa Majesté ne fasse cesser les plaintes de ses sujets Catholiques. Les prisons s'ouvrent incontinent en faveur des Prêtres & des Moines enfermez conformément aux loix ; & leur exécution est suspendue. Enfin Jaques permet à l'Archevêque de donner la Confirmation à ceux de sa communion dans Londres. La chose fut si peu secrète qu'il y en eut des plaintes portées au Roi & aux Magistrats. Mais Jaques n'étoit plus ce Prince si sensiblement affligé des progrès du Papisme dans ses Etats. Il avoit oublié déjà les protestations & les sermens , dont ses harangues à la dernière séance du Parlement furent remplies.

Ce n'est pas tout. Sa Majesté Britannique est si contente de l'Archevêque d'Embrun , qu'elle n'a plus de secret pour lui. *Vous êtes*, dit-elle un jour au Prélat en lui serrant la main, *vous êtes l'homme que Dieu m'envoie, afin que je vous ouvre mon cœur.* Jaques proteste ensuite qu'il a toujours eu
de

de bons sentimens pour la Religion Catholique, & que cela lui a causé d'assez grandes traverses depuis son enfance. Il étoit dernièrement un Confesseur de la Religion Protestante; le voici maintenant Martir du Papisme. Que doit-on penser de ce Prince en lisant ces circonstances de la fin de sa vie? Y eut-il jamais homme plus inconstant, ou plus fourbe? Si nous en voulons croire ce que Sa Majesté Britannique ajoûte, elle vouloit tenter la réunion des Protestans avec le Pape: Et comment Jaques s'y prendra-t'il? Tel étoit son projet chimérique. On vouloit assembler, de concert avec le Roi de France, d'habiles gens de l'une & de l'autre communion à Douvres, ou bien à Boulogne. L'Archevêque d'Embrun paroissoit l'homme le plus propre à négocier le succès de cette grande affaire à la Cour de Rome, pendant que Sa Majesté s'efforceroit d'y faire entrer les Princes Protestans. *J'ai beaucoup d'inclination pour le Pape d'aujourd'hui, disoit-elle: Et les vers qu'il a faits sur la mort de la Reine Marie ma mère, m'ont donné bonne opinion de son esprit & de son cœur.* On ne nous explique pas assez le détail, ni l'étendue des desseins de Jaques. Nous voions seulement qu'il en dit assez dans ses entretiens avec l'Archevêque d'Embrun, pour faire comprendre au Roi de France, que celui d'Angleterre pensoit sérieusement à se faire Catholique, & à remettre le Papisme dans ses Etats. Tout ce que je puis dire de plus favorable à la

1624

à la mémoire de Jaques, c'est qu'il s'étoit du moins mis en tête d'établir je ne sai quelle tolerance générale entre les deux communions. Louis goûtoit assez cette chimère. *Toutes nos espérances d'Angleterre sont perduës*, dit-il à l'Archevêque d'Embrun, quand on apprit l'année suivante que le Roi d'Angleterre étoit mort. Ces paroles sont une preuve assez certaine que le Prince de Galles étoit bon Protestant, & qu'il ne donnoit pas dans les imaginations de son père, qui pour faire trop le Théologien, ou le Politique, ne savoit plus ce qu'il devoit croire. Quelque bons que fussent les sentimens de Jaques pour le Pape & pour la Religion Catholique, il n'en haïssoit pas moins les Jésuites. Sa Majesté Britannique ne vouloit pas que la future Princesse de Galles en amenât aucun en Angleterre. Jaques fit prier même le Roi de France de changer son Confesseur, & de ne se servir plus des Jésuites pour la direction de sa conscience.

Disgrace du
Marquis de
la Vieuville.

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

*Mémoires
anonimes sur
les affaires
du Duc d'Or-
léans.*

*Mémoires
d'un Favori
du même.*

*Mémoires
de Roban.
Liv. III.*

Lors que le Roi Jaques comptoit le plus sur la prompté conclusion du mariage de son fils avec Madame Henriette, il eut peur qu'une nouvelle révolution arrivée à la Cour de France, ne fit changer les bonnes dispositions de Sa Majesté Très-Chrétienne. Le Marquis de la Vieuville un des plus zélés pour l'alliance de l'Angleterre, commençoit de perdre depuis quelque temps les bonnes grâces du Roi son maître. Ce Surintendant ne servoit point mal Louis dans l'administration des finances. Mais il ne suffisoit pas d'être utile au Prince,

à moins que les Courtisans & les flatteurs
 qui l'environnent sans cesse, ne lui disent
 que vous faites bien. Et lui parleront-ils
 avantageusement de vous, si bien loin de
 contenter l'avidité de ces gens affamés,
 vous leur ôtez les gratifications, dont ils
 jouissent déjà? Voici donc une des causes
 principales du malheur de la Vieuville. Il
 fit retrancher les pensions & les apointe-
 mens que le Roi donnoit à quelques Sei-
 gneurs. On se ligue incontinent pour
 chasser un Surintendant ménager & in-
 commode. Le jeune Duc d'Anjou mécon-
 tent de l'injustice faite au Colonel Ornano,
 se met de la partie: Et Marie de Médicis
 ne manque pas de profiter d'une si belle
 occasion d'éloigner un Ministre, à la place
 duquel elle souhaitoit passionnément de
 mettre son Cardinal de Richelieu. Les en-
 nemis de la Vieuville font courir des libel-
 les contre lui: Et certaines gens prennent
 soin d'entretenir le Roi de ce qu'ils y ont
 lu. On accusoit la Vieuville entr'autres
 choses de répondre avec trop de hauteur &
 de mépris aux Officiers & aux Seigneurs qui
 lui demandoient le paiement de ce que le
 Roi leur avoit accordé, & de les renvoyer sou-
 vent en leur disant de méchans *quolibets*.

1624.
Mercur
François.
 1624.
Vittorio Sl-
vi, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 628.
 629.

Au retour de Compiègne Marie de Mé-
 dicis passa quelque temps à Germigni mai-
 son des Evêques de Meaux dans le voisi-
 nage de Mouceaux, où le Roi prenoit le di-
 vertissement de la chasse. Ce fut là que la
 Reine Mère le détermina enfin à ren-
 voyer la Vieuville. La Cour se rendit en-
 suite à S. Germain, & Marie de Médicis al-

la

1614.

la boire des eaux à Ruel. Le Maréchal de Bassompierre & quelques autres Courtisans, à qui le Roi fit confiance de son dessein contre la Vieuville, insultoient presque tout publiquement au Surintendant disgracié. Louis aiant reproché à Bassompierre, qu'il ne gardoit pas le secret, Sire, lui répondit le Maréchal, *la Vieuville m'a tant chagriné depuis un an, que je n'ai pas voulu me refuser le plaisir de lui faire sentir par avance, que bien-tôt, il ne sera plus en état de me nuire.* La Vieuville s'apercevoit de sa chute prochaine. Il voulut donc remettre ses charges entre les mains du Roi & se retirer. Mais Sa Majesté lui donnoit encore de bonnes paroles. Cela ne rassuroit pas la Vieuville, que le triomphe de ses ennemis allarçoit d'une étrange manière. Il va trouver le Roi à Ruel, où Sa Majesté s'étoit rendue auprès de Marie de Médicis. La Vieuville prie Louis de recevoir sa démission, & de lui permettre de ne retourner plus à S. Germain. *Demeurez en repos & ne vous mettez en peine de rien,* répondit Sa Majesté. *Quand je ne voudrai plus me servir de vous, je vous le dirai moi-même, & vous aurez la permission de venir prendre congé de moi.* Ces paroles consolent un peu la Vieuville: il revient avec quelque espérance. Mais ses inquiétudes redoublèrent bien-tôt.

Cette nuit-là même, les laquais, les marmitons, & toute la canaille de la Cour, s'attroupèrent & prirent des poeles & d'autres instrumens de cuisine pour faire un *charivari* sur je ne sai quel mariage bizarre. Le
jeune

jeune Gaston Duc d'Anjou bien informé de la disgrâce de la Vieuville qu'il haïssoit mortellement, envoie dire à tous ces foux de faire beaucoup de bruit sous les fenêtres de la Vieuville : Et la canaille échauffée par les émissaires de Gaston, vomit mille injures & mille brutalitez contr'un homme universellement haï. Le pauvre Surintendant prend l'alarme, s' imagine que ces gens veulent l'assassiner, & envoie implorer la protection du Cardinal de Richelieu son plus dangereux ennemi. Richelieu court à la chambre de la Vieuville en fouriant, il le rassure de son mieux, & dans le fond de son cœur il insulte plus qu'aucun autre au malheur de celui qui l'avoit long-temps éloigné du Ministère. Le lendemain matin, on appelle la Vieuville au Conseil : *Je m'acquitte*, lui dit Louis, *de la promesse que je vous ai faite, de vous le dire moi-même, quand je ne voudrois plus me servir de vous. La résolution en est prise, & vous pouvez prendre congé de moi.* La Vieuville se retire confus & consterné. Le Marquis de Thermes l'arrête au sortir du Conseil, & le conduit au château d'Amboise.

Louis envoya incontinent une lettre de cachet au Parlement de Paris. C'étoit pour informer les Magistrats du changement arrivé dans l'administration des affaires par l'éloignement du Marquis de la Vieuville. On lui reprochoit dans la lettre d'avoir changé à l'insçu du Roi les résolutions prises dans le Conseil ; d'avoir traité avec les Ambassadeurs des Souverains étrangers contre les ordres de Sa Majesté ; d'avoir
sup-

2624. supposé de faux avis dans le dessein de donner de l'ombrage au Roi contre ceux pour qui Sa Majesté avoit de la confiance ; enfin, d'avoir tâché de rejeter sur elle la haine qu'il s'attiroit , en exerçant ses passions au regard de ceux qu'il vouloit perdre. La Vieuville demeura long-temps prisonnier au château d'Amboise, sans qu'on lui fit jamais connoître pourquoi il y avoit été conduit. Je ne sai si ses ennemis ne pouvant pas le faire condamner dans les formes, ne favorisèrent point son évasion. Quoi qu'il en soit, le Marquis s'échappa ; & le Roi le laissa demeurer chez lui en pleine liberté. On nomma d'abord trois Directeurs Généraux des Finances, Marillac, Champigni, & Viole Procureur Général au Parlement de Paris. La charge de celui-ci étant incompatible avec la nouvelle commission , il fut sommé de se défaire de sa Magistrature. Mais Viole ayant préféré la troisième dignité de la robe à un emploi dont un Ministre trop puissant l'auroit pu dépouiller au premier chagrin , Marillac créature de la Reine Mère , eut seul l'administration des finances. Le Comte de Schomberg que la Vieuville avoit fait reléguer dans son Gouvernement d'Angoumois, fut rappelé : il rentra même dans le Conseil privé. Le Colonel Ornano élargi de sa prison, eut la permission de revenir auprès de Gaston Duc d'Anjou. En un mot , la face de la Cour changea extrêmement par cette nouvelle révolution dans le Ministère.

F I N.

